Université de Montréal

Faculté des arts et des sciences

Una gatta da pelare

Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment arrivées à Montréal

par Chiara Vigliano

Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de
Docteure (PhD) en histoire

Sous la direction de
Gilles Dupuis (Université de Montréal)
et la codirection de
Sylvie Taschereau (Université du Québec de Trois-Rivières)

© Chiara Vigliano

Décembre 2021

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences de l'Université de Montréal.
Projet no CERAS-2015-16-008-D

Université de Montréal
Département d'Histoire
Faculté des arts et des sciences

Cette thèse intitulée

Una gatta da pelare
Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment arrivées à Montréal

Présentée par
Chiara Vigliano

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Dagenais, Michèle
Présidente

Dupuis, Gilles
Directeur de recherche

Taschereau, Sylvie
Codirectrice de recherche

Bachand, Marise
Membre du jury

Tirabassi, Maddalena
Examinatrice externe

Résumé

Cette thèse a pour objet un phénomène contemporain peu étudié à ce jour, soit la migration récente de femmes fortement scolarisées, professionnelles et universitaires. Ce profil correspond à celui d'une proportion significative des Italiens qui, à partir des années 1990, quittent leur pays en direction des grandes villes européennes ou nord-américaines, mouvement qui s'intensifie dans les années 2000 et, plus encore, après la crise financière de 2008.

Cette étude s'appuie sur l'analyse qualitative de l'expérience migratoire de 32 Italiennes âgées de 25 à 65 ans, qui toutes ont une formation universitaire et sont arrivées à Montréal entre 1990 et 2016. Elle s'inscrit dans la littérature scientifique nord-américaine et européenne concernant l'histoire orale, l'histoire de la migration et les nouvelles perspectives qu'apporte la rencontre de ces dernières avec l'histoire des femmes et du genre.

Il s'agit plus particulièrement de porter un regard critique sur cette mobilité féminine contemporaine, éduquée et qualifiée, que les entrevues semi-dirigées**,** mieux que toute autre source, permettent d'explorer en profondeur. Elles précisent le profil socioculturel de ces femmes, leur provenance géographique, leurs parcours scolaires et professionnels en Italie et en contexte de migration, de même que les raisons qui les ont amenées à quitter l'Italie et à choisir Montréal comme destination. Il s'agit aussi d'examiner les chemins migratoires que suivent ces Italiennes, les défis auxquels elles ont été confrontées, et d'interpréter ces questions dans leurs contextes respectifs de départ et d'arrivée.

La migration et les politiques institutionnelles, la condition des femmes et les réformes qui la concernent, le chômage et les opportunités d'emploi, l'accessibilité aux études et à la carrière universitaire dans les deux pays : tels sont les thèmes principaux de cette étude. L'examen des entretiens permet de vérifier dans quelle mesure et de quelles façons ces trente-deux histoires publiques et privées reflètent les mouvements migratoires de notre époque. Il permet aussi de mettre en parallèle, et souvent en contraste, la mobilité de ces migrantes et celle des Italiennes qui les ont précédées au Canada et au Québec, dans des contextes socio-économiques très différents de ceux qui marquent la fin du XX^{e} siècle et le début du XXI^{e} siècle. Ainsi, la mondialisation de l'économie et l'avènement des médias numériques, pour ne mentionner que ces exemples, ont engendré de nouvelles formes d'identité —métissées, fluides, fragmentées— mettant en communication directe ces deux mondes, celui du départ et celui de l'arrivée, autrefois beaucoup plus distants.

Les femmes qui forment mon groupe témoin sont pour la plupart originaires du Nord de l'Italie. Elles appartiennent à la petite ou à la moyenne bourgeoisie et ont un niveau élevé de scolarité. Le climat politique, économique et culturel du pays les a encouragées à partir ; les nombreuses opportunités d'étude et d'emploi, une qualité de vie meilleure et le respect des droits et libertés de la personne leur ont fait choisir Montréal.

Au-delà de la diversité de leurs parcours et de leurs expériences, l'étude de ces entrevues fait apparaître des dénominateurs communs à tous les âges et toutes les histoires des Italiennes qui sont au cœur de ce travail. Ainsi, la volonté de poursuivre leur formation et d'accéder à une carrière à laquelle elles aspirent sont, le plus souvent, les premières raisons qui motivent leur migration. Force est de constater que les études et la carrière représentent également l'axe central autour duquel s'organise toutes les dimensions de leur vie, à toutes les étapes de l'expérience migratoire, et au-delà du moment où elles s'établissent à Montréal. La complexité des itinéraires migratoires que dessinent leurs choix de carrière est d'ailleurs elle aussi un de ces traits communs.

L'analyse des entrevues met par ailleurs en évidence la spécificité de ce phénomène migratoire contemporain, sélectif et élitaire, lorsque ses protagonistes sont des femmes. Cette dimension genrée est manifeste, non seulement dans l'attitude des migrantes face à la condition des femmes et au féminisme, en Italie et au Québec, mais d'abord et surtout dans les choix existentiels que la migration a exigés d'elles en tant que femmes et intellectuelles, dans leur vie privée et publique, et dans les changements qui en ont parfois découlés sur les plans identitaire, religieux et idéologique.

Enfin, en dépit des contrastes qu'ils présentent, comparer cette migration privilégiée et les exodes massifs des XIX^{e} et XX^{e} siècles fait aussi apparaître une part d'expérience commune, voire universelle, en particulier le sentiment de dépaysement et de solitude qui, par moments, affecte mêmes ces femmes modernes, émancipées et cultivées.

Quelques suggestions de nouvelles pistes de recherche à poursuivre et de nouveaux thèmes à explorer complètent ce travail.

Mots clés : migration, femmes, genre, Italie, Québec, Montréal, XIX^{e}-XXI^{e} siècles, public-privé, entrevues, mémoire, histoire.

Summary

This doctoral dissertation focuses on a contemporary phenomenon that has been understudied until now: the recent migration of highly educated, professional, and academic women. This profile corresponds to that of a significant proportion of Italian women who, since the 1990s, have left their country for large European cities or the North American continent. This movement intensified in the 2000s and, even more so after the financial crisis of 2008.

This study is based on a qualitative analysis of the migration experience of 32 Italian women, aged 25 to 65, all with a university degree, who arrived in Montreal between 1990 and 2016. The study is in line with North American and European scientific literature on oral history, the history of migration and the new perspectives brought by its encounter with the history of women and gender.

The aim is to take a critical look at this contemporary Italian female mobility that is educated and qualified. Thirty-two semi-directed interviews allowed us to explore in depth this recent migratory phenomenon and to grasp the meaning of this feminine experience, the attitude of these Italian women towards the status of women and feminism, in Italy and in Quebec, the existential choices that this migratory experience has demanded of them as women and intellectuals, in their private and public lives, and the possible changes that have resulted in terms of identity, religion and ideology.

The objective is to define the socio-cultural profile of these women, their geographical, social and cultural origins, their educational and professional background in Italy and in the context of migration, and to explore the reasons that led them to leave Italy and choose Montreal. It also examines the complex migratory paths of these Italian women, the main challenges they have faced, and interprets these issues in their respective departure and arrival contexts.

Migration and institutional policies, women's status and reforms, unemployment and employment opportunities, access to education and academic careers in both countries are the main themes explored in this study. The analysis of the interviews allows us to verify to what extent and in what ways these thirty-two public and private stories reflect the migratory movements of our time. It also enables us to contrast the mobility of these migrant women with that of the Italian women who preceded them in Canada and Quebec, in the very different socio-economic contexts that marked the end of the 20th century and the 21st century. Thus, the globalization of the economy and the advent of digital media, to name but two examples, have generated new forms of identity, mixed, fluid and fragmented, by putting in direct communication these two worlds, the one of departure and the one of arrival, which were previously much more distant.

Most of the women in my focus group are from northern Italy, belong to the lower or middle bourgeoisie, and have a high level of education. The political, economic, and cultural climate of the country encouraged them to leave; the many opportunities for education and employment, a better quality of life, and respect for human rights made them choose Montreal. Complex itineraries, fortuitous encounters, both professional and sentimental, and the fundamental role played by profession and career are some of the characteristics of this recent female migration. Suggestions for further research and new themes to explore complete this work.

Keywords: migration, women and gender, Italy, Quebec and Montreal, 20th-21st centuries, public-private, interviews, memory, history.

Table des matières

Résumé **3**

Summary **4**

Protocole de lecture des extraits des entrevues **9**

Remerciements **10**

INTRODUCTION ***12***

PREMIERE PARTIE. Problématique, cadre d'analyse et méthodologie ***22***

Chapitre 1 – La problématique **22**
1.1. Les migrations italiennes 22
1.1.1. Des migrations de masse à la mobilité contemporaine 23
1.1.2. Femmes et genre dans l'histoire des migrations : une rencontre prolifique 27
1.1.3. L'histoire des femmes migrantes italiennes au Canada 31
1.1.4. Les migrantes italiennes au Québec et à Montréal : une lacune historiographique 33
1.2. L'apport de l'histoire orale 37
1.2.1. Le travail de la mémoire 38
1.2.2. La mémoire a-t-elle un sexe ? 41
1.2.3. Histoire orale et migration : questionnement et conclusions 47

Chapitre 2 - Cadre d'analyse, sources et méthodologie **49**
2.1. Approche et concepts centraux 49
2.1.1. Une approche qualitative, transnationale et comparative 49
2.1.2. Histoire de vie et histoire orale 51
2.1.3. Vies publiques et vies privées 52
2.2. Sources et méthodologie 55
2.2.1. Les sources 55
2.2.2. Le groupe témoin : trois critères 55
2.2.3. Les entrevues 57
2.2.4. Interviewer, transcrire et analyser 60

Chapitre 3 – La mise en contexte **70**
3.1. La migration italienne au fil du temps et les politiques migratoires de l'Italie 70
3.2. Les migrants italiens et les politiques migratoires du Canada 75
3.3. L'immigration italienne au Québec et à Montréal 79
3.4. Les politiques d'intégration : multiculturalisme canadien et convergence culturelle 83

DEUXIEME PARTIE. ENTREVUES ET HISTOIRES DE VIE : DU PUBLIC AU PRIVÉ ***86***

Chapitre 4 - Départs de l'Italie et arrivées à Montréal de 32 Italiennes depuis 1990 ..... **86**
4.1 Les années 1990 et 2000, en Italie et au Québec 88
4.1.1. Le bouleversement des années 90 en Italie 88
4.1.2. Le nouveau millénaire italien 93
4.1.3. Le « pas-de-trois » du catholicisme, du nationalisme et du féminisme au Québec 97
4.2. Profil socioculturel de 32 Italiennes à Montréal 109
4.2.1. Ville natale et provenance géographique 109
4.2.2. Composition et origine sociale de la famille d'origine 116
4.2.3. Parcours scolaire et professionnel en Italie et en contexte de migration 125
4.3. Partire è un po' morire…arrivare c'è di mezzo il mare 131
4.3.1. La migration : une histoire de famille 131
4.3.2. Les raisons du départ et le parcours migratoire 136
4.3.3. Choisir Montréal : les premières impressions 148
4.3.4. Pour tirer les ficelles : les conclusions 156

Chapitre 5 - Les défis de la migration 159
6.1. Loger, communiquer, s'intégrer 159
6.1.1. Quête d'un logement et du quartier à Montréal : « sept ans, sept appartements » 159
6.1.2. La langue seconde, un oxymore : le français en tant que langage du silence 174
6.1.3. Solitude et construction d'un nouveau réseau de connaissances et d'amitiés 196
6.2. Vivre, étudier et travailler en terre d'accueil 210
6.2.1. Le parcours bureaucratique 210
6.2.2. Les milieux universitaire et professionnel entre l'Italie et le Québec 218
6.2.3. Glass ceiling et autres « châtiments » 224
6.3. Perception de la société d'arrivée 237
6.3.1. Face au multiculturalisme, au souverainisme et à l'attitude des Québécois.e.s 237
6.3.2. Sentiment d'intégration et dernières considérations 246

Chapitre 6 – Femmes, féminisme et choix de vie en situation de migration 249
6.1. Être femme : un destin à poursuivre ? 250
6.1.1. Condition des femmes et féminisme entre Italie et Québec 250
6.1.2. Être intellectuelle et/ou femme de pouvoir : l'histoire de Silvestra et de Mary 265
6.1.3. Conjugalité, célibat 271
6.1.4. Maternité en migration 280
6.2. Le sentiment d'appartenance à l'Italie, au Québec et au Canada 289
6.2.1. Qui suis-je ? Italienne, Européenne, cosmopolite, déchirée ou… 289
6.2.2. L'Italie et l'Italianité 297
6.2.3. Les contacts Québec-Italie : par quels moyens, dans quelle mesure, à quelle fréquence ? 303
6.3. Foi et idéologie 312
6.3.1. Morale catholique et choix religieux 312
6.3.2. Idéologie et orientation politique 318
6.3.3. Pour tirer les ficelles 325

Chapitre 7 – Bilans, définitions et aperçus 328
7.1. Émigrer et changer : l'apprentissage de la différence 328
7.2. Émigrer et se définir : autoperception du parcours migratoire 338
7.3. Émigrer et comparer : la migration récente au féminin face aux migrations plus anciennes 347
7.4. Émigrer et projeter : rester, partir, retourner 360

CONCLUSION GÉNÉRALE OU DE LA DIVERSITÉ 368

BIBLIOGRAPHIE 382
Histoire de l'Italie 382
Histoire du Canada et du Québec 382
Histoire des femmes et de la famille au Québec 383
Migrations italiennes au Canada et dans le monde 386
Femmes migrantes 389
Histoire orale et histoires de vie 392
Le genre : aspects théoriques 395
Identité et ethnicité 397
Langue et migration 398

ANNEXES 400
1. Le trousseau pour les interviewées 400
1.1. Courriel de recrutement 400
1.2. Formulaire d'information et de consentement I 401
1.3. Formulaire d'information et de consentement II 403
1.4. Guide de l'entrevue 406
2. *« Interview with »* et « Précis de transcription » 407
2.1. Interview with 407

2.2. Précis de transcription 408
3. Grille d'analyse des entrevues : le modèle 409
4. Entrevue, thèmes et histoire de vie de trois interviewées 411
4.1. L'entrevue et l'histoire de vie de Leonilde, alias Chiara Vigliano 411
4.2. L'entrevue et l'histoire de vie de Viva5 414
4.3. L'entrevue et l'histoire de vie de Agata31 416
5. Liste des femmes interviewées et des formulaires de consentements 419
6. « Voyez-vous, quinze ans, ce ne sont pas une bagatelle » : le pourquoi de ce travail 423
7. Photographies 425
7.1. Il luogo del cuore 425
7.2. Les racines dans l'air de Mary 426
7.3. Silvestra : « Une maison où nous sommes tous Italiens » 427

A mia madre
A Flavia Gervasi[1]
A tutte le donne della mia vita

A Darius
Compagno dell'età mia nova

[1] Flavia Gervasi est la quinzième interviewée de mon groupe témoin. Son entretien remonte au 20 février 2016. Flavia est décédée quatre ans exactement après l'entrevue, soit le 11 février 2020.

Protocole de lecture des extraits des entrevues

1. Dans les notes, les entrevues sont citées ainsi : prénom ou surnom, numéro de l'entrevue selon l'ordre chronologique de sa réalisation, date où l'entretien s'est déroulé, horaire (heure, minutes, secondes) de l'extrait. Exemple : Viva5, 31.05.2017 (0 :01 :00.3). Si cette information n'a pas été notée pendant la transcription, je l'ai remplacée par le numéro de la page qui correspond à celle-ci.
2. Les extraits des entrevues sont cités dans la langue utilisée par l'interviewée pendant la rencontre, donc en italien si l'entretien est en italien, en français si l'interviewée a choisi de s'exprimer dans cette langue. Dans le cas de l'italien, la traduction en français est disponible dans les notes de bas de page.
3. Les extraits des entrevues correspondent la plupart du temps au texte enregistré et fidèlement transcrit. Cependant, lorsque le sens devient difficile à interpréter en raison d'une parole manquante, d'une allusion à un précédent passage non cité ou de certaines répétitions qui risquaient d'alourdir inutilement le discours, je me suis permise d'ajouter entre crochets quelques mots de clarification ou de recourir aux trois points de suspension pour signaler une omission.
4. Concernant la ponctuation, je l'ai insérée durant la transcription (virgule, point-virgule, point, etc.) en essayant de respecter les pauses, plus ou moins longues, que mes interviewées faisaient en me racontant leur expérience de vie.
5. Dans le texte, la première fois qu'une interviewée est nommée, je précise son âge (calculé à la date où se déroule l'entrevue), la date où l'entrevue s'est réalisée et l'année de son installation à Montréal. Par la suite, les mêmes données sont fournies en note la première fois que je cite à nouveau une interviewée dans un autre chapitre de la thèse.
6. 23 enregistrements et 33 transcriptions sont accessibles au Centre d'histoire orale et des récits numériques de l'Université de Concordia. Le numéro d'archives de la collection est 2017-02. Pour plus d'informations consulter storytelling.concordia.ca/fr/archives/collections/.

Remerciements

Ce qui rend cette thèse unique et extraordinaire dans son genre est la contribution collective de femmes de plusieurs nationalités et cultures, demeurant dans différents pays, comme le Québec, l'Italie, la Belgique, le Japon ou la Roumanie. Ce sont ces femmes qui, chacune à sa façon, m'ont encouragée à entamer, à poursuivre et, au bout de neuf ans, à achever ce travail. Toute ma reconnaissance va à ces femmes. J'aimerais profiter de cet espace pour les nommer une par une en espérant n'en oublier aucune.

Tout d'abord, j'aimerais remercier les Italiennes qui m'ont fait le merveilleux cadeau de leurs réflexions, sentiments, histoires et intimités, en m'offrant leur temps précieux durant des entrevues souvent longues et qui, parfois, ont dû être reprises en raison de mes erreurs. Je cite ici leurs noms et leurs surnoms en ordre alphabétique : Agata, Andrea, B22, Carlotta, Cecilia, Chiara, Clara, Claudia, Denise, Eleonora, Emanuela, Flavia, Francesca, Gabriella, Gaia, Isabella, Lara, Lella, Leonilde, Luisa, Maria, MariellaP, MariellaS, Mariposa, Marta, Mary, Monte, Silvestra, Simona, Sonia, Viva, Ylenia, Yole. Parmi celles-ci, il y en a certaines spéciales, sans lesquelles cette thèse n'aurait pas vu la lumière. Parmi toutes, Silvestra n'a jamais douté de moi et de mon travail, me soutenant patiemment, me conseillant et m'encourageant avec intelligence, bon sens et amour dans les moments les plus difficiles.

Puis, je remercie mes amies québécoises, Johanne en premier. C'est aussi grâce à son amitié profonde et constante que les portes du Québec se sont ouvertes devant moi et qu'une bonne partie de mon intégration en ce pays s'est réalisée. De même, je remercie Carole, Céline, sa tante Denise, Marie-Josée, Joceline (et leurs conjoints), etc. de m'avoir affectueusement accueillie en tolérant de façon exquise mon accent barbare et mes erreurs linguistiques.

Ma reconnaissance va aussi à mes amies « allophones » et migrantes comme moi. Leurs conseils m'ont souvent permis de surmonter les obstacles que la migration impose inévitablement : Anne d'Allemagne, Catherine de Belgique, Fumiko du Japon, Maria de Roumanie, Nicole de l'île Maurice, etc. À Maria va ma gratitude pour sa proximité, pour la révision de ces remerciements et la traduction en anglais du résumé et pour ses suggestions stimulantes et compétentes sur l'apprentissage du français langue seconde.

Enfin, mais pas en dernier en ordre d'importance, je remercie mes directrices et mon directeur : tout d'abord, Mme Denyse Baillargeon qui m'a accompagnée pendant toute la scolarité avec ses minutieuses et ponctuelles relectures de mes premiers travaux. Ses références au sujet de l'histoire des femmes, du genre et du Québec et sur l'histoire orale m'ont introduite à certaines disciplines qui étaient assez inédites pour moi.
Je remercie ma codirectrice actuelle, Mme Sylvie Taschereau, et mon directeur, M. Gilles Dupuis, de m'avoir généreusement recueillie et accueillie lorsque j'étais restée orpheline à la suite du départ à la retraite de ma première directrice. Ce sont eux qui m'ont permis de franchir la ligne d'arrivée. Sans leur apport et soutien précieux, savant et attentif, ce travail serait resté inachevé.

Je tiens aussi à remercier deux étudiantes des cours avancés de langue italienne de l'Université de Montréal, Anna Maria Fiore et Rabiaa Boulaabi, qui ont transcrit deux de mes 33 entrevues en contribuant ainsi à terminer cette tâche exténuante qu'est la transcription.

J'aimerais maintenant souligner l'apport de quelques institutions québécoises et, plus spécifiquement, de certains de leurs membres.

Je remercie tout d'abord l'Université de Montréal, notamment le Département de littératures et de langues du monde qui m'a accueillie à bras ouverts en 2005 lorsque j'y avais été nommée professeure invitée d'italien. C'est grâce à sa directrice, Mme Monique Moser, à la responsable des Études italiennes, Mme Elena Benelli, et à Mme Angela Steinmetz

de la Direction de l'enseignement des langues que le présent projet a été conçu. Puis, je remercie le Département d'histoire, plus spécifiquement son directeur, M. Jacques Perrault, la TGDE des cycles supérieurs, Mme Valérie Cauvin, M. Ollivier Hubert, qui m'a appris à aborder l'histoire de façon ouverte et passionnante, et M. Bruno Ramirez, auquel je dois les quasi uniques recherches sur les Italiens au Québec.
Mes remerciements vont aussi à Mme Isabelle Daoust, ajointe au vice-décanat aux cycles supérieurs, et à M. Clément Arsenaut, vice-recteur associé aux études supérieures, qui m'ont accompagnée au moment le plus délicat de mon parcours doctoral où il fallait trouver un nouveau directeur de thèse.
Ma reconnaissance va aussi aux bibliothécaires, M. Pascal Martinolli, Mme Marie-Ève Ménard et Mme Caroline Patenaude, de la Bibliothèque des Lettres et des Sciences Humaines pour leurs suggestions concernant respectivement l'informatique, l'historiographie et les données statistiques.

Une autre institution à qui va ma gratitude est le Centre d'histoire orale et des récits numériques de l'Université Concordia qui m'a prêté avec générosité l'équipement pour réaliser mes entrevues et m'a offert tout le soutien nécessaire pour m'exercer à l'art de l'entrevue. Je remercie notamment M. Steven High, cofondateur et âme du centre, Mme Aude Maltais-Landry pour ses précieuses suggestions inhérentes à l'histoire orale et Maeva Thibeault à laquelle je dois la supervision de la transcription des entretiens en français.

Ma reconnaissance va aussi à la Grande Bibliothèque de Montréal où j'ai passé les plus belles et les plus fascinantes journées de lecture et d'écriture avec l'assistance attentive et compétente de ses employés.

Les femmes ont joué un rôle important autant en Europe qu'en Italie, plus précisément à Turin, ma ville natale.
De Belgique est originaire Mme Philomène Gallez qui a attentivement et scrupuleusement lu, corrigé et mis en forme presque toutes les pages de cette thèse sans jamais oublier de conclure ses messages par un affectueux encouragement.

Je tiens aussi à remercier certaines amies turinoises qui m'ont accompagnée avec constance et amour, en présence ou, lorsque j'étais au Canada, par textos, appels, courriels, etc. Un grand merci à Adriana, Anna-Maria, Carla, Donata, Ermanna, Lorenza (qui a transcrit deux de mes entretiens), Paola Lucky, etc.

Je remercie la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Turin dans la personne de l'historienne, Mme Paola Corti, qui m'a gentiment offert son soutien à plus d'une occasion.
Ma reconnaissance va aussi au Centre Altreitalie de Turin, à sa directrice, Mme Maddalena Tirabassi, et au chercheur et rédacteur, M. Alvise dal Pra. La revue *Altreitalie* de même que les archives du centre ont été une source presque inépuisable d'informations et d'inspiration dans le domaine des migrations italiennes dans le monde.
Merci également à la Fondation Migrantes pour son Rapport annuel sur les Italiens dans le monde, qui a été un formidable outil de travail durant ma recherche.

Ma gratitude infinie va à Darius avec qui j'ai partagé pour le meilleur et pour le pire les 50 dernières années de mon chemin existentiel, sentimental et intellectuel. Jour après jour, il m'a accompagnée durant tout ce parcours souvent complexe, parfois épineux, rarement plat, avec confiance, intelligence et humour. Sa confiance constante m'a fortifiée, son intelligence aiguë m'a interdit de faire des choix fautifs, son humour irrésistible a contribué à désamorcer les moments les plus noirs, sa présence a « réchauffé » les milliers de journées solitaires qu'un doctorat exige.

Je suis aussi reconnaissante à mon père qui m'a inculqué à jamais l'amour et la curiosité pour le savoir de même que le courage et la détermination dans la poursuite des objectifs importants de la vie.

En conclusion, je remercie le Canada, ce merveilleux pays où j'ai eu la chance d'habiter pendant quinze ans, et je joins ma voix à celle d'Hanna Arendt pour affirmer : « Voyez-vous, quinze ans, ce ne sont pas une bagatelle ! ».

INTRODUCTION

Una gatta da pelare (« une chatte à peler ») est l'intitulé de cette thèse ; *Histoire de vies publiques et privées des Italiennes récemment arrivées à Montréal* en constitue le sous-titre. Le premier reprend une expression idiomatique italienne qui fait allusion à une situation très difficile, à la limite de l'impossible, un défi de taille comme celui d'écorcher un chat[2]. Il s'agit aussi de la définition qu'une de mes interviewées donne au travail de remémoration, de reconstruction et d'écriture d'une histoire de vie à partir d'une entrevue et de ses souvenirs. En effet, la mémoire joue souvent de mauvais tours en modifiant, effaçant, bouleversant les souvenirs, parfois en les oubliant complètement. Par conséquent, faire confiance à la mémoire serait, en général, une entreprise délicate mais inévitable lorsque l'on essaie de reconstruire l'histoire d'une vie. Quant au sous-titre, les histoires de vies des Italiennes arrivées à Montréal de 1990 à 2016, dans les deux espaces public et privé, constituent le sujet central de mon travail. Des précisions s'avèrent cependant nécessaires. Le rapport entre public et privé a été longtemps au cœur des débats des historien.ne.s, des féministes et des groupes de militantes de gauche[3]. Bien que mon sous-titre semble faire allusion à une séparation entre les deux sphères, je considère, au contraire, que plusieurs facteurs caractérisent une vie, qu'ils se rencontrent, se croisent, se chevauchent continuellement et qu'une distinction rigide nous interdirait d'explorer et d'analyser les expériences existentielles vécues, autant dans l'intimité et au sein de la famille que dans l'espace public. La mobilité contemporaine féminine étant rarement étudiée dans la littérature scientifique[4], j'ai choisi de me concentrer sur les entrevues (et histoires de vie) de trente-trois[5] Italiennes, toutes cultivées et qualifiées. Ces rencontres constituent la source principale de ce travail.

Mon hypothèse de départ était que les expériences de ces Italiennes immigrées depuis 1990, dont la mentalité refléterait les changements sociaux et culturels intervenus en Italie dès les années soixante-dix avec le mouvement féministe, démontreraient plus d'autonomie par rapport à la question identitaire

[2] Le proverbe français correspondant au dicton italien serait « un chat à fouetter ».
[3] Je m'attarderai à ce thème dans le chapitre 2, section 2.1.3.
[4] Maddalena Tirabassi, « Trent'anni di studi sulle migrazioni di genere in Italia: un bilancio storiografico », dans Stefano Luconi et Mario Varricchio, *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi,* Centro Altreitalie, 2015 et Matteo Sanfilippo, « Il fenomeno migratorio italiano: storia e storiografia », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli, *Pensare e ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio Editore, 2011, p. 245-272. Sur la littérature concernant la mobilité italienne contemporaine, voir le chapitre 1, sections 1.1, 1.3, 1.4.
[5] Pour éviter toute confusion, il faut préciser dès maintenant que j'ai réalisé 33 entrevues avec des Italiennes, mais seules trente-deux d'entre elles demeuraient à Montréal. La trente-troisième a été interviewée en raison de son expertise en matière de migration féminine comme je l'expliquerai dans le chapitre 2.

qui avait caractérisé les parcours déchirés des vagues migratoires précédentes[6]. Je me demandais si ces femmes, arrivées récemment au Québec, avaient inventé un moyen d'échapper à la tension quotidienne entre la nostalgie du pays d'origine et l'adhésion inconditionnelle au nouveau contexte de vie ; si, en tant qu'intellectuelles et artistes, elles avaient créé des valeurs inédites et des modes de vie différents que ceux de leurs prédécesseurs ; ou si, en ayant souvent émigré seules et en étant les « protagonistes » de leur propre histoire, elles avaient bouleversé la division des rôles de genre, imposant de nouveaux modèles de conjugalité et de maternité. Ces hypothèses remontaient aux premiers balbutiements de ma recherche. Par la suite, mes horizons se sont légèrement modifiés. Les multiples lectures ont été décisives, m'invitant à attribuer un sens plus complexe à l'émigration récente et surtout à considérer certaines variables que j'avais précédemment négligées. Par exemple, la lecture du travail de Cristiano Caltabiano[7] (une de premières études concernant la mobilité italienne contemporaine) m'a poussé à réfléchir au sujet de l'âge de mes interviewées et l'éventualité que la mondialisation ait formé une nouvelle génération pour laquelle la traversée des frontières – les allers et les retours de l'Italie vers d'autres pays et vice versa – ne serait plus déterminée par la pauvreté ni par l'échec mais par le besoin d'une vie autonome et indépendante, les nouveaux migrants étant toujours disposés et prêts à partir. Le deuxième trait qui rassemblerait ces jeunes migrantes en les différenciant de leurs précurseurs serait le passage de la « double absence » à la « double présence ». En effet, par le passé, celui qui partait devenait doublement absent : de la terre d'origine qu'il avait abandonnée et, en tant qu'étranger ou autre « invisible », dans la société d'accueil. Au contraire, la double présence serait aujourd'hui assurée par le « village global » qui efface les distances et par les médias numériques qui jettent un pont entre les deux mondes. Enfin, la réinvention de l'italianité constituerait un processus contemporain auquel participeraient les « nouveaux Ulysse[8] » qui, contrairement à leurs ancêtres, jouiraient d'une liberté d'action favorisée, entre autres, par l'affaiblissement des institutions telles que la famille, l'Église, les syndicats, etc. De plus, la mondialisation aurait engendré des formes fragmentées d'identité, les différentes cultures locales, nationales et globales se croisant et générant une forme d'hybridation ou

[6] Sur le thème de la déchirure identitaire des migrants de première et deuxième génération, voir Mauro Peressini, « Les territoires mouvants de l'identité : migrations des parents et ethnicité des enfants chez les Italiens de Montréal », *Culture*, 8, nº 1, 1988, p. 3-20 ; Clifford Jansen, « Italians in Canada in the 1990's », *Altreitalie*, 15, gennaio-giugno 1997, https://www.altreitalie.it/kdocs/78358/00044.pdf (12.05.2022, 16 :30) ; Mauro Peressini, « Migration, famille et communauté. Les Italiens du Frioul à Montréal, 1945-1980 », *Études italiennes*, nº 2, 1990, p. 153 ; Bruno Ramirez, *Les Italiens au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, 1989, p. 15 et 22 ; Claude Painchaud et Richard, Poulin, *Les Italiens au Québec*, Québec, Critiques, 1988.

[7] Cristiano Caltabiano e Giovanna Gianturco (a cura di), *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005. Il faut préciser qu'un essai dans cet ouvrage constitue la source la plus récente sur ces jeunes Italiens récemment installés à Montréal. Voir Aurora Caredda, « I giovani italiani a Montréal », *Ibid.*, p. 120-130.

[8] *Ibid*., p. 15-37.

« glocalisation » dans laquelle les références à un lieu spécifique se mêleraient à une ouverture planétaire[9]. Les jeunes Italiennes à l'étranger entretiendraient donc avec l'italianité en tant que tradition – à savoir un ensemble de normes, valeurs, institutions et idéologies – un rapport fluide de révision et de remise en question continue.

Il faut préciser que la variable de l'âge joue dans ma recherche un rôle fondamental, car les femmes que j'ai interviewées appartiennent à deux tranches de vie bien différentes, soit la phase correspondant à la maturité (35-54 an[10]), où les choix professionnels autant que personnels sont souvent définitifs, et celle de la jeunesse, correspondant à la catégorie des moins de 35 ans. Selon l'analyse de Caltabiano au sujet de la nouvelle génération de migrants, les femmes les plus âgées de mon groupe témoin représenteraient une culture de transition, dans laquelle se ressentent encore les incertitudes et les tourments du processus migratoire, tandis que les plus jeunes reflèteraient les nouvelles caractéristiques de la migration planétaire. Il s'agit, selon lui, d'une hypothèse de travail qui reprend la thèse de la « discontinuité générationnelle » :

> La thèse de la discontinuité générationnelle serait seulement une hypothèse de travail ; une manière particulière d'examiner ces héritiers de l'émigration, en essayant de comprendre [si les migrantes] se déplacent dans le sillon de la tradition ou si, au contraire, de leurs praxis sociales émerge une césure nette en rapport au passé[11].

Une autre variable dont je tiendrai compte dans mon propre travail concerne la période du départ de l'Italie. Les femmes que j'ai interviewées ont migré (émigré ou immigré) entre 1990 et 2016. Les données statistiques disponibles[12] témoignent du fait que ce débordement démographique vers l'étranger commence à partir des années 1990, d'abord de façon presque imperceptible puis, progressivement, de plus en plus massive. En effet, la décennie 1990 est pour plusieurs raisons, économiques autant que politiques et culturelles, une période de transformation et de bouleversement pour les Italiens, et davantage pour les Italiennes, encourageant parfois ces dernières à chercher ailleurs une occupation digne, cohérente avec leur formation et leurs désirs ; une qualité de vie adéquate et un milieu social où les droits de la personne sont généralement respectés. La décennie suivante, surtout à partir de 2006, lorsque les signes précurseurs de la crise de 2008 deviennent perceptibles, poserait des problèmes bien différents, la quête d'un travail devenant de plus en plus la raison principale des départs. Ces problèmes

---

[9] En abordant la question identitaire des femmes récemment émigrées, Maddalena Tirabassi dessine une forme particulière d'identité, dont la caractéristique principale serait la multiplicité des cultures locales, régionales et nationales en Italie ainsi que dans les pays d'adoption (M. Tirabassi, *I motori della memoria. Le piemontesi in Argentina,* Rosenberg & Sellier, Torino, 2010, p. 71.

[10] Voir le chapitre 4, section 4.3.2.

[11] Cristiano Caltabiano, « Introduzione », dans C. Caltabiano e G. Gianturco (a cura di), *Giovani oltre confine*, Roma, Carocci, 2005, p. 27.

[12] Voir le chapitre 3, section 3.1 et le chapitre 4, sections 4.1.1 et 4.1.2.

augmentent de manière impressionnante[13], surtout pour les plus jeunes vivant dans le Sud de l'Italie, entraînant les médias et autres organismes (Centro Internazionale Studi Emigrazione Italiana, Fondazione migrantes, etc.) à étudier et à dénoncer le phénomène[14].

Or, si l'on croise cette seconde variable, soit la période de la migration, avec celle de l'âge, les hypothèses avancées au sujet de la discontinuité générationnelle doivent être réexaminées. À partir de ce constat, de nouvelles questions se posent. La question que je m'étais initialement posée était la suivante : de quelle manière les histoires de vie, professionnelles ainsi que privées, des femmes italiennes récemment immigrées sont-elles influencées par la migration et la rencontre avec la société d'adoption ? Cette interrogation exige d'être développée et précisée par une multitude de sous-questions. La réversibilité de l'expérience migratoire, soit la possibilité de partir n'importe quand et de déménager n'importe où, telle que l'ont mis en évidence les plus récentes études, est-elle un trait caractéristique des jeunes migrantes que j'étudie ? Le « village global », la mondialisation et la révolution technologique seraient-ils suffisants pour anéantir les distances géographiques, culturelles et historiques, qui séparent l'Europe méditerranéenne de l'Amérique du Nord ? Pour les jeunes femmes récemment immigrées, est-ce que la quête identitaire appartient désormais au passé ? La douleur de l'éloignement et l'incertitude du rapprochement seraient-elles, aujourd'hui, des expériences obsolètes ? L'âge, considéré comme catégorie autonome, suffit-il à déterminer que ces femmes constituent une nouvelle génération ? D'un autre côté, les immigrées les plus matures seraient-elles les dernières à subir encore le tiraillement entre, d'une part, le besoin de préserver leur identité et, d'autre part, le désir de s'ouvrir au changement ? Est-ce que la tension constante entre appartenances anciennes et nouvelles, entre racines et perspectives futures, caractériserait leur parcours migratoire ? Ou ne serait-ce pas le contexte de la migration en tant que tel qui a fait en sorte que ces femmes soient devenues les protagonistes interprètes d'une redéfinition des rôles féminins dans la médiation entre culture d'origine et société d'accueil ? Je suis confiante qu'à ces questions et à d'autres qui suivront, la présente recherche suggèrera de nouvelles pistes de lecture qui

[13] Depuis le début de 2000, sont partis du Sud de l'Italie deux millions et 15 mille résidents, la moitié desquels au-dessous de 34 ans et un cinquième ayant une formation universitaire. Plus de 200 000 ont déménagé à l'étranger et 850 000 autres ne reviendront jamais. (Rapport 2019 de l'Association pour le développement de l'industrie du Sud, « Svimez : la nuova migrazione riguarda molti laureati, e più in generale giovani con elevati livelli di istruzione », migrantesonline.it (05.11.2019, 14h10) ; R. Ciccarelli, « Sud, due milioni in fuga nel deserto del reale », *Il manifesto*, 5 novembre 2019.

[14] En Italie, l'émigration est devenue à nouveau une donnée structurelle. De 2006 à 2019, le nombre de ceux qui sont partis a augmenté de 70,2%. Depuis 4 ans, 100 000 Italiens ont quitté le pays chaque année et, après 2017, ils étaient 128 000 à partir. L'âge de ces derniers a baissé : 40% ont moins de 34 ans, dont pour la plupart des jeunes hommes ayant un diplôme universitaire. Delfina Licata*, Italiani nel mondo 2019*, Fondazione migrantes, 2019 et A. Pollice, « Italia nella trappola demografica. Esodo di giovani », *Il manifesto*, 26.10.2019. Sur le contexte italien des années 1990 et 2000, voir le chapitre 4, sections 4.1.1 et 4.1.2.

me permettront de mieux saisir la mobilité de ces Italiennes hautement qualifiées et arrivées récemment à Montréal.

En 2012, lorsque je rédigeais mon projet de recherche, deux facteurs m'avaient influencée : le vide historiographique concernant la migration récente des Italiennes au Canada, plus précisément au Québec et à Montréal, et les rencontres que j'avais faites pendant mon expérience en tant que « lectrice[15] » à l'Université de Montréal. À cette occasion, j'avais eu la chance de rencontrer des Italiennes qui étaient arrivées à Montréal depuis les années quatre-vingt-dix et qui, ayant une formation universitaire (pour la plupart d'entre elles, un doctorat ou un post-doctorat), enseignaient comme professeures ou chargées de cours dans une des quatre universités montréalaises. Les histoires que ces femmes m'ont racontées étaient fascinantes sous plusieurs aspects : les itinéraires complexes de leurs migrations, les multiples défis à surmonter chaque fois qu'elles s'installaient à l'un ou l'autre endroit du globe, les découvertes et les apprentissages que ces expériences leur avaient révélés, les belles opportunités professionnelles autant qu'existentielles offertes. J'étais passionnée par le sujet et convaincue que, au-delà de ma curiosité personnelle, il s'agissait là d'un phénomène important. Cette conviction m'a finalement permis d'encadrer et de préciser mon projet de recherche en concentrant mon attention sur la mobilité contemporaine de ces Italiennes diplômées et cultivées. Sans l'ambition d'enquêter sur ces départs féminins à destination de Montréal sur le plan statistique, en raison aussi de l'insignifiance numérique de ces arrivées récentes au Canada[16], j'ai choisi la méthode qualitative et la technique des entrevues en profondeur. À propos de l'histoire des femmes en situation de migration, l'adoption de cette approche se révèle particulièrement précieuse parce qu'elle permet de percer les raisons matérielles autant que psychologiques, privées autant que publiques, qui sont sous-jacentes aux choix de partir[17].

Pendant les deux années de scolarité de mon doctorat, la problématique de ma recherche s'est perfectionnée, voire modifiée de manière assez nette. En effet si, au début, je m'étais fixée comme objectif de comparer les histoires de ces Italiennes récemment installées à Montréal aux vicissitudes des

---

[15] Pour plus d'informations sur mon propre parcours migratoire et mon rôle en tant que « lectrice » à l'Université de Montréal, voir l'annexe 6 : « *Voyez-vous, quinze ans, ce ne sont pas une bagatelle* ».

[16] Je fais ici référence à la mobilité italienne en 2018, plus précisément aux 1702 Italiens arrivés au Canada contre, par exemple, les 20 596 Italiens qui ont choisi l'Angleterre (chapitre 3, section 3.1, 3.2, 3.3).

[17] J'ai été encouragée à adopter l'approche qualitative par l'expérience que j'avais aussi faite en Italie en interviewant des femmes étrangères dans le cadre du projet interculturel de mon lycée dont j'étais la responsable. De 1999 à 2004, à côté de l'enseignement aux trois dernières années du lycée, j'avais enseigné l'italien aux immigrés arrivés à Turin durant les années 1990 et au début 2000. Il s'agit de ma « deuxième » vie professionnelle, vu que j'ai aussi un diplôme *post lauream* de didactique de l'italien langue seconde (Université de Turin, Faculté des Sciences de la formation, 2000-2001). Sur la méthodologie adoptée, voir le chapitre 2, sections 2.2.

Italiennes de la deuxième génération, nées de parents italiens immigrés après la Deuxième Guerre mondiale, j'ai circonscrit mon enquête à l'expérience du premier groupe. Au final, les femmes auxquelles je fais référence et qui composent mon groupe témoin sont des intellectuelles, professeures universitaires, professionnelles, artistes, doctorantes ou stagiaires postdoctorales, âgées de 25 à 65 ans, ayant toutes une formation universitaire. Il s'agit donc d'une vague privilégiée et sélective de migration, reflétant d'ailleurs assez fidèlement une bonne partie de la mobilité mondiale de nos jours. L'Italie d'une part, le Québec et Montréal d'autre part, représentent les milieux géographiques et le contexte socio-historique de ma recherche ; le dernier tiers du XX^{e} siècle jusqu'à 2016 (date de ma dernière entrevue) en constitue le cadre chronologique. Toutefois, afin de comprendre certains événements de l'histoire québécoise qui ont eu des répercussions sur la vie de mes interviewées, mon champ d'investigation a nécessairement transcendé ces limites chronologiques en remontant jusqu'aux années de la Révolution tranquille, parfois même avant. Enfin, l'adoption du concept de genre, emprunté aux *Gender Studies*, m'a permis, d'une part, de souligner les différences existant parmi les femmes de mon groupe témoin sur le plan de l'origine sociale, de l'âge, de la provenance régionale (Nord, Centre, Sud de l'Italie) et, d'autre part, de surmonter certains stéréotypes opposant de manière superficielle les hommes aux femmes, ou qui anéantissent toute forme de diversité.

Concernant la problématique, mon projet s'interroge sur la nature de cette mobilité intellectuelle et élitaire au féminin, que la littérature contemporaine semble négliger la plupart du temps[18]. Plus précisément, je me questionne sur les raisons qui ont encouragé ces femmes à abandonner l'Italie et à choisir le Québec, et sur le changement inhérent à l'expérience migratoire, à savoir la façon dont celle-ci a affecté, facilité ou entravé les vies publiques et les vies privées de femmes cultivées et qualifiées. Je me suis demandée comment leur vie personnelle a influencé leur vie professionnelle (ou vice versa) et quelle perception elles avaient de leur projet migratoire et de leur intégration dans la société d'accueil. À propos de l'engagement, par exemple, les opinions politiques et la foi religieuse exprimées par ces femmes seraient-elles issues de la culture d'origine ou déterminées par la nouvelle culture d'appartenance ? Une autre question que je me pose traite de la mémoire, plus précisément les traces de la mémoire collective du pays de départ et de celui d'arrivée dans les mémoires individuelles des Italiennes. J'essaie aussi d'identifier les différences entre ces Italiennes qui viennent de quitter leur pays

[18] À ma connaissance, jusqu'à aujourd'hui, un seul ouvrage collectif s'occupe expressément des migrations féminines qualifiées en Italie. Elle remonte à 2020. Par conséquent, je n'en parlerai que dans les conclusions en m'appuyant plus spécifiquement sur l'introduction de Paola Corti, « Le migrazioni qualificate femminili tra passato e presente » et sur l'essai de Maddalena Tirabassi, « Le donne qualificate nelle odierne mobilità italiane », dans Paola Corti (a cura di), *Le migrazioni qualificate femminili italiane tra passato e presente,* Studi Emigrazione, LVII, n^{o} 219, luglio-settembre 2010.

natal et celles émigrées de l'Italie au tournant des XIX^{e} et XX^{e} siècles et durant le deuxième après-guerre. En m'inspirant de l'historiographie, je peux supposer que ces protagonistes de la migration contemporaine, les raisons de leurs exodes et en général leurs histoires migratoires sont bien différentes des femmes des deux grandes vagues migratoires précédentes. En effet, la mondialisation et la révolution technologique ont profondément modifié le contexte des deux sociétés concernées, de départ et d'arrivée, bien qu'une certaine nostalgie du pays resterait un sentiment commun à tous les migrants, femmes ou hommes, qu'ils soient partis hier ou aujourd'hui.

Avant de parcourir brièvement les chapitres de ma thèse, il faut préciser que celle-ci se compose de deux parties : la première concerne la problématique, l'historiographie, la méthodologie et le contexte ; la deuxième partie est entièrement centrée sur les entrevues de mon groupe témoin et sur l'analyse des histoires de vie, privées autant que publiques, des 32 Italiennes dont il est composé.

Le premier chapitre traite de la problématique et comprend la présentation du sujet de recherche, la discussion de l'historiographie (ou plus largement de la littérature scientifique) qui a trait à mon objet d'étude, et la formulation des questions principales qui en découlent. Plus précisément, j'y analyse la littérature existante, ses avancés, retards et absences, sur les trois différents aspects de ma thèse, à savoir l'histoire de la migration, le croisement de celle-ci avec l'histoire des femmes et l'histoire du genre, et l'histoire orale. Après un court aperçu de l'histoire de la migration italienne, je me penche sur le concept de genre, sa diffusion et son insertion récente dans l'histoire de la migration. Comme le souligne l'historienne Linda Guerry dans son essai remarquable « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration[19] », l'apparition de ce concept a le mérite d'ouvrir de nouveaux champs de recherche dans l'histoire des mouvements migratoires. Par la suite, j'explore la littérature concernant l'histoire orale, le fossé qui sépare les historien.ne.s des sociologues à ce sujet durant les années 1960, son épanouissement au cours de la décennie suivante aux États-Unis et en Europe, à l'exception du Canada où certains préjugés ont survécu plus longtemps[20]. Ce chapitre se conclut par les études sur le travail de la mémoire, l'utilisation de l'histoire orale dans les sciences sociales et les historien.ne.s en particulier, et les défis que cette source pose aux chercheurs et aux chercheuses, comme la relation entre mémoire collective et mémoire individuelle, les oublis, les silences, les contradictions, la façon de se souvenir des femmes

[19] « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche » est le titre d'un article incontournable sur la migration féminine, rédigé par l'historienne Linda Guerry et publié dans *Genre & Histoire,* 5, Automne 2009, p. 1-17.

[20] Steven High, « Sharing Authority in the Writing of Canadian History: 21 The Case of Oral History », dans Chris Dummitt et Michael Dawson (eds.), *Contesting Clio's Craft: New Directions and Debates in Canadian History*, London, Institute for the Study of the Americas, 2009, p. 21-47.

selon l'optique de genre, le rapport problématique entre intervieweuse et interviewée. J'examine enfin l'utilisation de l'histoire orale dans les recherches sur la migration.

Le deuxième chapitre propose d'éclaircir certains concepts théoriques étroitement liés à la problématique, comme la définition d'une histoire de vie et les éventuelles différences que ce concept entretient avec l'histoire orale, ainsi que la question concernant le rapport complexe entre vie privée et vie publique, le concept de genre se révélant encore une fois un outil essentiel pour contester l'opposition binaire public-privé. La deuxième section de ce chapitre expose la méthodologie, dont je précise certaines caractéristiques, à savoir le choix d'une approche qualitative ayant recours à des entrevues en profondeur et l'utilisation d'une optique transnationale. Je précise ensuite les paramètres choisis pour la constitution de mon groupe témoin, à savoir la période de la migration, la formation universitaire et l'âge, en me concentrant sur les sources consultées. La troisième section de ce chapitre consiste en l'exposé du déroulement des entrevues, des problèmes rencontrés et des erreurs que j'ai commises en tant qu'intervieweuse. Les quatre moments fondamentaux dans l'histoire orale, à savoir l'écoute, la transcription, l'analyse et la sauvegarde des données, me permettent de conclure ce chapitre.

Le troisième chapitre retrace l'histoire de la politique migratoire respectivement en Italie, au Canada et au Québec, de la fin du XIX^{e} siècle aux années 2000, en tentant de définir la politique multiculturelle officielle du Canada face à la politique interculturelle officieuse qui prévaut au Québec. J'y dresse un portrait rapide de la migration italienne au fil du temps, en éclairant ses caractéristiques et certaines données quantitatives, en m'attardant aux exodes au Canada, au Québec et à Montréal, avec une attention particulière accordée à la composante féminine de ces départs.

Dans la deuxième partie de la thèse, j'ai essayé de faire émerger les caractéristiques plus spécifiques de la mobilité récente d'Italiennes cultivées et qualifiées à travers l'analyse de 32 entretiens. Il faut préciser que tous les enjeux explorés dans les quatre chapitres qui composent cette partie ont été examinés à la lumière de leur contexte et des transformations qu'il a subies pendant la période de la recherche, soit de 1990 à 2016.

Dans la première section du chapitre 4, la période étudiée été divisée en trois phases historiques, soit de 1990 à 2000, de 2000 à 2007 et, la crise financière de 2008 représentant un tournant décisif, de 2008 à 2016. Presque toutes mes entrevues (28 sur 32) ont été réalisées durant cette dernière année. Je reprends ici une série de thèmes que j'ai déjà abordés dans les deux premiers chapitres, en m'attardant surtout aux questions qui concernent de près ma recherche, comme la migration, la condition des femmes et des jeunes, et la vie universitaire dans les deux pays. Dans la deuxième section, j'essaie de dessiner un portrait exhaustif de ces femmes en précisant leur ville natale et leur provenance géographique, la

composition et l'origine sociale de leur famille, le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont accompli en Italie et en contexte de migration. La troisième section se penche sur leur chemin migratoire à partir des histoires de migration des ancêtres et parents dans l'hypothèse qu'une sorte de « chaîne » mémorielle relie, parfois inconsciemment, les membres d'une même famille élargie. J'examine ensuite les raisons qui ont poussé ces femmes à quitter l'Italie, le tortueux parcours migratoire qu'elles ont traversé avant de s'installer à Montréal et les raisons qui les ont amenées à choisir cette ville comme lieu d'arrivée (tantôt définitif, tantôt temporaire).

Le chapitre 5 aborde les défis de la migration, à savoir les principaux obstacles que mes interviewées ont dû surmonter en arrivant à Montréal, tantôt seules, tantôt accompagnées seulement par leurs enfants, sans conjoint ni famille d'origine pour les soutenir. Je me penche sur leur quête d'un logement et le choix du quartier où demeurer, en donnant un aperçu des transformations urbanistiques que la ville a subi de 1990 à 2016 et des trajectoires résidentielles des Italiens immigrés à Montréal avant 1970. Les enjeux linguistiques qui concernent de près le Québec à partir des années 1960 et 1970, et leurs retombés sur la communauté italienne, sont examinés au début de cette section avant d'aborder l'épineuse question de la relation souvent problématique entre langue maternelle et langue seconde à travers l'expériences de mes interviewées. La deuxième section se penche sur le parcours administratif complexe, et parfois contradictoire, auquel ces femmes ont été confrontées, sur la base des témoignages de deux de mes interviewées qui ont fondé UNIQUE (Ufficio nuovi italiani in Québec) soit le Bureau des nouveaux Italiens au Québec. Les milieux universitaires et professionnels entre l'Italie et le Québec, qui ont déjà fait l'objet d'une première analyse au chapitre 4, sont de nouveau examinés ici mais selon une perspective différente. Plus particulièrement, je m'intéresse aux modes de fonctionnement, à la diversité des conditions, perspectives et approches disciplinaires que les deux mondes universitaires laissent entrevoir grâce aux témoignages de mes interviewées. La troisième section est centrée sur la perception que ces femmes ont de la société d'accueil, plus précisément à travers leur expérience concernant certaines questions strictement associées au Québec comme la politique interculturelle, le nationalisme et le projet indépendantiste.

Le chapitre 6 revêt une importance particulière dans ma thèse car il est consacré entièrement à la migration vécue par des femmes en tant que femmes, en tant qu'intellectuelles et en tant que migrantes récemment parties de l'Italie. Une série de questions cruciales sont au cœur de ce chapitre : le rapport entre ces migrantes et le féminisme québécois dont je donne un aperçu en ayant recours à la *Brève histoire*

des femmes au Québec de Denyse Baillargeon[21] ; les noyaux familiaux que ces femmes ont créés, avec un conjoint ou seules, pendant leur parcours migratoire ; l'expérience de la maternité en contexte de migration. La section suivante se penche sur le sentiment d'appartenance et l'éventuelle déchirure entre l'Italie et le Québec, la façon dont se manifeste l'italianité en terre d'accueil et les moyens que les migrantes adoptent pour garder le contact avec leur pays d'origine. La question religieuse y est également abordée. Une section se démarque des autres et concerne l'histoire de vie de deux témoins en tant que femmes de pouvoir. J'y examine une série de questions liées à la traditionnelle division des rôles, la différence que pose la question du genre et les stratégies que certaines femmes adoptent pour se distancier des modes masculins de gestion.

Le dernier chapitre de la thèse, quoique plus bref, se révèle tout aussi important. Mes interviewées réfléchissent alors sur leur expérience migratoire, en font le bilan en la comparant avec les exodes précédents, et se projettent dans l'avenir. La question au cœur de ce chapitre concerne les changements personnels et professionnels ainsi que l'apprentissage de la vie au contact d'une langue, d'une culture, d'une histoire et de valeurs différentes de celles de la terre natale. Un deuxième aspect que j'explore est la perception que mes interviewées ont de leur parcours migratoire, en me concentrant particulièrement sur les mots qu'elles choisissent pour se définir, puisque les paroles ne sont jamais innocentes[22] : expatriées, nomades, cosmopolites, néo-immigrées, *glocalmigrantes* ? L'avant-dernière section de ce chapitre est consacrée à la comparaison que mes interviewées font entre leur migration récente au féminin et les migrations d'antan, tandis que la section finale concerne leurs plans d'avenir : rester à Montréal, partir ailleurs, ou revenir à la terre natale ?

À toutes ces questions j'ai essayé d'apporter des réponses en tentant de faire émerger une nouvelle clef de lecture pour comprendre le phénomène de la migration récente au féminin de l'Italie vers le Canada, et Montréal, en en soulignant les aspects les plus originaux afin de combler un certain vide historiographique sur la question. Ces réflexions constituent la première partie de mes conclusions générales, la deuxième concerne le mode de fonctionnement de la mémoire de mes interviewées au cours de leurs entretiens. Le bilan de cette expérience personnelle autant qu'intellectuelle d'une chercheuse italienne et immigrée à son tour, ainsi que les perspectives qui en découlent, ferment et ouvrent tout à la fois ce travail à de nouvelles recherches.

---

[21] Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec,* Montréal, Boréal, 2012.
[22] Carla Pasquinelli, « Da immigrate a migranti », in A. Miranda et A. Signorelli (a cura di), *Pensare e ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio editore, 2011, p. 216.

PREMIERE PARTIE. Problématique, cadre d'analyse et méthodologie

Chapitre 1 – La problématique

1.1. Les migrations italiennes

Ma recherche porte sur l'expérience de vie des Italiennes arrivées à Montréal entre 1990 et 2016. Les femmes que j'étudie sont représentatives de mouvements migratoires contemporains : ce sont des intellectuelles, enseignantes, professionnelles et artistes, ayant toutes une formation universitaire. Je me propose de comprendre les raisons qui ont encouragé ces femmes à quitter l'Italie et à choisir le Québec. Je m'intéresse également aux effets de la migration sur leurs vies personnelles et professionnelles de même qu'à l'autoperception de leur projet migratoire et de leur intégration dans la société d'accueil.

La présentation de mon sujet de recherche et la discussion de la littérature scientifique qui précise ce dernier sont au cœur de ce premier chapitre. Mon étude touche différents champs de la recherche, dont les principaux sont l'histoire des migrations, celle des femmes et du genre, et l'histoire orale. Plus précisément, après un court aperçu de l'historiographie concernant l'émigration italienne au fil du temps jusqu'aux départs des années 2000, je m'intéresserai à la rencontre de l'histoire des femmes et de celle du genre avec l'histoire de la migration et aux changements de perspective qui en ont découlé dans les travaux récents. Ensuite j'examinerai la littérature scientifique qui traite de l'immigration des Italiennes au Canada et, plus particulièrement, au Québec et à Montréal, en mettant en contraste, d'une part, la rareté des études sur ce sujet et de l'autre, la précieuse contribution de certain.e.s historien.ne.s et chercheur.e.s qui ont dédié quelques pages ou chapitres de leurs publications et recherches à ces femmes. J'explorerai enfin les travaux et réflexions sur l'histoire orale, notamment ceux qui concernent la mémoire, ses oublis et ses silences, le rapport entre mémoire individuelle et mémoire collective et, pour conclure, les questions toujours ouvertes de la subjectivité et de la façon dont les femmes se souviennent, et des similitudes et des différences qu'elle présente avec celle des hommes. La formulation des questions de recherche accompagnera ce parcours.

1.1.1. Des migrations de masse à la mobilité contemporaine

Le débat historiographique sur la « diaspora[23] » italienne débute après l'unification**,** à la fin du XIX[e] siècle, lorsque les recensements commencent, en Italie, à revêtir un caractère de continuité**.** Durant cette première phase, l'exode des Italiens est interprété comme une conséquence du processus d'unification. Dans l'entre-deux-guerres, le régime fasciste restreint l'émigration et interdit et censure toute discussion sur cette question. C'est donc après la Seconde Guerre mondiale, tandis que la diaspora italienne reprend vigueur, qu'apparaissent les premières études historiques de ce phénomène. Il s'agit d'une littérature abondante, souvent polémique et, en général, en relation étroite avec la vie politique italienne, où les historiens de différentes orientations (les marxistes autant que les libéraux) désignent la création d'un marché italien unifié comme responsable de cet exode de masse. En effet, les uns et les autres interprètent la naissance d'un marché national comme le passage, dans la péninsule italienne, de l'ancien régime à l'État moderne, et font remonter à cette transformation l'origine des départs des Italiens à l'étranger. Toutefois, l'interprétation qu'ils font de ces départs varie considérablement : selon les historiens marxistes, ces exodes représentent une expulsion forcée (et douloureuse) de la main-d'œuvre du pays, tandis qu'il s'agirait plutôt d'un rééquilibre spontané (et positif) des ressources humaines pour les historiens libéraux[24]. Durant les années quatre-vingt, l'historiographie italienne se polarise autour de certains épisodes des débuts de l'émigration qui concernent des régions, voire des villages spécifiques, au risque de négliger les relations qui existent entre ces mouvements démographiques nationaux et les exodes internationaux[25]. Au début des années 2000, les études sur la migration italienne reprennent et se multiplient de façon exponentielle et, parallèlement, naissent des musées et des centres de recherche dédiés à ce phénomène tandis que des articles, expositions, émissions télévisées et radiophoniques,

[23] Matteo Sanfilippo, « Il fenomeno migratorio italiano : storia e storiografia », dans Adelina Miranda e Amalia Signorelli, *Pensare e ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio Editore, 2011, p. 245-272 ; Paola Corti et Matteo Sanfilippo, « Introduzione », dans Paola Corti et Matteo Sanfilippo (dir.), *Storia d'Italia, Annali 24. Migrazioni,* Torino, Einaudi Editore, 2009. Concernant le concept de diaspora appliqué à l'émigration italienne, voir les réflexions de Donna R. Gabaccia, *Emigranti. Le diaspore degli italiani dal Medioevo a oggi,* Torino, Piccola Biblioteca Einaudi, 2003. Dans son introduction, l'historienne précise que l'émigration italienne a rarement créé une diaspora unique, mais qu'elle a plutôt engendré plusieurs diasporas différentes où le sentiment d'appartenance à une nation était remplacé par celui de la perte et par le désir de retour à un lieu, non à un peuple ou à une patrie. Concernant l'Italie, elle préfère utiliser le concept de diaspora dans sa version minimaliste, comme réseau de connexion sociale et de communication entre le monde et la famille, les amis, le village, tandis que le sentiment d'appartenance à un pays, une culture, une langue ou une histoire commune appartiendrait plutôt aux émigrants italiens les plus récents. Donna G. Gabaccia, *op. cit.* p. xiii-xxxi.

[24] Matteo Sanfilippo, *op. cit.* p. 262.

[25] *Ibid.,* p. 263-264.

documentaires et films en font la reconstruction médiatique[26]. Au moins trois facteurs expliquent ce nouvel intérêt : les arrivées nombreuses en Italie de migrants étrangers qui amènent le pays à réfléchir sur son passé migratoire ; le débat politique sur le vote des Italiens résidents à l'étranger[27] ; le développement d'Internet qui encourage la formation d'associations et de réseaux d'Italiens expatriés. « Le silence qui avait caractérisé le dernier quart de 1900, lorsqu'on avait discuté d'émigration seulement dans des cénacles fermés[28] » avait été brisé : la *Storia dell'emigrazione italiana* publiée en 2001[29] et, en ce qui concerne les sites web, la revue internationale sur les études des migrations italiennes dans le monde *Altreitalie*, mise en ligne à la fin des années 1990[30], en sont l'illustration. Cependant, tous ces travaux produits au cours des vingt dernières années comportent, selon Matteo Sanfilippo, deux limites fondamentales, à savoir l'absence, d'une part, d'un cadre théorique comparable à celui qu'ont élaboré les autres pays européens et américains et, d'autre part, l'attention insuffisante que ces études ont prêté aux migrations des siècles antérieurs —l'attention étant concentrée sur deux grandes vagues d'émigration, celle du tournant du XX^{e} siècle et celle du deuxième après-guerre[31]. Les sources documentaires et bibliographiques dont nous disposons sur ces périodes sont aujourd'hui trop nombreuses, observe l'historien italien, il est temps d'en arriver à une conclusion[32]. En ce qui a trait aux migrations italiennes récentes, la littérature scientifique, encore rare dans les années 1990, devient plus prolifique à partir des années 2000, au fur et à mesure que les départs des Italiens et des Italiennes vers l'étranger se font plus nombreux. Quelques-unes de ces études ont fourni des outils d'analyse très pertinents à mon travail. Un ouvrage corédigé par Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco[33], ainsi qu'un ouvrage collectif dirigé par Maddalena Tirabassi e Alvise dal Pra'[34], tracent un portrait des migrations italiennes contemporaines, le premier mettant en lumière la composante la plus jeune, tandis

---

[26] Sur ce succès historiographique et médiatique, voir Paola Corti et Matteo Sanfilippo, *Op. cit.*, notes 3, 4, p. xvii-xix et Maddalena Tirabassi « I luoghi della memoria delle migrazioni », dans Paola Corti e Matteo Sanfilippo, Annali XXIV, Torino, Einaudi, 2009, p. 709-23.

[27] La Constitution (articles 56 et 57) prévoit que 12 députés et 6 sénateurs soient élus par des citoyens italiens résidant à l'étranger. À cet effet, la Constitution italienne prévoit une circonscription spéciale (dénommée « Étranger »). La discipline afférente a été adoptée par la loi n° 459 du 27 décembre 2001 : https://fr.camera.it/4?testo_informazione=35 18.11.2021 (14.00).

[28] Matteo Sanfilippo, *op. cit.*, 2011, p. 268. [Ma traduction].

[29] Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi, Emilio Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana,* Vol. 1 *Partenze* et Vol. 2 *Arrivi*, Roma, Donzelli Editore, 2001.

[30] https://www.altreitalie.it/pubblicazioni/rivista/rivista.kl

[31] Paola Corti et Matteo Sanfilippo, *op. cit.,* 2009, p. XIX.

[32] « Le matériel documentaire et bibliographique disponible est désormais trop volumineux et il est temps d'envisager une conclusion. », Matteo Sanfilippo, *op. cit.,* p. 271.

[33] Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco (dir.), *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005.

[34] Maddalena Tirabassi e Alvise del Pra', *La meglio italia. Le mobilità italiane nel XXI secolo,* Centro Altreitalie, 2014.

que le deuxième appréhende ce phénomène dans sa réalité globale et dans toute sa complexité. De même, quelques essais[35] proposent des analyses et réflexions stimulantes sur des aspects spécifiques de la migration[36], dont la dimension transnationale des parcours migratoires[37] ou la nouvelle mobilité explorée à la lumière de la polarisation entre emplois qualifiés et emplois non qualifiés[38], ou encore la réélaboration du sentiment religieux durant l'expérience migratoire[39] et le langage de la nourriture pour les Italiens résidant à l'étranger[40]. Ces publications ont, entre autres mérites, de faire ressortir les caractéristiques de ces nouveaux protagonistes des mouvements migratoires, qui se démarquent par leur niveau élevé de scolarité et le fait qu'ils sont composés presqu'à parité d'hommes et de femmes. Toutefois, au fur et à mesure que les départs du pays se font plus nombreux, ces derniers sont de moins en moins compréhensibles par le prisme unique de la catégorie des « cervelli in fuga » (la fuite de cerveaux) ; depuis quelques années, ce sont aussi des « bras » qui fuient[41]. En d'autres termes, le facteur économique est désormais tout aussi déterminant et il mérite d'être exploré pour mieux comprendre dans son ensemble les dynamiques de cette mobilité contemporaine italienne[42]. Il faut par ailleurs souligner la rareté des études portant sur la composante féminine de cette mobilité contemporaine, compte tenu du fait que la plupart des essais que je viens de citer adoptent rarement une perspective de genre, se contentant parfois de souligner les traits communs aux migrations des jeunes hommes et à celles des jeunes femmes, en rassemblant les uns et les autres dans une seule et même catégorie, soit celle de la jeunesse[43].

Les dynamiques migratoires de genre ont été longtemps ignorées par les chercheurs et cette « résistance » à aborder l'histoire de la migration italienne sous cet angle est déplorée par plusieurs.

---

[35] Paola Corti et Matteo Sanfilippo (dir.), *Storia d'Italia, Annali 24. Migrazioni,* Torino, Einaudi Editore, 2009 ; Adelina Miranda et Amalia Signorelli (dir.), *Pensare e ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio Editore, 2011.

[36] Ces thèmes sont repris et développés dans la deuxième partie de la thèse, plus précisément dans le chapitre 6, à la section 6.2.1 pour le discours identitaire, 6.2.2 pour le langage et la nourriture, et 6.3.1 pour la réélaboration du sentiment religieux. L'approche d'une perspective transnationale fait partie intégrante de la méthodologie. J'en parle plus longuement dans le chapitre 2, section 2.1.1.

[37] Paola Corti, « La nuova mobilità degli italiani e le migrazioni internazionali », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli, *op. cit.,* p. 120-134 ; Sebastiano Ceschi, « Guardare i soggetti, dislocare gli sguardi. I processi migratori contemporanei e la lente della transnazionalità », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli, *op. cit.,* p. 135-153 ; Paola Corti « Famiglie transnazionali » et Maurizio Ambrosini « Costruzione di identità trasversali : relazioni e appartenenze sociali attraverso i confini », dans Paola Corti e Matteo Sanfilippo, *op. cit*., pp. 303-316 et 673-690.

[38] Paola Corti, *op. cit.*

[39] Lorenzo Prencipe « Identità religiosa e migrazioni », dans Paola Corti e Matteo Sanfilippo, *op. cit.* p. 691-708.

[40] Simone Cinotto « La cucina diasporica : il cibo come segno di identità culturale », *Ibid.,* p. 653-672.

[41] Corrado Bonifazi et Frank Heins « Ancora migranti : la nuova mobilità degli italiani », *Ibid.* p. 505-528 et Paola Corti, *op. cit*.

[42] Paola Corti et Matteo Sanfilippo, *op. cit.*, p. xxxiii-xl. L'importance du facteur économique dans la mobilité contemporaine ressort marginalement de mes entrevues. Voir le chapitre 4, section 4.2.2 sur l'origine sociale de mes interviewés.

[43] Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco, *op. cit.*

Matteo Sanfilippo parle de « dynamiques moins connues[44] », incluant parmi celles-ci certaines formes de l'exode féminin à côté des différences générationnelles ; Andreina Clementi définit plus explicitement ce silence historiographique comme un « mur » qui a caché la présence des femmes dans l'histoire en général et, plus spécifiquement, au sein des phénomènes migratoires[45], tandis qu'Adelina Miranda dénonce le fait qu'encore aujourd'hui, l'univers masculin représente la référence de base des études des mouvements de population[46]. Maddalena Tirabassi, pour sa part, observe que les migrantes italiennes ont été soumises à une double exclusion en Italie, négligées par les études migratoires, ces dernières étant elles-mêmes marginalisées dans l'histoire italienne[47]. Cette exclusion prend fin à partir des années 1990. On assiste depuis à la parution des publications qui traitent du phénomène sous l'influence de la recherche transnationale[48] et grâce à l'apport de différentes disciplines des sciences sociales[49]. Cela dit, les études qui traitent de la mobilité des Italiennes en sont encore à leurs débuts et, dans l'ensemble, elles restent peu nombreuses en dépit du fait que les nouvelles technologies de communication facilitent l'accès aux témoignages auxquels nous pourrions avoir recours pour étudier ces migrations au féminin. Maddalena Tirabassi observe d'ailleurs que l'intérêt pour ce sujet, bien que rare, est souvent le fait de chercheuses, elles-mêmes protagonistes de l'histoire de la migration italienne et, par conséquent, encouragées par leur expérience personnelle à étudier et à approfondir ce phénomène[50].

L'historiographie des migrations italiennes est plus généreuse lorsqu'elle explore les grandes vagues migratoires du tournant du XX^e^ siècle et celle qui suit la Deuxième Guerre mondiale. Les travaux qui portent sur les migrations contemporaines sont assez récents, et ceux qui traitent de la mobilité des

---

[44] Paola Corti et Matteo Sanfilippo*, op. cit.,* p. xxviii-xxix.
[45] Andreina Clementi, « Le donne nei flussi migratori italiani », dans Adelina Miranda et Ameilia Signorelli, *op. cit*., p. 189.
[46] Miranda, Adelina, « Discussione. Situazioni migratorie femminili a confronto », dans Adelina Miranda et Ameilia Signorelli, *op. cit*., p. 231.
[47] Maddalena Tirabassi, « Trent'anni di studi sulle migrazioni di genere in Italia : un bilancio storiografico », dans Stefano Luconi et Mario Varricchio, *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi,* Centro Altreitalie, 2015, p. 19.
[48] Voir Donna Gabaccia, « Le immigrate italiane in una prospettiva comparata », *Altreitalie*, 9, gennaio-giugno 1993, p. 154-162; et *Idem*, *Women, Gender and Transnational Lives : Italian Workers of the World*, Toronto, University of Toronto, 2002 ; Franca Iacovetta, « Scrivere le donne nella storia dell'immigrazione : il caso italo-canadese », *Altreitalie*, 9, gennaio-giugno 1993, pp. 3-23 et 42-47.
[49] Voir les essais sur la migration des Italiennes dans Paola Corti et Matteo Sanfilippo (dir.), *Storia d'Italia, Annali 24. Migrazioni,* Torino, Einaudi Editore, 2009 ; Adelina Miranda et Amalia Signorelli (dir.), *Pensare e ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio Editore, 2011. À noter également la récente synthèse sur l'émigration italienne qui s'intéresse aux femmes et au genre: Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi, Emilio Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, Vol. 1 : « Partenze », Roma, Donzelli Editore, 2001, pp. 81-84,143-160, 231-234 et 257-274.
[50] Maddalena Tirabassi, *op. cit.*, p. 38 ; Francesca Prandstrallander, *Per amore, per lavoro. Storie di donne espatriate,* Guerini e associati, 2006 ; Claudia Cucchiarato, *Vivo altrove,* Milano, Mondadori Editore, 2010. Le premier ouvrage est spécifiquement centré sur les Italiennes expatriées en raison du poste qu'elles occupent dans une entreprise multinationale ou pour suivre leur conjoint. La publication de Claudia Cucchiarato consiste dans le récit d'une dizaine d'histoires migratoires d'Italiens et d'Italiennes racontées sans porter attention à la différence de sexe.

femmes et de la dimension genrée de ces mouvements sont encore rares. Une autre négligence est signalée par Paola Corti en 2020 : « Elles sont vraiment rares les études qui en Italie ont examiné la condition féminine [en migration] dans des contextes différents que celui populaire ou dans des domaines qui ne soient pas exclusivement domestique, ouvrier et paysan[51] ». Cette lacune[52] (ajoutée à d'autres vides historiographiques que je signalerai plus loin) a notamment contribué à orienter et préciser le sujet de ma recherche concernant les femmes italiennes, plus précisément celles que j'étudie qui ont une formation universitaire et qui sont professionnellement qualifiées.

1.1.2. Femmes et genre dans l'histoire des migrations : une rencontre prolifique[53]

Le thème de la présence féminine au sein de l'immigration est d'abord abordé par les sociologues américains et français durant les années 1970. Il faut cependant attendre la diffusion du concept de genre, au milieu des années 1990, pour que la recherche historique s'aperçoive du rôle essentiel qu'assument des femmes dans le processus migratoire, peu importe où il se déploie dans le monde et à quelle époque. Pendant vingt ans, de 1970 au milieu des années 1990, les chemins de l'histoire des femmes et de l'histoire du genre**,** d'une part, et celui de l'histoire de l'immigration, de l'autre, ne se sont pas rencontrés[54], exception faite de l'historiographie américaine où ils se croisent déjà dans les années 1980. Cependant les travaux américains de cette époque restent fragmentaires et circonscrits, la migration féminine y étant encore perçue comme un épisode exceptionnel[55]. Avant 1974[56], les études portant sur les migrations n'avaient qu'un acteur et un visage, celui du travailleur migrant. Les femmes apparaissaient uniquement en tant qu'épouses ou mères. On s'apercevait de leur présence, mais on ne les mentionnait que dans les domaines « féminins », à savoir la famille, les enfants, le foyer. Or, en 1960, les femmes représentaient presque la moitié (47%) des migrants dans le monde[57]. Il s'agissait donc, pour Catarino et Morokvasich, de les faire sortir de l'invisibilité, tout en surmontant l'image stéréotypée selon

---

[51] Paola Corti, *op. cit.*, p. 339. [Ma traduction.]
[52] À ma connaissance, un seul ouvrage collectif traite à ce jour expressément des migrations de travailleuses qualifiées. Voir l'introduction de Paola Corti, « Le migrazioni qualificate femminili tra passato e presente », et l'essai de Maddalena Tirabassi, « Le donne qualificate nelle odierne mobilità italiane », dans Paola Corti (dir.), *Le migrazioni qualificate femminili italiane tra passato e presente,* Studi Emigrazione, LVII, nº 219, luglio-settembre 2020, pp. 339-350 et 391-416.
[53] Voir Linda Guerry, « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche », *Genre & Histoire,* 5, automne 2009, p. 1-17.
[54] Catherine Quiminale, « Migrations », dans Helena Hirata, *Dictionnaire critique du féminisme,* 2005, p. 111-116.
[55] Adelina Miranda, *op. cit.* p. 28.
[56] D'après l'historienne Linda Guerry, les motivations justifiant cette sortie de l'ombre seraient nombreuses, de la décolonisation des années 1960 à l'émergence de la deuxième vague du mouvement féministe et aux luttes des femmes immigrées.
[57] Christine Catarino et Mirjana Morokvasic, « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales,* vol. 21, n° 1, 2005, p. 7-27.

laquelle elles restaient au village : ou les hommes les abandonnaient, ou elles partaient elles aussi mais en subissant le choix déjà fait par leur conjoint. Publié en 1984, l'article de Mirjana Morokvasic « Birds of Passage are also Women », arrache ces femmes au foyer où elles avaient été confinées et les transpose sur le marché du travail, en abordant la question de leur exploitation dans les usines[58]. Bien que la phase de la recherche qui s'amorce alors représente une amélioration par rapport au silence qui précède, et que cet article ait le mérite de reconnaître aux femmes le droit de cité dans les études sur les migrations, ses limites restent évidentes : les hommes y sont totalement négligés et avec eux la question du genre. C'est ce que reconnaît Morokvasic elle-même dans un article plus récent rédigé en collaboration avec Christine Catarino[59]. Ces deux sociologues relèvent une autre lacune dans les travaux réalisés à cette époque, soit la tendance à limiter leur enquête aux secteurs d'emploi socialement dévalorisés où sont traditionnellement concentrées les femmes immigrées.

L'histoire de l'immigration commence véritablement à se développer dans les années 1960 aux États-Unis d'abord, et un peu plus tard, à partir des années 1970, au Canada. Bien que cette époque marque les débuts de l'histoire des femmes de part et d'autre de l'Atlantique, les premières études historiques sur les migrations confinent elles aussi les femmes à leur foyer**.** Aux États-Unis cependant, au début des années 1980, la recherche sur l'immigration, stimulée par la réouverture des frontières américaines après quarante ans d'application du *National Origins Act* (ou « lois des quotas »), est influencée par les progrès et l'institutionnalisation universitaire de l'histoire des femmes. Par contre, les recherches restent fragmentaires, toujours menées à l'intérieur des limites de groupes ethniques distincts dans lesquels les femmes apparaissent encore comme « des figures marginales tant en histoire des femmes qu'en histoire de l'immigration[60] ».

La deuxième moitié des années 1990 marque un tournant fondamental sur le plan théorique : la diffusion du concept de genre. Ce concept influence la recherche en histoire des femmes aussi bien qu'en histoire de l'immigration et favorise la rencontre de ces deux champs d'investigation. Ces échanges

---

[58] L'article de Mirjana Morokvasic a été publié dans *International Migration Review,* Vol. 18, N° 4, Special Issue : « Women Migration », Winter 1984, p. 886-907. Le titre de son article s'inspire de manière ironique de l'œuvre de Michael Piore, intitulée *Birds of Passage : Migrant Labor and Industrial Societies,* Cambridge, Cambridge University Press, 1979, où le visage des migrants travailleurs est exclusivement masculin. Après l'apparition de ce numéro de la revue, de nombreuses études concernant la présence des femmes dans les vagues migratoires ont été publiées.

[59] Christine Catarino et Mirjana Morokvasic, *op. cit.* p. 3.

[60] Linda Guerry, « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche », *Genre & Histoire*, 5, Automne 2009, p. 7 ; Donna Gabaccia, « Immigrant Women : Nowhere at Home ? », *Journal of American Ethnic History,* vol. 10, nº 4, 1991, p. 61-87. L'étude de Virginia McLaughlin sur les immigrées italiennes à Buffalo serait un exemple significatif d'une étude de cas se penchant sur un groupe ethnique, une ville et une période déterminés : Virginia Yans-McLaughlin, *Family and Community : Italian Immigrants in Buffalo, 1880-1930,* Cornell, Cornell University Press, 1977).

imposeront dorénavant, à l'échelle internationale, « une relecture sexuée du phénomène migratoire[61] ». De manière générale, à partir de cette décennie dans le cadre des sciences sociales, les études visent à mettre en valeur les femmes migrantes, sans banaliser leur expérience de la migration ni en faire un portrait victimisant, mais en valorisant leur rôle d'actrices sociales dans les mouvements migratoires et en soulignant leurs aptitudes à orienter le projet de migration[62]. En histoire, comme en sociologie et en anthropologie à partir des années 1990, la question du genre est de plus en plus au cœur des études portant sur les migrations.

Cela est vrai de l'historiographie de plusieurs pays d'Europe, incluant Italie, mais non en France où, remarque Linda Guerry en 2009, « l'histoire des femmes est quasi inexistante au sein de l'histoire de l'immigration[63] ». Qu'apporte le genre à l'histoire de l'immigration ?, s'interroge cette historienne. Selon elle, ce concept élargit le champ d'enquête des chercheurs dans ce domaine, favorisant l'étude de questions auparavant négligées, parmi lesquelles la comparaison entre les hommes et les femmes ainsi que la sexualité[64]. La diffusion du concept de genre, d'après les sociologues Christine Catarino et Mirjana Morokvasic, aurait le mérite de saisir la complexité des expériences migratoires en les représentant en tant que mouvement, au lieu de les interpréter selon une vision statique et une dimension strictement dichotomique, placée « entre deux espaces bipolaires […] *départ-arrivée, installation-retour, temporaire-permanent* », puisqu'aujourd'hui « les individus […] construisent leur identité en référence à plusieurs espaces nationaux[65] ». Certains travaux récents étudient ainsi le phénomène de la maternité transnationale*,* à savoir la tendance de plus en plus fréquente chez les femmes mariées ou non d'émigrer seules, en assumant souvent le rôle de chef de famille, « *de facto* ou *de jure*, parfois [comme] principales pourvoyeuses économiques de leur ménage[66] ». Une perspective de genre, suggère Stefania Alotta, nous aide à mieux interpréter le changement découlant de l'expérience migratoire féminine et de saisir la réciprocité qui le caractérise, puisque ce changement concerne les femmes et les hommes, les immigrés autant que les natifs, les habitudes et les valeurs des uns et des autres. À ce propos, Alotta donne en

[61] Linda Guerry (2009), *op. cit.* p. 8.
[62] Christine Catarino et Mirjana Morokvasic, *op. cit.*, p. 8. Voir aussi, dans le champ des sciences sociales, Stefania Alotta, « Introduzione » et « Emigrazione femminile e ricerca sociologica »*, Studi Emigrazione*, 161, marzo 2006, pp. 3-5 et 59-75 et Adelina Miranda, *op. cit.*
[63] L'appel lancé par l'historienne Nancy Green, en 1997, pour que cette impardonnable lacune soit comblée, sera entendu quelques années plus tard dans le séminaire d'histoire sociale de l'immigration tenu de 2002 à 2004 à l'École Normale Supérieure de Paris, sous le titre *Genre migratoire. Femmes en migrations*.
[64] Linda Guerry, *op. cit.*, p. 11-12.
[65] Christine Catarino et Mirjana Morokvasic, *op. cit.* p. 4. Sur la notion de transnationalité en lien avec le phénomène migratoire, voir Adelina Miranda, *Migrare al femminile,* McGraw-Hill Companies, 2008, p. 22-27. L'anthropologue, en valorisant la thèse de Catarino et Morokvosic, soutient que les migrants, dont les trajectoires sont transnationales, participeraient à leur tour à la construction identitaire de plusieurs États dans le cadre du capitalisme global.
[66] *Ibid.*, p. 6-7.

exemple le rétablissement de la vie de couple dans un contexte différent ou les rapports asymétriques qui s'établissent parmi les femmes entre employeuses natives, d'un côté, et employées immigrées de l'autre[67]. L'anthropologue Adelina Miranda, pour sa part, insiste sur le fait que l'adoption d'une perspective de genre permet de dépasser une formulation dualiste[68] de la problématique, en lui préférant une vision globale qui tienne compte de la complexité et de la variété du phénomène migratoire féminin et de différents facteurs concernant, par exemple, les causes du départ, ces dernières étant à la fois structurelles, familiales ou individuelles autant qu'économiques, politiques ou idéologiques. À cet égard, Miranda nous met en garde contre les conséquences qu'une vision binaire, opposant sédentarité-tradition-sphère féminine d'un côté, mouvement-changement-sphère masculine de l'autre, peut engendrer. L'exemple le plus éclairant concerne le départ des femmes seules qui, en tant que mouvement et éloignement du pays d'origine, a été interprété nécessairement comme une étape vers l'émancipation, en négligeant le fait qu'il était souvent motivé par la nécessité des regroupements familiaux[69].

Enfin, il faudrait se demander comment l'idée de genre « voyage » à travers les frontières nationales et dans quelle mesure elle se transforme selon les contextes. Être femme en Italie et se retrouver femme au Québec, en quoi consiste la différence ? Comment la migration a-t-elle influencé le destin de femmes qui, à des époques différentes, pour des raisons diverses et avec un *background* des plus variés, ont choisi un tel changement de vie ? L'émigration féminine est-elle une expérience singulière ou ressemble-t-elle à celle de tous les migrants ? Par ailleurs, les histoires de vie des femmes qui migrent au cours des années 1990 diffèrent-elles de celles qui quittent l'Italie au cours des années suivantes ? Dans quelle mesure les motivations du départ ou celles qui déterminent le choix du Québec et de Montréal, en tant que destination, ont-elles changé ? Qu'en est-il de leurs perspectives futures, leurs projets, leurs désirs ? Le parcours migratoire serait-il plus tortueux ou l'intégration dans la nouvelle terre d'accueil moins compliquée ? Telles sont les questions qui ont guidé les entrevues que j'ai menées aux fins de l'analyse que constitue ce travail.

---

[67] Stefania Alotta, « Emigrazione femminile e ricerca sociologica », *Studi Emigrazione*, 161, marzo 2006, p. 61.

[68] Adelina Miranda se propose de dépasser les modèles interprétatifs basés sur l'opposition binaire entre tradition et innovation, soumission et émancipation, logique familiale et parcours original, en focalisant son attention sur la position économique de la femme migrante. Dans cette optique, la migration est abordée en tant que composante fondamentale de l'économie globale, cause et effet en même temps. Les migrations, d'après l'anthropologue, sont le résultat de la rencontre et de l'affrontement entre dynamiques locales et globales, individuelles et collectives, internes et externes. Voir Adelina Miranda, *op. cit.*, p. 1-77.

[69] *Ibid.*, p. 1-11.

1.1.3. L'histoire des femmes migrantes italiennes au Canada

Au début des années 1990, Franca Iacovetta et Donna Gabaccia observaient de leur côté la rareté et le caractère fragmentaire et partiel des études qui, jusque-là, portaient sur la migration féminine aux États-Unis et au Canada[70]. Publié en 1977, l'ouvrage de Virginia Yans-McLaughlin sur les immigrées italiennes de Buffalo[71] constituait une des seules références sur le sujet. Mais le portrait victimisant que Yans-McLaughlin traçait des Italiennes immigrées dans son ouvrage ne correspondait pas au rôle actif que des recherches plus récentes, pour la plupart italiennes, mettaient en lumière. Souvent inconnues de la majorité des historien.nes nord-américain.es, ces études ont continué à représenter ces immigrées comme des femmes soumises au système patriarcal et définies par leurs rôles d'épouses et de mères de famille. Pour échapper à cette image stéréotypée, il fallait, selon Gabaccia, sortir des ornières tracées par les études centrées sur des groupes ethniques spécifiques et adopter une approche comparative entre les immigrées italiennes et celles d'autres origines, entre les Italiennes de différentes générations ou provenant de différentes régions d'Italie[72]. *The Italian Immigrant Woman in North America*[73], publié en 1978, ouvrait en partie la voie aux études comparées en analysant le rôle des femmes italiennes dans le cadre de la migration. Cependant la plupart des articles de ce recueil traitent des États-Unis, le Québec et Montréal y étant à peine mentionnés[74].

Pendant les deux décennies suivant la publication de cet ouvrage, la plupart des études sur les Italiennes immigrées en Amérique du Nord, en particulier au Canada, se tournent vers le thème du travail. Un recueil d'articles publié en 1986 témoigne de l'importance de cette contribution : *Looking Into my Sister's Eyes : An Exploration in Women's History*[75]. Dans cet ouvrage, l'article de Frank Sturino traite des Calabraises immigrées à Toronto avant la Deuxième Guerre mondiale. L'auteur reconnaît aux femmes un rôle important dans le cadre du projet migratoire puisqu'elles pouvaient entraver le départ

---

[70] Franca Iacovetta, « Scrivere le donne nella storia dell'immigrazione : il caso italo-canadese », *Altreitalie*, 9, gennaio-giugno 1993, pp. 3-23 et 42-47 ; Donna Gabaccia, « Le immigrate italiane in una prospettiva comparata », *Altreitalie*, 9, gennaio-giugno 1993, p. 154-162.

[71] Yans-McLaughlin, *Family and Community : Italian Immigrants in Buffalo, 1880-1930*, Champaign, University of Illinois Press, 1982.

[72] Donna Gabaccia, *op. cit*., p. 155.

[73] Betty Boyd Caroli et al., *The Italian Immigrant Women in North America,* Toronto, The Multicultural History Society of Ontario, 1978, p. 381.

[74] Seulement cinq de ces essais abordent le Canada, et plus particulièrement Toronto, pour la première vague migratoire italienne, soit avant la Première Guerre mondiale. La meilleure contribution à l'étude des Italiennes au Canada provient, selon Franca Iacovetta, d'une recherche portant sur les hommes, soit l'essai de Robert Harney concernant l'émigration temporaire masculine pendant les années 1885-1930 : Robert Harney, « Men Without Women : Italian Migrants in Canada, 1885-1930 », dans Betty Boyd Caroli et al*., op. cit.,* p. 79-101. Il s'agit de l'un des premiers exemples d'histoire du genre, puisqu'il met en lumière le processus de formation de la masculinité dans les conditions de vie pénibles de la frontière canadienne.

[75] Joan Burnet (dir.), *Looking Into my Sister's Eyes : An Exploration in Women's History,* Toronto, Multicultural History Society of Ontario, 1986.

des hommes ou, au contraire, l'encourager[76]. Aux yeux de Iacovetta, cependant, l'étude de Sturino ne permet pas de sortir de l'espace domestique : les femmes qu'il observe augmentent le revenu de leur famille en travaillant à la maison ou, lorsqu'elles travaillent à l'usine, en choisissant des établissements où la main-d'œuvre est essentiellement féminine. Pour sa part, dans l'article qu'elle publie dans le même recueil, Iacovetta aborde l'étude des Italiennes du Sud immigrées à Toronto de 1947 à 1962, en adoptant une perspective de genre. Ce point de vue lui permet de souligner le rôle fondamental joué par les femmes à différents niveaux : au moment de formuler le projet migratoire ; en permettant aux hommes de partir tout en endossant les responsabilités morales et matérielles de la famille en leur absence ; enfin, lorsqu'elles migrent elles-mêmes, en contribuant directement et de manière déterminante à l'économie domestique par leur travail dans la maison et à l'usine[77].

Les actes d'un colloque sur l'immigration italienne au Canada, tenu à Montréal en 1988[78], présentent deux nouvelles recherches concernant la condition féminine. L'auteur de l'une d'elles, Jansen Clifford, insiste pour sa part sur le fait que les immigrantes italiennes recensées en 1981 sont entrées au Canada en tant que mères et épouses, non en raison de leurs compétences ou qualifications, mais grâce à celles de leurs conjoints, frères ou pères. Bien que 49% d'entre elles soient inscrites dans le recensement de 1981 parmi la population active, elles ne travaillent que forcées par les circonstances. Le portrait que le sociologue torontois présente de ces femmes confirme en somme les pires stéréotypes de l'historiographie. Clifford observe toutefois des changements en cours, les données de 1981 indiquant que le clivage entre hommes et femmes à l'égard de la scolarisation est en train de se réduire[79]. Cinq ans plus tard, malgré son engagement de plus d'une décennie dans ce nouveau champ de recherche, Iacovetta conclut que l'étude des immigrées italiennes au Canada en est encore à ses débuts et plaide plus généralement pour que l'on multiplie les recherches sur les femmes et sur les communautés immigrées en prêtant attention à la question du genre[80]. Pour sa part, dans le bilan historiographique qu'elle trace au

---

[76] Franc Sturino, « The Role of Women in Italian Immigration to the New World », dans Joan Burnet (dir.)*, op. cit.*, p. 21-32.
[77] Franca Iacovetta, « From *Contadina* to Worker : Southern Italian Immigrant Working Women in Toronto, 1947-62 », dans Joan Burnet (dir.), *op. cit.*, p. 195 - 222.
[78] Raimondo Cagiano de Azevedo (dir.), *Le società in transizione : italiani ed italo-canadesi negli anni Ottanta,* Atti del Convegno Montréal 9-11 giugno 1988*,* Milano, Franco Angeli, 1991.
[79] Jansen Clifford, « *Sex Differences between Italo-Canadians and the Total Population of Canada : 1981* », dans Raimondo Cagiano de Azevedo (dir.), *op. cit.,* p. 322-323. Clifford y aborde deux questions fondamentales, soit les rapports difficiles entre les parents et leurs enfants, donc les problèmes concernant la deuxième génération, et la division des sexes en Italie et au Canada. En abordant la scolarisation des Italo-canadiennes, Clifford note une différence marquée entre les femmes et les hommes âgés de 15 ans et plus, selon qu'ils aient fait leurs études à l'étranger ou au Canada. Dans le premier cas, il y aurait une profonde différence entre les deux sexes, 24% de garçons contre 7% des filles continuant des études post-secondaires, dans le second cas ce clivage se réduit de beaucoup, 45% de garçons et 37% de femmes poursuivant des études.
[80] Franca Iacovetta, . « Scrivere le donne nella storia dell'immigrazione: il caso italo-canadese », *Altreitalie*, 9, janvier-juin 1993, p. 23.

même moment (1993), Donna Gabaccia observe que la recherche historique concernant les Italiennes immigrées en Amérique du Nord s'est concentrée jusque-là sur les grandes villes américaines ou canadiennes, et sur Toronto plutôt que Montréal, ainsi que sur des périodes antérieures à 1914, plus rarement sur celles qui suivent la Deuxième Guerre. Enfin elle s'est concentrée presque exclusivement sur le thème du travail[81].

Une dizaine d'années plus tard, en 2002, paraît un nouvel ouvrage collectif d'envergure internationale, auquel collaborent également Gabaccia et Iacovetta : *Women, Gender and Transnational Lives : Italian Workers of the World*[82]. Les travaux qui y sont présentés ont pour but de défaire le stéréotype selon lequel les Italiennes sont soumises et exploitées, au foyer comme à l'usine. Malgré le fait qu'une seule étude de ce recueil se penche sur le Canada[83], les choix méthodologiques que les auteurs ont opérés et les approches qu'elles ont privilégiées ont influencé la façon dont j'ai mené mon enquête[84].

1.1.4. Les migrantes italiennes au Québec et à Montréal : une lacune historiographique

En ce qui concerne l'immigration des femmes au Québec et à Montréal, le vide historiographique est presque absolu[85], autant au plan des monographies que des articles savants. Cependant, à partir des années 1980, quelques historiens et autres chercheurs en histoire de l'immigration ont commencé à s'intéresser à la condition des femmes immigrées. En 1982, par exemple, l'historien Bruno Ramirez – un de rares spécialistes de l'histoire migratoire des Italiens au Québec[86] – publie un article sur les rapports familiaux chez les immigrants italiens au Québec. En contexte d'immigration, explique-t-il, en plus

---

[81] Donna Gabaccia, 1993, p. 158. Un exemple d'approche comparative, où les Italiennes immigrées seraient moins affranchies que les femmes appartenant à une ethnie différente, est présenté dans l'essai de Nancy Green « L'émigration et le modèle américain », dans Michelle Perrot et George Duby (dir.), *Histoire des femmes en Occident,* vol. IV, Paris, Plon, 2002, p. 271-279. Comparant les Italiennes aux femmes juives, l'auteure soutient que ces dernières « pénétrèrent dans la sphère publique en nombre nettement plus important que leurs consœurs italiennes » (p. 276).

[82] Donna Gabaccia et Franca Iacovetta, *Women, Gender and Transnational Lives : Italian Workers of the World,* Toronto, University of Toronto Press, 2002.

[83] Angelo Principe, « Glimpses of Lives in Canada's Shadow : Insiders, Outsiders, and Female Activism in the Fascist Era ».]

[84] Je reparlerai de ces approches dans le prochain chapitre concernant la méthodologie.

[85] Sylvie Taschereau interprète ainsi ce vide historiographique : « Les études dans ce domaine étant souvent menées par des chercheurs issus des communautés ethniques mêmes, il est d'ailleurs probable que cette situation reflète en partie la rareté des universitaires d'origine italienne dans les disciplines des sciences sociales » (*Pays et patries. Mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal. 1906-1930,* Montréal, [édition ?], 1987, p. 25). De la même auteure, voir le plus récent article « Beyond the Historiographical Enclave ? Studying Migration and Ethnicity in Quebec », dans Stephen Gervais, Raffaele Lacovino et Mary Anne Poutanen (eds.), *Engaging with Diversity. Multidisciplinary Reflections on Plurality from Quebec*, Bruxelles, Peter Lang, 2018.

[86] Bruno Ramirez est un spécialiste des phénomènes migratoires, en particulier des vagues de migration du Canada vers les États-Unis et de l'Italie vers le Canada, sujet auquel il a consacré plusieurs essais et articles. À partir des années quatre-vingt, il s'est intéressé au cinéma en réalisant en 2003 le téléfilm historique *Il Duce Canadese* et, avec Paul Tana, *Café Italia* en 1985, *La Sarrazine* en 1992 et *La déroute* en 1998, concernant l'histoire de la communauté italienne de Montréal et les problèmes qui accompagnent l'immigration et l'intégration en terre étrangère.

d'apporter un soutien affectif, la famille permet de transférer, en les adaptant à la société d'accueil, traditions et valeurs[87]. La famille deviendrait ainsi un agent à la fois de continuité et d'adaptation, les femmes assumant, dans ce cadre, le rôle principal en tant que gardiennes de la tradition d'une part, et, de l'autre, en tant que facteur important de changement lorsqu'elles contribuent à l'économie familiale en accueillant des pensionnaires et en se coltinant l'ensemble des tâches domestiques.

En 1988, Claude Painchaud et Richard Poulin publient un ouvrage qui, encore aujourd'hui, reste un ouvrage de référence : *Les Italiens au Québec*. Un chapitre y traite de la condition des immigrées italiennes sur le marché de travail québécois et au sein de la famille[88]. Or, bien que les auteurs confirment la concentration des travailleuses italiennes dans les ghettos d'emplois féminins, soit l'industrie du vêtement, la bonneterie et certains secteurs des services, ils soulignent le côté émancipateur de ce travail accompli à l'extérieur de la maison. Le caractère novateur de leur méthodologie mérite aussi d'être souligné. Les chercheurs ont, en effet, recours à des entrevues en profondeur avec des femmes et des hommes de la communauté italienne, ainsi que des membres de l'Association des femmes italiennes de Montréal, tout en les intégrant aux statistiques pour la période analysée[89]. Cependant, le portrait des rapports familiaux dressé dans cet ouvrage reste très traditionnel, la famille italienne y apparaissant comme fermée et repliée sur elle-même. Son isolement, selon ces deux chercheurs, serait déterminé par la montée du nationalisme québécois et amplifié par la politique canadienne d'immigration qui, pendant plusieurs années, mise sur l'aide que fournissent les parents des nouveaux arrivants dans le cadre des programmes de parrainage. Le fait que la grande majorité des mariages soient endogames (90% dans les années 1980) accentue encore cet isolement, à la fois cause et effet de la concentration dans le même quartier des immigrés provenant de la même région ou du même village[90].

Deux ans après la sortie de l'ouvrage de Painchaud et Poulin, une autre monographie concernant l'immigration italienne à Montréal voit le jour, *Migration, famille et communauté. Les Italiens du Frioul à Montréal* de Mauro Peressini, dans lequel l'auteur aborde, entre autres, la condition des immigrées frioulanes à partir de l'étude de la famille et en s'attardant à la question du travail, tant au plan du discours

---

[87] Bruno Ramirez, « L'immigration italienne : rapports familiaux chez les Italiens du Québec », *Critère*, 33, 1982, p. 27-40.
[88] Claude Painchaud et Richard Poulin, *Les Italiens au Québec,* Hull, Québec, Critiques, 1988, dont le chapitre VI : « La communauté italienne et le marché du travail », et plus spécifiquement sur les femmes, pp. 100, 105**,** 167-194 et 183-189. À la page 89, voir aussi les commentaires du Centre des femmes italiennes de Montréal.
[89] *Ibid*., p. 221-227.
[90] Cette tendance des Italiens immigrés à contracter des mariages intra-ethniques est confirmée par Giuseppe Castelli, « Étude sur le rôle de l'Église dans l'intégration des immigrés d'origine italienne dans la société montréalaise »*,* Thèse de doctorat, Université de Montréal, Département d'histoire, 1980, p. 61. Par contre, l'enquête de Painchaud et Poulin révèle que la suspension de l'immigration dans les années 1980 aurait incité les Italien.ne.s de deuxième génération à choisir plus souvent leurs conjoints à l'extérieur de la communauté italienne (C. Painchaud et R. Poulin, *op. cit*., p. 172).

que de la pratique[91]. Chez les Montréalais originaires du Frioul, les rapports familiaux, note Peressini, sont caractérisés par une rigoureuse division des tâches entre la femme ménagère et l'homme pourvoyeur. Le travail salarié féminin, à la fin des années 1980, n'était pas apprécié, sauf celui de l'accueil des pensionnaires à la maison, cette activité ne demandant pas aux femmes de quitter le foyer. Cette caractéristique distinguait, selon Peressini, les Frioulanes des Méridionales, ces dernières travaillant plus souvent à l'extérieur du ménage. Malgré certaines caractéristiques qui rapprochent les deux groupes féminins, le portrait que ce chercheur présente des Frioulanes est celui de femmes plus autonomes, individualistes et ouvertes au changement que favorise l'expérience migratoire.

Enfin, deux études traitant d'aspects plus spécifiques de la formation et de la vie des familles italo-québécoises méritent d'être signalées : celle de Sylvie Taschereau, *Pays et patries,* publiée à la fin des années 1980[92], et celle de Micheline Labelle et Martine Paquin, *Ethnicité, racisme et intégration de jeunes* parue en 1993[93], l'une et l'autre concernant la ville de Montréal en réservant aux femmes une attention particulière. Le premier titre se distingue de la plupart des recherches sur les immigrant.e.s italien.ne.s au Québec et à Montréal par la perspective de genre qui incite l'auteure à relever systématiquement les différences entre hommes et femmes en analysant les données et les statistiques recueillies. Taschereau voit dans ces pratiques matrimoniales des indicateurs de la continuité ou du changement des normes, des valeurs et des comportements au sein de la communauté italienne de Montréal. Le mariage des immigrants italiens suivant leur origine géographique devient ainsi un indice du lien au pays de départ, de la cohésion interne de la communauté et des rôles bien distincts joués par les hommes et par les femmes pendant les trois premières décennies du XX^{e} siècle. L'auteure met également en évidence la transformation que signalent les mariages de plus en plus fréquents entre immigrés italiens récents et Italo-Montréalaises de deuxième génération. Elle montre enfin que ces dernières semblent plus souvent choisir un époux hors de leur communauté d'origine que ne le font les Italiennes récemment arrivées dans la métropole. Pour leur part, Labelle et Paquin s'intéressent au cheminement identitaire des jeunes Italiens en situation d'immigration. Elles soulignent l'insistance des familles à maintenir la tradition autant que le processus de constante transformation auquel l'immigration

---

[91] Mauro Peressini, *Migration, famille et communauté. Les Italiens du Frioul à Montréal*, Montréal, *Études italiennes*, 2, Université de Montréal, 1990. Voir aussi du même auteur : « Stratégies migratoires et pratiques communautaires : Les Italiens du Frioul », *Recherches sociographiques,* vol. 25, 1984, n^{o} 3, p. 367-392.

[92] Sylvie Taschereau, *Pays et patries. Mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal. 1906-1930,* Montréal, Université de Montréal, coll. « Études italiennes », 1987.

[93] Micheline Labelle et Martine Paquin, *Ethnicité, racisme et intégration de jeunes. Les discours de leaders d'origine italienne de la région de Montréal*, Université du Québec à Montréal, Centre de recherche sur les relations interethniques et le racisme, Montréal, Québec, Canada, Cahiers du Centre de recherche sur les relations interethniques et le racisme, 1993.

participe. Trois phases caractérisent selon elles l'adaptation de ces jeunes à la société d'accueil : l'exaltation face à la nouveauté et la découverte ; le sentiment de perte et l'abattement en réponse aux difficultés matérielles auxquelles ils sont confrontés ; enfin, l'intégration. La culture immigrée serait le résultat de cette dernière étape. Il s'agit d'une culture hybride où la tradition s'adapte à la nouvelle réalité. En ce qui concerne l'intégration et l'identité des femmes, les auteures se penchent sur les conflits intergénérationnels qui opposent la culture italienne véhiculée par les parents à la culture nord-américaine. Ce sont les jeunes filles italiennes de deuxième ou troisième génération qui souffriraient le plus de ce déchirement identitaire.

À l'exception des quelques travaux mentionnés ci-dessus, il semble qu'aucune monographie n'ait été publiée sur la migration italienne au Québec et à Montréal en général, ni au sujet des femmes d'origine italienne en particulier. L'étude de ces dernières reste à ce jour liée à celle de la famille et rassemble tous les stéréotypes que cette approche peut induire[94]. Les Italiennes d'hier comme celles d'aujourd'hui seraient des épouses, des mères ou des filles, mais jamais des femmes seules, autonomes et libres de faire leurs propres choix et d'accomplir leur destin. Ce constat s'applique-t-il aussi à l'immigration récente ? Les choix faits par mes interviewées seraient-t-ils encore influencés – et si oui de quelle manière – par leur famille d'origine (restée en Italie) ainsi que par leur conjoint ? L'expérience de la maternité représenterait-elle un obstacle à leur épanouissement professionnel ? Leurs relations sentimentales ont-elles été formées dans un milieu strictement italien ou, au contraire, dans le contexte plus large de la mondialisation ? La nostalgie du pays, de la famille, de la langue maternelle, des amis laissés en Italie fait-elle encore partie de leur parcours migratoire ?

---

[94] Dès les années 1980 paraissent quelques articles, courts essais ou mémoires touchant à d'autres aspects de l'immigration ou de la communauté italienne du Québec, dont la participation des Italo-Montréalais au débat et aux conflits linguistiques depuis les années 1960 : Donat J. Taddeo et Raymond Taras, *Le débat linguistique au Québec : la communauté italienne et la langue d'enseignement*, traduit de l'anglais par Brigitte Morel-Nish, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1987 ; G. D'Andrea, *When Nationalism Collide : Montreal's Italians Community and the St. Leonard Crisis, 1967-69,* Montréal,McGill University Press, 1989 ; Irene Poggi, « La comunità italiana a Montreal e la questione linguistica », *Altreitalie*, 38-39, gennaio-dicembre 2009, p. 158-186. Sur le rôle que l'Église assume en contexte d'immigration, voir Giuseppe Castelli, « Étude sur le rôle de l'Église dans l'intégration des immigrés d'origine italienne dans la société montréalaise », thèse de doctorat, Université de Montréal, département d'histoire, 1980) ; sur les artistes d'origine italienne, Anna Carlevaris, « Italian artists in Quebec », *Studi Emigrazione*, 166, aprile-giugno 2007, p. 295-312; sur la correspondance échangée entre des migrants et la famille en Italie : Sonia Cancian, *Families, Lovers, and their Letters : Italian Postwar Migration to Canada*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2010. [est-ce que la dimension de genre est absente des travaux de Cancian ?]Voir aussi Sylvie Taschereau, « L'histoire de l'immigration au Québec : une invitation à fuir les ghettos », *Revue d'histoire de l'Amérique française,* vol. 41, nº 4, printemps 1988, p. 575-589, Micheline Labelle et Martine Paquin, *Ethnicité racisme et intégration de jeunes. Les discours de leaders d'origine italienne de la région de Montréal,* Université du Québec de Montréal, Département de sociologie, 1993 [référence redondante avec le corps du texte]; Nicola Cimmino, « L'identità degli immigrati di seconda generazione a Montréal », Università Ca' Foscari di Venezia, dattiloscritto, Bando Altreitalie, 2006.

1.2. L'apport de l'histoire orale

Histoire orale ou histoire de vies, archives orales ou documentation orale : ce champ de la recherche et les sources qu'il produit apparaît d'abord dans le monde anglo-américain, au lendemain de la Première Guerre mondiale, dans le cadre d'études en sociologie et en anthropologie portant sur les cultures marginales[95]. Mais c'est surtout à partir des années 1970 que l'histoire orale prend son essor[96]. Cela tient, d'un côté, à une volonté de sauvegarder un patrimoine culturel autrement voué à la disparition et, de l'autre, au désir de réécrire l'histoire à partir de la mémoire des populations dominées ou minoritaires, autrement condamnées au silence et à l'oubli. Or, pendant la même période, la vraie nouveauté consiste plutôt dans « le changement d'attitude des historiens », autrement dit, dans l'acceptation de la valeur de l'histoire orale « non seulement comme une source d'information complémentaire […] mais comme un moyen d'approche spécifique pour pénétrer de l'intérieur une culture ou une forme de conscience collective[97] ». Un autre changement se produit au cours des années 1980, au moment où les sciences sociales reprennent l'usage des autobiographies et des histoires de vie. À compter de cette décennie, on ouvre les archives, on sort les documents et on publie des témoignages, alors qu'auparavant ces mémoires, bien que collectées, étaient rarement mises à la disposition du public[98].

Au Canada, explique Steven High, le recours à l'histoire orale accuse un certain retard[99]. Il faut attendre les années 1970 pour qu'elle commence à être pratiquée dans le milieu universitaire[100]. Assez

---

[95] Sa première utilisation en sociologie remonte à 1918, dans le célèbre ouvrage de W. Thomas et F. Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America.* Puis l'anthropologue Oscar Lewis l'utilise pendant les années 1960. Au cours de la décennie qui suit, l'histoire orale et en particulier les interviews en profondeur sont de plus en plus utilisées par les sociologues pour étudier des petits groupes de population, comme ceux des minorités immigrées (« Archives orales : une autre histoire *?* », *Annales E.S.C.*, 35, nº 1, janvier-février 1980, p. 124-125). En Grande-Bretagne, certains événements, comme la libération des pays sous domination coloniale ou encore la victoire des travaillistes en 1945, ont provoqué la naissance d'une autre histoire, celle des peuples colonisés et de la classe ouvrière s'appuyant sur des sources orales (P. Thompson dans L. Lanzardo, *Storie orali e storie di vita,* Milano, Franco Angeli, 1989, p. 29-31).

[96] P. Thompson « Bilancio e prospettive della "Oral History in Gran Bretagna" *»* dans L. Lanzardo, *op. cit*., 1989, p. 29-37.

[97] D. Aron-Schnapper*,* « Archives orales : une autre histoire ? », *op. cit.*, 1980*,* p. 184.

[98] A. Iuso, « L'exilé et le témoin. Sur une enquête autobiographique et son oubli », *Genèses,* 2005/4, nº 61, p. 22.[

[99] Steven High, « Sharing Authority in the Writing of Canadian History : 21 The Case of Oral History » dans Chris Dummitt, Michael Dawson (eds.), *Contesting Clio's Craft: New Directions and Debates in Canadian History.* London, Institute for the Study of the Americas, 2009, p. 21-47.

[100] *Ten Lost Years*, le bestseller de Barry Broadfoot sur les années de la Dépression entre 1929 et 1939 au Canada**,** en offre un exemple très significatif. L'auteur, un journaliste à succès, avait réalisé ses entrevues en se déplaçant de ville en ville et en enregistrant les récits de vie des Canadiens qu'il rencontrait. Son ouvrage, publié en 1973, a confirmé les potentialités de l'histoire orale en restituant aux Canadiens une signification nouvelle de leur histoire. Cependant, le livre n'a pas été bien accueilli, surtout dans le milieu universitaire. Pendant les années 1970, plusieurs chercheurs ont douté de la crédibilité de Broadfoot, lui reprochant une certaine naïveté puisque la mémoire ne serait pas fiable et, par conséquent, les sources orales doivent toujours être validées par d'autres plus conventionnelles.

récemment encore, observe-t-il, certains historien.ne.s canadien.ne.s considéraient l'histoire orale comme une technique populaire, réservée aux amateur.e.s et jugée inappropriée aux études universitaires. De fait, au Canada, jusqu'en 1990, l'histoire orale s'est limitée à la collecte d'entrevues enregistrées, tandis qu'on négligeait l'analyse des données recueillies et la théorie afférente. Après cette période, l'histoire orale a commencé à intéresser les universitaires, dont certain.e.s ont plaidé pour la reconnaissance de la valeur des récits de vie et de la mémoire en tant que manifestations de la subjectivité et de la pluralité des manières de faire et d'étudier l'histoire. Parmi ces derniers, les historiennes féministes ont joué un rôle central[101].

1.2.1. Le travail de la mémoire

En ce qui concerne les principaux enjeux conceptuels de cette discipline, je commencerai par présenter la mémoire, son fonctionnement et ses distorsions. Paul Thompson, considéré par plusieurs comme le père de l'histoire orale, aborde ce sujet en examinant les études de psychologie sociale et de gérontologie. Premièrement, il est pour ainsi dire universellement reconnu que la mémoire dépend de la perception et de l'intérêt individuel. À la volonté de se souvenir, l'oubli est étroitement associé en tant qu'omission d'évènements désagréables pour le sujet. Il semble que nous soyons en mesure de nous souvenir exactement d'un événement pour une très courte durée de temps, par conséquent, une entrevue faite 40 ans après l'événement raconté ne devrait pas être moins fiable qu'une autre réalisée après un an. Deuxièmement, la mémoire est influencée par les nécessités sociales, c'est–à-dire que les souvenirs peuvent varier selon le public et le lieu. Un autre aspect à examiner est l'âge et la question de savoir comment il peut influencer la mémoire. Après 30 ans, on assiste à une diminution progressive de la faculté mnésique. Enfin, la retraite, la maladie ou des évènements douloureux sont parmi les facteurs qui influencent la mémoire de façon négative. Pendant cette phase, c'est le réexamen de la vie qui s'impose, autrement dit la volonté de se souvenir augmente, compensant ainsi les défaillances mnémoniques[102].

---

[101] Au Canada, plusieurs projets de recherche basés sur la collaboration entre historien.ne.s universitaires et différentes communautés sont désormais financés par l'institution CURA (Community-University Research Alliance). Le projet *Histoires de vie de Montréal* en est un exemple. Coordonné par Steven High, il s'est déroulé de 2007 à 2012 et a pris officiellement fin au mois de juillet 2012. Pendant cinq années, une équipe de chercheurs universitaires et communautaires a réalisé des entrevues auprès de 500 résidents montréalais pour étudier leurs expériences et leurs souvenirs des violences de masse qu'ils ont connues, tels les génocides, la guerre et autres violations des droits de la personne. Ce projet s'appuyait sur le principe de l'autorité partagée et de l'histoire orale. En ce qui concerne l'histoire orale au Québec et la mise sur pied du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie (RQPHV) par Danielle Desmarais en 1994, voir *Les histoires de vie. Un carrefour de pratiques,* sous la direction de Céline Yelle, Lucie Mercier, Jeanne-Marie Gingras et Salim Beghdadi, Montréal, Presse de l'Université du Québec, 2011.

[102] Paul Thompson, « Problemi di metodo nella storia orale », dans L. Passerini, *op. cit.,* 1978, p. 31-68.

Dans son essai sur le travail de la mémoire, Raphael Freddy illustre de manière très efficace le développement presque incessant de la mémoire qui sélectionne, récupère ou, de manière plus ou moins consciente, rejette tout ce qui perturbe l'individu, en façonnant l'image que celui-ci se fait de lui-même et de sa communauté[103]. Isabelle Bertaux-Wiame nous confirme que la sélection des souvenirs est inévitable. Elle serait causée par le sens qu'on donne à l'évènement « au moment même où on [le] vit […], et au moment où on se le rappelle[104] ». La signification des souvenirs n'est donc pas fixée, elle se transforme avec les changements temporels et personnels.

En ce qui a trait au rapport intriqué entre mémoire personnelle et mémoire collective, la sociologue française souligne que cette dernière « n'est pas à chercher dans l'addition de mémoires individuelles, mais […] elle s'inscrit et se révèle dans chacune de ces mémoires particulières[105] », qui ne sont rien d'autre que l'expression de l'intégration des individus dans la société. Fondée sur la tradition, la mémoire d'une communauté, selon Raphael Freddy, assure la continuité en vertu des souvenirs et permet d'ancrer les événements présents qui sont les résultats inachevés du passé, ce qui signifie que « l'avenir est cautionné par le passé[106] ». Mais, la société changeant au fil du temps, cette mémoire se modifie : dans sa trame continue s'ouvrent des trous, bouchés par la communauté avec de nouvelles images trouvées ailleurs, récupérées du passé par exemple, et réinterprétées à la lumière du présent. Les liens étroits et les tensions entre mémoire individuelle et mémoire collective qui caractérisent tout récit de vie sont au cœur de l'essai de l'historien Michael Pollak, *Encadrement et silence : le travail de la mémoire*. Selon lui, la mémoire n'est pas un fait donné, mais une opération complexe de sélection des événements du passé afin de les sauvegarder, renforçant ainsi les sentiments d'appartenance d'un individu à une collectivité, comme un parti, un syndicat, la famille, etc.[107] Ce travail n'est jamais achevé vu qu'il s'agit d'interpréter le passé en fonction d'un présent toujours changeant et d'un avenir imprévisible. Les mémoires collectives ainsi encadrées sont des instruments puissants pour le maintien d'une société, malgré le fait qu'aucun groupe, aucune institution « n'est assurée de sa pérennité. Mais sa mémoire peut survivre à sa disparition, prenant souvent la forme d'un mythe[108] ». L'essai de Sarah Gensburger, dont l'axe de recherche porte sur les processus sociaux de remémoration, traite également

[103] Raphael Freddy, dans « Archives orales : une autre histoire ? », *op. cit.*, 1980, p. 135.
[104] Isabelle Bertaux-Wiame, « Mémoire et récits de vie », *Pénélope,* Mémoires de femmes*,* nº 12, printemps 1985, p. 51.
[105] *Ibid*.
[106] R. Freddy, *op. cit*., 1980, p. 129.
[107] Michael Pollak, « Encadrement et silence : le travail de la mémoire », *op. cit*., p. 35.
[108] *Ibid.*, p. 36.

de mémoire collective, d'oublis et de souvenirs[109]. Le décalage entre ceux qui veulent se souvenir et ceux qui ont choisi le silence est un indice du travail de la mémoire, partant de l'oubli, qui résulterait, pour ce dernier, soit de l'isolement social, soit d'une position marginale ou de rupture par rapport au groupe. Inversement, la remémoration se formerait à travers la mise en relation du sujet avec d'autres individus. Autrement dit, le fonctionnement de la mémoire et, par conséquent, de l'oubli, pourrait être saisi seulement si on l'analyse en tant que phénomène social[110]. La recherche de Sarah Gensburger nous indique la relation étroite entre mémoire individuelle et mémoire collective, mémoire empruntée et histoire, souvenir et oubli. Ce dernier, baptisé « trou de mémoire » par le sociologue et anthropologue français Roger Bastide, serait constitué par un vide, en tant qu'absence, et un plein, en tant que reconnaissance de cette absence qui, à son tour, provoque un effort de remémoration. Souvent le vide, déterminé par l'absence d'une mémoire collective, est comblé par des figures et des éléments empruntés à l'histoire et à ses représentations[111]. Selon Yves Lequin et Jean Métral, « le couple souvenir-oubli est indissociable » dans le fonctionnement de la mémoire et les non-dits « parlent » parfois plus que la parole. L'oubli ne signifie donc pas absence d'émotions[112].

La subjectivité qui caractérise les dits et les non-dits d'un témoignage est au cœur des débats scientifiques qui se sont développés à partir des difficultés méthodologiques posées par la limite des sources orales concernant la Deuxième Guerre mondiale au tournant du XXI^{e} siècle. En effet, beaucoup d'historien.ne.s traditionnel.le.s ont critiqué le recours à l'entretien, en soutenant que l'intervieweur.e et l'interviewé.e sont souvent animé.e.s par des préjugés personnels et que leurs témoignages risquent, par conséquent, d'engendrer des mythes au lieu de transmettre des récits historiques. D'après ces sources, la mémoire en tant qu'interprétation subjective des événements ne serait pas fiable. Face à ces historien.ne.s, plusieurs chercheur.e.s se sont engagé.e.s à valoriser les sources orales en en démontrant la fiabilité. Alessandro Portelli, pour sa part, soutient que les facteurs qui font de l'histoire orale une histoire différente, à savoir sa forme narrative, son caractère subjectif et la relation particulière entre

---

[109] Les entretiens d'anciens internés dans les camps annexes de Drancy font partie du matériel sur lequel repose la recherche de Sarah Gensburger, datée de 2001, faite à la demande d'une amicale rassemblant 29 témoins, directs ou indirects, de l'existence de ces camps. La chercheuse découvre que les personnes appartenant à l'association s'identifient, pour la majorité, au judaïsme et veulent se souvenir, tandis que seulement 15% des internés des camps s'auto-définissent comme totalement juifs, ces derniers ayant choisi plutôt l'oubli : S. Gensburger, « Essai de sociologie de la mémoire : le cas du souvenir des camps annexes de Drancy dans Paris », *Genèses,* 4, n^{o} 61, 2005, p. 47-69.

[110] Il y aurait une deuxième explication du silence qui a condamné à l'oubli l'histoire des camps annexes de Drancy, soit le sentiment de culpabilité d'avoir échappé à la déportation.

[111] Dans ce cas, le dépouillement économique et la déportation physique des juifs par les nazis en tant que représentations canoniques de ces événements seraient les éléments empruntés à l'histoire pour combler les trous de mémoire (R. Bastide dans S. Gensburger, *op. cit*., p. 52-53).

[112] Yvers Lequin et Jean Métral dans « Archives orales : une autre histoire *?* », *op. cit.,* 1980, p. 155.

interviewé.e et intervieweur.e, sont à considérer comme des avantages plutôt que des désavantages. Dans son essai *What Makes Oral History Different***,** il nous prévient que la mémoire individuelle est certes partielle et sélective, mais qu'un témoignage reste intéressant pour son adhésion aux faits autant que sa distance d'avec eux[113]. Luisa Passerini, historienne et chercheure italienne qui s'est penchée sur les souvenirs du fascisme de l'entre-deux-guerres, valorise à son tour le rôle de la subjectivité dans l'histoire en démontrant comment les influences de la culture et de l'idéologie sur la mémoire individuelle peuvent être identifiées à travers les silences, les contradictions et les idiosyncrasies d'un témoignage oral[114].

1.2.2. La mémoire a-t-elle un sexe ?

Depuis la fin des années 1960, les théories féministes ont bénéficié d'un lien étroit avec l'histoire orale et vice versa. En effet, les entrevues menées auprès de femmes sont une source importante pour l'histoire des femmes et pour l'histoire cachée (*hidden history*) et présentent, en tant que telles, un défi pour les interprétations basées sur la vie des hommes et les documents produits par eux. Par ailleurs, les historiennes féministes ont contribué de manière significative au progrès de l'histoire orale sur les plans méthodologique et théorique, en éclaircissant les interconnexions entre langage, pouvoir et signification[115]. À partir des années 1970, le recours à l'histoire orale a eu un énorme succès chez les historiennes féministes, résumé dans l'expression « *research by, about, and for women* », qui rappelle le concept de gynocritique (*Gynocriticism*[116]) utilisé en études littéraires. À partir de ce constat, une immense littérature est née, grâce à laquelle les voix féminines ont rompu le silence auquel elles avaient été jusque-là confinées. Après des années de pratique et son essor partout dans le monde, la symbiose entre l'histoire orale et l'histoire de femmes se révèle, au final, assez complexe, la démarche

---

[113] Alessandro Portelli, dans R. Perks, *op. cit.,* 2006, p. 32-42.

[114] Luisa Passerini, « Conoscenza storica e storia orale », p. vii-xl. Sur la nature de la mémoire et les différentes approches interprétatives des témoignages oraux et les relations entre historien.ne et narrateur.trice, voir Robert Perks, *The Oral History Reader,* London, Routledge, 1998, p. 211-220 ; Ronald Grele, « Introduzione » dans A. Portelli, *Storie orali. Racconto, immaginazione, dialogo,* Donzelli, 2007, p. vii-xv ; Luisa Passerini, « Conoscenza storica e storia orale. Sull'utilità e il danno delle fonti orali per la storia », dans L. Passerini, *Storia orale. Vita quotidiana e cultura materiale delle classi subalterne,* Torino, Rosemberg e Sellier 1978, p. vii-xliv ; Alessandro Portelli, « Problemi di metodo. Sulla diversità della storia orale », dans C. Bermani (dir.), *Introduzione alla storia orale. Storia, conservazione delle fonti e problemi di metodo,* Vol. I, Roma, Odradek, 2000, p. 149-166 ; Dominique Aron-Schnapper et Danièle Hanet, « D'Hérodote au magnétophone : Sources orales et archives orales », dans *Archives orales : une autre histoire* ?, *Annales E.S.C*., 35, n° 1, janvier-février 1980, p. 183-199 ; Alistair Thomson, « Four Paradigm Transformations in Oral History », *Oral History Review*, vol. 34, n°1, hiver-printemps 2007, p. 49-70 ; Paul Thompson, *The Voice of the Past. Oral History*, Oxford, Oxford University Press, 3e edition, 2000, pp. 173-189, 265-308 et 222-245.

[115] Vivianne Yow dans Robert Perks, *op. cit*., 2006, p. 54-72.

[116] Cette expression a été forgée par Elaine Showalter pour désigner une critique faite par des femmes, portant sur un corpus féminin et destiné avant tout à un lectorat féminin. Voir Elaine Showalter, *Toward a Feminist Poetics. Women's Writing and Writing About Women*, London, Croom Helm, 1979.

historiographique étant parfois naïve, en négligeant, comme le suggère Selma Leydesdorff, ce que Hannah Arendt appelait « *plurality* », à savoir la diversité des origines sociales, des groupes ethniques, des occupations, des religions, des régions ou des nations, qui est la caractéristique fondamentale de la condition humaine[117]. Cela dit, différentes raisons paraissent justifier le caractère enchevêtré de la liaison entre l'histoire orale et l'histoire des femmes. Dans leur introduction à *Gender and Memory,* les auteur.e.s Selma Letdesdorff, Luisa Passerini et Paul Thompson soutiennent que ces deux disciplines sont nées et ont grandi ensemble aux États-Unis au cours des années 1970, avec comme même objectif de sauvegarder une mémoire jusque-là cachée. Or, tandis que les chercheurs en histoire orale souhaitaient créer une nouvelle forme d'histoire par le bas (*history from below*), les féministes se proposaient plutôt de reconstruire l'histoire en valorisant la contribution des femmes et leur rôle joué dans le passé et le présent (*hidden history*)[118]. De plus, selon Sherma Berger Gluck et Daphne Patai, l'histoire orale n'étant pas issue du mouvement de libération des femmes aurait négligé la notion féministe que « le personnel est politique » et la conviction que l'expérience des femmes soit remémorée et inscrite dans l'histoire. En 1977, au cours d'un colloque de la *National Women's Studies Association,* les féministes se sont plaintes de la méthodologie traditionnelle utilisée en histoire orale qui ne correspondait pas aux intérêts et objectifs des femmes[119]. Selon Denyse Baillargeon, par contre, bien que l'histoire orale et l'histoire des femmes aient été interrogées et critiquées, elles se sont imposées au sein de la discipline historique depuis le milieu des années 1970, en vertu du fait qu'à la même époque cette dernière « commençait à s'intéresser aux "mentalités" – c'est à dire au privé et aux pratiques quotidiennes[120] ». Dans son essai « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre », l'historienne québécoise met en lumière les similitudes qui unissent l'histoire orale et l'histoire des femmes. Elle soutient que ces deux approches historiques reprochent aux documents écrits, sur lesquels l'histoire officielle s'est longtemps reposée, les silences intentionnels et la subjectivité cachée par une objectivité étalée, ces documents ne

---

[117] S. Leydesdorff et al., *Gender and Memory*, 2005, p. 5. L'étude de Ulrike Schuerken sur les femmes noires de la Côte d'Ivoire vise à souligner les influences que ces différences exercent sur la mémoire. La chercheuse démontre comment, dans ce pays, le concept de genre rassemble deux traditions provenant, l'une des sources indigènes africaines, l'autre des colonisateurs français. La coexistence de valeurs conflictuelles aurait produit de la confusion et de l'anxiété chez les femmes, leur mémoire étant partagée entre ces deux parcours antithétiques. Cependant, cette fusion varie selon les classes sociales, les communautés urbaines ou rurales et l'héritage précolonial spécifique. Voir S. Leydesdorff et al., *Op. cit.*, 2005, p.105-116.

[118] La recherche de Maryna Malysheva en est un exemple. Cette étude, qui concerne des femmes russes issues de régions rurales, vise à réaliser une première « *genderization »* de l'histoire économique, sociale et politique de la Russie. L'histoire des femmes de l'Europe de L'Est est ainsi inscrite dans le cadre d'héroïnes et de martyres, qui contraste avec l'histoire officielle transmise par les livres d'école où ce sont les hommes qui dominent. Voir S. Leydesdorff et al*., Op. cit.,* 2005, p. 31-43.

[119] S. Berger Gluck et S. D. Patai (sous la direction), *Women's Word. The Feminist Practice of Oral History,* New York, Routledge, 1991, p. 1-5.

[120] Denyse Baillargeon, *Op. cit*., 1993, p. 56.

résidant qu'en une transcription des témoignages oraux qui, pour la plupart d'entre eux, ignorent la contribution féminine à l'histoire ainsi que celle des autres groupes dominés. L'auteure souligne, par la suite, que l'histoire dominante a toujours privilégié la sphère publique, au détriment du privé, en excluant par conséquent la variable du genre dans son appréciation. Aux grands récits et événements publics, l'histoire orale et l'histoire des femmes ont opposé le quotidien et les chemins individuels qui se traduisent en actions concrètes, influençant également les événements historiques. Un autre trait partagé par les deux démarches concerne le choix des sujets de leurs recherches, à savoir les hommes et les femmes « ordinaires », les grands oubliés ou marginalisés de l'histoire qui, à travers ces études, deviennent des protagonistes à part entière. Enfin, l'histoire orale et l'histoire des femmes se ressembleraient de par leur nature démocratique, la découverte commune de la subjectivité et de la sphère privée, et le bouleversement des pratiques et des certitudes épistémologiques de l'histoire officielle[121]. Les historien.e.s Selma Leydesdorff, Luisa Passerini et Paul Thompson abondent dans le même sens, en considérant que l'histoire orale et l'histoire des femmes ont eu le mérite de mettre au jour et de rendre compte de l'importance des expériences et des sentiments personnels, en soulignant la dimension subjective des sciences sociales, contrairement au traditionnel critère de l'objectivité jusque-là mis de l'avant[122].

Parmi les différents concepts spécifiques à l'histoire orale des femmes, le lien entre la mémoire et les différences de sexe et de genre est au cœur des questionnements. « Faut-t-il parler d'une mémoire masculine et d'une mémoire féminine ? », se demande Isabelle Bertaux-Wiame. Si la famille est le terrain privilégié des femmes et que le travail constitue le milieu dont se souviennent le mieux les hommes, « faut-il conclure à une mémoire spécifique des femmes […] et donc supposer que la mémoire a […] un sexe ?[123] » À l'instar de Bertaux-Wiame, Denyse Baillargeon, Anne-Marie Devreux, Luisa Passerini, Joan Sangster, Paul Thompson et d'autres encore se sont positionnés sur cette question[124]. De manière générale, presque tou.te.s s'accordent pour dire qu'il ne s'agit pas d'une différence de sexe mais d'une forme de diversité imputable aux rôles imposés par la société, donc une différence de genre au sens où l'entendent les *Gender Studies*[125].

---

[121] D. Baillargeon, *op. cit*., 1993, p. 53-68.
[122] S. Leydesdorff et al., *op. cit*., 2005, p. 6.
[123] I. Bertaux-Wiame, *op. cit.,* 1985, p. 48.
[124] *Ibid.,* pp. 48 et 52-53 ; D. Baillargeon, *Op. cit.*, 1993, p. 62 ; A.-M. Devreux, *Op. cit*., 1985, p.55-68 ; J. Sangster, *Op. cit*., 1994, p. 7-10 ; S. Leydesdorff, L. Passerini, P. Thompson, dans S. Leydesdorff et al., *Op. cit*., 2005, p. 1-16.
[125] Pour Judith Butler, le genre sexué est déterminé par les rapports de force dans la société et peut varier en fonction des situations dans lesquelles se retrouve l'individu. Il résulte d'une construction identitaire qui se distingue à la fois du sexe biologique, déterminé, et de l'orientation sexuelle, plus ou moins déterminante, comme troisième composante dans l'identité

Denyse Baillargeon écrit que la mémoire « n'a pas de sexe à proprement parler […] elle aurait toutefois un "genre", ou à tout le moins, elle serait structurée en fonction des rôles qu'empruntent les individu-es, ceux-ci correspondant le plus souvent aux normes socialement prescrites[126] ». À ce sujet, l'exemple que propose Isabelle Bertaux-Wiame est très éclairant : « Les femmes, dit-elle, ont une mémoire familiale […] non parce que ce sont des femmes, mais parce que ce sont des mères de famille[127] ». De son côté, dans un article au titre révélateur « La mémoire n'a pas de sexe », Anne-Marie Devreux vise à démontrer qu'hommes et femmes se souviennent de leurs familles et de ce que faisaient leurs parents au quotidien non à partir d'une répartition biologique de sexe, mais en fonction de leur *praxis*, c'est-à-dire « de leurs pratiques d'aujourd'hui et de leur insertion dans les différents champs de la société[128] ».

Trois chercheur.e.s renommés en histoire orale, Selma Leydesdorff, Luisa Passerini et Paul Thompson, ont dédié un ouvrage à la mémoire genrée. Établissant que les hommes et les femmes vivent des expériences bien différentes dans la plupart des sociétés, les premiers dominant la sphère publique, les secondes focalisant leur vie sur la famille, ces auteurs confirment que cette diversité se reflèterait inévitablement dans leurs souvenirs, bien que certaines distinctions de genre, marquées dans le temps et l'espace, ne seraient pas éternelles[129]. Jusqu'à récemment cependant, les praticiens de l'histoire orale ont eu beaucoup de difficultés à valider scientifiquement ces intuitions initiales. Ce sont les sociolinguistes qui, depuis une dizaine d'années, ont étudié de façon systématique les différences de genre dans le langage, confirmant ainsi la disparité entre les femmes et les hommes en ce qui concerne le souvenir et son récit. Richard Ely et Allyssa McCabe proposent de la sorte une nouvelle application de l'approche sociolinguistique du genre et de la mémoire à l'étude du langage. Leurs études démontrent que les différences de genre concernant la manière de rendre compte des expériences passées ressortent très tôt dans la vie. Les deux chercheur.e.s ont remarqué que les filles racontent leurs souvenirs en ayant recours à plusieurs détails et en citant des dialogues entiers, tandis que les récits des garçons sont plus sommaires

---

de genre de toute personne. Voir Judith Butler, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990.

[126] D. Baillargeon, *Op. cit*., 1993, p. 62.

[127] I. Bertaux-Wiame, *Op. cit*., 1985, p. 53.

[128] L'exemple le plus significatif à ce sujet concerne l'absence de la figure maternelle dans les souvenirs que certains hommes ont de leur famille et dans la reconstruction qu'ils en font, où par contre l'autorité paternelle devient une image mythique et abstraite. Il apparaît alors que les hommes, dont le discours ne prend presque pas en considération la présence de la mère, appartiennent, le plus souvent, à des familles traditionnelles fondées sur une division sexuelle du travail rigide, où ils perpétuent le rôle joué par le père. En revanche, les hommes qui reconnaissent le travail effectué par leur mère à la maison dans leurs souvenirs partagent les tâches domestiques avec leur conjointe. Ce serait donc au sein des pratiques actuelles, à savoir la division du travail domestique, que la mémoire deviendrait sexuée**.** Anne-Marie Devreux, *Op. cit*., 1985, p. 62.

[129] Selma Leydesdorff, Luisa Passerini et Paul Thompson, *Gender and Memory*, 1996, 2005.

et simplifiés. Cette diversité se révèle si tôt qu'il paraît très difficile de la faire remonter seulement au moment de la socialisation. Néanmoins, Ely et McCabe nous préviennent qu'il ne faut jamais oublier que les différences de genre changent rapidement et profondément selon les différents contextes culturels[130]. En ce qui concerne le langage, le modèle interprétatif élaboré par Marie-Françoise Chanfrault-Duchet me paraît complet et efficace, car il englobe autant l'analyse des structures narratives que leur contexte social et les représentations symboliques. La chercheure retrace trois modèles narratifs : *épique,* qui révèle l'identification aux valeurs de la communauté ; *romanesque*, qui est l'expression de la recherche d'idéaux authentiques dans une société dégradée ; *picaresque,* qui reflète un comportement ironique et satirique envers l'idéologie dominante[131]. Enfin, l'interaction entre les genres est au centre du dernier chapitre de *Gender and Memory* rédigé par Daniel Gwyn et Paul Thompson. Leur étude sur les réminiscences de l'enfance dans une belle famille ou dans une famille recomposée démontrerait que la mémoire des hommes est souvent hésitante, tandis que les souvenirs des femmes sont vifs et complets. Il semble que cette différence ne dépende pas seulement de la façon d'évoquer le passé, mais témoigne aussi de la volonté des femmes d'explorer celui-ci[132]. L'enquête de Joan Sangster sur les travailleuses d'une firme textile de Peterborough, au Canada**,** pendant la grève d**e** 1937, est également éclairante à ce sujet. Tout d'abord, l'historienne canadienne remarque que le récit des femmes est caractérisé par la sous-évaluation de la part qu'elles ont prise dans l'événement. Racontant leurs souvenirs, elles évitent la première personne, en lui préférant le « nous » ou le pronom indéfini « on », et font rarement mention de leur point de vue personnel ou de leurs propres réalisations. Elles minimisent leurs activités, le travail autant que les tâches domestiques, en préférant souligner le rôle des autres membres de la famille. Afin de se souvenir du passé, les femmes ont souvent recours aux évènements de l'histoire familiale tels que les mariages, les naissances, etc.[133] Cela dépendrait du fait que la vie des femmes, et par conséquent la conscience que ces dernières ont du temps historique, se modèlent en fonction du contexte familial. Or, selon cette historienne, ce sont la race, l'ethnie, la classe sociale et l'idéologie politique qui déterminent,

---

[130] R. Ely et A. McCabe, dans S. Leydesdorff, *Op. cit*., 2005, p. 17-30. À ce propos, Selma Leydesdoff nous offre l'exemple très éclairant d'une famille hindi à Jahore (en Inde) où les hommes ainsi que les femmes évitent d'utiliser la première personne en lui préférant la forme plurielle. En ce qui concerne l'analyse du discours, voir les trois essais contenus dans la première partie de *Women's Word. The Feminist Practice of Oral History,* sous la direction de S. B. Gluck et S. D. Patai, 1991, p. 9-56.

[131] Selon cette chercheuse, la répétition de certaines expressions ou paroles, en tant que « clefs » de lecture, et l'adhésion à certains modèles narratifs pourraient révéler la reproduction (identification, acceptation, compromis) ou la transgression (méfiance, refus, exclusion) du modèle idéologique dominant. Voir M.-F. Chanfrault, dans S. B. Gluck et S. D. Patai (dir.), *Op. cit*., 1991, p. 79-82. Je reprends ces modèles narratifs lorsque j'analyse certaines entrevues comme celle de Viva5, quand cette interviewée adopte un langage ironique, donc un modèle narratif picaresque (voir les annexes, plus précisément l'annexe 4, Entrevue, thèmes et histoire de vie : Leonilde, Viva, Agata).

[132] P. Thompson et D. Gwyn, dans S. Leydesdorff, *Op. cit*., 2005, p. 165-185.

[133] Joan Sangster, *Op. cit*., 2006, p. 17-18.

mieux et davantage que le genre, la manière de se souvenir. L'influence de ces variables sur la construction de la mémoire peut émerger d'une analyse attentive du contexte ainsi que de la forme narrative du témoignage, donc du langage, c'est-à-dire les choix lexicaux, les métaphores utilisées ou l'intonation du récit[134].

Les silences et les contradictions sont également très significatifs[135]. Puisque les sociétés occidentales ainsi que beaucoup d'autres cultures ont poussé les femmes à se réaliser à l'intérieur de la famille, le silence sur les grands évènements de l'histoire serait propre à la mémoire féminine. Selon Denyse Baillargeon, on rencontre également chez les hommes ce type de silence, que l'on peut comprendre « en termes de dépolitisation des masses, d'amnésie collective ». Cependant, selon cette historienne, les femmes n'ont pas seulement une mémoire « domestique » et personnelle, elles se souviennent aussi de tous les événements qui touchent la vie familiale. On pourrait donc les situer « à la frontière même du privé et du public[136] », puisque leur mémoire ne peut faire complètement abstraction des grands évènements publics.

En ce qui concerne le rapport entre les domaines public et privé, Selma Leydesdorff, Luisa Passerini et Paul Thompson sont de l'avis que l'histoire orale des vies féminines nous renseignera sur les changements de perspective, d'attente et de signification dans notre façon de concevoir l'Histoire. Pour cette raison, certains chapitres de *Gender & Memory* visent à illustrer les transformations qu'ont subies les sphères publique et privée au fil du temps, et en fonction des lieux, ainsi que les manières dont les hommes et les femmes ont choisi de se positionner dans chacun de ces milieux[137]. La subjectivité a été analysée sous un angle différent, à savoir celui de l'empathie qui, d'après certain.e.s spécialistes de l'histoire orale, doit s'établir entre intervieweur.e et interviewé.e en dépit de la distance et de l'objectivité recommandées par la majorité des chercheurs[138]. Leydesdorff, Passerini et Thompson, par exemple, ont

---

[134] À propos des différences linguistiques et culturelles, l'étude de Susan Burton propose l'exemple d'une entrevue réalisée par une chercheuse anglaise auprès d'une Japonaise demeurant en Angleterre. La langue unit les deux femmes, permettant la communication, mais le discours les sépare. En effet, la structure linguistique de l'une et de l'autre est bien différente, celle de la Japonaise étant intrinsèquement fondée sur la distinction et la hiérarchie des genres, exprimant ainsi une idéologie traditionnellement binaire (S. Burton, dans R. Perks, *Op. cit*., 1998, p. 166-176).

[135] À ce sujet, Joan Sangster évoque le silence dans lequel les femmes enveloppent tout épisode de violence dans les rues et en famille ou le harcèlement sexuel sur les lieux de travail. Ce phénomène peut être expliqué à la lumière d'une idéologie fataliste qui considère la femme comme étant toujours coupable, de la honte qui autrefois poussait les femmes à se taire ou encore en tant qu'idéalisation au regard d'un présent barbare. Voir J. Sangster, *Op. cit*., 2006, p. 9.

[136] D. Baillargeon, *Op. cit*., 1993, p. 62.

[137] À cet égard, l'étude d'Eva Brucker sur les souvenirs de la Deuxième Guerre mondiale des habitants de deux quartiers populaires de Berlin est particulièrement intéressante. La chercheuse allemande démontre que, pendant le nazisme, le pouvoir des hommes était tellement dominant que les réminiscences de cette période sont principalement masculines : E. Brucker, dans S. Leydesdorff et al., *Op. cit*., 2005, p. 45-58.

[138] Parmi les chercheurs qui recommandent la distance et l'objectivité, citons R. Freddy, D. Aron-Schnapper et D. Hanet. dans « Archives orales : une autre histoire ? », 1980, respectivement aux pages 127-145 et aux pages 183-199. Bien que Paul

insisté sur l'inévitable déséquilibre du pouvoir entre intervieweur.e et interviewé.e[139]. Après l'histoire orale dans les années 1970, c'est le discours féministe qui, au cours des années 1980, rejette les pratiques traditionnelles qui imposaient distance et neutralité, en soutenant qu'il faut établir avec les interviewé.e.s un rapport fondé sur l'empathie et la solidarité féminine (*sisterhood*). Eleni Varikas recommande que les sujets étudiés soient invités à participer à la recherche qui « doit être menée dans un but émancipateur, c'est-à-dire dans une perspective qui devrait contribuer à la suppression des rapports d'oppression et d'exploitation dont sont victimes les personnes et les groupes étudiés[140] ». Pour sa part, Isabelle Bertaux-Wiame soutient que pendant une entrevue, il y a un moment où l'interlocutrice devient l'autrice de son récit de vie. C'est au moment où le plaisir de se raconter remplace le « devoir » de répondre au questionnement que se crée une relation basée sur la réciprocité entre interviewée et intervieweur.e[141]. À son tour, Dana Jack, en tant que psychanalyste, nous invite à considérer l'entretien non seulement comme un récit, mais comme une relation entre deux subjectivités influencées par des dynamiques souvent inconscientes et difficiles à contrôler[142]. À son tour, Sondra Hale, en analysant sa propre expérience d'intervieweure d'une militante soudanienne, avoue avoir développé un ensemble d'attentes qui l'ont amenée à une sensation de trahison et de déception. Le fait qu'elle et son interviewée, Fatma Ahmed Ibraim, étaient deux féministes, issues du même terreau culturel, visant les mêmes objectifs – l'émancipation des femmes et la réalisation de la révolution socialiste – l'avait amenée à supposer bien plus de similitudes que ce qui existait réellement[143]. En somme, la relation entre interviewé.e et intervieweur.e est également au cœur des réflexions de tou.te.s les chercheur.e.s en histoire orale, sans égard de leur sexe, la position de l'intervieweur.e étant parmi les plus controversées.

1.2.3. Histoire orale et migration : questionnement et conclusions

L'historiographie concernant l'histoire orale, ses qualités et ses limites, s'est révélée précieuse et stimulante. Elle a confirmé mon choix d'avoir recours à cette méthode pour connaître les raisons

---

Thompson reconnaisse la valeur subjective de l'histoire orale, il soutient qu'une intimité excessive entre intervieweur et interviewé peut limiter la désinhibition des réponses ou en augmenter le conformisme. Voir P. Thompson, dans L. Passerini, *Op. cit*., 1978, p. 47-48.

[139] S. Leydesdorff et al., *Op. cit*., 2005, p. 6.

[140] E. Varikas, *Op. cit*., 1998, p. 48. À travers sa recherche sur les femmes noires d'Afrique du Sud, Belinda Bossoli nous montre qu'une intervieweuse *insider* a des avantages inconnus par l'*outsider*. C'est sa collègue, une femme noire, issue du même milieu et de la même classe sociale que les interviewées et qui parlait le même dialecte, qui a assuré la réussite des entrevues. Voir B. Bozzoli, dans R. Perks, *Op. cit*., 1998, p. 155-165.

[141] I. Bertaux-Wiame, *Op. cit*., 1985, p. 50.

[142] D. Jack, dans R. Perks, *Op. cit*., 1998, p. 135-140.

[143] S. Hale, dans S. B. Gluck et S. D. Patai (dir.), *Op. cit*., 1991, p. 131.

profondes qui ont déterminé les arrivées et les départs, ainsi que certains choix de vie des Italiennes migrantes au Québec. Dans une communauté migrante, rappelle le philosophe indien Homi Bhabha, des valeurs conflictuelles coexistent, proposant des parcours de vie parfois antithétiques, divisés entre la tradition de la culture d'origine et la modernité de la société d'accueil. Cette coexistence peut engendrer de la confusion et de l'anxiété et, ce faisant, produire ce que Bhabha appelle une identité brisée (*broken identity)*[144]. L'histoire orale dégagerait alors un chemin de remémoration certainement douloureux autant qu'une opportunité unique et un espace créatif particulier afin de reconstruire sa propre histoire de vie. Cette pratique permettrait aussi d'explorer le rapport réciproque du présent avec le passé. Voici, pour clore ce chapitre, une série de questions qui pourraient trouver des réponses au cours d'une entrevue en profondeur : comment les immigrées récentes interprètent-elles leur passé au regard du présent, et vice versa ? comment lient-elles leur expérience individuelle au nouveau contexte social et à l'ancien ? dans quelle mesure ont-elles recours à ce vécu pour donner un sens à leur vie actuelle et au monde qui les entoure ? Il y aurait, enfin, la question de la mémoire collective, historique et générationnelle, et de sa relation tortueuse avec la mémoire personnelle : à quelle mémoire collective ces immigrées font-elles référence ? s'agit-il d'une mémoire familiale, régionale ou nationale ? d'une mémoire urbaine ou paysanne ? concerne-t-elle le pays d'origine ou la terre d'accueil, ou serait-il question d'un mélange des deux ? Pour les Italiennes immigrées au Québec, les évènements politiques tels que les deux référendums québécois sur la souveraineté-association ou le rapatriement de la Constitution canadienne ont-ils eu une signification ? si oui, laquelle ? Et qu'en est-il des vingt années du régime fasciste en Italie ? ou de l'ère Berlusconi ? Quelle place occupent ces épisodes dans leur mémoire et que peuvent révéler à ce propos certains silences, oublis et contradictions dans leurs récits de vie ?

[144] « Between identities : Homi Bhabha interviewed by Paul Thompson », dans R. Benmayor et A. Skotnes, *Migration and Identity,* Oxford, Oxford University Press, 1994, p. 183-199.

Chapitre 2 - Cadre d'analyse, sources et méthodologie

2.1. Approche et concepts centraux

2.1.1. Une approche qualitative, transnationale et comparative

Ma recherche a été effectuée dans la tradition de l'approche qualitative, en interviewant 32 femmes migrantes d'origine italienne à Montréal depuis 1990, avec la technique des entrevues en profondeur semi dirigées[145]. L'histoire du genre a souvent eu recours à ces dernières, surtout sous la forme d'entrevues « en profondeur », c'est-à-dire de récits informels et dialogués qui, en laissant un espace pour l'expression de la subjectivité des interviewées et des intervieweuses, permettent d'explorer des aspects qui seraient autrement négligés : parcours individuels, motivations, choix de vie, perceptions, désirs, conflits, ambivalences et ambiguïtés. Il appartient ensuite à l'historien.ne de les interpréter, de les vérifier, de les mettre en contexte, en recoupant les renseignements ainsi recueillis avec d'autres sources. Concernant l'histoire des femmes en situation de migration, l'adoption de l'approche qualitative se révèle particulièrement précieuse parce qu'elle permet de surmonter le pur descriptivisme et qu'elle évite la dévalorisation de la responsabilité individuelle. Les matériaux biographiques recueillis à travers les entrevues en profondeur permettent de percer les raisons complexes, matérielles autant que psychologiques, sous-jacentes aux choix intrinsèques à la migration. En outre, l'oralité redonne la parole aux minorités migrantes et à leur mémoire. Cette dernière n'est pas un fait établi mais une opération complexe de sélection des événements du passé afin de les sauvegarder, renforçant ainsi les sentiments d'appartenance à une collectivité, comme la famille, un groupe, une communauté, un pays. La culture originaire des migrant.e.s étant souvent érodée par celle de la société d'accueil, le souvenir peut représenter une extraordinaire « résistance contre la dégradation que l'entourage s'emploie à imposer à une minorité[146] », comme l'observe Raphael Freddy. Il appartient ensuite à l'historien de reconstituer l'unité perdue.

---

[145] En général, un entretien semi-directif se caractérise par la présence d'une grille et par une certaine liberté de la part du témoin lorsqu'il raconte son histoire de vie, le chercheur évitant de « rompre le fil » de la narration. Pour sa part, l'entretien directif se déroule autour d'un questionnaire tandis que, pendant l'entrevue narrative, l'enquêteur reste « résolument muet » : M. Chanfrault-Duchet, « Le récit de vie : donnée ou texte ? », *Cahiers de recherche sociologique*, 5 (2), p. 20. https://doi.org/10.7202/1002024ar 21.11.2019 (13:45).

[146] Raphael Freddy, dans « Archives orales : une autre histoire ? », 1980, p. 134. Voir aussi « Le travail de la mémoire » au chapitre 1, section 1.2.1.

Il faut souligner que les nouveaux migrants racontent volontiers leur expérience migratoire. Les chercheurs qui étudient les migrations contemporaines doivent s'orienter parmi une abondance de sources qui en témoignent : blogues, enquêtes, livres, articles, network, réseaux, etc. Encore une fois, les entrevues sont une pratique appropriée pour donner un sens au matériel rassemblé. De plus, l'approche qualitative s'inscrit dans une stratégie visant à mettre en valeur la diversité au lieu de l'homogénéité, le changement plutôt que la stabilité. C'est pour faire émerger les différences que j'ai eu recours à une perspective transnationale, en m'inspirant des choix méthodologiques faits par deux historiennes féministes : Donna Gabaccia et Franca Iacovetta, directrices de la collection *Women, Gender and Transnational Lives : Italian Workers of the World.* Comme le précisent les deux chercheuses nord-américaines, cet ouvrage, en adoptant principalement une perspective genrée et une approche transnationale, a été écrit dans une optique globale, incluant les études de cas de diverses régions, au lieu de les amalgamer en une seule catégorie : « l'Italie hors de l'Italie » (*Italia fuori dall'Italia*). Les auteur.e.s d'études récentes, en effet, soulignent l'existence de multiples réseaux transnationaux en tant qu'émanations d'origine régionale, provinciale et urbaine comparables ou en tant qu'expression d'idéologies et de sentiments communs d'une part, et d'autre part de destinations et de contextes différents[147]. L'utilisation d'une perspective transnationale[148] aurait, selon Gabaccia et Iacovetta, l'avantage de considérer l'émigration comme facteur de changement, à la condition qu'on choisisse une approche comparatiste de type « divergente » au lieu d'une approche « convergente » qui a longtemps dominé, et domine encore partiellement, l'historiographie sur les immigrées aux États-Unis. La convergence, contrairement à la divergence, fait ressortir la stabilité, soit le pouvoir du terroir d'influencer les vies féminines, même à l'étranger et malgré la migration. En d'autres termes, la méthode convergente, basée sur la comparaison entre deux ou plusieurs groupes de femmes de différentes origines ethniques mais demeurant dans la même ville, soulignerait l'immobilisme de la culture de la société de départ. Au contraire, l'approche divergente, en comparant des femmes de la même origine ethnique mais immigrées à différents moments historiques ou dans divers pays, mettrait en lumière le facteur implicite du changement dans l'expérience migratoire, en soulignant le pouvoir de conditionnement de la société d'accueil sur son devenir historique et la flexibilité culturelle des immigrées.

---

[147] Donna Gabaccia et Franca Iacovetta, *Women, Gender and Transnational Live: Italian Workers of the World,* Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 6. En abordant la migration récente des Italiennes à Montréal, j'aurais pu, par exemple, comparer mes interviewées avec des femmes ayant les mêmes caractéristiques mais qui ont choisi comme destination Toronto au lieu de Montréal. Toutefois, dans ma recherche (comme je le préciserai par la suite), c'est plutôt la date de l'arrivée et l'âge qui marquent la différence.

[148] Selon cette perspective, l'étude de la migration doit tenir compte des multiples rapports (sociaux, culturels, politiques, etc.) que les migrants construisent et maintiennent entre leur pays d'origine et celui de leur installation. Concernant les études récentes sur la transnationalité, voir le premier chapitre, section 1.1.1 et 1.1.2.

2.1.2. Histoire de vie et histoire orale

> *Et l'histoire de vie n'est rien comparée à une vie […] Les instants d'une vie sont si magnifiquement variés, si riches de matière et, en même temps, si multiplement et délicatement évanescentes qu'ils sont mal mis en valeur dans un simple récit chronologique*[149].

Une histoire de vie serait « une narration à l'écrit ou à l'oral sur sa propre vie ou sur un volet de celle-ci[150] », marquée par deux caractéristiques, soit la temporalité biographique d'un côté, correspondant à une vie humaine, et, de l'autre, « la recherche et construction de sens à partir des faits temporels personnels[151] ». Une autre définition intéressante met l'accent sur le contexte historique et social auquel appartiendrait une histoire de vie. D'après certains historiens comme Portelli et Lanzardo, elle consisterait en la manière, pour une réalité individuelle, de se manifester au sein d'une réalité collective. L'étude d'un ensemble d'histoires de vies collectées autour d'un thème central − l'immigration des Italiennes, par exemple − pourrait donc représenter une possible source de connaissance des comportements de la collectivité[152]. Autrement dit, un ensemble d'histoires de vie mettrait en valeur l'unicité de l'individu, d'un côté, et de l'autre, le lien entre l'individuel et le collectif, entre histoires et Histoire. Derrière chaque histoire de vie se cacheraient des éléments collectifs qu'on peut repérer grâce à la comparaison de différents récits entre eux et la répétition de certains éléments d'un récit à l'autre. Il ne faut donc pas se limiter à l'examen du contenu, mais réserver l'attention à la structure du récit et aux éventuelles itérations de paroles, concepts, réflexions, stéréotypes. D'après Paul Thompson, entre les histoires de vie et les histoires orales, il n'y aurait pas de grandes différences. Alessandro Portelli, en revanche, insiste sur la nécessité de les distinguer d'un point de vue conceptuel**.** Dans les premières, l'unité d'interprétation serait la biographie, tandis que dans le deuxième cas, c'est le thème choisi qui

---

[149] Nuala O'Faolain, *L'histoire de Chicago May,* Paris, Sabine Wespieser éditeur, 2006, p. 425-426.

[150] Danielle Desmarais, dans *Les histoires de vie. Un carrefour de pratiques,* sous la direction de Céline Yelle et al., Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2011, p. 2. Selon cette définition, on pourrait partir des *Confessions* de Saint Augustin, en passant à travers celles de Jean-Jacques Rousseau, jusqu'au *Journal* d'Anne Frank et à *Si c'est un homme* de Primo Levi. Parmi les histoires de vie, on peut aussi compter les autobiographies de religieuses au temps de la Contre-Réforme, les journaux personnels des jeunes filles dans les couvents, les mémoires des criminels comme instruments de contrôle. Dans ce dernier cas, il s'agit d'autobiographies écrites sur injonction, dont les caractéristiques sont bien esquissées par Anna Iuso dans « L'exilé et le témoin. Sur une enquête autobiographique et son oubli », *Genèses,* 4, nº 61, 2005, p. 5-27**.** Voir également Liliana Lanzardo, *Personalità operaia e coscienza di classe,* Franco Angeli, 1989.

[151] Jean Louis Legrand, dans Céline Yelle et al., *Op. cit*., p. 2. En 2005, Alistair Thomson écrit une passionnante et émouvante histoire de vie, celle de Joan Pickett, emblématique de la condition féminine dans un contexte migratoire. Il précise que, d'après les psychologues sociaux, ces récits représentent, entre autres, la création d'une cohérence (« una creazione narrativa di coerenza ») qui aide les sujets à donner du sens à leur vie**.** Voir A. Thomson, « Storie di vita dell'emigrazione femminile », *Quaderni storici*, 120, 2005, p. 688.

[152] Liliana Lanzardo, *Op. cit*., 1989, p. 8.

représente plutôt la clef de lecture. Cependant, l'historien italien souligne la difficulté de distinguer, dans la praxis de la recherche, les histoires de vie de l'histoire orale[153].

Je reprendrai cette discussion plus loin, lorsque j'aborderai la nature des sources auxquelles j'ai eu recours dans mon travail. Pour le moment, il suffit de dire que les entrevues que j'ai réalisées comportent certaines caractéristiques, parfois importantes, qui les assimilent à de véritables histoires de vie, tandis qu'elles s'éloignent de ces dernières pour d'autres raisons tout aussi significatives. Mais si on adopte le point de vue d'Alessandro Portelli, cette distinction, pendant la réalisation des entrevues, à savoir la « praxis de la recherche », s'avère trop imperceptible pour qu'elle puisse déterminer un parcours différent au moment de l'analyse.

2.1.3. Vies publiques et vies privées

D'après certaines études datant des années 1960 et 1970, la séparation entre privé et public dans l'Angleterre victorienne et aux États-Unis du XIX[e] siècle démontrerait l'existence à cette époque d'une sphère féminine et domestique où les femmes pouvaient jouir de l'autonomie et du pouvoir qui leur étaient interdits à l'extérieur, sphère du domaine moral et spirituel du foyer où régnait un « culte de la vraie féminité[154] ». Des féministes de la même période[155], en s'inspirant de l'analyse marxiste, ont sévèrement critiqué cette interprétation mystifiante de la séparation entre sphères publique et privée. Malgré son apparente valorisation socio-économique des fonctions féminines, ce point de vue a été plutôt formulé, selon elles, pour soutenir les intérêts de la classe dominante.

Dans un second temps, historiennes et militantes féministes[156] ont insisté sur cette remise en question de l'idée des sphères séparées en soulignant la composante sexuée du discours. Selon leur point de vue, la subordination des femmes serait la conséquence même de ce discours, les sphères séparées étant un privilège de la classe moyenne, alors que la grande majorité des femmes étaient forcées de

---

[153] A. Portelli et P. Thompson au sein du débat sur la compatibilité entre histoire orale et histoires de vie : F. Ferrarotti, G.P. Cella, P. Thompson, *Op. cit..,* p. 39-42.

[154] Barbara Welter, « The Cult of True Womanhood: 1820-1860 », *American Quarterly,* 18, Summer 1966, p. 151-174 ; Linda K. Kerber, « Woman's Place: The Rhetoric of Woman's History », *Journal of American History,* vol. 75, n° 1 June 1988, p. 11-12 ; Carol Smith-Rosenberg « The Female World of Love and Ritual: Relations between Women in Nineteenth-Century America », *Signs* 1, automne 1975, p. 12-13.

[155] Aileen S. Kraditor (ed.), *Up from the Pedestal: Selected Writings in the History of American Feminism,* Chicago, Quadrangle Edition, 1968 ; Gerda Lerner, « The Lady and the Mill Girl: Changes in the Status of Women in the Age », *Midcontinent American Studies Journal,* 10, Spring 1969, p. 14-15 ; Juliet Mitchell, *Woman's Estate,* New York, Verso Books, 1971, p. 11-12.

[156] Estelle Fredman, « Separation as Strategy: Female Institution Building and American Feminism. 1830-1930 » *Feminist Studies*, 5, Fall 1979, p. 32 ; Mary P. Ryan, *Cradle of the Middle Class: The Family in Oneida County, New York, 1790-1865,* Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 26.

franchir la frontière du privé pour maintes raisons, dont celle principale de subvenir aux besoins de leurs familles. L'insertion du concept de genre dans la théorie du discours, qui rejette l'opposition binaire public-privé pour prôner une historisation de la différence sexuelle, a montré que ces deux sphères se croisent continuellement et ne peuvent être comprises « sans prendre en considération leur nature sexuée et le fait qu'elles ont été construites sur la base de l'idée de la supériorité et de la domination masculine et de la responsabilité féminine pour la sphère domestique[157] ». Paul Thompson, par exemple, avance que trois dimensions caractérisent une histoire de vie : la famille et le travail, la communauté et l'espace urbain et, en troisième lieu, la conscience (par exemple celle de la classe ouvrière). Il ne fait pas expressément de distinctions entre le privé et le public, car, d'après lui, les histoires de vie rompent les barrières divisant les deux sphères et, ce faisant, nous permettent d'explorer des rapports autrement imperceptibles[158]. L'expérience de la chercheuse italienne Liliana Lanzardo est significative à cet égard. Au début de sa recherche sur des sages-femmes italiennes, elle soutenait que son intérêt concernait seulement le métier des femmes interviewées et non leur personnalité. Cependant, en conclusion de son enquête, elle finit par admettre qu'il n'avait pas été facile, ni même possible, de séparer l'histoire de vie de celle du travail, entre autres parce qu'il s'agissait de femmes qui avaient fait de leur choix de carrière un choix de vie[159].

Bien que l'intitulé de mon projet semble faire allusion à une séparation nette entre public et privé, je considère, dans le sillon des travaux des chercheuses féministes, que la frontière entre ces deux sphères est perméable et qu'elles sont en étroite relation. Cependant, elles ne se confondent pas, les femmes ayant autant besoin d'une dimension intime dans leur vie, et donc d'une séparation entre public et privé, que les hommes. Or, encore de nos jours, les conditions sociales ne permettent pas aux femmes et aux hommes de profiter du même degré d'intimité dans l'espace privé. De grands changements au niveau institutionnel, politique, et des pratiques de genre sont donc encore requis pour atteindre cet objectif. En m'inspirant de la définition que propose Donna Gabaccia, je dirais que plusieurs facteurs caractérisent une vie privée, qu'il s'agisse des relations intimes qui se vivent au sein de la famille[160], de la sphère

[157]Susan M. Okin, « Le genre, le public et le privé », dans Thanh-Huyen Ballmer-Can, Véronique Mottier et Léa Sfier (dir.), *Genre et politique. Débats et perspectives*, Paris, Folio essais Inédit, 2000, p. 345-390 ; Anne Philips, « Espaces publics, vies privées », *Ibid.*, p. 396-452.

[158] P. Thompson, *Op. cit*., p. 35. Alistair Thomson partage la même opinion que son collègue britannique en soutenant que les histoires publiques influencent les histoires personnelles et vice versa (p. 688).

[159] L. Lanzardo, *Op. cit.*, p. 67-84.

[160] Dès la deuxième vague du féminisme, la plupart des féministes**,** quelle que soit leur orientation politique, entreprirent de remettre en question l'institution familiale en tant que lieu privilégié de l'oppression des femmes. Le slogan « le personnel est politique », à l'origine créé par les militantes de la gauche, contribua de manière déterminante à transférer la sphère domestique, donc la sexualité, le travail ménager et la famille, dans la catégorie du politique. Bien que ce slogan ait incarné dans le temps une multitude de significations, sa valeur principale a été la revendication des femmes que tout ce qui concernait

complexe de la foi religieuse, des émotions les plus profondes comme l'amour, la passion, la dévotion et l'abnégation, ou encore des notions d'honneur et de honte[161]. À l'inverse, les vies publiques seraient constituées par toutes les manifestations ou activités qui entraînent parfois (mais pas nécessairement) une sortie dans l'espace public et des rapports sociaux, dans le travail, l'emploi du temps libre, les passe-temps, ainsi que les relations amicales et les implications au sein de la société civile : par exemple, l'engagement politique et culturel, le bénévolat, la participation aux débats publics, etc.[162]

Comment la vie intime des Italiennes immigrées a-t-elle influencé leurs vies publiques et vice versa ? Comment certaines émotions, qui sont normalement exprimées dans les sphères de la sexualité, du mariage et de la famille, peuvent-elles se transformer et changer de statut en glissant du privé vers le public ? Les femmes de mon groupe témoin étant des intellectuelles et des professionnelles qualifiées, à quel point ont-elles sacrifié leur vie privée, ou à combien de rêves et de désirs intimes ont-elles renoncé afin de s'affirmer dans des domaines autrefois consacrés aux hommes ? Est-ce que leur statut de migrantes et d'étrangères a alourdi ou entravé leur chemin professionnel ? Enfin quel regard ces femmes migrantes portent-elles sur l'Italie, d'une part, et sur le pays et la ville où elles vivent, d'autre part ?

---

la sphère domestique représentait un problème important qui méritait de poursuivre lutte. Une bonne partie de l'historiographie féministe observe que la famille, en Occident, a longtemps été une affaire publique, les autorités séculaires et religieuses intervenant à son sujet par la définition de normes. Elle peut être mieux comprise « en la situant à la jonction de la vie publique et de la vie privée ». La famille aurait donc une double nature « en tant qu'institution à la fois privée et publique » : Katerine A. Lynch « La famille dans la sphère privée et la sphère publique », dans EPHESIA, *La place de femmes,* La Découverte Recherches, 1995, p. 170-171.

[161] Donna Gabaccia, « Amore per il paese, intimità nazione e italiani nel mondo », *Archivio storico dell'emigrazione italiana*, nº 1, 2005, p. 153-158.

[162] J'entends la société civile au sens gramscien du terme. Bien qu'Antonio Gramsci se situe au sein de la tradition marxiste-léniniste, il considère la société civile comme une composante déterminante de la superstructure, tandis que Marx la considérait comme faisant partie de l'infrastructure socioéconomique. La société civile, au sens gramscien du terme, serait ainsi composée par les institutions et associations culturelles, religieuses, sociales, par les écoles et universités, par les médias, les partis, les syndicats, etc.

2.2. Sources et méthodologie

2.2.1. Les sources

Mon étude se fonde principalement sur des entrevues**.** Un canevas d'entretiens oraux contenant les thèmes principaux autour desquels l'entrevue se déroule a été distribué une quinzaine de jours avant la rencontre avec les interviewées. Par la suite, trente-deux entrevues en profondeur ont été réalisées et enregistrées avec des femmes récemment arrivées à Montréal, toutes impliquées dans la vie intellectuelle, professionnelle et artistique québécoise (cinéma, théâtre, littérature, architecture, enseignement, etc.). Une trente-troisième entrevue concerne une Italienne qui ne demeure pas à Montréal, n'y a même jamais habité, mais dont l'expérience et les connaissances en matière de migration féminine sont considérables[163]. Elle est responsable d'Expatclic**,** un portail international et multilingue créé en 2005 pour aider les Italiennes expatriées pendant les différentes phases de leur expérience migratoire**.** Les rapports de la *Fondazione migrantes. Italiani nel mondo*[164]*,* la consultation de certains sites web ou de réseaux comme ceux de *Alma laurea*[165]*,* du journal italien *La Repubblica*[166] et d'Expatclic, ou du groupe public Facebook des Italien.ne.s à Montréal ont enrichi mon travail de recherche en fournissant des informations et des commentaires pertinents.

2.2.2. Le groupe témoin : trois critères

En constituant mon groupe d'interviewées, j'ai tenu compte, tout d'abord, d'une précaution méthodologique fondamentale. Il est difficile de parler des femmes, et encore plus des femmes migrantes, comme d'un groupe social homogène sans tomber dans des généralisations simplistes :

---

[163] Il s'agit de Claudia Landini, que j'ai interviewée en tant qu'expatriée et fondatrice, en 2005, du réseau international Expatclic. Parmi les diverses activités d'Expatclic, un groupe de support a été formé. Celui-ci réunit des femmes demeurant partout dans le monde qui, une fois par mois, se rencontrent virtuellement pour aborder différents thèmes visant l'expérience migratoire. Je fais moi-même partie de ce regroupement.

[164] Le *Rapporto Migrantes. Italiani nel mondo* naît en 2005 en tant que manuel de consultation et comme aide pour favoriser une meilleure connaissance de l'émigration italienne. À partir de 2005, il a été publié chaque année et aujourd'hui il en est à sa seizième édition.

[165] *Alma Laurea* est une banque de données et un consortium interuniversitaire qui assure la mise à jour de la carrière professionnelle des diplômés universitaires italiens depuis 1994. Le but est de développer un lien synergique entre les universités et les entreprises publiques et privées, italiennes et internationales. En 2014, le nombre des curriculums publiés s'élevait à 2 millions environ, permettant d'évaluer les expériences occupationnelles à l'étranger des jeunes diplômés, les raisons de leur départ et leurs projets futurs.

[166] Ce réseau a été créé en 2009 par le journal italien *La Repubblica* afin d'aborder et d'approfondir le thème du stage en Italie et donner une voix aux stagiaires.

> Les situations, les comportements économiques, familiaux ou sociaux, les attitudes des femmes migrantes sont assez différentes suivant les pays d'origine bien sûr, mais plus encore suivant qu'elles proviennent d'une zone rurale ou urbaine, qu'elles soient jeunes ou non, instruites ou analphabètes, que leur projet de migration soit économique ou bien promotionnel, par exemple[167].

Cette considération d'ordre méthodologique m'a amenée à déterminer trois critères qui définissent mon échantillon de femmes à interviewer. D'abord la période de la migration, à savoir l'appartenance de mes témoins au groupe des Italiennes immigrées à Montréal entre 1990 et 2016. Le deuxième critère est celui du parcours scolaire et professionnel, puisque j'ai cherché à étudier le parcours des femmes ayant une formation universitaire et qui exercent une profession intellectuelle ou artistique. Ce choix se justifie par le fait qu'à partir des années 1990, l'émigration italienne concerne de plus en plus des gens diplômés. Entre temps, la politique migratoire du Canada a changé elle aussi. En effet, si la génération précédente de migrants italiens y est venue grâce au système du parrainage, la politique en vigueur depuis 1967 impose une sélection basée pour une large part sur les qualifications professionnelles en fonction des besoins du marché du travail[168]. Interviewer ces femmes m'a permis d'éviter, tout en les mettant en évidence, certains stéréotypes encore en vogue de nos jours, en faisant affleurer la complexité et l'hétérogénéité du phénomène analysé. L'étude d'une migration féminine qualifiée contribuera, je l'espère, à combler un vide historiographique notable concernant les migrantes ayant un diplôme universitaire**.** Cela me paraît d'autant plus pertinent que selon un rapport de la fondation *Migrantes*, les Italiennes dotées d'un diplôme universitaire ont plus de propension à émigrer que les hommes[169]. Les mêmes enquêtes révèlent le fait que, malgré leurs diplômes, ces immigrées reçoivent généralement des salaires bien inférieurs à ceux des autres femmes nées au pays, qu'en général leurs emplois ne correspondent pas à leurs titres d'études ou qu'elles sont forcées de recommencer l'intégralité de leurs parcours universitaires avant d'exercer l'activité pour laquelle elles étaient qualifiées dans leur pays d'origine. Il est vrai que lorsque ces femmes sont mariées et qu'elles ont des enfants, elles hésitent à déménager dans un autre pays, à moins que leur conjoint choisisse d'émigrer pour répondre à une offre intéressante de travail. Dans ce cas, que font-elles ? Démissionnent-elles de leur emploi, renonçant ainsi à leur carrière pour se dédier entièrement à la famille ? Se séparent-elles de leur conjoint, en restant dans le pays d'origine en mettant à risque leur noyau familial ? Acceptent-elles un travail sous-qualifié dans la société d'accueil ? Les entrevues en profondeur apporteront des réponses à plusieurs de ces questions.

---

[167] I. Taboada-Leonetti, *Op. cit*., 1983, p. 214.
[168] Sur la politique migratoire du Canada et du Québec voir le chapitre 3, sections 3.2 et 3.3.
[169] M. C. Brandi, « Skilled migrations : è possibile una riflessione di genere ? », *Rapporto Italiani nel mondo,* Fondazione Migrantes, 2012, p. 90-98.

Le troisième critère qui a guidé le choix de mes interviewées concerne l'âge, qui se situe entre 25 et 65 ans. De ce fait, mon groupe témoin se divise en deux tranches d'âge[170] : les jeunes adultes de 25 à 35 ans, soit la phase où il est présumé qu'on devrait acquérir une certaine autonomie personnelle, et les adultes de 35 à 65 ans, période où se concrétisent habituellement les réalisations professionnelles ainsi que la création d'un noyau familial propre. Je vérifierai chez les jeunes si elles constituent une catégorie unique présentant des caractéristiques tout à fait nouvelles, comme le soutient le sociologue italien Cristiano Caltabiano avec sa thèse de la discontinuité générationnelle[171], alors que chez les adultes la nostalgie du pays d'origine cohabiterait avec le changement, le sentiment d'appartenance à l'Italie restant dans leur vie un pilier presque inamovible. En d'autres termes, il faudra sortir de l'évidence des données concernant l'âge et interroger la catégorie des jeunes en la déterminant historiquement, sans oublier la singularité reliée au parcours existentiel individuel. Cette précaution s'avère plus importante lorsqu'il existe entre l'intervieweuse et l'interviewée un clivage générationnel auquel correspondent des contextes historiques très différents. C'est l'une des nombreuses raisons pour lesquelles contextualiser le phénomène que j'étudie ne découle pas d'un choix mais d'une nécessité : être jeune dans les années 1990 ou durant les années 2000 représente des conditions de vie bien différentes au plan des perspectives d'avenir, ainsi que des opportunités offertes par le pays d'origine et par la terre d'accueil.

2.2.3. Les entrevues

Au total donc, j'ai interviewé 33 femmes. Dans *Ménagères au temps de la crise,* Denyse Baillargeon affirme que le nombre de 30 entrevues « marque généralement une étape significative », un « point de saturation » à partir duquel on obtient difficilement de nouvelles informations[172]. Pour ma part, cependant, j'avoue n'avoir jamais atteint ce point de saturation. En effet, tous les témoignages se sont révélés différents les uns des autres. Bien que certaines étapes de la migration soient les mêmes, que la plupart des défis rencontrés sont communs à la majorité des femmes, les perceptions, sentiments et réflexions qui en découlent sont divers, ainsi que la manière de s'en souvenir et de les raconter. Cela dit, la réalisation d'une trentaine d'entrevues requiert beaucoup de temps. Les étapes à suivre sont nombreuses, longues et complexes. Demander l'approbation du Comité éthique de la recherche en arts

[170] Bien que ce soit toujours difficile d'identifier de manière nette le passage de la jeunesse à l'âge adulte, la littérature la plus récente (M. Tirabassi, A. dal Pra', C. Caltabiano, etc.) parle des jeunes comme des « *under* 35 ». Cette question est reprise au chapitre 4, section 4.3.2.
[171] C. Caltabiano, *Op. cit*., 2005, p. 27 ; sur la thèse de la discontinuité générationnelle voir le chapitre 1, section 1.1.
[172] D. Baillargeon, *Op. cit*., 1993, p. 37.

et sciences (CÉRAS) de l'Université de Montréal et compléter le trousseau destiné aux témoins (le formulaire de consentement, les courriels de recrutement, le guide de l'entrevue, etc.) constituent la première tâche ; identifier et contacter les personnes à interviewer, établir un calendrier qui leur convienne et réaliser l'entrevue, la seconde ; la troisième est la transcription. Une heure d'entretien demande sept heures de travail à un transcripteur expert en la matière, or une entrevue où le témoin raconte son histoire de vie dure de deux à quatre heures, parfois même plus. L'avant-dernière phase du travail concerne l'écoute. À vrai dire, l'entretien mobilise notre capacité d'écoute plus que toute autre aptitude : on écoute lorsqu'on interviewe, durant la transcription et, de nouveau, au moment de l'analyse. On écoute jusqu'au moment où on s'est approprié l'histoire racontée, qu'on l'a faite nôtre, qu'on la connaît dans ses moindres replis. L'analyse, par la suite, constitue le moment le plus délicat de ce long processus.

En ce qui concerne mon expérience d'intervieweuse, j'ai contacté une cinquantaine de femmes en total et, le 1er décembre 2015, j'ai réalisé ma première entrevue. Cet entretien dura deux heures environ, mais seulement 15 minutes furent enregistrées en raison de mon inexpérience technologique (c'était la première fois que j'utilisais cet appareil enregistreur). J'avais aussi commis de nombreuses fautes méthodologiques : interruptions du témoin, hésitations, questions confuses et parfois incohérentes, plusieurs commentaires concernant mon expérience personnelle. Entre temps, j'avais adopté un nouveau formulaire de consentement qui permettait à mes interviewées de choisir entre l'anonymat et l'accès libre au public. De plus, elles pouvaient consentir à la conservation de leur entrevue, sous forme enregistrée ou transcrite, auprès des archives du Centre d'histoire orale et de récits numérisés (CHORN) de l'Université de Concordia. La dernière entrevue remonte en 2017, plus précisément au 31 mai. Avec ce dernier témoignage, sur lequel je reviendrai en temps opportun, mon travail d'intervieweuse était enfin accompli et je pouvais, à ce moment, m'investir entièrement dans la transcription que j'ai terminée au mois de septembre 2018.

Pour identifier les femmes à interviewer, j'ai eu recours au contact direct, étant donné qu'en enseignant au Département de langues et littératures modernes de l'Université de Montréal pendant trois années[173], j'ai eu l'opportunité de connaître des chargées de cours et des professeures italiennes travaillant dans la même université. Celles-ci se sont avérées une source précieuse pour la recherche à laquelle elles ont adhéré avec générosité et une très grande disponibilité. Puis, je me suis servi des listes de noms gentiment mises à ma disposition par la responsable des études italiennes de l'Université de

[173] L'histoire de mon arrivée à Montréal, de mon travail à l'Université de Montréal et de mon intérêt pour le thème de la migration italienne est évoquée dans l'Introduction.

Montréal, Gabriella Lodi, et par la coordinatrice des cours de langue italienne de l'Institut italien de culture de Montréal, Barbara Celli. En outre, dans le réseau de Facebook *Italiani a Montreal*, j'ai publié une invitation à participer à ma recherche, à laquelle ont généralement répondu les femmes les plus jeunes qui constituent un groupe ayant des caractéristiques bien délimitées et assez semblables, comme l'âge, normalement au-dessous de 35 ans, et les raisons qui les ont amenées à Montréal, à savoir la plupart du temps l'accès à un doctorat ou à un stage postdoctoral. Enfin, l'autre canal de contact incontournable a été le bouche-à-oreille, et l'effet « boule de neige ». J'ai interviewé Agata grâce à Chiara, découvert Isabella par le biais de Denise, Clara par Lella et Mary par Claudia[174]. Aux femmes ainsi contactées, j'ai envoyé un courriel de recrutement qui résumait très brièvement le but de ma recherche et qui les invitait à y participer en choisissant librement le lieu, le jour et l'heure de la rencontre ainsi que la langue, italienne ou française, dans laquelle mener l'entretien. J'y précisais aussi la durée approximative de l'entrevue et que celle-ci serait enregistrée sur un support audio afin de faciliter par la suite la transcription. Le courriel était accompagné du Certificat d'approbation éthique que le CERAS de l'Université de Montréal m'avait délivré et du formulaire de consentement qui précisait les paramètres de leur participation, en demandant de le signer et de me le remettre au moment de la rencontre[175]. Je joignais également à ce message un guide, c'est-à-dire un canevas donnant un bon aperçu des grands thèmes que je souhaitais aborder pendant l'entrevue. Je suis consciente que cela a pu encourager mes témoins à rationaliser leur histoire personnelle, par exemple en minimisant certains épisodes désagréables dans leur parcours et d'éventuelles contradictions, ou en exagérant d'autres aspects de leur vie. De même, les entrevues ont pu perdre un peu de leur spontanéité, car mes témoins pouvaient faire en sorte de mettre en scène, voire de théâtraliser leur expérience, au lieu de rester naturelles. Or, les gens se racontent continuellement leurs histoires qui changent au fil du temps ; avec l'âge, nos récits deviennent préfabriqués, par conséquent toute histoire de vie demeure une construction. De plus, mes témoins disposent d'outils culturels et intellectuels qui les prédisposaient à réfléchir sur leur vie et sur leurs choix existentiels en dehors de mon canevas. En d'autres termes, elles ont rationalisé leur histoire bien avant que ne commence l'entrevue ! Par conséquent, et de manière paradoxale, l'entrevue elle-même a peut-être été une occasion de déconstruire des certitudes acquises depuis longtemps ou de secouer certaines résistances, de faire affleurer les non-dits ou encore de raviver les oublis. Enfin, l'utilisation du magnétophone n'a créé aucun problème ni engendré la moindre résistance ou crainte, même chez les

[174] Le bouche à oreille, autrement dit boule de neige, est une méthode de recrutement assez courante dans le milieu scientifique. Voir Yves Lequin et Jean Métral, « À la recherche d'une mémoire collective : les métallurgistes retraités de Givors », dans « Archives orales : une autre histoire ? », *Annales E.S.C.*, 35, nº 1, janvier-février 1980, p. 151.
[175] Le trousseau envoyé à mes interviewées potentielles est consultable dans les annexes.

interviewées les plus timides ou introverties, ces dernières étant – à vrai dire – très peu nombreuses dans mon groupe témoin. En outre, de nos jours, tous les migrants sont familiarisés avec la technologie, cette dernière facilitant leurs relations avec la famille, les amis et tous ceux et celles qu'ils ont laissés dans leur pays d'origine.

Un tiers des interviewées ont choisi de me rencontrer dans le cubicule[176] que j'occupais à la bibliothèque Samuel Bronfman de l'Université de Montréal. La même proportion de femmes m'a demandé de les rejoindre chez elles, souvent en raison de la présence à la maison de leurs enfants dont elles devaient s'occuper. Huit d'entre elles ont privilégié leur bureau à l'université ou dans l'institution publique ou privée où elles travaillaient ; trois ont préféré me rencontrer dans un café proche de leur appartement ou du lieu de leur emploi. Enfin, deux entretiens ont été réalisés, exceptionnellement, sur Skype.

2.2.4. Interviewer, transcrire et analyser

<u>La chercheure et son témoin : empathie, antipathie, partage et regret</u>

Dans le domaine de l'histoire orale, l'une des questions les plus délicates reste le rapport entre le chercheur ou la chercheuse et son témoin[177]. En général, les femmes que j'ai interviewées ont une extrême facilité à se raconter et semblent avoir apprécié cette occasion de le faire. En dépit de leur rôle dans la vie publique, elles souffrent parfois de solitude et d'isolement. Souvent, elles ont immigré seules et, arrivées à Montréal, ont dû faire face à toute une série de problèmes logistiques qui leur ont demandé des efforts considérables. D'une part, elles éprouvent la fierté d'avoir réussi et, de l'autre, le désir de divulguer leurs succès autant que leurs défaites, en entretenant tantôt un dialogue presque intime avec l'intervieweuse, d'autres fois en transformant leur entrevue en une sorte de « séance thérapeutique[178] ». En profitant de cette disponibilité et en m'inspirant de la littérature féministe consultée à ce sujet, j'ai essayé d'établir avec ces femmes un rapport d'empathie, privilégiant la proximité au détriment de la distance. Ce type de relation, d'après certaines études[179], compromettrait la crédibilité des entrevues, car

[176] Le cubicule 5135 de la Bibliothèque Samuel Bronfman de l'Université de Montréal. Voir les photos dans les annexes et le paragraphe concernant l'écoute et la transcription.
[177] La littérature concernant le rapport entre intervieweuse et interviewée a été abordée de manière plus approfondie dans le chapitre 1 à la section 1.2.2.
[178] Cette confiance mérite d'être protégée, certaines informations ne seront pas divulguées. À la demande de mes interviewées, je ne les transcrirai pas, je les effacerai même de l'enregistrement.
[179] Parmi les chercheurs qui recommandent distance et objectivité, voir R. Freddy, D. Aron-Schnapper et D. Hanet, dans « Archives orales : une autre histoire ? », pp. 127-145 et 183-199. Bien que Paul Thompson reconnaisse la valeur subjective

les sentiments empathiques pourraient encourager les interviewées à déformer leur récit, par exemple en adoptant la perspective de l'intervieweuse. Le fait que je partage plusieurs caractéristiques des femmes de mon groupe témoin (je suis Italienne, j'ai une formation universitaire et j'ai récemment immigré à Montréal), pourrait aussi compromettre la fiabilité de ma recherche[180]. Toute médaille ayant son revers, cela signifie que, d'une part, j'ai représenté une interlocutrice valable pour ces femmes, notre expérience commune m'ayant permis de mieux les questionner et les comprendre, tandis que, d'autre part, au moment surtout de l'analyse, je pouvais être tentée de m'identifier avec elles, projetant mes sentiments et mes perceptions sur leurs histoires. À l'inverse, il se peut aussi que face à une autre intervieweuse qui n'aurait pas partagé ces traits communs avec ses témoins, ces dernières auraient éprouvé une certaine réticence à raconter les aspects plus profonds et plus intimes de leur expérience migratoire, de crainte de ne pas être bien comprises ou même crues. Toutefois, il faut rester vigilant afin d'éviter le risque, toujours présent lorsqu'on interviewe et qu'on analyse le résultat, de se mêler dans et avec « les histoires des autres ». En d'autres termes, il faut trouver et maintenir le délicat équilibre entre participation et détachement, l'être à l'intérieur et l'être du dehors, selon une belle expression du chercheur italien Giovanni Attili[181]. La conscience de soi et de sa propre histoire de vie et de migration, à côté de la pratique de la recherche, devrait nous permettre de rester fidèle à cet axiome méthodologique.

Or, il arrive parfois que, malgré les meilleures intentions, entre l'intervieweuse et l'interviewée se crée, pour des raisons parfois incompréhensibles au niveau rationnel, un sentiment de réciproque antipathie. Cela malheureusement m'est arrivé une fois. À ce moment, la transcription et l'écoute attentive peuvent devenir une source inestimable qui nous prépare à mieux interpréter et analyser une entrevue en nous encourageant à changer d'attitude envers notre témoin, à mettre en valeur son témoignage au lieu de le dénigrer. Par exemple, en transcrivant l'entrevue à laquelle je viens de faire allusion[182], j'ai constaté qu'y affleurait une antipathie manifeste qui a duré tout au long de la rencontre. Mes questions inquisitrices marquaient assez clairement mon incrédulité face à ce que l'interviewée était en train de me dire. Dans ce cas, la transcription s'est avérée une condition nécessaire pour prendre

---

de l'histoire orale, il soutient qu'une intimité excessive entre intervieweur et interviewé peut limiter la désinhibition des réponses ou en augmenter le conformisme (P. Thompson, dans L. Passerini, 1978, p. 47-48). Mais le discours féministe dans les années 1980 rejette ces pratiques traditionnelles qui imposaient distance et neutralité et soutient qu'il faut établir avec les interviewées un rapport fondé sur l'empathie et la *sisterhood.* Voir E. Varikas, *Op. cit*., 1998, p. 48 ; I. Bertaux-Wiame, *Op. cit.,* 1985, p. 50, K. Anderson et D. Jack, dans R. Perks, *Op. cit*., 1998, pp.129-130 et 135-140.

[180] Sur les avantages apportés par la similitude entre intervieweuse et interviewée, voir Giuseppe Bozzoli, dans R. Perks, *Op. cit.,* 1998, p. 155-165.

[181] G. Attili, *Op. cit*., 2008, p. 127.

[182] C'est pour des raisons évidentes que je ne révèlerai ni la date, encore moins le nom de la protagoniste de cette entrevue.

conscience de mon attitude négative, de la réviser et de la corriger, en saisissant ainsi des aspects inédits, tout à fait inattendus, que j'avais négligés pendant l'entrevue.

La nature démocratique de l'histoire orale m'a enfin amenée à opter pour la pratique de « l'autorité partagée », laquelle m'a permis, autant que la réciprocité établie pendant l'entrevue, de réduire le clivage entre mes interviewées et moi-même en invitant ces dernières à participer activement à l'enquête[183]. À cet effet, j'ai créé une *mailing list* composée de toutes les adresses courriel des interviewées et, pendant une année environ, j'ai informé ces dernières de l'avancement du projet en leur demandant de venir dans mon cubicule pour qu'on puisse éventuellement mettre à jour leurs histoires et commenter l'expérience de l'entretien. Toutefois, c'est avec regret que j'ai constaté qu'elles étaient trop occupées par leur travail, leur famille et/ou leurs études pour réserver du temps à cet effet. D'ailleurs, le temps libre destiné aux loisirs et aux rencontres amicales est, pour ces femmes, un luxe rare, comme j'ai pu le constater pendant les entrevues[184]. De plus, un grand nombre de chercheuses s'accordent sur le fait qu'il y a un moment où la distance entre narratrice et destinataire du récit devient immense, voire irréversible, malgré tous les efforts pour l'éviter. Ce moment est celui de la fin de l'entrevue et la traduction par la chercheuse des expériences individuelles en des concepts forcément abstraits. Le pouvoir de l'interviewée est alors épuisé et le privilège de sélectionner, d'interpréter, d'analyser et de donner du sens à l'entrevue revient entièrement à l'intervieweuse[185].

En dépit de ma préparation, une partie de mes entrevues se sont déroulées de manière assez différente et ont été marquées par une série de fautes ou d'erreurs dont je me bornerai ici à mentionner les principales. L'erreur la plus commune, un piège où on se fait facilement coincer lorsqu'on interviewe, concerne la manière de questionner, en posant par exemple plusieurs questions dans un même souffle ou en interrogeant le témoin sans attendre ses réponses aux questions précédentes. Ce sont des fautes qu'on fait facilement avec celles et ceux qui hésitent ou qui restent silencieux, éprouvant de la difficulté à poursuivre l'entretien et à s'exposer. Notre insistance risque alors d'aggraver l'état de désarroi et le malaise de notre témoin, en l'embrouillant ultérieurement. L'expérience m'a appris à changer d'attitude en me forçant à doser mes questions et à tolérer les pauses et les silences pendant l'entrevue. Si ces derniers peuvent parfois rendre l'atmosphère gênante, ils sont aussi révélateurs de sens. Par conséquent, on ne devrait jamais les négliger. Une autre erreur assez fréquente, que j'ai malheureusement parfois commise en tant qu'intervieweuse, est la tendance de s'immiscer dans le discours de l'autre par le biais

[183] E. Sonntag, *Op. cit*., 2015, p. 144.
[184] Enfin, ne recevant presque jamais de feedback, j'ai arrêté d'écrire à toutes ces femmes après un an.
[185] Parmi les chercheuses qui dénoncent cette inégalité qui ressort à la fin de l'entrevue, mentionnons E. Varikas, S. B. Gluck et J. Sangster.

de nos expériences, en racontant par exemple des épisodes de notre vie ou en communiquant des informations nous concernant. Ce risque serait d'autant plus grand quand certains traits nous rapprochent de nos interviewées. Comment résister à la tentation de révéler à notre témoin que nous avons habité à deux pas de chez lui, dans le même quartier, sur la même rue, près du même parc ? Comment éviter de lui mentionner notre amour pour cet endroit, la même affection que ce dernier est en train de nous avouer ? Quand faut-il se taire ? À ce sujet, il faudrait se souvenir qu'une entrevue n'est pas une conversation et que nous devrions tenir à distance l'attitude, voire l'habitude, d'intervenir lorsqu'on parle avec quelqu'un. Nous sommes là, la plupart du temps, pour écouter les histoires de vie que nos témoins nous racontent et pour tirer des renseignements de celles-ci. Mes interviewées étaient les protagonistes incontournables et incontestées de mon travail et, malgré les nombreux points en commun avec elles, mon histoire ne devait pas se mêler à la leur. C'est une des raisons qui m'ont amenée à raconter la mienne dans un lieu et un temps à part, en me faisant interviewer par une collègue, comme je préciserai par la suite. Enfin, se tromper pendant une entrevue, malgré le fait qu'on essaie de ne jamais relâcher l'attention et qu'on prend des notes tout ce temps, reste un problème constant pour l'intervieweuse même la plus experte, surtout lorsqu'il s'agit d'interviewer des gens dont l'histoire est tortueuse, les parcours d'études et professionnels compliqués, les déménagements nombreux, comme dans le cas de ces femmes migrantes qui sont au cœur de ma recherche.

Histoire d'une métamorphose : d'intervieweuse à interviewée

> La plus grande réalisation est d'avoir, à travers les différentes activités, permis des inversions de rôles. Nous avons été interviewés, nous avons été intervieweurs, nous avons été chercheurs universitaires, nous avons été partenaires communautaires. Nous avons ainsi appris à nous mettre à la place de l'autre, à agir avec l'autre, à être producteurs en même temps que récepteurs. Nous avons appris à faire de la recherche « avec » plutôt que « sur ». Nous avons appris à regarder et à écouter à travers le prisme du « avec »[186].

Dans le cadre de son enquête sur la mémoire des juifs marocains immigrés à Montréal pendant les années 1950, Yolande Cohen, juive et d'origine marocaine elle aussi, « considère indispensable de mettre son expérience de migrante, ses souvenirs cachés et non-dits au service d'une histoire collective

[186] Emmanuelle Sonntag, Revue d'histoire de l'Amérique française, Volume 69, numéro 1-2, été–automne 2015, p. 144.

où la subjectivité est au cœur de l'enquête[187] ». En m'inspirant de cette chercheuse autant que d'une partie de la littérature féministe[188], j'ai fait en sorte que mon histoire de vie et de migration devienne une histoire de plus parmi les autres. Je me suis donc faite interviewer par une autre chercheuse, impliquée autant que moi dans une enquête sur les Italiens, hommes et femmes, récemment immigrés à Montréal[189]. Cette inversion des rôles m'a aidée à poursuivre la recherche *avec* plutôt que *sur* mon expérience migratoire, et à mettre les sentiments et les réflexions qu'elle m'inspire, voire mes propres non-dits, au service de cette histoire collective que je me propose de raconter. Comme mes interviewées, j'ai expérimenté, d'un côté, la difficulté de me dévoiler en la présence d'une intervieweuse qui, malgré sa proximité au niveau professionnel, ne me connaissait pas vraiment. Ainsi je sais à quel point il peut être difficile de révéler certains évènements de son histoire personnelle, d'admettre les faillites, d'avouer les faiblesses, de raconter sa vie de manière franche et honnête. La volonté de contribuer à cette mosaïque composée par 32 expériences individuelles m'a encouragée à me soumettre à mon tour à cet exercice et à mener, comme nous suggère Isabelle Bertaux-Wiame, une analyse dont le but est de transformer ~~l~~es histoires de vie (la mienne incluse) dans un savoir commun**,** la mémoire collective résidant dans chacune de ces mémoires particulières[190].

Écouter avec bienveillance

> *L'écoute constitue l'unique et essentielle attitude nouvelle à adopter pour développer un monde meilleur*[191].

Au sujet de l'écoute, ainsi que des autres points abordés ici, la littérature scientifique est plutôt discrète. Par conséquent, il faut que je me débrouille en m'inspirant, pour la plupart des questions, de ma pratique en tant qu'intervieweuse et interviewée. Lorsqu'on interviewe, une écoute bienveillante peut produire des effets déconcertants face auxquels on est, en tant qu'intervieweuse, tout à fait impréparée**,** par exemple quand une des interviewées commente certains épisodes de sa vie en pleurant. Quel était le motif qui avait touché si profondément cette femme pendant qu'elle se souvenait de son admission au concours doctoral à Cagliari ? Était-ce le fait d'avoir obtenu cette chance à la dernière minute et malgré

[187] Y. Cohen, « Les mots d'une migration postcoloniale dans les récits de Juifs montréalais », *Ibidem,* p. 58.
[188] Belinda Bozzoli, « Interviewing the women of Phokeng » dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 155-165.
[189] En l'occurrence, le rôle d'intervieweuse a été joué par Lydia Gaudreau, candidate à la maîtrise en études urbaines, dont le mémoire se base sur une dizaine d'entrevues d'Italiens et d'Italiennes récemment immigré.e.s à Montréal**.**
[190] Isabelle Bertaux-Wiame, *Op. cit*., 1985, p. 51.
[191] *Les histoires de vie dans la modernité tardive : au carrefour de la recherche, de la formation et de l'intervention.* Colloque international, 19-22 mai 2020, Montréal (UQAM), Appel à contribution, p. 4.

la discrimination et le népotisme dominant dans le système universitaire italien ? Pourquoi avait-elle pleuré en exprimant son désir de retourner en Italie, sa terre maternelle, voire marâtre, comme elle la désignait : *una madre matrigna*[192] ? Le message que cette interviewée m'a envoyé par la suite m'a enfin permis de donner un sens à ses larmes et d'apporter une réponse à cette question :

> *Cara Chiara,*
> *Grazie ancora per l'intervista. Mi scusi per le mie lacrime. Era la prima volta che parlavo del mio percorso d'emigrazione e non pensavo che questo tema toccasse così in profondità il mio vissuto emotivo. Ma è vero che l'amore per la propria patria è un legame cosi forte, allo stesso livello del legame per i figli, genitori o coniuge. Ci sono state persone che hanno dato la propria vita per salvare il proprio Paese da dittature, guerre e totalitarismi*[193].

Transcrire : une étape inspirante

À l'étape de la transcription, j'ai pris soin de ne pas modifier le texte en corrigeant, par exemple, les éventuelles fautes d'expression, rectifier les inexactitudes au niveau du contenu, combler certains lapsus de la mémoire. Je me suis efforcée, au contraire, de noter les pauses, les silences, les hésitations, les répétitions, les rires ainsi que les pleurs, et tout évènement qui s'est produit pendant l'entrevue, comme le téléphone qui sonne, l'entrée ou la sortie d'une personne, les voix des enfants et des conjoints, la présence de la famille en somme, ou de quelqu'un dont l'intrusion n'était pas prévue**.** C'est pendant la transcription qu'on se rend mieux compte des effets que ces changements d'atmosphère produisent sur l'entretien et ses acteurs. Six sont les entrevues où conjoints, enfants, parents, amis, selon les cas, sont survenus à un certain moment, parfois en se limitant à traverser silencieusement la pièce où se déroulait l'entretien, parfois en interférant directement dans le discours, d'autres fois, à ma suggestion, pour poser une question ou donner à mon interviewée une information concernant la logistique familiale. Dans deux cas, l'entrevue entière s'est tenue en présence des enfants, ceux-ci étant trop petits pour que les mères les éloignent du lieu où nous nous entretenions. Parfois ces présences inattendues ont apporté des renseignements supplémentaires sur le témoin et sur sa vie, tandis que dans d'autres circonstances, elles ont compliqué le déroulement de l'entrevue ou représenté un obstacle à l'expression de la spontanéité de

[192] Lella, 28.04.2016, 16:20.
[193] « Chère Chiara, je te remercie encore pour l'entrevue. Je m'excuse pour mes larmes. C'était la première fois que je parlais de mon parcours migratoire et je n'avais pas idée que cet argument pouvait toucher aussi profondément mon vécu émotionnel. C'est vrai par ailleurs que l'amour pour sa patrie est un lien tellement fort, au même degré que le lien avec ses enfants, ses parents, son époux. Il y a eu des gens qui ont donné leur vie pour sauver leur propre pays de dictatures, guerres, totalitarismes. » (30.04.2016, 11:50)

l'interviewée autant qu'à la concentration de l'intervieweuse[194]. La transcription *verbatim* représente une tâche parmi les plus lourdes d'une recherche basée sur l'histoire orale[195]. C'est une phase du travail qui exige une écoute très attentive, une concentration exclusive pour ne pas perdre un seul mot et noter tout changement de registre verbal ainsi que sonore. En effet, même le ton de la voix se révèle très important, puisqu'il peut trahir des sentiments et des émotions, sa modulation différente nous laissant entendre, par exemple, que notre témoin est en train de cacher une information ou de la refouler, bien que de façon tout à fait inconsciente, ou qu'il est perturbé par la question qu'on lui a posée. L'exemple suivant me semble assez éloquent. À un certain moment de la rencontre avec une de mes interviewées, j'ai abordé le thème de la maternité, cette dernière ayant eu deux enfants après son arrivée à Montréal. C'est seulement pendant la transcription que je me suis rendue compte d'avoir touché une corde sensible. Avant de me répondre, cette femme avait poussé un long soupir et, en ce moment comme dans bien d'autres, je me suis interrogée sur la légitimité de certaines questions intimes à poser pendant un entretien. D'ailleurs, accouchement, naissances, garderies, etc., sont des arguments potentiellement révélateurs de l'intégration plus ou moins réussie de mes interviewées dans la société d'accueil et du soutien que cette dernière offre aux migrants. De plus, il s'agit de défis parmi les plus difficiles à relever dans un cheminement migratoire au féminin. Comment aurais-je pu éviter de les aborder ? Heureusement, après cette courte hésitation, mon interviewée a raconté avec aisance et vivacité l'histoire de sa maternité.

J'ai accompli moi-même la majeure partie des transcriptions[196]. Tandis que je m'exécutais, je vérifiais leur utilité et je notais dans mes cahiers paroles, phrases, images, mots-clés utilisés par les interviewées autant que mes propres impressions et réflexions suscitées par l'entrevue, en somme tout ce qui me semblait digne d'être retenu et qui ne pouvait, selon moi, être négligé ou sombrer dans l'oubli.

Tout ce travail s'est avéré fondamental au moment de l'analyse et j'en suis reconnaissante à qui me l'avait conseillé, voire imposé. À la fin de mes transcriptions, j'écrivis : « transcrire signifie écouter à nouveau et à nouveau encore, essayer de saisir l'invisible, récupérer tout ce qu'on a perdu pendant

[194] Trois de mes entrevues se sont déroulées en « famille », soit celles de Clara, Lella et Isabella. Je reviendrai sur ces entretiens lorsque j'aborderai la question concernant les rapports conjugaux de mes interviewées au chapitre 6, section 6.1.3.

[195] L'utilisation d'un logiciel peut certes nous aider. Par exemple *Transcription,* dont je me suis servi, m'a permis d'isoler et de noter les paroles ou les phrases concernant les thèmes caractéristiques de ma recherche, mais toute la technologie disponible sur ce sujet ne nous évite pas la longueur exténuante du travail à accomplir.

[196] Quatre des trente-trois entrevues ont été transcrites par deux étudiantes des cours avancés de langue italienne de l'Université de Montréal, pour lesquelles accomplir cette tâche a représenté, entre autres, un bon exercice d'écoute de l'italien en tant que langue seconde. En effet, mes interviewées s'expriment dans une langue correcte sur le plan grammatical ainsi que lexical, et généralement sans aucun accent ni inflexion dialectale. La transcription de deux autres entretiens a été réalisée par une collègue professeure, italienne elle aussi. J'ai vérifié ce travail moi-même, tandis que ma transcription des entrevues en français a été à son tour vérifiée par une employée francophone du Centre d'histoire orale de Concordia.

l'entrevue, ce qu'on n'a pas vu, ce qu'on n'a pas voulu voir. On transcrit pour entendre la beauté à laquelle on n'avait pas accordé d'importance et pour s'émouvoir de et avec les paroles ».

Analyser sans trahir et sauvegarder la mémoire

Il ne faut refuser ni le vertige de la distance, ni celui de la proximité[197]

Ces paroles résument assez bien l'attitude que j'ai choisie d'adopter en analysant les 33 entrevues constituant mon petit patrimoine en matière d'histoire orale. J'ai essayé d'assumer « un regard qui sait exiger tour à tour le surplomb et l'intimité[198] », soit une approche empathique et attentive d'un côté, et une attitude réfléchie et critique de l'autre, tandis que la distance m'a amenée à situer chaque récit dans son contexte particulier[199].

Un deuxième moment de l'analyse concerne la formulation d'une grille qui facilite la lecture des entretiens recueillis. Cet outil est composé de catégories définies a priori, généralement fournies dans le canevas soumis aux témoins, et des catégories définies a posteriori, découlant de l'écoute et de la lecture répétée des entrevues[200]. La grille d'analyse que j'ai créée[201] contient tous les thèmes inclus dans le guide d'entrevue[202], en plus de certaines catégories que j'avais tout à fait négligées avant de commencer mon enquête[203]. Chaque récit de vie a donc été analysé en lui-même de manière horizontale par son découpage en thèmes, le cumul de ses extraits fournissant « une vision globale[204] […] à partir d'un montage polyphonique de récits de vie [205] ». Cette opération de déconstruction et, par la suite, de reconstruction

---

[197] « Non bisogna rifiutare la vertigine della distanza né quella della prossimità », entrevue avec Jean Starobinski réalisée par Francesca Borrelli le mois de juin 1998, *Il manifesto*, 10.03.2019.

[198] Jean Starobinski, *La relation critique*, Paris, Gallimard, 1961.
http://www.culturactif.ch/livredu mois/starobinskidec2001.htm (consulté le 5.02.2020, à 13h30).

[199] Marie-Françoise Chanfrault-Duchet précise, d'ailleurs, qu'un récit de vie produit au sein d'un entretien est, à bien des égards, un texte à part entière, dont les données ne se disposent pas de façon fortuite, mais selon une structure narrative déterminée, celle-ci étant le produit de trois facteurs : la sélection opérée par la mémoire, l'organisation causale ou chronologique du discours, le système de signification que « le narrateur se posant comme sujet tente de conférer […] à son expérience vécue » : Marie-Françoise Chanfrault-Duchet, « Le récit de vie : donnée ou texte ? », *Cahiers de recherche sociologique*, 5, 2, 1987, p. 13. https://doi.org/10.7202/1002024ar (5.02.2020, 16 :00).

[200] Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie. Théories et pratiques,* Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 165.

[201] Voir l'annexe 3 : Grille d'analyse des entrevues.

[202] Voir l'annexe1 : Le trousseau pour les interviewées.

[203] À titre d'exemple, je mentionnerai ici la tradition migratoire présente parfois dans la famille d'origine, des parents ou des grands-parents des témoins**,** un thème auquel je n'avais pas prêté attention auparavant et que, par la suite, j'ai inclus dans ma grille de lecture.

[204] J. Poirier, S. Clapier-Valladonet et P. Raybant, *Op. cit*., p.173.

[205] *Ibid.,* p. 156.

risque inévitablement d'aplanir, voire de banaliser les entretiens[206], en les dépouillant de leur épaisseur humaine alors que l'humanité constitue précisément l'élément saillant des histoires qui y sont racontées. Les 33 entrevues au cœur de ma recherche représentent ainsi autant d'histoires de vie qui, malgré certains traits communs, se différencient les unes des autres, chacune méritant par conséquent d'être traitée dans sa spécificité. Cette dernière, d'après le sociologue Franco Ferrarotti, est constituée par la subjectivité et l'historicité propre à chaque existence, soit la séquence temporelle d'une vie et son enracinement dans un contexte déterminé, et son caractère unitaire qui la distingue du découpage typique des questionnaires[207]. Ces trois caractéristiques définissent assez précisément la teneur de mes entrevues.

Au sujet des témoignages et de leur sauvegarde, une question fondamentale s'est posée, à savoir après que la recherche est terminée, qu'on a enquêté, interviewé, transcrit, analysé, écrit, même publié, que fait-on de tout ce matériel accumulé ? Il s'agit là d'une « épaisseur humaine[208] » qu'on ne doit ni trahir ni gaspiller. Pour protéger cette matière vivante, il faut établir des règles et que celles-ci soient à leur tour partagées et respectées par les futurs chercheurs. Il faut aussi identifier une institution ou un centre qui se porte garant de sa préservation. Or, à Montréal, le Centre d'histoire orale et des récits numérisés de l'Université de Concordia recueille depuis 2006 les entrevues enregistrées au sein de certains travaux et enquêtes, par exemple le projet « Histoires de vie de Montréal[209] ». Rassurée par l'intégrité et la compétence du personnel de ce centre, dont je suis d'ailleurs membre, j'y ai déposé mes entrevues et leurs transcriptions afin de sauvegarder la mémoire de mes témoins, ainsi que la mienne, et pour que ce matériel puisse être réutilisé à son tour de manière adéquate, en respectant le contexte social, historique et scientifique dans lequel il a été créé[210]. Mes interviewées ont toutes, sans exception, légué la transcription de leur entretien au Centre d'histoire orale de Concordia. Elles ont probablement choisi cette option comme une occasion qui s'offrait à elles de mettre en valeur leur histoire de vie, en consignant à jamais leur parcours migratoire, leur processus d'adaptation et leur réussite dans la terre

---

[206] Marie-Françoise Chanfrault-Duchet, *Op. cit*., p. 21-22.

[207] Nonna Mayer et Franco Ferrarotti, Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*,* Revue française de sociologie Année 1984 25-3 pp. 504-509 ; Maurizio Catani et Suzanne Mazé, « Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale », *Revue française de sociologie*, 25, 3, 1984, p. 504- 509. https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1984_num_25_3_3837 (consulté le 5.02.2010, à 16h10)

[208] S. High et C. Foisy, dans RHAF, 1-2, 2015, p. 14.

[209] « Histoires de vie des Montréalais déplacés par la guerre, le génocide et autres violations des droits de la personne ("Histoires de vie de Montréal") est un projet axé sur l'histoire orale qui a étudié l'expérience et le souvenir de violences de masse et de déplacements. De 2007 à 2012, une équipe de chercheurs universitaires et communautaires a réalisé des entrevues auprès de 500 résidentes et résidents montréalais ». Ce projet est hébergé par le Centre d'histoire orale et de récits numérisés de l'Université Concordia (https://histoiresdeviemontreal.ca, 20.11.2019, 15 :17).]

[210] S. High et J. Bournat, *Op. cit.*. Pour le moment, ce matériel n'est pas consultable. Il le deviendra lorsque j'aurai déposé ma thèse. Ne faudrait-il pas aussi créer un centre de la mémoire migrante afin de conserver les entrevues, les lettres, les histoires de vies des différentes communautés demeurant à Montréal ?

d'accueil, malgré les défis, les difficultés et les obstacles rencontrés sur leur chemin. La conservation de l'enregistrement pose par contre quelque souci, car elle peut, à travers la voix enregistrée, facilement trahir l'identité du témoin et enfreindre ainsi la règle de l'anonymat, quand ce dernier a été choisi[211].

Le gros du travail terminé, les différentes tâches accomplies, les diverses étapes parcourues, on se demande : et puis alors ? Et puis, on écrit. Au moment de cette étape cruciale, j'accueille volontiers la suggestion de Hanna Arendt : « L'essentiel pour moi c'est de comprendre. L'écriture, chez moi, relève également de cette compréhension : elle fait, elle aussi, partie du processus de compréhension[212]. »

[211] Si 33 femmes interviewées ont consenti à ce que la transcription écrite soit conservée à long terme, seulement 23 d'entre elles ont accepté le même sort pour l'enregistrement audio. Au total, les femmes ayant choisi l'anonymat sont au nombre de neuf (Option 2), tandis que 24 ont autorisé l'accès libre au public (Option 1). De ces dernières, huit ont donné leur consentement à la reproduction de leur entrevue, par n'importe quelle méthode ou média (sous-option 1-A), alors que 16 ont opté pour l'option 1-B consentant aux chercheurs et chercheuses ainsi qu'au public d'accéder à leur entretien sur place pour s'y référer et le citer dans d'éventuelles publications, à condition que le son ne soit pas reproduit ou diffusé. Voir annexe 1 : le Formulaire de consentement, dans Le trousseau pour les interviewées.

[212] Hanna Arendt, « Seule demeure : la langue maternelle », dans *La tradition cachée. Le Juif comme paria,* Paris, Éditions Christian Bourgois, 1987, p. 224.

Chapitre 3 – La mise en contexte

Dans ce chapitre, je tracerai brièvement le profil des migrants italiens, hommes et femmes, aux différentes époques de l'histoire des migrations en Italie depuis l'unification, plus particulièrement depuis le milieu du XIX[e] siècle, et le mettrai en lien avec les politiques migratoires de ce pays. Ensuite je me tournerai vers l'immigration des Italiens et Italiennes au Canada, au Québec et à Montréal, en fournissant certaines données quantitatives au sujet de ce phénomène. Je conclurai ce chapitre sur la politique migratoire canadienne et la politique d'intégration du Québec à l'égard des migrants. Ce survol historique a pour but de donner un cadre à mon étude dans lequel les analyses qui découlent de mon corpus trouveront à s'éclairer.

3.1. La migration italienne au fil du temps et les politiques migratoires de l'Italie

Depuis toujours, l'Italie a été un pays de migrants. De nombreuses études[213] soulignent le caractère quasi endémique de ce phénomène, en mettant en évidence le croisement de trois différents types de mobilité à l'intérieur et à l'extérieur de la péninsule, soit le départ des Italiens vers les villes septentrionales du pays ou vers l'étranger, auquel il faut ajouter l'arrivée d'immigrants en Italie depuis les années 1970, alors que l'émigration italienne subissait un considérable ralentissement. Le nombre d'Italiens et de leurs descendants demeurant à l'étranger s'élève aujourd'hui entre 60 et 70 millions, un nombre comparable au total de la population dans la péninsule. Parmi les pays de l'Union Européenne, l'Italie est celui qui compte le plus grand nombre d'émigrants « communautaires[214] ». Cependant, la nouveauté réside dans la vague migratoire actuelle des Italiens et des Italiennes qui ont récemment décidé de quitter leur pays. Jusqu'en 2010, en effet, les départs annuels variaient entre 30 000 et 50 000 personnes, mais depuis 2012, ce nombre atteint et parfois dépasse 100 000 personnes par année. Il pourrait d'ailleurs être doublé puisque tous ces nouveaux émigrants ne s'enregistrent pas nécessairement au bureau de l'État civil des Italiens résidents à l'étranger (AIRE)[215].

[213] Voir, entre autres, Patrizia Audenino et Maddalena Tirabassi, *Migrazioni italiane. Storia e storie dall'ancien régime a oggi*, Milano, Mondadori, 2008 ; Paola Corti et Matteo Sanfilippo, *L'Italia e le migrazioni*, Bari, Editori Laterza, 2012 ; Donna Gabaccia,

[214] L'expression « émigrants communautaires » s'applique aux Italiens qui ont choisi un pays de la communauté européenne comme destination de leur parcours migratoire. En 2008 ils étaient 1 185 700, dont 626 078 en Allemagne, 324 713 en France et 234 445 en Belgique (Patrizia Audenino et Maddalena Tirabassi, 2008, *Op. cit.,* p. 170).

[215] Maddalena Tirabbasi et Alvise del Pra', *La meglio Italia. Le mobilità italiane nel XXI secolo*, Centro Altreitalie, Accademia university press, 2014, p. 4-5.

De 1876 à 1915, 13 millions et demi d'Italiens quittent leur pays et se dirigent en proportions presque égales vers d'autres pays d'Europe, de l'Amérique du Nord et du Sud, et l'Australie. Plusieurs causes expliquent ces mouvements migratoires : une forte croissance démographique, la crise de l'agriculture traditionnelle au sud de la péninsule et sa restructuration sous l'effet du capitalisme industriel au nord qui provoque un important surplus de main-d'œuvre. À cela s'ajoutent les effets négatifs du processus d'unification du pays : une lourde politique fiscale qui affecte les plus démunis, l'union douanière qui désavantage les produits artisanaux du sud de l'Italie, enfin le service militaire obligatoire de cinq ans qui prive les familles rurales des jeunes pour travailler aux champs. Les conséquences de cette situation économique et de ces décisions politiques furent un appauvrissement et un chômage élevé. L'émigration a donc représenté, pour un grand nombre d'Italiens, la seule manière de s'en sortir. Alors que les hommes partaient autant des régions méridionales que septentrionales, les femmes, quant à elles, restaient dans les villages, se substituant aux hommes pour exercer les tâches les plus dures dans les champs et celles demandant compétences et responsabilités (comme les transactions immobilières et financières ou une présence aux cérémonies publiques), tâches qu'elles n'avaient jamais assumées auparavant. Seulement 20% de l'émigration italienne était à l'époque féminine et les quelques femmes qui migraient voyageaient rarement seules, généralement pour rejoindre leurs époux, frères ou pères à l'étranger[216].

Dans les premières décennies du XX^e^ siècle, la diffusion du nationalisme dans plusieurs pays et la Première Guerre mondiale produisirent partout en Europe une baisse, voire un arrêt des mouvements d'émigration et incitèrent les gouvernements à adopter des règlements plus restrictifs concernant l'immigration. En Italie, le gouvernement fasciste qui accède au pouvoir en 1922 interprète tout d'abord la présence des Italiens dans le monde comme une manifestation de la puissance du pays. En revanche, à la fin des années 1920, ce même gouvernement fait campagne en faveur de l'accroissement des naissances et restreint l'émigration, désormais perçue comme une hémorragie des ressources humaines indispensables à l'épanouissement de la nation.

Comme au tournant du siècle, l'exode devient après 1945 la seule solution au chômage et à la grave crise économique d'un pays qui sortait de la guerre presque entièrement détruit. Cette deuxième vague migratoire dure jusqu'en 1973. Cette année-là, pour la première fois, le nombre des départs est

[216] Sur cette vague italienne au tournant du XX^e^ siècle, voir Donna Gabaccia, *Emigranti. Le diaspore degli italiani dal Medioevo a oggi,* Torino, Piccola Biblioteca Einaudi, 2003, p. 68-176 ; Piero Bevilacqua, Andreina De Clementi et Emilio Franzina (dir.), Storia dell'emigrazione italiana. Partenze, Roma, Donzelli editore, 2001; Paola Corti et Matteo Sanfilippo (dir.), *Storia d'Italia. Annali 24. Migrazioni,* Torino, Einaudi Editore, 2009 p. 201-340 ; Paola Corti et Matteo Sanfilippo, *L'Italia e le migrazioni,* Bari, Editori Laterza*,* 2012, p. 82-111.

inférieur à celui des rapatriements. Entre temps, l'Italie a profondément changé : de pays rural qu'elle était auparavant, elle s'est transformée en une société urbaine et industrialisée. L'exode hors des frontières durant cette période est accompagné par un intense exode rural, des campagnes du sud et du nord-est de l'Italie vers les villes septentrionales du pays. Jusque-là destinations secondaires, le Canada et l'Australie attirent désormais une forte proportion de migrants quittant la péninsule. Ces derniers proviennent presque exclusivement des régions méridionales et les femmes représentent près de la moitié d'entre eux. De manière générale, cette forte présence féminine est encouragée par la politique des regroupements familiaux (le parrainage) adoptée par plusieurs pays, dont le Canada, pour faciliter le processus d'intégration des immigrés dans les sociétés d'accueil.

Bien que l'émigration de masse commence en Italie peu après l'unification, à la fin des années 1870, c'est seulement dans les années 1900 que l'État italien entreprend « une véritable politique publique où le souci d'intervention et de protection est clairement affiché[217] » à l'égard de ses ressortissants. Avant cette date, les efforts de l'État italien visent plutôt à cerner les caractéristiques de la mobilité de la population et se traduisent dans les recensements et des enquêtes nationales et locales[218]. C'est sous le gouvernement de Giolitti que s'affirme une nouvelle perception de cet exode plus massif, dont les retombées financières (revenus, capitaux, savoir-faire) sont enfin valorisées par le gouvernement. La première loi protégeant les émigrants italiens remonte à 1901 et sera complétée en 1913. Deux facteurs la caractérisent : une perception de l'émigrant comme travailleur allant à l'étranger pour trouver du travail[219] et la création d'organismes et d'associations destinés à assister les ressortissants au départ, pendant le voyage et à l'arrivée dans le pays d'accueil. Les raisons de cette réorientation de la politique publique à l'égard de l'émigration sont nombreuses. D'une part, l'État italien veut affirmer sa souveraineté et donner sur la scène internationale l'image d'un pays soucieux des conditions de vie de ses citoyens, même à l'étranger ; d'autre part, l'état veut s'assurer que l'économie nationale et la récente industrialisation du pays bénéficient du capital que représentent les envois de fonds des migrants établis à l'étranger. Cependant, au fur et à mesure que les idées nationalistes et impérialistes progressent dans la péninsule italienne, l'émigration est perçue de plus en plus comme un affaiblissement de la nation plutôt qu'une opportunité de l'enrichir. Dans l'entre-deux-guerres, les départs de l'Italie diminuent de façon

[217] Caroline Douki, « L'État libéral italien face à l'émigration de masse (1860-1914) », dans Nancy L. Green et Françoise Weil, *Citoyenneté et émigration. Les politiques du départ,* Paris, Édition de l'école des Hautes études en sciences sociales, 2006, p. 96.
[218] Le but est alors de connaître la nature des départs en surveillant les retours et les nombreux va-et-vient autant que l'aspect économique du phénomène, l'émigration étant vécue comme un problème qui demande du contrôle et de la supervision des institutions et des autorités publiques.
[219] Caroline Douki, *Op. cit.,* p. 108.

marquée, en réaction à la politique restrictive du fascisme, et plus encore en raison des deux conflits mondiaux[220].

Après la Deuxième Guerre mondiale et au moins jusqu'au boom économique du milieu des années 1960, l'émigration est à nouveau encouragée par l'État italien dans la mesure où elle représente une soupape de sécurité aux tensions et conflits sociaux de cette période. La nouvelle République italienne conclut ainsi des accords bilatéraux avec certains pays, surtout européens, vers lesquels elle oriente ses émigrants en leur fournissant une assistance, voire en défrayant leurs coûts du voyage. Donna Gabaccia estime que, ce faisant, l'Italie se transforme en un État *padrone*, ou « patron », reprenant des fonctions de « marchand de chair humaine » que les *padroni* avaient exercées pendant les précédents mouvements migratoires de masse[221]. Le développement industriel des années 1960 mit fin à ce phénomène et contribua, pendant la décennie suivante, à ralentir de manière significative la vague d'émigration. Enfin, à partir des années 1970, l'Italie du miracle économique, de la consommation et du *welfare* devient l'objet des rêves de migrants venant d'ailleurs. La politique migratoire italienne cesse alors de s'occuper des Italiens émigrés à l'étranger et se tourne vers les nouveaux protagonistes de la mondialisation. Toutefois, à partir des années 1990, les départs de l'Italie vers l'étranger reprennent[222] et s'intensifient davantage durant la grave crise économique internationale de 2008 à 2013, alors que le chômage augmente de 6,7% (2008) à 12,7% (2013). Ce phénomène touche tous les groupes d'âge, mais plus particulièrement les jeunes de moins de 35 ans[223]. Règle générale, les jeunes des régions méridionales se déplacent vers le nord de l'Italie tandis que ceux provenant du nord du pays s'établissent davantage à l'étranger. La plupart de migrants âgés de 20 à 40 ans choisissent l'Europe (Allemagne, Angleterre, Suisse, France), les autres optent plutôt pour l'Amérique du Nord (États-Unis et Canada) et du Sud (dont l'Argentine et le Brésil). Enfin, depuis quelques années (environ 2006-2008), une minorité assez significative privilégie l'Asie, avant tout la Chine. Pour leur part, les Italiens de quarante ans et plus se déplacent avec leur conjoint.e et leurs enfants.

---

[220] Donna Gabaccia, *Op. cit.,* p. 195.

[221] *Ibid.,* pp. 77 et 234. Le terme de *padrone* (*padroni* au pluriel) désigne des individus qui, dans le pays d'accueil, agissent en tant qu'intermédiaires entre leurs compatriotes immigrants et les employeurs de la main-d'œuvre immigrante. Agents de recrutement aux pratiques douteuses, les *padroni* jouèrent un rôle actif dans la migration de travailleurs italiens au Canada entre la fin du XIX^{e} siècle et les premières décennies du XX^{e} siècle. Voir à ce sujet Robert Harney, « Montreal's King of Italian Labour : A Case Study of Padronism », *Labour/Le Travailleur,* 1977, p. 57-84.

[222] Paola Corti « La nuova mobilità italiana e le migrazioni internazionali », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli (dir.), *Pensare e ripensare le migrazioni,* Palermo, Sellerio Editore, 2011, p. 123.

[223] Les groupes le plus touchés par le chômage sont ceux des 15 à 24 ans, des 25 à 35 ans et les *NEET* (*Not in Education, Employment or Training,* des 15 à 29 ans). Les données citées proviennent de l'ouvrage de Maddalena Tirabassi et Alvise dal Pra', p. 23-72.

À en juger des quelques études récentes qui concernent le phénomène, cette mobilité contemporaine se révèle très différente de celle des migrants italiens du XIX^e^ siècle et de la première moitié du XX^e^ siècle. Nous savons peu de chose, toutefois, des femmes qui participent à ces mouvements. Mon travail se donne comme objectif, entre autres, de contribuer à combler cette lacune. Il s'appuie sur une série d'entrevues menées auprès de femmes éduquées, voire professionnelles, qui ont migré au Canada et plus précisément à Montréal entre les années 1990 et 2016. Quelles sont les origines régionales de ces femmes ? De quels milieux sociaux sont-elles issues ? Quelles raisons les ont poussées à quitter leur pays natal ? Sont-elles parties seules ou accompagnées par un membre de leur famille, un mari, un conjoint, un ami ? Enfin pourquoi se sont-elles dirigées vers Montréal ? L'analyse de leurs entrevues me permettra de répondre à plusieurs de ces questions[224].

[224] Sur le profil de mes interviewées, voir le chapitre 4 ; sur la perception que mes interviewées ont de la migration italienne des vagues précédentes, le chapitre 7.

3.2. Les migrants italiens et les politiques migratoires du Canada[225]

Les débuts de l'immigration italienne au Canada remontent aux années 1870-1880. Les décennies qui suivent, en particulier de 1896 à 1913, années de forte expansion et de prospérité économique, sont pour le Canada une période d'immigration de masse. Les Italiens participent à ces mouvements. La majorité (plus de 88 %) des Italiens qui entrent au Canada avant 1930 sont des hommes. Ce sont surtout des travailleurs migrants temporaires, des manœuvres agricoles, paysans parcellaires ou petits artisans issus majoritairement (mais pas seulement) des régions rurales du sud du pays. Les femmes, nous l'avons vu plus tôt, restaient au pays, assumant le rôle de ménagère en même temps que celui de chef de famille, et géraient l'argent que leur envoyait leur fils ou leur mari migrant. Puis progressivement les séjours et les allers-retours se muèrent en un établissement permanent[226]. Au cours de cette période, la politique d'immigration du Canada est définie dans le cadre de la « Politique nationale », un vaste programme de développement économique mis en application à partir de 1879 par le gouvernement conservateur de John A. Macdonald et poursuivi par les gouvernements fédéraux successifs jusqu'aux années 1930. Officiellement, la politique canadienne priorise l'entrée au pays de fermiers et de travailleurs agricoles. Cependant, les pressions du grand patronat canadien maintiennent les portes ouvertes aux travailleurs industriels venus d'Europe ou des États-Unis[227]. À cette époque d'industrialisation et d'urbanisation accélérées, le Canada doit en effet combler d'énormes besoins de main-d'œuvre dans les secteurs miniers et forestiers, et celui des manufactures, pour la construction immobilière et la réalisation d'infrastructures, dont celle des chemins de fer.

Pendant la Première Guerre mondiale, cette première vague migratoire italienne s'arrête pour reprendre à la fin des années 1920. Elle est maintenant formée dans une grande proportion de femmes et d'enfants rejoignant respectivement maris et pères. Elle se poursuit dans les années 1930, alors qu'en raison de la dépression économique, les autorités canadiennes décident de limiter l'immigration aux

---

[225] Le mouvement contraire, soit du Canada vers l'Italie, « a été relativement [plus] stable, s'établissant entre un peu plus de 800 personnes en 2000 et environ 1 000 personnes en 2003, soit l'année la plus récente pour laquelle on dispose de données. Une grande proportion de ces migrants — environ 3 sur 10 — étaient âgés de 50 ans ou plus et un autre tiers d'entre eux avaient entre 30 et 49 ans. Ce mouvement migratoire se distingue de ceux vers les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Australie, en ce sens qu'il est principalement constitué de personnes nées à l'extérieur du Canada. Les migrants plus âgés, et particulièrement ceux qui retournent dans leur pays d'origine, peuvent être attirés par les liens affectifs et culturels qu'ils ont conservés là-bas ; c'est peut-être le désir de se replonger dans leurs souvenirs d'enfance qui a incité ces migrants plus âgés à retourner vivre en Italie », Statistique Canada :[Margaret Michalowski et Kelly Tran, « Les Canadiens à l'étranger » http://www.statcan.gc.ca/pub/11-008-x/2008001/article/10517-fra.htm#6 (consulté le 20 août 2014, à 14h).

[226] Bruno Ramirez, *Les Premiers Italiens de Montréal*, Montréal, Boréal, 1984 ; Bruno Ramirez, *Par monts et par vaux : migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique*, Montréal, Boréal 1991.

[227] Valerie Knowles, *Op. cit,* p. 9-10.

regroupements familiaux[228]. Le mouvement migratoire italien vers le Canada recommence après la guerre, vers la fin des années 1940, et se poursuit, en s'intensifiant, durant les décennies cinquante et soixante. Entre 1946 et 1972, de 430 000 à 470 000 Italiens entrèrent au Canada, la majorité (soit 60%) provenant du sud de l'Italie. Alors qu'avant la guerre la communauté italienne de Montréal était la plus nombreuse, Toronto et les autres villes ontariennes deviennent les premières destinations de ces nouveaux immigrants, suivies de la région métropolitaine de Montréal, de Vancouver et d'autres villes de la Colombie-Britannique[229]. Au cours de cette période, soit de l'après-guerre jusqu'aux années 1960, les critères d'immigration du gouvernement fédéral canadien changent radicalement en raison de la croissance économique rapide qui reprend quelques années après le deuxième conflit mondial. À nouveau les besoins en main-d'œuvre faiblement qualifiée ou semi-qualifiée sont importants et le Canada les comble par le biais d'une immigration assistée et des programmes de parrainage. Des milliers d'Italiens arrivés au Canada à cette époque bénéficient de l'assistance de l'État qui assure aux immigrants un emploi d'un an, en tant qu'ouvriers agricoles, manœuvres ou travailleurs des mines, pour les hommes, ou en tant que domestiques pour les femmes. Pour leur part, la majorité des Italiennes immigrées au Canada à cette époque entrent au pays grâce à un programmes qui permet à leurs proches de les parrainer. Cette fois les femmes représentent entre 25 et 50% du total annuel des immigrés adultes. Ces données confirment, selon Franca Iacovetta, la nature familiale de l'immigration italienne de l'après-guerre, 90% des Italiens arrivés au Canada entre 1946 et 1967 étant parrainés par des parents de premier degré[230]. La majorité des femmes appartenaient au milieu agricole ou artisan et provenaient donc de villages, tandis que seule une minorité était d'origine urbaine. Une proportion minime d'entre elles arriva au Canada en tant que travailleuses indépendantes et travailleuses spécialisées. Les données concernant la proportion des femmes au sein de la communauté italienne résidente au Canada révèlent une augmentation progressive et constante de leur présence : en 1911 elles représentent 23,7% de la communauté, 40% en 1921 et, à partir de 1960, elles en constituent presque la moitié, rejoignant ainsi la proportion de femmes dans la population canadienne.

---

[228] La crise économique des années 1930 touche durement le Canada en tant que producteur de céréales et de matières premières et l'incite, comme plusieurs autres pays, à fermer ses frontières. Voir Valerie Knowles, *Op. cit,* p. 57-58.

[229] La structure économique urbaine pourrait expliquer ces différences, puisque Toronto et Montréal ont certes pu offrir plus d'emplois aux travailleurs et travailleuses italiens. Voir Nicole Malpas « Evolution de la population italienne au Canada et au Québec 1901-1951 », dans Raimondo Cagiano de Azevedo (dir.), *Le società in transizione: italiani ed italo-canadesi negli anni Ottanta,* Atti del Convegno Montréal 9-11 giugno 1988*,* Milano, Franco Angeli, 1991, p. 125-159.

[230] Franca Iacovetta, « Scrivere le donne nella storia dell'immigrazione : il caso italo-canadese », *Altreitalie*, 9, gennaio-giugno 1993, p. 9-10.

Cependant, à partir de 1967, l'immigration italienne, qui avait atteint des sommets au cours des années précédentes, est fortement restreinte par les nouveaux critères d'immigration qu'adopte le gouvernement canadien. Le Canada resserre le système d'immigration assistée et de parrainage pour les remplacer par une immigration sélective, basée sur les besoins du marché du travail. Le système de pointage qu'on instaure favorise les gens ayant des compétences professionnelles particulières ou des capitaux à investir. « Selon ce système, les agents d'immigration accordent des points […] pour chaque facteur comme l'éducation, les possibilités d'emploi au Canada, l'âge, les qualités personnelles de l'individu et son niveau de connaissance du français ou de l'anglais[231] », soit de l'une des deux langues officielles du pays. Le changement radical qui est opéré concerne aussi la composition ethnique de la population immigrante. Si la couleur de la peau ou l'origine ethnique[232] étaient jusque-là des critères décisifs, bien que non officiellement reconnus, ces restrictions basées sur la « race » sont progressivement levées dans l'après-guerre, les dernières en 1962[233]. Le système établi dans les années 1960 accorde beaucoup plus d'attention aux qualifications professionnelles et, en même temps, ouvre ses portes à une immigration beaucoup plus diversifiée sur les plans ethnique et religieux. Cette ouverture à la diversité que confirme l'évolution de la composition démographique de la population canadienne dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, s'accompagne bientôt d'une importante réorientation des politiques migratoires. À partir des années 1970, en effet, le Canada qui privilégiait une immigration permanente développe de plus en plus de programmes d'embauche de travailleurs migrants temporaires. Les chiffres sont éloquents : en 1973, 57% des travailleurs qui entrent au Canada ont un statut d'immigrant reçu ; vingt ans plus tard, ils ne sont plus que 30%, tandis que 70% ont une autorisation de séjour temporaire, parmi lesquels se trouvent des professionnels et des étudiants[234]. L'application de ces nouveaux critères fait qu'au Canada, l'immigration italienne est désormais beaucoup moins nombreuse et se compose de travailleurs qualifiés, de professionnels et d'étudiants[235]. Pour conclure ce survol, en 1981, la population d'origine italienne, au Canada, compte près de 748 000 personnes, dont près de la moitié sont des

[231] Valerie Knowles, *Op. cit,* p. 86.
[232] À l'époque, le racisme**,** selon lequel il existerait une hiérarchie des « races » humaines**,** s'exprimait librement dans la presse canadienne, dans le monde politique et parfois devant les parlements provinciaux ou fédéral. Les migrants italiens y ont été souvent confrontés, les Européens du Sud et de l'Est ne faisant pas partie des immigrants jugés les plus aptes à devenir des citoyens canadiens. *Ibid.,* p. 16-17.
[233] *Ibid.,* p. 83-85.
[234] Nandita Rani Sharma, « Race, Class, Gender and the Making of Difference: The Social Organization of Migrants Workers in Canada », *Atlantis*, vol. 24, nº 2, Spring/Summer 2000, p 7.
[235] Sur les programmes d'échanges étudiants internationaux, et plus précisément ceux qui concernent le type de migrantes que j'étudie, voir le chapitre 4, section 4.3.2.

femmes. En 2011, soit 30 ans plus tard, ce chiffre a presque doublé[236] et il progresse rapidement au cours des cinq années qui suivent. En 2016, en effet, près de 1 588 000 Canadiens déclarent avoir une ascendance italienne, une augmentation de 6% par rapport au recensement de 2011. À cette date, ils représentent 4,6% de la population canadienne[237].

[236] Au sujet de leur distribution sur le territoire canadien, en 1981, 65% de la communauté italienne vivait en Ontario, tandis que 22% demeurait au Québec, 7% en Colombie-Britannique et 6% ailleurs au Canada. Dans les trois provinces, la proportion hommes-femmes est assez semblable, ces dernières étant légèrement majoritaires dans les deux premières. Voir Nicole Malpas, *Op. cit.*

[237] Italo-canadesi https://it.wikipedia.org/wiki/Italo-canadesi 9.11.2021 (16:10).

3.3. L'immigration italienne au Québec et à Montréal

Au début du XX[e] siècle, la population d'origine italienne au Québec comptait un peu plus de 2 000 personnes, dont les trois quarts vivaient à Montréal. Cette population augmente rapidement jusque dans les années 1920. Elle compte 25 000 personnes au recensement de 1931[238] et forme à cette époque la deuxième minorité (à l'exclusion de celle d'origine britannique ou irlandaise) en importance au Québec, après la communauté juive. La reprise de l'immigration de masse après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'au début des années 1960 augmente encore son poids démographique[239]. À partir de 1961, elle forme le premier groupe ethnique en importance après les Français et les Britanniques[240]. En 1971, cette province compte une communauté italienne de près de 170 000 individus. Bien sûr, les effets de la législation de 1967 se répercutent, au Québec comme dans tout le Canada, sur le nombre des nouveaux arrivants italiens[241]. Trente ans plus tard, en 2001, plus de 249 000 individus se déclarent d'origine ethnique italienne, la proportion d'hommes et de femmes parmi eux étant presque égale. La majorité d'entre eux sont nés au Canada et appartiennent à la deuxième ou à la troisième génération, à savoir qu'ils sont nés au Québec de parents, de grands-parents ou d'arrière-grands-parents nés à l'étranger. Par ailleurs, près de 77% des Canadiens d'origine italienne nés à l'étranger sont au Canada depuis plus de 30 ans[242].

Au cours des années qui suivent, soit de 2001 à 2016, le nombre d'Italiens qui émigrent au Québec augmente de façon sensible. Entre 2001 et 2005, 3 300 Italiens entrent dans la province, 4 380 durant les cinq années suivantes, et 5 120 de 2011 à 2016. Comme leurs prédécesseurs, ces nouveaux arrivants se dirigent avant tout vers la région métropolitaine de Montréal, où vit aujourd'hui plus de 85% de la communauté, et plus de la moitié (51,5 %) de cette dernière habite dans l'agglomération administrative[243]. À la fin des années 1980, la plupart des Italiens qui vivent à Montréal sont originaires

---

[238] Louis Duchesne, « Portrait démolinguistique des Italo-québécois », *Cahier québécois de démographie*, Vol. 7, n° 3, décembre 1978 : https://www.erudit.org/fr/revues/cqd/1978-v7-n3-cqd2426/600773ar.pdf (consulté le 4.12.2021, à 13h40).

[239] Au cours des années 1950, 60 000 Italiens s'installèrent au Québec, passant de 341 en 1951 à 108 552 dix ans après : Claude Painchaud et Richard Poulin, *Les Italiens au Québec,* Hull, Québec, Critiques, 1988, p. 42-45.

[240] *Ibid.,* p. 142.

[241] Les données citées jusqu'ici concernant la province du Québec proviennent de l'essai de Nicole Malpas « Évolution de la population italienne au Canada et au Québec, 1901-1951 », dans Raimondo Cagiano de Azevedo (dir.), *Le società in transizione : italiani ed italo-canadesi negli anni Ottanta,* Atti del Convegno Montréal 9-11 giugno 1988*,* Milano, Franco Angeli, 1991, p. 125-159.

[242] www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca (consulté le 22 août 2014, à 17h).

[243] « La région métropolitaine de recensement de Montréal est une entité géostatistique définie par Statistique Canada correspondant à l'agglomération urbaine, au sens géographique et économique, formée de la ville de Montréal et de sa grande banlieue (Laval, Longueuil, ainsi que les couronnes nord et sud de Montréal). La région administrative s'étend sur

du sud de la péninsule italienne. Certains sont probablement arrivés dans la métropole québécoise après avoir fait escale ailleurs au Canada, ou sont nés de parents italiens venus d'un autre pays[244]. La recherche d'un emploi a motivé la migration de la plupart d'entre eux. Toutefois, affirment Claude Painchaud et Richard Poulin, c'est la présence des membres de leur famille qui a déterminé leur choix de destination[245]. Nous savons peu de chose de l'évolution de la structure d'emploi dans la communauté italienne de Montréal de la seconde moitié du XX^{e} siècle. Nicole Malpas[246] a néanmoins observé l'émergence d'une nouvelle classe d'hommes d'affaires dans les années 1960 parmi les immigrants italiens plus scolarisés et d'arrivée récente. De même, à la fin des années 1980, Franca Petri Farnocchia constate chez les immigrants récents une ascension socio-économique assez importante[247], que confirme aussi leur mobilité dans l'espace de la ville.

Plus généralement, la répartition géographique de la population d'origine italienne de Montréal s'est transformée au fil des décennies. Après la Seconde Guerre mondiale, en particulier entre les années 1960 et 1980, elle délaisse les quartiers où elle s'était concentrée jusque-là pour s'établir dans des banlieues du nord et de l'est de l'île, à Saint-Michel, Saint-Leonard et Montréal Nord, puis à Rivière-des-Prairies et dans la ville de Laval ou encore, vers le sud-ouest, dans Notre-Dame-de-Grâce et Lasalle. Selon Franca Farnocchia, en dépit de cette tendance nouvelle à la dispersion, la population italienne de cette ville constitue encore, en 1988, une entité culturelle bien distincte[248]. Elle observe par ailleurs que parmi les immigrants italiens interviewés dans le cadre de son enquête, seuls 53% disent se sentir intégrés à la société montréalaise ou québécoise, tandis que c'est le cas de 80% des immigrants italiens vivant à Toronto auprès desquels elle a mené une enquête similaire. Pour expliquer cette différence, elle mentionne notamment le débat linguistique qui oppose les populations anglophone et francophone de

---

l'ensemble de l'île de Montréal ainsi que sur quelques îles adjacentes et comprend Dorval, l'île de Montréal et quelques îles environnantes (Île Notre-Dame, Île des Sœurs, Île Ste-Hélène, Île Bizard, Dorval et Île de la Visitation). »
Ces données proviennent de PORTRAIT STATISTIQUE. Population d'origine ethnique italienne au Québec en 2016, Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l''Intégration (consulté le 11.11.20121, à 13h40).

[244] Claude Painchaud et Richard Poulin, *Op. cit.* p. 81-94.

[245] *Ibid.*

[246] Nicole Malpas, *op. cit.*]

[247] Franca Farnocchia ne quantifie pas son échantillon, se limitant à informer qu'il est constitué par les chefs de famille italo-canadiens nés en Italie et demeurant à Toronto et à Montréal : 60% étaient âgés de 45 à 65 ans, 29% étaient des professionnels très qualifiés, 26% avaient un emploi dans le secteur de bâtiment, 8% dans l'administration et le reste dans le commerce. Un tiers parmi leurs enfants était âgé de 10 à 19 ans, l'autre tiers de 20 à 29 ans, une petite proportion, soit 4%, de 0 à 9 ans dans Franca Farnocchia Petri, « Risultati di un'indagine su alcuni aspetti socio-strutturali delle collettività italiane di Toronto e di Montréal », dans Cagiano de Azevedo, Raimondo (a cura di), *op. cit*., p. 204-228.

[248] Farnocchia remarque qu'au moins 76 % des chefs de familles interviewés avait passé des vacances en Italie dans les 5 dernières années, que 90 % avaient sauvegardé leurs habitudes culturelles, en préférant par exemple les épiceries italiennes (ce qui fait que les aliments italiens font désormais partie de la culture locale). Cette volonté de préserver la culture d'origine serait démontrée par les nombreuses associations régionales, dont 60 % des interviewés affirmaient faire partie.

Montréal et du Québec depuis la fin des années 1960, débat auquel les Italo-Québécois participent en se sentant coincés entre l'arbre et l'écorce. Chez les familles récemment immigrées qu'elle étudie au début des années 1980, les enfants sont généralement bilingues, trilingues, voire quadrilingues, dans la mesure où ils parlent, outre le français et l'anglais, l'italien et le dialecte de leur région d'origine. Selon Farnocchia, le français était appris par nécessité, dans les échanges quotidiens et forcément à l'école, en particulier depuis l'entrée en vigueur de la loi 101, tandis que l'anglais était privilégié par les familles en tant que langue de la réussite économique. Au contraire, la sauvegarde du dialecte italien témoigne, d'après elle, de la difficile acculturation des parents et de leur volonté de transmettre leur culture à leurs enfants[249].

À ma connaissance, la plus récente enquête sur les Italiens demeurant à Montréal a été effectuée en 2005 par la sociologue Aurora Caredda[250] à partir d'entrevues menées auprès d'une vingtaine de jeunes de deuxième et troisième génération et d'autres récemment immigrés. Pour les Italo-Montréalais de deuxième génération, l'italien est transmis sous une forme « adultérée », en quelque sorte une *koinè,* soit un mélange de termes d'origine anglaise, française et dialectales. Ils maintiennent cependant une certaine continuité avec les valeurs traditionnelles transmises par leurs parents – l'importance qu'ils accordent à la famille, par exemple – et une conception assez conservatrice de la division des rôles entre hommes et femmes. Par contraste, selon cette chercheuse, les jeunes récemment immigrés seraient plus ouverts, reflétant l'émancipation que l'Italie a vécu depuis les mouvements sociaux et politiques des décennies 1960 et 1970. Le choix qu'ont fait les immigrants récents de quitter leur pays et de s'installer à Montréal est souvent mûri après des années de « nomadisme », de déplacements d'un pays à l'autre, fruits du contexte de la mondialisation[251]. Tous les jeunes qu'elle a interrogés ont une vision positive de la société multiethnique du Québec et, en général, de l'expérience migratoire dont ils estiment qu'elle élargit les horizons et l'expérience de vie. Pourtant, selon Aurora Caredda, un sentiment identique de dépaysement, de solitude et de déracinement unit les jeunes Italo-Montréalais de deuxième et troisième génération aux nouveaux migrants cultivés, qualifiés, trilingues, donc en possession de tous les attributs

[249] En ce qui concerne la scolarisation des personnes interviewées, 40 % environ, sans distinction de sexe, avaient la licence élémentaire, 45 % des femmes avaient obtenu le diplôme de l'école secondaire et 11 % avaient un baccalauréat ou une maîtrise. À l'inverse, seulement 26 % des hommes étaient diplômés du secondaire alors que 22 % d'entre eux avaient terminé des études universitaires.

[250] Aurora Caredda, « I giovani italiani a Montréal », dans Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco (dir.), *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005, p. 120-130.

[251] Aurora Caredda signale trois facteurs liés au contexte socio-économique contemporain qui déterminent l'émigration juvénile des Italiens : le processus de mondialisation qui amène des intellectuels, professeurs, étudiants et entrepreneurs à se déplacer de manière temporaire à l'étranger, la constitution de nouveaux noyaux familiaux et le phénomène du déplacement périodique de l'Italie vers Québec (et vice versa) : A. Caredda, *Op. cit*., p. 126.

nécessaires pour vivre au mieux l'expérience du Nouveau Monde. En général, les caractéristiques de ces Italiens récemment arrivés à Montréal sont assez semblables à celles des femmes que j'étudie. Plus spécifiquement, le dernier constat trouve une résonnance dans les témoignages que j'ai recueillis sur les premiers mois suivant leur arrivée à Montréal.

3.4. Les politiques d'intégration : multiculturalisme canadien et convergence culturelle

Au Canada, de 1870 environ à la fin des années 1960, l'élaboration des politiques d'immigration reste la prérogative du gouvernement fédéral. À partir les années 1960 cependant, les enjeux politiques et linguistiques liés à l'immigration ainsi que le rôle qu'on lui confère en tant qu'outil de développement économique incitent les gouvernements québécois successifs (libéraux ou péquistes) à reprendre progressivement les pouvoirs que les provinces canadiennes avaient cédés à Ottawa au début de la Confédération. En 1968, dans le prolongement de la Révolution tranquille, le Québec se dote d'un ministère de l'Immigration « dans le but de promouvoir l'intégration des immigrants à la société francophone du Québec[252] ». Ce ministère a changé plusieurs fois de nom par la suite[253], selon le parti au pouvoir ou les orientations et préoccupations qui caractérisent les différentes périodes. Au début des années 1980, sous le gouvernement de René Levesque, le ministère définit sa première grille d'évaluation des demandes d'immigration en établissant ses propres critères de sélection et d'intégration des travailleurs qualifiés, dont la province jouit désormais de l'exclusivité[254]. La connaissance de la langue française devient alors un critère de sélection particulièrement important. En effet, l'intérêt nouveau du gouvernement québécois pour l'immigration s'explique en partie par une volonté de « rétablir le rapport de force démographique[255] » de la francophonie en encourageant la migration francophone dans la province. Les politiques d'intégration définies par le gouvernement du Québec, entre les années 1980 et 1990, se distinguent elles aussi de celles du gouvernement fédéral.

En 1971, le gouvernement libéral de Pierre-Elliott Trudeau promeut la politique du multiculturalisme. Dans un pays dont la population comprend, outre les peuples autochtones, une proportion substantielle et croissante de citoyens d'origine autre que française ou britannique[256], cette politique affirme la valeur intrinsèque des cultures d'origine de tous les Canadiens[257] et encourage leur

---

[252] Valerie Knowles, *Op. cit.* p. 96.

[253] Le ministère de l'Immigration se transforme en ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles en 2005. Il devient ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion en 2014 et prend, de nos jours, le titre de ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration.

[254] Les paramètres ainsi définis concernent l'aptitude personnelle des requérant.e.s, à savoir leur parcours scolaire et leurs compétences autant professionnelles que linguistiques et la situation du marché du travail. Le ministère de l'Immigration, de son côté, s'engage à planifier les flux migratoires et à accueillir, orienter et former les nouveaux arrivants, en leur fournissant soutien social, assistance sanitaire et appui scolaire en ce qui concerne, entre autres, l'apprentissage du français. Laurence Monnot, *La politique de sélection des immigrants du Québec. Un modèle enviable en péril*, Montréal, Hurtubise, 2012.

[255] *Ibid*., p. 37. La principale référence sur la politique migratoire de la province reste Martin Paquet, *Tracer les marges de la Cité. Étranger, Immigrant et État au Québec 1627-198 ?,* Montréal, Boréal 2005, p. 201-239. Sur l'entente conclue par le gouvernement fédéral canadien avec le Québec, voir Valerie Knowles, *Op. cit,* p. 95-97.

[256] Le Canada compte une population d'origine autre que britannique ou française, soit un peu plus du tiers en 1981. https://lop.parl.ca/sites/PublicWebsite/default/fr_CA/ResearchPublications/200920E

[257] Valérie Knowes, *Op. cit.* p. 97-98.

maintien dans le cadre du bilinguisme institué deux années plus tôt par la Loi sur les langues officielles[258]. L'adoption de cette politique fait suite à un débat sur la redéfinition de l'identité canadienne, débat qui reprend de la vigueur dans les années 1960 dans un contexte de tension croissante entre le Canada anglais et le Québec, où les francophones exigent la protection de leur langue et de leur culture, à une époque plus favorable à la reconnaissance des droits des minorités que dans la première moitié du XX^{e} siècle. Elle répond aussi aux craintes qu'inspire le séparatisme et la montée du néonationalisme chez les Québécois francophones, un phénomène qui marque fortement la décennie 1960. Au Québec, en effet, les critiques ne se font pas attendre. Aux yeux des nationalistes québécois, la loi sur le bilinguisme officiel fait obstacle à la volonté de francisation de la province[259]. Plus généralement, les ambiguïtés et les limites de cette politique (face à la discrimination et au racisme notamment), voire son biais essentialiste[260], ont été critiqués au Canada anglais comme au Québec. Depuis 50 ans, le multiculturalisme fait l'objet de nombreux débats politiques et sociaux.

Pour leur part, les gouvernements québécois successifs ont, à partir des années 1980[261], énoncé des politiques d'intégration qui reconnaissent elles aussi la pluralité et la diversité ethniques de la société québécoise, mais en insistant sur la nécessité d'une langue et d'une culture commune. Elles font du français la seule langue officielle du Québec, et celle qui doit être commune dans la société québécoise. La charte de la langue française ou Loi 101, adoptée en 1977[262], « inscrit la promotion et le rayonnement du français […] dans le mouvement universel de revalorisation des cultures nationales[263] ». Son application rend en particulier l'enseignement en français obligatoire pour tous les enfants de migrants, sauf quand le parcours scolaire des parents a été fait en anglais au Canada[264]. Cette politique de « convergence culturelle » ou d'« interculturalisme » se distingue aussi bien du multiculturalisme

[258] Le bilinguisme avait été officiellement institué en 1969 par la Loi sur les langues officielles visant, d'un côté, à promouvoir l'égalité du français et de l'anglais dans le pays et, de l'autre, à fournir « une réponse logique » au nationalisme effervescent dans le Québec des années 1960.
[259] Paul-André Linteau, *Op. cit.*, p. 601.
[260] Micheline Labelle, « Multiculturalisme, interculturalisme, antiracisme : Le traitement de l'altérité », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 31, n° 2, 2015, p. 31-54. Sur le même sujet, Sherry Simon estime qu'il y aurait une évidente contradiction entre « la politique officielle du multiculturalisme [qui] définit la diversité comme élément constitutif de l'identité nationale […] et la reconnaissance, tout aussi officielle, du bilinguisme et du biculturalisme. » Sherry Simon, *Hybridité culturelle,* Montréal, L'île de la tortue, 1999, p. 56-57.
[261] Au Québec, la diversité pose plusieurs défis depuis le XIX^{e} siècle. C'est par la politique du cloisonnement (trois réseaux scolaires, trois sociétés nationales, etc.) que les élites anglophones autant que francophones ont tenté d'y remédier durant une bonne partie du XX^{e} siècle : Paul-André Linteau, *Op. cit.* p. 591.
[262] En 1975, deux ans avant la loi 101, la province avait adopté la Charte des droits et liberté de la personne. Voir Martin Paquet, *Op. cit.* p. 204.
[263] *Ibid.*
[264] Il sera question à nouveau du multiculturalisme canadien et de l'interculturalisme québécois au chapitre 4, section 4.1.3, et de la question linguistique impliquant la communauté italienne au chapitre 5, section 5.1.2. Ces deux questions ont été abordées à plusieurs reprises par mes interviewées compte tenu qu'elles se sentaient interpellées par ces débats.

canadien que de la tendance assimilationniste qui prévaut aux États-Unis et dans la plupart des pays européens, le premier se fondant sur le pluralisme comme principe fondateur de la société canadienne, la deuxième imposant aux nouveaux migrants les règles, les valeurs et les conditions de vie du pays d'accueil. De son côté, le modèle de la convergence suppose une sorte de contrat entre l'État et les migrants, auxquels on demande d'adhérer à trois valeurs fondamentales, soit le partage du français, le respect des principes démocratiques et la participation au développement économique de la société. En échange, la province s'engage à rendre plus accessibles ses services publics et ses organismes communautaires afin que les nouveaux arrivants puissent s'installer et plus facilement s'intégrer dans la société d'accueil, tout en préservant leur identité et leur culture d'origine. La condamnation du racisme, de la xénophobie et de la discrimination dans une société interethnique et égalitaire est aussi au cœur de cette politique[265]. L'interculturalisme n'a jamais fait l'objet d'une loi officielle et il se retrouve souvent, à l'instar du multiculturalisme canadien, au cœur de débats enflammés, comme ceux qui ont marqué la crise des accommodements raisonnables[266].

[265] M. Belabdi, « Politique gouvernementale d'immigration au Québec », *Communication*, vol. 23/1, 2004, p. 93-117, https://journals.openedition.org/communication/4032 (consulté le 3.12.2019, à 11h30). En 1993, le ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration prend le relais. La nouvelle dénomination de l'organisme met « l'accent sur la dualité de ses objectifs », à savoir la volonté d'établir une double relation avec les citoyens, d'une part, pour que ces derniers acceptent les flux migratoires qui, d'année en année, déferlent sur la province et, d'autre part, avec les migrants afin qu'ils adhèrent aux valeurs communes de la société québécoise sans renoncer à leur identité culturelle.

[266] En 2007, le Québec crée une « Commission gouvernementale de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles […] pour répondre aux préoccupations exprimées dans la foulée de certains événements » qui mettent en cause pratiques religieuses et gestion de la diversité : port du kirpan, retrait du sapin de Noël, lieux de prières dans les universités, etc. (Micheline Labelle, *Op. cit.* p. 32). Or, plusieurs épisodes survenus au cours des années 2000 laissent transparaître un malaise diffus de la part des citoyens québécois autant que des immigrés. La controverse qui a éclaté en 2006 à Hérouxville, puis qui a débouché sur la Commission Bouchard-Taylor, la Charte des valeurs québécoises du gouvernement Marois en 2013 et le tout dernier projet de loi 21 du gouvernement Legault sont parmi les évènements les plus significatifs en matière d'accommodements raisonnables. Voir, entre autres, Marc Haentjens, « Les accommodements culturels », *Liaison*, 138, 2007-2008, p. 26-28.
https://www.erudit.org/en/journals/liaison/2007-n138-liaison1080654/40642ac.pdf (consulté le 9.12.2019, à 13h21).

DEUXIEME PARTIE. ENTREVUES ET HISTOIRES DE VIE : DU PUBLIC AU PRIVÉ

Chapitre 4 - Départs de l'Italie et arrivées à Montréal de 32 Italiennes depuis 1990

On dit toujours que des gens s'« enfuient », pensai-je ; mais fuir une chose, c'est aussi fuir vers autre chose.
(N. O'Faolain, *L'histoire de Chicago May*)

La période que j'ai choisie pour constituer et suivre mon groupe témoin est celle qui va de 1990 à 2016. Elle est suffisamment large pour donner à mon analyse un recul de quelques années afin de mieux saisir les raisons qui ont déterminé les départs de mes interviewées. Car s'il est vrai que la moitié des femmes composant mon groupe témoin sont arrivées à Montréal après la crise financière de 2008, l'autre moitié se répartit assez équitablement entre celles qui sont arrivées dans cette ville entre 2000 et 2007 et celles qui l'ont choisie en tant que destination avant le nouveau millénaire. Ces dernières comprennent des femmes qui, pour des raisons différentes – scolaires, professionnelles ou sentimentales –, ont quitté l'Italie durant les années quatre-vingt-dix pour atterrir à Montréal au cours de la décennie suivante. Il s'agit d'un nombre assez important, soit presque la moitié du groupe témoin. En effet, la plupart de mes interviewées ont des cheminements migratoires très complexes, caractérisés par plusieurs allers-retours entre l'Italie et les États-Unis, ou un pays d'Europe, la France tout d'abord, l'Angleterre ou l'Allemagne en deuxième lieu. Le Canada n'a pas toujours été le premier choix ou la première destination ; parfois il n'est même pas la dernière destination de mes interviewées. Il y a par conséquent un délai assez considérable, d'une dizaine d'années et parfois plus, entre le départ du lieu d'origine italien et l'arrivée dans la terre d'accueil montréalaise, que cette dernière soit définitive ou temporaire. J'examinerai distinctement ces deux périodes (années 1990 à 2000, années 2000 à 2007) et les contextes qu'elles définissent, ainsi que les raisons qui, en amont et en aval, ont poussé ces femmes à la migration.

La littérature scientifique qui traite de la dernière décennie du XX^e^ siècle et du début du XXI^e^ siècle en Italie met en évidence d'importants contrastes entre ces périodes[267]. Elle présente également la crise financière de 2008 comme un tournant décisif. Par conséquent, j'ai choisi de répartir la période

[267] G. Crainz, *Il paese reale. Dall'assassinio di Moro all'Italia di oggi*, Roma, Donizelli editori, 2012 et, du même auteur, *Autobiografia di una repubblica. Le radici dell'Italia attuale,* Roma, Donzelli editore, 2009 ; P. Ginzborg, *Storia d'Italia dal dopoguerra a oggi. Società e politica 1943-1988*, 2 vol., Torino, Einaudi, 1989 et, du même auteur, *L'Italia del tempo presente. Famiglia, società civile, Stato 1980-1996*, Torino, Einaudi, 1998 et *Berlusconismo. Analisi di un sistema di potere*, a cura di e con Enrica Asquer, Roma-Bari, Laterza, 2011; V. Castronovo, *MilleDuemila. Un mondo al plurale,* La Nuova Italia, 2012.

étudiée en trois phases, à savoir la décennie 1990, les années allant de 2000 à 2007 et celles qui vont de 2008 à 2016. Cette dernière date représente, à peu d'exceptions près, l'année où j'ai réalisé la plupart de mes entrevues. En revanche, je dois préciser que cette répartition est à interpréter de façon très souple, puisque les histoires de vie de mes témoins ne peuvent être insérées dans des boîtes trop étroites. Un exemple parmi d'autres : Mary[268], 64 ans, quitte l'Italie pendant les années quatre-vingt, s'établit en 1994 à Montréal pour accoucher de son deuxième enfant puis y reste deux ans, mais s'installe définitivement avec sa famille dans la métropole québécoise en 2001 seulement, donc sept ans après sa première migration.

Enfin, une dernière précision s'avère nécessaire. Ce chapitre n'a pas l'ambition de dessiner un portrait détaillé et exhaustif des trois phases historiques susmentionnées, mais plutôt d'en donner un aperçu pour que les lecteurs puissent mieux comprendre certaines allusions faites par mes témoins pendant leurs entretiens. Je me suis limitée, ici, à déceler et examiner les thèmes qui correspondent à mon objet de recherche, à savoir la migration ainsi que la politique des gouvernements, des institutions et l'attitude de la société à cet égard, tant en Italie qu'au Québec. Je m'intéresse particulièrement à la condition des femmes dans ces deux sociétés, aux réformes qui la concernent, à sa représentation dans les médias et dans la mentalité de l'une et de l'autre. Je serai attentive également à tout ce qui concerne les jeunes adultes, leurs possibilités d'emploi, le chômage, l'accessibilité aux études et à la carrière universitaire dans les deux pays, etc. J'ai essayé enfin d'enrichir le récit simple et neutre des faits rapportés par mes interviewées en faisant état de leurs sentiments, leurs opinions, leurs réflexions et même leurs expériences personnelles, afin que ces femmes racontent et interprètent elles-mêmes leur parcours migratoire, depuis le moment où elles ont quitté leur pays, l'Italie, jusqu'à celui où elles ont débarqué puis vécu à Montréal.

Voici un premier aperçu des départs de l'Italie et des arrivées à Montréal de mes interviewées répartis en trois phases entre 1990 et 2016 :

	1990-1999	2000-2007	2008-2016	TOTAL
Départs de l'Italie[269]	15	9	8	32
Arrivées à Montréal[270]	9	8	15	32

[268] Mary (16.05.2016), 59 ans, installée en 2001.

[269] J'ai considéré le premier départ de l'Italie comme la date où ces femmes ont quitté leur pays pour éventuellement s'installer à Montréal de façon plus ou moins définitive, quelles qu'aient été leur première destination et la raison de leur départ (étude, travail, amour), tout en excluant les voyages touristiques.

[270] Établir la date de leur arrivée à Montréal est plus difficile, vu que mes interviewée ont parfois séjourné dans cette ville quelque temps puis, des années plus tard, y sont retournées pour s'y établir. J'ai donc choisi de calculer cette date en respectant la perception que ces femmes ont à partir du moment de leur installation à Montréal, en excluant les séjours de courte durée,

4.1 Les années 1990 et 2000, en Italie et au Québec

4.1.1. Le bouleversement des années 90 en Italie

> *In che modo è possibile conservare il sentimento di un « obbligo politico » se ogni giorno si scopre che intere schiere di uomini politici e di funzionari pubblici hanno calpestato la legge e hanno saccheggiato lo Stato, avvicinando la comunità ad un baratro che rischia orami di inghiottirla*[271] *?*
> (A. Gambino, « Le radici dei nostri mali », *La Repubblica*, 6 janvier 1993)

Après une phase de croissance économique, caractérisant les années soixante et, en partie, soixante-dix, pendant lesquelles mœurs et valeurs se sont profondément transformées, la décennie 1990 représente en Europe, et particulièrement en Italie, un moment de profonde crise et de reflux à tous les niveaux : politique, économique et culturel. Parmi les événements caractérisant cette décennie, il y en a certains qui méritent d'être mis en évidence, dont l'affaire « *tangentopoli*[272] » et les changements profonds que cette dernière a provoqué dans le système des partis politiques italiens, les attentats mafieux où ont perdu la vie les juges Giovanni Falcone et Paolo Borsellino, puis l'entrée en scène de Silvio Berlusconi en 1994 et les vingt années qui ont suivi, dites le « *ventennio berlusconiano*[273] ». Comme nous le constaterons par la suite, ce sont les effets dévastateurs de ces événements sur la mentalité, les valeurs et les comportements des Italiens, ainsi que sur leurs choix existentiels, qui requièrent notre attention.

Dans ce contexte, l'année 1992 se révèle centrale pour diverses raisons. C'est au début de cette année que les enquêtes de la magistrature milanaise, connues sous le nom de *mani pulite* (« mains propres »), prennent leur essor, dévoilant en peu de temps un système répandu de corruption et de concussion planifié par des hommes politiques pour leur profit personnel ainsi que pour le financement illégal de leurs partis. Sont impliqués dans l'affaire des administrateurs publics, des politiciens et des

même s'ils ont parfois été l'étincelle qui les a incitées à revenir par la suite. En voici trois exemples parmi d'autres. Francesca arrive à Montréal la première fois en 2007 et y reste trois mois, soit la durée de son contrat temporaire à l'UQAM. Elle y retourne en 2013, suite à sa nomination en tant que professeure à l'UdeM, et c'est cette dernière date que j'ai retenue comme moment de son installation à Montréal. Mary, ayant épousé un Canadien francophone, accouche de son deuxième enfant à Montréal en 1994 et, en raison de la santé de celle-ci, y reste jusqu'en 1996. C'est toutefois l'année 2001 qu'elle conçoit comme celle de son arrivée définitive dans la ville. Un dernier exemple : Eleonora, pendant ses études à l'Université de Bologne, vient à Montréal et fréquente l'UdeM pendant un an, en 2005, grâce à un échange universitaire. Elle y retourne en 2010 pour faire son doctorat et c'est cette dernière date que j'ai finalement retenue.

[271] « Comment peut-on garder un sens d'"obligation politique" si on découvre, chaque jour, que des bandes entières d'hommes politiques et de fonctionnaires publics ont foulé aux pieds la loi et ont pillé l'État, en poussant la communauté vers un gouffre qui risque désormais de l'avaler ».

[272] « Ville de pots de vin ».

[273] Cette expression est la paraphrase d'une autre époque funeste, qui dura elle aussi environ vingt ans, de 1922 à 1943, soit l'affirmation en Italie du régime fasciste et de Mussolini. En effet, Berlusconi est élu en 1994 et, avec des hauts et des bas, des échecs et des victoires, gouverne jusqu'en 2011.

dirigeants d'entreprises, ces derniers étant responsables d'avoir versé de considérables pots de vin pour remporter des concours publics et des commandes sans appel d'offre. Entre temps – et en bonne partie comme conséquence de ces révélations déconcertantes –, de nouvelles formations politiques sont apparues sur la scène italienne, comme les *Verdi,* à savoir le parti écologique, et la *Lega,* celle-ci se réclamant d'explicites tendances sécessionnistes et xénophobes. Deux ans après la chute du mur de Berlin, soit en 1991, le Parti communiste même change de statut en devenant le *Partito democratico della sinistra* (PDS), cette transformation ayant l'ambition, d'ailleurs ratée, de rassembler toutes les fractions de la gauche italienne. En revanche, d'autres partis disparaissent, comme le Parti républicain et le Parti libéral. Ce processus d'effondrement, d'une part, et de fragmentation, de l'autre, trahit l'irréversible délégitimation du système politique italien et exacerbe la méfiance progressive des citoyens et citoyennes envers les partis politiques, en particulier les partis traditionnels du gouvernement, comme la Démocratie chrétienne et le Parti socialiste. L'un et l'autre, qui exploitent un vaste réseau d'opérations illicites, dévoilées notamment par *Tangentopoli*, disparaissent en peu de temps. La même année, l'Italie est secouée par un autre phénomène dont la gravité et la violence laissent des traces profondes et durables dans toute la société : la recrudescence de la violence du crime organisé mise en évidence par les meurtres commandités de Giovanni Falcone, de sa femme et de trois gardes de corps et, moins de deux mois plus tard, ceux de Paolo Borsellino et de ses cinq agents, les deux magistrats étant impliqués en première ligne dans la lutte contre *Cosa nostra*. La collusion de l'État avec la Mafia est un autre facteur qui contribue à noircir le climat de l'Italie des années 1990. Les terribles massacres de *Capaci* et de *via Amelio*, à Palerme, démontrent très clairement la force militaire ainsi que la liberté de mouvement et le pouvoir dont jouit cette organisation criminelle, en plus de l'inquiétante imbrication sur le terrain entre politique et criminalité, administrateurs locaux et boss mafieux.

Dans la péninsule italienne, ces événements contribuent à provoquer un véritable « séisme » politique, soit le passage de la première à la deuxième République et le commencement de l'ère Berlusconi. L'homme d'affaires derrière ce nom, tirant profit du succès et de la popularité acquise par le biais de ses trois réseaux télévisés, crée un nouveau mouvement politique, *Forza Italia*, qui à l'encontre de toute prévision, mais avec l'appui de la *Lega Nord* et du parti néofasciste *Alleanza nazionale*, gagne les élections de 1994. Les thèmes récurrents sur lesquels insiste le « Cavaliere[274] » peuvent se résumer ainsi : rupture radicale avec les partis du passé responsables de la faillite du pays ; défense acharnée de la liberté, menacée à son dire par les communistes ; défi héroïque d'un entrepreneur qui a

[274] Berlusconi avait été ainsi surnommé parce que le Président de la République italienne, Giovanni Leone, lui avait accordé la distinction de Chevalier de l'ordre du Mérite du travail en 1977.

bâti son empire à partir de rien ; engagement acclamé dans les médias de baisser les impôts et de créer un million de nouveaux emplois. En d'autres termes, l'antipolitique, le populisme, l'abandon des règles et l'« individualisme hédonistique de masse » deviennent les mots d'ordre de l'Italie de cette époque, qui se traduisent concrètement par l'enrichissement privé et un appauvrissement public.

Or, malgré la promesse d'un nouveau miracle italien, à partir de la récession de 1992, l'économie connaît, au pays, une longue phase critique, notamment à travers une série de compressions budgétaires réduisant drastiquement la taille de l'État providence. Le système universitaire italien en constitue un cas emblématique. Depuis les années 1980, soit à l'époque de Craxi, alors premier ministre et leader du parti socialiste, l'université, comme d'ailleurs tout le secteur concernant la recherche et l'éducation, figure parmi les cibles privilégiées des différentes coupures budgétaires. Par conséquent, à compter de cette décennie, la carrière universitaire et la recherche deviennent presque inaccessibles pour les nouveaux diplômés. Francesca[275], 50 ans, partie de l'Italie en 1991 et débarquée à Montréal en 2013, raconte :

> I miei compagni di studi a Pisa, anche quelli che avevano qualche anno più di me, i migliori, […] volevano tutti fare ricerca, queste persone sono partite tutte all'estero, la maggior parte, e ora sono nella diaspora... chi in Francia, chi negli Stati Uniti, chi in Inghilterra, chi ovunque insomma. Ricordo che queste persone sono partite prima di me e che probabilmente […] avevano tentato, prima di partire, molte volte o meno, dipende dalle persone, […] di partecipare a concorsi italiani per dottorati, eccetera, senza riuscire[276].

Pendant vingt ans, le contrôle exercé par Berlusconi sur les médias et la diffusion de ses trois télévisions privées sur le territoire national conduisent à un nivellement par le bas de la culture, sur laquelle ils agissent comme un rouleau compresseur. Face à cet appauvrissement culturel, monte la désaffection vis-à-vis de l'identification collective. La distanciation de la politique et le désengagement général prennent le dessus, provoquant un sentiment aigu de perte des valeurs partagées qui pénètre à fond dans toutes les couches de la société. Ainsi, la contestation des jeunes soixante-huitards, l'utopique « imagination au pouvoir », la transformation révolutionnaire des mœurs et les luttes féministes pour la libération des femmes perdent graduellement de leur vigueur, tandis que s'imposent de nouveaux modèles de comportement basés sur la prédominance de l'intérêt individuel, la spectacularisation de la culture et le culte du corps féminin en tant qu'objet facilement négociable. Leonilde[277], 66 ans, partie de l'Italie et

[275] Francesca23, 22.03.2016, 50 ans, partie de l'Italie en 1991 et installée à Montréal en 2013.
[276] « Mes collègues d'étude à Pise, même ceux ayant quelques ans de plus que moi, les meilleurs, voulaient tous faire de la recherche, tous ces gens-là sont partis à l'étranger, la plupart, et maintenant ils font partie de la diaspora… qui en France, qui aux États-Unis, qui en Angleterre, partout en somme. Je me souviens que ces personnes sont parties avant moi et que bien probablement ils avaient essayé, avant leur départ, plusieurs fois ou moins, dépendamment des personnes, de participer à des concours italiens pour faire de doctorats, etc., sans y parvenir. » (Francesca23, 22.03.2016, 00 :12 :30.9).
[277] Leonilde32, 27.04.2016, 66 ans, installée la première fois en 2005, la deuxième en 2012.

débarquée à Montréal la première fois en 2005, témoigne ainsi de la déception de sa génération et la crise identitaire qui s'en est suivie entre les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix :

> Nel frattempo, il mio paese aveva subito un'involuzione […] con l'età berlusconiana nel '94, il ventennio berlusconiano, per cui c'era stato […] un livellamento culturale, un affossamento, nel senso che la cultura in Italia cambia con Berlusconi perché le sue tre televisioni private s'impongono a tutti gli effetti […] ma prima ancora, se vuoi, c'era stata l'età, l'epoca di Craxi […] il rampantismo si afferma un po' ovunque nella società, quindi tutta una serie di valori in cui personalmente avevo creduto e in cui aveva creduto parte, non tutta la mia generazione, ma una buona parte, […] sono andati a perdersi, no ? Pertanto questo mio paese non mi rappresentava più[278].

Pendant les années quatre-vingt-dix un autre changement radical intervient en Italie, dans le passage d'un pays d'émigration à pays d'immigration. Inévitable conséquence de la mondialisation, ce phénomène, ainsi que le dépaysement qu'il crée dans la péninsule aucunement préparée à lui faire face – ni au niveau matériel, ni sur le plan psychologique – touche particulièrement à ses débuts les réalités urbaines, comme nous raconte encore une fois Leonilde, en décrivant l'évolution de Turin, sa ville natale, suite à l'arrivée de ces nouveaux migrants :

> Eravamo nel '98, l'Italia, Torino in particolare, ha subito un cambiamento importante, nel senso che Torino è stata meta di immigrazione no ? prima dal sud al nord d'Italia, questo dopo la seconda guerra mondiale, quindi negli anni '50/60 e poi, tra gli anni '80 e '90, sono arrivati […] i primi immigrati […] dai paesi dell'est, […] dai paesi del sud del mondo, dal nord Africa, insomma questo movimento si è inevitabilmente intensificato con la caduta del muro, quindi negli anni '90 è diventato sicuramente più consistente, e Torino piano piano ha iniziato a cambiare faccia. Torino era un po' una città provinciale […] io abitavo in un quartiere che era vicino alla stazione, quindi un po' una meta privilegiata […] della prima immigrazione. Chi sbarcava dal treno arrivava, si fermava essenzialmente in questo quartiere… Adesso è diventato un quartiere molto alla moda, è un quartiere strano perché c'è la Facoltà di Architettura, perché c'è la borghesia che abita lungo il grande corso che costeggia il parco Valentino, ma poi c'è tutta […] la parte vicina alla stazione Porta nuova che invece è quella che poi ha accolto gli immigrati. C'è stato un grande rifiuto dei torinesi, così come avevano rifiutato a loro tempo i meridionali, e poi hanno proseguito coerentemente nel senso che sono stati i meridionali a rifiutare i nuovi immigrati. Ahimé è la storia[279] !

---

[278] « Entre temps, mon pays avait régressé […] avec l'époque berlusconienne en 1994, les vingt ans berlusconiens […]. Par conséquent il y avait eu un nivellement culturel, un affaissement dans le sens que la culture en Italie se transforme avec Berlusconi, ses trois chaînes télévisées s'imposant partout […], mais avant, si l'on veut, il y avait eu l'ère de Craxi […]. C'est pourquoi toute une série de valeurs que j'avais personnellement partagées et, pas toute, mais une bonne partie […] de ma génération avait partagées, se sont perdues, non ? Par conséquent, ce pays ne me représentait plus. » (Leonilde32, 27.04.2016, p. 3).

[279] « On était en 1998, l'Italie, Turin en particulier, a changé de façon importante, dans le sens qu'elle a été la destination de l'immigration, du sud au nord d'Italie, après la Deuxième Guerre mondiale, donc pendant les années 50-60, et après entre les années 80-90, sont arrivés […] les premiers immigrés […] des pays de l'est […], des pays du sud, de l'Afrique du Nord, en somme ce mouvement s'est inévitablement intensifié avec la chute du mur de Berlin, en devenant sûrement plus consistant durant les années 90, et Turin a changé progressivement de visage. Turin était une ville un peu provinciale […], moi j'habitais dans un quartier près de la gare, qui en tant que tel avait été la destination privilégiée […] de la première immigration. Ceux qui débarquaient du train arrivaient et s'installaient dans ce quartier. Maintenant c'est un quartier très à la mode, un quartier bizarre, il y a la faculté d'architecture, les habitations bourgeoises le long du grand cours qui borde le parc *Valentino*, puis il y a toute […] la partie près de la gare *Porta Nuova*, c'est celle-ci qui a accueilli les migrants. Il y a eu un grand refus de la

L'émergence de la Lega sur la scène politique italienne et sa participation à quatre gouvernements entre 1994 et 2019[280] a entraîné une attitude xénophobe qui empoisonne le climat de toute la péninsule, à partir des régions du nord-est où cette formation politique fait l'objet d'un consensus presque total de la population, pour atteindre des villes insoupçonnées, comme Bologne, célèbre pour ses traditions démocratiques, son accueil historique et sa tolérance face à la diversité. De cette atmosphère délétère nous parle Viva, 40 ans, installée à la fin des années quatre-vingt-dix à Montréal, d'où elle retourne à Bologne pour y terminer sa maîtrise :

> Premier retour en Italie, à Bologne, donc la ville où j'habitais, j'avais été traumatisée comme si je n'avais jamais vu ça auparavant, par l'exclusion sociale, le racisme ambiant et […] la non-intégration de toute autre apparence physique de race que les Italiens normaux. Alors, évidemment, faire la manche sous le porche de Bologne, c'était des immigrants, la majorité à Rome, des vendeurs illégaux au coin des rues avaient tous la peau basanée ou noire. Il n'y avait pas de chauffeurs de taxi indiens, il n'y avait pas d'employés de banque haïtiens, il n'y avait pas de conducteurs de taxi femmes. Et […] donc ici j'ai mélangé […] les femmes avec les autres origines ethniques, mais disons que tout ce qui avaient été normal durant six mois ici devenait absolument anormal en Italie. Et… je suis retournée à la course à Montréal en pensant que c'était bien le paradis et qu'en Italie la société en avait vraiment beaucoup encore à parcourir avant de devenir acceptable[281].

Le scénario dépeint par les témoignages de Leonilde et de Viva met à nu la crise d'un pays qui semble avoir oublié son passé migrant d'une part, et qui, de l'autre, se révèle incapable de se mesurer à son avenir en élargissant son regard pour inclure ceux qui forment désormais l'horizon quotidien de son vivre-ensemble. Chômage, fermeture sociale et culturelle, accès difficile à la recherche et à la carrière universitaire, régression des coutumes et des valeurs, incapacité de faire face aux changements de la société moderne : ce sont là quelques-unes des raisons qui, depuis les années 1990, induisent les jeunes Italiens à se détacher de leur pays. Cette désaffectation les pousse à abandonner leur patrie et à chercher ailleurs l'admission à des programmes de doctorats inexistants ou inaccessibles en Italie, l'accès à de nouvelles opportunités de travail cohérentes avec les compétences déjà acquises dans leurs études, une meilleure qualité de vie et, plus généralement, le respect de certains droits qui semblent, dans leur pays d'origine, avoir été tout à fait bafoués.

---

part des Turinois, comme ils avaient fait autrefois envers les gens arrivant du sud du pays, maintenant ce sont eux à refuser les nouveaux migrants. C'est l'histoire malheureusement ! » (Leonilde32, 27.04.2016, 00:07:41.6).

[280] La Lega est au gouvernement du pays en tant qu'alliée de *Forza Italia* en 1994, 2001 et 2008 et, de 2018 à 2019, en coalition avec le *Movimento cinque stelle.* Entre temps, avec Matteo Salvini, change la ligne politique du parti, qui de sécessionniste qu'il était auparavant, parvient au souverainisme. Il s'agit d'un *restyling* de façade, plus que d'un renouvellement de substance, vu que l'esprit raciste persiste à en connoter le programme, les manifestations et les prises de position.

[281] Viva5, interviewée la première fois le 22.12.2015 (00 :10 :42.4)

4.1.2. Le nouveau millénaire italien

> *Quando il governo Berlusconi prima o dopo cadrà, sul paese non sorgerà un'alba radiosa. Vi stagneranno invece i fumi tossici, i miasmi del degrado politico di questi mesi. E non si riesce assolutamente a vedere chi sarà capace, a quel punto, di intraprendere l'opera di disinquinamento*[282].
> (S. Viola, « È già marcita la nuova Italia »*, La Repubblica*, 6 décembre 1994)

Jamais mots ne furent plus prophétiques ! La décennie des années 2000 s'ouvre par les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis. Les répercussions pernicieuses qu'engendre cette tragédie au niveau mondial touchent de manière plus vive et de plus près certains pays, tel que l'Italie, dont le système économique souffre d'une faiblesse chronique. En effet, la conjoncture internationale qui mène à une récession, suite aux attaques terroristes de 2001, aggrave ultérieurement la situation déjà critique de l'appareil économique italien, en particulier la capacité de production des grands (bien que rares) complexes industriels nationaux, tels que les secteurs de la mécanique et de l'automobile. La récession n'épargne d'ailleurs pas la *Terza Italia*, formée par certaines régions comme la Vénétie, l'Ombrie, l'Émilie-Romagne et les Marches, où pendant les années quatre-vingt, donc en pleine croissance économique, plusieurs petites et moyennes entreprises avaient été créées.

À brève échéance, soit le premier janvier 2002, débute dans les dix pays adhérant au Traité de Maastricht la circulation effective de l'euro. En Italie, en l'absence d'un système de contrôles adéquats, elle entraîne une montée sensible des prix des biens de consommation, ce qui se traduit par une baisse notable du pouvoir d'achat des salariés. Deux années plus tôt, l'entrée du pays dans l'Union monétaire européenne avait demandé d'énormes sacrifices aux Italiens et provoqué une réduction ultérieure de l'État providence avec l'introduction d'un impôt extraordinaire, l'*euro tassa*, mis en place afin d'assainir le bilan économique du pays. En 2001, Berlusconi fait un retour remarqué au gouvernement, après cinq ans passés dans l'opposition. Les conflits d'intérêts ainsi que les vicissitudes judiciaires du Cavaliere suscitent un durcissement de la confrontation politique. La conflictualité sociale reprend de la vigueur dans tout le pays. Des mouvements massifs de contestation refont surface sur la place publique, comme celui contre la mondialisation ou plutôt la globalisation économique lors du sommet du G8 à Gênes. Un an plus tard, la résurgence des Brigades rouges avec le meurtre de Marco Biagi, expert du

[282] « Lorsque le gouvernement Berlusconi chutera, tôt ou tard, une aube radieuse ne se lèvera pas dans le pays. Au contraire, les fleuves toxiques stagneront, les miasmes de la dégradation politique de ces derniers mois. Et on n'est absolument pas en mesure de voir qui sera capable, à ce moment, d'accomplir l'œuvre de nettoyage ».

droit du travail, semble replonger le pays dans la noirceur des années soixante-dix. Enfin, la crise financière mondiale de 2008 finit par mettre à genoux le système de production italien.

Une charge fiscale excessive, le poids exorbitant de la bureaucratie, l'état inadéquat des infrastructures, la pauvreté des investissements dans la recherche et l'innovation, de même que le chômage des jeunes deviennent de plus en plus évidents au cours de cette période et leurs répercussions sur la qualité de vie des Italiens sont de plus en plus lourdes. En 2011, le *ventennio berlusconiano* prend fin. Berlusconi démissionne[283] et un nouveau gouvernement formé de technocrates est mis en place sous la férule de l'économiste Mario Monti. À celui-ci incombe la réalisation des réformes demandées par Bruxelles, parmi lesquelles figurent les mesures concernant la retraite dont l'âge est reporté à soixante-sept ans. C'est avec des larmes exhibées à la télévision que la ministre responsable du travail et des politiques sociales, Elsa Fornero, en fait l'annonce publique aux Italiennes et aux Italiens, le 5 décembre 2011, dans un climat d'incrédulité et de désarroi généralisé. La jeunesse est la catégorie d'âge la plus pénalisée par cette réforme, étant donné que celle-ci oblige tous les gens au-dessus de 60 ans à rester au travail, parfois cinq années de plus, voire davantage, privant ainsi les plus jeunes de nouvelles opportunités d'emploi. La loi Fornero retire aux femmes en général, et aux femmes monoparentales en particulier, la prise en charge des enfants par les grands-parents, obligeant ces mères de famille, souvent seules, à rester à la maison avec le résultat de les éloigner du marché de travail. L'appauvrissement ultérieur de ces familles monoparentales, qui sont déjà parmi les plus pauvres du pays, en est la conséquence inévitable. En 2015, bien que le standard européen concernant le taux d'occupation féminine fixe celui-ci à 60%, la proportion de femmes employées en Italie représente seulement 46,5% ; or ce pourcentage baisse à 38% après le premier enfant, et à 15,7% lorsqu'elles ont deux enfants[284]. Sur ce plan, parmi les 34 pays de l'OCDE, l'Italie se classe antépénultième, après le Mexique et la Turquie[285].

Deux autres motifs d'inquiétude troublent le début du nouveau millénaire en Italie (affectant mes interviewées et leurs familles, comme nous pourrons le vérifier par la suite) : l'affaiblissement du tissu social de la démocratie composé par la classe moyenne ainsi que le scénario incertain qui se dessine après la saison berlusconienne. En ce qui concerne le premier phénomène, au début du XXI^{e} siècle, on parlait encore de la classe moyenne comme d'une classe sociale destinée à s'élargir en constituant une sorte de « troisième société », entre une couche de personnes au (ou sous le) seuil de la pauvreté et une élite à revenus très élevés. Depuis ce temps, la classe moyenne s'est au contraire fragmentée de l'intérieur, la

[283] Au total, il y a eu quatre gouvernements de Berlusconi en tant que premier ministre : mai 1994-janvier 1995, juin 2001-avril 2005, avril 2005-mai 2006, mai 2008-novembre 2011.
[284] L. Betti, « L'azione delle donne italiane », *Il Manifesto*, 9 février 2015.
[285] L. Betti, « 8 marzo : a che punto sono le donne italiane », *Il Manifesto*, 29 novembre 2013.

fourchette des inégalités grandissant entre les plus aisés, ayant des emplois stables, et les moins fortunés exerçant des activités précaires ou en voie de disparition. L'incertitude de l'emploi ainsi que le sentiment de perte de certains privilèges reliés au statut de ces derniers alimentent leur frustration et leur ressentiment, contribuant au climat de déception générale et de découragement qui caractérise l'Italie des années deux mille. L'historien Guido Crainz, faisant allusion à l'héritage de l'époque berlusconienne, décrit ainsi le pays tel qu'il est devenu à ses yeux suite à ces événements :

> [è] un paese sfibrato, segnato dalla « rassegnazione al peggio » ; un « paese in apnea », bloccato in una « immobilità invincibile » ; una « società cinica » che « sta deragliando verso un individualismo tradizionale e riottoso al cambiamento ». Una società che « considera le questioni ideali (la cura dell'ambiente, il rispetto dei diritti delle minoranze, la conservazione dei beni culturali, il conflitto di interessi e così via) solo come il fumo che le impedisce di mordere l'arrosto delle proprie urgenze quotidiane ». Un'Italia sfiduciata dunque « senza più legge né desiderio. E impoverita : fortemente e diffusamente impoverita […] (segnata da) il disincanto di un mondo giovanile duramente colpito dalla disoccupazione, dall'incertezza, dall'esclusione[286].

Au sujet de la transformation du pays depuis le début du nouveau millénaire et les traces funestes laissées par les vingt ans de l'ère berlusconienne, Silvestra, 64 ans, partie de l'Italie en 1982 et débarquée à Montréal en 1991, décèle des changements anthropologiques ainsi qu'une transformation néocapitaliste survenus à Florence. Lorsqu'elle y retourne, normalement une fois par année, elle constate à son tour que la ville où elle a mené tout son parcours de formation humaine, politique et intellectuelle a beaucoup changé :

> Antropologicamente è cambiata moltissimo : ci sono molti stranieri, i negozi sono tenuti da persone che non parlano quasi l'italiano, […] il mercato era fiorentino e là sono persone dell'Europa dell'est […] e poi la cosa tragica non è la trasformazione antropologica, ma la trasformazione, diciamo, neocapitalistica […] per esempio, tutte le librerie sono sparite e al loro posto ci sono *fastfood* e negozi di vestiti, catene di vestiti […] le chiese per visitarle devi pagare il biglietto [...] no queste cose sono abbastanza brutte […] Certo Berlusconi è stato una calamità e che gli effetti del berlusconismo sono molto profondi, come lo dice così bene Nanni Moretti[287].

---

[286]« [Il s'agit] d'un pays épuisé, marqué par la « résignation au pire », un « pays en apnée », bloqué dans une « immobilité invincible » ; une « société cynique », en train de « dérailler vers un individualisme traditionnel et récalcitrant face au changement ». Une société qui « considère les questions idéales [mauvaise traduction – les « grands idéaux » peut-être ?] (le soin de l'environnement, le respect des droits des minorités, l'entretien du patrimoine culturel, le conflit d'intérêts, etc.) comme de la fumée qui lui interdit de profiter du "rôti" pour satisfaire ses urgences quotidiennes ». C'est une société découragée donc « sans lois ni désirs. Et appauvrie : profondément et largement appauvrie […] [marquée par] le désenchantement du monde des jeunes. Frappé par le chômage, l'incertitude et l'exclusion. » (G. Crainz, *Il paese reale. Dall'assassinio di Moro all'Italia di oggi*, Roma, Donizelli editori, 2012, p. 362-363).

[287] « [Florence] au niveau anthropologique a beaucoup changé : il y a beaucoup d'étrangers, les magasins sont gérés par des gens qui ne parlent presque pas italien […]. Le marché était florentin, là ce sont des gens de l'Europe de l'est […], mais le côté tragique n'est pas la transformation anthropologique, c'est plutôt la transformation néocapitaliste […]. Par exemple, toutes les librairies ont disparu, ayant été remplacées par des *fast food* et des magasins de vêtements […], les chaînes d'habillement. Pour visiter les églises on doit payer le billet […], ce sont des choses assez laides […]. Certes, Berlusconi a été une calamité et les effets de l'époque berlusconienne sont très profonds, comme le dit si bien Nanni Moretti. » Silvestra17, 22.02.2016, (02:59.5), 64 ans, partie de l'Italie en 1982, installée à Montréal en 1991.

Or, il y a un aspect de cette Italie frustrée, appauvrie, réduite à l'état de marchandise que ni Silvestra ni Crainz ne mentionnent, par rapport à la perception des femmes : si et comment celle-ci a changé pendant l'ère berlusconienne, suite à la conduite morale privée et publique de ce dernier, aux incalculables procès le concernant ainsi que ses acolytes, aux nombreux scandales de nature sexuelle[288] l'impliquant avec son entourage, aux lois et aux décrets proposés, voués à l'échec mais la plupart du temps adoptés par son gouvernement pour l'innocenter. Encore une fois, je laisse le soin à l'une de mes interviewées, Francesca, de décrire cette détérioration de la représentation des femmes sous le règne de Berlusconi :

> Ricordo bene Mani pulite, appunto ero già all'estero, e ricordo perfettamente la *montée berlusconienne* e devo dire anche che […] ho notato tornando in Italia, regolarmente ma a distanza comunque di un anno, due anni, eccetera, che la società che io avevo lasciato all'inizio degli anni Novanta, che era una società che stava incominciando [...] lentamente a liberarsi di quello che si può chiamare […] machismo, e dunque […] l'uomo è più intelligente della donna, le donne, guardiamo come sono vestite, eccetera eccetera, che noi tutte abbiamo vissuto da ragazzine, io ricordo al mare, la sera, passeggiare, e i ragazzi erano seduti […] e le ragazze sfilavano ed erano […] osservate ed apprezzate e questo mi sembrava essere un fenomeno meno presente, ma forse perché ero in una città universitaria, a Pisa, e quindi forse per questo non lo percepivo più, poi sono partita e ritornando dieci anni dopo, vent'anni dopo, sentivo un ritorno di questa mentalità, più forte, […] questo è, credo, una realtà che c'è sempre stata, ma che questi, gli anni Novanta e gli anni Duemila purtroppo non hanno che confermato[289].

Les vingt ans berlusconiens auraient donc contribué à exaspérer la culture sexiste d'un pays, l'Italie, qui s'est toujours fait remarquer pour son machisme malgré les grandes luttes féministes des années soixante-dix. Une vision réifiée de la femme, renforçant certains stéréotypes reliés aux rôles traditionnels qui lui sont assignés – la séductrice ou prostituée, d'une part (Ève ou « escorte ») ; l'épouse et mère exemplaire, de l'autre (la Vierge Marie ou, en sa version moderne, *Wonder Woman*) –, revient en vogue dans la société italienne par le biais des journaux et de la publicité autour du cas médiatisé du Cavaliere. Cette involution de la figure de la femme pénètre profondément dans la vie quotidienne des Italiens, en conditionnant leur mentalité et leurs comportements, leurs opinions autant que leurs actions, même les plus exécrables. Les médias nous informent presque quotidiennement de l'assassinat d'une femme, la

---

[288] Parmi tous les scandales qui ont caractérisé l'époque de Berlusconi, se démarque le *Rubygate*, lequel a occupé les salles des tribunaux ainsi que les pages des journaux du décembre 2010 jusqu'à nos jours.

[289] « Je me souviens bien de *Mani pulite*. Moi j'étais déjà à l'étranger et je me rappelle parfaitement de la montée berlusconienne. Et je dois dire aussi que […] j'ai remarqué, retournant en Italie régulièrement, mais en tout cas à distance d'un, deux ans, etc., que la société que j'avais laissée au début des années quatre-vingt-dix, étant une société en train de se libérer lentement […] de ce qu'on peut appeler [le] machisme, donc […] que l'homme est plus intelligent que la femme, les femmes, on regarde comment elles sont habillées, ce que nous toutes avons vécu comme adolescentes, je me souviens la mer, le soir, se promener et les garçons assis […] et les filles faisant leur défilé étaient […] observées et appréciées et ceci me semblait être un phénomène moins actuel, peut-être parce que j'étais dans une ville universitaire. À Pise, donc, c'est peut-être pour cette raison que je ne m'en apercevais pas, puis je suis partie et revenant dix ans, vingt ans après, je sentis un retour de cette mentalité, plus lourde, […] il s'agit d'une réalité qui a toujours existé, mais que les années quatre-vingt-dix, les années deux mile, ont malheureusement confirmée. » Francesca23, 22.03.2016, (p. 4), 50 ans, partie de l'Italie en 1991, installée à Montréal en 2013.

plupart du temps commis par un mari, un fiancé ou un ex-partenaire. Les chiffres témoignant de ce phénomène sont de plus en plus inquiétants : en 2015, on dénonce en Italie une victime de féminicide à chaque deux jours, sept meurtres sur dix se déroulant sous le toit familial. De plus, la moitié de ces femmes s'étaient auparavant tournées vers les institutions pour demander de l'aide, mais en vain. D'après certaines sources, 80%, voire 85% des femmes italiennes seraient touchées par la violence, la plupart du temps sous le masque de l'amour[290].

4.1.3. Le « pas-de-trois[291] » du catholicisme, du nationalisme et du féminisme au Québec

> *Il est particulièrement difficile d'invoquer l'identité nationale « dans une société nouvelle [...] et à plus forte raison lorsqu'il s'agit du Québec où une minorité importante est faite d'immigrants, [étant donné] la difficulté d'intégrer le passé mémoriel des nouveaux immigrants à celui de la population dont la mémoire collective remonte à plus de quatre cents ans en arrière* ».
> (A. Griffin, « Le façonnement de la mémoire et le discours sur l'indépendance »)

En ce qui concerne les années 1990 à 2016, au Québec, j'ai conservé la même périodisation adoptée pour esquisser les évènements fondamentaux touchant d'une manière ou d'une autre la vie de mes interviewées en Italie. J'y ai décelé trois grandes périodes. La première commence en 1992, avec une longue phase de croissance économique, et s'étire jusqu'au début de 2001. Les événements tragiques caractérisant cette année en particulier entraînent une nouvelle récession, suite à l'effondrement du principal produit exporté par le Québec, soit le matériel de télécommunication. La deuxième période, qui commence donc en 2001, se termine avec la crise financière de 2008, dont les secousses sont moins graves au Québec que dans le reste du Canada grâce, entre autres, aux travaux d'infrastructure entrepris par le gouvernement québécois[292]. La troisième phase, inaugurée en 2008, s'achève forcément en 2016, à la conclusion de mes entrevues. Le fait que presque la moitié de mes interviewées parties de l'Italie dans les années 90 ont choisi Montréal comme premier et définitif point d'arrivée n'est pas étonnant, vu que pendant ce temps le Québec a connu, sous beaucoup d'aspects, l'une de ses meilleurs périodes en termes de prospérité économique dans le cadre d'une accélération des investissements publics de la part

---

[290] L. Betti, « Perché Boldrini presidente è una vittoria », *Il Manifesto*, 16.03.2013 et « L'azione delle donne italiane », *Il Manifesto*, 9 février 2015.
[291] L'expression est formulée par Susan Mann afin de souligner cette particularité du Québec, à savoir la complexe connexion entre nationalisme, féminisme et catholicisme qui « parfois travaillent ensemble, parfois s'opposent » (S. Mann, 1986, chap. XII, p. 254-258).
[292] « Étude spéciale : histoire économique du Québec depuis une soixantaine d'années », www.desjardins.com/economie, 25 novembre 2014 (7.05.2020, 16 :00)

du gouvernement. Le témoignage d'Isabella est, à ce sujet, très emblématique. Elle débarque à Montréal, la première fois, en 1992, pour des raisons touristiques, en rendant visite à une amie immigrée ici avec sa famille quelques années auparavant. Malgré la distance, les couleurs de l'automne, l'amabilité des gens, le sentiment d'être chez soi l'encouragent à revenir à Montréal un an après, en 1993, pour un mois. Entre-temps, l'attitude d'Isabella a profondément changé car, de manière plus ou moins consciente, c'est son avenir qui est au cœur cette fois de son séjour. Elle me raconte :

> La seconda volta invece che son venuta qui, era […] nel 93 e ho deciso di tornare qui per […] vedere un po' com'era la situazione lavorativa, quindi con […] un'ottica un po' diversa rispetto la prima volta che era solo turismo e […] questa volta son stata un mese, però ho iniziato a lavorare […], ero venuta anche lì con visto turistico, non ci voleva neanche il visto all'epoca, […] e mi son trovata a lavorare per una conferenza, quindi a prendere dei contatti […] e mi son resa conto che le possibilità c'erano, ce n'erano molte di più rispetto a, non posso dire all'Italia, però se non altro a Roma, e allora […] ho cominciato a pensare a questa possibilità di trasferirmi.

Isabella déménage à Montréal en 1994, pour la troisième et dernière fois. Elle en conclut : « molte cose erano più facili[293] ». En effet, en peu de temps, elle reçoit son permis de résidence ainsi que l'équivalence de son diplôme, réussit tous les examens requis, s'inscrit au répertoire des traducteurs et travaille en tant qu'interprète pour des conférences importantes, comme la mission en 1997 de Jean Chrétien, alors premier ministre du Canada, en Italie. Deux ans auparavant, elle avait connu Joe Cacchione, comédien italo-québécois, avec qui elle se marie la même année. Est-ce un hasard ou, au contraire, la facilité avec laquelle un endroit comme le Québec, en pleine reprise économique, accueille les immigrants en leur offrant des opportunités de travail et d'intégration dans le tissu urbain à l'échelle de la province ? À cette question j'essaierai de répondre dans les chapitres suivants[294]. Pour le moment, je me contenterai de souligner que l'expérience des sept autres interviewées parties de l'Italie et arrivées à Montréal pendant les années quatre-vingt-dix ne diffère en rien du sentiment partagé par Isabella que tout ici était plus facile. Le témoignage de Viva, dont on vient d'entendre le commentaire trahissant déception et désaffection envers Bologne, une ville qu'elle avait auparavant aimée, confirme cette sensation de bien-être en demeurant, étudiant et travaillant à Montréal à la fin des années quatre-vingt-dix. Après son court séjour à Bologne pour terminer sa maîtrise, elle me raconte :

---

[293] « La deuxième fois que je suis venue ici, c'était en 93 et j'ai décidé d'y retourner pour […] voir un peu comment se passait la situation du travail, donc […] dans une optique un peu différente par rapport à la première fois, lorsque c'était seulement du tourisme et […] cette fois-ci j'y suis restée un mois, mais j'ai commencé tout de suite à travailler […]. J'étais même arrivée là avec un visa touristique, à cette époque aussi le visa n'était pas nécessaire […] et je me suis retrouvée à travailler pour une conférence, donc à prendre des contacts […] et je me suis rendue compte qu'il y avait beaucoup plus de possibilités en comparaison avec, je ne peux pas dire l'Italie, mais tout au moins Rome, et alors […] j'ai commencé à penser à cette opportunité de m'y rendre. » « Beaucoup de choses étaient plus faciles. » Isabella29, 18.05.2016 (p. 4-5), 49 ans, installée à Montréal en 1994.

[294] Dans ce même chapitre, à la section 3 : « Partir est un peu mourir… arriver il y a la mer à la moitié ».

> Je suis retournée à la course à Montréal en pensant que c'était bien le paradis et qu'en Italie la société en avait vraiment beaucoup encore à parcourir [*sic*] avant de devenir acceptable. Et à ça j'ai pensé beaucoup, donc encore une fois j'ai pas pensé à mon état d'immigrante, mais je pensais que c'était beaucoup plus civilisé la norme d'ici ; or la notion d'ici est une notion un peu biaisée parce que ici, qu'est-ce que « ici » Montréal, c'est une métropole, pas une métropole énorme, mais reste que c'est une métropole, donc oui elle est passablement multiethnique, l'intégration sociale s'y fait probablement mieux que dans une ancienne ville moyenne italienne[295].

Si on analyse maintenant cette même période sous l'angle des avancées et conquêtes concernant les femmes, il faut mentionner que c'est en 1990, au Québec, et en particulier dans le milieu universitaire, que le Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche sur les femmes (GIERF), constitué en 1976 à l'UQAM, est intégré à l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF). L'économiste et sociologue Ruth Rose nous informe à ce sujet que

> ce n'est que dans les années quatre-vingt-dix que l'IREF a créé une concentration formelle en études féministes, d'abord au baccalauréat, ensuite à la maîtrise […]. Les professeures du GIERF ont aussi conçu un programme impressionnant de recherches féministes, se sont activement impliquées dans les services à la collectivité avec des groupes de femmes à l'extérieur de l'université et ont joué un rôle dans la défense des intérêts des femmes à l'intérieur de l'université, notamment dans des domaines comme la féminisation des titres, la politique contre le harcèlement sexuel et l'accès à l'égalité dans l'embauche[296].

Grace aux luttes féministes, de 1980 à la fin des années 1990[297], d'autres mesures sont prises par le gouvernement québécois visant, d'un côté, à faciliter la vie des travailleuses en assumant le financement de base des services de garde et, de l'autre, à soutenir les femmes victimes de violence conjugale en adoptant une politique d'investissement dans les maisons d'hébergement destinées à accueillir ces dernières. Par contre, pendant cette même période et malgré l'expansion économique, certains secteurs concernant des questions de sécurité sociale et de fiscalité, auparavant soutenus et financés par l'État Providence[298], sont négligés. Dans un essai publié en 2000, Rose souligne que « les victoires dans ce domaine ont été peu nombreuses depuis vingt ans. Tout au plus, la contestation populaire a-t-elle réussi à freiner ou à faire nuancer les coupes que les gouvernements voulaient pratiquer[299] ». La Commission

---

[295] Viva5, interviewée la première fois le 22.12.2015 (00 :10 :43), 40 ans, installée à Montréal en 1998. Cet extrait sera repris et commenté par la suite lorsque j'aborderai la perception que ces femmes avaient de leur migration au moment de leur départ de l'Italie (chapitre 7, section 3 : « Bilan et perception de la migration »).

[296] R. Rose, « Une économiste critique et féministe dans le Québec des années soixante-dix à quatre-vingt-dix », *Cahiers de recherche sociologique*, 34, 2000, p. 55–77, https://doi.org/10.7202/1002427ar (8.05.2020, 14:30).

[297] La marche de 200 km sous le thème de « Du pain et des roses » en est un exemple emblématique, d'autant que, encore de nos jours, cet évènement est cité comme « un point tournant pour le mouvement des femmes au Québec, qui a réactualisé le féminisme, qui a généré de nouveaux courants de sympathie, convaincu nombre de sceptiques, autant chez les hommes que chez les femmes, de la légitimité d'une lutte pour l'amélioration des conditions de vie des femmes. C. Maillé, « Féminisme et mouvement des femmes au Québec. Un bilan complexe », *Globe*, 3 (2), 2000, p. 87–105. https://doi.org/10.7202/1000583ar (9.05.2010, 14:00).

[298] Sur l'origine de l'État providence, voir Dominique Marshall, *Aux origines sociales de l'État providence. Familles québécoises, obligation scolaire et allocations familiales 1940-1955,* Montréal, PUM, 1988.

[299] R. Rose*, Op. cit.,* p. 70.

des droits de la personne et des droits de la jeunesse[300] met en évidence ce recul de l'État Providence dans une étude concernant les mutations et les enjeux sociétaux au Québec de 1975 à 2000. C'est aussi pendant les années 1990 que le taux de chômage monte à long terme, que la situation des jeunes empire et que les inégalités sociales et le clivage entre les sexes augmentent. L'exigence de flexibilité**,** la précarisation du travail, en plus de l'abolition des allocations familiales, remplacées à partir de 1992 par des prestations fiscales et des crédits d'impôt calculés en fonction du revenu familial, font en sorte que certaines catégories sociales sont plus exposées à l'indigence, par exemple les personnes vivant seules, les familles monoparentales, les femmes et les jeunes. Le taux d'appauvrissement de ces derniers progresse, de 1990 à 1995, de 33% pour les moins de 35 ans. Le revenu des femmes travaillant à temps plein, malgré une légère amélioration, reste tout de même inférieur à celui des hommes, soit 75% du revenu des hommes en 1997 comparativement à 63% en 1975. De plus, bien que les travailleuses occupent 81% des emplois nouvellement créés[301], il s'agit d'activités à temps partiel et, le plus souvent, précaires. L'exclusion sociale et de nouvelles formes d'insécurité accompagnent ces mutations, touchant la sphère publique autant que privée. D'une part, la violence conjugale monte et, de l'autre, les mariages déclinent en faveur des unions libres, des couples sans enfants, des naissances hors mariage et des familles monoparentales[302]. Voici le commentaire que Lella, 50 ans, installée à Montréal en 1998, fait à ce propos :

> da una parte queste donne volevano appunto liberarsi dell'uomo, non essere soggette all'uomo, fare un figlio quando vogliono loro, non sposarsi, infatti il matrimonio è molto basso nel Québec, essere capaci di partire quando vogliono, eccetera, da una parte c'è molta aggressività… però dall'altra, l'altra faccia della medaglia di queste donne, che poi alla fine sono donne sole, donne che molto spesso si mettono in condizione di povertà con dei bambini, perché sono famiglie monoparentali, non hanno abbastanza sostegno dalla famiglia d'origine, eccetera, per cui sono donne che in realtà si mettono a rischio, per cui sono donne più predisposte alla depressione, al *burn out,* a fare vivere questi bambini in condizioni di grosso stress, veramente di povertà, un grosso problema in Québec, della povertà delle donne monoparentali[303].

---

[300] La Commission des droits de la personne est créée en juin 1976 à la suite de l'entrée en vigueur de la Charte des droits et libertés de la personne. En 1995, la Commission des droits de la personne et la Commission de protection des droits de la jeunesse fusionnent pour former la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse http://www4.gouv.qc.ca/fr/Portail/citoyens/programme-service/Pages/Info.aspx?sqctype=mo&sqcid=158 (8.05.2020, 15:30).

[301] « Ainsi, bien que les femmes occupent 80,9 % des 650 000 emplois créés au Québec durant les vingt dernières années (1980-2000), près de la moitié de ces emplois sont à temps partiel, alors qu'une forte proportion de travailleuses souhaiteraient un poste à temps plein. », F. Fournier et M. Coutu, « Étude n. 1. Le Québec et le monde 1975-2000 : mutations et enjeux *», Après 25 ans. La charte québécoise des droit et libertés,* Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, p. 11 http://www.cdpdj.qc.ca/publications/bilan_charte_etude_1.pdf (5.09.2021, 11 :50).

[302] *Ibid.* (8.05.2020, 16 :30).

[303] « D'un côté, ces femmes voulaient se libérer de la figure masculine pour n'être plus soumises à l'homme, mettre au monde un enfant lorsqu'elles le voulaient, ne pas se marier (en fait, le taux de mariage est à un niveau très bas au Québec), partir quand elles le désirent, etc. ; d'un côté il y a beaucoup d'agressivité […]. Par contre, de l'autre côté, le revers de la médaille de ces femmes est qu'elles sont finalement des femmes seules, des femmes qui se retrouvent souvent en situation de pauvreté, elles ainsi que leurs enfants, parce que ce sont des familles monoparentales qui ne reçoivent pas assez de soutien de la part de la famille d'origine, etc., raison pour laquelle il s'agit de femmes qui se mettent en danger, étant plus prédisposées à la

Si, pendant les années 1990, certains problèmes concernant la sphère sociale semblent émerger, durant la décennie suivante pauvreté et insécurité vont s'aggraver de manière plus significative en raison des événements tragiques caractérisant l'année 2001, soit au tout début de l'éclatement de la bulle technologique et, après seulement quelques mois, les attentats des **t**ours jumelles du 11 septembre 2001. La récession qui s'ensuit touche d'abord les États-Unis et, par le biais de la mondialisation, le reste de l'économie mondiale jusqu'à la crise financière qui mène à la privatisation, aux licenciements, à la dérèglementation du marché et à la libéralisation de l'économie. Au Québec, au fur et à mesure qu'on délègue davantage au secteur privé, qu'on procède à des coupures budgétaires et que les technologies investissent l'économie et le quotidien des individus, l'État Providence se transforme en « État Provigo[304] » dans le sens que les revendications sociales s'affaiblissent et les intromissions de l'État dans la vie privée sont plus marquées. De plus, dans la province francophone, « la question nationale et le modèle hérité de la Révolution tranquille […] colorent les débats et orientent les politiques économiques de l'État[305] » avec des effets souvent contradictoires : d'une part, le nationalisme semble encourager la participation des gens à la vie institutionnelle, ce « qui explique peut-être, en partie, l'important taux de participation électorale des Québécois par rapport à l'ensemble de leurs voisins nord-américains[306] », mais, d'autre part, le climat de tensions entre le Québec et le Canada, le provincial et le fédéral, les francophones et les anglophones s'accentue autour de la question, cette dernière tension étant aiguisée par la soi-disant troisième solitude constituée par les allophones, soit les migrants et, plus précisément, les migrants italiens[307].

En ce qui concerne l'immigration, en général, le Québec privilégie une certaine ouverture à la différence par le biais d'une série de mesures législatives comme la Charte québécoise des droits[308] et, en 1986, la Déclaration du gouvernement sur les relations interethniques et interraciales. Malgré ces mesures, la croissance et la diversification de la migration risquent de poser problème pour une minorité de la population, le nouvel arrivant étant parfois « doublement bouc émissaire, pointé du doigt lors des

---

dépression, au *burn out,* à faire vivre ces enfants dans des conditions de gros stress, de vraie pauvreté. La pauvreté des femmes monoparentales est un gros problème au Québec. » Lella, 28.04.2016 (00:00:44.0), 50 ans, installée à Montréal en 1998.

[304] À partir des années 1980, « l'expression "Québec Inc." devint en vogue. Fruit d'un nationalisme économique, ce phénomène concrétisait l'alliance entre les secteurs privé et public, voire coopératif, sous l'impulsion de l'État », F. Fournier et M. Coutu, *Op. cit*. p. 22.

[305] *Ibid*.

[306] *Ibid.* p. 37.

[307] Les « trois solitudes » est une expression de l'écrivain italo-québécois Filippo Salvatore désignant l'isolement des deux peuples fondateurs du Canada, français et anglais (à l'exclusion des autochtones), auquel s'ajoute la communauté italienne.

[308] La Charte des droits et libertés de la personne, aussi appelée la « Charte québécoise », est adoptée à l'unanimité par l'Assemblée nationale du Québec le 27 juin 1975. Voir aussi le chapitre 3, section 3.4.

crises économiques, et otage du débat national lorsqu'il est sommé d'être loyal à l'un ou l'autre "camp". De plus, le climat créé par les actions terroristes du 11 septembre 2001 laisse craindre une méfiance accrue à l'encontre de certaines communautés[309] ». Les femmes que j'ai interviewées, arrivées pendant les années deux mille, sont en général mieux préparées à déceler les limites de leur expérience dans la nouvelle terre d'accueil. Même là, il faut faire la différence entre celles qui se sont installées à Montréal avant la crise financière de 2008 et les autres qui y sont venues après cette date. Je me limiterai ici à citer deux extraits illustrant les sentiments opposés de Clara, 46 ans, débarquée en 2005, enceinte de huit mois, et de Leonilde, 62 ans, atterrie à Montréal en 2005, partie trois ans après et revenue en 2012. D'abord, le commentaire tout à fait enthousiaste de Clara :

> On a toujours pensé avec Fabio [son conjoint] quand on n'avait vraiment pas trop de meubles, quand on voyait les gens à deux heures du matin se balader dans les rues de Mille End avec des cheveux fleurissants, perpendiculaires à la tête, et personne se tourne, personne se tourne, là peut-être on va y arriver [en Italie], […] c'était fantastique, c'était merveilleux, pour nous arriver ici, c'était merveilleux dans le sens que […] tout de suite on a eu cette union *common law*, tout de suite cette enfant était déclarée, c'est de deux, mais s'il est né ailleurs, à droite à gauche, […] nous on a fait la famille dans le sens que les deux ont la responsabilité sur l'enfant, tout était hyper facile, personne a fait des commentaires[310].

Leonilde, pour sa part, raconte de façon très différente sa deuxième installation à Montréal. Entre temps, cette interviewée a reçu son permis de résidence permanente et, de professeure invitée qu'elle était auparavant, est devenue depuis 2012 étudiante au doctorat et, de ce fait, immigrée.

> è stata tutta un'altra avventura, molto più difficile questa volta, perché questa volta davvero ero un'immigrata, la prima volta […] avevo un lavoro che era gratificante sotto tutti i punti di vista, la scoperta di un mondo che non conoscevo e che mi era piaciuto immensamente, invece questa volta, il mondo, la società la conoscevo e ho avuto l'occasione per conoscerla meglio e per scoprire che non era così, che non era proprio un paradiso terrestre, ma che c'erano delle magagne e che io, in quanto immigrata, avevo delle difficoltà […] e come immigrata ho avuto subito un impatto, un brutto impatto[311].

Une même déception habite Sonja, 44 ans, atterrie à Sherbrooke en 2009, quand elle s'installe à Montréal l'année suivante, lorsque le coût de la vie commence à monter et que les loyers des appartements deviennent prohibitifs :

> venire a vivere a Montreal, ho dovuto fare un compromesso, cioè a Sherbrooke avevo un grandissimo tre e

---

[309] F. Fournier et M. Coutu, *Op. cit*. p. 42. Concernant les relations interethniques, plus précisément entre mes interviewées et les autres ethnies composant la société montréalaise et québécoise, plusieurs sections de la thèse traitent de ce sujet dans les chapitres suivants. Voir, par exemple, le chap. 5 à la section 5.1.2, , 5.1.3 et 5.2.3 ; chap. 6, section 6.2.1.

[310] Clara, 1ère session : 12.03.2016 (01:08:32.9).

[311] « Ç'a été toute une autre aventure, bien plus difficile cette fois-ci, parce que cette fois j'étais une immigrée à part entière. La première fois […] j'avais un travail qui était en tout point gratifiant, la découverte d'un monde inconnu que j'avais immensément aimé ; cette fois-ci, au contraire, ce monde, cette société, je les connaissais et j'ai eu l'opportunité de mieux les connaître en découvrant que ce n'était pas un paradis terrestre, qu'il y avait des problèmes et que moi, en tant qu'immigrée, j'avais des difficultés […]. Et comme immigrée, j'ai eu tout de suite une mauvaise impression. » Leonilde32, 27.04.2016 (01:00:16.3) À ce moment de son entrevue, Leonilde raconte un épisode qu'elle a vécu à son arrivée à Montréal, en 2012, concernant le harcèlement qu'elle a subi, en tant que femme et immigrée, par un employé de la Régie de l'assurance maladie. Sur le même sujet, on peut se rapporter à une autre anecdote racontée à la fin du chapitre 5, section 5.3.1.

> mezzo, un appartamento molto bello per 380 dollari al mese, e a Montreal per quella cifra avevo una camera, e quindi […] all'inizio avevo solo la camera a Maria Goretti, poi ho iniziato a condividere l'appartamento, insomma praticamente non avevo una spazio mio, proprio zero […] è stata dura, dura vivere in quel modo e a volte, molto spesso, ma tante volte di far la domanda, dici « ma ne vale veramente la pena ? ma voglio tornare in Italia a fare la badante, non importa, vado a lavorare e a coltivare pomodori » e così, perché veramente è stata molto dura, solo nel 2015 sono cominciati ad arrivare i primi frutti[312].

Le témoignage de Luisa confirme la montée des prix et les coupures budgétaires réalisées par le Québec pendant la deuxième décennie des années 2000. Originaire de Gênes et ayant terminé ses études en langues étrangères à l'Université de sa ville natale à l'âge de 27 ans, Luisa déménage à Montréal. On est en 2010 et une impulsion intérieure autant qu'extérieure, déterminée par le contexte italien autant que canadien, l'encourage à choisir le Canada, voire le Québec. En Italie, pour ceux qui désirent s'engager dans l'enseignement, il faut avoir de l'expérience, des habilités et beaucoup de patience, ce qui représente environ trois ans d'attente. Au Canada, en 2010, les listes de professions en demande révèlent un besoin énorme d'enseignants : selon mon interviewée, près de 600 postes sont à pourvoir dans toutes les écoles et à tous les niveaux, des garderies aux écoles secondaires. De plus, l'envie de voir ce qu'il y a au-delà de l'océan motive Luisa de manière irrésistible, elle qui a longtemps voyagé et travaillé sur les bateaux en tant que sous-officier naval. Un permis vacances-travail lui est facilement octroyé par le Québec, grâce notamment à sa connaissance de l'anglais et du français. En 2010, Luisa débarque à Montréal et, deux semaines plus tard, enseigne l'italien dans le cadre du Programme d'enseignement des langues d'origine (PELO). Son permis de travail expiré, elle retourne à Gênes mais de façon tout à fait temporaire car, entre-temps, elle a obtenu l'équivalence de ses diplômes universitaires et accompli toutes les démarches nécessaires pour obtenir la résidence permanente. Montréal l'a charmée, la vie lui semble bien plus facile qu'en Italie. Ici, on peut être employé selon ses propres compétences, capacités et désirs et fréquenter les gens et les communautés que l'on préfère, anglophone autant que francophone ou italienne. Au mois d'août 2014, le permis de résidence permanent en poche, Luisa revient dans la ville qui l'a tant fascinée, mais celle-ci a changé, comme le Canada du reste (incluant le Québec) :

> non è più il Canada del 2010 […] Nel 2010 c'era molta più spinta economica, […] non è una situazione negativa, ma non è neanche più […] quella situazione florida dove […] tutto si trovava a portata di mano, sicuramente sono due realtà diverse […] (il costo della vita) è aumentato moltissimo […] tanto tanto tanto […] col fatto che si aumenta il costo della vita […] si abbassa anche la qualità della vita, perché […] magari prima potevi permetterti delle cose che poi non puoi più permetterti, […] insomma tutto sommato il primo anno è sicuramente

[312] « [Pour] venir vivre à Montréal, il fallait faire un compromis, soit à Sherbrooke où j'avais un très grand trois et demi, un appartement très beau pour 380 dollars par mois, soit à Montréal où pour le même prix j'avais une chambre. Et donc […], au début, j'avais juste une chambre à Maria Goretti [une résidence pour femmes seules], puis j'ai commencé à partager un appartement. En somme, je n'avais pratiquement pas d'espace pour moi, même aucun […]. Ç'a été dur, dur de vivre ainsi et, parfois, même souvent, à faire plusieurs fois des demandes [d'emploi], au point où tu te dis : "Mais, est-ce que ça vaut vraiment la peine ? Mais, je veux retourner en Italie à faire l'auxiliaire de vie, je vais travailler à cultiver les tomates". J'en étais là, parce que ç'a été très dur, c'est seulement en 2015 que sont arrivés les premiers résultats ! » Sonia21, 14.03.2016 (00 :54:10.2).

> dura, il primo anno è molto difficile, […] ho lavorato anche in un'impresa di pulizia notturna, quindi ho fatto tanti lavori […] fondamentalmente lo stato del Québec ha ritirato tanti fondi per l'insegnamento delle lingue d'origine, quindi insomma nel mio caso è stato […] un po' più problematico trovare ecco[313].

Je reviendrai plus en détail sur certains événements importants qui caractérisent les trois périodes identifiées entre 1990 et 2016 dans les chapitres suivants[314], mais notons déjà ici quelques repères-clés. Durant les années quatre-vingt-dix, dans la province québécoise, le deuxième référendum sur la souveraineté-association compte parmi les vicissitudes politiques les plus attendues et explosives de cette période. Celui-ci est mené par Jacques Parizeau, chef du Parti québécois et premier ministre du Québec à partir de 1994, avec le soutien de Lucien Bouchard**.** Après l'échec de l'accord du Lac Meech[315] et sa démission du parti fédéral conservateur, ce dernier avait fondé un nouveau parti fédéral voué à la défense des intérêts du Québec : le Bloc québécois. Le deuxième référendum, comme celui de 1980, se conclut par l'amère défaite du « oui », bien que cette fois-ci la participation des Québécois soit très élevée (94 %) et que l'écart entre les deux clans soit très serré, le « non » n'atteignant que 50,6 % des votes comparativement à 60% lors du premier référendum. Les déclarations de Jacques Parizeau lors du dévoilement du résultat a enflammé le climat politique et social de la province : en effet, il imputait en partie au vote ethnique l'insuccès du projet indépendantiste[316]. La même année, Parizeau démissionne et, l'année suivante, Lucien Bouchard prend sa relève à la tête du Parti québécois et devient Premier ministre du Québec. Au moment du référendum de 1995, le mouvement féministe québécois ne parvient pas à se positionner clairement sur la question identitaire [317]. Il n'y a pas non plus de position officielle

---

[313] « Ce n'est plus le Canada de 2010 […]. En 2010, il y avait un élan économique […], [maintenant, en 2016] la situation n'est pas négative, mais ce n'est pas […] une situation prospère où […] tout était à portée de main, certes ce sont deux réalités bien différentes […]. [Le coût de la vie] a monté beaucoup […] beaucoup, beaucoup, beaucoup […] si le coût de la vie monte […] la qualité de la vie descend, parce que […] avant on pouvait se permettre des choses qui, après, ne sont plus accessibles […]. La première année a été vraiment très difficile […], j'ai même travaillé dans une entreprise de nettoyage de nuit, donc j'ai fait beaucoup de travaux […]. L'État québécois a coupé beaucoup de ressources dans l'enseignement des langues d'origine, donc en conclusion, dans mon cas, trouver un emploi a été […] un peu plus problématique. », Luisa11, 25.01.2016 (p. 8-9), 33 ans, installée définitivement à Montréal en 2014.

[314] Dans le chapitre 5, j'aborderai la question du débat linguistique et la montée du nationalisme au Québec respectivement aux sections 5.1.3 et 5.3.1; et les principales conquêtes féministes au chapitre 6, section 6.1. Au sujet des deux modèles multiculturel et interculturel, j'en ai déjà esquissé les grandes lignes dans la première partie de la thèse et la section concernant la mise en contexte de la politique migratoire canadienne et québécoise.

[315] L'accord du Lac Meech, négocié en 1987 et qui devait être adopté en 1990, visait à faire entrer le Québec dans le texte de loi de la Constitution canadienne rapatriée en 1982.

[316] Les mots exacts que le premier ministre Jacques Parizeau prononça après la victoire du « Non » avec 50,58 % des suffrages au référendum de 1995 furent : « C'est vrai, c'est vrai qu'on a été battus, au fond par quoi ? Par l'argent puis des votes ethniques, essentiellement » dans « Référendum de 1995 : la déclaration choc de Jacques Parizeau décortiquée », https://www.ledevoir.com/politique/quebec/588468/referendum-de-1995-la-declaration-choc-decortiquee 4.09.2021 (12.55).

[317] Chantal Maillé, « Les groupes de femmes et la question nationale au Québec » dans Michel Sarra-Bournet (dir.), avec la collaboration de Jocelyn Saint-Pierre, *Les Nationalismes au Québec du XIX^e^ au XXI^e^ siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001. Le manque d'une position précise de la part des féministes avait aussi caractérisé le premier référendum, organisé par le gouvernement de René Levesque en 1980. Cependant, le mouvement des Yvettes avait fait exception puisque ses

de la part du gouvernement québécois sur la question de la diversité culturelle, soit la présence de différentes communautés autochtones ou issues de l'immigration autre que d'origines britannique et française sur son territoire[318].

En 2007, la Commission de la consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (mieux connue sous le nom de Commission Bouchard-Taylor, du nom des deux coprésidents, l'historien Gérard Bouchard et le philosophe Charles Taylor) est créée par Jean Charest, premier ministre et chef du Parti libéral du Québec, afin de promouvoir dans la province « une culture commune bâtie sur le respect des droits universels et de la diversité[319] ». Dans son rapport final, le gouvernement du Québec est invité à assumer une politique interculturelle pour gérer les relations entre la majorité francophone et les minorités ethnoculturelles selon quatre principes : le respect des droits des individus relatifs à leur appartenance d'origine ; la neutralité de l'État en matière religieuse ; la protection de la langue française ; et l'élargissement de l'autonomie de la province concernant la gestion de la diversité. Le modèle interculturel québécois est proposé en tant que troisième voie entre la politique d'assimilation européenne et le multiculturalisme canadien. Le Québec n'aurait pas adhéré à ce dernier à cause de ses nombreuses limites : le manque d'une véritable intégration des migrants ; le risque d'isolement et de ghettoïsation des communautés immigrantes ; et l'absence d'une définition de l'identité canadienne en tant que culture majoritaire. Par ailleurs, même le modèle interculturel proposé par Gérard Bouchard, que l'historien et sociologue québécois présente et défend dans son essai *L'Interculturalisme. Un point de vue québécois,* n'est pas épargné par la critique : « L'interculturalisme québécois proposé par Gérard Bouchard comporte des ambiguïtés conceptuelles qui peuvent conduire le lecteur à une interprétation « nationaliste conservateur » du modèle de gestion exposé. En effet, ses arguments, […], semblent promouvoir la défense des valeurs et de la tradition de la seule nation québécoise[320] ».

Le débat se poursuit jusqu'en 2012. Cette année-là, Jean Charest n'est pas réélu à Québec et le Parti Québécois fait son retour au pouvoir avec la députée Pauline Marois. C'est sous son mandat que le débat sur la laïcité est lancé avec le projet de la loi 60, communément appelée Charte des valeurs québécoises ou Charte de la laïcité, visant à rédiger des règles communes pour vivre dans un État laïc au Québec. Le projet est déposé le 7 novembre 2013 à l'Assemblée nationale. Il prône, entre autres, une

---

membres s'étaient exprimées de manière claire en faveur du « non » et en réponse à la déclaration sarcastique de Lise Payette, ministre de la Condition féminine, à propos des femmes qui appuyaient le fédéralisme.

[318] Voir Gilles Dupuis, « De l'interculturel au transculturel : les écritures migrantes au Québec », *Revue japonaise des études québécoises*, nº 6, 2014, p. 16-29.

[319] M. M. Macià, « Compte rendu de Gérard Bouchard, *L'Interculturalisme. Un point de vue québécois* », *Ethnologies*, 35 (1), 2013, p. 186, https://doi.org/10.7202/1026460ar 3.10.2020 (16:30).

[320] M. M. Macià, *Op. cit.,* p. 190.

révision de la Charte des droits et libertés de la personne (en vigueur depuis 1976) et la prohibition du port des signes religieux par le personnel de l'État. Le projet tombe aux oubliettes avec la défaite du Parti Québécois et de Pauline Marois aux élections de 2014 (remportées par le Parti libéral). Pourtant, la question de la laïcité demeure ouverte et irrésolue et engendre régulièrement des débats et des divisions dans la société québécoise. Parmi les documents, les publications et les essais concernant ce sujet (plutôt rares vu l'actualité et la nature délicate de l'argument), je me suis penchée sur un article dont la perspective me paraît particulièrement pertinente et appropriée à mon propos. Il s'agit de « Dans leur propre intérêt » : La Charte des valeurs québécoises, ou du danger de la religion pour les femmes » de Lori G. Beaman et Lisa Smith, dans lequel les auteures focalisent leur attention sur la relation entre la laïcité et l'égalité de genre. En analysant les mémoires présentés à l'Assemblée nationale à l'occasion du débat de la Charte des valeurs, les deux chercheuses concluent que ces documents présentent « les femmes, croyantes ou non, pratiquantes ou non, comme des êtres en mal de protection[321] », comme si elles n'étaient pas en mesure d'agir par elles-mêmes. Il y aurait donc une attitude patriarcale autant dans la laïcité promue par la Charte des valeurs que dans le domaine religieux, l'égalité de genre ne relevant ni de l'une ni de l'autre. De plus, ces mêmes textes se proposent de défendre les droits et libertés des femmes, mais détournent leur attention de l'oppression, de la violence et de la subjection sexuelle auxquelles les femmes sont soumises, encore de nos jours et aussi au Québec.

Sur tous ces thèmes qui ont marqué profondément la société et la culture québécoises, je reviendrai dans les chapitres et les sections suivantes, en examinant les entrevues que j'ai réalisées durant ma recherche qui abordent ces questions. À ce stade-ci de mon étude, je me limiterai à mentionner que mes interviewées font rarement la distinction entre le modèle multiculturel et le modèle interculturel, et tendent plutôt à mélanger les deux concepts qui sont à la base de ces modèles en les utilisant comme synonymes. Il y a tout de même quelques exceptions, telle Denise qui, pendant son entretien, résume et définit les trois notions – multiculturelle, interculturelle et transculturelle –, ces dernières étant au cœur de son mémoire de maîtrise et de sa thèse de doctorat. Pour illustrer la différence entre ces trois concepts, elle a recours à une métaphore forestière suggestive, celle de l'arbre solitaire, des arbres à deux ou en couple, et des racines qui ne s'effleurent jamais ou qui s'unissent en générant une nouvelle entité :

---

[321] L. G. Beaman et L. Smith, « "Dans leur propre intérêt" : La Charte des valeurs québécoises, ou du danger de la religion pour les femmes », *Recherches sociographiques*, 57 (2-3), 2016, p. 475–504. https://doi.org/10.7202/1038436ar. Sur ce sujet, voir aussi Sirma Bilge, « "… alors que nous, Québécois, nos femmes sont égales et nous les aimons ainsi" : La patrouille des frontières au nom de l'égalité de genre dans une "nation" en quête de souveraineté », *Sociologie et société*, 42, 1, 2010, p. 197-226.

> Io ho fatto la tesi di master che si chiamava Il paradigma dell'interculturalismo e poi non avevo finito di analizzare la questione, sono andata a fare una tesi di dottorato che si chiama *L'approche interculturelle au théâtre,* […] (dove) ho analizzato il fenomeno multiculturale, interculturale e transculturale, cercando di vederne le differenze. Allora multiculturale […] è quando hai dei compartimenti stagni, delle culture che sono contigue ma non in contatto, non c'è relazione; nell'interculturalismo, le culture sono lì, ognuna esiste per se stessa, non si fa fagocitare dall'altra, ma c'è un trait d'union […] uno scambio, un dialogo, un *espace commun*, si crea uno spazio comune, ma ognuna resta quello che è, io non voglio negare la mia italianità, ma sono pronta a entrare in contatto col quebecchese e vedere come ci possiamo arricchire mutualmente senza che io perda la mia identità, però**…** la transculturalità è interessante, ma il transculturale sono i miei figli, cioè […] nel multiculturalismo abbiamo due individui, nell'interculturalismo abbiamo una relazione d'amore ma ognuno resta, […] non fa ombra all'altro, ognuno è un albero, siamo vicini ma ognuno ha le sue radici e possiamo restare vicini lo stesso, nel transculturalismo facciamo un figlio insieme, il figlio è il prodotto del transculturale, ma a me non mi interessa perché io sono un'interculturale, non sarò mai transculturale[322].

Concernant le débat qu'il y a eu au Québec dans les années 1980-1990, surtout en littérature et sur la scène culturelle, entre interculturel et transculturel, en réaction contre le multiculturalisme canadien, on assiste à l'émergence d'un nouveau phénomène littéraire : la littérature de la « transmigrance ». Celle-ci représente un dépassement des deux tendances littéraires dominantes de la décennie précédente, à savoir la tradition nationale de « souche » et les écritures migrantes, qui s'étaient développées en parallèle sans jamais se croiser. La transmigrance représente, au contraire, la rencontre (et, j'ajouterais, l'ouverture) de l'une vers l'autre et *vice versa* produisant un échange mutuel de styles, de thèmes et d'influences[323]. Cette attitude est bien représentée par deux revues qui naissent et sont publiées entre les années 1980 et 1990, en l'occurence *Dérives*, magazine interculturel visant à établir un dialogue entre la culture dominante et les cultures minoritaires, et *Vice Versa*, revue transculturelle fondée par un groupe d'intellectuels d'origine italienne prônant la production d'une nouvelle culture hybride et métissée. C'est donc sur le plan notamment culturel que ces deux concepts, interculturel et transculturel[324], apparaissent et s'imposent, coexistant, parfois même se chevauchant. Au contraire, sur

---

[322] « Le titre de ma thèse de master était "Le paradigme de l'interculturel". Puis, n'ayant pas fini d'analyser la question, j'ai fait une thèse de doctorat qui s'intitule *L'approche interculturelle au théâtre,* […] [dans laquelle] j'ai analysé le phénomène multiculturel, interculturel et transculturel en essayant d'en voir les différences. C'est multiculturel […] lorsqu'on a des compartiments étanches, des cultures qui sont contiguës mais qui ne sont pas en contact ; dans l'interculturel les cultures sont là, chacune existe pour elle-même, elle ne se laisse pas phagocyter par l'autre, mais il y a un lien […] [il y a] un échange, un dialogue, un *espace commun*, […] mais chacune reste ce qu'elle est, je ne veux pas nier mon italianité, mais je suis disponible à entrer en contact avec le Québécois et vérifier de quelle manière nous pouvons nous enrichir mutuellement sans que je perde mon identité. […] Le transculturel est intéressant, mais il appartient à mes enfants […]. Dans le multiculturalisme il y a deux individus, dans l'interculturel nous avons une relation amoureuse, mais personne […] ne fait de l'ombre à l'autre, chacun est un arbre, nous sommes proches mais chacun a ses racines et nous pouvons rester proches également, Dans le transculturel, nous mettons un enfant au monde, l'enfant est le produit du transculturel, mais cela ne m'intéresse pas, je suis une interculturelle, je ne serai jamais transculturelle. » Denise24, deuxième session 2.05.2016 (00:21:39.4), 54 ans, installée à Montréal en 1985. Ce témoignage sera repris lorsque j'aborderai la question des relations entre mes interviewées et les gens du Québec.

[323] *Ibid.*

[324] *Ibid.* Sur culture, interculture, transculture voir aussi Pierre L'Hérault, « L'intervention italo-québécoise dans la reconfiguration de l'espace identitaire québécois », dans *Italies imaginaires du Québec*, sous la direction de Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2003, p. 179-202 ; Pierre Nepveu, « La

la scène politique, le concept d'interculturalité domine tandis que le second (la transculturalité) reste le fait d'une belle utopie irréalisable.

Passion du retour : écritures italiennes au Québec », dans *Writing Ethnicity. Cross-cultural Consciousness in Canadian and Québécois Literature*. Toronto, ECW Press, 1996, p 105-115 ; Sherry Simon et David Leahy, « La recherche au Québec portant sur l'écriture ethnique », dans *Ethnicity and Culture in Canada : the Research Landscape*, Toronto, University of Toronto Press, 1994, p. 387-409. Sur la nouvelle culture « immigrée », voir Micheline Labelle et Martine Paquin, *Ethnicité, racisme et intégration de jeunes. Les discours de leaders d'origine italienne de la région de Montréal,* Département de sociologie de l'Université du Québec de Montréal, 1993. Sur l'interculturel et le multiculturel, voir Micheline Labelle, « Multiculturalisme, interculturalisme, antiracisme : le traitement de l'altérité », *Revue européenne des migrations internationales*, 31, 2, 2015, p. 31-54 https://journals.openedition.org/remi/7255 4.09.2021 (14:10). Danielle Juteau, « Ethnicité, nation et sexe-genre » dans *Les cahiers du Gres,* Volume 1, numéro 1, automne 2000, p. 52-57.

4.2. Profil socioculturel de 32 Italiennes à Montréal

4.2.1. Ville natale et provenance géographique

> La Repubblica è costituita dai Comuni, dalle Province, dalle Città metropolitane, dalle Regioni e dallo Stato. I Comuni, le Province, le Città metropolitane e le Regioni sono enti autonomi con propri statuti, poteri e funzioni secondo i principi fissati dalla Costituzione. Roma è la capitale della Repubblica. La legge dello Stato disciplina il suo ordinamento[325].

Selon les paramètres utilisés par différentes sources officielles comme l'Institut national italien de la statistique (ISTAT), les femmes que j'ai interviewées sont originaires de cinq grandes régions de l'Italie. Chacune de ces régions présente des caractères homogènes du point de vue géoéconomique et démographique. Il s'agit de l'Italie septentrionale, divisée entre les parties nord-occidentale et nord-orientale, de l'Italie centrale et du Mezzogiorno, ce dernier englobant le sud de la péninsule et l'Italie insulaire. En rassemblant mes interviewées d'après leur lieu de naissance, il apparaît que la plupart d'entre elles proviennent du nord de l'Italie, en particulier du nord-ouest ; d'autres sont originaires du centre de la péninsule, tandis qu'une minorité seulement provient du Mezzogiorno. Cette composition contraste fortement avec la provenance des migrantes italiennes de l'après-guerre, dont la quasi-totalité était originaire des régions méridionales[326]. Près du tiers des femmes qui font l'objet de cette étude sont également issues de ce qu'on appelle la *Terza Italia*[327], c'est-à-dire de régions où, dans les années quatre-vingt, on observe une forte croissance des petites et moyennes entreprises. La plupart des entreprises qui se forment pendant cette époque sont le fruit du travail dévoué d'un petit patronat issu des couches populaires. Elles émergent de secteurs traditionnels du système de production italien, comme l'industrie textile, l'habillement, la céramique et la décoration. Plusieurs des témoignages que j'ai recueillis se réfèrent à la croissance de ces activités ou à leur déclin[328], selon les années auxquelles ils se réfèrent.

---

[325] La république est composée des municipalités, des provinces, des villes métropolitaines, des régions et de l'État. Les municipalités, les provinces, les villes et les régions métropolitaines sont des organes autonomes dotés de leurs propres statuts, pouvoirs et fonctions conformément aux principes établis par la Constitution. Rome est la capitale de la république. La loi de l'État régit son ordre (La constitution italienne, Titre V, Art. 114).

[326] Bien que mon groupe témoin ne représente pas un échantillon statistique, la provenance régionale de mes 32 interviewées confirme les analyses et les conclusions de la littérature scientifique concernant la récente migration italienne (voir la première partie de ma thèse, chap. 1, « Mise en contexte : La mobilité contemporaine » (1.1.2) ; « Le nuove mobilità », *Altreitalie. Rivista internazionale di studi sulle migrazioni italiane nel mondo*, luglio-dicembre 43, 2011; Fondazione Migrantes, *Rapporto italiani nel mondo* (a cura di Delfina Licata), 2009, 2014, 2016, 2019; Pollice, Adriana, « L'Italia nella trappola demografica. Esodo di giovani », *Il Manifesto*, 26.10.2019.

[327] La *Terza Italia* est formée par la Vénétie, l'Ombrie, l'Émilie-Romagne et les Marches.

[328] J'explique brièvement la crise que connaît cette région dans la section 4.1.2 de ma thèse.

Voici un tableau récapitulatif de la provenance géographique de mes interviewées :

Départ de l'Italie	PROVENANCE GEOGRAPHIQUE[329]				
	NORD OUEST	NORD EST	CENTRE	MEZZOGIORNO	TOTAL
1990-1999	4	2	6	3	15
2000-2007	4		3	2	9
2008-2016	2	2	2	2	8
TOTAL	10	4	11	7(1)	32

(1) De ce nombre, trois femmes proviennent du Sud du pays, trois de la Sicile et une de la Sardaigne.

De la première phase, soit celle de l'expansion des années quatre-vingt, nous parlent deux interviewées, Clara et Cecilia. Clara, 46 ans, installée à Montréal en 2005, naît à Rovigo, ville de la Vénétie, en 1970, mais ses parents, à contre-courant de l'exode rural[330], abandonnent rapidement la vie urbaine en lui préférant celle de la campagne. Clara est une enfant lorsque sa famille déménage dans les Marches, d'abord pour vivre dans une communauté de soutien aux handicapés située à Fermo, un village immergé dans la nature, puis, après douze ans, à Sant'Elpidio, une petite ville située au bord de l'Adriatique, où elle grandit jusqu'à ses 18 ans. C'est de celle-ci, du travail dévoué des habitants et de l'époque facile des années quatre-vingt que m'entretient Clara :

> à l'époque c'était relativement facile ; en plus, la côte adriatique est en pleine expansion, il y avait plein d'émigration du Sud de l'Italie. […] on a déménagé au bord de la mer et dans une ville qui est vraiment en plein développement, donc quelques milliers de personnes pour en devenir aujourd'hui 25 000, que c'était ce Porto Sant'Elpidio, où […] il y avait pas de centres culturels, il y aurait pas eu le temps de l'avoir, c'était vraiment tout en effervescence, mais tout le monde faisait des chaussures, là c'est vraiment une région de l'Italie, il y a Varese d'un côté, il y a Montegranaro, Porto Sant'Elpidio, Sant'Elpidio a Mare, donc on fait des chaussures qui sont sûrement vendues partout dans le monde, ça c'est sûr, et là ce que j'adore, mon meilleur souvenir est vraiment l'*opérosité* (*NdT*, néologisme, en français « activité intense ») des gens, […] moi j'ai vu des gens travailler beaucoup et avec beaucoup de joie, […] sans se plaindre, […] c'est vraiment artistique, c'est même pas du travail, […] moi j'ai trouvé ça formidable, même si je me rappelle aussi des conditions de travail, il y avait des femmes qui travaillaient à la maison, très souvent au noir, très souvent avec des colles qui étaient aussi toxiques, aujourd'hui on le sait, […] donc c'était pas toujours les meilleures conditions, mais beaucoup

[329] En ce qui concerne la partition géographique de l'Italie, j'ai adopté la distinction officiellement utilisée par l'Institut national italien de la Statistique (ISTAT) et par l'Office statistique de l'Union européenne (Eurostat) qui dessinent, dans la péninsule, quatre grandes régions en raison de leurs caractéristiques géoéconomiques et démographiques : l'Italie nord-orientale comprenant l'Émilie-Romagne, le Frioul-Vénétie Julienne, le Trentin-Haut-Adige et la Vénétie ; l'Italie nord-occidentale englobant la Ligurie, la Vallée d'Aoste, la Lombardie et le Piémont ; l'Italie centrale rassemblant le Latium, la Toscane, les Marches et l'Ombrie et, enfin, le *Mezzogiorno* qui représente l'ensemble des régions méridionales et insulaires, soit respectivement les Abruzzes, le Molise, la Basilicate, la Campanie, la Calabre, les Pouilles et les îles de la Sicile et la Sardaigne.

[330] À partir des années cinquante, en Italie, la tendance démographique consiste plutôt en l'exode et la concentration dans les villes de la population paysanne, l'urbanisation ayant comme inévitable conséquence le dépeuplement des villages de la campagne et la crise de l'agriculture.

> d'*opérosité*, ma perception en tant qu'enfant c'était beaucoup de joie, donc l'envie de construire, de se développer, de faire bien, pas seulement de faire[331].

Cecilia, 32 ans, installée à Montréal en 2011, souligne, elle aussi, au tout début de son entrevue la facilité avec laquelle, pendant cette même période, on pouvait s'épanouir économiquement partout en Italie, en particulier dans la région des Marches d'où elle est originaire. Elle déclare:

> provengo da una famiglia come tante, mio padre ha un'officina meccanica e mia madre è stata per molti anni casalinga, poi insomma alcune cose si sono evolute nella mia famiglia, perché comunque mio padre ha aperto la sua attività negli anni Ottanta, quando in Italia c'era il boom economico, quindi c'erano molte più facilitazioni per costruire un futuro, costruire una casa, fare degli investimenti […] (avere) un'attività in proprio, in un periodo in cui la tassazione non era quella di oggi, diciamo che era molto più blanda, all'acqua di rose, permise moltissimo ai miei genitori di guadagnare molti soldi, di metterli da parte, […] di costituire un patrimonio[332].

Or ce portrait tout à fait positif, faisant allusion à une sorte de nouveau miracle économique, change dès qu'on se rapproche des années quatre-vingt-dix et de la décennie suivante. Tout en confirmant que sa région, les Marches, était très active dans l'industrie du cuir et que, par conséquent, il y avait du travail à l'époque, Cecilia précise par la suite qu'il s'agissait des années avant 2008, avant de conclure : « Poi, insomma, la crisi ha iniziato un po' a farsi sentire[333] ».

Une autre observation contrastant avec le portrait de l'émigration italienne antérieure, dont l'origine était la plupart du temps paysanne[334], concerne la provenance urbaine de presque deux tiers de mes témoins, tandis que les autres – soit 13 femmes en tout – viennent de la campagne ou des petites communes de la péninsule. Rome, Milan, Turin, Venise, Florence, Catane et Syracuse sont les principales villes[335] mentionnées dans les 32 témoignages que j'ai recueillis pendant mon enquête. Voici quelques extraits les concernant, en commençant par la capitale de l'Italie, dont Isabella et B22[336] nous

---

[331] Clara20, première session 12 mars 2016 (p. 3, 4), 46 ans, partie de l'Italie en 1993, arrivée à Montréal en 2005. L'entrevue de Clara a été faite entièrement en français, aussi bien la première que la deuxième session (voir la première partie de la thèse, chapitre 3, section 3.3.3).

[332] « Je proviens d'une famille comme il y en a beaucoup. Mon père a un atelier de réparation automobile et ma mère a été pendant plusieurs années ménagère, puis en somme certaines choses ont évolué dans ma famille, parce que mon père a ouvert son entreprise pendant les années quatre-vingt, lorsqu'en Italie il y eut un boom économique, donc c'était beaucoup plus facile de bâtir son futur, construire une maison, faire des investissements […], se mettre à son compte, pendant une période où la fiscalité n'était pas celle d'aujourd'hui, étant bien plus légère, à l'eau de rose. Cela a permis à mes parents de faire beaucoup d'argent, de le mettre de côté […], de constituer un patrimoine. », Cecilia7, 19.01.2016 (p.1), ans 32, premier départ de l'Italie en 2005, débarquée à Montréal en 2011.

[333] « Après, en somme, la crise a commencé à se faire entendre » (*Ibid.*, p. 2).

[334] Tous les renseignements concernant la migration italienne, ses différentes phases et les caractéristiques de ses protagonistes, leurs métiers, leurs provenances géographiques, âge, sexe, etc., sont présentés dans la première partie de la thèse, Chapitre 1, « Mise en contexte, La migration italienne au fil du temps et Les Italiens au Canada, au Québec, à Montréal » (1.1.2)

[335] Les villes ici citées sont identifiées, en Italie, en tant que villes métropolitaines. Une ville métropolitaine, dans la péninsule, est une collectivité territoriale créé en 2014, constituée autour d'une grande ville […] elle correspond au concept international de métropole urbaine » https://fr.wikipedia.org/wiki/Ville_métropolitaine#cite_note-2,18.05.2020 (15 :30).

[336] J'ai connu B22 par hasard dans un magasin d'habillement de Montréal. Tandis que mon mari et moi fouillions parmi les occasions, elle nous avait approchés, nous ayant entendu parler en italien. Au cours de notre rencontre fortuite, je lui ai fait

transmettent deux portraits bien différents, le premier mettant en évidence les obstacles de l'intégration, tandis que le second, tout bien considéré, est positif, voire enthousiaste. Isabella, née à Rome en 1967, quitte cette ville à la fin des années quatre-vingt pour s'inscrire à l'Université de Trieste, qui à cette époque en Italie possède la seule Faculté d'interprétariat et de traduction délivrant un diplôme de maîtrise valide dans toute l'Europe. En 1992, ses études terminées, elle retourne dans sa famille et sa ville natale, dont elle me dit :

> Roma non è facile come città. Bellissima, però andarci per lavoro, […] anche all'epoca non era facile. Ho iniziato, iniziato a lavorare con dei contratti qua e là come traduttrice all'inizio, anche se di formazione principale sono interprete, quindi conferenze, quindi interprete simultanea, però ho fatto anche il corso di traduzione, quindi ho iniziato a lavorare come traduttrice […] anche all'epoca non era facile., […] quindi quando son tornata a Roma, non era facile, per sei mesi […] mi sono arrangiata, vivevo dai miei[337].

B22, au contraire, me dépeint le portrait d'une ville où tout lui semblait facile, comme étudier puis travailler dans un milieu électrisant qui correspondait bien à ses attentes personnelles en lui permettant de collaborer avec des figures connues du monde du spectacle. À ses yeux, Rome était une ville où, encore dans les année deux mille, on pouvait faire la *bella vita* comme à l'époque de Fellini.

B22 est née à Rome en 1982**.** Après cinq ans d'études de comptabilité, elle décide de suivre son inclination artistique en s'inscrivant au DAMS[338], où elle obtient en 2007 un diplôme en Production et organisation d'évènements cinématographiques. Durant ses études universitaires, elle fait la connaissance de l'assistante à la production du réalisateur Nanni Moretti, grâce à laquelle elle obtient un poste comme aide au casting du film *Il caimano* que Moretti est en train de planifier. Durant cette expérience, toujours par le biais de la connaissance fortuite de quelqu'un, elle reçoit une autre offre, cette fois-ci pour la maison de production *Shooting Stars*. Bien que cet emploi représente la réalisation de tous ses désirs, B22 doit y renoncer en raison de l'opposition de son père qui aimerait pour sa fille un travail et un revenu stables. Cependant un autre poste lui est aussitôt offert en tant que secrétaire dans une

---

part de mon projet en l'invitant à se faire interviewer, opportunité que B22 a accueillie très volontiers. Par la suite, elle a déménagé à Toronto ; c'est donc grâce à Skype que j'ai réalisé son entretien. Le choix de l'anonymat dans cette forme (l'initiale de son nom et le numéro de son entrevue) a été fait par moi, vu que par la suite B22 ne m'a jamais envoyé son consentement. Afin de pouvoir utiliser son entrevue, j'ai consulté le Centre d'histoire orale de Concordia (CHORN) qui m'a rassurée à ce propos, l'anonymat me permettant de citer B22 au sein de ma recherche.

[337] « Rome n'est pas facile comme ville. Elle est magnifique, mais y aller pour le travail […], même à cette époque ce n'était pas facile. Au début, j'ai commencé […] à travailler avec des contrats ici et là en tant que traductrice, bien que ma formation principale soit celle d'interprète : donc des conférences, par conséquent interprète simultanée, mais j'ai même pris un cours de traduction, donc j'ai commencé à travailler comme traductrice […]. Lorsque je suis retournée à Rome, ce n'était pas facile, pendant six mois je me suis débrouillée, j'habitais avec mes parents. » Isabella29, 18.05.2016 (00 :15 :27.2), 49 ans, installée à Montréal en 1994.

[338] Le DAMS est un acronyme pour Disciplines des arts, de la musique et du spectacle. Il s'agit d'un programme de maîtrise créé en 1971 au sein de la Faculté de lettres et de philosophie de l'Université des études de Bologne.

association, la *Fondazione Roma*[339]. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'un travail éclatant, m'avoue-t-elle, mais cela reste tout de même une occupation bien rémunérée. Face à mon incrédulité, elle insiste :

> Noi eravamo […] una famiglia borghese normale cioè […] non eravamo nobili, mio padre non era imprenditore […] e però mi sembra che tutte le [mie] amicizie alla fine hanno tutti un lavoro, anche adesso […] se anche non hanno un contratto a tempo indeterminato, però hanno comunque un lavoro […] il contratto però glielo rinnovano sempre ; mio fratello comunque ha un lavoro proprio buono[340].

En effet, ce n'est pas le manque d'opportunités qui pousse B22 à quitter Rome en 2009 pour s'installer définitivement à Montréal, mais bien l'amour : entre-temps, elle avait connu un jeune Québécois, plus précisément Italo-québécois. Le cas de B22 n'est pas exceptionnel ; d'autres femmes parmi mes interviewées sont parties de l'Italie pour suivre leur compagnon canadien.

Dans d'autres cas, la difficulté à trouver du travail n'était pas la raison principale du départ. C'est le cas d'Emanuela, originaire elle aussi d'un milieu urbain, Venise, où elle naît en 1955, plus précisément au Lido, d'une famille très aisée, son père étant avocat d'État. Comme pour B22, l'amour est l'une des raisons déterminant son départ de l'Italie. Emanuela fréquente la Faculté d'économie de sa ville natale où, ayant terminé ses études en 1979, face à différentes offres d'emploi, elle essaie de concilier l'enseignement dans deux lycées avec une bourse de la *Fondazione Einaudi* basée à Turin. Elle me confie, malgré sa réticence à abandonner Venise et les différentes opportunités d'emploi à cette époque :

> All'improvviso Venezia mi appariva come una città dove tutto si ripeteva con una meccanicità incredibile, tutto, cioè uno che non voleva fare quel lavoro, lo stesso lavoro del padre, arrivava e alla fine entrava nel negozio di suo padre, […] tutto sembrava possibile, all'improvviso nulla sembrava possibile, tutti prendevano i posti che erano già predeterminati dalla famiglia, […] una città molto piccola che poi in quegli anni si stava spopolando per cui da 150.000 abitanti stava passando a 100, oggi sono 52.000 abitanti, per cui una vita che tutto era praticamente previsibile, esci, vai qui, vai là vai là, ma il lavoro pure tutto prevedibile, e alla fine vedevo che il lavoro a questo liceo, vedevo gli anni ripetersi in modo talmente monotono, letteralmente ho preso paura[341].

Puis Emanuela déménage à Londres où, pendant dix mois, elle fréquente la *London School of Economics.*

---

[339] Les origines de la Fondazione Roma remontent à l'établissement dans cette ville, en 1534, d'un Mont-de-Piété créé pour lutter contre l'usure. Aujourd'hui, les activités de cette association concernent cinq secteurs, soit la santé, la recherche scientifique, l'éducation, l'assistance sociale, l'art et la culture.

[340] « Nous étions […] une famille bourgeoise normale, soit […]. Nous n'étions pas des aristocrates, mon père n'était pas un entrepreneur […], mais il me semble que mes amis ont tous finalement un travail, même maintenant […], même s'ils n'ont pas un contrat à temps indéterminé, ils ont en tout cas un travail […]. Le contrat d'ailleurs est toujours renouvelé chaque année ; mon frère dans tous les cas a vraiment un bon emploi. » B22, 15.03.2016 (p. 5), 34 ans, installée à Montréal en 2009, après 2/3 ans d'allers-retours.

[341] « Soudain, Venise m'apparaissait comme une ville où tout se répétait avec une mécanique incroyable, tout. Qui ne voulait pas faire ce travail, le même travail que le père, arrivait et finalement reprenait le magasin de son père […]. Tout semblait possible, mais soudain rien ne le semblait plus, tous occupaient des postes qui étaient déjà prédéterminés par la famille […]. Une ville très petite, qui pendant cette époque était en train de se dépeupler, de 150 000 habitants elle était en train de passer à 100 000, aujourd'hui ils sont 52 000 habitants, donc une vie où tout était pratiquement prévisible. On sort, on va ici, on va là, même le travail était totalement prévisible, et enfin je voyais ce boulot au lycée, je voyais les années se répéter d'une manière tellement monotone, littéralement j'ai pris peur ! » Emanuela9, 22.01.2016 (00 :09 :00), 61 ans, débarquée à Montréal en 1986.

Elle aime la capitale anglaise ; à ses yeux, c'est une ville magnifique, mais la nostalgie de Venise prend le dessus et elle décide d'y retourner. Toutefois, quelques mois plus tard, Emanuela repart, cette fois-ci définitivement, pour amorcer un doctorat en Amérique où, entre autres, habite et étudie son fiancé et futur mari. L'amour joue donc également un rôle dans son histoire.

En ce qui concerne mes interviewées qui ont grandi dans un milieu rural, elles évoquent toujours leurs origines avec un sentiment de nostalgie ; j'oserais même dire qu'elles en présentent une image bucolique, en parlant notamment de leurs années d'enfance comme d'un âge d'or perdu à jamais. Parlant de sa mère, Clara décrit ainsi le village et le milieu d'où elle est originaire :

> Côté de ma maman le lieu d'origine c'était Bosaro, un tout petit village dans ce qu'on appelle la plaine du Pô, donc le Polesine, […] tout près d'où le fleuve arrive après à la mer, et donc des plaines, mais vraiment des plaines jusqu'à perte de vue de quelque façon, donc la campagne et ça c'est sûrement quelque chose qui au niveau de ma mémoire va rester et je le regrette parce que ça fait presque cinq ans, six ans, peut-être même plus, que j'y vais pas et ça me manque énormément[342].

Parfois, ce sont les familles qui déménagent de la campagne à la ville, selon une tendance démographique très répandue en Italie à partir des années cinquante[343] en raison de l'activité des parents et des études des enfants. Silvestra, par exemple, au tout début de son entrevue me raconte :

> Sono nata a Siena, però i primi anni della mia vita sono cresciuta nella campagna senese, in un paradiso terrestre meraviglioso, poi siamo andati a Siena quando mio fratello ha cominciato la scuola e poi ci siamo trasferiti a Grosseto perché il babbo aveva messo su un laboratorio di analisi mediche nel '70 a Firenze, quindi la mamma […] teneva l'amministrazione di questo laboratorio[344].

De même, Mary, née à une époque très proche de celle de Silvestra et qui, comme on verra par la suite, partage avec cette dernière beaucoup de traits existentiels, passe son enfance et une partie de son adolescence dans une petite municipalité de la campagne ombrienne jusqu'à ce que ses parents déménagent à Pérouse, où Mary et ses deux sœurs font leur parcours scolaire.

À la différence de Silvestra et de Mary, la plupart de ces femmes, nées dans un village ou dans une petite municipalité de la campagne italienne, ont déménagé seules à un jeune âge dans un milieu urbain, mais pas nécessairement voisin de leur lieu de naissance. Ce sont souvent les études universitaires qui les amènent à entreprendre très tôt un parcours migratoire, en raison de leurs aspirations, désirs et attentes, d'abord à l'intérieur de la péninsule, puis à l'extérieur. En effet, les établissements universitaires

---

[342] Clara20, première session 12 mars 2016 (p. 2), 46 ans, partie de l'Italie en 1993, arrivée à Montréal en 2005.
[343] Voir la note 327.
[344] « Je suis née à Sienne, mais durant les premières années de ma vie j'ai grandi dans la campagne siennoise, au cœur d'un paradis terrestre merveilleux. Puis nous sommes allés à Sienne, lorsque mon frère a commencé l'école, et après nous avons déménagé à Grosseto parce que mon père avait installé un laboratoire d'examens médicaux à Florence en 1970, ma mère […] s'occupait de l'administration de ce laboratoire. » Silvestra17, 22.02.2016, (p.1), 64 ans, partie de l'Italie en 1982, installée à Montréal en 1991.

italiens des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, et parfois même plus tard, n'offrent pas souvent de cours de spécialisation [345]et moins encore de doctorats, qui sont tout à fait inexistants à cette époque[346]. De Rome, Isabella doit déménager à Trieste ; Flavia fait le parcours inverse en se transférant de Ceglie Messapica, dans la province de Brindisi, à Rome ; Clara quitte Porto Sant'Elpidio, dans les Marches, pour Bologne en Émilie-Romagne ; Yole part d'un village près de Côme pour aller à Lugano, en Suisse ; de Grosseto, Silvestra déménage à Florence en Toscane ; Rosanna quitte Malo pour Padoue en Vénétie ; Lella laisse Osimo, une municipalité des Marches, pour Ancône, la capitale de cette région, puis Cagliari, en Sardaigne ; etc.

La provenance géographique touche inévitablement de près la question identitaire, faisant affleurer un questionnement qui peut même accompagner toute une vie, surtout lorsqu'on émigre dans un autre pays, voire sur un autre continent. À ce propos, l'histoire d'Andrea est vraiment emblématique. Cette dernière naît à Cagliari, donc dans un milieu tout à fait urbain, mais elle ne se considère pas vraiment citadine. D'enseignants qu'ils étaient auparavant, ses parents, revenus en Italie après avoir vécu en Tunisie[347], deviennent agriculteurs en achetant dans le sud-est de la Sardaigne, à Cala Sinzias, une terre qu'Andrea me décrit ainsi :

> terra e sassi, grossi sassi da togliere […], quindi era una landa desolata che adesso è molto conosciuta per il turismo ma era una landa desolata […] si sono ritrovati di nuovo tutti insieme, i miei nonni, i miei genitori, a lavorare la terra e questo hanno fatto per il resto fino ancora oggi […] l'appartenenza alla campagna dei miei genitori è un'esperienza che gli amici di Cagliari non hanno, quindi ho un'identità di campagna che loro non hanno, non sono una cittadina al 100%, io fin da quando avevo 11 anni lavoravo in campagna tutta l'estate e quindi […] alzarsi alle quattro del mattino, quindi anche questo fa parte della mia identità[348].

---

[345] Les écoles de spécialisation sont des cours universitaires « post-lauream » qui visent à former des spécialistes dans certains secteurs comme la santé, la médecine vétérinaire, le domaine du patrimoine culturel, le domaine psychologique et le domaine des professions juridiques. Leur durée va de deux à cinq ans et on ne peut pas les fréquenter si on est inscrit à un doctorat de recherche (et vice-versa) https://www.miur.gov.it/scuole-di-specializzazione 21.08.2020 (17 :30).

[346] Le doctorat est créé tardivement, et mal, en Italie. Il est introduit dans le système académique italien en 1980, mais c'est seulement trois ans après qu'il devient effectif. Malgré cela, ce ne sont pas toutes les universités italiennes qui offrent des programmes doctoraux, comme en témoignent mes interviewées qui souvent ont dû partir de l'Italie et déménager ailleurs afin de pouvoir accéder à des études de cycles supérieurs.
https://www.roars.it/online/perche-i-dottorati-di-ricerca-italiani-hanno-i-cicli 18.05.2020 (16:00).

[347] La Tunisie a été une colonie italienne au XIX^{e} siècle, puis un protectorat français de 1881 à 1954 sur lequel l'Italie a entretenu des visées coloniales jusque dans les années 1930. C'est donc à partir du XIX^{e} et jusque tard au XX^{e} siècle qu'il existe en ce pays une communauté italienne, née de ces vicissitudes colonialistes.

[348] « De la terre et des pierres, de grosses pierres à enlever […], c'était donc une lande désolée qui est maintenant très connue pour le tourisme, mais c'était une lande désolée […]. Mes grands-parents, mes parents, se sont retrouvés tous ensemble à travailler la terre et c'est d'ailleurs ce qu'ils font encore jusqu'à aujourd'hui […]. L'appartenance de mes parents à la campagne est une expérience que mes amis de Cagliari n'ont pas, donc j'ai une identité rurale qu'ils n'ont pas, je ne suis pas une citadine à 100%. À partir de l'âge de 11 ans, j'ai travaillé à la campagne tous les étés, donc […] se lever à quatre heures du matin, cela aussi fait partie de mon identité. » Andrea25, 15.04.2016 (00:11:31.7), 50 ans, installée à Montréal définitivement en 2005.

Or, l'histoire de la famille d'Andrea, qui se répercute sur son identité, est bien plus compliquée que ce qui transparaît dans ce passage. Nous la retrouverons plus loin, lorsque j'aborderai avec mes interviewées la question épineuse concernant l'identité[349].

4.2.2. Composition et origine sociale de la famille d'origine

> *La crisi è « veramente finita » ma ha creato cicatrici tali da mettere a rischio il sistema democratico, perché il ceto medio è stato letteralmente spazzato via*[350].

À la différence des Italiennes immigrées au Canada pendant les années 1950, dont la plupart provenaient d'un milieu rural et pauvre, la majorité de mes interviewées appartiennent à la petite ou à la moyenne bourgeoisie. Seule une petite minorité provient des couches populaires**,** comme l'indique le tableau suivant :

Départ de l'Italie	ORIGINE SOCIALE DE LA FAMILLE D'ORIGINE			
	Classe prolétaire	Petite bourgeoisie	Haute ou moyenne Bourgeoisie	TOTAL
1990-1999	3	6	6	15
2000-2007		6	3	9
2008-2016	2	3	3	8
TOTAL	5	15	12	32

Une première observation concerne les transformations sociales que certains parents de ces femmes ou les interviewées elles-mêmes ont subi en raison des crises politiques, économiques et sociales survenues dans la péninsule pendant l'époque qui est au cœur de ma recherche. Au début, ce sont les années quatre-vingt-dix[351] qui servent de scénario à des procès de déclassement touchant, en premier lieu, la classe moyenne des professionnels, surtout en Italie du sud et lorsque la clientèle de ces derniers était représentée, entre autres, par les institutions de l'État, comme dans le cas des bureaux d'architecture travaillant avec les municipalités. L'histoire de MariellaS, 56 ans, provenant de la Sicile et installée à

[349] Voir chapitre 6, section 2.
[350] « La crise est "vraiment terminée", mais elle a créé des cicatrices susceptibles de compromettre le système démocratique, vu que la classe moyenne a été littéralement balayée. » Enquête réalisée par Intesa San Paolo et par le Centre d'études Einaudi de Turin, 2015 https://www.linkiesta.it/2015/07/cera-una-volta-la-piccola-borghesia-la-crisi-lha-spazzata-via/ 29.05.2020 (16 :00).
[351] Voir chapitre 4, section 1.

Montréal de manière définitive en 2005, est très emblématique de cette période bouleversante à laquelle les Italiens ont dû faire face à partir de la perturbation politique de 1992, parfois en abandonnant le pays pour toujours. C'est ainsi que Mariella se présente, en s'attardant sur les effets funestes de la crise sur sa profession et son parcours existentiel :

> Vengo dalla città di Catania, ho 56 anni, e la mia professione è quella di architetto, sono sposata, ho due figli già adulti che hanno studiato qui (à Montréal) dall'età di 15 anni ed io si può dire che ho fatto tutta la mia vita, il mio percorso in Italia fino all'età di 45 anni, dove avevo le mie relazioni sociali, vivevo bene, mio marito è ingegnere, uno studio avviato e certo si lavorava con le opere pubbliche, si lavorava con il privato, ma a un certo momento c'è stata una grande crisi, la crisi di mani pulite, come si dice in Italia […] E quindi, erano 1994, 1995, e tutto il lavoro è andato in mano ai comuni, non hanno più dato lavori […] ai professionisti e quindi si è dovuto, si è cercato di cambiare, di diversificare, ma la crisi, soprattutto al Sud, ci ha avvolto. Gli studi professionali hanno iniziato a chiudere e la frase che sovente si diceva era « le cose cambieranno ». Beh, io ho aspettato tanti anni questa fase, fiduciosa, le cose cambieranno, […] e io ho studiato pure per dare profitto alla mia professione e invece era sempre un buio, sempre peggio, sentivi i discorsi di tutti i professionisti « be' non c'è lavoro, che facciamo, che dobbiamo fare ? »[352]

C'est également pendant la décennie suivante, à la suite des évènements relatés dans les sections précédentes[353], tels que les attentats de 2001 et la crise financière de 2008, que les professions libérales souffrent de cette décadence, comme en témoigne une autre femme de mon groupe témoin. Carlotta, 28 ans, débarquée à Montréal en 2014, décrit ainsi ses parents en s'attardant sur l'appauvrissement général des Italiens après la récession de 2008, dont les conséquences retombent inévitablement sur les professionnels, leur clientèle ainsi que sur les générations futures :

> Ah, mio padre è un medico, dentista, e mia madre lavorava per la banca di Roma […] mia madre è ormai in pensione e mio padre […] è ancora lì che continua a lavorare anche se come tutti sappiamo non c'è lavoro in Italia, anche per […] i medici, per i dentisti non è facile perché la gente non ha più soldi in Italia, questa è la realtà che tutti gli italiani vivono, quindi […] anche magari un dentista che ha sempre avuto la sua clientela e ora purtroppo le persone preferiscono andarsi a curare in Romania o comunque andare da qualcun altro che magari non ha neanche una laurea, qualche odontotecnico, e sappiamo benissimo l'abusivismo in Italia, […] però i miei genitori […] vivono una vita ancora serena, […] non sono stati colpiti troppo dalla crisi e io me ne sono andata perché […] intorno a me non vedevo futuro[354].

---

[352] « Je viens de la ville de Catane, j'ai 56 ans, et ma profession est celle d'architecte. Je suis mariée, j'ai deux fils déjà adultes qui ont étudié ici depuis l'âge de 15 ans et moi, on peut dire, j'ai fait toute ma vie, mon parcours jusqu'à l'âge de 45 ans en Italie, où j'avais mes relations sociales. Je vivais bien, mon mari est ingénieur, un bureau bien établi et, certes, on avait des contrats de travaux publics, on travaillait avec le secteur privé, mais à un certain moment il y a eu une vaste crise, la crise de *Mani pulite*, comme on dit en Italie […]. C'étaient les années 1994, 1995, et tout le travail a été confié aux municipalités, on n'a plus offert de travaux […] aux professionnels et donc on a dû, on a cherché à changer, à se diversifier, mais la crise, surtout au sud, nous a submergés. Les bureaux professionnels ont commencé à fermer et la phrase qu'on disait souvent était "les choses vont changer". Bien moi, j'ai attendu de longues années, j'étais confiante, les choses changeront […] et j'ai même étudié pour faire profiter ma profession mais, au contraire, c'était toujours noir, toujours pire, on entendait les discours de tous les professionnels : "ben, il n'y a pas de travail, que fait-on ? Que doit-on faire ?" » MariellaS10, 23.01.2016 (p.1), 56 ans, installée définitivement à Montréal en 2005.

[353] Voir chapitre 4, sections 2.

[354] « Ah, mon père est un médecin, dentiste, et ma mère travaillait à la Banque de Rome […]. Ma mère est désormais à la retraite et mon père […] est encore là qui continue à travailler, même si, comme tout le monde sait, il n'y a pas de travail en Italie, également pour […] les médecins. Pour les dentistes, ce n'est pas facile parce que les gens n'ont plus d'argent en Italie, cela est la réalité que tous les Italiens vivent, donc […] même un dentiste qui a toujours eu sa clientèle… Et maintenant, malheureusement, les gens préfèrent se faire soigner en Roumanie ou auprès de quelqu'un d'autre qui n'a même pas une

Si la moyenne bourgeoisie, comme l'atteste Carlotta, peut encore aborder la crise sans subir une transformation radicale de sa qualité de vie, en revanche la petite bourgeoisie risque à chaque moment un déclassement irrévocable. Pendant ces années, des activités doivent cesser, des familles assistent impuissantes à une dévalorisation de leurs revenus et à un changement apparemment irréversible de leur statut. L'histoire des parents d'Agata, 37 ans, installée à Montréal en 2013, est significative de ces changements en cours dans la société italienne pendant cette période. Son père doit se recycler en exerçant une nouvelle activité tandis que sa mère, en raison de la réforme Fornero, peut accéder à la retraite seulement à un âge avancé, après une longue carrière d'enseignement. Au tout début de son entrevue, Agata décrit ainsi son milieu familial :

> La mia famiglia è ceto medio, mia madre è insegnante di scuola materna, fortunatamente andrà in pensione adesso, dopo non so quanti anni di lavoro, mio padre invece era imprenditore e qualche anno fa dopo, penso, 25 anni di apertura della sua ditta, ha dovuto rinunciare al suo posto di lavoro e quindi si è reinventato, aprendo un bar di sua proprietà[355].

Malgré l'inflation progressive et la montée des prix des biens de consommation en raison du démantèlement, en 1992, de l'échelle mobile, les salaires de la plupart des emplois publics ne subissent aucun réajustement, ce qui se traduit par une perte irrécupérable de leur pouvoir d'achat. À ce sujet, l'exemple le plus évident est celui des enseignants qui, en s'appauvrissant, subissent une dépréciation humiliante auprès de l'opinion publique. Clara, dont la mère est enseignante et de laquelle dépend le revenu familial ainsi que le paiement des frais de scolarité et le soutien de ses deux filles à Bologne, siège de leur université, décrit ainsi la condition financière de sa famille : « on était pas très riche parce que, écoute, un enseignant est quelqu'un qui travaillait quand même dans le public; envoyer deux filles à *Bologna* c'était pas évident, surtout qu'on avait claqué la porte à la famille d'origine, donc on n'avait pas quelque chose plus que le salaire eh ?[356] ». Par conséquent, Clara travaille pour un service de livraison rapide de courrier dans les rues de Bologne pour accéder au doctorat dans la même université. De même, Silvestra, en attendant de déménager au Minnesota, travaille comme femme de ménage et gardienne d'enfants à Florence. Viva, en tant qu'étudiante internationale à l'Université de Montréal n'ayant pas droit aux bourses gouvernementales, enseigne comme chargée de cours dans différentes universités et à

---

maîtrise, un quelconque technicien dentaire, on connaît très bien le problème des abus en Italie […]. Mais mes parents […] font encore une vie sereine […], ils n'ont été pas trop affectés par la crise et moi je suis partie parce que […] autour de moi je ne voyais pas d'avenir. » Carlotta, 27.01.2016 (00:03:39.6), 28 ans, débarquée à Montréal en 2014.

[355] « Ma famille appartient à une couche sociale moyenne, ma mère enseigne dans une école maternelle. Heureusement elle arrive à la retraite sous peu, après je ne sais combien d'années de travail. Mon père était entrepreneur et il y a quelques années, après, je pense, 25 ans d'ouverture de son entreprise, il a dû renoncer à son poste et se réinventer en ouvrant un bar à son compte. » Agata31, 31.05.2016 (p. 1), 37 ans, installée à Montréal en 2013.

[356] Clara20, première session 12 mars 2016 (p. 5), 46 ans, partie de l'Italie en 1993, arrivée à Montréal en 2005.

l'Institut italien de culture, tandis que Yole s'emploie comme responsable de la logistique, alors qu'elle est traductrice, à Nancy, en France, et par la suite à La Haye aux Pays Bas. Lorsque ces femmes sont parties, jeunes, pour accomplir leur parcours d'étude dans une autre ville italienne ou à l'étranger, elles ont dû avoir recours tôt ou tard, à peu d'exception près et malgré le soutien familial, à de petits boulots précaires en travaillant dans des secteurs n'ayant aucun rapport avec leur formation universitaire, et faire toute une série de sacrifices en tentant, bien sûr, d'obtenir les bourses d'étude disponibles sur le marché académique, quel que soit le pays d'émigration.

En ce qui concerne la composition des familles d'origine de mes interviewées, la plupart répond assez fidèlement à la moyenne italienne[357]. Il s'agit de petits noyaux familiaux, la majorité étant composée par les deux parents, le père et la mère, et par un ou deux, plus rarement trois, enfants. Pour ces femmes qui ont émigré loin de leur ville natale, à une distance mesurable dans certains cas à une dizaine d'heures d'un vol qu'il fallait réserver bien à l'avance, la présence en Italie d'une sœur ou d'un frère, soudain prêt à intervenir et à porter secours aux parents lorsqu'il le fallait, était sûrement une source de tranquillité et d'assurance. Parmi les familles les plus nombreuses de mon groupe témoin, soit avec trois enfants, celle de Mary se révèle plutôt spéciale, étant donné l'harmonie et la complicité qu'elle partage avec ses deux sœurs. Voici comment cette interviewée me parle de son noyau familial à la mort du père survenue en 1982 : « tre sorelle e la madre, le quattro donne si sono ritrovate proprio, abbiamo fatto un nucleo, tutti i mariti, i figli, eccetera ci chiamano ancora la tribù […] adesso mia madre è morta, però le tre sorelle siamo ancora molto molto unite, quindi […] c'è stato questo cemento[358] ». Malgré le départ de Mary, en 1985, encore aujourd'hui « se non ci telefoniamo tutti i fine settimana, però se non ci

[357] « Le famiglie, 25 milioni e 700 mila, sono sempre più numerose e sempre più piccole. Vuol dire che aumentano di numero ma hanno sempre meno componenti. Lo registra l'Istat nel suo Annuario 2019, fotografando un Paese, il nostro, in cui il numero medio di componenti è passato da 2,7 (media 1997-1998) a 2,3 (media 2017-2018). Colpa soprattutto delle famiglie unipersonali cresciute negli ultimi venti anni di oltre 10 punti : dal 21,5% nel 1997-98 al 33% nel 2017-2018 fino a diventare un terzo del totale ».
https://www.repubblica.it/cronaca/2019/12/30/news/istat_la_famiglia_italiana_sempre_piu_piccola_il_33_e_single_-244636735/?refresh, 19.05.2020, 17:30.
« Les familles, 25 millions et 700 mille, sont toujours plus nombreuses et toujours plus petites. Cela signifie que leur nombre augmente, mais qu'elles ont toujours moins de membres. C'est enregistré par l'ISTAT dans son étude de 2019, en photographiant un pays, le nôtre, où le nombre moyen de ces membres est passé de 2,7 (moyenne de 1997-1998) à 2,3 (moyenne de 2017-2018). Cela s'explique surtout par la proportion de familles unipersonnelles qui a augmenté de plus de 10 points pendant les derniers 20 ans : de 21,5% en 1997/98 à 33% en 2017/18 jusqu'à former un tiers du total. »

[358] « Trois sœurs et la mère, les quatre femmes se sont vraiment retrouvées, nous avons constitué un noyau, tous nos maris, nos fils, etc., nous appellent la tribu […]. Maintenant ma mère est morte, mais les trois sœurs nous sommes encore très très unies, donc […] il y a eu ce ciment. » Mary28, 16.05.2016 (00 :33 :39.4, 1ère enregistrement), 59 ans, installée à Montréal de manière définitive en 2002.

siamo sentite per un mese con le mie sorelle, è come "che cosa succede ?"[359] », le silence devenant bientôt sujet d'inquiétude pour la petite « tribu ».

Par contre, il arrive que même la présence d'une sœur ou d'un frère ne soit plus une garantie suffisante pour, d'un côté, assurer le soutien familial à qui est resté en Italie et, de l'autre, faire taire le sentiment de culpabilité qui accompagne souvent le choix de partir. C'est l'histoire d'Andrea dont le frère est resté en Sardaigne, s'est marié et demeure assez proche de leurs parents. Toutefois, c'est mon interviewée qui, lorsque son père est diagnostiqué de la maladie d'Alzheimer, doit se précipiter de Montréal à Cagliari, même pour une seule semaine, afin d'organiser l'assistance médicale, les rendez-vous avec les médecins et tout ce qu'il faut en ces circonstances. Pour expliquer ce fait apparemment paradoxal, Andrea recourt à une clef de lecture féministe, son histoire mettant en lumière un aspect propre à cette migration au féminin puisque, encore de nos jours, c'est souvent aux femmes que revient la responsabilité de s'occuper des parents lorsqu'ils vieillissent ou tombent malade. Or la distance à parcourir ainsi que les désagréments qui en découlent ne constituent certes pas une bonne raison pour se délester de cette tâche atavique, reliée de manière rigide au rôle des filles au sein de la famille selon une vision patriarcale de la société :

> La donna rimane con la responsabilità del paese d'origine, perché chi è che tradizionalmente deve occuparsi dei genitori, mica il figlio, è la figlia. Allora io lascio i miei genitori anziani, malati perché stanno invecchiando male, la nonna, perché mio padre c'ha l'*Alzheimer* in Italia e c'è mio fratello là. Chi è che deve decidere […] scendere in Italia, anche una settimana, per organizzare la logistica del dottore che forse devi vedere, dell'appuntamento che non vuoi prendere ma che è meglio che tu prenda, e deve comprare l'Ipad ai genitori così almeno c'è Skype e ci possiamo vedere, loro non spenderanno mai questi soldi, allora bisogna regalarglielo, la figlia, mica il fratello che rimane là sul posto che potrebbe fare lui tutte queste cose[360].

Le sentiment de culpabilité affecte presque toutes les femmes que j'ai interviewées et il se fait d'autant plus aigu quand il s'agit de filles uniques, comme me raconte Francesca dont la mère est restée seule après la mort du père. Mais, précise-t-elle, au fur et à mesure que les années de l'immigration et de la vie hors d'Italie passent, la culpabilité s'atténue grâce au fait que, en tant que migrante, on devient experte sur le plan de l'organisation de sa propre vie et de celle des autres, qu'on apprend l'art d'être

---

[359] « Si on ne s'appelle pas chaque fin de semaine, si on ne se parle pas pendant un mois avec mes sœurs, c'est un peu comme : "et alors, qu'est-ce qu'il passe ?" », *Ibid.,* (00 :08 :16, 4ème enregistrement)

[360] « La femme conserve la responsabilité du pays d'origine, qui est-ce qui doit traditionnellement s'occuper des parents ? Certainement pas le fils, c'est la fille ! Alors, je laisse mes parents âgés, malades parce qu'ils sont en train de vieillir mal, la grand-mère, parce que mon père a l'Alzheimer en Italie et il y a mon frère là. Qui est-ce qui doit décider […], débarquer en Italie, même pour une semaine pour organiser la logistique du médecin que peut-être on doit rencontrer, du rendez-vous qu'on ne veut pas prendre, mais qu'il vaut mieux prendre. Et on doit acheter l'Ipad pour les parents, ainsi au moins il y a Skype et on peut se voir, puisqu'eux ne dépenseront jamais cet argent, alors il faut leur en faire un cadeau, c'est la fille, ce n'est pas le frère qui est sur place et qui pourrait faire lui-même toutes ces choses. » Andrea25, 15.04.2016 (p. 21), 50 ans, installée définitivement à Montréal en 2005.

présente bien qu'absente, qu'on élabore ce « deuil » nécessaire et qu'on lui trouve une raison d'être. Par exemple, la conscience qu'on a fait un choix délibéré, celui d'émigrer, qui a permis de réaliser des attentes personnelles, de rendre fiers les proches et, en même temps, d'apporter une contribution intellectuelle à la société d'accueil. À ma question si elle avait ressenti des sentiments de culpabilité en partant une première fois à Vienne, en 1991, et une autre fois toute récente à Montréal, en 2013, Francesca me répond :

> Sì, certamente sì, certo, sì […] Li ho avuti molto più prima di adesso, ma adesso con questa distanza più importante e con il fatto che invecchiamo tutti e dunque anche mia madre, ovviamente è […] un po' una distanza importante, però li vivo bene nel senso che cerco anche da lontano e quando sono sul posto di organizzare una situazione per mia madre e per le altre persone anziane della mia famiglia... che sia positiva, e dunque aiuti vari e cose, perché in questo modo io posso essere tranquilla. Sapere che non è sola, sapere che c'è un tessuto intorno sociale di aiuti, di amicizie, di parenti, *quoique que ce soit* […] facendo delle cose concrete cerco di sopperire a quello che la mia coscienza cattolica e comunque coscienza di figlia (mi dice), non posso delegare a fratelli o sorelle che siano rimasti sul posto, non posso[361].

La conscience de jouer un rôle important en tant que responsable de la formation des jeunes dans le milieu universitaire, et de savoir que cet engagement éthique a la même valeur que celui envers les parents vieillissants, permet à MariellaP de se libérer de tout sentiment de culpabilité. À 72 ans, installée définitivement à Montréal depuis 1992, fille unique d'une famille aisée de Naples, elle s'exprime ainsi sur son rapport avec sa mère de 94 ans restée seule après la mort de son père :

> Io ora c'ho un problema molto pratico, cioè la mia mamma molto vecchia, sola, non c'è nessuno, io non c'ho fratelli, 94 anni e Alzheimer che mi avrebbe dovuto riportare lì, come logica secondo le regole […] all'italiana, e che invece io con sforzi economici pazzeschi, cose pazzesche, saltellare, arrivare anche per tre giorni, quattro giorni in Italia, quindi questo è stato un elemento che negli ultimi cinque anni soprattutto quando mio padre è morto, ma comunque da sette, otto anni la mia vita qui è diventata un po' più complicata, ma non ho pensato neanche per un minuto a rinunciarci. Ho detto : « spendo tutti i soldi possibili che posso avere », per fortuna come posso dire su questo livello io sono una persona estremamente fortunata, quindi viviamo questa fortuna per, come dire, per permettermi di continuare a essere professore qui e fare tutte le mie cose, però il saltellare è diventato un obbligo proprio… quindi io quante volte, nessuno lo sa, il giovedì ho finito di insegnare, ho preso l'aereo e sono ritornata il lunedì mattina qui[362].

---

[361] « Oui, certes, oui, certes, oui […]. Je les ai eu [ces sentiments] bien plus avant que maintenant, mais maintenant [à Montréal] avec cette distance plus importante et vu que tout le monde vieillit, et donc aussi ma mère, évidement c'est […] une distance un peu importante. Toutefois je les vis bien dans le sens où j'essaie aussi de loin, et lorsque je suis sur place, d'organiser une situation pour ma mère et pour les autres personnes âgées de ma famille […] qui soit positive, et donc aider pour différentes choses, parce que de cette manière je peux être tranquille. Savoir qu'elle [la mère] n'est pas seule, savoir qu'il y a un tissu social autour d'elle d'aides, d'amitiés, de parents, quoi que ce soit […] en faisant des choses concrètes, j'essaie de subvenir à ce que ma conscience de catholique et de fille [me dit], je ne peux pas déléguer à mes frères et sœurs qui sont restés sur place, je ne peux pas. » Francesca23, 22.03.2016 (01 :12 :39), 50 ans, partie en 1991 de l'Italie pour Vienne, où elle reste 18 ans, puis s'installe à Montréal en 2013.

[362] « Maintenant, j'ai un problème très pratique, ma mère très âgée, seule, il n'y a personne, je n'ai pas de frères, 94 ans et l'Alzheimer, ce qui aurait dû logiquement me ramener là-bas, selon les règles […] à l'italienne, et que, au contraire, moi avec des efforts économiques fous, des choses folles, en faisant des visites éclairs, en arrivant en Italie même pour trois jours, quatre jours. Donc cela a été un élément où pendant les derniers cinq ans, surtout depuis que mon père est mort, mais en tout cas depuis sept, huit ans, ma vie ici est devenue un peu plus compliquée, mais je n'ai même pas pensé un instant d'y renoncer. J'ai dit : « je dépense tout l'argent que je peux avoir », heureusement, comment dire, à ce niveau je suis une personne très chanceuse, donc je profite de cette chance pour […] me permettre de continuer à être professeure ici et à faire toutes mes

Et au sujet de la culpabilité, Mariella conclut catégoriquement : « No, sentimenti di colpa no, […] il mio modo di essere cittadina del mondo è di avere dei doveri anche nella formazione […] dei giovani, è un impegno etico, esattamente come è un impegno etico di occuparmi dei miei genitori, […] no, sensi di colpa no, ma sensi di responsabilità sì[363] ».

Un dernier aspect à aborder dans cette section sur la famille d'origine concerne la mentalité et la culture de cette dernière. En général, mes interviewées me racontent que leurs parents sont assez ouverts et qu'ils ont été habituellement disponibles à soutenir, même au niveau financier, leurs projets, aussi lorsqu'il s'agissait d'aller à des milliers de kilomètres du lieu natal. Cependant, les exceptions ne manquent pas, certaines de ces femmes ayant dû surmonter la méfiance, l'incompréhension et parfois le refus de la part de leurs parents, du père avant tout et plus rarement de la mère, les mères étant, en général, consentantes vis-à-vis les opportunités d'épanouissement de leurs filles. En revanche, c'est précisément en tant que filles qu'elles ont été entravées par leurs pères, cette attitude possessive et autoritaire étant l'héritage d'une culture patriarcale encore très répandue en Italie, surtout dans le sud du pays, et ce, dans toutes les couches sociales. Voici, retranscrites, les expériences de quelques-unes de mes interviewées dont la famille réagit différemment au projet de partir, père et mère représentant à l'occasion deux univers culturels différents, parfois même en opposition. C'est d'abord l'histoire d'Emanuela dont le père, originaire de la Sardaigne, occupe une position importante en tant qu'avocat de l'État. À sa fille lui avouant son désir d'étudier à l'étranger, il répond catégoriquement : « assolutamente, non c'è neanche una possibilità, non ti lascerò mai andare », tandis que sa mère a une tout autre attitude :

> Non è mai stata contro, non capiva bene 'sta scelta, perché non accettavo un lavoro al liceo, che andava benissimo, un lavoro permanente […], nessuno dei due capiva, però mia madre era più *laissez faire*, […] non mi poneva *constraint*, non mi ha mai detto : « no » e se poi le avessi chiesto dell'aiuto, mi avrebbe anche aiutato, ma mio padre quando diceva no, scendeva la saracinesca, cioè non c'era verso, pure mi ha fatto sentire in colpa […] mio padre è sardo, era sardo, cioè, capito[364] ?

---

choses. Toutefois sautiller est devenu une vraie obligation […]. Combien de fois, personne ne le sait, le jeudi, ayant terminé d'enseigner, je suis montée dans l'avion et je suis revenue ici le lundi matin. » MariellaP 3.03.2016 (01:13:51.5), 72 ans, installée définitivement à Montréal en 1992.

[363] « Non, sentiment de culpabilité, non […]. Ma manière d'être citoyenne du monde est d'avoir des obligations aussi dans la formation […] des jeunes, c'est un engagement éthique, comme c'est un engagement éthique de m'occuper de mes parents […]. Non, sentiments de culpabilité, non, mais sentiments de responsabilité, oui » (*Ibid.).*

[364] « Absolument pas, il n'en est pas question, je ne te permettrai jamais d'y aller », tandis que [ma] mère « n'a jamais été contre, elle ne comprenait pas bien mon choix, pourquoi je n'acceptais pas de travailler au lycée, qui était un travail permanent qui fonctionnait très bien […], aucun des deux ne comprenait, mais ma mère était plus laisser faire, […] ne s'opposait pas, ne m'a jamais dit non et si ensuite je lui avais demandé de m'aider, elle m'aurait même aidée, mais mon père, lorsqu'il disait non, un rideau de fer descendait, il n'y avait pas moyen, il m'a même culpabilisée […]. Mon père est sarde, était sarde, comprends-tu ? » Emanuela9, 22.01.2016 (00:11:24.4), 61 ans, débarquée à Montréal en 1986.

L'expérience de Lella reproduit assez fidèlement la même situation. Cette dernière est originaire des Marches. Ses parents sont enseignants, cultivés, aiment les voyages, sont de mentalité ouverte, ce qui ne les empêche pas de s'opposer au départ de leur fille. Sa mère toutefois montre plus de souplesse à cet égard. À ma question concernant la manière dont ses parents ont réagi à son choix de partir, elle répond :

> Malissimo, malissimo, malissimo, sì, malissimo perché prima mio padre non capiva perché dovessi andare fuori quando poi avevo vinto un concorso in Italia come psichiatra ospedaliera […] avevo due studi già avviati […] soprattutto mio padre, mia madre era più ambivalente, da una parte era contenta che magari continuassi, mi aprissi più all'estero[365].

Yole, dont le père est maçon et la mère tailleuse, me trace un portrait détaillé de cette dernière :

> Mia mamma ha un carattere, ancora oggi piuttosto forte, determinata, ha fatto tante tante cose insomma per farci studiare, per darci le migliori opportunità […] per cui ci ha permesso di andare avanti, ci ha spinti ad andare avanti […] è venuta a mancare mia sorella, mio padre, per cui lei ci ha sempre sofferto, sono l'unica figlia femmina rimasta quindi, però […] non ha mai detto no, non mi ha mai creato problemi, ostacolato[366].

Comme la mère de Yole, beaucoup d'autres figures maternelles ressortent de ces témoignages grâce à leur force, leur courage, leur ouverture d'esprit. Ainsi de la mère de Denise, qui est une Italienne de l'Émilie, mariée à un juif d'origine arménienne de 20 ans son aîné. À la mort de celui-ci, après des années de soumission et d'abnégation, elle reprend les rênes de sa vie, ouvre un petit commerce de mets à emporter, passe son permis de conduire et assume seule la responsabilité de ses deux enfants encore adolescents. Sa fille Denise, 54 ans, installée à Montréal en 1985, me parle ainsi de sa famille :

> C'era un *crash*, un conflitto di mentalità, mio papà, prima di tutto a livello religioso, va beh che si sono sempre rispettati, però mio papà aveva anche questa mentalità […] mediterranea, per cui per esempio pensava che la donna non dovesse lavorare, doveva stare a casa, a badare ai figli, fare i figli, cucinare, aspettare il marito, mi ricordo che da bambina, quando arrivava, io dovevo portargli le pantofole a mio papà […] mia mamma […] è stata una delle prime donne in Italia a prendere la patente, la seconda o la terza […] ha novant'anni mia mamma, però ai tempi era veramente all'avanguardia, lei voleva lavorare, essere indipendente, lanciarsi, ma lui l'ha impedito parecchio, […] e in nome della famiglia e dei figli mia mamma ha accettato e si è sacrificata, ma appena ha potuto ha ripreso le redini[367].

---

[365] « Très mal, très mal, très mal, oui, très mal, parce que tout d'abord mon père ne comprenait pas pourquoi je devais aller ailleurs lorsque j'avais réussi un concours en Italie en tant que psychiatre hospitalière […]. J'avais deux bureaux déjà lancés […]. Surtout mon père, ma mère était plus ambiguë, d'un côté elle était contente que je m'ouvre à l'étranger. » Lella27, 28.04.2016, (00:01:48.0), 50 ans, installée à Montréal en 1998/9.

[366] « Ma mère a un caractère, encore aujourd'hui plutôt fort, elle est déterminée, en somme elle a fait beaucoup de choses afin de nous permettre d'étudier, pour nous donner les meilleures opportunités […]. Elle nous a permis de progresser, elle nous a encouragés à aller de l'avant […]. Lorsque m'a sœur est morte, mon père [de même], ma mère a toujours souffert, je suis restée l'unique fille, toutefois ma mère […] n'a jamais dit non, ne m'a jamais créé des problèmes, ne m'a jamais entravée. » Yole30, 30.05.2016 (p. 2), 42 ans, installée à Montréal en 2005.

[367] « Il y avait un crash, un conflit de mentalités. Mon père, tout d'abord au niveau religieux, bien qu'ils se soient toujours respectés, toutefois mon père avait cette mentalité […] méditerranéenne, en raison de laquelle, par exemple, il pensait que la femme ne devait pas travailler, qu'elle devait rester à la maison, s'occuper des enfants, mettre au monde des enfants, faire la cuisine, attendre son mari. Je me souviens que quand j'étais enfant, lorsqu'il arrivait, je devais apporter les pantoufles à mon père […]. Ma mère […] a été une des premières femmes en Italie à obtenir son permis de conduire, la deuxième ou la troisième […], ma mère a quatre-vingt-dix ans, mais autrefois elle était vraiment à l'avant-garde, elle aimait travailler, être indépendante,

C'est par le témoignage à la fois très beau et déchirant de Gabriella, 42 ans, que je souhaite terminer cette section. Installée à Montréal en 1974, elle me parle de la période où sa mère est tombée gravement malade, de l'enfer que l'éloignement lui a fait vivre dans cette circonstance, du sentiment d'impuissance et d'inadéquation qui l'avait angoissée tout le temps de la maladie, puisque retournant à sa ville natale, Aoste, elle se sentait étrangère, dépaysée, incapable de se débrouiller pour accomplir des tâches comme prendre des rendez-vous avec les médecins, connaître les horaires des hôpitaux, trouver les laboratoires appropriés et y accompagner sa mère. La présence de sa sœur lui était d'un maigre réconfort, et l'acceptation silencieuse de sa mère, qui l'avait toujours appuyée dans son choix de partir et de vivre au Canada, ne rendait pas la situation plus facile. La mort comme la maladie d'un proche, vécues et souffertes de loin, représentent souvent un châtiment inéluctable de l'expérience migratoire. C'est dans la section réservée à tous les soucis et chagrins imposés par la migration que j'en reparlerai plus à fond[368]. Pour le moment, voici le témoignage de Gabriella :

> Quando mia mamma si è ammalata, poverina, lei è stata veramente malata, è diventata un'altra persona, tutte le sue energie sono andate su devo sopravvivere ancora un giorno, […] all'inizio è stato terribile […] perché io ho dovuto fare avanti indietro come tutti quelli che si trovano in queste situazioni, insomma, e quindi quando ero qui era un inferno e quando ero là era un inferno. E quindi, insomma, è stato un anno difficile e quando poi è mancata ovviamente tutti i sensi di colpa di […] non aver passato più tempo con lei, di non essere stata vicina e cosi insomma. E quando ero là di essere ormai lontana da quel modo di vivere, quindi di non essere stata abbastanza utile anche a mia sorella, io ero lì, cercavo di aiutare, ma non conoscevo più niente. Non conoscevo più il sistema degli ospedali, sì accompagnavo mia mamma, ma dovevo sempre chiedere […] a mia sorella come si fa questo, come si fa quello. Dovevo portarla a fare le analisi ma dove, come, con chi […], non conoscevo più niente, quindi […] invece di sentirmi utile mi sentivo un peso in più, perché mia sorella doveva spiegare a me cosa dovevo fare, quindi insomma è stato un periodo un po' cosi, poi va bè, poi ci si riprende, la vita continua. E credo che mia mamma l'ha sempre saputo che io non avrei avuto le stesse possibilità che ho avuto qui, non le avrei avute in Italia insomma, quindi lei non me l'ha mai fatto pesare, mai detto, mai. Però, certo, ogni volta vederla piangere quando ripartivo, tutte le volte[369] !

---

se lancer, mais il [le père] lui a interdit beaucoup […] et ma mère par amour pour sa famille et ses enfants a accepté et s'est sacrifiée, mais dès qu'elle a pu elle a repris les rênes. » Denise, 14.04.2016 (p. 4), 54 ans, installée à Montréal en 1985.

[368] Voir chapitre 5, section 2.

[369] « Lorsque ma mère est tombée malade, la pauvre, elle a été vraiment malade, elle est devenue une autre personne, elle concentrait toutes ses énergies à survivre un jour de plus […]. Au commencement, ç'a été terrible […] parce que j'ai dû faire des allers-retours comme tous ceux qui sont dans cette situation, en somme, et donc lorsque j'étais ici c'était l'enfer et lorsque j'étais là c'était [aussi] l'enfer. Donc, en somme, ç'a été une année difficile et quand, ensuite, elle est morte, notamment tous les sentiments de culpabilité de […] n'avoir pas passé plus de temps avec elle, de ne pas avoir été plus proche et ainsi en somme. Et lorsque j'étais là [à Aoste], le fait d'être désormais étrangère à cette manière de vivre, donc aussi de ne pas être vraiment utile à ma sœur, j'étais là, j'essayais d'aider, mais je ne connaissais plus rien. Je ne connaissais plus le système des hôpitaux, oui j'accompagnais ma mère, mais je devais demander toujours […] à ma sœur comment on fait ceci, comment on fait cela. Je devais l'amener faire des analyses, mais où, comment, avec qui […], je ne connaissais plus rien, donc […] au lieu de me sentir utile, je me sentais un poids en plus, parce que ma sœur devait m'expliquer ce que je devais faire, donc en somme ç'a été une période un peu comme ça, puis, bien, puis on se reprend, la vie continue. Et je pense que ma mère a toujours su que je n'aurais pas eu les mêmes possibilités que j'avais ici, je ne les aurais pas eues en Italie en somme, donc elle ne me l'a jamais reproché, jamais dit, jamais. Cependant, chaque fois que je partais, la voir pleurer, toutes les fois ! » Gabriella3, 9.12.2015 (p.23), 42 ans, installée à Montréal en 2000.

4.2.3. Parcours scolaire et professionnel en Italie et en contexte de migration

Gli esami non finiscono mai[370]

Le parcours scolaire et professionnel est l'un des trois critères qui définissent mon groupe témoin. J'ai cherché à étudier des femmes ayant une formation universitaire ou exerçant une profession intellectuelle ou artistique. Par conséquent, le parcours scolaire[371] de mes interviewées est, en général, assez long, puisqu'elles l'ont complété entre l'âge de 21 ans, ce qui correspond à l'acquisition d'un bac, et l'âge de 30 ans, voire plus tard encore, lorsque ces femmes ont continué à étudier après la maîtrise, accumulant d'autres diplômes, masters, doctorats et post-doctorats. C'est aussi un chemin compliqué d'un point de vue géographique et qui les a amenées un peu partout dans le monde, en raison du fait que l'Italie et ses universités n'étaient pas en mesure de répondre, de manière adéquate, aux désirs, aux intérêts et aux attentes de mes interviewées – et parfois ne le sont pas encore.

Je me limiterai dans cette section à tracer un portrait d'ensemble de ces cheminements dans le réseau universitaire international depuis la péninsule italienne, où mes personnes témoins se sont appliquées en tant qu'étudiantes lycéennes et universitaires, en passant par un pays d'Europe ou plus directement en Amérique du Nord jusqu'à Montréal, où elles ont continué, perfectionné et parfois complété leur parcours intellectuel. Certaines d'entre elles n'ont pas encore achevé ce parcours, les plus jeunes certes, mais pas seulement elles ; d'autres, en revanche, occupent des postes prestigieux dans une des universités montréalaises ou, lorsqu'elles ont choisi de retourner en Europe dès qu'elles en avaient l'occasion, expérimentent différentes opportunités professionnelles ou d'études sans pour autant abandonner la voie empruntée au début de leur parcours scolaire. La majorité de mes interviewées ont fréquenté un des lycées de leur ville natale, le plus souvent un lycée classique ou, en second lieu, un lycée scientifique ou encore linguistique, tandis que seul un petit nombre – cinq en fait – ont étudié dans une école professionnelle ou technique. Il faut dire qu'en Italie, en particulier parmi les couches bourgeoises, les études classiques sont privilégiées car elles ouvrent la porte à une vaste gamme

[370] « On n'en a jamais fini avec les examens ».

[371] L'éducation en Italie est réglementée par le Ministère de l'Éducation, de l'Université et de la Recherche. Avant l'accès à l'université, le parcours scolaire a une durée de 13 ans, dont cinq ans à l'école primaire, trois ans à l'école secondaire de premier cycle et cinq ans à l'école secondaire de deuxième cycle. Cette dernière se divise entre lycées (classique, scientifique, artistique, linguistique, des sciences humaines et sociales) et instituts professionnels et techniques. Au terme de ces cinq ans de secondaire, l'examen de *Maturità* permet d'accéder à l'université. Depuis la réforme de 1999, les études universitaires ont été divisées en diplômes correspondant aux trois premières années (Laurea), puis maîtrise ou Master de premier niveau d'une durée de deux ans (Laurea magistrale). En revanche, certaines facultés sont à cycle unique et ont une durée globale de 5 ou 6 ans, comme les programmes de médicine, de médecine vétérinaire, de chirurgie, d'architecture, etc. En ce qui concerne le master universitaire, l'Italie en a constitué sa propre interprétation, qui ne trouve aucune correspondance dans le système européen. Après le master universitaire de premier niveau (2 ans) on peut accéder à un Master de deuxième niveau.

d'universités et de professions en raison de la solide formation disciplinaire et linguistique qu'elles fournissent[372].

Deux de mes interviewées se sont arrêtées après les trois années du bac ; toutes les autres ont obtenu un diplôme de maîtrise, pour la plupart dans une université italienne d'une ville autre que leur ville d'origine. La majorité d'entre elles ont étudié la littérature, l'art et la culture, le cinéma et l'audiovisuel, et les langues étrangères ; quelques-unes seulement se sont orientées vers des spécialisations telles la chimie, la médecine, la médecine vétérinaire ou encore l'architecture[373]. Pendant leurs études universitaires, ces femmes ont souvent profité des échanges que le programme Erasmus et d'autres institutions[374] permettent de réaliser dans une ville étrangère, presque toujours en Europe : à Paris, Londres, Grenoble, Bruxelles ou Berlin**.** Souvent ces expériences leur ont servi de rampe de lancement vers des destinations plus lointaines, sur d'autres continents comme l'Amérique du Nord. D'après les récits que j'ai recueillis, ce sont des expériences extraordinaires, surtout lorsque ces femmes ont été catapultées, habituellement à un très jeune âge, dans des mondes qu'elles ne pouvaient même pas imaginer. C'est le cas de Monte, lors de sa dernière année de maîtrise, qui reçoit une bourse d'un an pour étudier à UCLA. Elle relate ainsi cette expérience stimulante, voire excitante, sur le plan professionnel et personnel :

> Ero molto avventurosa, diciamo anche intraprendente, per cui quell'anno che ho fatto a LA l'ho sfruttato in pieno, non solamente ho seguito dei corsi di Master, di un *Undergraduate*, ho fatto anche dei corsi di produzione, ma ho fatto ricerca a tutto campo nel senso che sono andata a lavorare, a fare ricerca negli Studi cinematografici, in tutte le biblioteche di LA, ho intervistato all'epoca, perché si parla del 1985 […] Comunque è stato un anno molto piacevole […], avevo 23 anni, mi sono anche molto divertita, […] continuando questo progetto appunto su Lubitsch e facendo molte altre cose a lato, scoprendo Los Angeles anche un po' in maniera così avventurosa […] scoprivo l'America, per me è stata un po' una scoperta precoce sia del sistema americano di studi che della cultura americana e scoprivo anche un'America molto particolare, cioè non ho scoperto l'America europea europeizzata, ho scoperta l'America diversa da quella che possiamo immaginare, l'America di Los Angeles è un'America molto esotica per noi, e poi ho scoperto anche l'America che dal punto di vista della mia disciplina è quella che mi interessava di più[375].

---

[372] L'apprentissage des langues est possible par l'étude des langues classiques, soit le latin et le grec ancien, ces deux disciplines caractérisant les cinq ans du lycée classique des deux premières années du gymnasium aux dernières trois ans du lycée.

[373] Cette prévalence des formations en sciences humaines et sociales chez les femmes que j'ai interviewées s'explique, en bonne partie, par les contacts que j'avais lorsque je travaillais à l'Université de Montréal en tant que professeure d'italien. Le bouche à oreille joue en effet un rôle clé dans la constitution du groupe témoin : c'est ce qui m'a permis de former un groupe nombreux de 32 femmes. Les premières femmes que j'ai interviewées sont professeures de cinéma, de lettres et de langues et, par conséquent, elles m'ont inévitablement dirigée vers certaines de leurs collègues.

[374] Le projet Erasmus est créé par l'Union Européenne en 1987. Il a pour but de favoriser les échanges étudiants entre les universités des pays membres.

[375] « J'étais très aventureuse, on peut dire même entreprenante, donc cette année que j'ai passée à L.A. je l'ai exploitée à part entière, j'ai suivi non seulement des cours de master, comme un *Undergraduate*, j'ai fait aussi des cours de production, j'ai fait de la recherche sur le terrain, dans le sens où je suis allée travailler et faire de la recherche dans les studios cinématographiques, dans toutes les bibliothèques de L.A., j'ai interviewé à l'époque, parce qu'on parle de 1985 […] En tout cas, ç'a été une année très agréable […], j'avais 23 ans, je me suis aussi beaucoup amusée […] en continuant ce projet sur Lubitsch et en faisant beaucoup d'autres choses à coté, en découvrant Los Angeles, même de manière si aventureuse […] je

En réalité, ces femmes ont fait toutes leurs études, de l'école primaire à la maîtrise, en Italie. Comme le soulignent, avec une certaine amertume, plusieurs observateurs, leur formation a donc jusque-là été financée à part entière par l'État italien[376]. Par la suite, ces jeunes femmes, comme leurs homologues masculins, face au manque et à la pauvreté des offres universitaires et des possibilités d'emploi[377], sont parties ailleurs, donc d'autres pays ont bénéficié de leur préparation, de leur génie et de leurs compétences. À ce sujet, l'expérience de Flavia est révélatrice d'une nation qui n'est pas en mesure de valoriser, ni même de tirer profit de ses investissements dans le champ de la recherche et de l'éducation. En 2008, pendant son doctorat à l'Université de Montréal, Flavia peut subvenir à ses besoins grâce à une bourse provenant de l'Université de Milan destinée aux étudiants italiens à l'étranger. C'est grâce à son curriculum, plus précisément ses publications et sa participation aux colloques que l'Université de Montréal lui a permis de réaliser pendant son doctorat, qu'elle peut profiter de cette belle opportunité ; en d'autres termes, c'est par le biais de l'Italie qu'elle part de son pays, faute d'opportunité de travail, et étudie au Canada, et c'est grâce à ce dernier qu'elle reçoit sa bourse italienne. *Un gatto che si morde la coda ?* Voici son témoignage :

> Devo dire che il fatto di essere arrivata qui e di avere cominciato concretamente a lavorare nella ricerca, mi ha permesso quasi immediatamente di avere uno scarto notevole rispetto agli altri miei colleghi italiani, e questo mi ha permesso di vincere diverse borse di studio in Italia dal primo anno, poi, insomma i primi tre anni o quattro di dottorato di ricerca mi sono mantenuta con una borsa dell'Università di Milano, una borsa per studenti italiani all'estero, una sorta di paradosso perché ero andata via perché non c'erano opportunità, però l'ho ottenuta grazie al curriculum […] che ho potuto realizzare una volta arrivata qui con prime pubblicazioni, […] prime partecipazioni ai convegni, conferenze pubbliche[378].

découvrais l'Amérique, pour moi ça a été un peu une découverte précoce du système américain d'études ainsi que de la culture américaine et je découvrais aussi une Amérique très particulière. Je n'ai pas découvert l'Amérique européenne, j'ai découvert l'Amérique différente de celle que nous pouvons imaginer, l'Amérique de Los Angeles est une Amérique très exotique pour nous, et puis j'ai découvert aussi l'Amérique qui, du point de vue de ma discipline, est celle qui m'intéressait le plus. » Monte2, 7.12.2015 (00:05:35.1), 54 ans, installée à Montréal en 2001.

[376] Voir *La Repubblica* du 23 mars 2015 sur l'impardonnable gaspillage de l'État italien qui, de 2008 à 2014, aurait investi 23 milliards d'euros pour la formation de 213 000 Italiens émigrés à l'étranger pendant la même période. F. Fubini, « Laureati migranti, quel capitale umano costato 23 miliardi che l'Italia regala » https://www.repubblica.it/scuola/2015/03/23/news/laureati_emigranti_quel_capitale_umano_costato_23_miliardi_che_l_italia_regala-110250352/ 29.05.2020 (11 :30).

[377] Cette question sera traitée de façon approfondie à la section 3 de ce chapitre et au chapitre 5, section 2.

[378] « Je dois dire que le fait d'être arrivée ici et d'avoir commencé concrètement à travailler dans la recherche m'a permis presque immédiatement d'avoir une avance considérable par rapport à mes autres collègues italiens, et cela m'a permis de remporter plusieurs bourses d'étude en Italie à partir de la première année. Puis, en somme, les premiers trois, quatre ans de doctorat de recherche, j'ai subvenu à mes besoins par le biais d'une bourse de l'Université de Milan, une bourse pour étudiants à l'étranger, une sorte de paradoxe parce que j'étais partie puisqu'il n'y avait pas d'opportunités, mais je l'ai obtenue grâce à mon curriculum […] que j'ai réalisé en arrivant ici avec mes premières publications […], mes premières participations aux colloques, conférences publiques. » Flavia15, 20.02.2016 (24 :50.8), 37 ans, débarquée à Montréal en 2007.

Les deux tiers de mes interviewées ont fait des études doctorales (six ne les ont pas encore terminées), et un quart d'entre elles ont obtenu une bourse postdoctorale. Il s'agit dans ce dernier cas des plus jeunes femmes, cette étape étant devenue récemment un prolongement du parcours universitaire à faire presque de façon obligée en attendant que se présentent des offres d'emploi intéressantes et appropriées. En effet, de ces huit femmes, au moins trois ont abandonné leur post-doctorat, ayant obtenu entre temps un poste universitaire.

Face à des situations difficiles, confrontées en particulier au sentiment d'isolement qui accompagne souvent la première installation dans une ville étrangère, ces femmes doivent faire preuve d'une grande capacité d'adaptation et de beaucoup de résilience. Certaines d'entre elles, qui ont abandonné leurs occupations antérieures, leur famille et leurs amis pour suivre leur conjoint, choisissent de retourner aux études afin de retrouver une dignité professionnelle dans le Nouveau Monde. C'est le cas de Mary. Après avoir accouché de sa deuxième fille, elle se retrouve seule à Montréal avec cette enfant qui reçoit des soins spécialisés et une autre enfant à peine plus âgée. Elle est sans emploi, loin de son conjoint : « è nata la bambina, e lì devo dire che è stato un periodo un po' difficile per vari fatti della vita, be' prima di tutto perché la bambina non stava bene, per cui ero molto angosciata […] non avevamo molti risparmi né molti mezzi, per cui (mio marito) […] è ripartito per un contratto in Polonia […] lì ho sentito veramente la solitudine[379] ». Après un mois, son mari rentre à Montréal, y obtient un emploi, et Mary peut retourner aux études ; elle a presque 40 ans : « io mi sono iscritta all'università e ho fatto un corso di amministrazione internazionale all'ENAP dell'UQAM che è l'École nationale d'administration publique […], quindi un certificato di 30 crediti […] mi sono rimessa mentalmente in forma, ho riattivato le cellule grigie[380] ».

C'est aussi l'histoire de Simona et de beaucoup d'autres femmes qui, faute de pouvoir exercer leur profession, ne se laissent pas décourager et recommencent à zéro une nouvelle carrière. Certaines suivent une formation de Masters en ligne, par exemple d'Italien langue seconde qu'offrent les Universités pour étrangers de Sienne, de Venise et de Pérouse ; par la suite, elles se consacrent à l'enseignement de leur langue natale, ce changement représentant parfois le début d'une seconde carrière. Simona, 32 ans, arrivée à Montréal en 2013, est originaire de Viterbo, dans le Lazio, où elle a complété

[379] « Une fille est née, et là, je dois avouer, ç'a été une période un peu difficile en raison de différentes vicissitudes de la vie, avant tout parce que l'enfant n'était pas bien, raison pour laquelle j'étais très angoissée […]. Nous n'avions pas beaucoup d'argent ni beaucoup de moyens, donc Gilbert […] est reparti en raison d'un contrat en Pologne […]. Là j'ai souffert vraiment de solitude » Mary28, 16.05.2016 (01:21:14.6), 59 ans, installée en 2001.

[380] « Je me suis inscrite à l'université et j'ai suivi un cours d'administration publique, puis j'ai fait un cours d'administration internationale à l'ENAP de l'UQAM qui est l'École nationale de l'administration publique […]. Je me suis mentalement remise en forme, j'ai réactivé mes cellules grises » *Ibid.* (01:27:11.5).

une maîtrise en histoire de l'art, en travaillant en tant qu'enseignante de danse pendant neuf ans pour pouvoir rester aux études. Entre temps, son mari a obtenu un emploi comme ingénieur au Canada et Simona l'a suivi à Montréal. Elle se met tout de suite à la recherche d'un emploi et la première opportunité qu'on lui offre est l'enseignement de l'italien dans une école privée : « ho scoperto un aspetto lavorativo che è sempre legato alla cultura italiana, che è l'ambito in cui mi sarebbe piaciuto rimanere, ed è un aspetto […] che mi piace tantissimo e quindi vorrei continuare in questa carriera[381] ». C'est la raison pour laquelle elle s'inscrit à un cours en ligne de didactique de l'Italien langue seconde offert par l'Université pour étrangers de Sienne**.** Ce cours lui permet d'approfondir ses compétences et de devenir plus compétitive sur le marché du travail. Elle n'abandonne pas pour autant son amour initial pour la danse et ouvre une école à son propre compte, qui semble toujours fonctionner très bien.

L'histoire de Simona nous entraîne dans les vicissitudes des parcours professionnels et des épreuves que ces femmes ont traversées et surmontées, en général avec succès. Près de la moitié d'entre elles travaillent dans le domaine de l'enseignement : douze sont professeures universitaires, la plupart à l'Université de Montréal où elles occupent des postes de différents niveaux, selon leur âge et ~~l~~e degré d'avancement dans leur carrière ; les autres se partagent entre chargées de cours et enseignantes d'italien langue seconde. Un quart des interviewées, surtout les plus jeunes, entreprennent un doctorat, un stage ou un post-doctorat, et toutes se débrouill**e**nt entre les demandes de bourses d'études, les charges de cours, les conférences et les publications à réaliser. Un dernier quart est composé par des femmes qui travaillent dans des secteurs plus diversifiés, comme l'architecture, la coordination communautaire, la coopération internationale ou encore la traduction et l'interprétariat.

Le parcours professionnel d'Agata présente à lui seul plusieurs caractéristiques du chemin labyrinthique et semé d'embûches qu'ont suivi mes interviewées, depuis les démarches bureaucratiques complexes jusqu'aux multiples obstacles posés par l'intégration au marché du travail, en passant par les tours et détours sentimentaux et émotionnels qu'impose parfois la migration. En Italie, Agata est vétérinaire anesthésiste et, en tant que telle, travaille pendant six ans dans différents laboratoires du nord au sud de la péninsule, sans jamais recevoir de salaire[382]. Suivant son mari médecin, elle arrive à Montréal

[381] « J'ai découvert un aspect du travail qui est toujours relié à la culture italienne, étant le domaine où j'aurais aimé rester, et c'est un aspect […] que j'aime beaucoup et donc j'aimerais continuer dans cette carrière. » Simona1, première session, 1.12.2015 (00:10:03.0), 32 ans, installée à Montréal en 2013.

[382] Chiara, vétérinaire comme Agata, ayant étudié à la même époque qu'elle et dans la même université, confirme ce que cette dernière a raconté au sujet de son travail après la maîtrise : « A Parma ho anche cominciato a lavorare come veterinario e questo è un po' il motivo, uno dei motivi, per cui ho poi lasciato l'Italia perché purtroppo erano gli anni 2010, e iniziavo a lavorare come veterinario e facevo volontariato anche se tecnicamente ero un'impiegata perché purtroppo non mi hanno mai pagato. Quindi ho trovato abbastante frustrante il fatto di non avere uno stipendio e lavorando 60 ore alla settimana. » (« À Parme, j'ai aussi commencé à travailler en tant que vétérinaire et c'est un peu la raison, une des raisons, pour laquelle je suis

en 2013 et doit accepter l'impossibilité dans laquelle elle se trouve d'exercer sa profession au Québec, puisqu'on ne reconnaît ni son diplôme de maîtrise en médecine vétérinaire ni son master en anesthésie. Toutefois, elle ne se décourage pas et décide d'emprunter un nouveau chemin, d'abord en tant que physiatre. Or cette tentative échoue : le diplôme qu'elle détient dans ce domaine date de 2005, ce qui l'oblige à suivre une nouvelle série de cours avant de pouvoir s'inscrire à l'université en physiatrie. Ayant abandonné cette idée, Agata choisit une autre direction et, malgré l'opposition de son mari, planifie une activité totalement différente, à savoir l'ouverture d'un bar ; elle profiterait ainsi de son habileté en cuisine autant que l'expérience acquise dans le café que tenait son père. Ce nouveau projet se révèle lui aussi difficile à réaliser, les amis la déconseillant en raison de la mauvaise réputation que la restauration italienne a au Québec, à leur dire gérée à part entière par la mafia. Enfin, c'est son aventure au *Restaurant day* qui donne le coup de grâce au rêve d'Agata. Il s'agit d'une journée de carnaval culinaire, pendant laquelle elle organise un resto éphémère dans son appartement, sur le Plateau : deux menus, végétarien et végane, 100 invités en cinq tours, apparemment un succès, si on laisse de côté l'amende de 50 $ à payer le lendemain et l'interdiction du syndicat de copropriété du condominium de répéter l'expérience. « Non mi piace la tua attitudine italiana[383] », c'est ainsi qu'une voisine québécoise apostrophe Agata en essayant d'entraver son initiative. En conclusion, cette dernière tentative se révèle également une faillite. Dès lors, Agata retourne à son premier amour, l'anesthésie vétérinaire. Pour acquérir un diplôme reconnu partout en Amérique du Nord, donc aussi au Québec, elle se sépare temporairement de son mari et part, 15 jours après son entrevue d'admission, pour l'Université de Starkville, dans l'État du Mississipi, où elle effectue une résidence[384] de trois ans. À son retour, elle peut enfin exercer la profession d'anesthésiste vétérinaire, mais pas encore celle de vétérinaire pour laquelle elle devra réussir l'examen d'habilitation. Pendant trois ans, selon ses propres dires, Agata n'a été « personne, sinon la femme du docteur[385] ». Son cheminement s'est révélé long et tortueux et lui a demandé beaucoup de courage, de constance, de résilience et des choix ardus à faire : laisser l'Italie, reporter sa maternité pour un temps indéterminé et se séparer de son mari durant trois années.

---

partie de l'Italie, puisque malheureusement c'était en 2010, et je commençais à travailler en tant que vétérinaire et je faisais du bénévolat ; même si techniquement j'étais employée, malheureusement on ne m'a jamais payée. Donc, il était plutôt frustrant de ne pas recevoir un salaire, malgré le fait que je travaillais 60 heures par semaine. » Chiara6, 16.01.2016, p. 1, 37 ans, arrivée à Montréal en 2010).

[383] « Je n'aime pas ton attitude italienne », Agata31, 31.05.2016 (00:13:33.2), 37 ans, installée à Montréal en 2013. Cette phrase révèle assez explicitement une attitude xénophobe, au moins envers les Italiens. Je reviendrai sur ce thème dans le chapitre 5, Section 3 : « Perception de la société d'arrivée ».

[384] Une résidence est une spécialité postdoctorale en médicine interne ou, dans ce cas, en médicine vétérinaire.

[385] « Qua non sono nessuno se non la moglie del dottore », *Ibid.* (00:45:02.9). « Ici je ne suis personne, sinon la femme du docteur ».

4.3. Partire è un po' morire…arrivare c'è di mezzo il mare [386]

4.3.1. La migration : une histoire de famille

Des histoires de migration accompagnent souvent mes interviewées avant ou durant leur parcours migratoire : tantôt celles de parents, de grands-parents ou d'arrière-grands-parents qui ont vécu cette expérience avant elles ; tantôt celles de frères ou de sœurs partis et revenus ou restés à jamais hors du pays. D'autres fois, ce sont les amis, les fiancés ou les époux qui partagent avec elles une partie de leur exode ou tout leur cheminement. En d'autres termes, il existerait une chaîne migratoire humaine qui relie les migrants d'aujourd'hui à leurs ancêtres, à leur entourage familial, aux amis et aux collègues d'études. Depuis l'unification, rappelons-le, l'histoire de l'Italie est profondément marquée par la migration. Ainsi, la moitié de mes interviewées ont, parmi les membres de leur famille, au moins une personne originaire d'un autre pays ou établie hors de l'Italie, en Europe ou sur un autre continent, notamment en Amérique du Nord. Trois de ces femmes ont une mère d'origine française, qui se révèle plus ouverte et mieux disposée que son mari à accueillir avec bienveillance le projet migratoire de leur fille, même s'il la mène au Canada, à des milliers de kilomètres du pays natal. Neuf autres femmes de mon groupe témoin ont une histoire de migration qui concerne leurs ancêtres, ceux-ci représentant une sorte de lien « mémoriel » avec le choix actuel de leurs descendantes de vivre ailleurs qu'en Italie tandis que cinq ont été précédées ou accompagnées dans leur parcours par une sœur ou un frère. C'est le cas de Silvestra, dont le frère et la sœur sont partis eux aussi en 1982, à la mort de leur père, mais pour des destinations et des raisons différentes : la première s'est établie en France, à Paris, où elle s'est mariée et a eu des enfants, alors que le second, après un an, est revenu à Florence où il vit encore aujourd'hui. C'est aussi l'histoire de la sœur de Carlotta partie pour les Canaries, réalisant ainsi ses inclinations artistiques en tant qu'actrice, photographe et chanteuse ; celle du frère physicien et de la sœur biologiste de Gaia, qui ont eux aussi étudié à l'étranger, bien que seule mon interviewée ait choisi de s'y installer définitivement ; de la sœur de Cecilia qui, à l'arrivée de cette dernière à Montréal, l'accueillit dans l'appartement où elle s'était installée en raison de sa carrière universitaire à McGill ; d'Agata, dont la sœur aînée était partie douze ans avant mon interviewée pour un échange Erasmus et qui depuis n'est jamais retournée en Italie, puisqu'elle a poursuivi ses études à Yale où elle travaille maintenant en tant que professeure adjointe. Ces parcours, comme ceux de mes témoins, illustrent assez efficacement un

[386] « Partir, c'est mourir un peu. Entre les deux, il y a la mer... ! »

trait de cette migration italienne récente « au féminin », étant donné que quatre des cinq interviewées ont une sœur établie hors de l'Italie à l'issue d'un parcours professionnel ou académique.

Douze des 32 femmes que j'ai interviewées ont un mari ou un conjoint originaire d'un pays autre que l'Italie, rencontré pendant leur parcours migratoire, la plupart du temps durant leurs études à Harvard ou à l'université de Tour, à Minneapolis comme à Pékin, à Los Angeles comme à Berlin, pendant un colloque ou durant un séminaire, à une conférence ou, plus rarement, en tant que collègue dans une des universités montréalaises où elles travaillent. Ils sont originaires des États-Unis, de l'Europe, du Moyen Orient, puis ont atterri à Montréal, tantôt pour partager le milieu universitaire avec mes interviewées, parfois en rencontrant ces dernières plus tard, après avoir obtenu un emploi académique et s'être installés dans la ville. Les autres conjoints, dix en tout, sont italiens ou italo-québécois. Le fait le plus intéressant est que, parmi ceux-ci, certains ont été rencontrés par mes interviewées ailleurs qu'en Italie. C'est le cas de Gaia qui fait la connaissance de celui qui deviendra le père de son enfant à Berlin, où il fait sa maîtrise. C'est également celui d'Isabella qui rencontre son futur époux à Montréal, bien que ce dernier soit originaire de Rome, voire du quartier même où mon interviewée a passé son enfance et où elle fréquentait la même école maternelle que sa future belle-sœur. Malgré cette proximité, Isabella et Joe ne se sont jamais croisés en Italie. Adolescent, il a suivi ses parents qui se sont établis à Montréal. C'est enfin dans cette ville que « *i promessi sposi*[387] » se sont connus, aimés et mariés. Je reviendrai sur ces vicissitudes amoureuses, parfois rocambolesques ou erratiques, lorsque j'aborderai le thème des couples en contexte de migration.

L'histoire des grands-parents d'Andrea et celle des arrière-grands-parents de Monte, du père de Denise et des tantes de Flavia illustrent bien les caractéristiques de l'exode italien spécifiques à différentes époques depuis la première grande vague migratoire de la fin du XIX^{e} siècle jusqu'à la migration intellectuelle des années 1970. Andrea naît au mois d'août 1965, un mois exactement après le retour de sa famille en Italie. Quelques décennies plus tôt, ses grands-parents avaient quitté la Sicile pour la Tunisie. En 1965, un programme de vente de terrains agricoles à un prix avantageux dans la région de Cala Sinzias, en Sardaigne, encourage ses grands-parents et ses parents à revenir en Italie pour s'établir sur cette île, tandis que les autres membres de la famille choisissent la France comme nouvelle destination. Toutefois, dans cette histoire migratoire, ce ne sont pas les racines italiennes qui prennent le dessus, bien que ce soient les plus anciennes. Les habitudes alimentaires tunisiennes, comme le couscous cuisiné le dimanche et le dîner de Noël entièrement basé sur des recettes maghrébines, accompagnent

[387] *I promessi sposi*, « Les fiancés » en français, est le titre d'un roman d'Alessandro Manzoni, un des plus célèbres écrivains italiens du XIX^{e} siècle. Le thème de la vie de couple en migration sera repris et approfondi au chapitre 6, section 1.

encore de nos jours le quotidien de ses parents, ces derniers ne s'étant jamais sentis sardes, et le français, appris à la naissance, restant leur langue de communication privilégiée. Si la persistance de certains aspects matériels de la vie quotidienne en terre d'accueil ne permet pas de conclure trop rapidement à une lutte de domination entre différentes racines nationales, par contre la continuité linguistique justifie le discours qu'Andrea fait au sujet de l'identité basculante de sa famille et de la sienne propre. En effet, le français, pour les parents d'Andrea, représente une sorte de langue maternelle « seconde », vu qu'ils l'apprennent en même temps que l'italien ou même avant. Ils sont scolarisés en français, ils grandissent dans un contexte francophone et, avant d'émigrer de la Tunisie à la Sardaigne, ils travaillent et enseignent dans cette langue[388]. Andrea me confie :

> Io ho imparato il francese perché loro parlavano francese, la domenica all'ora di pranzo non si faceva la lasagna ma si faceva il *couscou*s, a Natale si facevano piatti tunisini […] questa presenza della Tunisia è molto forte e non si sono mai ripresi della perdita del loro paese d'appartenenza, che era la Tunisia, Tunisi, benché fossero molto giovani, i miei avevano 20 anni eh, ma non si sono mai ripresi, […] penso che ci siano voluti almeno 25 anni prima che un viaggio in Francia (li facesse sentire) […] un po' italiani, sardi non si sono mai sentiti sardi[389].

De même, l'identité multiple d'Andrea, son sentiment d'appartenance partagé entre la ville et la campagne, l'île et le continent, l'Italie et le Canada, semble conditionné par cet héritage issu du nomadisme familial.

L'histoire de Monte se situe dans une autre phase de la migration italienne, celle de l'entre-deux-guerres, lorsque toute sa famille du côté maternel, sauf sa grand-mère, quitte Malo[390], d'où elle était originaire, et déménage en Amérique pour échapper à la pauvreté et au manque d'opportunité de travail en Italie. C'est plutôt intéressant et assez exceptionnel ce que Monte me raconte de cette famille américaine, une sorte de *zio d'America* (oncle d'Amérique), voire de *zia*, puisque c'est sa tante qui, en Amérique, a enfin réussi à accumuler une certaine fortune en inaugurant une vie nouvelle au mépris de toutes les traditions de son pays, y compris celles des recettes culinaires, le dialecte étant le seul legs qu'elle ait conservé de son héritage italien :

> La famiglia americana, quella che […] ha avuto anche una certa fortuna, soprattutto una zia con cui ero molto più legata, perché avendo studiato nell'Iowa lei era di base a Chicago, e lei è riuscita a fare anche una certa

[388] Je parlerai de la langue et des difficultés que mes interviewées ont rencontrées au moment de leur intégration au Québec et à Montréal, ainsi que du débat linguistique et de la Loi 101, dans le chapitre 5, section 5.1.3.

[389] « J'ai appris le français parce que [mes parents] parlaient français, le dimanche au dîner on ne cuisinait pas la lasagne, mais on faisait le couscous, à Noël on faisait des plats tunisiens […]. Cette présence de la Tunisie est très forte et ils ne se sont jamais remis de la perte de leur pays d'appartenance, qui était la Tunisie, Tunis, bien qu'ils étaient très jeunes, mes parents avaient 20 ans eh, mais ils ne se sont jamais remis, […] je pense que ç'a pris au moins 25 ans avant qu'un voyage en France [les ait faits sentir] […] un peu Italiens, sardes ils ne se sont jamais senti sardes » Andrea25, 15.04.2016 (00:09:10.6), 50 ans, installée à Montréal en 1985.

[390] Malo est une ville italienne, dans la province de Vicence, en Vénétie.

> fortuna, ma praticamente ha abbandonato tutte le tradizioni, quindi era diventata quella che si chiama va bè la *upper class,* ma completamente *white trash* […] con una mentalità destroide, […] che non condividevo, per cui quando passavo il Natale lì, […] invece di fare il panettone sennonché il tacchino, quelle cose che si fanno normalmente da noi, lei faceva i ravioli, i medaglioni di carne, faceva delle cose che da noi non esistevano, che in Italia non avresti mai fatto … cioè dell'Italia non era rimasto niente, […] rimaneva il dialetto […] I miei cugini, quindi i figli di mia zia, parlavano ancora il dialetto, non parlavano l'italiano, ma parlavano il dialetto di mia bisnonna con parole che io non ho mai sentito nominare, perché si parla del dialetto degli anni 30[391].

La famille de Denise offre un autre exemple d'errance. Son grand-père paternel était juif et venait de l'Arménie**.** Il avait été forcé d'abandonner le pays suite au génocide perpétré pendant la Première Guerre mondiale dans l'Empire ottoman ordonné par le gouvernement turc[392]. En revanche, sa grand-mère appartenait à une famille juive d'origine espagnole, descendante peut-être des juifs sépharades, expulsés de la péninsule ibérique aux XIV[e] et XV[e] siècles[393]. Le père de Denise naît en Libye, où ses parents s'étaient réfugiés, et son histoire évoque celle du juif errant, comme mon interviewée en fait la remarque elle-même. En revanche, la mère de Denise appartient à une famille sédentaire, catholique et italienne : plus précisément, elle vient de Marzabotto, une commune de la ville de Bologne en Émilie-Romagne dont la population, incluant la famille de la mère de Denise, fut massacrée par les nazis en 1944. Voici comment elle raconte l'histoire de ses ancêtres :

> Li [les gens de Marzabotto] hanno messi tutti in un angolo, gli hanno sparato […] quindi parte della famiglia ha vissuto il genocidio, la guerra, eccetera, questo è il lato di mia mamma, quindi italiana, emiliana […] e invece il lato di mio padre è un po' più mescolato, perché infatti da qui viene il nome Agiman. Mio padre era ebreo, perché è morto quando io ero ragazzina, avevo 14 anni. È nato in Libia, ma […] dalla parte di suo padre è di origine armena, quindi Agiman, Agemina, ebreo-armeno, sono dovuti scappare dal genocidio armeno. Quindi abbiamo una storia di genocidi nei miei geni, nei miei archetipi che è profonda. Quando sono scappati sono andati a vivere in Libia, quindi dalla parte paterna di mio padre armeni-ebrei, che però si sono trasferiti in Libia, e dalla parte di mia nonna, la madre di mio padre, era una contessa spagnola, quindi di famiglia spagnola, che poi si è sposata con mio nonno. Quindi la storia dell'ebreo errante : quindi spagnoli, turchi, armeni, però anche austroungarico, mio papà è nato in Libia però aveva questa mescolanza come molti ebrei[394].

---

[391] « La famille américaine, celle qui […] a eu aussi une certaine fortune, surtout ma tante avec laquelle j'étais beaucoup plus liée, puisque j'avais étudié en Iowa et elle habitait à Chicago, et elle a réussi à faire aussi une certaine fortune, mais pratiquement elle avait abandonné toutes les traditions, donc elle était devenue ce qu'on appelle une *upper class*, mais complètement *white trash* […] avec une mentalité de droite […] que je ne partageais pas. Par conséquent, lorsque je passais Noël là […], au lieu de faire le *panettone* ou la dinde, soit les choses qu'on fait normalement chez nous, elle faisait les raviolis*,* les *medaglioni* de viande, elle faisait des choses qui n'existent pas chez nous, qu'en Italie on aurait jamais faites […]. De l'Italie rien n'était resté […], c'était le dialecte qui restait […]. Mes cousins, à savoir les fils de ma tante, parlaient le dialecte, ils ne parlaient pas italien, mais parlaient le dialecte de ma grand-mère avec des mots que je n'ai jamais entendus prononcer, parce qu'on parle du dialecte des années trente. » Monte2, 7.12.2015 (00:34:15.4), 54 ans, installée à Montréal en 2001.

[392] « L'extermination et la déportation de masse de la population chrétienne de l'Arménie occidentale (1915-1916) avaient été décidées par l'Empire ottoman en raison des défaites subies au début de la Première Guerre mondiale par l'armée russe, dans laquelle des bataillons de volontaires arméniens militaient également. » http://www.comunitaarmena.it/il-genocidio-armeno, 24.08.2020 (16 :00)

[393] Il s'agit là d'une hypothèse. Elle n'est pas formulée par mon interlocutrice mais elle m'est suggérée par l'histoire du peuple juif.

[394] « [Les nazis] les [gens de Marzabotto] les ont tous mis dans un coin, on leur a tiré dessus […]. Donc une partie de la famille a vécu le génocide, la guerre, etc., cela est le côté de ma mère, italienne, émilienne […]. En revanche, le côté de mon père est un peu plus mélangé, parce qu'en effet c'est d'ici que vient le nom Agiman [ce dernier étant le nom de famille de Denise]. Mon père était juif, parce qu'il est mort lorsque j'étais adolescente, j'avais 14 ans. Il est né en Lybie, mais […] du

L'histoire migratoire de cette famille se poursuit : Denise se marie avec Silvio, ami et camarade d'école de son frère, à savoir un Italien rencontré pour la première fois à Milan où débute leur histoire d'amour. En 1977, cependant, Silvio quitte l'Italie avec ses parents pour aller vivre à Montréal. Denise le rejoint environ dix ans plus tard, pour l'épouser et mettre un terme enfin à son destin errant, vu que depuis son mariage elle n'a plus jamais déménagé (au moins jusqu'au jour où je l'ai interviewée).

De même, le parcours de Flavia peut être conçu comme le plus récent épisode de l'histoire migratoire de sa famille. Son grand-père maternel a émigré durant les années vingt aux États-Unis, où il est resté cinq ans. Plus récemment, soit entre 1970 et 1980, les sœurs de son père se sont installées en Allemagne, à Francfort. Comme mon interviewée le souligne, il s'agit dans ce cas d'une migration de type intellectuel, puisque ses tantes travaillent comme fonctionnaires au Ministère italien des Affaires étrangères et font partie d'une communauté d'Italiens enseignants, professionnels et employés du consulat. Ce qui est intéressant dans le témoignage de Flavia, c'est le travail de remémoration qu'elle accomplit lorsqu'elle arrive à Montréal, son expérience migratoire personnelle se reliant, dans sa conscience, à l'histoire de sa famille, comme si elle y reconnaissait un intime dénominateur commun. La répétition récurrente de la conjonction *anche* et de l'adverbe *sempre*, soit « aussi » et « toujours », lorsqu'elle parle de l'histoire migratoire de sa parentèle, semble confirmer cette lecture. Flavia me confie:

> Alcuni [componenti della famiglia] anche loro emigrati all'estero, nella cosiddetta emigrazione più intellettuale anche loro, quindi si sono installati in Germania credo […] tra il 70 e l'80, sono funzionari anche loro […] nella maggior parte dei casi nel Ministero degli Esteri italiano […]. Una volta che sono arrivata qui in Québec, ho ripensato alla storia della mia famiglia, parlo della famiglia di mio padre soprattutto […] quindi più o meno questa è stata la loro esperienza di immigrazione lì, che in qualche modo mi ha sempre toccata, mi è sempre rimasta nella testa[395].

En conclusion de cette section, on pourrait se poser la question s'il existe une forme de migration, voire une « chaîne » mémorielle, qui relie entre eux les membres de différentes générations, la plupart du temps de manière souterraine, voire inconsciente. Ce serait, comme m'explique Flavia, l'expérience

---

côté de son père, il est d'origine arménienne, Agiman, Agimina, juif arménien, ils ont dû fuir le génocide arménien. Donc, nous avons toute une histoire de génocides dans nos gènes, dans nos archétypes, qui est profonde. En fuyant, ils ont déménagé en Lybie. Du côté de ma grand-mère, la mère de mon père, elle était une comtesse espagnole, donc issue d'une famille espagnole, qui par après s'est mariée avec mon grand-père. C'est donc l'histoire du juif errant : espagnols, turques, arméniens, même austro-hongrois. Mon père est né en Lybie, mais il avait ce mélange comme beaucoup de juifs. » Denise24, 14.04.2026 (p. 1), 54 ans, installée à Montréal en 1985.

[395] « Certains [membres de la famille] eux aussi émigrés à l'étranger durant ce qu'on a appelé l'émigration intellectuelle, ils se sont donc aussi installés en Allemagne, je pense […] entre 1970 et 1980, ils étaient des fonctionnaires eux aussi […] dans la plupart des cas au Ministère des affaires étrangères d'Italie […]. Une fois que je suis arrivée ici au Québec, j'ai repensé à l'histoire de ma famille, je parle surtout de la famille de mon père […]. Donc, c'est plus ou moins leur expérience de migration qui m'a de quelque manière touchée, qui est restée toujours dans ma tête. » Flavia15, 20.02.2016 (00:04:36.0), 37 ans, installée à Montréal en 2007.

migratoire personnelle, soit le fait de partir vivre à l'extérieur du pays natal, qui encourage la prise de conscience de ce passé familial jusque-là oublié ou, à tout le moins, mis de côté en tant qu'événement sans incidence sur la vie et les choix du présent. Comme j'ai souligné dans la première partie de ma thèse, en abordant la question de la mémoire confrontée à la migration, cette dernière pourrait se présenter comme un enjeu incontournable pour préciser sa propre place dans le cadre plus large d'une histoire familiale et nationale, ou du moins collective, passée autant que présente.

4.3.2. Les raisons du départ et le parcours migratoire

Les femmes composant mon groupe témoin sont âgées de 25 à 65 ans. Il s'agit soit de jeunes femmes en voie d'acquérir une certaine autonomie sur les plans personnel et professionnel, soit des femmes mûres ayant déjà derrière elles un bagage de réalisations dans ces deux domaines. La littérature que j'ai consultée à ce sujet[396] m'a amenée à identifier trois catégories correspondant respectivement aux jeunes adultes de 25 à 34 ans, aux adultes de 35 à 54 ans et aux « jeunes âgés[397] » de 55 à 65 ans. Presque toutes ces femmes ont quitté l'Italie à un jeune âge, soit entre 25 et 34 ans. Celles qui sont parties entre 1990 et 2007 avaient 25 ans en moyenne, tandis que celles qui sont parties entre 2008 et 2016 en avaient 28, comme l'indique le tableau suivant :

AGE[398] au moment du départ	DEPARTS DE L'ITALIE			
	1990-1999	2000-2007	2008-2016	TOTAL
Moins de 35 ans, jeunes adultes	14	7	8	29
35 à 54 ans, adultes	1	2		3
55 ans et plus, jeunes âgés				
TOTAL	15	9	8	32

[396] Voir le chapitre 2, section 2.2.2.

[397] C'est ainsi que le démographe italien, Alessandro Rosina, définit la catégorie des personne âgées de 55 à 65 ans (voir la note suivante).

[398] Pour définir les groupes d'âge, je me suis inspirée des études fournies par Statistiques Canada, qui utilise les catégories suivantes : moins de 35 ans, 35 à 44 ans, 45 à 54 ans, 55 à 64 ans et 65 ans et plus https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/13-607-x/2016001/956-fra.htm (13.05.2020, 14 :20). Prenant appui également sur les travaux du démographe et statisticien italien Alessandro Rosina, je considère ces catégories comme correspondant respectivement aux jeunes adultes de 25 à 34 ans, aux adultes de 35 à 54 ans et aux jeunes âgés de 55 à 65 ans https://www.focus.it/cultura/curiosita/le-stagioni-della-vita-non-sono-piu-quelle-di-una-volta (*Ibid.*). Il faut aussi préciser que, parmi mes interviewées, l'âge de deux femmes ne correspond pas exactement aux catégories définies ci-dessus. En raison de l'intérêt que représentent leurs récits, j'ai inclus dans le premier groupe d'âge une jeune femme de 24 ans, et dans le dernier une femme de 72 ans.

Comme je l'ai expliqué au début de ce chapitre[399], le contexte du départ de mes interviewées n'est pas une variable secondaire : les conditions socio-économiques qui prévalent en Italie à ce moment-là ainsi que les modèles culturels qui ont accompagné et souvent déterminé le choix de déménager à l'étranger ont joué un rôle important dans leur décision. Ainsi il est possible que l'âge plus élevé des femmes parties après 2008 s'explique par la crise qui a secoué la péninsule italienne à compter de cette date. Bien sûr, les entrevues seules ne me permettent pas de l'affirmer catégoriquement : encore une fois, mes interviewées représentent un groupe témoin plutôt qu'un échantillon statistique. Il reste que pour mieux comprendre le contexte dans lequel ces femmes ont quitté l'Italie, nous devons tenir compte de l'évolution récente de l'économie et de la société dans ce pays. Une enquête réalisée en 2016 par la *Fondazione Visentini*[400] montre qu'en Italie**,** à cette époque, un jeune pouvait espérer devenir autonome et planifier de fonder une famille entre l'âge de 38 et 40 ans, tandis que 15 ans plus tôt, au début des années 2000, on franchissait cette étape à 30 ans. En 2017, 33% des Italiennes de 25 à 34 ans possèdent un diplôme universitaire contre 44% en moyenne pour l'ensemble des Européennes[401]. Le parcours scolaire que mes interviewées ont suivi en Italie, du lycée à l'université jusqu'à la maîtrise, confirme leur situation privilégiée. Il en va de même de la profession de leurs parents et du fait que la moitié d'entre elles ont au moins un parent diplômé[402]. Tous ces facteurs ont certainement contribué à faciliter leur départ, tant sur le plan matériel qu'émotionnel, ainsi que leur séjour en terre d'accueil. L'importance de l'apport des parents est confirmée par une enquête réalisée récemment par *Alma laurea* sur le profil de 630 000 diplômés de 2018 issus de 75 universités italiennes. L'enquête conclut, entre autres, que le contexte socioculturel d'origine conditionne les possibilités de mobilité internationale, surtout à cause de l'effort financier que ce type d'expérience exige et que les source de financement, par exemple les bourses d'étude, ne suffisent pas toujours à compenser[403]. Selon les résultats de cette recherche, les parents de 18% des diplômés italiens qui ont étudié à l'étranger détiennent eux aussi un diplôme ; 14% de ces jeunes sont issus de couches sociales élevées alors que 8,3% seulement proviennent de milieux

[399] Voir 4.1.1 et 4.1.3.

[400] *Fondazione Bruno Visentini***,** rapport 2017, publié dans la *Revue canadienne d'études européennes* (*Revue des études européennes*, vol. 9, nº 3, 2017) http://www.fondazionebrunovisentini.eu/divario-generazionale-dibattito-internazionale/ (10.06.2020, 17 :05)

[401] En 2017, seulement 26% des Italiens entre 25 et 34 ans étaient en possession d'un diplôme, l'Italie étant l'avant-dernier pays de l'Union Européenne quant à son nombre de diplômés https://www.ansa.it/sito/notizie/economia/2018/04/08/italia-penultima-ue-laureati1-su-6_6f424de4-9ec9-48bc-8d3a-bb98302bd492.html (10.06.2020, 18 :17)

[402] En Italie, en 2016, 69% des lycéens s'inscrivent à l'université contre 38% d'étudiants à un Institut technique et 87% des diplômés, à la même date, ont au moins un des parents en possession d'une maîtrise https://ilmanifesto.it/dopo-il-diploma-quattro-su-10-pentiti-per-la-scuola-scelta-e-precari-al-lavoro/ (10.06.2020, 18 :33)

[403] Silvia Galeazzi, Silvia Ghiselli, Claudia Girotti, « Mobilità dei laureati per studio o lavoro : necessità o scelta ? » dans Fondazione migrantes, *Rapporto italiani nel mondo 2019,* Taveditrice, p. 46.

moins favorisés[404]. Par conséquent, les femmes que j'ai étudiées disposant de ressources familiales, financières et culturelles relevant de milieux d'origine assez aisés, peuvent s'autonomiser bien avant d'atteindre les 38 ou 40 ans dont parle l'enquête de la fondation Visentini.

En ce qui concerne les raisons qui ont encouragé ces femmes à entreprendre leur cheminement – fascinant, surtout lorsqu'on est jeune, mais aussi hérissé d'obstacles –, il faut tout d'abord préciser que la conscience d'être en train de faire un choix potentiellement irréversible les a rarement accompagnées. La plupart d'entre elles sont parties de l'Italie pour y revenir dès qu'elles avaient réalisé leur projet de poursuivre, perfectionner ou conclure leurs études. Ainsi, c'est une bourse de six mois qui permet à Viva de partir, en 1998, pendant ses études à la maîtrise entreprises au DAMS[405], qui regroupe les disciplines des arts, de la musique et du spectacle à l'Université de Bologne, pour participer aux travaux et recherches d'un professeur de l'Université de Montréal. Après neuf mois, elle retourne à Bologne, complète la rédaction de son mémoire et revient à Montréal pour entreprendre son doctorat. Elle ne rentrera plus jamais en Italie, sauf pour de courtes périodes pendant ses vacances, afin de participer à des colloques ou rendre visite à sa mère en Sicile, sa région d'origine. Voici ce qu'elle me raconte au début de son entrevue après avoir présenté sa famille d'origine, sa famille actuelle et son statut de femme seule avec un enfant :

> Cheminement migratoire […] alors la question lexicale que je tiens à dire tout de suite, la notion de migration […] m'interpelle au sens que je la trouve étrange, dans mon cas je n'ai jamais considéré tout en étant objectivement une immigration, celle qui a été de mon cas, de passer de l'Italie au Canada, mais je n'ai jamais considéré que j'étais en train de migrer j'ai plutôt considéré que je me déplaçais et que je venais habiter ici […] qui est un peu dans ma tête quelque chose de très pragmatique, donc lié à une sphère des opportunités et pas à une sphère plutôt émotive […] qui me semble être rattachée à la notion de migration. Donc je n'ai pas eu l'impression de laisser des choses derrière moi pour en trouver d'autres, simplement de me déplacer de lieu pour faire autre chose qui […] dans ma tête est un peu différent[406].

Mary est encore plus explicite lorsqu'elle constate au moment de son départ de l'Italie pour le Costa Rica afin de s'engager dans la coopération internationale, qu'elle ne se sentait ni l'esprit missionnaire ni même particulièrement altruiste :

> lo spirito missionario né lo spirito proprio di aiutare gli altri, era più che altro spirito di dire posso lavorare da un'altra parte e per me era interessante lo scambio che ci poteva essere tra […] [ciò] che potevo lasciare e quello che potevo ritirare. Lo vedevo più che altro in quel momento come qualcosa che mi poteva arricchire per poi ritornare a lavorare in Italia, non era l'idea di partire per sempre dall'Italia[407].

---

[404] *Ibid*.

[405] Discipline delle Arti, della Musica e dello Spettacolo.

[406] Viva5, première session du 22.12.2005 (0:02:35.00), 41 ans, arrivée à Montréal en 1998. Ce discours concernant le sentiment d'émigrer sera repris et analysé plus en profondeur dans le chapitre 7, section 3 : « Bilan et perception de la migration ».

[407] « L'esprit missionnaire ni celui d'aider les autres, c'était plutôt l'esprit de dire que je peux travailler dans une autre partie [du monde] et que pour moi l'échange pouvait être entre […] ce que je pouvais laisser et ce que je pouvais prendre. Je le

Toutefois, cette façon de concevoir la migration comme un déplacement, un échange, une façon d'entreprendre un parcours destiné à se clore, tôt ou tard, est commune surtout aux interviewées qui ont quitté l'Italie pendant les années quatre-vingt ou quatre-vingt-dix. En revanche, les jeunes femmes qui ont quitté la décennie suivante, surtout après 2008, témoignent d'un sens plus aigu de la portée véritable de leur départ : elles reconnaissent de manière assez lucide qu'il s'agit d'un voyage sans retour, d'un éloignement définitif de leur pays et de leur famille. Carlotta a l'impression qu'il n'y a pas d'avenir en Italie ; pour Cecilia, qu'on ne voit pas de lumière au bout du tunnel. Eleonora est persuadée que si elle retourne en Italie comme chercheuse, elle va crever de faim. Dans les mots d'Ylenia, « bisogna anche essere concreti, un dottorato di ricerca in Nord America, poi tornare in Europa e inserirsi nell'università italiana o europea la vedo un po' difficile[408] ». Ces jeunes femmes sont déçues, voire en colère contre l'héritage de leur pays natal qui, d'une certaine façon, les a trahies. Leurs projets sont souvent clairs et précis, ce qui est étonnant vu leur jeune âge (elles ont toutes moins de trente ans) : rester à Montréal ou au besoin se déplacer dans une autre province canadienne, acheter une maison, même petite, fonder une famille, avoir des enfants, travailler, enseigner, faire de la recherche, se spécialiser, progresser dans la carrière universitaire… Retourner en Italie ? « No, no, assolutamente. Dopo tre anni che ho come dire aspettato come la grazia dal cielo la residenza permanente no, no, magari rientro una settimana per il matrimonio di mia cugina[409] », me répond catégoriquement Luisa. Ce qui affleure de ces témoignages est confirmé par Francesca, professeure à l'Université de Montréal qui, au sujet des jeunes Italiennes arrivées récemment à Montréal pour compléter leur formation, me confie :

> Sono consapevoli, non pensano « tornerò in Italia probabilmente dopo il dottorato all'estero », sanno che non torneranno e lo sanno, e lo vogliono, e hanno fatto questa scelta coscientemente, non hanno fatto una scelta « vado per fare un dottorato all'estero, ma so che poi tornerò ricca di questa esperienza, dunque molto migliore di tutti quelli che sono rimasti in Italia e tutti mi diranno : ecco qui un posto per te », lo sanno che non è così[410].

Ce sont là des mots sans équivoque. Le constat que fait Francesca sonne aussi comme une sentence irrévocable. Elle confirme également que les nouvelles arrivantes d'origine italienne à l'Université de

---

voyais surtout en ce moment comme quelque chose qui pouvait m'enrichir pour ensuite faire retour en Italie, ce n'était pas l'idée de partir à jamais de l'Italie. » Mary28, 16.05.2016 (00:32:32.2), 59 ans, installée à Montréal en 2001.

[408] « Il faut être aussi concret, un doctorat de recherche en Amérique du Nord, puis retourner en Europe et s'intégrer dans l'université italienne ou européenne, ça va être difficile ! » Il s'agit de la plus jeune de mes interviewée : Ylenia14, 3.02.2016 (01:50:33.6), 24 ans, arrivée à Montréal en 2014.

[409] « Non, non, absolument pas. Après l'attente de trois ans pour recevoir la résidence permanente, non, non, tout au plus je rentre une semaine pour le mariage de ma cousine. » Luisa11, 25.01.206 (p. 26), 33 ans, installée à Montréal en 2014.

[410] « Elles sont conscientes, elles ne pensent pas : "je retournerai probablement en Italie après mon doctorat à l'étranger", elles savent qu'elles ne retourneront pas, et elles ont fait ce choix consciemment, elles n'ont pas décidé : "je vais pour faire un doctorat à l'étranger, mais je sais que je reviendrai enrichie par cette expérience, donc bien meilleure que tous ceux qui sont resté en Italie et tout le monde me dira : voici un poste pour toi", elles savent que ce n'est pas ça. » Francesca23, 20.03.2016 (00:27:27.2), 50 ans, installée à Montréal en 2013.

Montréal sont de plus en plus nombreuses. Grâce à sa connaissance de l'université française où elle a enseigné pendant deux ans et demi, elle m'offre une clef de lecture assez inédite pour interpréter ces arrivées récentes :

> Stiamo parlando di donne che si muovono […] il passo più semplice per un italiano che intende continuare la propria ricerca e non lo vuole fare in Italia o non lo può fare in Italia è stato per molto tempo, e lo è ancora in parte, la Francia, perché la lingua non è una lingua molto distante dall'italiano, perché in Francia la politica era, almeno fino a un po' di tempo fa, […] una politica ancora culturale assai, come dire, aperta e quindi c'erano posti di lavoro, c'erano possibilità di studio, c'erano borse, eccetera eccetera […], e quindi molti Italiani sono andati in Francia, hanno studiato per il dottorato, sono rimasti a lavorare, Italiani e Italiane. Ora che la Francia sta chiudendo le porte, per esempio c'è un limite per ogni professore universitario di 15 dottorandi al massimo in certe università, a Parigi soprattutto, perché altrimenti i professori avevano troppi dottorandi e non riuscivano a seguirli […] e dunque molti studenti si sono visti rifiutare dai professori ai quali hanno chiesto di essere seguiti e dunque dalla Francia certi arrivano qui a Montréal, questo è un fenomeno che […] sto osservando adesso sì[411].

Les départs de mes interviewées ont également été déterminés par un ensemble de raisons qui touchent la sphère publique autant que la sphère privée. Si pour ces jeunes femmes les études en sont la raison principale, c'est rarement la seule raison qui les pousse à partir. Souvent**,** observe Marta, « vita accademica e vita famigliare si incontrano[412] » et « les histoires sentimentales », comme le relate Viva, « sont toujours entremêlées aux choix professionnels[413] ». Yole, par exemple, m'explique que son rêve de vivre ailleurs remontait aux années du lycée, que c'était la curiosité et le désir de « respirare qualche cosa di diverso[414] », auxquels s'est ajoutée, plus tard, la volonté de « lavorare all'estero per insegnare qualche cosa della cultura italiana[415] ». Pour son conjoint, avec lequel elle a partagé ce projet, c'est le climat politique et social de l'Italie durant les années quatre-vingt-dix qui joue un rôle déterminant. En général, ces expériences à l'étranger sont riches de sens, car elles favorisent l'acquisition de nouvelles connaissances dans le domaine d'études, fournissent des opportunités professionnelles et existentielles, et mènent également à des rencontres inattendues, des relations tantôt temporaires tantôt à long terme, qui aboutissent parfois au mariage et/ou à la maternité.

---

[411] « Nous sommes en train de parler de femmes qui bougent […]. Le pas le plus simple à faire, pour un Italien qui planifie de continuer sa recherche s'il ne veut pas ou ne peut pas le faire en Italie, a été longtemps, et il l'est toujours en partie, la France, parce que la langue n'est pas une langue très différente de l'italien, parce qu'en France la politique était, du moins jusqu'à quelque temps […], une politique encore culturelle assez, comment dire, ouverte. Et donc il y avait des postes de travail, il y avait des opportunités d'étude, il y avait des bourses etc., etc. […], et par conséquent beaucoup d'Italiens sont allés en France, ont étudié pour le doctorat, sont restés pour travailler, Italiens et Italiennes. Maintenant que la France est en train de fermer ses portes, par exemple, il y a une limite pour chaque professeur universitaire de 15 doctorants maximum dans certaines universités, à Paris surtout, parce que sinon les professeurs avaient trop de doctorants et ne pouvaient pas assister ces derniers […]. Et donc beaucoup d'étudiants se sont vus rejeter par les professeurs auxquels ils avaient demandé d'être suivis, dont certains de la France arrivés ici à Montréal. C'est un phénomène que […] j'observe maintenant, oui. » Francesca23, *Ibid.* (00:20:04.1).

[412] « vie académique et vie familiale se rencontrent » Marta18, 2.03.2016 (p. 3), 32 ans, débarquée à Montréal en 2013.

[413] Viva, *Ibid.* (p. 9).

[414] « respirer quelque chose de différent » Yole30, 30.05.2016 (00:09:45.1), 42 ans installée à Montréal en 2005.

[415] « travailler à l'étranger pour enseigner quelque chose de la culture italienne » Yole30, *Ibid.* (p. 3).

Le besoin de changer et de « voir ce qui se passe ailleurs [416] » pousse Clara, dans la quatrième année de sa maîtrise à Bologne, à déménager à Grenoble, où elle bénéficie d'une bourse Erasmus en chimie et où elle vit sa première histoire d'amour « un peu importante[417] ». Le confort matériel n'est jamais accessoire : à Grenoble, « les laboratoires étaient très bien organisés[418] » et à Genève, où Clara se déplace pour faire son doctorat, « les doctorants sont très bien payés, donc c'était la belle vie[419] ». Elle demeure, tout d'abord, dans une maison pour étudiants ; après, elle loue un petit studio. Elle avoue : « ça a été la phase la plus facile de ma vie, c'était très bien parce que je pouvais travailler beaucoup, mais aussi on s'amusait énormément les soirs […] on faisait toujours la fête[420] ». Marta, dans la troisième année de ses études universitaires, obtient une bourse Erasmus de six mois pour étudier le cinéma puis déménage en France. C'est là, dans la ville de Tours, qu'elle rencontre celui qui deviendra son mari et le père de son enfant. Lui aussi étudiant, et comme elle impliqué dans un programme d'échange, il est originaire du Dakota du Sud. Le couple déménage ensuite à Paris où il demeure de 2006 à 2012. Pendant tout ce temps, Marta termine sa maîtrise puis son doctorat, enseigne en tant que chargée de cours et accouche d'un enfant. Ce sont des années très intenses, fort passionnantes. À ma question concernant les ressources financières qui lui permettent à elle et à sa famille de vivre dans une ville aussi chère que Paris, elle répond :

> Era uno stipendio di 1200 euro al mese più tutti i benefici di maternità che ho avuto, quindi ho avuto […] sei mesi di prolungamento della derogazione del contratto per la maternità. E no, appunto, quindi nessun problema economico, tutto coperto, più in Francia […] dal momento in cui è nato mio figlio e io mi sono ritrovata senza più contratto, perché ormai avevo discusso la tesi e finito di insegnare, perché poi il contratto anche di *chargée de cours* non è stato prolungato perché non ero più iscritta al dottorato, ho avuto gli aiuti sociali della Francia [che] sono considerevoli perché pagavamo l'affitto molto caro in centro a Parigi, che però era parzialmente coperto […], in più danno degli aiuti per i figli che sono molto considerevoli, perché avevamo avuto credo 800 euro alla nascita, più circa 160 euro al mese, il che effettivamente ci ha aiutato molto, mio marito lavorava nel frattempo, quindi… riuscivamo a pagare l'affitto e a vivere decentemente[421].

---

[416] Clara20, 12.03.2016, première session (p. 6)
[417] *Ibid.* (p. 10)
[418] *Ibid.*
[419] *Ibid.* (p. 8)
[420] *Ibid.*
[421] « C'était un salaire mensuel de 1200 euros, plus tous les avantages de maternité que j'ai eus, donc j'ai eu […] six mois de prolongement du contrat pour la maternité. Eh non, justement, donc pas de problème économique, tout était couvert, de plus en France […] dès le moment où mon enfant est né et je me suis retrouvée sans contrat, parce que désormais j'avais passé la soutenance et j'avais terminé d'enseigner, aussi parce que mon contrat de *chargée de cours* n'a plus été prolongé, j'ai reçu des aides sociales de la France [qui] étaient consistantes puisque nous payions le loyer très cher au centre de Paris, qui était toutefois partiellement couvert […]. De plus, on donne des aides aussi consistantes pour les enfants, parce que nous avions eu, je pense, 800 euros à la naissance, plus environ 160 euros mensuel, et cela nous a beaucoup aidé, entre temps mon mari travaillait, donc nous pouvions payer le loyer et vivre décemment. » Marta18, 2.03.2016 (p. 4), 32 ans, débarquée à Montréal en 2013. Ce thème inhérent aux conditions des étudiants pendant leur parcours scolaire sera mieux abordé au chapitre 5, où je ferai la comparaison entre les études doctorales faites en Italie et au Québec, à Montréal pour être plus précise (section 5.2.2).

Parmi les raisons du départ, il y a souvent à l'origine une perte, une mort ou une séparation, une douleur qu'on n'est pas en mesure de surmonter, du moins si on reste là où on a connu le deuil. Le fait de partir, d'aller ailleurs, de changer d'habitudes, de paysages, de fréquentations, peut alors apparaître comme une solution, un soulagement, une manière d'oublier et de réapprendre à vivre avec légèreté. Mariella P, par exemple, fait son doctorat en anthropologie à Paris, à la fin des années quatre-vingt, puisqu'en Italie, selon ce qu'elle me dit, ce type de doctorat n'existait pas encore à cette époque. À côté de cette motivation, sûrement déterminante, il y en a d'autres également importantes : « fine degli anni '80 sono stati molto difficili per tante cose, il divorzio, mio fratello che muore in modo tragico e, come posso dire, questo decadimento politico italiano che io sentivo molto perché avevo molto questo engagement politico sociale[422] ». Parfois, la mort représente aussi la fermeture d'un cycle, la clôture d'une étape existentielle et le passage à une autre, comme il est advenu à Silvestra qui part de l'Italie en même temps que son frère et sa sœur, en 1982, après le décès de son père, ou à Mary, débarquée le 15 septembre 1985 au Costa Rica pour terminer un stage de **c**oopération internationale. Depuis cette date, elle n'est plus retournée en Italie sinon pour visiter sa famille, normalement une fois par an ou tous les deux ans :

> Ho vissuto dei momenti difficili in famiglia con la morte di mio padre che è morto nell'82, dopo un anno intero di malattia, dei fatti di questo tipo nella vita di una persona […] è come uno chiude un circolo nella vita, quindi per me la morte di mio padre con il quale ero molto in conflitto ma nello stesso tempo avevo molta complicità, tra le tre figlie forse ero quella più vicina a mio padre […] la morte, poi tutto l'accompagnamento che c'è stato, l'anno di malattia, eccetera eccetera, m'ha… cambiata… è stato proprio il cambio che mi ha fatto decidere, non ero più la figlia, la ragazza che era colla famiglia, da quel momento ero indipendente, volevo sviluppare ancora di più questo spirito di indipendenza, quindi era un momento propizio per aprirmi ad altre cose[423].

Les témoignages qui portent sur le parcours migratoire, rappelons-le[424], sont souvent lacunaires : certaines étapes et certaines dates sont parfois oubliées, puis de façon tout à fait fortuite remémorées, dites, contredites et modifiées tout au long de l'entrevue. Reconstruire *a posteriori* et mettre de l'ordre dans ces récits de vie est une entreprise difficile et tout un défi à relever[425], car les vies qu'ils racontent

---

[422] « La fin des années 80 a été très difficile pour beaucoup de raisons, le divorce, mon frère qui meurt de manière tragique et, comment dire, cette décadence politique italienne que je sentais fortement parce que j'avais cet engagement politique et social. » MariellaP, 3.03.2016 (00:29:33.00), 72 ans, installée à Montréal en 1992-1993.

[423] « J'ai vécu des moments difficiles en famille avec la mort de mon père qui est décédé en 1982, après une année entière de maladie. Des faits de ce type dans la vie d'une personne […], c'est comme refermer un cycle de vie. Donc pour moi la mort de mon père avec lequel j'étais beaucoup en conflit, mais en même temps avec qui j'avais beaucoup de complicité, parmi les filles j'étais peut être celle qui étais plus proche de mon père […], la mort, puis tout l'accompagnement qu'il y a eu, l'année de maladie, etc., etc., m'a […] changée […]. Ç'a été vraiment le changement qui m'a fait décider, je n'étais plus la fille, la jeune fille qui était avec la famille, depuis ce moment j'étais indépendante, je voulais développer encore plus cet esprit d'indépendance, donc c'était le moment propice pour m'ouvrir à d'autres choses. » Mary28 (00:34:37.5), 59 ans, installée en 2001.

[424] Première partie, Chapitre 2, « Approche historiographique : Histoire orale ».

[425] De cette difficulté dérive le titre italien de ma thèse : *Una gatta da pelare* (voir la note au début de mon travail).

sont une source inépuisable d'informations qui permettent de mieux saisir la migration féminine, récente, intellectuelle. Voici donc trois de ces récits relatant les parcours complexes, voire labyrinthiques, de quelques-unes de mes interviewées.

Sonia naît à Florence en 1972. Après sa maîtrise **e**n 1999, à l'âge de 27 ans, elle vit un an en Allemagne pour apprendre l'allemand et rejoindre la personne à laquelle elle est liée sentimentalement à cette époque. Puis elle demeure deux ans en France, dans un village dénommé Firminy**,** près de Saint-Étienne, au sud-ouest de Lyon, où elle enseigne et obtient son diplôme d'études approfondies. Après un court séjour à Florence, elle repart à destination du Canada, à Sherbrooke, où elle s'inscrit à un doctorat en linguistique : c'est le 23 septembre 2001, peu de jours après la destruction des tours jumelles. Un an plus tard, en 2002, elle retourne en Italie, à Rome plus précisément, pour effectuer ses recherches doctorales dans une école d'italien pour étudiants étrangers. C'est dans la capitale italienne qu'elle décide enfin de mettre fin à son doctorat, suite à un conflit déchirant avec sa directrice de thèse et la perte de sa bourse d'étude. Elle retourne à Sherbrooke, emballe ses affaires (1000 boîtes de livres[426]), quitte de nouveau et s'établit dans sa ville natale où elle se consacre à l'étude de l'italien en tant que langue seconde, fréquentant les cours en ligne de l'Université Ca' Foscari de Venise. Même là, la vie en Italie ne la satisfait pas : les opportunités de travail sont rares, le pays est en crise, et Sonia ne parvient pas à retrouver la paix[427]. En 2003, elle retourne à Sherbrooke et reprend ses études, ayant changé entre-temps de directeur de thèse. Cependant, dès que celui-ci devient doyen de sa faculté, que son temps consacré aux étudiants s'en trouve réduit, Sonia se sent perdue comme une brebis égarée[428]. Deux ans plus tard, ayant reçu une offre d'emploi intéressante, elle reprend ses bagages et de déplace cette fois à Quito, en Équateur, où elle enseigne l'italien et l'histoire de l'art à *l'Università Central*. Mais la pauvreté, d'une part, l'altitude de la ville, de l'autre, la déstabilisent, et elle décide de retourner à Sherbrooke, puis à Florence. Après trois ans passés au Bureau des relations internationales de la Faculté d'ingénierie, elle perd son emploi suite aux coupures découlant de la crise de 2008. Pour une énième fois, elle retourne au Canada, et de Sherbrooke déménage à Montréal en 2009. Enfin, à partir de 2015, elle sent qu'elle peut sortir la tête de l'eau et respirer à nouveau[429]. Aujourd'hui, Sonia est citoyenne canadienne et traductrice accréditée, enseigne l'italien et le français, et vit dans son propre appartement. Elle a enfin trouvé « une chambre à soi », comme aurait dit Virginia Woolf. Cette femme, fragile en apparence, ne s'est jamais

[426] « 1000 scatoloni di libri » (« 1000 boîtes de livres ») Sonia, 14.03.2016 (00.16 :43.9), 44 ans, installée en 2010.
[427] « non stavo bene a Firenze, non trovavo un lavoro, ero un po' irrequieta, non riuscivo a trovare pace », (« je n'étais pas bien à Florence, je ne trouvais pas de travail, j'étais un peu agitée, je ne réussissais pas à trouver la paix »), *Ibid.* (00:20:19.3).
[428] « una pecorella smarrita » (« une brebis égarée ») *Ibid.* (00:24:03.00).
[429] « togliere la testa dall'acqua e respirare » (« sortir la tête de l'eau et respirer ») *Ibid.* (01:03:06.2).

rendue et poursuit**,** indomptable, son chemin parce que, bon gré mal gré[430], la vie, c'est aussi cela et il nous faut la vivre.

Sonia n'est pas une exception à la règle. La plupart des témoignages que j'ai recueillis dessinent des itinéraires complexes, non linéaires, caractérisés par plusieurs allers et retours entre l'Italie et les États-Unis, ou entre l'Italie et un pays européen, puisque le Canada n'est pas toujours la première destination choisie. Cette très grande mobilité (pas toujours heureuse, mais le plus souvent enrichissante) est parmi les traits les plus significatifs qui distinguent les femmes de mon groupe témoin de l'immigration italienne du passé. De ce point de vue, l'exemple de Monte est emblématique, son histoire constituant un authentique carrefour de routes, de langues, d'expériences, d'études et d'emplois. À 53 ans, professeure universitaire, partie de l'Italie en 1985 et arrivée à Montréal en 2001, elle synthétise ainsi son cheminement tortueux :

> Quindi sono arrivata nel Québec in gennaio, un gennaio molto freddo, in una tempesta di neve, direttamente dall'Iowa dopo però un percorso di studi estremamente lungo, estremamente complesso anche dal punto di vista migratorio, in quanto venivo dall'Italia attraverso gli Stati Uniti con un periodo breve passato per la Francia e avendo avuto anche delle esperienze lavorative nel frattempo che non sono state facili perché nel periodo soprattutto in cui sono dovuta tornare in Italia e ho dovuto lavorare per 3 anni in un istituto tecnico diciamo che lo shock è stato anche abbastanza forte[431].

L'histoire de Francesca n'est pas moins compliquée. Après avoir terminé sa maîtrise en philosophie du langage à l'Université de Pise au début des années quatre-vingt-dix, elle se transfère à Vienne pour faire son doctorat, perfectionner sa connaissance de l'allemand et approfondir l'étude des écrivains autrichiens. Son objectif est de rédiger sa thèse en France, un rêve qu'elle cultive depuis longtemps. Cependant, la vie l'amène ailleurs, puisqu'elle reste à Vienne dix-huit ans au lieu des trois années prévues initialement. Pendant tout ce temps, elle devient traductrice pour des maisons d'édition italiennes et professeure universitaire. En réalité, son parcours est bien plus complexe, comme elle en témoigne :

> Mentre insegnavo a Vienna ero maître de conference, se traduco in francese il titolo che avevo in Austria, ho avuto l'invito all'UQAM, qui a Montréal, per un trimestre, e quindi avevo insegnato qui per un trimestre nel 2007 e avevo quindi imparato ad apprezzare Montréal, non direi il Québec perché il Québec non è che ne abbia conosciuto molto, all'epoca, ma avevo avuto l'idea nel 2007 che Montréal poteva essere una città per me, perché è una città bilingue, perché è una città dove mi sembrava che fosse piuttosto internazionale senza essere enorme, interessante il fatto che si parlasse francese in un ambiente anglofono, […] e poi ero stata due anni e mezzo a

[430] « volere o volare » (« vouloir et voler ») *Ibid.* (00:32:57.1).

[431] « J'ai donc atterri au Québec en janvier, un janvier très froid, au milieu d'une tempête de neige ; j'arrivais directement de l'Iowa après de longues années d'études. Ce fut un parcours extrêmement complexe, même du point de vue migratoire, puisque je venais de l'Italie via les États-Unis, ayant demeuré en France pendant une courte période. Entre-temps, j'avais vécu des expériences de travail pas du tout faciles parce que, à un certain moment, j'étais retournée en Italie où j'avais enseigné durant trois ans ». Elle conclut en soupirant : « Le choc a été assez fort ! » Monte2, 7.12.2015 (00 :23 :06.5), 53 ans, installée à Montréal en 2001.**)**

> Parigi a insegnare a alla *Sorbonne nouvelle* […], dunque questo mio percorso Vienna, Francoforte, Parigi e Montréal, […] Montréal è il punto di arrivo di adesso nel 2013[432].

Jusque-là, Francesca n'avait fait aucune allusion à cette étape de sa vie passée en Allemagne. Je l'interromps et lui demande avec un certain étonnement : « Francfort quand ? » Elle me répond : « Francoforte era prima, prima del dottorato, quando stavo finendo la tesi di laurea, nel '90 avevo vinto una borsa e avevo finito la tesi italiana a Francoforte perché lì erano argomenti di lingua tedesca e quindi avevo approfittato, andavo in biblioteca, eccetera[433] ».

Comme Francesca, deux tiers de mes interviewées ont quitté l'Italie pour étudier. Une dizaine d'entre elles l'ont fait dans le cadre d'un échange Erasmus, la plupart dans une ville européenne comme Paris, Londres, Grenoble, Berlin ou Vienne[434]. Le plus souvent, elles ont complété leur doctorat au Canada, principalement à Montréal ; en second lieu, aux États-Unis, moins souvent en Europe. C'est le manque de programmes d'études doctorales ou de masters spécialisés dans certaines disciplines qui a poussé Silvestra, Monte, MariellaP et Emanuela à partir à l'étranger, entre les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, et à choisir une université hors d'Italie, respectivement au Minnesota, en Iowa, à Paris et en Californie. Même quand les programmes de doctorat existaient dans certaines universités italiennes, il était tellement difficile d'y accéder que les professeurs conseillaient parfois à leurs étudiants d'y renoncer, ou de sortir plutôt du pays et de tenter leur chance ailleurs. Cecilia relate ainsi:

> All'indomani della discussione della mia tesi, me lo ricordo ancora, chiesi appuntamento […] alla mia relatrice, perché volevo un po' conoscere la situazione, […] come presentarmi a un dottorato, come funzionava un po' la burocrazia. E oggi, a distanza di anni, apprezzo moltissimo la sua sincerità, perché all'epoca […] mi disse che lei non si spiegava ancora perché l'università italiana bandisse concorsi di dottorato quando non c'erano le disponibilità economiche, soprattutto le disponibilità di aprire concorsi, di pagare stipendi, eccetera, quindi

---

[432] « Tandis que j'enseignais à Vienne, j'étais maître de conférence (si je traduis en français le titre que j'avais en Autriche), j'ai reçu l'invitation de l'UQAM, ici à Montréal, pour un trimestre. Donc j'ai enseigné ici pour un trimestre de 2007 et j'avais appris à apprécier Montréal, je ne dirais pas le Québec parce que du Québec je n'en savais pas beaucoup à l'époque, mais j'avais eu l'idée, en 2007, que Montréal pouvait être une ville pour moi, parce que c'est une ville bilingue, parce que c'est une ville qui me semblait assez internationale sans être énorme, et le fait intéressant qu'on parlait français dans un contexte anglophone […]. Et puis, j'étais demeurée deux ans et demi à Paris pour enseigner à la Sorbonne nouvelle […]. Donc ceci est mon parcours : Vienne, Frankfort, Paris et Montréal […]. Montréal est le point d'arrivée d'aujourd'hui en 2013. » Francesca26, 22.03.2016 (p. 5), 50 ans, installée à Montréal en 2013.

[433] « Francfort, c'était avant le doctorat, lorsque j'étais en train de terminer ma thèse de maîtrise. En 1990 j'avais gagné une bourse et j'avais fini ma thèse italienne à Francfort parce que là il y avait toutes les sources [qui m'intéressaient] en allemand et par conséquent j'en avais profité, j'allais à la bibliothèque, etc. » *Ibid.,* p. 5.

[434] Depuis les années 1980, les expériences à l'étranger pendant le parcours universitaire ont été promues au niveau européen par des initiatives tels Lifelong Learning Programme et Erasmus. En Italie, celles-ci impliquent 13% des diplômés universitaires en 2018, dont 8,9% ont fait une expérience au sein de l'Union Européenne presque entièrement à travers le programme Erasmus, 4,1% grâce à des initiatives organisées ou reconnues par leur programme d'étude ou à titre personnel. XXI enquête sur le profil des diplômés universitaires réalisée par le *Consorzio Interuniversitario AlmaLaurea* sur 280.000 diplômés italiens en 2018 (= 90%).
https://www.almalaurea.it/universita/profilo/profilo2018 24.08.2010 (19:00).

> deludere in questo modo bravi studenti, e per questo mi chiese se, sposata, insomma tuo marito è abbastanza facoltoso oppure provieni da una famiglia abbastanza ricca, perché qui il primo posto è già stato stabilito e, all'epoca, non so ora in Italia come funziona, generalmente ai dottorati di ricerca venivano ammesse le prime quattro persone, due con borsa, si parla di 850 euro, non tanto, e due senza borsa, quindi due borsisti e due non. Quindi lei mi disse : « naturalmente il primo posto è già assegnato, quindi tu concorreresti per il secondo, a te la scelta di partecipare a qualcosa dove hai il 50% delle possibilità »[435].

Ce sont leurs professeurs et mentors qui encouragent Emanuela à se spécialiser pendant un an à la London School of Economics, Clara à voyager aux États-Unis en présentant ses travaux dans plusieurs universités américaines et Flavia à faire son doctorat avec le sémiologue de la musique Jean-Jacques Nattiez qui enseigne à l'Université de Montréal. De même, à la fin de son doctorat, la professeure qu'elle aime et estime le plus conseille à Eleonora de ne pas rentrer en Italie**.** Elle suit son conseil et, de Montréal, elle se déplace à Vancouver pour entreprendre son post-doctorat dans l'espoir d'obtenir, entre temps, un poste de professeure dans une université montréalaise ou canadienne. Voici son témoignage :

> Sono andata a vedere una mia prof che per me è molto cara, che è all'università di Bologna, e lei è una persona molto schietta, perché io adesso ho finito il dottorato, quindi le ho detto : « prof che ne dice, io vorrei tornare », lei mi ha detto : « non tornare, non tornare, cioè qui le cose vanno male, qui non saresti felice, io ho tanti amici, io sono rimasta e ho fatto tanta fatica ma », poi comunque lei lo ha fatto in altri anni, in cui era anche forse più facile, io non lo so, insomma mi ha detto : « ho tanti amici che sono rimasti all'estero e capisco il fatto della lontananza, però è difficile tornare »[436].

Au cours des dernières années, beaucoup d'articles et d'enquêtes concernant le système universitaire italien en général, et les études doctorales en particulier, ont été publiés. Quelques-uns de ces travaux méritent d'être cités, car ils mettent en lumière les conditions critiques dans lesquelles se trouve la recherche en Italie, nous permettant ainsi de mieux comprendre les raisons qui ont poussé mes interviewées à partir pour poursuivre et terminer leurs études à l'étranger. Soulignons que parmi les pays de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe **(**OCSE**)**, l'Italie est le seul à avoir coupé

---

[435] « Au lendemain de la soutenance de ma thèse, je m'en souviens encore, je demandai un rendez-vous […] à ma directrice, parce que je voulais un peu connaître la situation […] : comment me présenter à un doctorat, comment fonctionnait la bureaucratie. Et aujourd'hui, des années plus tard, j'apprécie beaucoup sa sincérité, parce qu'à l'époque […] elle me dit qu**'**elle ne pouvait pas s'expliquer pourquoi l'université italienne lançait des concours de doctorat lorsqu'il n'y avait pas de disponibilité sur le plan financier, surtout celle de réaliser un concours, de payer des salaires, etc., donc décevoir des étudiants sérieux. Pour cela, elle me demanda si j'étais mariée et si mon mari était assez aisé ou si je provenais d'une famille assez riche parce que la première place était déjà attribuée, et à l'époque, je ne sais pas comment cela fonctionne maintenant en Italie, les doctorats de recherche étaient généralement accordés aux quatre premières personnes, deux avec la bourse d'étude, deux sans la bourse. Donc, elle me dit : "naturellement la première place a été déjà accordée, donc tu participes pour la deuxième, à toi le choix de participer à quelque chose où tu as 50% de chances". » Cecilia7, 19.01.2016 (p. 2), 32 ans, arrivée à Montréal en 2011.

[436] « Cette année, je suis aussi retournée, je suis allée voir une de mes profs, qui m'est très chère, à l'Université de Bologne, et c'est une personne très franche, parce que j'ai maintenant terminé mon doctorat. Donc j'ai lui demandé : "Prof, qu'en pensez-vous, j'aimerais retourner ?", elle m'a répondu : "Ne reviens pas, ne reviens pas, ici les choses vont très mal, ici tu ne serais pas heureuse. J'ai beaucoup d'amis, je suis restée et j'ai éprouvé beaucoup de fatigue, mais". En tout cas, elle l'a fait à une autre période, là c'était probablement plus facile, je ne sais pas, en somme elle m'a dit : "j'ai beaucoup d'amis qui sont resté à l'étranger et je comprends le fait de la distance, mais c'est difficile de revenir". » Eleonora16, 22.02.2016 (00:25:34.5), 33 ans, installée à Montréal en 2010.

ses investissements dans les secteurs de l'éducation et de la recherche au point où, entre 2006 et 2016, le système universitaire national a perdu 44,5% des postes disponibles pour faire un doctorat[437]. L'Association nationale des doctorants et docteurs italiens (ADI) trace un portrait assez décourageant de ce groupe de chercheurs : ils n'ont souvent pas de bourses d'études ; ils ne sont pas professeurs mais ils donnent des cours à l'université ; ils ne sont pas étudiants puisqu'ils ont au moins un diplôme de doctorat, parfois deux, et parfois aussi des masters. Ce ne sont pas des travailleurs non plus, l'État italien ne leur reconnaissant pas ce statut, mais ils paient des impôts de plus en plus élevés. En somme, ils travaillent gratuitement, et ils doivent même payer pour le faire[438]. De plus, ils sont âgés en moyenne de 50 ans. En effet, le recrutement de chercheurs de ce niveau est bloqué depuis 2015[439] et 90% d'entre eux ne peuvent poursuivre leur carrière en Italie[440]. Le secrétaire de l'ADI, Antonio Bonatesta, fait de cette situation un bilan amer en dénonçant « [la] concentrazione e polarizzazione delle risorse che esclude le aree deboli e penalizza il Sud. Il sistema accademico, privo di risorse e sotto organico, si rivolge ai dottorandi per le attività accademiche. Lo sfruttamento del loro lavoro è chiaro[441] ».

Les inégalités Nord/Sud dans le réseau universitaire italien sont au cœur d'une enquête de 2015 réalisée par l'Institut Recherche Économie et Société (RES), qui souligne qu'après 2008 les coupures concernant le système d'éducation italien se sont accentuées et que depuis cette date, le fossé entre les universités septentrionales et les universités du centre et du sud de la péninsule s'est élargi. En termes financiers concernant les professeurs, les étudiants et les activités de recherche, les sièges universitaires les mieux dotés se concentrent dans un triangle dont les pointes sont Milan, Bologne et Venise, avec une extension territoriale à Turin, Trente et Udine. En effet, la répartition des financements octroyés par le Ministère de l'Éducation, de l'Université et de la Recherche (MIUR) aux universités italiennes, se base sur une série de critères comme le pourcentage des étudiants qui participent aux programmes Erasmus[442]

---

[437] Roberto Ciccarelli, « Università e ricerca: dal 2008 tagliati 10 mila ricercatori e un miliardo di euro », *Il Manifesto*, 14.02.2017https://ilmanifesto.it/universita-e-ricerca-dal-2008-tagliati-10-mila-ricercatori-e-un-miliardo-di-euro/ 18.06.2020 (11:20)

[438] https://dottorato.it/717-v-indagine-annuale-adi-dottorato-di-ricerca 17.06.2020 (17:30)

[439] C'est par la réforme Mariastella Gelmini du Ministre de l'Éducation, de l'Université et de la Recherche que, pendant le gouvernement Berlusconi IV, entre 2008 et 2011, une série de coupures ont été réalisées dans tous les secteurs de l'éducation, incluses les universités https://it.wikipedia.org/wiki/Riforma_Gelmini#Università_2 20.06.2020 (11 :34).

[440] R. Cicarelli*,* art. cit., 2017.

[441] « C'est une concentration et polarisation des ressources qui exclut les zones faibles et qui pénalise le Sud. Le système académique, sous-financé et à court de personnel, s'adresse aux doctorants pour les activités académiques. L'exploitation de leur travail est évidente. » https://ilmanifesto.it/universita-e-ricerca-dal-2008-tagliati-10-mila-ricercatori-e-un-miliardo-di-euro/ 18.06.2020 (11:20).

[442] En effet « Erasmus est aujourd'hui encore loin d'être un programme "populaire" qui bénéficie dans la même mesure à tous les jeunes Européens ». Parmi les variables qui facilitent (ou, au contraire, pénalisent) l'accès à cette expérience il y auraient : les lieux de départ, la discipline étudiée, l'université d'appartenance et le genre. Par exemple, en Italie, ce sont les universités du Nord qui participent le plus aux échanges universitaires (Magali Ballatore, « Des origines aux destinations : l'importance

ou d'autres paramètres également influencés par le revenu des familles. L'impact de ces règlementations a eu des résultats dramatiques pour beaucoup d'universités italiennes, en particulier celles du *Mezzogiorno*, tandis que les universités du Nord ont été, en général, favorisées[443]. La « questione meridionale », de mémoire gramscienne, reste donc très actuelle, bien que plus d'un siècle et demi soit passé depuis sa formulation par l'écrivain communiste et théoricien politique sarde[444].

4.3.3. Choisir Montréal : les premières impressions

Au moment de leur installation à Montréal, deux tiers de mes interviewées avaient moins de 35 ans, les autres se situant entre 35 et 54 ans. Comme pour les départs de l'Italie, c'est donc à un jeune âge encore que ces femmes choisissent, à un certain moment de leur parcours, la ville de Montréal. La moitié d'entre elles ont fait ce choix dans un deuxième temps, après une tout autre expérience d'études ou de travail dans une autre université, un autre pays, voire sur un autre continent. Les seize autres femmes, par contre, ont choisi Montréal comme première destination. De ces dernières, huit avaient moins de 35 ans à leur arrivée et se sont installées dans la ville récemment, soit après 2008. Il s'agit de jeunes femmes en train d'organiser leur existence sur le plan personnel autant que professionnel et dont les racines dans le mode de vie et la société montréalaises sont encore fragiles.

En fait, depuis 2016, cinq de ces femmes sont parties vivre ailleurs : Chiara travaille dans un hôpital à Stockholm où elle peut enfin exercer sa profession ; Eleonora est à Vancouver pour y poursuivre son post-doctorat ; B22 s'est déplacée à Toronto pour des raisons familiales ; Flavia a été invitée comme professeure par l'Université de Marseille et Agata est en résidence aux États-Unis. Il se peut aussi que certaines de mes interviewées aient quitté la ville sans que j'en sois avertie. Les raisons qui ont incité ces femmes à choisir Montréal se répartissent de manière assez égale entre le travail, les études et l'amour. Plus précisément, un tiers de ces femmes sont arrivées à Montréal en suivant leur conjoint, un autre tiers pour faire un doctorat et le dernier tiers en raison d'un emploi obtenu ou à venir. En effet, si parmi les motivations qui avaient déterminé les départs de l'Italie le travail occupait une place minimale, il devient

---

des « lieux » dans les parcours des étudiants Erasmus », *Migrations société*, 2020/2 N° 180, p. 113 à 130 https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2020-2-page-113.htm, 24.08.2020 (20 :00). Sur les nouvelles inégalités engendrées par Erasmus pendant, mais aussi après les études, voir Jamid Hicham et al., « Les migrations pour études au prisme des mobilité sociales », *Migrations société*, 2020/2, N° 180, p. 19 à 35, https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2020-2-page-19.htm 27.08.2020 (14:45).

[443] Fondazione RES (a cura di Gianfranco Viesti), *Nuovi divari. Un'indagine sulle università del Nord e del Sud. Sintesi del Rapporto 2015* https://www.ilborbonico.it/wp-content/uploads/2017/12/sintesi-della-ricerca_2015.pdf 24.08.2020 (17 :30).

[444] Antonio Gramsci, *La questione meridionale*, Rome, Editori Riuniti, 1966 [1930].

une raison importante lorsque celles-ci choisissent de s'établir à Montréal. Pour ce qui est des interviewées parties de l'Italie pour rejoindre un « chum », un fiancé ou un mari, donc par amour**,** la première destination coïncide presque toujours avec le choix final, soit Montréal. Par conséquent, dans cette section j'aborderai les thèmes du travail et des relations amoureuses, réservant un espace moindre aux études dont j'ai déjà abondamment parlé dans la section précédente.

Âge à leur arrivée à Montréal	ARRIVÉES À MONTRÉAL			
	1990- 1999	2000-2007	2008-2016	TOTAL
Moins de 35 ans Jeunes adultes	6	5	13	24
35-54 ans Adultes	3	3	2	8
TOTAL	9	8	15	32

Ce n'est pas forcément le manque d'opportunités d'emploi qui incite ces femmes à quitter l'Italie. Plutôt, les emplois disponibles ne correspondaient pas souvent à leurs attentes, leurs désirs ou leurs compétences. Emanuela, Monte, Mary et Mariella P, par exemple, face à la possibilité d'enseigner à l'école secondaire italienne, où elles ont obtenu un poste à durée indéterminée après en avoir fait l'expérience, préfèrent l'abandonner, reprendre les études et se lancer dans d'autres carrières, soit la carrière universitaire ou la coopération internationale. Mary relate ainsi son expérience comme enseignante d'économie agricole dans une école privée italienne, en attendant que sa chaire dans un institut technique, obtenue par concours public, soit disponible :

> Io avevo già insegnato, fatto supplenze [...] e avevo insegnato anche in una scuola privata vicino a Roma che penso è stato uno dei traumi più grandi della mia vita, perché era una scuola privata dove c'erano tutti i rifiuti della scuola pubblica praticamente e quindi per quello traumatizzata nel senso che erano ragazzi che magari ci avevano vent'anni perché avevano ripetuto, ci avevano due o tre anni meno di me praticamente, solamente che era una scuola piena di violenza, [...] drogati, ragazzi a problemi veramente, per me era un po' duro cominciare a lavorare, [...] ho fatto comunque tutto un anno e in quella scuola, l'anno dopo mi hanno richiamato, ma ho gentilmente declinato l'offerta che mi avevano fatto, quindi [...] ho insegnato praticamente forse quattro, cinque anni tra supplenze e poi titolare, ma non è che ero molto felice nell'insegnamento, per cui [...] veramente cercavo qualcosa di diverso, di vedere che cosa potessi fare nella vita e a un certo momento era proprio chiaro che [...] non sapevo che cosa volevo fare ma non volevo insegnare tutta la vita, quello era proprio chiaro per me[445].

[445] « J'avais déjà enseigné, j'avais fait des remplacements [...] et j'avais aussi enseigné dans une école privée près de Rome, ce qui, je pense, a été un des chocs les plus grands dans ma vie, parce qu'il s'agissait d'une école privée où il y avait tous les rejets de l'école publique pratiquement. C'est donc pour cela que j'étais traumatisée, dans le sens que c'était des garçons de vingt ans, parce ils étaient des redoublants, ils avaient deux ou trois ans de moins que moi pratiquement. Seulement, c'était une école pleine de violence [...] [ils étaient] drogués, des garçons avec des problèmes vraiment, pour moi c'était un peu dur de commencer à travailler [...]. Toutefois, j'ai enseigné pendant un an dans cette école, l'année après on m'a nommée à nouveau, mais j'ai gentiment décliné l'offre qu'on m'avait faite. Donc [...] j'ai enseigné pratiquement peut-être quatre, cinq

Suite à cette expérience, Mary retourne aux études et entreprend un master en coopération internationale qui, lorsqu'elle le termine en 1985, l'amène au Costa Rica**.** De là, elle part en tant que coopérante travailler dans différents pays de l'Amérique latine jusqu'en 2001, lorsqu'elle se fixe enfin à Montréal**.** Son mari, en effet, est originaire de cette ville et c'est là que vit sa famille. Dans d'autres cas, c'est un poste à pourvoir qui mène ces femmes dans une des universités montréalaises : Monte à Concordia, Lella à McGill, Viva à l'UQAM, Silvestra, Mariella P, Flavia, Maria, Francesca et Gabriella à l'Université de Montréal. Dans leurs établissements respectifs, ces dernières font carrière, une carrière parfois fulgurante mais plus souvent menée au prix d'innombrables sacrifices, sur le plan personnel aussi bien que professionnel, mais avec un engagement total, sans économiser temps ni énergie. Dans certains cas, même lorsque ces femmes sont venues à Montréal parce que leur mari ou conjoint avait reçu une offre de travail intéressante, c'est dans le domaine universitaire qu'elles s'insèrent et s'intègrent : Emanuela au département d'économie dont elle a récemment été nommée directrice, Clara à Polytechnique Montréal, Denise et Yole en enseignant leur langue natale dans les universités de Montréal et McGill. Un autre secteur où ces femmes se sont impliquées est celui de la traduction et de l'interprétariat, grâce à leur connaissance de trois, parfois quatre langues ou plus, comme c'est le cas pour Isabella, Sonia et Yole. Ces dernières intègrent leur profession avec l'enseignement de l'italien, par exemple à l'Institut italien de culture de la métropole[446].

En ce qui concerne les occupations des diplômés italiens qui ont fait une expérience à l'étranger pendant leur parcours d'étude, il est intéressant de consulter, encore une fois, les résultats obtenus par l'enquête récente de AlmaLaurea[447]. Selon les résultats de cette recherche, le taux du niveau occupationnel et salarial des diplômés qui ont acquis une expérience d'étude hors d'Italie entre 2008 et 2018 est de 73%, soit 6 points de plus que ceux qui n'ont jamais quitté le pays, l'absence d'opportunités d'emploi étant, en Italie, la motivation principale des départs à l'étranger. L'ajout des jeunes qui ont fait une partie de leur parcours scolaire en Europe ou en Amérique du Nord est élevé, à commencer par leurs habilités linguistiques, auxquelles s'ajoutent la flexibilité, l'adaptabilité et la résilience acquises durant leur séjour à l'étranger. Enfin ils y ont établi un vaste réseau de contacts. Cette dernière ressource est

---

ans entre remplacements et titularité, mais je n'étais pas contente en enseignant, c'est pour cela [...] que je cherchais vraiment quelque chose de différent, voir ce que je pouvais faire dans la vie. Et à un certain moment, c'était vraiment devenu clair que [...] je ne savais pas ce que je voulais faire, mais je ne voulais pas enseigner toute la vie, cela était vraiment clair pour moi. » Mary28, 16.05.2016 (00:23:42.7), 59 ans, installée à Montréal en 2001.

[446] Je reparlerai plus largement de ces expériences dans le chapitre 5, section 2 (5.2.2).

[447] Silvia Galeazzi, Silvia Ghiselli et Claudia Girotti, « Mobilità dei laureati per studio o lavoro : necessità o scelta ? » dans Fondazione migrantes, *Rapporto italiani nel mondo 2019,* Taveditrice, p. 46.

confirmée par la tendance des jeunes diplômés de chercher un emploi dans le même pays où ils ont fait leur expérience d'étude, que ce soit un master, un doctorat ou un post-doctorat. On peut donc conclure, avec les chercheuses qui ont mené cette enquête, que « l'esperienza all'estero abbia rappresentato, proprio in questi anni di maggiore difficoltà di assorbimento da parte del mercato del lavoro, una sorta di rete di protezione[448] » pour tous ces jeunes qui, dans leur pays, n'ont pas trouvé un emploi conforme à leurs aspirations et compétences.

Bien que la plupart de mes interviewées aient déménagé en raison de leur carrière ou de leurs études, certaines d'entre elles sont parties pour des raisons sentimentales, leur conjoint ayant reçu une offre d'emploi intéressante, ou pour rejoindre un amoureux canadien. De ce point de vue, ce groupe ressemble apparemment aux immigrées italiennes arrivées ici en tant qu'épouses ou mères grâce à la politique de regroupement familial en vigueur dans le Canada de l'après-guerre. Mais si la plupart des Italiennes s'enfermaient autrefois dans la maison et avaient de sérieuses difficultés à s'intégrer dans la société d'accueil[449], mes interviewées ont parfois saisi cette occasion pour se recycler, profitant ainsi des opportunités que ce nouveau contexte leur offrait. C'est le cas de Simona et d'Agata, auxquelles j'ai fait allusion dans la section concernant le parcours professionnel en contexte de migration[450], ainsi que de Denise[451], B22, Emanuela, Clara, Yole et Andrea. Ces femmes venues à Montréal par amour se sont parfois mariées, parfois ont divorcé, mais toutes, sans exception, se sont intégrées à leur nouveau milieu de vie ; elles ont étudié, obtenu leur diplôme, fait leur carrière et occupé à l'occasion un poste de prestige dans la société québécoise. Par exemple, en 2004-2005, Clara travaille dans le laboratoire de chimie de l'Université Purdue, en Indiana, tandis que son conjoint, Fabio, se prépare à aller à Montréal où il a reçu une bourse de l'INRS. Or, à un certain moment, elle se rend compte qu'elle est enceinte :

> Je me suis retrouvée enceinte, donc, à Purdue. Donc il a fallu un peu décider, dans le sens : qu'est-ce que je fais ? Je reste ici ou bien à Montréal ou bien on rentre les deux et Fabio vient à Purdue ou bien on rentre à Bologna et on a pensé que Montréal c'était le meilleur compromis, parce que l'Université de Purdue, ses campus sont très bien, mais au milieu de rien […] Montréal, par contre, donc avec toutes les universités qu'il y a, ça nous semblait vraiment l'endroit le meilleur[452].

---

[448] « [L]'expérience à l'étranger a représenté, juste pendant ces années de majeure difficulté d'absorption de la part du marché du travail, une sorte de réseau de protection », *Ibid.*, p. 48.

[449] Bien que des études récentes soulignent que certaines Italiennes, immigrées à Montréal après la Deuxième Guerre mondiale, travaillaient à l'extérieur, principalement dans des usines textiles, ces femmes représentaient une minorité contre la majorité qui restait à la maison en tant que ménagères ou pensionnaires accueillant les Italiens à leur première arrivée (voir la Première partie, Chapitre 1, Section 1.1.3 et 1.1.4.

[450] Voir la section 4.2.3.

[451] J'ai fait allusion à l'histoire d'errance et d'amour de Denise dans la section « La migration : une histoire de famille ».

[452] Clara20, première session 12.03.2016 (p.17), 46 ans, installée à Montréal en 2005.

Dans l'histoire de Clara, migration, carrière, maternité, amour se rejoignent, se croisent, se combinent, conduisant cette femme à déménager dans la ville canadienne pour rejoindre son conjoint. Toutefois, ce dernier, après quelques mois, obtient une autre bourse qui l'amène ailleurs, à l'université de Cornell, dans l'État de New York : « Fabio est arrivé à l'INRS. Après l'INRS, il a gagné une bourse Marie Curie pour aller travailler à Cornell, donc Sibylle est née, mais Fabio est parti[453] ». En d'autres termes, après son déménagement de l'Indiana au Québec, Clara se retrouve à Montréal, seule avec un enfant et son poste à Polytechnique qu'elle a obtenu facilement, comme elle l'avoue elle-même : « Je suis arrivée ici […] donc j'ai travaillé un peu avec eux (dans le laboratoire de l'INRS avec son mari et ses collègues) et après il y a eu ce poste à l'École polytechnique. J'ai participé et donc ils m'ont dit oui et voilà[454] ».

C'est aussi en raison de son mari que Yole débarque à Montréal, puisque l'UQAM a offert à celui-ci un poste en tant que professeur. D'un ton mi-figue, mi-raisin, elle commente : « è sempre colpa di mio marito[455] ». En effet, depuis son premier départ de l'Italie en 1998, c'est toujours en raison des études, masters et doctorats, de son mari, qu'elle se déplace : de l'Italie en France, à Nancy ; puis de la France au Pays-Bas, à La Haye ; enfin des Pays-Bas au Canada, à Montréal. Cependant Yole, comme mes autres interviewées, a profité de tous ces déménagements pour étudier et se spécialiser en tant que traductrice et enseignante d'italien langue seconde. De la même manière, Denise arrive à Montréal en 1985 comme épouse de Silvio et, n'ayant pas fait d'études universitaires à Milan d'où elle est originaire, elle s'inscrit à l'Université de Montréal où elle termine une mineure en arts et sciences, puis à l'UQAM, où elle se spécialise en art dramatique et entreprend son doctorat en études et pratiques des arts. Enfin, en tant qu'actrice et réalisatrice, elle fonde la compagnie théâtrale Ribalta avec son mari. Depuis quelques temps, elle a commencé une nouvelle activité en tant que thérapeute et réfléchit à l'heure actuelle à l'idée de se lancer dans un deuxième doctorat.

Si Clara, Yole et Denise ont rencontré leurs amoureux en Italie, avant de partir pour l'étranger, Andrea, en revanche, fait la connaissance de celui qui deviendra son mari – un Canadien francophone de Chicoutimi – à Pékin, où tous deux étudient **:** lui, l'utilisation des idéogrammes chinois dans le clavier de l'ordinateur ; elle, l'attitude de la République populaire chinoise envers les minorités, en particulier les minorités musulmanes présentes dans le pays. Au retour de Chine, en 1993, après sept mois d'allers-retours Cagliari-Montréal, Andrea se marie à l'insu de sa famille. Deux ans après, ayant terminé son doctorat et informé ses parents de son mariage, elle s'installe à Montréal. Entre temps, Andrea a compris

[453] Clara20, *Ibid.*, (01:02:33.2).
[454] Clara20, *Ibid.* (01:02:00.2)
[455] Yole30, 30.05.2016 (00:30:29.6), 42 ans, installée à Montréal en 2005.

que le système universitaire et la carrière académique ne l'intéressent pas, parce que trop marqués selon elle par le népotisme et le favoritisme[456]. À Montréal, donc, elle entreprend un parcours professionnel tout à fait nouveau en tant qu'organisatrice communautaire, tout en restant fidèle à ses intérêts initiaux puisque, depuis son arrivée, elle travaille au sein des minorités, – italiennes cette fois, migrantes et féminines –, son expérience se révélant précieuse pour ma recherche[457].

En général, quelle que soit la raison pour laquelle ces femmes ont choisi Montréal et la période où elles y sont venues, toutes ont eu, à de rares exceptions près, une impression très positive que leur a laissée leur première visite de la ville et qui les a motivées à s'y établir de manière plus ou moins définitive. C'est le cas de Francesca qui, six ans avant de s'installer à Montréal, apprécie la métropole québécoise au moment de sa première visite en raison du fait qu'elle est internationale, bilingue et francophone, ou de Mariella S et de Mariella P qui, après avoir visité Montréal durant un court voyage touristique, s'y sont installées définitivement à l'âge respectif de 45 et 50 ans. C'était alors la troisième, voire la quatrième fois, qu'elles voyageaient au Canada. Leurs premières expériences ont été tellement positives, leurs impressions si enthousiasmantes, que le fait de s'y établir définitivement ne pouvait que représenter la réalisation d'un rêve, d'un désir ou d'un projet de vie. C'est ainsi que MariellaP relate sa première impression de Montréal, qui se révèle une sorte de prophétie qui s'est réalisée vingt ans après :

> Allora, l'impressione è stata dal primo giorno, [...] fu il giorno e la notte, [...] io ho sentito sempre che questa città era una città che mi piaceva, ma c'è un piccolo aneddoto personale che mi piacerebbe ricordare perché la vita è molto strana. Nel '71, io faccio con quello che incominciò a essere il mio compagno un viaggio, non avevamo una lira, niente, con il *Greyhound,* arriviamo in Nord America [...] poi dormendo con dei piccoli voucher che costavano poco in tutte le università nordamericane, fecimo un grande viaggio bellissimo. A un certo momento arrivammo a Montreal e dormimmo in quelle cose terribili di oggi che sono le torri, allora mi sembrarono una cosa di una bellezza sovrumana [...] Era luglio, faceva un caldo disperato e la prima cosa è stata di dire a un certo punto, mi ricordo [...] che scendevo queste scalette e dissi a Marcello : tu pensa, come sarebbe bello se io, un giorno, venissi a vivere qui a Montreal e, per esempio, [a] insegnare in questa università. Settantuno, non potrei mai dimenticarlo [...] e poi seconda cosa, faceva un caldo terribile, ma io mi innamorai di un colbacco di lince e lo convinsi a non mangiare né lui né io per due giorni per comprarmi questo colbacco che si può immaginare come poteva essere utile a Roma oppure nel luglio montrealese[458].

---

[456] Les universités italiennes ont souvent été au cœur de scandales concernant des cas de favoritisme, de recommandation et de népotisme, par exemple, à l'occasion des concours pour obtenir un poste universitaire, pour accéder aux doctorats ou aux bourses d'études ou pour réussir les tests d'entrée aux universités contingentées. Il n'est pas inhabituel que des générations entières travaillent dans la même université et que la même chaire universitaire soit transmise de père en fils. https://www.controcampus.it/2013/04/scandali-nelle-universita-mancini-crui-scandali-nelle-universita-malate-raccomandazioni-favoritismi-nepotismo/
https://www.trasparenzaemerito.org/post/così-le-università-italiane-discriminano-gli-studenti-ricercatori-stranieri-nei-concorsi
https://palermo.repubblica.it/cronaca/2021/04/22/news/scandalo_universita_e_concorsi_truccati-300904712/
https://www.ilfattoquotidiano.it/2017/05/29/architetto-in-cina-in-italia-favoritismi-e-parcelle-da-rincorrere-shenzhen-ogni-giorno-e-diversa/3616479/ 3.09.2021 (15 :45)

[457] Je reparlerai de l'expérience d'Andrea dans le milieu des communautés de femmes immigrées au chapitre 6, section 6.1.1.

[458] « Alors, l'impression de la première journée [...] fut le jour et la nuit [...]. J'ai toujours senti que cette ville était une ville que j'aimais, mais il y a une petite anecdote personnelle que j'aimerais raconter parce que la vie est très étrange. En 1971, je fais, avec celui qui commençait à être mon copain, un voyage, mais nous n'avions pas d'argent, rien. Par le *Greyhound* nous

Depuis 1971, gardant comme une icône son chapeau de lynx, Mariella est retournée à Montréal en tant que professeure invitée, à deux reprises, jusqu'à ce que, au milieu des années quatre-vingt-dix, elle obtienne un poste de professeure agrégée au Département de Littérature comparée de l'Université de Montréal, puis se transfère dans le Département d'anthropologie de la même université en tant que titulaire :

> Tre mesi qui e sono tre mesi di sogno, settembre ottobre e novembre non sapevo che cosa era l'inverno canadese perché non ho avuto un vero inverno, ho avuto una piccola tempesta, quindi tutte e due le volte è stato settembre, ottobre, novembre, quindi magnifico, arrivavo qui a fine agosto, splendidamente, adoravo questa città, adoravo l'atmosfera, sentivo che era un luogo che mi assomigliava[459].

Elle conclut : « Prima volta 86, 87, seconda volta nel '90, sempre per un trimestre, terza volta 94, 95 definitiva. Non ho avuto un momento in cui ho detto : mamma mia cosa ho fatto, voglio ritornare, mai, mai, non c'è stato un momento del mio percorso, mi sono pacificata[460] ».

À leur arrivée, en général, mes interviewées sont « tombées amoureuses » de Montréal et les images, les métaphores, par lesquelles elles ont exprimé cet enchantement méritent à bien des égards d'être citées : c'est d'abord le ciel, son ampleur, sa profondeur, sa luminosité, qui captive leur imagination. Chiara, par exemple, en racontant ses impressions lors de son premier vol intercontinental qui coïncide avec sa première visite de Montréal, de mai à novembre 2008, décrit son contact avec la ville comme un vrai coup de foudre :

> Era il mio primo volo intercontinentale, ed ero da sola proprio. Non conoscevo nessuno. E mi ricordo il giorno in cui sono arrivata a Montréal*,* era una giornata di maggio bellissima, frizzante, fresca. E la cosa che m'ha più colpita è stato proprio il cielo. Il cielo di quell'immensità proprio, un cielo veramente tridimensionale o anche di più [...] in quel momento ho sentito, mi sono sentita in grado di respirare libertà. Solo guardando il cielo, e il

---

arrivons en Amérique du Nord [...] puis, en nous couchant avec des petits vouchers peu coûteux dans toutes les universités nord-américaines, nous fîmes un voyage très beau. À un certain moment nous arrivâmes à Montréal et dormîmes dans ces choses terribles que sont les tours, en ce temps-là celles-ci me semblèrent d'une beauté surhumaine [...]. C'était en juillet, il faisait une chaleur accablante et la première chose ç'a été de dire, à un certain moment, je me souviens [...] que je descendais ces petits escaliers, à Marcello : "imagine comment ce serait beau si, un jour, je venais vivre ici à Montréal et, par exemple, enseigner dans cette université". Soixante-onze, je ne pourrai jamais l'oublier [...] et puis, deuxième chose, il faisait une chaleur terrible, mais je tombai amoureuse d'un chapeau de lynx et je le convainquis de ne pas souper, aucun de nous, pendant deux jours afin de m'acheter ce chapeau qui, on peut bien deviner, combien il pouvait être utile à Rome ou au mois de juillet montréalais… » MariellaP19, 3.03.2016 (00:29:32.2), 72 ans, installée à Montréal en 1994, 1995.

[459] « Trois mois ici et ce fut trois mois de rêve, septembre, octobre et novembre, je ne savais pas ce que c'était l'hiver canadien parce que je n'ai pas eu un vrai hiver, j'ai eu une petite tempête, donc toutes les fois ç'a été septembre, octobre, novembre. Donc ç'était magnifique, j'arrivais ici à la fin d'août, splendidement, j'adorais cette ville, j'adorais son atmosphère, je sentais que c'était un lieu qui me ressemblait. » MariellaP19, *Ibid.* (00:32:15.0).

[460] « Première fois, 86, 87, deuxième fois, 90, toujours pour un trimestre, troisième fois, 94, 95, cette fois définitive. Je n'ai jamais eu un moment de mon parcours où je me suis dit : "*mamma mia,* qu'est-ce que j'ai fait, je veux retourner", jamais, jamais, il n'y a pas eu un moment de mon parcours, la paix me revient. » MariellaP19, *Ibid.* (00:49:48.3)

> cielo nonostante fosse per me così grande, non è mai stato spiazzante, cioè destabilizzante. Nonostante fossi da sola. Ma è sempre stato anche un gran punto di riferimento per tutti quei primi sei mesi[461].

Si les paroles de Chiara traduisent parfaitement son sentiment de solitude et en même temps de réconfort, celles de Mariposa émeuvent. Bien que la plupart du temps cette interviewée me raconte son expérience en riant, comme pour exorciser ses émotions, je suis touchée par l'attendrissement qu'elle manifeste au moment de son départ de l'Italie et de son arrivée à Montréal, la première comme la dernière fois, le ciel occupant encore une fois une bonne partie de la scène :

> [Il cielo] era un azzurro più intenso di oggi con delle nuvole che sembravano panna e ho pianto, partendo da Roma ho pianto, e ho pianto quando sono arrivata qui [a Montreal] [...] E mi succede anche adesso [...] Io quando dormo, quando è mezzora che siamo sopra Roma, io mi sveglio, è come se sentissi, non so, mio marito dice : ecco, ora è il momento dell'emozione, è il pathos che arriva, è così, è lo stesso quando torno qui[462].

Une autre expression, soit celle du contraste entre le jour et la nuit, revient dans plusieurs témoignages en référence à l'ambiance générale, mais avec une connotation négative évidente en ce qui concerne l'Italie et une connotation positive lorsqu'il est question de Montréal. C'est la première impression qu'ont Clara et Fabio, son conjoint, lorsqu'ils se promènent dans le Mile-End en cherchant dans les ventes de garage les meubles pour leur petit appartement dépourvu de tout ; « il giorno e la notte » pour MariellaP, dès sa première visite à Montréal ; et c'est encore « dal giorno alla notte », lorsque Leonilde débarque à Ljubljana, arrivant de Montréal, la ville qu'elle a quittée représentant le jour, la lumière et la beauté, tandis que celle où elle atterrit est associée à la noirceur. Le dépaysement face à la nouveauté et des attitudes, valeurs et manifestations de la quotidienneté différentes, incite Leonilde à recourir à une image très concrète afin d'exprimer cette manière diverse de fonctionner en société qui l'amène à vivre « à l'inverse » de la façon dont elle le faisait en Italie :

> Era il 10 gennaio 2005, siamo sbarcati qui e la mia vita ha ricominciato da capo, nel senso che il tempo ha ripreso a scorrere lento come quando ero adolescente, un mondo da scoprire davanti a me, un mondo che funzionava diversamente da quello conosciuto, io uso sempre quest'immagine, quella delle porte che si aprono

---

[461] « C'était mon premier vol intercontinental et j'étais tout à fait seule. Je ne connaissais personne. Et je me souviens du jour où je suis arrivée à Montréal, c'était une journée de mai, très belle, pétillante, douce. Et la chose qui m'a touchée le plus, ç'a été notamment le ciel. L'immensité de ce ciel, un ciel vraiment tridimensionnel, même plus [...]. En ce moment, j'ai senti, je me suis sentie en mesure de respirer la liberté. Seulement en regardant le ciel. Et bien qu'il était pour moi tellement vaste, ce ciel n'a jamais été bouleversant, déstabilisant. Malgré le fait que j'étais seule. Il a même toujours été un point important de repère pendant ces six premiers mois. » Chiara6, 16.01.2016 (p. 2), 37 ans, établie à Montréal en 2010.

[462] « [Le ciel] était d'un bleu plus intense qu'aujourd'hui avec des nuages qui semblaient de la crème fouettée et j'ai pleuré, en partant de Rome j'ai pleuré, et j'ai pleuré lorsque je suis arrivée ici [à Montréal] [...] Et cela m'arrive toujours, même maintenant [...]. Moi, quand je dors, quand ça fait une demi-heure que nous sommes en chemin vers Rome, je me réveille, c'est comme si je le sentais, je ne sais pas, mon mari me dit : "voilà, c'est le moment de l'émotion, c'est le pathos qui arrive, c'est ainsi, c'est la même chose lorsque je reviens ici". » Mariposa8, 21.01.2016 (00:12:19.3), 36 ans, arrivée à Montréal en 2012.

> e si chiudono in senso contrario rispetto a quelle dell'Italia, per cui ho dovuto imparare a chiuderle come in Italia si aprono e viceversa, per esempio quando esci dal metro[463].

Ce bouleversement, cet « apprentissage de la différence », se révèle tout à fait positif, même revitalisant, comme l'avoue Leonilde peu après : « è stata un'esperienza che non potrei mai dimenticare per la sua bellezza e la sua intensità. Io avevo già 53, 54 anni, eppure davvero ho ritrovato gli entusiasmi di quando ero una ragazzina e ho amato follemente Montréal e follemente il Québec[464] ».

4.3.4. Pour tirer les ficelles : les conclusions

Les informations, analyses, témoignages précédents nous permettent d'esquisser un premier bilan concernant la migration des 32 Italiennes de mon corpus arrivées à Montréal entre 1990 et 2016. Dans ce chapitre, j'ai abordé six grands thèmes : les origines géographiques, les caractéristiques socioculturelles, la formation scolaire et le parcours professionnel de ces femmes ; les raisons qui les ont amenées à quitter l'Italie et à choisir Montréal ; la chaîne « mémorielle » qui relie ces femmes au passé migratoire de leurs ancêtres et les caractéristiques de cette migration récente conjuguée au féminin.

En ce qui concerne la provenance géographique, la plupart de mes interviewées sont originaires du nord de l'Italie, en particulier du nord-ouest, et proviennent de milieux urbains. Plusieurs autres sont nées dans le centre de la péninsule tandis qu'une minorité provient du sud du pays. Au sujet des origines sociales, la majorité appartient à la petite ou à la moyenne bourgeoisie, et seul un petit nombre provient des couches populaires. Ces femmes ont pu, par conséquent, bénéficier d'un soutien familial, bien que l'appui financier de la famille ne les ait pas du tout exonérées de travailler pendant leurs études en Italie ainsi qu'à l'étranger. C'est dans la péninsule italienne que ces femmes ont fait principalement leurs études, du primaire à la maîtrise. Par la suite, elles ont complété leur parcours intellectuel dans le réseau académique international, passant par un pays d'Europe ou plus directement en Amérique du Nord, pour aboutir à Montréal. Durant leur parcours universitaire, elles ont souvent profité des échanges Erasmus, ces derniers constituant une sorte de rampe de lancement vers des destinations plus lointaines. Sur le plan

---

[463] « C'était le 10 janvier 2005, nous sommes débarqués ici [à Montréal] et ma vie a recommencé à zéro, dans le sens que le temps a recommencé à se dérouler lentement, comme quand j'étais adolescente, un monde à découvrir devant moi, un monde qui fonctionnait différemment de celui que je connaissais. J'utilise toujours cette image, celle des portes qui s'ouvrent et se referment en sens contraire par rapport à l'Italie, par conséquent j'ai dû apprendre à les fermer au lieu de les ouvrir et vice versa, par exemple lorsque je sortais du métro. » Leonilde32, 27.04.2016 (00:19:63.6), 65 ans, installée à Montréal en 2012.

[464] « Ç'a été une expérience tellement belle et intense que je ne pourrai jamais l'oublier. J'avais 53, 54 ans. Toutefois j'ai retrouvé les enthousiasmes de l'époque quand j'étais adolescente et j'ai follement aimé Montréal ainsi que le Québec. » Leonilde32, *Ibid.* (00:19:65.0).

professionnel, certaines d'entre elles, parmi les plus jeunes, n'ont pas encore achevé leurs études tandis que d'autres, en revanche, occupent des postes prestigieux dans une université montréalaise. Faute de pouvoir exercer leur profession initiale, quelques-unes ont recommencé à zéro une nouvelle carrière, choisissant souvent l'enseignement de leur langue maternelle. Ce dernier cas concerne, en particulier, les femmes qui ont suivi leur conjoint sur le chemin migratoire.

Au sujet des raisons qui les ont amenées à quitter l'Italie, deux tiers de mes interviewées sont parties pour étudier, vu le manque de programmes d'études doctorales ou de masters spécialisés au pays. De plus, les coupures budgétaires, l'inaccessibilité de la carrière universitaire, la régression des valeurs, la détérioration de l'image féminine et, bien entendu, la montée du chômage ont contribué à les encourager à construire ailleurs leur avenir scolaire et professionnel. À côté de ces raisons politiques, économiques et culturelles propres au pays, il faut aussi considérer toute une série de facteurs individuels comme la perte d'un proche, la séparation d'un fiancé, la fascination de l'inconnu, un nouvel amour, etc. Sphère publique et sphère privée s'entrecroisent souvent tout au long de ces trajectoires de vie. Ce qui distingue les femmes qui ont quitté l'Italie pendant les années 1990 et celles qui ont fait le même choix au début du nouveau millénaire, est la conscience de la migration comme expérience à durée limitée pour les premières (le retour est toujours possible) ou à durée illimitée pour les secondes (le retour n'est pas envisageable). Enfin, c'est à un jeune âge que mes interviewées sont parties, choisissant, à un certain moment de leur parcours migratoire, la ville de Montréal qui, pour la moitié d'entre elles, n'est ni le premier ni le dernier choix au sens où elles pourraient choisir de migrer à nouveau.

Si, parmi les motivations qui ont déterminé leur départ d'Italie, le travail occupe une place minimale, il devient un motif important lorsqu'elles décident de s'établir à Montréal. Cette ville leur offre de nouvelles opportunités de travail en lien avec les compétences acquises durant leurs études, une meilleure qualité de vie et, plus généralement, le respect de certains droits qui leur semblaient bafoués dans leur pays d'origine. De plus, elles sont accueillies dans un climat d'ouverture et de tolérance envers la diversité, du moins selon leurs impressions initiales vécues à leur toute première arrivée dans les différents quartiers montréalais.

Concernant la chaîne migratoire, la moitié de mes interviewées ont, parmi les membres de leur famille, au moins une personne établie hors de l'Italie. Par conséquent, si les déplacements de ces femmes peuvent difficilement être réduits à un seul et même point de départ géographique (ville, village, région), ils sont manifestement influencés par les liens familiaux. Il semble que mes interviewées ont eu conscience de cet héritage, surtout à partir de leur expérience migratoire personnelle. En d'autres termes, il existerait une sorte de « chaîne mémorielle » qui leur aurait permis d'effectuer un trajet de

remémoration, en inscrivant leur propre parcours migratoire dans une histoire familiale, collective voire nationale.

Enfin, incessants allers-retours, itinéraires complexes, vicissitudes imprévues, déterminées souvent par des rencontres (professionnelles autant que sentimentales) fortuites dans le milieu universitaire et le réseau d'études, caractérisent cette migration récente au féminin. Toutefois, dans ce monde apparemment évolué et cultivé, certains héritages du passé persistent, dont les reliques d'une culture patriarcale difficile à surmonter. À ce sujet, deux exemples reviennent à tour de rôle dans les interviews : la résistance des pères face au projet de leurs filles d'étudier, de travailler, de vivre ailleurs qu'en Italie, malgré une certaine ouverture d'esprit des mères, et le rôle d'assistance familiale que ces femmes continuent de jouer, puisque c'est à elles que revient la responsabilité de s'occuper de la famille restée au pays d'origine, malgré les milliers de kilomètres de distance et la présence sur place de leurs frères. Enfin, comme conséquence inévitable de cette culture conservatrice, le sentiment de culpabilité accompagne souvent mes interviewées lorsqu'elles choisissent de partir. Cependant, la culpabilité s'atténue avec le temps grâce au fait que, en tant que migrante, on apprend l'art d'être présente malgré l'absence ; on vit ce « deuil » et on lui trouve une raison d'être. On prend notamment conscience du fait qu'on a fait un choix permettant de réaliser des attentes personnelles et de rendre fiers nos proches, tout en apportant sa contribution intellectuelle à la société d'accueil.

Chapitre 5 - Les défis de la migration

> *Pas de communauté, de clan, d'appartenance, pas de com', c'est inutile…Un bouclier forgé par l'exil. Quand vous vous trouvez dans un lieu idéalisé (Paris, la France, par exemple) mais froid, fermé, sinon hostile, vous savez que vous ne pouvez compter que sur vous-même. Pas de famille, pas de racines, rien à perdre…*
> (Julia Kristeva, *Je me voyage. Mémoires*)

Se débrouiller dans une ville souvent inconnue, rechercher un appartement, remplir les milliers de formalités demandées par l'Immigration, par la Régie de l'assurance maladie ou par l'université, créer à partir de rien un réseau de connaissances et d'amis, constituent une partie des tâches à accomplir dans une langue toujours différente de la langue maternelle. De plus, puisque la moitié de mes interviewées ont immigré seules, lorsqu'elles sont arrivées à Montréal, elles ont dû faire face à l'isolement des premiers mois. Le défi a été encore plus difficile lorsque ces femmes avaient un ou deux enfants à charge et aucun parent sur qui s'appuyer en cas de besoin, la famille d'origine demeurant en Italie et le conjoint étant parfois absent pour des raisons professionnelles. C'est sur ces obstacles et d'autres encore, caractérisant tout particulièrement la première période de cette migration au féminin, que ce chapitre se concentrera. Je partirai de la répartition résidentielle de ces femmes dans le territoire montréalais pour clore avec la perception qu'elles ont eue de leur intégration dans la société québécoise. Ces enjeux seront situés et examinés à la lumière de leurs contextes respectifs et des transformations qu'ils ont subi pendant la période couverte par ma recherche, soit de 1990 à 2016. Ensuite, j'aborderai et développerai les différents défis auxquels mes interviewées ont dû faire face, par le biais de leurs expériences, réflexions et sentiments.

6.1. Loger, communiquer, s'intégrer

6.1.1. Quête d'un logement et du quartier à Montréal : « sept ans, sept appartements »

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de donner un aperçu de l'histoire de la métropole québécoise de 1990 jusqu'à 2016. Dans cette section, je me pencherai en particulier sur les vicissitudes reliées au territoire, à ses transformations et aux principaux changements urbanistiques de la ville durant cette période. Après une brève esquisse des principaux déplacements des immigrés italiens avant 1970,

j'examinerai les récits de mes interviewées et les parcours qu'elles ont entrepris depuis leur arrivée à Montréal, en déménageant de quartier en quartier, d'habitation en habitation. En effet, même dans ce domaine, ces femmes n'ont pas suivi une trajectoire linéaire, puisque leur résidence, au moment de l'entrevue, représentait souvent l'étape plus ou moins finale d'un chemin long et complexe à travers les rues et les appartements montréalais.

Au cours de son histoire, Montréal a traversé différentes phases de croissance, de stagnation et de renaissance, qui se sont évidemment reflétées dans les mutations de son territoire ainsi que dans la répartition de sa population dans l'agglomération urbaine. Si on se concentre sur la période de 1990 à 2016, la récession économique du début des années quatre-vingt-dix a été surmontée dès 1994 avec le développement du secteur des services et « l'émergence des grandes entreprises francophones et des sociétés publiques, comme Hydro-Québec[465] » qui compense le déclin des industries manufacturières et le déménagement de plusieurs sociétés vers Toronto depuis les années 1970. La période allant de 1994 jusqu'au début des années 2000 représente « l'âge d'or de l'exportation » grâce à la faiblesse du dollar canadien et à la naissance d'entreprises dans des secteurs ultramodernes comme ceux de l'informatique et des télécommunications. Au même moment, le ralentissement démographique et la chute de la natalité caractérisant les décennies précédentes sont largement compensés par une migration internationale provenant de toutes les régions du monde. En 1996, dans la métropole économique québécoise, un tiers de la population parle une troisième langue autre que le français et l'anglais dépendamment des différents lieux d'origine. À la même année, la région métropolitaine compte 3,3 millions d'habitants. La relance de l'économie, le recul du chômage et la croissance démographique touchent notamment le secteur immobilier qui connaît une phase de développement spectaculaire, surtout à partir de la fin de 1990 et du début de la décennie 2000. Plusieurs constructions neuves dans la banlieue accueillent de jeunes familles francophones, tandis que dans le centre-ville des tours de luxe s'élèvent, d'anciennes usines sont converties en habitations ou studios (par exemple le long du canal Lachine) et certains quartiers, autrefois habités par les classes populaires, sont touchés par la gentrification. Les quartiers du Plateau et du Mile End en sont des exemples éclatants : ils deviennent la destination privilégiée de la petite et moyenne bourgeoisie appartenant souvent à la migration récente. Par contre, les immigrés des décennies précédentes préfèrent abandonner leurs quartiers ou leurs enclaves, se disperser dans la ville ou, parfois, se déplacer vers la banlieue. Toutefois, celle-ci reste habitée par une population principalement francophone, vu que la majorité des anglophones et des allophones de migration récente se concentrent

[465] Paul-André Linteau, *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 2007, p. 158.

sur l'île, où émergent plusieurs quartiers multiculturels comme Côte-des-Neiges, Parc-Extension ou Saint-Laurent. « Ainsi, en même temps qu'elle devient plus francophone[466], Montréal devient aussi plus multiculturelle[467] ». D'ailleurs, c'est précisément cette richesse et variété de langues, coutumes et cultures qui invite plusieurs migrants à privilégier la ville comme destination, parfois définitive, de leur errance, comme on le verra bientôt en examinant les témoignages de mes interviewées.

En 2002, suite à l'élection en 2001 du maire Gérald Tremblay, chef de l'Union des citoyens et citoyennes de l'Île de Montréal, la loi 170 modifie en profondeur l'agglomération urbaine montréalaise, imposant la fusion forcée de toutes les municipalités de l'île. Malgré les résistances, 27 arrondissements sont créés et gérés par des élus, selon le projet de décentralisation des pouvoirs qui, à l'origine, avait été formulé par le gouvernement de l'ancien maire Pierre Bourque. Mais, après seulement deux ans, soit en 2004, Jean Charest en tant que premier ministre du Québec octroie à quinze municipalités le droit de se défusionner de la métropole. Cependant, celle-ci, au terme de ce processus de fusion et de défusion, conserve la majorité des anciennes villes, rassemblant près de 90% de la population de l'île[468]. Aujourd'hui, les arrondissements sont au nombre de dix-neuf et possèdent des pouvoirs politiques et administratifs dans différents secteurs comme l'urbanisme, les parcs, les habitations, la culture, etc. En général, malgré la coexistence plutôt paisible dans la ville et dans ses quartiers multiethniques, certaines vicissitudes ont failli et risquent encore de troubler la paix, comme les questions liées aux accommodements raisonnables (2006-2007)[469] ou à la Charte des valeurs (2013)[470]. L'historien québécois Paul-André Linteau, après avoir souligné la persistance de problèmes comme le décrochage scolaire des garçons, la pauvreté des familles monoparentales gérées par des femmes et le chômage des jeunes appartenant aux minorités visibles, peut à raison conclure que « Montréal reste une ville de contrastes où les inégalités sociales sont [encore] bien marquées[471] ». Les difficultés se sont accrues depuis 2003, suite à une concurrence de l'exportation canadienne avec la Chine et l'augmentation des prix après la remontée du dollar canadien par rapport au dollar américain[472].

Afin de mieux comprendre la répartition de mes interviewées dans le territoire urbain montréalais et les traits distincts ou semblables aux trajectoires résidentielles des Italiens immigrés à Montréal avant

---

[466] Voir le chapitre 4, sections 4.1.2 et 4.1.3.
[467] Paul-André Linteau, *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 2007, p. 163.
[468] *Ibid*., p. 177-178.
[469] Ce débat public s'amorce à la fin des années 1990 et à nouveau en 2002, mais il a lieu surtout en 2006-2007.
[470] Voir L. G. Beaman et L. Smith, « "Dans leur propre intérêt" : La Charte des valeurs québécoises, ou le danger de la religion pour les femmes », *Recherches sociographiques*, 57 (2-3), p. 475-504.
[471] Paul-André Linteau, *Op. cit.,* p. 175.
[472] Sur la montée des prix et ses conséquences sur la vie des femmes de mon groupe témoin, voir le chapitre 4, section 4.1.3.

1970, il faut retracer les principales lignes directrices de ces dernières. Le modèle élaboré par les chercheurs de l'École de Chicago[473] suggère trois étapes importantes de cette installation, qu'il s'agisse des migrants italiens ou d'une autre nationalité. À leur arrivée, le coût peu élevé des loyers et l'accès au marché du travail amènent les immigrants à occuper d'abord les logements les plus délabrés du centre-ville. Ils les abandonnent ensuite pour déménager dans les quartiers enclavés où habitent déjà leurs compatriotes, essayant ainsi de conserver leur identité culturelle par le biais de l'intégration dans leur groupe ethnique. La troisième phase consiste en leur dispersion dans la ville et vers la périphérie[474]. La réussite sociale et la volonté de s'assimiler à la population native seraient les raisons principales de cette dernière étape. « Dans ce processus de concentration et de dispersion », explique Lara Pazzi, « l'immigrant est considéré comme un sujet mobile qui possède une capacité relative d'interagir dans son milieu, de se déplacer et de renouveler ses appartenances communautaires[475] ». Si on examine les déplacements dans la ville des Italiens arrivés à Montréal avant 1970[476], il semble que les trajectoires résidentielles de ces derniers correspondent assez bien à ce modèle. En effet, à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle, les immigrés italiens s'installent de préférence à leur arrivée dans les logements surpeuplés du centre-ville, se concentrant dans le secteur de Mont-Carmel, où naît, en 1905, la première paroisse italienne. Vers 1900, un deuxième noyau se forme près de la gare de Mile End (remplacée par la suite par la gare Jean Talon[477]), près du boulevard Saint Laurent et de la rue Papineau. C'est ici que, profitant des prix peu élevés des terrains, les Italiens s'établissent, y bâtissent leurs maisons et cultivent leurs jardins, contribuant ainsi au maintien de leurs habitudes alimentaires. Une deuxième paroisse s'élève dans ce quartier en 1910 : Madonna della Difesa, qui reste longtemps un point de repère incontournable pour les immigrés italiens de la première et deuxième vague, du moins pour ceux qui habitent dans cette zone de Montréal. D'après l'historien Bruno Ramirez, celle-ci « arbore les signes distinctifs d'une petite

[473] Ce modèle a été élaboré aux États-Unis dans les années 1910-20, dans un contexte d'immigration de masse. Il a longtemps été utilisé dans la seconde moitié du XX^{e} siècle pour expliquer la géographie ethnique des villes nord-américaines et les modes d'établissement des immigrants. Évidemment, les villes se sont transformées plusieurs fois depuis. De plus, les changements apportés aux critères d'immigration imposés par le Canada et le Québec à partir de la seconde moitié des années 1960, de même que les spécificités de mon groupe témoin formé en bonne partie d'individus seuls et hautement éduqués, le rendent beaucoup moins pertinent, comme je le souligne un peu plus loin. Voir aussi Gilles Sénécal, « Métaphores et modèles de géographie urbaine : le continuum de l'École de Chicago à celle de Los Angeles », *Annales de géographie*, n° 657, 2007, p. 513-532.

[474] Lara Pazzi, « Saint Léonard, banlieue italienne : anatomie d'une mutation », Mémoire en Études urbaines, INRS et UQAM, Mai 2012, p. 1-12.

[475] *Ibid.,* p. 7.

[476] À ce sujet, voir Bruno Ramirez, *Les premiers Italiens de Montréal : l'origine de la petite Italie du Québec*, Montréal, Boréal express, 1984, p. 67-86 ; John E. Zucchi, *Une histoire des enclaves ethniques au Canada*, La Société historique du Canada, Les groupes ethniques du Canada, Brochure n° 31, Ottawa 2007, p. 33 ; Patrimoine canadien, Héritage Montréal, Montréal en quartier : Quartier Petite Italie.

[477] http://www.memorablemontreal.com/accessibleQA/histoire.php?quartier=4 25.10.2020 (17 :00).

Italie » accueillant le plus fort regroupement d'Italiens[478]. Au début des années trente, le quartier va s'étaler jusqu'à la rue Jean-Talon (près de Papineau) où est construite, en 1936, la Casa d'Italia, « lieu de rassemblement social de la communauté italienne de Montréal ». Après la Deuxième Guerre mondiale, beaucoup d'Italiens quittent cette zone, se déplaçant vers le nord-est de la ville, dans la périphérie majoritairement francophone, comme Ville Saint-Michel, Montréal Nord et Ville Saint Léonard. Cette dernière « se révèle être aujourd'hui l'arrondissement le plus peuplé de personnes d'origine italienne[479] ».

Par contraste, l'examen de la répartition de mes interviewées dans l'agglomération urbaine de Montréal révèle que seule l'une d'entre elles a choisi Saint-Léonard comme lieu d'installation plus ou moins définitif. Pour Luisa, 33 ans, il s'agit d'un choix délibéré en raison du fait que ce quartier est habité par une large communauté italienne, que plusieurs magasins et que l'église même sont italiens, et que, par conséquent, une personne qui ne parle ni le français ni l'anglais peut y vivre et se débrouiller assez aisément. En fait, pour Luisa, qui est installée à Montréal depuis 2014, un endroit est aussi bon qu'un autre, vu que – selon elle – on est bien partout dans la ville, mais Saint- Léonard reste le lieu idéal pour accueillir régulièrement sa mère pour qui elle a engagé des démarches en vue de son immigration :

> Lei [mia mamma] qua c'è stata tanto tempo, viene spesso qua col suo visto turista, resta sei mesi […] fondamentalmente io ho scelto di vivere qua a Saint-Leonard anche per il fatto che c'è una grande comunità italiana, soprattutto per lei, io sono un po' più appassionata dei posti sul lago, lei invece giustamente preferisce […] avere anche la sua autonomia, uscire, avere i suoi mezzi di trasporto, avere i suoi negozi e soprattutto […] la chiesa italiana, i negozi italiani, quindi insomma riesce ad avere il suo ambiente. Io fondamentalmente ho scelto Saint Leonard per quello […] se no per me un quartiere valeva abbastanza l'altro, […] poi a Montreal si sta bene dappertutto[480].

Un tiers environ de mes 32 autre interviewées se sont installées dans l'arrondissement du Plateau Mont-Royal, plus précisément sept dans le quartier du Plateau, trois dans le Mile End, une dans le quartier surnommé le Ghetto McGill, situé autour de l'université du même nom. Si on ajoute à ce nombre cinq autres qui habitent à Outremont et six établies dans Ville-Marie, plus un cas isolé à Westmount, au moins deux tiers de ces femmes ont choisi une zone centrale de la ville[481] ou des quartiers limitrophes dont les

---

[478] Bruno Ramirez, *Op. cit,.* p. 85.
[479] Lara Pazzi, *Op. cit.,* p. 20.
[480] « Elle [ma mère] est restée beaucoup de temps ici [à Montréal], elle y vient souvent et grâce à son visa touristique y reste pendant six mois […]. J'ai fondamentalement choisi de vivre ici à Saint Léonard parce qu'il y a aussi une grande communauté italienne, surtout pour elle, je suis plus passionnée par les endroits au bord du lac, elle préfère à juste titre jouir de son autonomie, sortir, disposer de ses moyens de transport, avoir ses magasins et surtout […] l'église italienne, les magasins italiens, donc elle peut vivre dans son milieu. Moi j'ai fondamentalement choisi Saint Léonard pour cela […] sinon pour moi un quartier était aussi bon qu'un autre […] puis, à Montréal, on est bien partout. », Luisa11, 25.01.2016 (p. 7), 33 ans, installée à Montréal en 2014.
[481] Les neuf interviewées restantes se distribuent entre Côte-des-Neiges (1), Notre Dame-de-Grâce (1), Rosemont (1), La Petite Italie (1), Villeray (1), Hochelaga (2), Saint Laurent-Nord (1), Saint Léonard (1).

caractéristiques sont assez différentes. Si Outremont et Westmount restent plutôt résidentiels, les petits et grands magasins prolifèrent dans le Mile End et sur le Plateau. Et si Westmount et le quartier de McGill sont à majorité anglophone, la majorité de la population des autres quartiers est francophone. Même les traditions diffèrent d'un quartier à l'autre : le Mile End a accueilli longtemps une bonne partie de la communauté italienne ; Outremont abrite une importante communauté juive, majoritairement hassidique, tandis que le Plateau a été longtemps un noyau presque exclusivement québécois et francophone. Tous ces quartiers ont depuis profondément changé et assument aujourd'hui un caractère de plus en plus multiethnique[482].

Les quartiers privilégiés par mes interviewées arrivées récemment à Montréal ne correspondent pas, sauf exceptions[483], aux zones traditionnellement habitées par les Italiens des vagues précédentes. De même, l'établissement de ces femmes à Montréal ne correspond pas aux trajectoires de leurs ancêtres, bien que certains traits communs aux migrants soient aujourd'hui encore détectables, par exemple la mobilité et la facilité de se déplacer à travers la ville, même à plusieurs reprises, comme nous le démontrent les récits de mes interviewées. Le témoignage de Carlotta est, à ce sujet, assez emblématique de toutes les aventures et mésaventures auxquelles elles ont été confrontées au début de leur quête résidentielle, faisant preuve d'une bonne capacité d'adaptation. À son arrivée à Montréal, en 2014, le premier appartement que Carlotta visite est situé au centre-ville, près de Concordia et de l'école linguistique qu'elle fréquente. Celui-ci est habité par deux filles (et par quelques malheureux intrus) :

> vado a vedere, la stanza era anche carina, spaziosa, decente […] andava tutto bene a quanto pare, sembrava tutto a posto, non mi ha dato l'impressione di essere troppo sporca, anche loro erano carine, queste due ragazze. Arriva il giorno che faccio questo trasloco, che poi avevo due valigie in croce all'inizio, […] quindi arrivo in questa casa, la sera vado per cucinare e mi rendo conto che ci sono degli insetti in cucina, al che spaventata: « cosa sono questi, no ? » e loro mi rispondono: « ah ! les crocochettes [en joual les coquerelles] […] se non fai rumore non ci sono », io, mai visto una roba del [genere], poi a me che piace cucinare, […] per me una cosa disgustosa, […] e mi hanno anche detto « ah sì, c'è anche un topo che gira ogni tanto […] abbiamo messo la trappola ». Il giorno dopo mi sveglio con un rumore proprio: « ta » e avevano preso il topo, quindi io svegliata da questo suono con il topo morto in cucina, […] ho fatto i bagagli, non ho neanche detto « ciao », ho preso tutta la mia roba e sono andata via[484].

---

[482] Patrimoine canadien, Héritage Montréal, Montréal en quartier https://www.heritagemontreal.org, 29.10.2020 (12 :30) ; Annick Germain « Habiter la ville et la transformer » dans Deirdre Meintel et Al, *L'immigration et l'ethnicité dans le Québec contemporain,* Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal 2018, p. 84-98.

[483] Seulement un cinquième de mes interviewées demeure dans un quartier traditionnellement habité par la communauté italienne, dont trois dans le Mile End, une dans La Petite Italie, une autre dans Villeray et une à Saint-Léonard.

[484] « Je vais voir [l'appartement], la chambre était aussi sympa, spacieuse, décente […] apparemment tout marchait bien, il semblait que tout était en ordre, je n'ai pas eu l'impression que c'était sale, même les filles étaient gentilles. Lorsque je déménage, j'avais juste deux valises au début, […] donc, j'arrive dans cette maison, le soir je vais en cuisine pour cuisiner et je me rends compte qu'il y a des insectes et je demande, effrayée: "qu'est-ce que c'est ça ?" et les filles me répondent : "ah! les coquerelles […] si tu évites de faire du bruit, elles s'en vont", moi, je n'avais jamais vu rien [de similaire], puis j'aime faire la cuisine, […]. C'était pour moi une chose dégoûtante […] et elles ont ajouté : "ah oui, il y a aussi un rat qui parfois se promène […] nous avons placé une trappe". Le jour après, un bruit "ta" me réveille, le rat avait été capturé, donc je me réveille

La quête de Carlotta se poursuit. Le deuxième logement est à Verdun et il est occupé par un homme qui vit seul. L'appartement est au premier étage d'un nouveau duplex proche du métro. À l'intérieur, le salon est élégamment meublé, la chambre est spacieuse, le monsieur est gentil, trop gentil, tellement que Carlotta déménage après un mois dans son troisième appartement. Ce dernier est situé dans un logement sur la rue Charlevoix, près du canal Lachine, et elle le partage avec deux gars, un Canadien et un Coréen, avec lesquels elle se lie d'amitié. Elle y reste un an et ne déménage que pour trouver un appartement qui lui semble définitif, du moins pour un bon bout du temps. C'est dans le Vieux Port, à cinq minutes à pied du Square Victoria où Carlotta travaille désormais. Elle me dit : « è un loft e mi piace perché ha il soffitto alto, queste vetrate, ha una bellissima vista di Montreal, è molto più *downtown* » ; et à ma question si elle y vit seule, elle me répond sans hésiter : « Sì, sì, sì, […] volevo stare, vivere da sola, non volevo più coinquilini, volevo un po' la mia indipendenza[485] ».

Le parcours de Gabriella, 42 ans, arrivée à Montréal au mois d'août 2000, se révèle également intéressant, bien que ce le soit pour des raisons différentes. Elle vient d'Aoste où, à ce moment-là, presqu'aucune famille dans la vallée ne possédait de connexion Internet. Par conséquent, avant son départ, elle cherche son premier logement en consultant un guide touristique pour les « voyageurs en sac à dos » (probablement *Le Guide du Routard*). Celui-ci lui conseille, en tant que première destination économique, une auberge de jeunesse où Gabriella reste une semaine. Par la suite, son choix s'arrête sur un minuscule studio : petite chambre, kitchenette, salle de bain. La localisation est magnifique, en plein quartier latin, au cœur du carré Saint Louis. Toutefois, le loyer est cher et ici aussi se cachent quelques mulots… Consultant les services de résidence hors campus, son troisième choix tombe, par pur hasard, sur le quartier de la Petite Italie, près du marché Jean Talon et du métro homonyme, où les deux lignes (bleu et orange) lui permettent de se promener partout dans la ville. Au final, elle habitera sept appartements en sept ans, connaîtra de nombreuses colocataires, toutes sympathiques, la plupart québécoises, et qui deviendront des amies fidèles. Gabriella n'a jamais plus quitté la Petite Italie qu'elle aime beaucoup puisqu'elle lui permet de rejoindre facilement l'Université de Montréal (où elle a fait son doctorat et où elle enseigne maintenant) sans être trop proche de cette dernière : « io non volevo abitare

avec ce bruit et le rat mort en cuisine […]. J'ai fait mes bagages, je n'ai même pas dit bonjour, j'ai pris mes deux valises et je suis partie ». Carlotta12, 27.01.2016 (00:00:02.1), 33 ans, arrivée à Montréal en 2014.

[485] « C'est un loft et je l'aime parce qu'il y a un plafond élevé, des vitraux et une magnifique vue sur Montréal, c'est beaucoup plus *downtown*. » – « Oui, Oui, oui, oui. Je voulais rester, vivre seule, je ne voulais plus de colocataires, je voulais un peu de mon indépendance. » Carlotta12, 27.01.2016 (00:00:02.1), 33 ans, arrivée à Montréal en 2014.

vicino all'università perché era un'angoscia per me stare tutti i giorni qui. Io ho bisogno di vedere anche altro. Ho bisogno di scoprire altro della città, non posso stare sempre solo all'università[486] ».

Le parcours de ces femmes se fait normalement par étapes. La première correspond souvent à la quête d'un lieu tout à fait provisoire qui leur permet de prendre leurs marques, d'acquérir une confiance dans la ville, le travail ou les études et, enfin, de faire le bon choix. Il peut s'agir d'une auberge de jeunesse, d'une chambre sur le campus universitaire ou proche d'un parent, d'un.e ami.e, d'un.e colocataire, trouvée par hasard sur un forum, dans une annonce en ligne ou publiée sur un tableau d'affichage. Après diverses tentatives, la deuxième étape consiste en l'identification d'une zone, d'un quartier, ou même d'une rue et d'un type d'habitation où ces femmes emménagent, seules ou avec leur famille. Elles sont d'abord locataires mais ont toutefois le projet d'acheter, un jour ou l'autre, leur propre appartement, de préférence dans le quartier dans lequel elles ont connu les meilleures expériences de vie entre la première et la deuxième phase. Le principal paramètre qui a influencé le choix de mes interviewées, surtout lorsqu'elles sont arrivées seules, est la proximité des moyens de transport, en particulier du métro, afin de rejoindre facilement le bureau ou l'université, en évitant ainsi la rigueur hivernale ; puis celle des magasins, des cliniques, des amies les plus chères, de la nature, par exemple le fleuve, les arbres, les écureuils. Un autre critère est la présence d'une forme d'altérité, soit la cohabitation de cultures, de religions et d'ethnies différentes, qui fascine ces femmes et les invite à choisir certains quartiers montréalais plutôt que d'autres. Par contre, une certaine distance du lieu de travail ou des études est souvent requise pour que leur vie privée et leur vie professionnelle restent séparées autant que possible l'une de l'autre. Pour ces femmes arrivées seules dans une ville souvent inconnue, la sécurité est un autre critère crucial. Le fait de pouvoir se déplacer à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, de rencontrer les ami.e.s n'importe où, en sachant que le retour à la maison n'entraîne ni risque ni danger, s'avère un facteur déterminant. En général, Montréal est perçue comme une ville sécuritaire, mais certains quartiers le paraissent davantage à leurs yeux. Lara, 33 ans, arrivée à Montréal au mois de septembre 2009, raconte :

> ho sempre prediletto il centro città […] vicino a dei mezzi di trasporto, quindi metro possibilmente altrimenti bus […] questo facilita gli spostamenti, soprattutto in una città dove d'inverno […] spesso mi sono ritrovata magari con bufere di neve […] poi dopo fa anche tanta compagnia, nel senso che per una persona che vive da sola, una ragazza che vive da sola, bè si sente anche più sicura […] Capisco le scelte di una famiglia di spostarsi a Laval, ma capisco anche le scelte di un singolo […] che preferisce privilegiare il centro no? Quindi puoi andare a bere una cosa, torni anche a casa a piedi, all'ora che vuoi, è sicuro[487].

[486] « Je ne voulais pas demeurer près de l'université parce que c'est angoissant de rester tous les jours ici [à l'université, lieu de l'interview]. J'ai besoin de voir autres choses. J'ai besoin de découvrir la ville, je ne peux pas rester tout le temps à l'université. » Gabriella3, 9.12.2015 (p. 12), 43 ans, arrivée à Montréal en 2000.

[487] « j'ai toujours privilégié le centre-ville […] près des moyens de transport, le métro premièrement ou les bus […] cela facilite les déplacements, surtout dans une ville où l'hiver […] je me suis souvent trouvée au milieu d'une tempête de neige

Quand ces femmes débarquent à Montréal pour rejoindre un fiancé ou un mari, qu'il soit québécois ou immigré depuis longtemps avec sa famille, ou déjà installé en ville à cause de ses études ou de son emploi, elles s'adaptent souvent au choix que leur conjoint avait déjà fait en arrivant ou ont été accueillies chez lui ou chez ses parents. Par la suite, le couple loue son propre appartement, souvent petit, soit un trois ou quatre et demi, en raison des revenus qui sont encore faibles. Dès que possible, ils achètent et s'installent dans un appartement plus confortable, assez grand pour accueillir toute la famille qui s'est, entre temps, élargie. Denise, par exemple, arrive à Montréal au mois d'août 1985 à l'âge de 23 ans pour rejoindre Silvio, son fiancé, immigré avec sa famille à Montréal en 1977. Au début, elle est accueillie par Silvio dans sa maison au bord du fleuve, puis le couple déménage chez les parents de ce dernier dans le quartier Saint-Laurent Nord; entre temps, Denise apprend à apprécier la ville, ses paysages, son organisation efficace :

> lui [Silvio] abitava […] a Ahuntsic sul fiume, aveva una bella villetta, mi era piaciuto […] invece a Milano stavo in centro, in un appartamento, qui invece davanti al fiume, spazi aperti, poi tutto così bene organizzato, mi ricordo che ero stata male e mi ha portata in 2 minuti al centro medico […] come ci siamo sposati, nell'85, abbiamo affittato […] siamo stati 2 mesi a casa coi suoi genitori [dans le quartier Saint-Laurent], il tempo che ci installassimo, che arrivasse la mia roba dall'Italia, abbiamo affittato un appartamento qui a Saint-Laurent vicino a *Place Vertu*, un piccolo 3 e mezzo, eravamo noi due, e poi Silvio non lavorava, io men che meno perché non parlavo le lingue, stavo prendendo i corsi di francese *pour les immigrants*, quindi avevamo pochissimi soldi[488].

Lorsque j'ai interviewé Denise la première fois, chez elle, en avril 2016, elle habitait (et habite encore aujourd'hui) dans une grande maison avec Silvio et leurs deux enfants, désormais adolescents. Après 31 ans, c'est toujours à Saint-Laurent Nord qu'elle demeure.

L'expérience de Clara est, tout bien considéré, assez simple. Elle déménage à Montréal avec son conjoint en 2005, s'installe dans le Mile End et, lorsque je la rencontre en 2016, elle et son mari projettent

---

[…] puis ç'a fait aussi beaucoup de compagnie, dans le sens qu'une personne qui vit seule, voire une fille qui vit toute seule, se sent plus en sécurité […]. Je comprends le choix d'une famille de déménager à Laval, mais je comprends aussi le choix d'une personne seule […] qui préfère privilégier le centre, non ? Ainsi, on peut aller boire quelque chose, retourner chez nous à pied, à n'importe quelle heure, c'est sécuritaire », Lara 4, deuxième session 23.12.2015 (p. 22), 33 ans, installée à Montréal en 2009.

[488] « Lui [Silvio, son fiancé] habitait à […] Ahuntsic au bord du fleuve, il avait une jolie maisonnette, que j'avais bien aimée […]. Au contraire, à Milan, je demeurais au centre-ville, dans un appartement. Ici, c'était en face du fleuve, les espaces ouverts, puis tout était si bien organisé. Je me souviens que lorsque j'étais malade, il m'avait amenée à la clinique en deux minutes […]. Lorsque nous nous sommes mariés, en 1985 […], nous sommes restés deux mois chez ses parents [dans le quartier Saint-Laurent], le temps de nous installer, que mes bagages arrivent d'Italie, nous avons loué un appartement ici dans Saint-Laurent près de la place Verdun, un petit trois et demi, nous étions nous deux, puis, Silvio ne travaillait pas, moi encore moins parce que je ne parlais que l'italien, je prenais les cours de français pour les immigrants, donc on avait très peu d'argent. » Denise24, première session 14.04.2016 (p. 6-7), 54 ans, installée à Montréal en 1985. De l'histoire amoureuse de Denise et Silvio, je reparlerai dans le chapitre 6, à la section 6.2.1 concernant expressément les rapports sentimentaux de mes interviewées.

d'acheter un appartement à Outremont, dans une zone très proche de leur première installation. À son arrivée, Clara est enceinte de huit mois et Fabio, son conjoint, a reçu une bourse à l'INRS de Montréal. En consultant *Craiglist,* ils sont tombés sur un deux et demi, entièrement vide, qu'ils meublent grâce aux ventes de garage, en amorçant ainsi leur parcours d'intégration dans le quartier :

> Quand on est arrivé à Montréal, on avait un petit appartement, tout proche d'ici [l'entrevue se déroule chez des amis de Clara, dans le Mile End, où logent ses parents en visite] sur l'avenue du Parc, tout près du supermarché qui s'appelle 4 Frères, près du YMCA, trouvé sur *Craigslist* par hasard. Un tout petit appartement, deux pièces, aucun meuble dedans, c'était ça le problème. On est tout de suite parti chercher quelque chose, parce que j'avais un ventre comme ça et la première chose qu'on a fait c'est d'aller […] faire les *garages sales*. Ici, il y avait un *garage sale* dans cette maison où en riant mari et femme ont dit : « ne parlez pas trop en italien parce qu'on est italien nous aussi, on va tout entendre ». Rosemary et Massimo c'étaient un des premiers amis qu'on a trouvés[489].

Après très peu de temps, Fabio reçoit une offre qu'il ne peut pas refuser : une bourse Marie Curie à l'université Cornell, dans l'État de New York. « Sybille [l'enfant qui vient de naître] est née et Fabio est parti[490] », raconte Clara. Elle reste seule avec son bébé mais demeure toutefois sereine. Elle n'a ni angoisse, ni crainte. Le quartier la rassure, tout est à la portée de main, elle se sent en sécurité et la rigueur de l'hiver ne lui fait pas peur. De plus, la tolérance envers la diversité la fascine : le Mile End, voire toute la ville de Montréal, lui semble un laboratoire social où l'intégration des communautés migrantes, même lorsqu'elles sont indigentes, se fait paisiblement. À Genève, où Clara a fait son doctorat, la population est aussi très variée, mais ce sont principalement des étudiants, des scientifiques employés au CNR, des diplomates des Nations Unies ; en d'autres termes, une migration sélective et son intégration ne pose pas de problèmes :

> Les gens n'ont pas de préjugés parce que les Hassidiques sont à côté des lesbiennes […], c'est un des endroits où il y a plus de respect entre les gens que dans les autres villes, parce qu'on a passé des années merveilleuses à Genève. Mais j'ai comme l'impression qu'à Genève il y a quand même une sélection sur la base de l'argent […]. Ici, t'as des communautés très pauvres […] les communautés haïtiennes, mais quand même je trouve que c'est un des meilleurs compromis, c'est un atelier social incroyable […] Donc nous on est arrivés, on était très contents […] j'étais sur Parc, de savoir que Saint-Viateur Bagel est ouvert 24 heures sur 24, […] d'avoir le YMCA tout proche, donc déjà de six heures du matin à onze heures, […] si j'ai un problème avec mon enfant, même quand l'hiver est très dur, s'il y a du vent, s'il y a de la glace […]. Jamais je me suis sentie ni seule ni en danger à Montréal[491].

Lorsqu'elle arrive à Montréal, Agata loge dans le petit appartement que son futur mari a loué au centre-ville en raison de son *fellowship* en anesthésie pédiatrique : « lui abitava in *downtown* per questioni economiche, per questioni di comodità, non era lontano dall'ambiente di lavoro, era da

[489] Clara20, première session 12.03.2016 (01:06:31.6), 46 ans, arrivée à Montréal en 2005.
[490] *Ibid.* (01:02:33.2)
[491] *Ibid.* (01:10:51.8)

solo, quindi i classici appartamenti per studenti, quei bilocali che si trovano vicino a […] Concordia[492] ». Le couple se promène dans la ville en quête du quartier et du logement où s'établir, et c'est sur le Plateau que s'arrête leur choix :

> perché ci piacciono le case, perché ci piace l'ambiente, a me non piace abitare a *downtown* perché non amo i palazzi altissimi, ho bisogno di un po' di verde, c'è troppo cemento in downtown, poi è troppo caotica, […] già siamo sottoposti a stress quotidianamente e non voglio abitare in un ambiente che è stressante come il centro città… preferisco una zona più calma. Allo stesso tempo considero quartieri come Outremont o Westmount […] dei dormitori […] perché io sto a casa tutto il giorno, […] guardo fuori dalla finestra, se […] sono in mezzo a delle casettine, per me è un po' troppo deprimente, nonostante siano bellissime da vedere, e quindi abbiamo trovato il compromesso nel quartiere del Plateau che ha le sue casette, […] per cui tutto basso, c'è comunque un po' di verde, è piena di ristorantini locali, per cui se abbiamo voglia di uscire basta andare sotto casa o un giro in bicicletta e ci siamo[493].

Agata et son mari habitent dans le loft d'une usine réaffectée, très proche de la station de métro Mont-Royal, dont la proximité a été une condition cruciale dans leur choix d'habitation puisque le mari d'Agata n'aime pas conduire. Ils sont maintenant locataires, mais leur projet est d'acheter bientôt un autre logement dans le même quartier.

Comme Agata, au moins un tiers de mes interviewées ont choisi de vivre sur le Plateau, un des quartiers de la ville montréalaise le plus touché par le phénomène de la gentrification. Autrefois, au moins jusque dans les années 1990, sa population était principalement ouvrière et francophone. Bien qu'il ait conservé cette caractéristique, la langue qu'on parle maintenant dans ses rues est la plupart du temps le français de France, très rarement le français québécois, presque jamais le joual. La plupart des anciens québécois ont quitté le quartier, ont été remplacés par les migrants récents, dont une bonne partie provient de la banlieue parisienne ou d'autres périphéries urbaines françaises. Le Plateau a donc subi une transformation remarquable sur le plan anthropologique, tandis que la typologie architecturale est restée presque la même, exception faite de la réaffectation de certaines usines en studios et habitations. Cependant, le prix de l'immobilier a monté en flèche de manière spectaculaire : le coût des maisonnettes typiques de ce quartier a doublé, voire triplé.

---

[492] « Il habitait au centre-ville pour des questions économiques, même de confort, il n'était pas loin du travail, il était ici seul, donc c'était un appartement typique pour étudiants, ces deux pièces qui sont situés près de […] Concordia » Agata31, 31.05.2016 (01:32:46.8), 37 ans, installée à Montréal en 2013.

[493] « parce que nous aimons les maisons, parce que nous aimons le milieu, je n'aime pas habiter au centre-ville car je n'aime pas les gratte-ciels, j'ai besoin de verdure, il y a trop de béton au centre-ville, puis c'est trop chaotique […] nous sommes exposés chaque jour au stress et je ne veux pas habiter dans un milieu stressant comme le centre-ville […] je préfère une zone plus calme. En même temps, je pense que certains quartiers comme Outremont ou Westmount […] sont des dortoirs […] je reste à la maison toute la journée […] je regarde par la fenêtre, si je suis au milieu de maisonnettes, c'est déprimant pour moi, bien que celles-ci soient très belles à voir, nous avons donc trouvé un compromis sur le Plateau, où il y a des maisonnettes, […] tout est bas, par contre il y a du vert, c'est un quartier avec beaucoup de petits restaurants, par conséquent si nous avons envie de sortir, c'est suffisant de descendre ou de se promener en vélo et nous y voilà. » *Ibid.* (01:34:32.1).

Chiara est une autre de mes interviewées qui aime ce quartier. Elle y habite dès son arrivée à Montréal en 2010. Voici ce qu'elle en dit :

> Appena arrivata nel 2010 ho abitato nel Plateau [...]. L'ho sempre trovato un quartiere affascinante, perché mi è sempre sembrato che la vita andasse a rilento [...]. Ero veramente affascinata dal fatto che si poteva vedere nelle case e vedevo questa vita famigliare, è così bello entrare con gli occhi nelle case degli altri, queste finestre grandi con le piante [...]. Mi sono sempre detta che se avessi avuto una famiglia qui avrei abitato nel Plateau. Infatti è quello che poi è successo. Adesso abito nel Plateau[494].

Après avoir rencontré Pietro, elle déménage dans l'appartement qui est la propriété de ce dernier, dans l'arrondissement Ville-Marie, et elle y reste trois ans. C'est par contre sur le Plateau qu'elle retourne lors de sa courte séparation d'avec Pietro puis de son installation définitive avec lui, selon leur projet initial[495]. Le témoignage de Chiara est intéressant à ce sujet, en particulier lorsqu'elle compare les deux quartiers où elle a le plus habité durant son séjour à Montréal : le Plateau et Ville-Marie. Pour bien comprendre le sens de ses paroles, il faut préciser que l'appartement de Pietro était situé près de la station de métro Papineau, soit dans un coin de Ville-Marie où la population est plutôt défavorisée :

> Adesso abito nel *Plateau*. Ho abitato [...] per tre anni, in un quartiere che mi piace di meno, un poco più al sud di *Sherbrooke*: *Ville-Marie* [...] un quartiere molto problematico [...] Mi piace perché è abbastanza sperimentale e non mi piace perché [...] ci sono delle persone [...] con pochissima cultura ma penso per scelta [...] Ci sono immigrati sud americani [...] altrimenti direi che il 90% sono quebecchesi, quebecchesi proprio francofoni [...] gente che un po' per scelta non lavorano. Sono [...] il *bien-être social* o studenti poveri [...] ci sono tanti anziani in condizioni veramente non dignitose [...] [Sul Plateau invece] mi sento a casa [...] mi pare che ci sono poche macchine, che ci sono tante famiglie, ci sono intellettuali, ci sono un sacco di cosa da fare, è lento, tutto lento, mi piace quando è lento[496].

En ce qui concerne la typologie des habitations, mes interviewées se divisent entre celles qui préfèrent la modernité – soit les appartements aux derniers étages des gratte-ciels, dont la luminosité est garantie par de grandes fenêtres et qui sont fournis d'une piscine, d'une salle de gym et d'un concierge, avec tous les conforts, en plus d'être situés sur les grands boulevards du centre-ville – et celles qui aiment

---

[494] « Dès que je suis arrivée en 2010, j'ai habité le Plateau [...]. J'ai toujours pensé que c'était un quartier fascinant, parce que la vie s'y déroule lentement [...]. J'étais vraiment fascinée par le fait qu'on pouvait voir à l'intérieur des maisons et j'y voyais cette vie domestique : c'est tellement beau d'entrer dans la maison des autres avec les yeux, ces grandes fenêtres avec les plantes [...]. Je me suis toujours dit que j'aurais habité le Plateau, si j'avais eu une famille ici. En effet, c'est arrivé. Maintenant j'habite le Plateau. » Chiara, 16.01.2016 (p. 16-17), 37 ans, installée à Montréal en 2010.

[495] Chiara est parmi les six interviewées qui sont parties de Montréal après mon entrevue et qui vivent maintenant hors du Québec, soit au Canada ou dans un pays européen.

[496] « Maintenant j'habite sur le Plateau. J'ai habité [...] pendant trois ans dans un quartier que j'aimais moins, un peu plus au sud de Sherbrooke : c'était à Ville-Marie [...], un quartier très problématique [...]. Je l'aime parce que c'est assez expérimental, [mais] je ne l'aime pas parce qu'il y a des gens [...] qui ne sont pas cultivés, je pense par choix [...]. Il y a des immigrés sud-américains [...], sinon je dirais que 90% sont des Québécois francophones [...], des gens qui ne travaillent pas par choix. Ce [sont des personnes du] bien-être social ou des étudiants pauvres [...]. Il y a beaucoup de personnes âgées vivant dans des conditions très peu décentes [...] [Sur le Plateau par contre] je suis chez moi [...] il me semble qu'il y a très peu de voitures, beaucoup de familles, des intellectuels, beaucoup de choses à faire, c'est lent, tout est lent, j'aime lorsque la vie est lente. » Chiara6, 16.01.2016 (p. 16_17), 37 ans, installée à Montréal en 2010.

les maisons à deux ou trois étages, aux escaliers extérieurs, aux planchers en bois, avec petit jardin ou terrasse, situés le long de petites ruelles bordées de vieux érables, où les écureuils grimpent et font leur nid. Si ces préférences semblent se situer aux antipodes l'une de l'autre, elles partagent un dénominateur commun : ces deux modèles sont assez rares en Europe et ils représentent deux facettes distinctes de l'Amérique du Nord. Ces types de logements forment donc une réalité en quelque sorte « exotique », du moins aux yeux de ces femmes provenant de l'Italie. Par exemple, Lara justifie ainsi son choix de vivre dans un loft au 16e étage d'une tour du centre-ville :

> [Abito in una] torre residenziale perché mi sono sempre piaciuti i grattacieli, le torri, vivere in alto, [...] questa vista, *downtown*, cosa che non abbiamo in Europa, [...] a parte [...] Londra, il quartiere della [...] *Defense* a Parigi [...] se no non è una cosa tipica europea [...] [abito al] sedicesimo [piano], è una torre di 21 piani, e tra l'altro con una palestra dentro, la piscina dentro, quindi [...] facilita tutto perché vuoi andare in palestra d'inverno, non è che puoi fare la camminata d'inverno, dopo cena o non so dopo il lavoro, e lì hai la palestra e la piscina riscaldata [...] ho privilegiato il centro città [...], ho risparmiato sullo spazio, perché vivo in uno studio grande, però sai essendo da sola non è che [...] [una grande] stanza [...] quindi può essere divisa, [...] quindi puoi mettere la libreria, insomma giochi un po' con l'arredamento[497].

L'opinion de Mariposa est bien différente. Depuis son arrivée, en 2012, à l'âge de 32 ans, accompagnée de son futur mari, elle n'a changé que deux fois de logement, restant toujours dans la même zone, soit le quartier de Villeray, près des stations de métro D'Iberville et Fabre. Le premier appartement était un trois et demi au premier étage d'un duplex, dont l'ancienne propriétaire, italienne de 95 ans, habitait au rez-de-chaussée. Mariposa raconte :

> L'altra casa […] siamo stati lì […] un anno e mezzo, era un duplex, ah non sono stata mai nei condomini, quelli non ci volevamo andare, non mi piacciono […] Io ho bisogno di parlare, di socializzare […] la signora [la propriétaire] era una signora di 95 anni, autosufficiente, che parlava il suo italiano, come se lo ricordava, il dialetto, però lo parlava, perché poverina non c'è più, […] ora abbiamo un quattro e mezzo, […] sempre corridoio lungo, lungo lungo, con le stanze […] mi piace il legno, le case sono calde, e tutti mi dicono : « ma non senti il freddo ? ». Io il freddo l'ho sentito a Perugia […] perché le case sono in pietra quindi per scaldarle, […] non è come qui, […] ora stiamo appunto cercandone una per prendere il mutuo, quindi prendere una piccola casina...[498]

---

[497] « [J'habite dans] une tour résidentielle parce que j'ai toujours aimé les gratte-ciels, les tours, vivre en hauteur, [...] cette vue, le centre-ville, c'est quelque chose que nous n'avons pas en Europe [...] sauf [à] Londres, le quartier de la [...] Défense à Paris [...], sinon cela n'est pas typiquement européen [...]. [J'habite au] seizième [étage], c'est une tour de 21 étages, avec une salle de gym à l'intérieur, la piscine, donc [...] cela facilite tout parce que si tu veux y aller pendant l'hiver, on ne peut pas se promener pendant l'hiver, après le souper ou après le travail, mais là on a la salle de gym et la piscine chauffée [...]. J'ai privilégié le centre-ville [...], j'ai économisé dans l'espace parce que je vis dans un grand studio, mais je suis seule [...] [c'est une grande] chambre [...] donc elle peut être divisée, [...] on peut y mettre une bibliothèque, en somme on peut jouer avec le décor. » Lara4, deuxième session 23.12.2015 (p. 22), 33 ans, installée à Montréal en 2009.

[498] « L'autre maison [la première] […] nous y sommes restés […] un an et demi, c'était un duplex, ah je n'ai jamais habité dans les [grands] immeubles, nous ne voulions pas aller là, je ne les aime pas […]. J'ai besoin de parler, de socialiser […] [la propriétaire] était une dame de 95 ans, autonome, qui parlait l'italien, comme elle s'en souvenait, soit le dialecte, toutefois elle parlait, parce qu'elle est morte, la pauvre […]. Maintenant nous avons un quatre et demi […] toujours un couloir long, long, long, avec les chambres […] j'aime le bois, les maisons ici sont chaudes, tout le monde me dit : « est-ce que tu as froid ? ». Moi, j'ai eu froid à Pérouse […] parce que là les maisons sont en pierre, donc pour les réchauffer, […] ce n'est pas comme ici […], maintenant nous sommes en train de chercher une petite maison pour l'acheter avec un prêt immobilier. » Mariposa8, 21.01.2016 (01:03:07), 36 ans, installée à Montréal en 2012.

Je conclus cette section de la thèse en rapportant ce que considère Silvestra comme une habitation stable et idéale. Ayant terminé son doctorat aux États-Unis et après avoir obtenu un poste comme professeure adjointe au département de Littérature comparée de l'Université de Montréal, Silvestra débarque dans la ville, en 1991, avec sa fille de trois ans et demi. Son mari, au contraire, reste au Connecticut en raison de son travail et, pendant quelques mois, se limite à faire des allers-retours Wesleyan-Montréal. Il rejoint sa famille lors de son année sabbatique. Les époux se séparent quatre ans plus tard. Silvestra me confie :

> Oo e lei [la figlia] siamo venute qua, lei nel 91 […] aveva tre anni e mezzo e suo padre faceva su e giù con il Connecticut e ho cominciato a lavorare qua : ho dovuto rispolverare il francese e insomma era un po' difficile perché tra l'altro mi avevano dato un corso dalle 7 alle 10 e ero sola con questa bambina […] [nel 1991] ho abitato […] nel quartiere di Snowdon vicino al parco MacDonald, […], Earnscliffe si chiama la strada, un appartamento, era molto difficile perché Zoe sopportava molto male la separazione da suo padre, quindi quando lui partiva lei faceva delle crisi terribili […]. È stato un po' difficile, poi quando lui è arrivato – lui ha deciso di lasciare gli Stati Uniti e di venire qua, di prendere un anno sabbatico, abbiamo comprato una casa a Notre-Dame-de-Grâce, ma poi le cose hanno cominciato ad andare male tra noi insomma ci siamo separati abbastanza presto, nel 95…[499]

Depuis quelques années, après que sa fille soit partie pour fonder sa propre famille, Silvestra demeure seule dans le quartier Outremont, au sous-sol d'une maison entièrement habitée par des familles italiennes. Au premier étage, il y a le logement du réalisateur Paul Tana et au deuxième celui du professeur Bruno Ramirez. Le bureau de Silvestra est une chambre qui fait partie de l'appartement de Paul et qu'elle peut facilement rejoindre par un escalier qui relie son sous-sol au premier étage. On peut même considérer qu'une petite communauté italienne s'est reconstituée dans cette maison. Les trois familles se connaissent depuis longtemps et partagent les mêmes intérêts et passions : le cinéma. Bruno enseignait dans la même université que Silvestra, à quelques étages d'écart, Bruno et Paul ont collaboré à la réalisation de plusieurs longs métrages. Il arrive parfois que les trois familles se réunissent pour célébrer leurs anniversaires ou pour fêter avec des amis communs ; enfin, ils s'entraident lorsque quelqu'un parmi eux est en difficulté. Silvestra décrit ainsi les rapports qui les lient :

> I miei amici, dunque io vivo in una casa dove siamo fondamentalmente tutti italiani: io abito nel *basement* e […] il mio padrone di casa è Paul Tana, al secondo piano ci abitano Bruno [Ramirez] e Christiane [la seule

[499] « Ma fille et moi, nous somme arrivées ici : elle, en 1991, […] avait trois ans et demi et son père faisait des allers-retours du Connecticut [à Montréal] et j'ai commencé à travailler ici, j'ai même dû rafraîchir mon français et en somme c'était un peu difficile parce que, entre autres, on m'avait imposé un cours de 19 à 22 heures et j'étais seule avec cette enfant […]. [En 1991], j'ai habité […] dans le quartier de Snowdon proche du parc McDonald, […], la rue s'appelle Earnscliffe, un appartement, c'était très difficile parce que Zoe [ma fille] supportait très mal la séparation de son père, par conséquent lorsqu'il partait, elle faisait des crises terribles […]. Cela a été un peu difficile […] lorsqu'il est arrivé, puisqu'il a décidé de partir des États-Unis pour venir ici, de prendre une année sabbatique, nous avons acheté une maison à Notre-Dame-de-Grâce, mais après les choses ont mal tourné entre nous, en somme, nous nous sommes séparés tôt, en 1995. » Silvestra17, 22.02.2016 (37:54.7), 64 ans, installée à Montréal en 1991.

> québécoise d'origine dans la maison], quindi abbiamo questo rapporto di vicinato stretto, di amicizia, siamo soli, ma non siamo soli, quindi c'è una grande solidarietà e se qualcuno ha bisogno gli altri ci sono, facciamo cena insieme insomma, spartiamo il giardino, quindi è una situazione assolutamente ideale. Poi, […] Christiane è una grande amica e con lei ho tendenza a parlare italiano […], lei delle volte mi parla francese, però insomma magari una parla francese poi l'altra italiano…[500]

Ce n'est pas un exemple de commune, comme dans les années soixante, puisqu'aucune idéologie, religion, relation parentale ne rassemble ces gens. Bien que ce groupe de voisins et d'amis soit formé majoritairement par des immigrants, plus précisément des immigrants italiens, les origines régionales et les parcours migratoires diffèrent énormément entre eux. J'interprète plutôt ce choix comme une réponse alternative et communautaire à l'individualisme effréné de l'Amérique du Nord, au manque de points de repère et de la précarité qui caractérise notre société contemporaine, soulignée avec justesse par le philosophe Zigmunt Baumann dans ses nombreuses publications[501]. On pourrait même se référer à la « réinvention de l'italianité » dont parle Caltabiano lorsqu'il identifie les caractéristiques de la migration contemporaine dans *Giovani oltre confine*, publié en 2005[502]. Cette dernière, d'après le sociologue italien, serait un processus auquel participeraient les migrants d'aujourd'hui qui, contrairement à leurs ancêtres, jouiraient d'une liberté d'action engendrée, entre autres, par l'affaiblissement des institutions telles que la famille, l'Église, les syndicats, les communautés ethniques, etc. Les liens qui unissent les trois noyaux familiaux d'Outremont sont surtout de nature intellectuelle. Silvestra, Paul et Bruno font partie du même monde académique, c'est la profession que chacun exerce ou a exercée qui les rassemble. Elle remplace en quelque sorte les liens d'amitié ou de parenté caractérisant les anciens réseaux ethniques. Est-ce que ce voisinage constituerait la manifestation d'une nouvelle appartenance ? Les origines sociales, familiales et géographiques, du moins au niveau régional, joueraient ici un rôle assez secondaire, puisque c'est avant tout la recherche, la culture, l'amour pour la réélaboration des idées, autant que les sentiments d'amitié, qui ont créé les conditions pour que cette petite communauté italienne hors norme se forme. Quelle place ont pris le patrimoine culturel italien commun, la mémoire individuelle

---

[500] « Mes amis […] donc je vis dans une maison où nous sommes fondamentalement tous italiens : j'habite dans le sous-sol et […] le propriétaire de mon appartement est Paul Tana, au deuxième étage habitent Bruno [Ramirez] et Christiane [la seule personne d'origine québécoise]. Donc nous avons une relation de voisinage très étroite, d'amitié, nous sommes seuls, mais nous ne sommes pas seuls, […] il y a une grande solidarité et si quelqu'un en a besoin, les autres sont là, nous soupons ensemble, nous nous partageons le jardin, donc c'est une situation tout à fait idéale. Puis […] Christiane est une grande amie et avec elle j'ai tendance à parler italien […], elle me parle parfois en français, toutefois il peut arriver que l'une parle en français et l'autre en italien. » Silvestra17, *Ibid.*

[501] Voir Zygmunt Bauman, *Dentro la globalizzazione. Le conseguenze sulle persone* (2001), *Modernità liquida* (2002) et *Voglia di comunità* (2003), Roma/Bari, Laterza.

[502] Critiano Caltabiano et Giovanna Gianturco (dir.), *Giovani oltre confini. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005, p. 20.

et collective du pays natal dans ce processus ? Seule une étude plus approfondie pourrait apporter une réponse exhaustive à ces questions.

6.1.2. La langue seconde, un oxymore : le français en tant que langage du silence

> *Pour moi qui ai parlé exclusivement anglais pendant certaines périodes de ma vie, sans être pour autant bilingue, fromage et cheese veulent bien dire la même chose, mais avec des nuances différentes ; fromage évoque une certaine lourdeur, une matière onctueuse et peu friable, une saveur épaisse [...] tandis que cheese, plus léger, frais, un peu aigre et s'escamotant sous la dent, me fait immédiatement penser au fromage blanc. Le « fromage archétypal » n'est donc pas le même pour moi, selon que je pense en français ou en anglais.*
> (C. Lévi-Strauss, « Langage et parenté »)

Bien qu'on ne puisse pas réduire la société ou la culture à la langue, celle-ci est un produit de la culture, et à son tour la reflète et la véhicule. Elle transmet valeurs, normes, traditions et, en général, le sentiment d'appartenance à un pays, à une communauté[503]. De la culture, elle est aussi condition d'existence, vu que « c'est surtout au moyen du langage que l'individu acquiert la culture de son groupe[504] ». En outre, la langue est fondamentale pour le maintien de l'identité ethnique-culturelle[505] autant que pour l'intégration des migrants dans la société d'accueil. Par exemple, une bonne connaissance linguistique de la part de ceux-ci leur permet de s'insérer dans le « marché linguistique[506] » sur un pied d'égalité avec les interlocuteurs, en atténuant ainsi la situation initiale de déséquilibre du pouvoir[507]. L'apprentissage et l'utilisation d'une langue seconde impliquent des facteurs internes et

---

[503] Sonia Pozzi, « Trasmissione della lingua, integrazione e identità nelle famiglie immigrate », dans *Lingue migranti e nuovi paesaggi*, sous la direction de M. V. Clavi et M. Bonomi, 2014, http://www.ledonline.it/index.php/LCM-Journal/pages/view/qlcm-1-lingue-migranti, p. 37-50, 20.01.2016 (15h00).
[504] Claude Lévi-Strauss, « Langage et société », dans *Anthropologie structurale,* Paris, Plon, 1958, p. 78.
[505] Une identité ethnique se définit par le logos (la langue commune), l'ethos (des normes partagées), le genos (la descendance commune), l'epos (le mythe de l'origine commune) et le topos (la patrie maternelle). Voir Carlo Tullio Altan, dans Sonia Pozzi, *Op. cit,* p. 39. Cette définition de l'ethnicité est plutôt essentialiste, du moins en ce qui concerne la descendance commune (le genos). Cependant, depuis une vingtaine d'années environ, la conception de l'ethnicité faisant l'objet du plus large consensus dans les sciences humaines et sociales se veut constructiviste. C'est d'ailleurs sur cette dernière que le sentiment identitaire de mes plus jeunes interviewées se modèle. A contrario, la plupart de mes témoins plus âgés se font une idée plus précise ou pour ainsi dire mieux enracinée de l'ethnicité, celle d'appartenir à un pays, une langue, une origine commune malgré les vicissitudes migratoires. Voir à ce sujet le chapitre 6, section 6.2.1. Sur le concept d'ethnicité voir aussi Danielle Juteau, « Ethnicité, nation et sexe-genre » dans *Les cahiers du Gres,* Volume 1, numéro 1, automne 2000, p. 53-57 et Micheline Labelle « Multiculturalisme, interculturalisme, antiracisme : le traitement de l'altérité » dans *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 31, n°2, 2015, pp. 31-53.
[506] En forgeant cette expression, Sonia Pozzi (*op. cit*., p. 38-39) veut signifier le processus d'intégration des migrants dans la société d'accueil au niveau de la communication.
[507] Sonia Pozzi, *Op. cit.*, 2014, p. 38-39.

subjectifs (l'âge, la motivation, l'attitude, la capacité, le style cognitif, etc.), ainsi que des facteurs externes comme la situation socioculturelle de la société d'accueil[508]. Au Québec, la question de la langue présente un caractère tout à fait particulier, plus encore depuis le débat linguistique que connaît la société québécoise à partir des années 60 et 70 et qui eut des retombées problématiques au sein de la communauté italienne. Dans la province, les deux groupes ethnolinguistiques majoritaires, français d'une part, et britannique et irlandais de l'autre, se sont partagés « pendant plus d'un siècle, la direction et l'orientation de la société québécoise, même si leurs effectifs étaient loin d'être égaux[509] ». L'ethnie et la religion restent longtemps les deux paramètres principaux définissant cette division, dont l'enseignement public représente l'exemple le plus emblématique. Au sein de celui-ci se forment deux réseaux distincts : le réseau protestant anglophone et le réseau catholique. Ce dernier se subdivise à son tour entre celui réservé aux anglophones irlandais et celui réservé aux francophones. Ce système semble fonctionner jusqu'à la fin des années 1900[510], malgré les vagues migratoires du tournant des XIX^{e} et XX^{e} siècles, dont les groupes les plus nombreux sont les Juifs et les Italiens. Les premiers sont pris en charge par les écoles protestantes, les seconds par le système scolaire catholique francophone. Après la Seconde Guerre mondiale cependant, cet arrangement est remis en cause par deux facteurs : l'ensemble de l'immigration qui reprend en force, incluant la vague migratoire italienne fuyant la situation économique difficile au pays d'origine puis, dans les années soixante, la chute du taux de natalité au sein de la communauté francophone.

Contrairement à leurs prédécesseurs, les Italiens provenant de cet exode d'après-guerre choisissent majoritairement, pour leurs enfants, le système scolaire anglophone. L'anglais représente pour eux la langue des affaires et du succès économique[511]. De leur côté, les Canadiens français ne prennent que très tardivement des initiatives pour entraver ce processus d'anglicisation des allophones, autrement dit de ceux qui n'appartenaient à aucun des deux groupes ethniques majoritaires. En effet, il faut attendre les réformes adoptées à la fin de la période de la Révolution tranquille qui visent, entre autres, la francisation de la société québécoise par « une stratégie d'intégration et d'assimilation linguistique [des immigrants], une stratégie de *melting pot*, mais de *melting pot* à la québécoise[512] ». Les

[508] Marika Ceracchi, « Lingua madre e lingua straniere: Le implicazioni psicoaffettive dell'apprendimento », *Studi di glottodidattica*, Università per stranieri di Siena, 2007, 1, p. 19-34.
[509] Paul-André Linteau, « Les Italo-Québécois : acteurs et enjeux des débats politiques et linguistiques au Québec », *Studi Emigrazione/Études Migrations*, n^{o} 86, juin 1987, p. 190.
[510] À cette époque, le système confessionnel reproduit les divisions religieuses ainsi que le cloisonnement ethnique et linguistique que l'on retrouve dans la société québécoise et qui est particulièrement visible à Montréal.
[511] M. S. Andrade, « La Commission des écoles catholiques de Montréal et l'intégration des immigrants et des minorités ethniques à l'école française de1947 à 1977 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 60 (4), 2007, p. 460.
[512] Paul-André Linteau, *Op. cit*., 1987*,* p. 197.

différents gouvernements qui se succèdent durant cette période, des libéraux de Jean Lesage et de Robert Bourassa au Parti québécois de René Levesque, s'engagent dans la défense de la langue française et encouragent l'usage de la langue française par les allophones. Sans reconstituer l'ensemble du processus qui mène de la loi 63 adoptée en 1969 à la Charte de la langue française promulguée en 1977, il est nécessaire de se pencher sur cette dernière et sur l'implication des Italo-Québécois dans le débat linguistique de l'époque.

La loi 101, dite Charte de la langue française, est finalement adoptée en 1977 au terme d'une dizaine d'années de vives tensions entre Canadiens anglais et Canadiens français, comme en témoignent les historiens Marcel Martel et Martin Paquet[513]. Les premiers défendaient alors l'anglais en tant que langue dominante, tandis que les autres visaient à élargir l'usage du français dans la société. Or, les uns comme les autres tentaient de recruter le plus grand nombre possible d'immigrants dans leur communauté. À la fin des années 1960, les Italiens, en tant que groupe ethnique le plus important « par leur nombre, leur visibilité et leur concentration géographique », se retrouvent au cœur de cette bataille et deviennent un enjeu entre les deux groupes majoritaires, alors que la pomme de la discorde ne les concerne que de manière marginale. C'est à Saint-Léonard, récente banlieue montréalaise où une minorité italienne s'était installée à partir des années 1950, que le conflit va éclater en 1969. Les Italiens prennent alors position en faveur du principe de libre choix, lequel permet aux parents de choisir librement l'école, anglaise ou française, catholique ou protestante, à laquelle inscrire leurs enfants[514]. Or, la Loi 101 est approuvée en 1977 par le Parti québécois, soit un an après son accession au pouvoir et la nomination de René Levesque au poste de Premier ministre de la province. La Charte de la langue française impose le français en tant que langue d'étude à tous les enfants, sauf à ceux « dont l'un des parents a fait ses études primaires en anglais au Québec et à ceux qui ont déjà amorcé leurs études en anglais[515] ». Elle institue le français comme langue officielle au sein de l'administration publique, dans les entreprises, le monde du travail et des affaires. Mais, comme le précise Paul-André Linteau dans sa *Brève histoire de Montréal,* à partir des années 1970, la plupart des immigrants à Montréal « viennent

[513] « Ainsi les relations entre anglophones et francophones engendrent-elles plusieurs conflits sur le statut public des langues qui sont régulés par les diverses instances politiques […] l'enjeu linguistique réémerge de manière spectaculaire, parfois violente, à partir des années 1960 ». Marcel Martel et Martin Paquet, « L'enjeu linguistique au Québec. Relation de dominations et prise de parole citoyenne depuis les années 1960 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, nº 129, 2016, p. 75.
[514] M. S. Andrade, M. S., art. cit., pp. 467 et 485. Voir aussi Irene Poggi, « La comunità italiana a Montréal e la questione linguistica », *Altreitalie*, dicembre-genniao 2009, p. 158-186.
[515] Paul-André Linteau et al*., Histoire du Québec contemporain. Tome II – Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 606.

soit d'Asie, soit des Antilles, soit d'Afrique du Nord […] ainsi, en même temps qu'elle devient plus francophone, Montréal devient aussi plus multiculturelle[516] ».

Certaines personnes interviewées dans mon groupe témoin se sont exprimées spontanément et très clairement au sujet de la loi 101, se sont même positionnées de manière explicitement critique, surtout lorsqu'elles ont eu des enfants d'âge scolaire et devaient faire un choix d'école. Cette question a, le plus souvent, été abordée par ces femmes avant ou juste après avoir donné leur avis sur les politiques souverainistes de la province. C'est le cas de Yole qui, ayant exprimé son incrédulité quant à une éventuelle indépendance du Québec, m'a dit sans hésiter au sujet de la loi 101 : « La legge 101 […] quello mi dà un po' fastidio[517] ». Afin de mieux comprendre son attitude plutôt négative vis-à-vis de cette loi, il faut préciser qu'elle a deux enfants : une fillette née en 2006, un an exactement après son arrivée au Québec, et un petit garçon venu au monde au début de 2009. Ils avaient donc six ans respectivement en 2012 et 2015 – soit l'âge auquel on inscrit les enfants à l'école primaire – lorsque leurs parents ont été confrontés à la loi 101. Voici le témoignage de Yole et les raisons pour lesquelles elle n'était pas d'accord avec cet article de la Charte de la langue française :

> Perché noi non siamo liberi di scegliere dove mandare i figli, per esempio, a scuola, [...] i francofoni si fanno del male cercando di proteggere la loro lingua [...], adesso parlo di scuola perché i bambini sono in quell'età, ma nella scuola anglofona i bambini imparano il francese e l'inglese, nella scuola francofona no, l'inglese [...] è alla stregua di una lingua straniera, ma che senso ha, [...] posso capire in un paesino sperduto del Québec, ma siamo a Montreal, non ha senso che i miei figli non possano imparare l'inglese a scuola[518].

Ensuite, à ma question concernant le nombre d'heures destinées à l'apprentissage de l'anglais, elle précise :

> è un'ora, due a settimana [...], non parlo delle scuole private, parlo della scuola pubblica, mentre nella scuola pubblica anglofona [...] fanno mezzo e mezzo, [...] inoltre il francese è più difficile, io son contenta così tutto sommato, però non hai la possibilità di scegliere, [...] capisco l'idea di fondo che il Québec è l'unica isola sostanzialmente francofona nel Nord America[519].

---

[516] Paul-André Linteau, *Brève histoire de Montréal*, Montréal, Boréal, 2006, p. 162.

[517] « La loi 101 […] cela me dérange assez ». Yole30, 30.05.2016 (00:48:12.0), 42 ans, installée à Montréal en 2005.

[518] « Parce que nous n'avons pas la liberté de choisir où inscrire nos enfants, par exemple à l'école, [...] les francophones se font du tort en essayant de protéger leur langue [...], maintenant je parle de l'école parce que mes enfants sont d'âge scolaire, mais à l'école anglophone les enfants apprennent le français et l'anglais, à l'école francophone non, l'anglais [...] est enseigné à l'instar d'une langue étrangère, mais où est intérêt ? [...] Je peux comprendre un petit village perdu au Québec, mais nous sommes à Montréal, que mes enfants ne puissent apprendre l'anglais à l'école n'a pas de bon sens », *Ibid.* Il faut préciser que l'anglais est enseigné dans les écoles publiques francophones, tandis que le français n'est enseigné dans les écoles anglophones de Montréal et du Québec que lorsqu'elles adoptent un programme d'immersion.
Il n'est pas question de contredire ce témoignage, mais de nuancer les propos rapportés.

[519] « C'est une heure, deux par semaine, [...] je ne parle pas des écoles privées, je parle de l'école publique, tandis que dans l'école publique anglophone [...] font moitié-moitié [...], de plus, le français est plus difficile, je suis contente après tout, mais on n'a pas la possibilité de choisir [...], je comprends l'idée de fond que le Québec est la seule île fondamentalement francophone dans l'Amérique du Nord », *Ibid.* (00:50:12.0). En principe, on enseigne l'anglais dans les écoles francophones et le français dans les écoles anglophones comme langues secondes, à compter du primaire jusqu'au collège, mais chaque institution essaie d'attirer la « clientèle » en proposant ses propres programmes pour répondre aux demandes des parents.

Et de conclure en riant : « però… siamo a Montreal ![520] ». En conclusion, bien qu'elle comprenne les raisons qui ont amené la province québécoise à imposer certaines règles limitant l'usage de l'anglais en encourageant l'apprentissage du français, elle conteste l'interdiction de la liberté de choix et le fait que, dans une ville cosmopolite comme Montréal, la langue anglaise soit considérée comme une langue étrangère. Notons, cependant, que Yole exprime son opinion en ayant recours à des mots très mesurés. Sonia, en revanche, ne fait pas de détours en abordant la question et c'est par une métaphore claire et directe qu'elle décrit ainsi la Charte :

> Eh, quella ha fatto più danni della grandine, perché adesso ci sono tanti, tanti, [...] anche giovani proprio che non parlano inglese e se lo parlano lo parlano malissimo, [...] quella veramente ha fatto danni, grandi danni, non dovevano essere così, così perentori, ok, va bene, diamo spazio [...] alla lingua francese, comunque [bisognava] coltivare anche l'inglese[521].

Contrairement à Yole, Sonia n'a pas d'enfants, mais elle est également traductrice certifiée (du français et de l'anglais vers l'italien). Par conséquent, son jugement, notamment au sujet des jeunes qui ne parlent pas l'anglais ou qui le maîtrisent très mal, est fondé sur son expérience professionnelle et s'exprime en connaissance de cause. De plus, elle connaît cinq langues : l'italien en tant que langue maternelle, le français, sa première langue seconde, l'anglais, l'allemand et l'espagnol. En 1999, Sonia a obtenu sa maîtrise en langues étrangères (français, allemand et anglais) à l'Université de Florence. Après l'obtention de son diplôme, elle a habité un an en Allemagne pour perfectionner sa connaissance de l'allemand (et en raison de deux brèves expériences amoureuses). Elle a, par la suite, déménagé en France, à Saint-Étienne près de Lyon, et y a obtenu un Diplôme d'études approfondies (DEA) en 2001. La même année, elle entame une série d'allers-retours entre Florence et Sherbrooke avec, en 2005, une interruption d'un an vécu à Quito, en Équateur, où elle a appris des rudiments d'espagnol. Les langues qu'elle utilise au quotidien se réduisent à trois, le français en premier, l'anglais en deuxième et, bien plus rarement, l'italien selon différentes situations de vie :

> Il francese per il lavoro e anche per le cose di vita quotidiana, non lo so, andare a far la spesa, parlare al telefono

---

Ainsi, certaines écoles enseignent la langue seconde depuis la maternelle, d'autres ont des programmes d'enseignement intensif ou enrichi (voire d'immersion) tandis que d'autres n'offrent que des programmes de base (comme l'atteste mon interviewée). Voir le Programme de formation de l'école québécoise, Ministère de l'éducation et de l'enseignement supérieur (gouv.qc.ca).

[520] « Toutefois…nous sommes à Montréal ! », *Ibid.* (00:50:12.0).

[521] « Eh, celle-là a fait plus de dégâts que la grêle, parce que maintenant il y a beaucoup, beaucoup, [...] même des jeunes qui ne parlent pas l'anglais et, s'ils le parlent, le parlent très mal [...]. Cette loi-là a vraiment fait des dégâts, des gros dégâts, ça ne devait pas être aussi, aussi péremptoire, ok, ça va, on fait une place [...] à la langue française, toutefois il fallait aussi maintenir l'anglais. » Sonia21, 14.03.2016 (01:41:41.3), 44 ans, installée à Montréal en 2010. Dans son témoignage Sonia ne fait pas allusion à la connaissance du français chez les enfants qui fréquentent l'école anglophone du Québec. Ici comme ailleurs je me limite à rapporter la perception des mes interviewées.

> per una bolletta della luce o del telefono o con degli amici [...]. L'inglese anche con la vita di tutti i giorni, ma soprattutto [...] se ci sono studenti anglofoni oppure se devi andare all'ospedale juif o [...] in alcuni settori di Montreal, anche se vai in un negozio, devi solo parlare inglese, [...] l'italiano lo uso solo all'Istituto di italiano di cultura, quando vado lì per insegnare italiano [...] perché altrove insegno francese agli immigrati *pour le ministère de l'immigration*[522].

Toujours au sujet de la Charte de la langue française, le témoignage de Gabriella se révèle parmi les plus intéressants et inspirants. Gabriella naît en 1974, dans un hôpital du chef-lieu piémontais, Turin, où sa mère était de passage à la fin de sa grossesse. Elle et sa famille sont originaires et demeurent dans la ville d'Aoste et Gabriella y reste jusqu'au mois d'août 2000. À cette date, elle déménage à Montréal pour entamer ses études doctorales. La Vallée d'Aoste est une région du nord-ouest d'Italie avec un statut spécial. Elle jouit d'une large autonomie du gouvernement central et, en vertu d'une loi constitutionnelle de 1948, elle est bilingue. L'État italien lui reconnaît en effet deux langues officielles : le français et l'italien[523]. Toutefois, comme m'explique Gabriella, le vrai bilinguisme de la région serait représenté par le franco-provençal. Pourtant, ce dialecte n'est utilisé qu'au niveau local tandis que la langue française est traitée sur un pied d'égalité avec l'italien dans tous les domaines, sauf le judiciaire. Par exemple, au niveau scolaire, le nombre d'heures consacrées à l'enseignement de l'italien est égal à celui des heures réservées au français. À partir des vicissitudes vécues dans sa région natale, Gabriella me confie :

> Credo che in certi contesti, a un certo punto un paese, uno Stato, una regione nel caso della Valle d'Aosta, si sia anche obbligati a imporre certe cose, perché è vero che la lingua e la cultura non riesci a difenderla solo con la trasmissione familiare o generazionale, non si riesce quando vivi immerso in un contesto, un mondo che parla una altra lingua, non riesci quando sei una minoranza, credo che sia una tappa obbligatoria, devi comunque avere un apparato di leggi [...] che protegge, [...] poi so che ci sono state tutta una serie di tensioni con la comunità italiana, con altre comunità, perché è un'imposizione [...] che non è del tutto democratica, cioè non lo è per chi subisce la legge. Però per la minoranza che vuole proteggere la propria lingua sì, è una scelta democratica[524].

---

[522] « Le français pour le travail et pour les choses de la vie quotidienne [...], faire les courses, parler au téléphone pour une facture d'électricité ou de téléphone, ou avec les amis [...]. L'anglais aussi dans la vie de tous les jours, mais [...] s'il y a des étudiants anglophones ou si on doit aller à l'hôpital Juif ou [...] dans certains secteurs de Montréal, même si on va dans un magasin on doit parler seulement anglais [...], j'utilise l'italien seulement à l'Institut italien de la culture, lorsque j'y vais pour enseigner l'italien [...] parce que, ailleurs, j'enseigne le français aux immigrés pour le ministère de l'immigration. », *Ibid.* (00:40:18.8).

[523] En Italie, cinq régions ont un statut spécial : la Sicile, la Sardaigne, le Trentin-Haut-Adige, le Frioul-Vénétie Julienne et la Vallée d'Aoste. À l'origine, cette dernière était une colonie romaine, qui a ensuite fait partie du royaume franc, de l'empire des Carolingiens et, au XVI^{e} siècle, de l'État de Savoie. En 1860, elle a été intégrée à l'Italie.

[524] « Je pense que dans certains contextes, à un certain moment, un pays, un état, une région comme dans le cas de la Vallée d'Aoste, on est forcé d'imposer certaines choses, parce qu'on ne défend pas la langue et la culture seulement par la transmission au sein de la famille ou d'une génération à l'autre ; on ne peut pas lorsqu'on vit comme immergé dans un contexte, un monde où on parle une autre langue, on ne peut pas lorsqu'on est une minorité. Je pense qu'il y a une étape nécessaire, on doit disposer d'un appareil législatif [...] qui protège, [...] puis je sais qu'il y a toute une série de tensions avec la communauté italienne, avec d'autres communautés, parce que c'est une imposition [...] qui n'est pas entièrement démocratique pour qui subit la loi. Toutefois, pour la minorité qui veut protéger sa propre langue, c'est un choix démocratique. », Gabriella3, 9.10.2015 (p. 15-16), 41 ans, installée à Montréal en 2000.

Les arguments apportés par Gabriella pour défendre la loi 101 proviennent de son expérience dans sa région natale où, selon son avis, la langue française serait destinée à disparaître s'il n'y avait pas l'obligation légale de s'en servir partout, à l'école autant que dans les autres institutions publiques. En effet, précise-t-elle, il faut prendre en compte le contexte : la Vallée d'Aoste est immergée dans un monde italophone comme le Québec l'est dans une Amérique du Nord presque entièrement anglophone. De plus, la transmission intergénérationnelle ne suffirait pas à maintenir une langue en vie. À titre d'exemple, Gabriella évoque le vécu de sa propre famille où le français s'est perdu après le décès de son grand-père, puisqu'il était le dernier à s'exprimer dans cette langue. En même temps, elle est bien consciente que l'opinion change complètement selon la perspective de celui qui impose la mesure ou de celui qui la subit, bien qu'il s'agisse dans les deux cas de la protection d'une minorité[525].

Au sujet de la langue française, l'histoire professionnelle et familiale de Maria est une autre expérience intéressante et plutôt unique. Elle et son mari s'installent à Montréal en 2005, tous deux ayant obtenu un poste de professeur associé, lui à l'École des hautes études commerciales (HEC), elle au département de démographie de l'Université de Montréal. À son arrivée, Maria ne connaissait pas un mot de français, puisqu'elle ne l'avait jamais étudié pendant son parcours scolaire en Italie ; puis, durant son Master à Londres et son doctorat à Boston, elle avait perfectionné sa connaissance de la langue anglaise sans jamais avoir l'occasion d'apprendre le français. De plus, avec son mari, un Belge flamand, elle communiquait (et communique encore) en anglais. Ils se sont rencontrés à un colloque international à Harvard, donc dans un contexte entièrement anglophone, lui maîtrisant mieux l'anglais que le français. Malgré son ignorance totale de la langue française, Maria est employée à l'Université de Montréal qui lui permet de ne pas enseigner pendant sa première année et lui offre des cours de langue avec une enseignante privée. Face à mon étonnement et ma question à savoir si on peut être engagé par une université francophone, comme l'Université de Montréal, sans maîtriser la langue française, elle me répond :

> Sì [...] ci sono anche dei corsi che sono insegnati in inglese in Economia, che io sappia, perché il dipartimento di Economia vuole essere molto più internazionale [...] e decisamente assumono persone che non parlano francese, quindi mi avevano dato un anno per imparare il francese, e quindi nel 2005, 2006 non ho insegnato,

[525] Selon l'avis de certains intellectuels italo-québécois, la bataille linguistique qui s'est jouée entre la communauté italienne et les Franco-Québécois représente le conflit entre deux minorités liées entre elles par « certaines analogies culturelles et historiques (racines latines, catholiques et paysannes ; siècles de domination étrangères, etc.) et renvoie le Québécois à son « propre destin de minoritaire ». La Loi 101, en forçant les immigrants à inscrire leurs enfants à l'école française, aurait « troublé l'homogénéité identitaire de ce nous [des Québécois], les forçant à se désethniciser et à s'élargir ». Pierre L'Hérault, « L'intervention italo-québécoise dans la reconfiguration de l'espace identitaire québécois », dans *Italies imaginaires du Québec*, sous la direction de Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2003, p. 180.

> ho fatto tutti i miei corsi di francese [...] avevo un'insegnante privata, che l'università mi ha pagato ovviamente, sì, che ha funzionato bene[526].

Malgré le fait que cela fait onze ans que Maria enseigne, s'informe, étudie, fait de la recherche et communique avec ses collègues en français, cette langue reste pour elle une langue de travail. Lorsqu'elle désire se distraire, par exemple en lisant un roman juste pour se faire plaisir, c'est en italien ou, comme deuxième choix, en anglais qu'elle le fait. Maria n'a jamais lu un livre de fiction en français :

> Il francese per me è sempre stata una lingua di lavoro, non mi piace leggere libri in francese, non l'ho mai fatto, libri di piacere in francese non credo di averne mai letto neanche uno, leggo tutte le cose di lavoro [...] quindi [inaudible] a casa di leggere in francese non è una cosa che mi rilassa[527].

Les femmes de mon groupe témoin ont souvent dû faire l'apprentissage d'une autre langue, soit l'anglais, soit le français. En effet, en Italie, l'anglais est officiellement entré dans les programmes de l'école primaire en 1985 et, depuis la loi 53/2003, les Italiens l'étudient durant tout leur parcours scolaire jusqu'à l'université, à savoir pendant 13 ans[528]. Par contre, pendant les années 1970, l'étude de la langue étrangère, alors presqu'exclusivement le français, se limitait aux cinq années de l'école secondaire, voire à deux ans seulement dans le lycée classique. Par conséquent, les personnes interviewées les plus âgées de mon groupe avaient déjà les bases de la langue française à leur arrivée à Montréal. Les plus jeunes ont plus souvent dû l'apprendre par le biais de cours organisés par les universités, où elles s'étaient inscrites, ou grâce au programme d'apprentissage du français mis sur pied par le Ministère de l'immigration, de la diversité et de l'inclusion (MIDI) du Québec afin de faciliter l'intégration de

---

[526] « Oui [...] il y a aussi des cours qui sont donnés en anglais au département d'économie, que je sache, parce que ce département veut être beaucoup plus international [...] et absolument, on embauche des personnes qui ne parlent pas français, donc on m'avait octroyé un an pour apprendre le français, et ainsi je n'ai pas enseigné en 2005 et 2006, j'ai pris tous mes cours de français [...] j'avais une professeure privée, que l'université a bien entendu mis à ma disposition, oui, ça a bien fonctionné ». Maria26, 20.04.2026 (00:13:59.9), 40 ans, installée à Montréal en 2005. Ce témoignage concorde avec l'expérience d'Emanuela, qui arrive à Montréal en 1986 sans parler un seul mot de français. Après dix mois à l'Université Concordia en tant que lectrice, elle obtient un poste au département d'économie de l'Université Laval et y reste pendant un an en apprenant à se débrouiller en français sans fréquenter aucun cours, tout simplement à travers l'enseignement et l'appui de ses étudiants. Elle raconte : « non parlavo francese per cui volevo imparare il francese [...] Laval mi ha fatto un offerta, il dipartimento di Economia, [...] sono andata per un anno a Laval e lì ho imparato il francese insegnando brutalmente, non ho mai preso un corso di francese in vita mia, quindi mi sono ritrovata con studenti *undergraduate* simpaticissimi e gentilissimi » ; « je ne parlais pas français, par conséquent je voulais l'apprendre [...] Laval m'a offert un poste au département d'économie [...] je suis allée à Laval pendant un an et là j'ai appris le français en enseignant, brutalement, je n'ai jamais pris un cours de français durant toute ma vie, je me suis retrouvée avec des étudiants très sympas et gentils », Emanuela9, 22.01.2016 (00:01:28.7), 61 ans, installée à Montréal en 1986.

[527] « Pour moi le français a toujours été une langue de travail, je n'aime pas lire des livres en français, je ne l'ai jamais fait, je pense n'avoir jamais lu des livres par plaisir en français, je lis tout ce qui concerne le travail [en français] [...] donc le fait de lire en français à la maison ne me détend pas », Maria26 (00:30:18.0).

[528] http://www.scuola7.it/2017/54/docfinali/51_zauli_inglese.htm Matteo Santipolo, « L'inglese nella scuola italiana », https://edizionicafoscari.unive.it/media/pdf/books/978-88-6969-073-0/978-88-6969-073-0-ch-12.pdf 29.08.2020 (15:30).

nouveaux migrants ou, encore, dans des écoles privées. Leonilde, Silvestra, MariellaP et Mary appartiennent au premier groupe, soit celui des femmes qui ont fréquenté le lycée pendant les années 1970 et qui, par conséquent, ont étudié le français, bien que pour la plupart, ce fut pendant un court laps de temps (deux ans). Voici le témoignage de MariellaP qui, au lycée, est forcée d'apprendre le français, malgré son aversion envers cette langue :

> A scuola era il francese, dalle suore così era il francese che io odiavo e che non avrei mai immaginato che mi sarebbe servito, [lo] odiavo perché le signorine le odiavo, queste signorine che insegnavano [...], poi mia mamma mi faceva fare delle lezioni private di inglese [...] che mi piaceva[529].

Carlotta, au contraire, appartient au groupe des femmes les plus jeunes qui ont été scolarisées en anglais et qui, par conséquent, une fois arrivées à Montréal, ont dû faire l'apprentissage du français en s'inscrivant dans une école privée et/ou en prenant des cours organisés par le gouvernement québécois. En 2016, lorsque je l'ai interviewée, après deux ans de résidence à Montréal, Carlotta était encore loin d'être francophone. L'histoire de cette interviewée se révèle emblématique sur plusieurs points : son parcours scolaire et professionnel en tant que jeune femme à la recherche de son futur, son approche d'une nouvelle langue durant son expérience migratoire et la frustration et les défis à surmonter alors que les résultats ne compensent pas les efforts déployés.

Carlotta arrive à Montréal en 2014 à l'âge de 27 ans. En Italie, à Turin, elle fréquente le lycée scientifique puis la *Scuola di Amministrazione aziendale* (SAA)[530] de l'Université de Turin. Pendant huit ans, elle étudie l'anglais et l'espagnol. Durant sa troisième année d'études universitaires, en 2010, elle perfectionne sa connaissance de la langue anglaise à Brighton, où elle séjourne grâce à un échange Erasmus. À Brighton, ses colocataires sont deux jeunes Canadiennes d'Ottawa et de Gatineau, avec lesquelles Carlotta se lie d'amitié. Après l'obtention de son diplôme, elle trouve facilement des emplois comme *counselor* (conseillère) dans deux entreprises, à Bruges, en Belgique, puis à Cordoba, en Argentine. Malgré le travail et même les salaires satisfaisants, une série de raisons personnelles et publiques l'amènent à fuir son pays natal, changer de vie et repartir à zéro, cherchant son futur ailleurs : désillusion sentimentale, stress et fragilité de la santé, troubles politiques comme la chute du

[529] « À l'école c'était le français, chez les sœurs c'était le français que je détestais et que je n'aurais jamais imaginé qu'il m'aurait été utile, je le détestais parce que je détestais les mesdemoiselles qui l'enseignaient, [...] puis ma mère me faisait prendre des cours privés d'anglais [...] que j'aimais », MariellaP, 3.03.2016 (p.8), 72 ans, installée à Montréal en 1992/3.
[530] La Scuola di Amministrazione Aziendale (SAA ou School of Management) est la seule du genre en Italie. Créée en 1957, elle fait partie depuis 1974 de l'Université des Études de Turin.

gouvernement italien[531] ou la démission du Pape[532], ainsi que la frustration et l'agressivité qu'elle perçoit chez les Italiens. Son choix s'arrête sur Montréal, une ville nord-américaine dans laquelle elle pourra apprendre une quatrième langue étrangère et où habitent ses ex-colocataires de Brighton et des amis canadiens qu'elle a connus à Turin pendant ses études universitaires. Ces derniers étaient en échange universitaire dans son école, la SAA, en tant qu'étudiants de la John Molson, la *Business school of Business* (École de gestion John Molson) de l'Université de Concordia. Les liens entre Carlotta et ces Canadiens confirment le fait que les échanges universitaires sont des opportunités incontournables, bien que réservées à une élite, d'étude, de travail et même d'amitié et d'entraide. En effet, Carlotta est accueillie par un de ces amis qui l'héberge chez lui pendant le premier mois sur le boulevard Saint-Laurent près du café Juliette & Chocolat : « lui é stato proprio un angelo » (« il a été un vrai ange »), me confie Carlotta. Immédiatement, elle s'inscrit à l'Académie linguistique internationale (ALI) près de Concordia ; il s'agit d'une école privée, très exigeante (et très dispendieuse). Le programme comprend des cours très intensifs de cinq mois, de février à juin, en raison de sept heures par jour, ponctués d'un examen à toutes les deux semaines pour passer au niveau supérieur. Malgré tous ses efforts, et bien qu'elle soit intégrée au niveau occupationnel, amical, et qu'elle continue à étudier la langue française en prenant des cours sur son lieu de travail, elle avoue qu'elle se sentait « un po' impotente dal punto di vista della lingua » : « tuttora non lo parlo [il francese] [...] non riesco a farla mia [la lingua francese][533] ». Elle conclut ironiquement : « non so più cosa fare, devo trovarmi un ragazzo francese, non so, devo correre ai ripari, però mi son sentita sfiduciata e impotente[534] ». Du même souffle, elle ne peut s'abstenir de formuler une critique à l'endroit de la langue parlée au Québec :

> Magari il mio francese non è di quelli [perfetti], però anche il francese québécois non è francese [...], io capisco che mi debba integrare con questa cultura e sto facendo tutti gli sforzi possibili, però vedo anche persone québécois che non sanno l'inglese, tanti, molti Québécois non parlano inglese, e io parlo quattro lingue però ancora non sono a quel livello d'integrazione, [...] quindi è questo che [...] mi aveva bloccato, perché comunque se vuoi vivere in Québec devi essere bilingue[535].

---

[531] Le gouvernement Berlusconi IV (en fonction depuis 2008) tombe en 2011 lorsque le Cavaliere démissionne. Ensuite, c'est l'économiste Mario Monti qui prend la relève, mais il démissionne également en avril 2013, ayant perdu l'appui du parti de Berlusconi. Carlotta fait probablement allusion à ce dernier gouvernement.

[532] La démission du pape Benoit XVI remonte au mois de février 2013.

[533] « Je me suis sentie impuissante du point de vue linguistique [...] toujours je ne le parle pas [le français] [...] je n'arrive pas à la faire mienne [la langue française]. »

[534] « je ne sais plus quoi faire, je dois chercher un gars français, je ne sais pas, je dois prendre des mesures, mais je me suis sentie découragée et impuissante ». Carlotta12, 27.01.2016 (p. 16), 28 ans, installée à Montréal en 2014.

[535] « peut-être que mon français n'est pas parfait, toutefois même le français québécois n'est pas le français [...], je comprends qu'il faut que je m'intègre dans cette culture et je suis en train de faire tous les efforts nécessaires, mais je constate qu'il y a des personnes québécoises qui ne connaissent pas l'anglais ; plusieurs, beaucoup de Québécois ne parlent pas anglais, mais moi je parle quatre langues bien que je ne sois pas encore intégrée, [...] donc, c'est cela qui [...] m'avait bloquée, parce que si on veut vivre au Québec il faut être bilingue », *Ibid.* (p. 16).

L'histoire de Cecilia témoigne également du rapport particulier que mes interviewées ont avec l'apprentissage (et l'utilisation) de la langue française et, en général, d'une langue seconde, bien que cette interviewée, contrairement à Carlotta, ait étudié le français, l'anglais et l'allemand au lycée linguistique et à la Faculté de langues et littératures étrangères de l'Université de Macerata ainsi que l'espagnol pendant son échange Erasmus à Alicante, en Espagne. Cecilia est arrivée à Montréal en 2011 pour réaliser un doctorat au département de linguistique et traduction de l'Université de Montréal. La traduction et la littérature sont les deux disciplines qui l'intéressent le plus et qu'elle pratique constamment dans le cadre de sa recherche sur l'écrivain, dramaturge et traducteur italo-québécois Marco Micone. Dans sa vie quotidienne, à Montréal, Cecilia a recours aux quatre langues : l'italien pour communiquer avec sa sœur avec laquelle elle a cohabité pendant un laps de temps ; l'espagnol, vu que la plupart de ses amis sont latino-américains ; le français et l'anglais, parce que Montréal est une ville bilingue, voire polyglotte. C'est d'ailleurs cette situation qui l'a motivée à choisir la métropole québécoise comme milieu de vie : « Ho sempre avuto il timore, l'orrore, il terrore di dimenticare le lingue e, per me, l'idea di lasciare Montréal è già fonte di sofferenza, non vorrei mai lasciare questa città, è bellissima[536] ». Malgré son amour, sa pratique et sa connaissance des langues, voire grâce à elles, Cecilia est bien consciente que « quando si è stranieri o immigrati si vive in una perenne forma di frustrazione linguistica[537] ». Le plus souvent, en effet, lorsque l'on s'exprime dans une langue seconde, on ne sait jamais si ce que notre interlocuteur comprend correspond bien à nos intentions : parce que la signification de deux mots très semblables peut facilement changer d'une langue à l'autre, parce que les expressions et leurs synonymes nous manquent, parce que certaines finesses et nuances linguistiques sont difficiles à maîtriser, parce que le ton, la voix, la façon de parler sont différents quand on s'exprime dans une langue autre que la langue maternelle[538]. Ces difficultés vont inévitablement augmenter quand on passe de la communication orale à l'écriture et risquent de devenir des obstacles quasi insurmontables si celle-ci a lieu dans le milieu académique, où la question se pose à différents niveaux de l'exactitude grammaticale à la propriété lexicale, de la rigueur syntaxique à l'élégance et l'originalité du style. C'est

[536] « J'ai toujours eu la crainte, l'horreur, la terreur d'oublier les langues et, d'après moi, l'idée d'abandonner Montréal est déjà une source de souffrance, je ne voudrais jamais quitter cette ville qui est magnifique », Cecilia7, 19.01.2016 (00:44:25.9), 32 ans, installée à Montréal en 2011.

[537] « lorsque vous êtes étranger ou immigré, vous vivez dans une forme perpétuelle de frustration linguistique », *Ibid.* (1:17:46.9).

[538] À ce propos, Cecilia raconte : « Io so che mia sorella (e suo marito), ad esempio, molto spesso hanno avuto dei diverbi perché il tono di voce di mia sorella è più alto rispetto al suo e lui che sempre chiedeva : "perché sei arrabbiata con me ?", lei "non sono arrabbiata, sono italiana, urlo semplicemente !" » « Je sais que ma sur (et son mari), par exemple, se sont souvent disputés parce que le ton de ma sœur est plus haut comparé à celui de son mari et ce dernier lui demandait : "pourquoi es-tu fâchée avec moi ?", elle : "je ne suis pas fâchée, je suis italienne, je crie, point !" » *Ibid.* (1:90 :45.0).

surtout ce dernier aspect qui engendre des frustrations, comme le relate Cecilia :

> Nel mio caso dove nella traduzione la lingua è fondamentale, il fatto di scrivere la tesi in una lingua che non è la mia, la frustrazione di dover sempre far passare tutto in revisione prima di dare al professore, il fatto che io vorrei utilizzare tutto il lessico che io ho, ma che non ho in francese, o per lo meno il fatto di sapere che tanto ci sarà sempre quel verbo coniugato male, quella preposizione che non va bene, [...] per me è stata una violenza dover abbandonare completamente lo stile arzigogolato dell'italiano per una frase scarna [...] di soggetto verbo complemento[539].

Une sensation d'impuissance et de frustration est partagée par beaucoup de mes interviewées et, j'ajouterais, par presque tous les migrants, hommes et femmes, pendant leurs premières années de migration. Toutefois, ce sentiment d'inaptitude ressenti lorsqu'on parle une autre langue que sa langue maternelle persiste souvent dans le temps, voire ne s'arrête jamais. Beaucoup d'intellectuelles, forcées à émigrer hors de leur pays en raison des persécutions, guerres, pogroms, etc., qui se sont succédés dans le temps, témoignent de ce vécu dans leurs mémoires. Avant d'interpeler mes interviewées à ce sujet, je citerai les expériences de trois femmes célèbres au niveau international : Agota Kristof, Agnes Heller et Eva Hoffman, respectivement une écrivaine, une philosophe et une journaliste. Toutes les trois ont abordé dans leurs livres, entre autres, le thème de la langue seconde en terre étrangère et son rapport avec l'intégration dans la société d'accueil. Agnes Heller est une philosophe hongroise d'origine juive née en 1929 à Budapest et récemment décédée. Dans son livre *La valeur du hasard. Ma vie*[540], elle relate son enfance, l'occupation de son pays par les nazis, la mort de son père à Auschwitz, tout en retraçant son parcours existentiel et intellectuel : de sa rencontre avec György Lukács pendant ses études universitaires à son inscription au parti communiste hongrois dont elle est exclue à deux reprises, la deuxième fois après sa participation à l'insurrection de Budapest. Après la mort de Lukács, elle s'exile en Australie, à Melbourne, puis en 1986, à New York, afin d'occuper la chaire de philosophie d'Hannah Arendt. Au sujet de la langue maternelle, Agnes Heller écrit : « Sono cresciuta a Budapest e l'ungherese è la mia lingua madre. Perciò mi è sempre stato chiaro che un giorno sarei tornata[541] ». À la fin de sa carrière, en 2009, elle retourne à Budapest, s'oppose sans trêve au pouvoir de Victor Orban et meurt dans une noyade, en 2019, dans le lac Balaton, alors qu'elle était une habile nageuse et adorait nager.

---

[539] « Dans mon cas, la traduction, où la langue est fondamentale, le fait d'écrire la thèse dans une langue qui n'est pas la mienne, la frustration de devoir toujours faire tout réviser avant de transmettre au professeur, le fait que j'aimerais employer tout le lexique que je possède [en italien], mais que je n'ai pas en français ou, au moins, le fait de savoir qu'il y aura toujours un verbe mal conjugué, une préposition qui ne fonctionne pas, [...] j'ai vécu comme une grande violence le fait d'abandonner complètement le style alambiqué de l'italien en faveur d'une phrase décharnée [...] de sujet, verbe, complément », *Ibid.* (00:02:01.4)

[540] Agnes Heller, *La valeur du hasard. Ma vie*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque Rivages », 2020.

[541] « J'ai grandi à Budapest et le hongrois est ma langue maternelle. Il était donc toujours clair pour moi qu'un jour je reviendrais... » (ma traduction). Agnes Heller, *Il valore del caso. La mia vita*, Roma, Castelvecchi, 2019, p. 135.

Une expérience similaire concerne une autre grande écrivaine hongroise, Agota Kristof, née en 1935 et décédée en 2011 à Neuchâtel en Suisse. Comme Agnes Heller, Agota Kristoff assiste d'abord à l'invasion nazie de son pays ainsi qu'à la répression soviétique de l'insurrection de Budapest, à la suite de quoi elle, son mari et leur fille quittent la Hongrie et s'enfuient en Suisse romande, laissant derrière eux frères, parents, mémoire, identité et sentiment d'appartenance. Contrairement à Agnes Heller, Agota Kristoff ne retournera jamais dans son pays natal, mais elle y reviendra de manière métaphorique en s'exprimant à nouveau dans sa langue maternelle à la fin de sa vie. Le français représente pour elle une langue qu'elle n'a jamais étudiée à l'âge scolaire, ni choisi librement, mais qui lui fut plutôt imposée par le hasard et les circonstances, en somme « une langue ennemie » qui, au fur et à mesure qu'elle l'apprenait, « tu[ait] [s]a langue maternelle[542]. » Toutefois, c'est en français qu'elle a rédigé ses romans. Cependant, elle a fini par abandonner cette langue en cessant d'écrire et en léguant tous ses manuscrits, son dictionnaire hongrois-français et sa machine à écrire à la Bibliothèque nationale suisse. Agota Kristof rappelle cette expérience dans son récit autobiographique au titre révélateur, *L'Analphabète,* puisque c'est ainsi que l'écrivaine se perçoit depuis la fuite de son pays et toute sa vie passée à l'étranger : « Je parle le français depuis plus de trente ans, je l'écris depuis vingt ans, mais je ne le connais toujours pas. Je ne le parle pas sans fautes, et je ne peux l'écrire qu'avec l'aide des dictionnaires fréquemment consultés[543]. »

L'histoire d'Eva Hoffman, enfin, bien que différente des deux autres, est également exemplaire puisqu'elle nous suggère une autre manière d'aborder la question linguistique en terre d'accueil. Eva naît en Pologne, à Cracovie, à la fin de la guerre en 1945. Sa famille est juive et a réussi malgré tout à survivre à la Shoah. En 1959, ses parents émigrent à Vancouver lorsque Eva a treize ans, elle est alors adolescente. Elle parle de son pays natal dans ses mémoires *Une vie entre les mots* publiés en 1989 : « le pays de mon enfance vit en moi… m'a donné le langage, les perceptions, les sons, le genre humain. Il m'a donné les couleurs et les sillons de la réalité, mes premières amours[544] ». Bref, son pays lui a livré le monde entier, avec en premier lieu la langue maternelle. Mais c'est dans une autre langue, une langue étrangère, qu'Eva va plonger dès que le navire sur lequel elle a pris place accoste à Halifax. Elle apprend les premiers rudiments de cette langue pendant son voyage en bateau, pour n'avoir pas l'air d'une « stupide paysanne » à son arrivée au Canada. Au début de son installation, à Vancouver, c'est la nostalgie profonde et déchirante de l'émigrant qui la taraude. Pour la dompter, elle crée des zones

[542] Agota Kristof, *L'Analphabète. Récit autobiographique*, Carouge-Genève, Zoé, 2004, p. 24.
[543] *Ibid.*
[544] Eva Hoffman, *Une vie entre les mots,* Paris, Les belles lettres, 1992, p. 97.

d'ombre en elle-même et relègue ses souvenirs dans ses rêves. Pour s'intégrer avec ses nouveaux amis, elle se lance un jour dans le récit d'une blague. Quelle erreur ! « Une blague est une pirouette linguistique[545] », il faut l'éviter lorsque l'on maîtrise mal une langue. En entendant sa propre voix, elle ne la reconnaît pas, parce que lorsque l'on parle une langue seconde, le ton même change et les sons sortent bizarrement, comme étranglés. Eva se cache alors derrière le silence, optant pour l'anglais en tant que langue d'écriture dans un journal qui se voudra neutre, impersonnel, dépourvu de toutes émotions, tandis que son polonais risque de devenir une langue morte. Elle se replie sur elle-même en choisissant la solitude. Les Canadiens lui apparaissent ennuyeux, Vancouver une ville sombre, le Canada un pays conformiste. En anglais, les mots acquièrent un autre sens, voire sont moins précis, par exemple : « "amis" en anglais est un terme bon enfant, débonnaire, qui couvre toutes sortes de territoires », tandis que le polonais établit une différence entre « amis » et « relations ». Eva apprend à être moins expansive, à modérer ses gestes et ses opinions, à ne pas dire « Tu as tort » ou « Ça ne te va pas[546] ». Deux langues, deux mondes. Même les couleurs et les images pour définir certains sentiments changent : l'amour est « une clairière ensoleillée » pour l'amie de New York, « une sombre forêt » pour l'immigrée polonaise. En même temps, l'Amérique lui apprend quelque chose, par exemple « les bienfaits et les terreurs de la multiplicité ». À la moitié de son parcours d'intégration à la société étatsunienne, Eva déclare : « dorénavant je serai faite comme une mosaïque, de fragments – et de la conscience que j'en ai. C'est cette conscience [...] qui fait que je reste, malgré tout, une immigrante[547] ». En 1975, Eva Hoffman obtient son doctorat en Littérature anglaise et américaine à l'Université de Harvard et enseigne ensuite dans plusieurs universités canadiennes et états-uniennes ; « actuellement elle est l'une des plus brillantes plumes du *New York Times*[548] ». Elle écrit et publie son livre en 1992, soit 23 ans après son arrivée en Amérique. Entre temps, elle a appris à dire « je t'aime » en anglais, à rêver et à se parler à elle-même dans cette langue, bien qu'« un bourdonnement plus profond comme d'innombrables mots compressés[549] » continue de vrombir en arrière-plan. Son polonais métisse son anglais et vice versa, sans qu'Eva ne les confonde, puisqu'elle sait faire la différence. En conclusion de son livre, elle avoue : « je suis la somme de mes langages[550] ». La langue maternelle est comme un don incontournable de la terre natale qui côtoie à jamais le migrant au fond de sa conscience. La langue seconde se cache, s'isole et reste en silence tout comme la langue de l'assimilation, du succès et même de l'amour ! Ce sont là des

[545] *Ibid.,* p. 147.
[546] *Ibid.,* p. 181.
[547] *Ibid.,* p. 202.
[548] *Ibid.,* quatrième de couverture.
[549] *Ibid.,* p. 328.
[550] *Ibid.,* p. 329.

expériences vécues qui reviennent comme des leitmotivs tout au long de mes interviews lorsque j'aborde cette question de la langue.

Il faut en effet souligner que parmi tous les défis à relever, la langue de la société d'accueil est sans doute l'un des plus difficiles à surmonter. Les 32 femmes de mon groupe témoin avaient le choix d'être interviewées soit en français, soit en italien. Seules quatre d'entre elles ont choisi le français, bien que pour des raisons tout à fait différentes. L'italien a été par contre privilégié en tant que langue maternelle, celle-ci facilitant l'expression des émotions et des sentiments les plus profonds. La durée du séjour au Québec et la maîtrise de la langue française se sont avérées des facteurs tout à fait secondaires. Parmi les quatre entrevues menées en français, trois se sont finalement déroulées dans les deux langues. La première fois que j'ai rencontré Simona, je pensais encore que toute ma récolte de données devait, sans exception, être menée en français. Au début, cette interviewée m'a donc raconté son histoire dans cette langue, tandis que par la suite, dès qu'elle a eu l'opportunité de choisir entre les deux langues, elle est passée à l'italien sans hésiter. Au contraire, dans le cas de Viva, l'option du français a été un choix délibéré et tout à fait volontaire dès la première rencontre. Cependant, la deuxième fois que l'on s'est vues, elle a préféré parler de son accouchement et de la naissance de Maia en italien. Voici ses propres mots justifiant le passage de la langue seconde à celle d'origine :

> allora io ero incinta di Maia, abbastanza contenta del padre di Maia, che è quebecchese, quindi ero in un momento di entusiasmo per la terra nella quale Maia sarebbe arrivata […] e probabilmente la scelta della lingua, cioè […] in un concetto globale di abbracciare con entusiasmo il luogo, veniva anche il fatto di parlare in francese con la dottoressa Vigliano, forse anche il fatto di essere in un luogo pubblico aumentava l'idea della […] metamorfosi per essere nel luogo in maniera più […] coerente […]. Una volta che Maia è venuta al mondo, […] scopro di ritrovarmi […] con il dubbio enorme se la cultura locale, sostanzialmente nord americana e in più anche parecchio provinciale di Montreal, e del Québec, sia il luogo dove far crescere Maia e non invece l'Europa dei sogni[551].

Le choix linguistique de Viva dépendait ainsi de plusieurs variables : son expérience de la maternité vécue à deux moments différents, avant et après l'accouchement ; deux stades différents dans sa relation sentimentale avec le père de sa fille ; un changement d'attitude envers le Québec en tant que terre d'accueil, enthousiaste et tout à fait positive la première fois, beaucoup plus critique la deuxième ; le lieu de l'entrevue, dans un café public et, par la suite, chez elle. Comment résumer tous ces facteurs ? Les

[551] « À cette époque [autour du 12 décembre 2015, soit la date de la première entrevue de Viva], j'étais enceinte de Maia, assez contente du père de Maia, qui est québécois, je vivais donc un moment d'enthousiasme pour la terre où Maia arriverait […] et probablement le choix de la langue, soit dans l'idée globale d'embrasser avec enthousiasme le lieu. Il y avait aussi le fait de parler en français avec la docteure Vigliano [l'intervieweuse], peut-être même le fait d'être dans un lieu public encourageait l'idée de […] la métamorphose pour être dans le milieu de façon plus […] cohérente […] Depuis que Maia est venue au monde […], je me suis retrouvée […] avec le doute immense à savoir si la culture locale, substantiellement nord-américaine et provinciale de Montréal et du Québec, était le lieu idéal où faire grandir Maia plutôt que dans l'Europe de rêve. », Viva5, 2ème session 31.05. 2017 (p. 33), 44 ans, installée à Montréal en 1998.

mots de Viva sont une fois de plus révélateurs : « le risposte dipendono estremamente dal momento nel quale ci si trova, quindi credo che tutto l'ottimismo fosse veramente legato in quel momento al mio stato personale[552] ». Ce serait donc une phase dans la vie, personnelle et circonstancielle, qui déterminerait les sentiments et les choix, dont celui de la langue à privilégier pour une entrevue. Le troisième entretien « français-italien » concerne Isabella/Isabelle, 49 ans, arrivée à Montréal en 1994. Cette dernière est parfaitement bilingue, vu que sa mère est française et son père italien, qu'elle a grandi dans les deux langues et qu'aujourd'hui, comme avant, elle les utilise dans la même proportion, son mari étant lui aussi bilingue, né en Italie de parents italiens, immigré au Canada encore enfant, et qu'elle est interprète et traductrice de l'italien au français (et vice-versa).

L'entrevue de Clara, au contraire, s'est déroulée entièrement en français, à la première autant qu'à la deuxième rencontre. Clara, 46 ans, professeure universitaire, arrivée à Montréal en 2005 après dix années d'allers-retours entre l'Italie, d'autres pays européens et les États-Unis, opte pour le français, justifiant ainsi son choix par un courriel électronique en italien : « Chi lo sa, è la lingua dei miei figli, dei miei giovani studenti *undergrad*, dei miei anni spensierati a Ginevra[553] ». Encore une fois, il s'agit d'un choix influencé par la situation concernant la sphère privée autant que publique : la nostalgie de la jeunesse et les enfants d'un côté, les étudiants et le travail à l'université de l'autre.

Parmi les 28 femmes qui ont choisi l'italien pour réaliser leur entretien, certaines maîtrisent le français aussi bien que leur langue maternelle grâce à la pratique quotidienne et presque exclusive de la première. C'est le cas d'Andrea, 50 ans, organisatrice communautaire, arrivée à Montréal en 2001 pour se marier avec un Canadien francophone. Enfant, elle a appris le français en écoutant parler ses parents qui, entre eux, s'exprimaient dans cette langue, puisqu'ils étaient nés et avaient été scolarisés en Tunisie. Depuis son arrivée à Montréal, le français est la seule langue qu'Andrea utilise en famille et, la plupart du temps, au travail. Toutefois, elle a choisi de faire son entrevue en italien « perché sono senza filtri in italiano […] sono veramente me stessa in italiano, lo dico alle mie colleghe: mi conoscete molto bene, però non mi conoscete al 100% perché quando parlo con voi […] io sono sempre un po' muta […] son capace di intervenire in maniera molto diplomatica in tante altre lingue, ma non in italiano[554] ». Le

[552] « Les réponses dépendent extrêmement du moment vécu, donc je pense que tout l'optimisme était vraiment relié, en ce moment-là, à mon état personnel. » *Ibid.*

[553] « Va savoir, c'est la langue de mes enfants, de mes jeunes étudiants *undergrad*, de mes années insouciantes à Genève ! », Clara20, 1ère session 12.03.2016, 2ème session 9.05.2016, 46 ans, arrivée à Montréal en 2005.

[554] « Lorsque je parle italien je suis sans filtre, c'est ma langue, bien que la langue familiale soit le français. Je ne suis moi-même que lorsque je parle en italien, je le dis à mes collègues : vous me connaissez très bien, mais pas à 100%, vu que lorsque je parle avec vous […] je suis toujours un peu muette […]. Je peux être très diplomate dans beaucoup d'autres langues, mais pas en italien, », Andrea25, 15.04.2016 (00:15:21.4), 50 ans, installée définitivement à Montréal en 1995.

témoignage d'Andrea semble confirmer l'idée que la langue seconde, en tant que langue de l'inconscient au sens freudien du mot, représente l'altérité, soit une sorte de rempart, une défense contre la langue maternelle afin de refouler les souvenirs et les pulsions infantiles reliés à cette dernière. En d'autres termes, on aurait recours à la langue seconde pour se voiler et à la langue d'origine pour se dévoiler. À ma question concernant la raison pour laquelle elle a opté pour l'italien, MariellaP par exemple me répond : « come il medico, ho scelto il medico italiano qui […], pensando che doveva andare a sviscerare […]. In francese sono meno nevrotica […], è la lingua della mia professione, della mia maturità, quindi è una lingua che rende le cose più dolci, allora se dobbiamo svelarci sino in fondo, ci sveliamo nella lingua della nevrosi[555] ».

Une autre question étroitement liée à l'apprentissage d'une nouvelle langue concerne le sentiment de honte et de culpabilité que cette dernière ferait émerger en tant que traduction/trahison (tradurre/tradire en italien) de la langue maternelle. La réaction de l'immigrant serait alors une distanciation et l'indifférence envers la nouvelle société. C'est encore Viva qui, dans son premier entretien en français, définit cette sensation d'inadaptation et d'éloignement en la reliant à deux phases différentes de l'immigration : la première, où l'on exhibe notre connaissance de la langue seconde avec fierté, et la deuxième, où le processus de migration s'étant d'une certaine manière accomplie, le sentiment d'épuisement a pris le dessus :

> Je choisis de donner l'entrevue en français, donc je me sens aussi bien de vivre en français que […] en *italiano* […]. Il reste que ce n'est pas vrai que c'est la même chose, parce que forcément je dois toujours utiliser quelques tournures un peu alambiquées […] un aspect de distanciation existe toujours. Alors cet aspect de distanciation peut donner beaucoup d'enthousiasme au début parce que c'est : « regarde comment je me débrouille bien […] », mais au bout d'un moment, après qu'on s'est débrouillé bien pendant longtemps, il y a comme un stade de fatigue qui enchaîne[556].

Cette condition de distanciation se traduit parfois par le silence, le migrant étant divisé entre la langue maternelle (que d'ailleurs la société d'accueil ne comprend pas) et la langue seconde, qu'il juge inefficace à exprimer ses sentiments. « Ainsi, entre deux langues, votre élément est-il le silence », comme l'exprime Julia Kristeva, la psychanalyste d'origine bulgare, naturalisée française, dans son magnifique livre *Étrangers à nous-mêmes* au sujet du mutisme des polyglottes. En optant pour le silence, l'étranger évite aussi la honte de commettre des fautes, la peur de tomber dans le ridicule, de n'être pas compris et de ne

---

[555] « C'est comme le médecin, ici j'ai choisi un médecin italien […] en pensant qu'il devait opérer […]. En français je suis moins névrotique […], c'est la langue de ma profession, de ma maturité, donc c'est une langue qui rend les choses plus douces, alors s'il faut se dévoiler jusqu'au fond, on se dévoile dans la langue de la névrose [i.e. la langue maternelle]. », MariellaP19, 3.03.2016 (01:29:49.4), 72 ans, installée à Montréal en 1992/1993.

[556] Viva5, 1ère session 22.12.2015 (0:22:36.0), 42 ans, installée à Montréal en 1998.

pas savoir se faire comprendre[557]. Cette crainte est au centre de certains témoignages de femmes que j'ai interviewées alors que – j'insiste pour le rappeler – ce sentiment n'entretient aucune relation avec la maîtrise réelle de la langue. Monte, par exemple, professeure de Cinéma à Concordia, pendant 30 ans de vagabondage d'étude et de travail entre les États-Unis, l'Europe et l'Amérique latine, a eu l'opportunité (et la capacité) d'apprendre à bien maîtriser au moins trois langues : le français, l'anglais et l'espagnol. Toutefois, elle avoue : « quando incominci ad usare sempre di più la lingua, cominci sempre di più a renderti conto di come usare la lingua propriamente […], adesso io sono a un livello in cui sono piuttosto a mio agio […] però sono ancora abbastanza paranoica da questo punto di vista[558] ». Pour sa part, malgré des échanges universitaires avec une université francophone, des expériences de travail dans les deux langues (français et anglais), une cohabitation avec son conjoint italo-québécois et, en général, une pratique quotidienne de langues autres que sa langue maternelle, Chiara avoue avoir encore aujourd'hui un sentiment fort de frustration et de honte dès qu'elle doit aborder certains thèmes, par exemple littéraires, dans une langue seconde, anglais ou français, peu importe. C'est la peur du jugement négatif qui la pousse à poursuivre l'étude de la langue française dans des écoles privées, même à un prix élevé :

> C'è quel limite per cui non riesco a leggere un libro in francese, in inglese, godendo di questo libro. Non riesco a partecipare a un incontro di letteratura, ad esempio, perché non arrivo fino in fondo perché mi vergogno a fare delle domande di fronte agli altri, perché, sia in inglese che in francese, perché mi sento, mi sento un po' giudicata […] la frustrazione è così tanta, che fino a un mese fa, facevo dei corsi privati di francese che mi costavano una fortuna[559].

La langue parlée en famille représente le dernier aspect qui mérite d'être analysé dans cette section, étant donné que mes interviewées maîtrisent habituellement de trois à quatre langues, voire plus. À cet égard, le témoignage de Marta est très significatif. Marta est professeure universitaire, son mari provient de l'état du Dakota du Sud et ils ont un enfant de quatre ans et demi. Après un séjour de six ans à Paris, ils se sont installés définitivement à Montréal en 2014. La première langue dans laquelle elle et son mari se sont parlés a été le français, étant donné que Marta ne maîtrisait pas l'anglais et que son époux ne parlait pas l'italien. Progressivement, celui-ci a appris l'italien et elle l'anglais. « Abbiamo

---

[557] Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p. 27-28.

[558] « Quand on commence à employer plus souvent la langue, on commence à mieux se rendre compte de la manière appropriée de l'employer […]. Maintenant je suis à un niveau où je suis assez à mon aise […], mais je suis encore assez paranoïaque de ce point de vue. », Monte2, 7.12.2015 (00:13:36.0), 54 ans, installée à Montréal en 2001.

[559] « Il y a cette limite à laquelle je ne peux plus lire un livre en français, en anglais, en l'appréciant. Je ne peux pas participer à une rencontre littéraire, par exemple, parce que je n'arrive pas jusqu'à la fin, puisque j'ai honte de poser des questions face aux autres, parce que je me sens un peu jugée […]. La frustration est si grande, que jusqu'à il y a un mois, je suivais des cours de français privés qui me coûtaient une fortune. », Chiara, 16.01.2016 (p. 15), 37 ans, installée définitivement à Montréal en 2010. Je traiterai de façon plus détaillée de l'histoire de Chiara dans la section concernant la perception de la société d'accueil et le sentiment d'intégration.

costruito anche un linguaggio, una lingua comune […], me raconte Marta, frasi con le tre lingue mescolate[560] ». Elle cite alors l'exemple de son fils qui, un soir, dans le métro, lui chuchote : « Guarda, quella signora ha le *same bottes* della maestra[561] ». Ce témoignage invite à poser une série de questions sur la manière la plus appropriée d'interpréter cette sorte de « bouillie » linguistique : s'agirait-il d'une forme de syncrétisme ? ou faudrait-il plutôt parler de babélisme ? ou, encore, serait-ce une manifestation de la culture migrante en transition ? L'expérience de Maria au sein de sa famille semble suggérer une lecture et une solution différentes. En 2006, elle met au monde son premier enfant et, après sept ans, le deuxième. Ces deux jeunes garçons constituent, entre autres, une des raisons qui ont encouragé (et encouragent toujours) Maria et son mari, un Belge flamand, à rester à Montréal. Déménager avec deux enfants est compliqué, d'autant qu'un couple de professeurs (qui plus est, dans deux disciplines similaires) obtient difficilement deux postes dans la même ville au même moment. J'aborderai l'expérience maternelle de Maria en tant que telle par la suite, mais la question intéressante ici concerne le choix que ce couple exogamique a fait au sujet de la langue à laquelle recourir pour interagir avec leurs fils. Depuis leur naissance, Maria a communiqué avec eux en italien et son mari en anglais ; ainsi chacun des parents a choisi la langue qu'il maîtrisait le mieux, parce que

> bisogna essere sistematici, una persona, un contesto, una lingua, quindi non che una persona, o la mamma o il papà, parli due lingue, [questo] confonde moltissimo e nuoce all'apprendimento [...] del bambino, e mi sono resa conto che poi in realtà era un non problema perché all'inizio col bambino di un anno non è che ti metti a parlargli di Platone, cioè gli parli della macchinina, « vuoi mangiare le carote ? », sono dei discorsi talmente terra a terra, che non mi sembrava di escludere mio marito da nessuna conversazione fondamentale, anche perché mio marito [...] lo capisce benissimo [...] l'italiano, perciò ciascuno mantiene [la sua lingua], lui parla in inglese, io parlo in italiano, abbiano sempre fatto così[562].

Il faut préciser que les deux enfants, respectivement de trois et neuf ans au moment de l'entrevue, en 2016, parlaient italien, anglais et français, qu'ils avaient commencé à maîtriser les trois langues à peu près au même moment et que, après un an, ils étaient en mesure de traduire d'une langue à l'autre, par exemple de l'italien à l'anglais pour leur père ou de l'anglais à l'italien pour leurs grands-parents. La langue parlée par les deux enfants lorsqu'ils communiquent entre eux ouvre une autre perspective, encore

---

[560] « Nous avons ainsi construit un langage commun […], des phrases avec les trois langues mélangées. », Marta18, 2.03.2016 (00:33:58.6).

[561] « Regarde, la dame a les *mêmes bottes* que la professeure. »

[562] « Il faut être systématique, une personne, un contexte, une langue, donc il faut éviter que la même personne, la mère ou le père, parle deux langues, cela confond beaucoup [l'enfant] et pénalise son apprentissage [...]. Je me suis rendu compte qu'en réalité ce n'était pas un problème parce que, au début, on ne parle pas de Platon à un enfant d'un an, mais on lui parle de sa voiturette : « veux-tu manger les carottes ? » Ce sont des discours tellement terre à terre qu'il ne me semblait opportun d'exclure mon mari, il comprend très bien [...] [...] l'italien, par conséquent chacun garde [sa langue], il lui parle en anglais, je lui parle en italien, nous avons toujours fait ainsi. », Maria26, 20.04.2026 (00:20:14.3), 40 ans, installée à Montréal en 2005.

plus fascinante, sur le lien étroit qui s'établit entre langue et personnalité pendant la première année de vie en fonction de la relation entre l'enfant et sa mère. Mon interviewée rapporte : « questa è più una questione di personalità dei figli che non secondo me della lingua[563] ». Maria me raconte que lorsque son premier enfant est né, elle venait d'arriver à Montréal et était au tout début de son engagement à l'université, par conséquent après cinq mois de congé parental elle est retournée au travail ; de plus, ayant eu des problèmes de santé pendant sa grossesse, elle s'est faite aider par une nourrice-infirmière qui s'occupait de l'enfant et restait à la maison. Son expérience a été bien différente avec son deuxième enfant :

> invece col più piccolo, io ho preso un anno, perché a quel punto eravamo residenti permanenti, avevamo la permanenza dal punto di vista professionale e non pensiamo di avere altri figli, quindi io me la son voluta prendere con comodo perché era l'ultima occasione per farlo e quindi ho preso un anno e quindi ho parlato tantissimo in italiano, anche perché eravamo più o meno sempre da soli, io e lui, eravamo a casa, non avevamo più una tata, [...] poi col secondo figlio si è meno stressati[564].

Après l'école maternelle où plusieurs de ses copains étaient italiens, le fils aîné a commencé à fréquenter une école primaire privée, également fréquentée par beaucoup d'anglophones, et c'est parmi eux qu'il a choisi ses amis. Par conséquent, bien que son milieu scolaire soit français, il parle en anglais avec ses camarades et a presque arrêté de s'exprimer en italien. Sa mère continue de s'adresser à lui dans cette langue, mais il répond en anglais et fait de même avec son frère cadet. Ce dernier, à l'inverse de son frère aîné qui est tranquille et docile, « è molto testone », et « lo costringe a parlargli in italiano[565] ». En conclusion, pour l'instant, les deux frères communiquent entre eux en italien et, comme dit leur mère, « poi si vedrà quando il più piccolo andrà a scuola[566] ». En réalité, Maria n'a aucune intention de capituler, c'est-à-dire de permettre à son fils aîné de perdre son italien. Elle a recours à une astuce en lui suggérant de s'en servir comme d'un langage secret, une sorte de cryptogramme, connu seulement de lui et de son frère cadet, donc inconnu de la majorité des Montréalais. Les stratagèmes de ces mères n'ont pas de limites :

> c'è ancora inglese e italiano [tra i due fratelli], quando ci sono i miei genitori, lui [il figlio più grande] comunque parla solo italiano con loro, per cui questo va bene, e quando andiamo in Italia lui non ha mai avuto problemi [...], poi adesso c'è suo fratello, [...] poi la cosa che ho cercato di far capire è « se tu sai parlare in italiano, quando vuoi parlare con tutto fratello e sei qui, nessuno l'italiano lo capisce, quindi se vuoi dirgli qualche cosa,

---

[563] « À mon avis, cette question concerne plus la personnalité de mes fils que la langue. », *Ibid.* (00:20:30.9).
[564] « au contraire, avec l'enfant le plus petit, j'ai pris un an de congé, parce qu'à ce moment nous étions résidents permanents, nous avions la permanence du point de vue professionnelle et nous ne pensions pas avoir d'autres enfants. Je voulais donc me la couler douce parce que c'était la dernière chance de le faire, et donc j'ai pris un an et j'ai parlé beaucoup en italien, aussi parce que nous étions presque toujours seuls, moi et mon enfant, nous étions à la maison, nous n'avions plus de nounou [...], puis on est moins stressé avec le deuxième enfant », *Ibid.* (00:23:35.9).
[565] « il est très têtu » ; « le force à lui parler en italien », *Ibid*. (00:23:35.9).
[566] « puis, on verra lorsque celui-ci fréquentera l'école » *Ibid.* (00:23:35.9).

> magari [...] non vuoi che gli altri capiscano, non è poi così inutile avere questa lingua di conversazione con tuo fratello »[567].

Parfois, lorsqu'une famille pratique plusieurs langues, il peut arriver que l'une prenne le dessus sur les autres, devenant ainsi dominante. Selon la sociologue italienne Sonia Pozzi, la mère plus que le père déterminerait ce changement, en influençant par exemple le maintien de la langue maternelle ou, au contraire, son abandon et l'utilisation conséquente, plus ou moins exclusive, de la langue seconde[568]. L'histoire de Maria avec son enfant aîné semble, pour le moment (mais à vérifier dans l'avenir), contraster avec cette conclusion. Il en est de même pour les deux fils d'Andrea qui, à l'âge de l'adolescence, ont opté pour le français, à savoir la langue de leur père, de leur école, de leurs amis, de tout leur monde, bien que leur mère ait communiqué avec eux en italien depuis leur naissance. S'agit-il d'un phénomène de genre – la langue paternelle s'imposant au détriment de la langue maternelle – ou d'une domination socioculturelle – la langue de la majorité prévalant sur la langue minoritaire ?

En abordant la question des langues parlées en famille, le témoignage de Mary va plutôt confirmer la thèse opposée à celle de Sonia Pozzi : on choisit une langue selon le contexte et la personne à laquelle on s'adresse. Mary quitte l'Italie en 1985 pour s'engager dans la coopération internationale. Elle, son mari canadien francophone, et leurs deux filles s'installent définitivement à Montréal en 2001 après avoir vécu longtemps dans différents pays d'Amérique centrale. Bien que Mary ait étudié le français à l'école, elle considère que sa vraie langue seconde est l'espagnol, suivi du français et de l'anglais. Elle me raconte :

> In famiglia usiamo praticamente le quattro lingue […] la lingua di comunicazione madre-figlie spesso è l'italiano […] ma poi abbiamo dei momenti in cui parliamo spagnolo perché magari ci ricordiamo delle cose di quando eravamo in Centro America… Direi che ho ancora tendenza quando devo sgridare le mie figlie a usare lo spagnolo perché è forte, è contundente su certi temi […] Mio marito capisce benissimo l'italiano ma non lo parla, il fidanzato di una delle mie figlie è francofono […] quindi parliamo francese, però il fidanzato dell'altra figlia è anglofono per cui ogni tanto si parla pure inglese…
> – Una Babele insomma, una Babele linguistica ! [mon commentaire].
> [Mary me corrige]: « Riusciamo ancora a fare la differenza tra una lingua e l'altra e sapere cosa stiamo parlando […] possiamo passare da una lingua all'altra e utilizzare la parola che ci sembra adeguata in una lingua o nell'altra[569].

---

[567] « Il y a encore l'anglais et l'italien [entre les deux frères], lorsque mes parents sont ici, il [le fils aîné] parle seulement en italien avec eux, donc cela fonctionne bien, et quand nous allons en Italie, il ne m'a jamais posé de problèmes [...], puis maintenant il y a son frère [...], puis j'ai essayé de lui faire comprendre que "si tu sais parler en italien, lorsque tu veux parler avec ton frère et que tu es ici, personne ne comprend l'italien, donc si tu veux lui dire quelque chose et peut-être [...] que tu préfères que les autres ne comprennent pas, ce n'est pas inutile de maîtriser cette langue pour communiquer avec lui". » *Ibid.* (00:28:15.4).

[568] Sonia Pozzi, *Op. cit*, p. 45.

[569] « Dans la famille, nous utilisons les quatre langues […], la langue de communication mère et filles est l'italien […], mais il y a des moments où nous parlons espagnol parce que, par exemple, nous nous souvenons de choses vécues en Amérique centrale […]. J'ai encore tendance à utiliser l'espagnol quand je gronde mes filles parce que c'est une langue forte, brutale pour traiter certains sujets […]. Mon mari comprend très bien l'italien mais il ne le parle pas ; le copain de ma fille est

En conclusion, d'après Mary, MariellaP, Sonia, Chiara, Cecilia, Viva, Maria elle-même (au moins en intention) et, je dirais, presque toutes les femmes interviewées, le monde intérieur multilingue ne se réduirait pas à une simple addition de paroles, d'identités ou de vies différentes, ni n'aboutirait à un brouillard indistinct, mais consisterait plutôt dans une sélection « intuitive » et affective des langues, mots et même concepts qui expriment le mieux les sentiments et les réflexions de la migrante en fonction du contexte, du moment, de l'interlocuteur et du but recherché. Il s'agirait d'un langage fluctuant qui caractérise aussi bien les vies privées que professionnelles de mes interviewées, leurs histoires d'amour et d'amitié ainsi que leurs mariages, maternités, études et carrières. La diversité linguistique marque les racines que Mary transporte avec elle à chaque déplacement, définit les deux existences, en Italie et à l'étranger, de Simona, correspond aux portes ouvertes que Chiara se laisse toujours et au sentiment de précarité qui habite Cecilia en tant que passagère temporaire à Montréal. C'est un langage voyageur donc, qui s'adapte selon les situations aux multiples déménagements de mes interviewées ainsi qu'à leurs identités nomades. Les mots de Svetlana Alexievitch[570] au sujet de la langue me semblent assez appropriés pour résumer cette section :

> Je suis à la recherche d'une langue. Les hommes ont beaucoup de langues : celle dans laquelle on parle aux enfants, celle dans laquelle nous parlons à nous même, dans laquelle nous tenons des conversations intérieures. Dans la vie, au travail, en voyage…ce ne sont pas seulement les mots qui changent, c'est aussi quelque chose d'autre. Même le matin et le soir, un homme ne parle pas la même langue. Quant à ce qui se passe la nuit entre deux personnes, cela disparait complètement de l'histoire[571].

francophone […] donc nous parlons en français, tandis que le copain de l'autre fille est anglophone, par conséquent il nous arrive de parler en anglais… ». « Un Babel finalement, un Babel linguistique ! » [je commente]. « Nous faisons encore la différence entre les quatre langues – me corrige-t-elle – et nous savons en quelle langue nous parlons […], nous pouvons passer d'une langue à l'autre et utiliser le langage qui nous semble la plus approprié. », Mary28, 16.05.2016 (00:07:34.7), 59 ans, installée à Montréal en 2001.

[570] Svetlana Alexievitch, père biélorusse, mère ukrainienne, est journaliste et écrivaine russophone. De 2000 à 2013, elle vit en Italie, en France et en Allemagne, puis reçoit le prix Nobel de littérature en 2015.

[571] Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement,* Arles, Actes Sud, 2013, p. 22.

6.1.3. Solitude et construction d'un nouveau réseau de connaissances et d'amitiés

> *L'humanité n'est jamais acquise dans la solitude ; elle ne résulte jamais non plus d'une œuvre livrée au public. Seul peut y atteindre celui qui expose sa vie et sa personne aux risque de la vie publique.*
> (Carl Jaspers, « Éloge », cité par H. Arendt, *La tradition cachée. Le Juif comme paria*)

> *Oui, Mon Seigneur, ce que j'ai le plus désiré*
> *A toujours été la solitude*
> (Pier Paolo Pasolini, *Sonnets*)

> *Il n'y a vraiment aucun confort (dans la solitude), c'est le moins que l'on puisse dire,*
> *Sinon celui d'avoir devant soi toute une journée et toute une nuit*
> *Sans devoirs ni limites d'aucune sorte.*
> (Pier Paolo Pasolini, *Vers du testament*)

La solitude autant que l'isolement auraient une double valeur, négative autant que positive, les deux mots pourraient même recevoir différentes significations. Carl Jaspers, par exemple, et comme lui beaucoup d'autres intellectuels philosophes et écrivains, considère la première ennemie de l'humanité et de la vie publique, tandis que, pour Pier Paolo Pasolini, elle est notamment une condition souhaitée, voire nécessaire bien que douloureuse, pour goûter la liberté sans bornes ni normes limitant la recherche de la vérité. En revanche, c'est à partir de son expérience personnelle que Julia Kristeva, la psychanalyste française d'origine bulgare, relie la solitude à la migration. Au début de son parcours migratoire, considère-t-elle, le migrant alterne entre le silence qui lui évite les fautes linguistiques et une liberté effrénée qui lui est octroyée précisément par la solitude, soit la distance/absence de sa communauté familiale, culturelle, natale. La philosophe française définit ce sentiment comme une sorte d'ivresse ou « éclatement de refoulement », soit le refus des règles, des valeurs et des limites imposées par le pays d'origine[572]. De son côté, la féministe italienne Rossana Rossanda[573], en s'inspirant de l'exemple de l'écrivaine Virginia Woolf, interprète cette condition comme un avantage, voire comme une forme d'émancipation des femmes de la vie « sous surveillance » à laquelle elles étaient forcées dans le passé. En effet, encore au XX^{e} siècle, les femmes avaient peu accès à la solitude, à la « chambre à soi[574] » woolfienne, puisque leur existence se déroulait sous le contrôle domestique des parents, des maris et des fils. Malgré cela, leur isolement était presque total, l'histoire et la société les négligeant le plus souvent alors que le mariage était apparemment la seule opportunité pour s'en sortir. Au contraire, les

[572] Julia Kristeva, *Op. cit.,* p. 27-28.
[573] Rossana Rossanda, « Solitaria e sola », *Memoria*, n^{o} 10, 1984, pp. 32-40.
[574] Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Paris, 10|18, 2018.

femmes qui vivaient seules étaient marquées par le jugement social, sévère et accusatoire, en tant que vieilles filles dont l'existence restait, selon l'opinion publique, inachevée. De plus, pour les femmes qui avaient contrevenu aux règles concernant leur sexe, la solitude et l'isolement représentaient parfois une implacable punition. Jeanne d'Arc ou la figure de la « sorcière » en constituent deux exemples emblématiques. En littérature comme dans la réalité, certaines figures féminines (dont Esther dans *La lettre écarlate* et Effi Briest dans le roman éponyme) sont condamnées et bannies de la société en raison de leurs comportements transgressifs par rapport à la morale ambiante[575]. Bien que plus rarement, la solitude est toutefois choisie volontairement par des artistes et exaltée en tant que condition existentielle idéale comme, par exemple, pour la poète Emily Dickinson ou le philosophe Friedrich Nietzche qui, à ce sujet, déclarait : « Souffrir de la solitude, mauvais signe : je n'ai jamais souffert que dans la multitude[576] ».

De leur côté, comment les 32 femmes que j'ai interviewées ont-elles vécu et perçoivent-elles la solitude et l'isolement induits par la migration ? En tant que migrantes et Italiennes à l'étranger, mais aussi en tant que femmes, se sont-elles senties seules et isolées ? Ou, au contraire, en arrivant dans leur pays d'adoption, ont-elles pu profiter de la solitude des premiers temps ? Est-ce que cette nouvelle condition leur a donné un espace de liberté tout à fait inespéré et inédit en Italie, chez elles, au sein de leur famille ou avec leurs parents ? En outre, puisque le thème de la solitude implique un discours sur l'amitié et l'intégration, quels efforts ont-elles déployés, quelles stratégies adoptées pour se construire un réseau de connaissances et d'amis à partir de rien ? Auraient-elles eu, en tant que femmes, plus de facilité à communiquer ou, au contraire, auraient-elles été introverties et réticentes à socialiser ? Avec qui ont-elles tissé des liens au début de leur parcours migratoire ? Et, en 2016, soit à la date de mon entrevue, avec qui continuent-elles à entretenir des relations amicales ? Leur réseau est-il exclusif et homogène ou serait-il témoin de la variété et de la richesse anthropologique qui caractérise la ville de Montréal ? Quels ont été les critères qui ont guidé ces femmes à choisir leurs ami.e.s : l'origine ethnique, la profession, les études, les diplômes, le voisinage, le genre ? Et les Québécois.es, comment ont-ils/elles accueilli ces femmes ? Est-ce que celles-ci en retour se sont senties acceptées, appréciées, aimées ou, au contraire, éloignées et mal comprises ?

Afin de répondre à toutes ces questions, je me référerai aux témoignages de mes interviewées sur le sujet. Tout d'abord, il faut préciser que la moitié environ de ces femmes sont arrivées à Montréal

[575] Rossana Rossanda, « Solitaria e sola », *Memoria*, nº 10, 1984, pp. 32-40.
[576] Friedrich Nietzsche, cité par Julia Kristeva, *Je me voyage. Mémoires,* Paris, Fayard, 2016, p. 139

seules[577], et ce sont surtout les premiers six mois qui ont représenté une étape difficile à surmonter pour certaines d'entre elles. Monte, par exemple, débarque à Montréal après avoir obtenu un poste dans l'une des deux universités anglophones de la métropole, soit l'Université Concordia en 2001. C'est l'hiver, un hiver plus froid que d'habitude. Personne ne l'accueille à l'aéroport ; elle est seule, accompagnée de son chien, un pitbull qui la suit depuis son séjour en Iowa où elle est demeurée, a étudié et travaillé de 1990 à 2001[578]. Montréal, et même le Canada, représente pour elle un lieu de travail, duquel fuir aussitôt que possible pour retourner à Malo, en Vénétie, où il y a sa famille, son fiancé, ses amis. Elle témoigne :

> Quindi è stato un periodo di apprendistato estremamente difficile e questo periodo in cui avrei potuto o avrei dovuto rilassarmi forse perché finalmente avevo avuto una posizione, finalmente avrei potuto magari così avere non so qualche privilegio, in realtà sono stati gli anni più duri, molto più duri degli anni di studio, sinceramente. E ho trovato anche una società, un contesto qui molto freddo, letteralmente, da tutti punti di vista, sono arrivata qui con un cane impegnativo, un pitbull, in mezzo all'inverno, con dei colleghi che non mi avevano assolutamente aiutata a trovare un appartamento e che non pensavano al fatto che io non potevo conoscere nessuno qui. Mi sono trovata qui per sei mesi letteralmente da sola, cioè senza inviti, senza un contesto sociale […] e mi ricordo di aver molto sofferto i primi sei mesi della mia residenza qui […] avevo fra l'altro ancora un compagno in Italia, non vedevo l'ora di uscire dal Canada, di uscire da questo freddo, tra l'altro è stato un inverno molto molto rigido, e ci sono voluti molti anni per uscire […] da questa mentalità, da questa sensazione, da questa idea che per me Montréal, per me il Canada era un posto di lavoro, non era una comunità in cui avrei potuto trovare diciamo così delle amicizie[579].

Le froid de l'hiver canadien, ou québécois, revient en tant que motif décourageant et, en quelque sorte, exacerbe le sentiment de solitude et d'isolement des premiers mois, comme me le raconte aussi Cecilia. Elle arrive à Montréal le 3 septembre 2011 et sa sœur l'accueille dans son petit appartement, un sous-sol à Outremont, sur le boulevard Mont-Royal. Le quartier est charmant, un parc très calme fait face à la maison. Cecilia aime beaucoup son installation, à ses yeux c'est la typique *casetta in Canadà* (malgré le quartier huppé où elle se trouve). Entre temps, la vie de sa sœur subit d'importants changements : elle se marie et reçoit de nouvelles offres de travail qui l'amène ailleurs qu'au Canada, mais à ce moment-là elle fait des allers-retours et Cecilia ne déménage pas, jusqu'à ce que la solitude prenne le dessus.

---

[577] Des 18 femmes qui sont arrivées à Montréal, dix seulement n'ont pas changé de statut, tandis que les autres, lorsque je les ai interviewées, demeuraient avec leur mari/conjoint, rencontré, choisi, marié pendant leur parcours migratoire dans la métropole québécoise ou ailleurs. J'aborderai ces histoires amoureuses au chapitre 6, section 6.2.1.

[578] Je parle plus en détail du parcours migratoire et professionnel de Monte à la section 4.3.2 du chapitre 4.

[579] « Ça a donc été une période d'apprentissage très difficile, et cette période pendant laquelle j'aurais pu ou j'aurais dû me détendre parce qu'enfin j'avais obtenu un poste, j'aurais enfin pu […] y voir un certain privilège, en réalité ont été les années les plus dures, bien plus dures franchement que celles d'étude. J'y ai trouvé aussi une société, un contexte très froid, littéralement, à tous les points de vue. Je suis arrivée ici avec un chien exigeant, un pitbull, au milieu de l'hiver, tandis que mes collègues n'avaient rien fait pour m'aider à chercher un appartement, au contraire ils semblaient ignorer le fait que je ne connaissais personne ici. Je me suis retrouvée ici littéralement seule pendant six mois, sans invitation, sans contexte social […] et je me souviens d'avoir beaucoup souffert les premiers six mois de ma résidence ici… J'avais encore un copain en Italie, j'avais hâte de repartir du Canada, de sortir de ce froid. Entre autres, cet hiver a été plus froid que d'habitude, il m'a fallu des années pour me libérer […] de cette mentalité, de cette sensation, de cette idée que Montréal, le Canada, était pour moi un lieu de travail, ce n'était pas une communauté où j'aurais pu me faire des amitiés. » Monte2, 7.12.2015 (00:08:19.4), 54 ans, installée à Montréal en 2001.

> dopo quattro mesi [dall'arrivo a Montréal] mi sono ritrovata nuovamente da sola, ma per un breve periodo di tempo, perché comunque lei [mia sorella] doveva continuare a lavorare a McGill, quindi era un po' itinerante […] per questo decisi di restare in quella casa. Questo […] ebbe una ricaduta sulla mia vita sociale, nel senso che quando arrivai ovviamente non conoscevo nulla, non conoscevo la città, era più naturale uscire con mia sorella e con il gruppo di amici di mia sorella. Quando, dopo le vacanze di Natale, ritornai con un freddo mai sentito, metri di neve, casa vuota, senza mia sorella, shock totale[580].

Aujourd'hui, cinq ans après son arrivée à Montréal, Cecilia habite sur le Plateau, dans son propre appartement. Profitant, entre autres, des quelques 400 mixtapes[581] qu'offre la ville, elle a réussi à construire et élargir son réseau d'amitiés. Par pur hasard, elle est tombée sur des gens issus du monde latino-américain, mexicain, en général hispanophone, et elle parle désormais l'espagnol comme l'italien. Cecilia aime son quartier, qui représente son chez soi, et lorsqu'elle prend connaissance de l'arrivée d'un nouveau voisin, elle l'invite pour lui éviter l'expérience de la solitude qui l'avait choquée au début de son parcours migratoire :

> mi trovo bene nel Plateau, perché ho sempre vissuto lì, conosco le persone, quando esco di casa saluto le persone, mi imbatto nelle persone […] ho dei vicini a cui parlo, ho dei vicini che se faccio un caffè o un tirami su li invito […] se so che c'è una persona nuova, la invito perché non voglio che nessuno si senta solo, non voglio che le persone rivivano quello che io ho vissuto, sei mesi di solitudine, perché ancora non ero inserita nella società, perché ancora non conoscevo, ero nuova, tutto era all'inizio, alle prese con tutto[582].

La solitude est aussi la condition de certaines de mes interviewées qui sont arrivées à Montréal en raison de leurs études et, plus précisément, pour s'inscrire au doctorat dans une des universités de la ville. Eleonora, par exemple, est originaire des monts Sibyllins dans les Marches et, comme beaucoup de jeunes Italiens qui habitent à la campagne, elle a fait ses études universitaires en milieu urbain, loin de son village natal, soit à Bologne. Pendant sa maîtrise en communication sémiotique, elle fréquente l'Université de Montréal grâce à un programme d'échange étudiant. Eleonora revient dans la capitale économique québécoise en janvier 2010, cette fois-ci pour faire un doctorat en sémiologie à l'UQAM. Elle est seule et cet état revient avec insistance dans son entrevue (« io sono partita da sola », « io sono

---

[580] « Après quatre ans je me suis retrouvée de nouveau seule, mais pendant une courte période de temps, parce qu'elle [ma sœur] devait continuer à travailler à McGill ; elle était donc un peu itinérante […], pour cette raison je décidai de rester dans [sa] maison. Ce fait […] eu des répercussions sur ma vie sociale, dans le sens que, lorsque j'arrivai, je ne connaissais évidemment rien, je ne connaissais pas la ville, c'était plus naturel de sortir avec ma sœur et son groupe d'amis. Quand, après les vacances de Noël, j'y retournai dans un froid jamais expérimenté, des mètres de neige, l'appartement vide, sans ma sœur, le choc fut total. » Cecilia7, 19.01.2016 (00:39:41.6), 32 ans, arrivée à Montréal en 2011.

[581] Les mixtapes sont des rencontres gratuites et libres qui poursuivent différents buts. Par exemple, *Mundo lingo* propose des soirées d'échange linguistique ouvertes à tout le monde, tandis que « Randonnées sur Mont Royal » organise des promenades dans le quartier, etc.

[582] « Je me sens bien sur le Plateau, parce que j'y ai toujours vécu, je connais les gens ; quand je quitte la maison, je les salue, je croise des gens [...]. J'ai des voisins à qui je parle, des voisins avec qui je prends un café ou à qui je donne un coup de pouce, je les invite [...]. Si je sais qu'il y a une nouvelle personne dans le voisinage, je l'invite parce que je ne veux pas qu'elle se sente seule, je ne veux pas que les gens revivent ce que j'ai vécu, six mois de solitude, parce que je n'étais pas encore en société, parce que je ne savais pas encore, j'étais nouvelle, tout commençait, je luttais avec tout. » Cecilia7, entr. cit. (01:04:30.3).

venuta qui sola », « sono sola », « un periodo solitario », etc.[583]) pour souligner le sentiment qui l'habitait, surtout durant les deux premières années de son séjour. Sa solitude s'est même associée à la durée de ses études doctorales, qui ont été longues et solitaires, et qui lui ont pris quatre ans et demi en la poussant à se poser beaucoup de questions sur la justesse de son choix :

> io i primi due anni sono stata proprio in conflitto con me stessa perché comunque mi chiedevo se avessi fatto la scelta giusta, perché comunque questo dottorato comunque è lungo, io sono partita da sola, ero lontana, i miei comunque soprattutto mia mamma […] mi metteva un po' di angoscia, […] mi dicevo « non è una scelta di vita per sempre, se il dottorato non va, se le cose non vanno, puoi sempre cambiare, posso sempre, se non sono felice, prendo parto, apro un *bed end breakfast* in Italia, vado in Spagna […] ». Ho attuato questo modo di pensare perché altrimenti non sarei sopravvissuta al dottorato, questa è stata la mia tecnica, ognuno c'ha la sua, perché comunque quando si fa un dottorato, si scrive la tesi, si ha sempre molto tempo per pensare, spesso da soli, quindi…[584]

L'isolement, dans certaines situations, peut néanmoins revêtir une signification positive, comme me racontent B22 et Silvestra. Pour la première, comme pour Cecilia, la solitude survient dans un deuxième temps. B22 se marie avec un Italo-Québécois en 2009, lorsqu'elle s'installe dans la ville, mais les deux premières années ne répondent pas à ses attentes et se révèlent terribles : son anglais est scolaire, son français nul, il fait froid et son mariage ne fonctionne pas du tout. En 2012, elle se sépare et va vivre seule. Ses amis se comptent à peine sur les doigts d'une main, la famille est lointaine, les Québécois sont inapprochables. Malgré tout, cette condition apparemment désagréable lui réserve une chance inespérée : revisiter son expérience sans le conditionnement de sa famille, sortir de cette impasse en pleine autonomie, modifier ses rapports à ses parents :

> Difatti ho quasi staccato i rapporti con i miei genitori per un po' di tempo, cosa che io con mia madre adesso mi sento sette volte al giorno […] proprio perché avevo bisogno di elaborare tutte le mie scelte e di stare tranquilla. Io sono una persona […] che sta molto bene da sola, quindi anche questo un po' mi ha aiutato […] avevo bisogno di quella solitudine, di quella tranquillità che se fossi tornata in Italia... troppe domande... e quello no...[585]

---

[583] « je suis partie seule », « je suis arrivée seule », « je suis seule », « ç'a été une période solitaire », etc., Eleonora16, 22.02.2016.

[584] « Les deux première années, j'étais en conflit avec moi-même parce que je me demandais si j'avais fait le bon choix, parce que ce doctorat est long. Je suis partie seule, j'étais loin, mes parents, surtout ma mère me créait un peu d'angoisse […] je me disais "ce n'est pas un choix définitif pour la vie, si le doctorat ne marche pas, si les choses ne fonctionnent pas, je peux changer, si je ne suis pas contente, je prends et je pars, j'ouvre un *bed and breakfast* en Italie, je vais en Espagne, […]". Je me suis créée cette manière de penser parce que sinon je n'aurais pas survécu au doctorat, cela a été ma technique, chacun a la sienne, parce que lorsqu'on fait un doctorat, on écrit une thèse, on a toujours beaucoup de temps pour réfléchir, on est souvent seuls, donc... » Eleonora16, 22.02.2016 (00:19:39.9), 33 ans, arrivée à Montréal en 2010.

[585] « En fait, j'ai presque cessé d'entretenir des rapports avec mes parents, pendant un moment, bien que maintenant je parle avec ma mère sept fois par jour […], parce que j'avais besoin d'élaborer mes choix et de rester tranquille. Je suis une personne […] qui vit très bien toute seule, aussi cela m'a […] aidé, j'avais besoin de cette solitude, de cette tranquillité. Si j'étais retournée en Italie… trop de questions… et cela non… » B22, 15.03.2016 (00:34:31.1), 34 ans, installée à Montréal en 2009.

La solitude en contexte de migration représenterait donc une condition privilégiée qui, grâce à l'éloignement de l'entourage familial, permet en toute tranquillité de faire des choix parfois difficiles et délicats, comme un divorce, un départ, un abandon, sans avoir à se justifier ou à rendre des comptes aux autres, répondre à leurs questions insistantes ou se sentir en devoir de combler leur curiosité. Le témoignage de Silvestra va dans la même direction, mais sa solitude à elle s'accompagne d'une immersion dans la nature, du ravissement que provoquent les grands espaces, du sentiment de liberté que la distance peut parfois donner. C'est grâce aux vastes paysages québécois que Silvestra jouit de la solitude. En Italie, les gens vivent serrés les uns contre les autres, vu la densité de population et l'étroitesse de la péninsule : y être seuls devient une entreprise presque impossible. Toutefois, comme le précise Silvestra, son caractère est aussi sociable, communicatif et ouvert aux autres dont elle aime s'occuper, en les soutenant lorsqu'ils en ont besoin, comme on le constatera dans un des prochains chapitres de la thèse[586]. Voici son témoignage :

> Christiane [son amie québécoise] mi prende sempre in giro perché […], mi dice sempre che la commuove molto quando sono quebecchese perché mi piacciono i grandi spazi, sognavo di comprarmi una casa a *Témiscamingue* per vedere le balene tutti i giorni [*sic*]. C'ho questo bisogno di solitudine, di spazio, non sopporto la folla quindi […]. l'Italia è un po' difficile perché si sta stretti, invece qua c'è questo, quindi c'ho queste due dimensioni : una di bisogno di solitudine, di natura e l'altra... però sono socievole, mi piace... mi preoccupo molto degli altri, insomma mi sento molto impegnata verso gli altri quindi…[587]

Malgré le sentiment de solitude qui affecte certaines de mes interviewées, il faut reconnaître qu'en général elles réagissent très bien au dépaysement des premiers temps, faisant preuve d'une capacité de résilience remarquable, comme en témoigne Cecilia qui, après le départ de sa sœur, se dit : « ok qua bisogna tirarsi su le maniche, perché non è possibile che io viva da sola, sono sempre stata una ragazza socievole, con tanti amici, una vita attiva… [quindi] iniziai a vedere cosa offrisse la città, che è fantastica per tutto quello che significa iniziare una vita sociale da straniero, perché Montréal è una città di immigrazione, è una città di passaggio[588] ». C'est donc Montréal elle-même et toutes les opportunités

[586] Voir le chapitre 6, section 6.1.1.

[587] « Christiane [mon amie québécoise] me taquine toujours parce que […] elle me dit toujours que je l'émeus lorsque je parais québécoise parce que j'aime les vastes espaces, je rêvais même d'acheter une maisonnette au *Témiscamingue* afin de voir les baleines tous les jours [*sic*]. J'ai ce besoin de solitude, d'espace, je ne supporte pas la foule, donc […] l'Italie est un peu difficile parce que c'est étroit, tandis qu'ici il y a de l'espace, j'ai ces deux dimensions : ce besoin de solitude, de la nature, et l'autre… mais je suis sociable, j'aime… je m'occupe beaucoup des autres, en somme je me sens très engagée envers les autres donc… » Silvestra, 22.02.2016 (p. 14), 64 ans, installée à Montréal en 1991. Silvestra songeait sans doute à Tadoussac, où s'aperçoivent les baleines. Mais le nom seul du Témiscamingue rappelle les grands espaces et la nature sauvage qui la font rêver.

[588] « Ok, il faut se donner du courage, parce que ce n'est pas possible que je vive seule, j'ai toujours été une fille sociable, avec beaucoup d'amis, une vie active […] [donc] je commençais à voir ce que m'offrait la ville, qui est fantastique pour commencer une nouvelle vie sociable en tant qu'étranger, parce que Montréal est une ville de migration, une ville de passage. » Cecilia, entr. cit. (00:41:10.4).

qu'elle offre en tant que ville multiethnique qui faciliterait les relations sociales et amicales des migrants. De plus, mes interviewées profiteraient, en tant que femmes, d'occasions de socialisation auxquelles les hommes ont moins accès en raison de leurs engagements occupationnels et de leur tempérament. C'est l'analyse que fait Claudia[589], lorsque je l'interroge au sujet des différences de genre face à l'expatriation. Paradoxalement, c'est, selon elle, le rôle d'épouses et de mères, autant qu'une grande ouverture de caractère, qui, dans le contexte migratoire, offriraient un large éventail de possibilités aux femmes pour apprendre, s'entretenir et s'intégrer dans la société d'accueil. Au contraire, pour les hommes, il y aurait plus de difficultés à surmonter même lorsque ces derniers, en tant qu'accompagnateurs de leurs épouses ou conjointes, sont forcés d'exercer des fonctions similaires, comme s'occuper des enfants, accomplir certaines tâches domestiques, etc. En d'autres termes, selon sa lecture, les femmes auraient une capacité extraordinaire d'adaptation au nouveau milieu, en adhérant aux initiatives présentes, comme le bénévolat, la participation aux clubs de lecture, la fréquentation des salles de sports, les promenades de découverte, ou en inventant de nouvelles activités de travail :

> In generale l'uomo che accompagna è più isolato e questo lo so perché l'ho studiato questo fenomeno, perché li ho studiati molto attentamente tutti gli uomini accompagnanti che ho incontrato sul mio cammino, e ho proprio notato delle cose comuni tra cui questa che l'uomo è molto più isolato. Magari ne soffre meno di quanto ne soffra la donna, però lo è di fatto, mentre appunto la donna tipo espatriata è tutto un turbinio di attività tra la scuola dei figli, tra l'incontro con le amiche, tra andare a scoprire il posto, tra il fare volontariato, più recentemente anche tra magari inventarsi un lavoro, se può lavorare nel posto dove sta no ? L'uomo espatriato sta sempre molto più sotto tono, molto più isolato, molte meno attività, molti meno contatti, molte meno uscite[590].

Bien que cette réflexion de Claudia ne soit que partiellement applicable aux femmes de mon groupe témoin, puisque ces dernières ont toutes une occupation, un emploi ou des études en cours, elle semble bien correspondre au portrait que Ylenia fait de son colocataire/fiancé. C'est un garçon français qu'elle a connu par *Tinder* et avec qui elle cohabite depuis son arrivée à Montréal en 2016. Il a 30 ans, vit et travaille à Montréal depuis 2000. Il est, selon elle, « una persona anche molto sentimentale e si sente

[589] Claudia Landini est une femme expatriée qui a fondé, en 2005, un réseau international, Expatclic (dont je fais moi-même partie), rassemblant des Italiennes qui demeurent à l'étranger en raison de leur carrière ou de leur relation amoureuse. Bien qu'elle n'ait jamais vécu à Montréal, j'ai choisi de l'interviewer à cause de son expérience et de ses connaissances en matière de migration et d'expatriation féminine, avec tous les avantages et désavantages concernant cette dernière.

[590] « En général, l'homme qui accompagne est plus isolé et je le sais parce que j'ai étudié ce phénomène, parce que j'ai étudié très attentivement tous les hommes accompagnant que j'ai rencontrés pendant mon parcours, et j'ai vérifié certaines choses parmi lesquelles le fait que l'homme soit bien plus isolé. Peut-être souffre-t-il moins que les femmes, mais il est isolé en fait, tandis que la femme expatriée est débordante d'activités entre l'école des enfants, la rencontre avec les amies, la découverte de la ville, faire du bénévolat, et plus récemment aussi s'inventer un travail, si elle peut travailler là où elle se trouve. L'homme expatrié est toujours plus discret, bien plus isolé, a beaucoup moins d'activités, beaucoup moins de contacts, beaucoup moins de sorties » Claudia33, 5.05.2016 (00:41:38.4) par Skype (Claudia était à Jakarta, moi à Montréal, chez elle il était 21h15, chez moi 10h15). Tous les témoignages rapportés sont expressions de la personnalité de mes interviewées, de leurs réflexions, sentiments, perceptions.

molto solo qui, lontano dalla sua famiglia, nonostante abbia la sua cerchia di amici, la sua gang come si dice qui a Montréal, vive da solo, per questo soffre molto la solitudine […] difficilmente è riuscito a instaurare con una *Québécoise* [una relazione]…[591] ».

Ce témoignage, et plus précisément cette mention des amitiés avec les Québécois, m'amène à aborder l'autre thème de cette section, soit la nature des relations que mes interviewées ont instaurées depuis leur arrivée dans la ville avec les habitant.e.s de Montréal, qu'ils/elles soient des immigrés ou des Québécois.e.s d'origine. Il faut d'abord préciser qu'une bonne partie des femmes de mon groupe témoin perçoivent Montréal comme une ville de migrants et, en tant que telle, généreuse en termes d'opportunités de socialisation, mais avare sur le plan de la continuité puisque les gens viennent et partent, les amitiés se font et se défont et les liens tissés restent éphémères. C'est l'avis, par exemple, de Cecilia, Simona, Eleonora et Sonia, quand elles définissent Montréal en tant que ville de passage, et c'est avec une sorte de résignation qu'elles remarquent ce caractère passager. En me relatant ses amitiés et les occasions où elle les a nouées, Simona ne peut pas éviter par exemple une note de tristesse quand elle mentionne ses amis brésiliens, rencontrés pendant un cours de français et, depuis, définitivement repartis :

> ci sono quelli che hanno più o meno la mia età o forse anche un po' più grandi, forse una decina di anni più grandi, poi ci sono le amicizie, per esempio ho degli amici spagnoli, che [sono] molto simili nella situazione, perché lui è un collega di mio marito, lei è nella stessa situazione mia, siamo anche vicini di casa, quindi è ottima come situazione per creare un'amicizia insomma, ci si aiuta, ci si parla, e poi ho fatto delle amicizie che […] ah sì, sono andati via alcuni miei amici, perché li ho conosciuti durante i corsi di francese, e sì questi sono stati momenti molto tristi perché sono andati via purtroppo, dal Brasile venivano[592].

En fait, comme j'ai eu l'occasion de le souligner dans le chapitre précédent, même la vie de mes interviewées est marquée par ce caractère provisoire. « Siamo tutti un po' provvisori[593] », avoue Sonia lorsque nous abordons ce sujet. Ce caractère est conditionné nécessairement par les liens qu'on laisse en Italie autant que ceux que l'on crée dans le pays d'adoption. Il décourage parfois à les maintenir, à les développer ou à les approfondir, puisque l'on sait que l'on va partir, lui ou moi, un jour ou l'autre.

---

[591] « une personne très sentimentale et il se sent très seul ici, loin de sa famille, bien qu'il ait son cercle d'amis, son gang comme on dit ci à Montréal, il vit seul [en fait il vit avec mon interviewée], à cause de cela il souffre beaucoup de solitude […] Il a difficilement réussi à créer [une relation] avec une Québécoise… » Ylenia14, 3.02.2016 (p. 12), 24 ans, arrivée à Montréal en 2014.

[592] « Il y a les amis qui ont à peu près mon âge, même aussi une dizaine d'années de plus, puis il y a des amitiés, par exemple des amis espagnols qui sont dans la même condition, parce que lui est un collègue de mon mari, tandis qu'elle est dans ma situation, nous sommes voisins d'appartement, donc il s'agit d'une situation optimale pour créer une amitié, on s'entraide, on se parle. Puis j'ai fait des amitiés qui […] ah oui, certains de mes amis sont partis, parce que je les ai connus durant les cours de français, et oui, ça a été des moments très tristes parce qu'ils sont malheureusement partis, ils étaient originaires du Brésil. » Simona1, deuxième session, 13.12.2015 (p. 6), 32 ans, arrivée à Montréal en 2013.

[593] « Nous sommes tous un peu provisoires », Sonia, entr. cit. (00:42:51.7)

> E gli amici [in Italia] sono un po' […] destabilizzati perché non sanno mai dove mi trovo, infatti ogni volta che succede una tragedia da qualche parte nel mondo mi scrivono, mi dicono « dove sei ? sei lì ? » e « no no no, sono in Canada ora » […] poi per fortuna non ho molte difficoltà a crearmi delle amicizie, […] cioè ho un rapporto facile con le persone, però nello stesso tempo è anche vero che […] penso sempre « sì, va be' tanto queste persone partono », quindi non riesco ad avere proprio un rapporto di amicizia vero e i miei veri amici sono rimasti in Italia […] con cui ancora mi scrivo[594].

En soulignant elle aussi cette mobilité touchant de près ses relations, Eleonora aborde un autre aspect important de ces dernières, soit l'origine et les caractéristiques sociales, professionnelles et culturelles de ses amis :

> Ah i miei amici […] c'è stata molta variazione negli anni, perché poi Montréal è una città di passaggio, ora in questo momento ho proprio dei gruppi più stabili […], mi dispiace un po', la maggior parte sono ovviamente come me, sono degli expat che vivono qui, molti hanno fatto dottorato e post dottorati[595].

Par la suite, Eleonora m'informe que ses amis proviennent d'un peu partout : c'est un « grand mixte », précise-t-elle, car ils sont originaires de différents pays d'Amérique latine et d'Europe. Mais la variété cohabite avec l'homogénéité, puisque son entourage est principalement composé de gens comme elle, avec qui elle partage le diplôme, soit des doctorant.es ou, au niveau supérieur, des post-doctorant.es. Cette tendance à se créer et à fréquenter des réseaux sociaux homogènes, explique Claudia, est redevable en général aux Italiennes expatriées, dont la plupart fréquentent des milieux uniformes et isolés de la culture locale, composés de femmes ayant les mêmes caractéristiques qu'elles. Dans cette « bolla » (bulle), l'expatriée peut trouver « amicizie, attività, professione, volontariato, socializzazione[596] », et le faire le plus souvent dans sa langue maternelle. En revanche, l'observation de Claudia ne convient que partiellement au vécu de mes interviewées parce qu'en dépit de leur mobilité, le critère pour ces femmes intellectuelles et cultivées, professeures universitaires ou étudiantes de haut niveau, n'est pas l'« italianité » (la langue et la culture de leur pays d'origine). Ou alors, ce ne serait pas le critère prioritaire. Viva, par exemple, précise que son groupe d'ami.e.s est composé de ses semblables, tous et toutes doté.es d'un doctorat, bien que leur *background* soit très varié en raison de l'origine géographique, la langue maternelle, les origines sociales et l'histoire personnelle de chacun.e. Cette variété dans

---

[594] « Et les amis [en Italie] sont un peu […] déstabilisés parce qu'ils ne savent jamais où je suis, en effet, chaque fois que survient une catastrophe dans le monde, ils m'écrivent, me demandent "où es-tu ? Es-tu là ?" Et "non non non, maintenant je suis au Canada" […]. Puis, je n'ai heureusement pas trop de difficultés à me faire des amis […], soit je me rapproche facilement des gens, mais c'est vrai en même temps que […] je pense toujours "oui, ok, mais après ces gens partent", donc je ne suis pas capable de créer un véritable rapport d'amitié ; mes amis sont restés en Italie […] et avec eux, nous nous écrivons encore. » Sonia, entr. cit. (00:42:51.7).

[595] « Ah mes amis […] il y a eu beaucoup de changements pendant les années, parce que Montréal est une ville de passage, maintenant j'ai des groupes [d'amis] plus stables […] mais je le regrette un peu, [parce que] la plupart sont notamment comme moi, ce sont des expats qui demeurent ici, beaucoup d'entre eux ont fait un doctorat, un post-doctorat. » Eleonora16, entr. cit. (00:54:05.1).

[596] « amitiés, activités, profession, bénévolat, socialisation », Claudia33, entr. cit. (00:22:53.6).

l'homogénéité est, d'après elle, une des belles qualités qui fait la différence entre l'Italie et Montréal, étant donné que la métropole québécoise lui a appris à élargir ses horizons et s'ouvrir à la diversité :

> Disons qu'un endroit où il y a autant de différences […] par exemple d'origine des individus qui habitent, autant de différences des langues parlées, autant de différences des strates sociales qui se manifestent, moi j'enseigne à l'université […] même si mon milieu à moi, mes amis, les gens que je fréquente, est un milieu très homogène, en général ce sont des gens qui ont un doctorat. Je fréquente mes semblables, surtout, mais je considère que mes semblables sont chacun arrivé d'horizons très différents et ces différences-là, je n'avais jamais eu l'impression qu'elles étaient aussi variées en Italie[597].

Pour Eleonora aussi, la provenance géographique, et plus précisément l'origine italienne, n'est pas déterminante et pourrait même représenter un obstacle à la rencontre avec autrui, par exemple lorsque ressort l'un des pires défauts, selon elle, des Italien.ne.s, à savoir la tendance à se plaindre. Eleonora me raconte qu'à son arrivée à Montréal, elle fréquenta des gens qui étaient « soprattutto post dottorandi che avevano già fatto il dottorato in Italia, che si sono spostati dopo[598] ». Certains d'entre eux avaient une fâcheuse tendance à se plaindre continuellement du pays d'accueil, en se remémorant avec nostalgie leur pays natal : « in Italia è tutto bellissimo, qui... va tutto male, fa freddo, il cibo […] questa lamentazione […] mi rendeva la vita impossibile[599] ». Depuis, elle a abandonné ce groupe et cherché des amis ailleurs sans plus se préoccuper de leurs origines.

En ce qui concerne les relations sociales tissées avec les Québécois.e.s de souche, mes interviewées relèvent comme traits caractéristiques l'individualisme, la nette séparation entre sphère personnelle et domaine public, le manque de spontanéité, autant de variables qui feraient partie de la culture québécoise, voire nord-américaine, et qui exerceraient une influence indéniable sur leurs fréquentations amicales. Selon ces dernières, ce serait différent en Italie : les amis, on les rencontre quand on veut, on pourrait même passer chez eux sans les prévenir, les rapports seraient désintéressés et il n'y aurait pas cette distinction rigide entre public et privé, vie professionnelle et vie personnelle. C'est ce dont témoigne Lara qui, en comparant les deux situations, à Montréal et en Italie, explique le choc culturel qu'elle a subi après les premiers mois d'installation dans la métropole. Elle estime que ce sont des dynamiques différentes, bien particulières. Avec ses collègues de l'UQAM, elle travaillait, faisait ses recherches, étudiait, mais ne partageait jamais une bière ou un souper. En mettant elle aussi l'accent sur les différences entre les deux mondes, Denise s'attarde plutôt à l'individualisme, voire l'opportunisme, qui, d'après elle, caractérise les relations interpersonnelles au Québec. Elle justifie cette attitude au regard

[597] Viva5, première session, 22.12.2015 (p. 16), 42 ans, installée à Montréal en 1998.
[598] « surtout des post-doctorants qui avaient fait le doctorat en Italie et qui après ont déménagé », Eleonora16, entr. cit. (00:54:59.6).
[599] « en Italie tout est très beau, ici […] tout va mal, il fait froid, la nourriture […], ces lamentations […] me rendaient la vie impossible » Eleonora16, entr. cit. (00:54:05.1).

de la structure nord-américaine de la société, axée principalement sur le profit et l'intérêt, tandis que l'individualisme, aussi présent en Italie, y revêtirait plutôt la forme de l'égoïsme, dans le sens de « *me my self and my ego* », précise-t-elle, « moi, mon moi, mon ego » :

> Noi siamo qui in una società mercantile, dove quello che conta è soprattutto il prodotto, il risultato e l'interesse, quello che puoi ottenere, il dio soldino è quello che conta, e secondo me purtroppo questo influisce anche nelle relazioni interpersonali […] anche di amicizia […], ogni cosa che fai deve essere un investimento, business, *time business consuming* […], mentre in Italia la relazione umana non è basata solo sul tempo che ci metti[600].

Le témoignage de Gabriella va dans le même sens que ceux de Lara et Denise, lorsqu'elle me dit qu'en Italie les amitiés sont plus désintéressées, spontanées et affectueuses. À Aoste, elle passait chez ses amis sans les prévenir et personne ne s'en étonnait, tandis qu'à Montréal, si on ne les informe pas à l'avance de notre passage, les gens sont surpris. De plus, même si l'université représente un milieu privilégié pour faire des rencontres, « finito il corso, ognuno [va] per conto suo »[601]. Puis elle precise:

> Io comunque ho avuto la fortuna di incontrare queste tre *colocs* che sono diventate le persone con cui ho cominciato a uscire, insomma ci siamo frequentate anche fuori da casa nostra e poi abbiamo continuato a vederci e le vedo tutt'ora […]. Però è vero che mi sembrava e mi sembra tutt'ora un po' diverso il rapporto di amicizia nel senso che […] [il loro] è un rapporto di amicizia però sempre un po' funzionale all'uscita e mi sembra sempre che manchi quella presenza spontanea, quella presenza di affetto e non solo di organizziamo qualcosa insieme, o passiamo la serata insieme[602].

Malgré ces limites, la relation amicale de Gabriella avec ses trois colocataires, toutes trois Québécoises, a été et reste de nos jours une belle amitié. De même, les amies de vieille date de Denise, avec lesquelles elle a partagé les sentiments et les anxiétés de la maternité, font partie encore aujourd'hui de son cercle amical préféré avec qui, chaque vendredi soir, elle va manger une pizza. Pour la plupart de mes interviewées, les rapports avec les Québécois.e.s se sont difficilement transformés en des relations profondes et, quand cela est arrivé, ça a pris beaucoup de temps, comme en témoigne Silvestra :

> I legami che ho stabilito qui sono con persone non quebecchesi, cioè ci sono delle persone quebecchesi ormai che sono degli amici importanti, però ci è voluto tanto e […] delle volte […] avevo l'impressione che credevo

---

[600] « Nous sommes ici [au Québec] dans une société marchande, où ce qui compte est surtout le produit, le résultat et l'intérêt, ce qu'on peut obtenir, ce qui compte est le dieu argent, et d'après moi, malheureusement, cela influence aussi sur les relations interpersonnelles […] amicales […], chaque chose qu'on fait doit être un investissement, business, *time business consuming* […], tandis qu'en Italie la relation humaine n'est pas basée uniquement sur le temps qu'on emploie ». Denise24, entr. cit. (00:06:04.1).

[601] Gabriella3 : « Quand le cours est terminé, c'est chacun pour soi ».

[602] « En tout cas moi, j'ai eu la chance de rencontrer ces trois colocataires qui sont devenues les personnes avec lesquelles j'ai commencé à sortir, en somme, nous nous sommes fréquentées aussi hors de la maison et puis nous avons continué à nous voir et je les vois encore aujourd'hui […]. Mais c'est vrai que le rapport d'amitié me semblait et me semble encore de nos jours un peu différent, dans le sens que […] avec elles, c'est un rapport d'amitié mais toujours un peu fonctionnel et il me semble que la présence spontanée, la présence affectueuse soit absente, puisque tout se déroule autour de l'organisation des soirées ensemble. » Gabriella3, 9.12.2015 (p. 24), 42 ans, arrivée à Montréal en 2000.

> ci fosse un'amicizia con qualcuno e poi sentivo che c'era come un muro che si alzava e che quindi c'è molta più, non so, la tendenza a proteggersi, a comunicare meno la propria vita[603].

Sonia ajoute :

> le amicizie qui sono superficiali, perché i quebecchesi sono strani […] sono […] un po' più superficiali nei sentimenti rispetto a noi, sono più sbrigativi […] sono buoni, sono generosi, sono aperti... io ero una perfetta sconosciuta per loro e sono delle persone che mi hanno aiutata dal punto di vista morale […] nel lavoro, sì son stati proprio come dei punti fermi […] comunque sono un po' più superficiali […] forse è anche il clima che li rende un poco più freddi[604].

Lara abonde dans le même sens lorsqu'elle compare les gens de Milan et ceux de Montréal :

> [Les Québécois] hanno bisogno di tempo, sono persone molto cordiali… rispettano molto il prossimo, molto gentili, quindi questo ti dà l'impressione che sono persone aperte, ma non lo sono, è giusto una prima facciata. Quindi, al contrario […] dei milanesi, […] che sono capaci […] se tu chiedi un'informazione per la strada […] di sbuffarti addosso […], però poi dopo sono delle persone eccezionali che se possono aiutarti […] qua è il contrario, cioè l'indicazione te la danno anche con il sorriso, poi però dopo, anche se siamo amici, non è detto che io ti aiuti, nel senso prima io penso a me[605].

En résumé, les Québécois.e.s seraient des gens biens, courtois, généreux, ouverts et disponibles à aider et soutenir même de parfaits inconnus, mais ils sont aussi bizarres, expéditifs, individualistes, avec une tendance à se protéger et à partager rarement leur intimité. Cette attitude, cette distanciation, se reflèterait aussi dans la famille et l'éducation des enfants. Si, en Italie, les parents insistent pour que leurs enfants restent dans le nid familial, les Québécois.e.s, au contraire, les encouragent à partir, à devenir autonomes : « i quebecchesi, i giovani […] iniziano presto la loro vita indipendente, cioè escono di casa molto presto, ma non perché è solo una loro scelta, è anche la scelta del genitore […], è la cultura, quindi questo poi si ripercuote in tanti atteggiamenti[606] ». Cette distance ne serait pas, comme le précisent Sonia et Denise, la marque d'un manque d'amour, mais le reflet d'un système culturel différent qui conditionne toutes les

---

[603] « Les liens que j'ai établis ici sont avec des gens qui ne sont pas des Québécois, il y a des personnes québécoises qui sont désormais des amis importants, mais cela a pris beaucoup de temps et […] certaines fois […] j'avais la sensation qu'il y avait une amitié avec quelqu'un et puis je me rendais compte qu'un mur se levait et que, donc, il y a beaucoup plus, je ne sais pas, une tendance à se protéger, à communiquer moins sur sa propre existence. » Silvestra17, entr. cit. (p. 14).

[604] « Les amitiés ici sont superficielles, parce que les Québécois sont étranges […], leurs sentiments sont un peu plus superficiels comparés aux nôtres, ils sont plus expéditifs […] ils sont bons, généreux, ouverts […] j'étais pour eux une parfaite inconnue et ils m'ont aidée sur le plan moral […] dans le travail, oui ils ont été des repères […], mais ils sont un peu plus superficiels […] peut-être est-ce aussi dû à la température qui les rend un peu plus froids. » Sonia, entr. cit. (01:34:54.8).

[605] « [Les Québécois] ont besoin de temps, ce sont des personnes très cordiales […], ils ont beaucoup de respect envers les autres, très gentils, donc cela te donne l'impression qu'ils sont des gens ouverts, mais ils ne le sont pas, c'est seulement une façade. Donc, contrairement à l'Italien […], aux gens de Milan […] [qui] sont capables […] si tu leur demande une information, […] de t'ignorer […], mais après ce sont des personnes exceptionnelles qui, s'ils peuvent t'aider [le font] […]. Ici, c'est le contraire, soit on te donne l'information en souriant, mais après, même si on est amis, cela ne veut pas dire qu'ils nous aident, dans le sens qu'ils pensent à eux tout d'abord. » Lara4, entr. cit. (p. 7).

[606] « Les Québécois, les jeunes […] commencent tôt leur vie autonome, ils partent de chez eux très tôt. Mais il ne s'agit pas seulement de leur choix, c'est aussi le choix des parents […], c'est la culture, donc cela se reflète dans différents comportements et attitudes. » Denise, entr. cit. (00:07:04.1).

relations interpersonnelles, amicales, amoureuses et familiales[607]. La question qui se pose pour ces femmes provenant d'Italie serait de s'ouvrir à la nouveauté, de modifier leur attitude au lieu de se renfermer sur elles-mêmes, d'abandonner leurs défenses en s'exposant au changement. Elles doivent aussi profiter du dynamisme et de la liberté de choix qui caractérisent la société québécoise et canadienne, en abandonnant cette idée typiquement italienne que la vie ne nous réserve que des destins fixes et immuables. Ce sont là les observations de Lella, professeure et chercheuse au département de psychiatrie de McGill, lorsque je lui pose la question quant à la vision différente de la vie et de l'amitié au Québec et en Italie. Contrairement à Silvestra, Lella insiste sur la crainte du changement et le besoin de protection de soi, de ses convictions, de ses valeurs qui conditionnent le migrant surtout au début de son expérience migratoire, pour faire face à l'intrusion envahissante de la nouvelle société :

> Una grossa differenza che ho notato quando sono venuta qui [è] che i miei amici avevano una grande dinamicità nel vedere la vita, perché in Italia c'è comunque questa struttura che finisci l'università, devi cercare lavoro, poi comunque ti sposi, c'è questo percorso già fatto, c'è poca mobilità lavorativa, poca mobilità geografica, uno deve avere un percorso insomma già percorso, già fatto, invece […] [in Québec] c'è questa dinamicità, del potersi scegliersi la propria vita, il proprio ruolo, il reinventarsi, poter cambiare, sì non vedere necessariamente la tua vita come un percorso già tracciato[608].

Elle poursuit en mentionnant les amitiés italiennes :

> c'è in tutti gli emigranti italiani un po' questa cosa : « io gli amici più veri ce li ho in Italia, le relazioni più profonde ce le ho in Italia », questo è un po' una doppia faccia della cosa, perché in Italia ci sono questi rapporti magari di lunga durata, di una certa profondità, però non è detto che un rapporto magari diciamo così più dinamico, apparentemente più superficiale non porti poi ad altre aperture. Questo […] l'ho visto soprattutto con mio marito…[609]

Qui seraient, en conclusion, les ami.e.s de mes interviewées ? La réponse d'Andrea me semble rassembler assez efficacement tous les autres témoignages sur ce sujet, puisqu'encore une fois le trait qui émerge avec plus de force dans sa description est le « grand mixte » (mélange), soit la variété dans l'homogénéité. Le cercle d'amitiés d'Andrea est composé de gens dont les origines, la langue, la culture et l'âge diffèrent, mais ils sont presque tous des migrants de première ou deuxième génération, la migration représentant

---

[607] Des dynamiques concernant le mariage et, en général, les relations amoureuses de ces femmes, il est davantage question dans le chapitre 6, section 6.2.1, tandis que les différents systèmes d'éducation sont abordés à la section 6.2.2.

[608] « Une grande différence que j'ai remarquée lorsque je suis arrivée ici [est] que la vision de la vie de mes amis était marquée par un grand dynamisme, parce qu'en Italie, il y a ce schéma selon lequel on termine l'université, on cherche un travail puis on se marie. Il y a ce parcours déjà fait, il y a peu de mobilité occupationnelle, peu de mobilité géographique, en somme on doit faire un parcours déjà parcouru, déjà fait. Au contraire […] [au Québec], il y a ce dynamisme, de pouvoir choisir sa propre vie, son propre rôle, de se réinventer, de pouvoir changer, oui, on ne voit pas nécessairement sa vie comme un parcours déjà tracé. » Lella27, 28.04.2016 (00:34:39.6), 50 ans, installée à Montréal en 1999.

[609] « Chez tous les migrants italiens, il y a un peu ceci : "mes amis les plus vrais sont en Italie, c'est là que j'ai mes relations les plus profondes". C'est un peu la double face de cette attitude, parce qu'en Italie il y a ces rapports de longue date, d'une certaine profondeur, mais cela ne veut pas dire qu'un rapport plus dynamique, même apparemment plus superficiel, ne puisse apporter avec soi d'autres ouvertures. Cela […] je l'ai vu surtout avec mon mari… » Lella, *entr. cit.* (00:36:32.0). L'histoire de Lella et de son mari, canadien francophone, est racontée au chapitre 6, section 6.2.1.

cette fois-ci le plus petit commun dénominateur du groupe. L'aspect à remarquer dans ce témoignage, comme dans la plupart des autres de mon groupe témoin, est que les Italien.ne.s sont peu nombreux et que les Québécois.e.s de souche sont plus rares encore. En spécifiant qu'elle a adopté à Montréal les mêmes habitudes qu'elle avait en l'Italie, en réunissant cette communauté multiethnique chez elle à l'occasion des grandes fêtes, Andrea raconte :

> [I miei amici] sono di età varia e di lingua più francofona, ma non esclusivamente, ma non necessariamente, sono amici […] i più non [sono] quebecchesi […], sono soprattutto latino-americani, un po' di tutte le lingue […] spagnolo, francese, africani, di origine cinese […] [immigrati] o nati qui ma d'altre origini, indiane […], italiani ho soltanto uno, due, tre amici […]… Ho ricreato un po' la dinamica che avevo in Italia, nel senso che è a casa mia che ci si ritrova tutti, che si fanno le grandi feste…[610]

[610] « [Mes amis] sont d'âges différents et de langue française, mais pas exclusivement, pas nécessairement […]. La plupart ne sont pas québécois […], ils sont surtout latino-américains, un peu de toutes les langues […] espagnol, français, africaine, d'origine chinoise […] [immigrées] ou nés ici mais d'autres origines, indiennes […] ; d'italienne, j'en ai seulement un, deux, trois […]. J'ai recréé un peu la dynamique que j'avais en Italie, dans le sens que c'est chez nous qu'on se retrouve tous, qu'on fête en grand. » Andrea, 15.04.2016 (00:08:20.4), 50 ans, installée à Montréal en 1995.

6.2. Vivre, étudier et travailler en terre d'accueil

6.2.1. Le parcours bureaucratique

> *Voici mes papiers d'identité.*
> *– Que nous importent-ils ? s'exclama alors le grand gardien. Votre comportement est pire que celui d'un enfant. Que voulez-vous, à la fin ? […] Nous sommes des petits employés qui ne s'y connaissent guère en papiers d'identité et qui n'ont d'autre rapport avec votre affaire que de monter la garde auprès de vous dix heures par jour en étant payés pour ça. Voilà ce que nous sommes, mais nous sommes malgré tout capables de comprendre que la haute administration, dont nous faisons le service, se renseigne très exactement sur le détenu et les raisons de son arrestation avant de l'ordonner. L'erreur, ici, n'existe pas.*
> (Franz Kafka, *Le procès*)

Émigrer, ou tout simplement vivre ailleurs que dans son pays natal, est une affaire sérieuse qui demande, notamment, de suivre un parcours bureaucratique complexe. Dans cette section, j'aborderai la question sous deux angles de vue : les nombreuses tâches à accomplir pour s'installer, étudier et travailler au Canada, plus spécifiquement au Québec, et les expériences de certaines de mes interviewées dans la réalisation de ce parcours. Je me servirai, pour aborder la première question, des suggestions de Luisa et de Lara, qui ont créé avec quelques collègues un comité, UNIQUE, ayant pour but d'aider les nouveaux migrants d'origine italienne lorsqu'ils essaient d'obtenir l'équivalence de leurs diplômes, l'assurance sociale, le permis de conduire, la carte d'assurance maladie, la résidence, la citoyenneté, en somme tous les papiers dont un étranger a besoin afin de s'intégrer dans son pays d'adoption. Je m'attarderai, ensuite, aux cheminements d'Agata et de Lella à travers les méandres de la bureaucratie canadienne et québécoise, en tant qu'exemples de la complexité et des coûts à supporter en termes d'énergie, de temps et d'argent. Il s'agit là d'un pan de la migration qu'on ne peut pas négliger.

UNIQUE est créé, au début de 2016, au sein de Comites[611]. Ces derniers ont été fondés en 1985 par le gouvernement italien avec pour mission d'aider les Italiens résidents à l'étranger. Dernièrement, il s'est avéré nécessaire de créer en son sein un comité spécifique pour répondre aux besoins des Italiens, de plus en plus nombreux, qui immigrent ou projettent d'immigrer au Québec. UNIQUE est un acronyme qui, selon le témoignage de Luisa, signifie « Universitari del Quebec » (Universitaires du Québec) afin de souligner le caractère sélectif de la récente migration italienne au Canada. Cependant, selon son site

[611] https://www.esteri.it/mae/it/servizi/italiani-all-estero/organismirappresentativi/comites.html 21.11.2020 (14:00)

web, sa signification serait plutôt Ufficio nuovi Italiani in Quebec (Bureau de nouveaux Italiens au Québec)[612]. Quoi qu'il en soit, Luisa, membre et fondatrice du comité, ainsi que Lara et trois autres Italiens, éclairent les objectifs, activités et utilisateurs de ce service. Selon Luisa, le but d'UNIQUE est de fournir un

> supporto anche soprattutto da un punto di vista amministrativo, oltre che […] morale, spirituale, insomma sociale a […] quelli che sono […] in fase di immigrare o che hanno appena immigrato verso il Québec, cioè […] che sono […] in quella fase del passaggio più delicato perché l'errore che viene fatto da più del novantacinque per cento dei nostri connazionali tante volte è quello di pensare, di dire, come avveniva negli anni 50 : « […] vado, arrivo, vedo […], qualcosa mi trovo […] poi là mi arrangio […] », quando si emigra [devi] avere una posizione giuridica ben definita […] la prima cosa è avere il diritto legale di risiedere e di poter lavorare in quel paese […], la casa, la macchina, il lavoro viene dopo, la prima cosa è veramente essere in regola con l'amministrazione non è una cosa così semplice […] ci sono procedure burocratiche molto complesse[613].

À mes questions concernant les caractéristiques et le nombre de jeunes qui s'adressent au comité, Luisa me répond : « diciamo i cervelli [in fuga] […] oggi giorno effettivamente è quasi è impossibile riuscire ad avere […] una residenza o dei documenti se non si ha almeno comunque un percorso universitario[614] ». Elle poursuit avec la question des compétences :

> le richieste dall'Italia sono tantissime, sono […] infinite […] la prima grande scrematura è che […] se non si hanno dei requisiti specifici di manodopera specializzata […] è molto difficile riuscire ad arrivare […] è molto raro che il Québec dia […] dei permessi se non si ha una qualifica specifica perché comunque quello è ormai l'immigrazione cioè ti vengono dati i documenti solo se tu sei veramente capace di dimostrare di saper fare delle cose…[615]

Selon elle, la nouvelle migration italienne autant que la politique migratoire du Québec sont donc sélectives, les études universitaires et le savoir-faire représentant les exigences nécessaires, voire

---

[612] https://www.facebook.com/uniquecomites/ 21.11.2020 (14 :30).

[613] « soutien aussi surtout au niveau administratif, outre que […] moral, spirituel, en somme social […] à ceux qui sont […] en train d'immigrer ou qui viennent d'immigrer au Québec […] qui sont […] dans la phase de passage la plus délicate parce que l'erreur que font 95% de nos compatriotes est de penser, de dire, comme il arrivait pendant les années 50 : "[…] je vais, j'arrive, je vois […], je trouve quelque chose […] puis là je me débrouille […]". Lorsqu'on émigre, [il faut] avoir une position juridique bien définie […] la première chose, c'est le droit légal de résider et de pouvoir travailler dans ce pays ; la maison, la voiture, le travail viennent après, la première chose est le fait d'être en règle avec l'administration, ce n'est pas simple […] il y a des procédures bureaucratiques très complexes ». Luisa11, 25.01.2016 (p. 7), 33 ans, installée à Montréal en 2014. Au sujet de la politique migratoire canadienne et québécoise, voir les explications plus élaborées fournies dans le premier chapitre de la thèse. Il faut aussi rappeler que, parallèlement à la sélection d'immigrants dotés de diplômes universitaires, le Canada et le Québec accueillent sur une base sélective et en fonction des besoins du marché du travail, des ouvriers qualifiés et de plus en plus de travailleurs migrants temporaires. Le nombre et la proportion de ces derniers, peu qualifiés, ont augmenté de façon significative depuis les vingt dernières années.

[614] « On parle de la fuite des cerveaux […] aujourd'hui, en effet, c'est presque impossible d'obtenir […] une résidence ou des documents si on n'a pas, au moins, un parcours universitaire. » Luisa11, entr. cit. (25:07.2).

[615] « Les demandes en provenance d'Italie sont très nombreuses, elles sont […] infinies […] le premier grand triage […] si on ne possède pas les compétences spécifiques de main d'œuvre spécialisée […] c'est très difficile d'y arriver […] c'est très rare que le Québec octroie […] des permis si on n'a pas la qualification requise, parce que l'immigration est désormais cela, on ne te donne les papiers que si tu es vraiment capable de démontrer que tu sais faire des choses. » Luisa11, entr. cit*., Ibid.*

indispensables, pour obtenir le droit de s'y installer. De leur côté, ces jeunes, malgré leurs diplômes, font preuve d'une certaine naïveté lorsqu'ils planifient leur déménagement, en sous-évaluant le plus souvent les procédures bureaucratiques complexes à accomplir. Lara, co-fondatrice d'UNIQUE, partage cet avis lorsqu'elle décrit ces jeunes Italiens arrivés récemment à Montréal. Depuis 2010, ils sont très nombreux à immigrer en raison du chômage et d'autres problèmes qui affectent la péninsule :

> all'improvviso c'è stato questo boom che è partito un po' dagli anni, dal 2010 incrementandosi fino a […] avere oggi tantissimi italiani che vogliono venire qui « come possono fare per stare qui » […], « aiuto sono disperato », questi sono i messaggi che spesso ci arrivano […], « ho visto Montreal, me ne sono innamorato » […], « io qui [in Italia] non so più cosa fare, non so più andare avanti, non arrivo alla fine del mese, non ho un lavoro »…[616]

Selon Lara, ces jeunes qui viennent d'arriver n'ont pas d'habilités pratiques, ils manquent d'expérience concrète puisqu'en Italie ils ont accumulé des diplômes sans jamais s'engager vraiment dans une profession. De plus, ils s'installent à Montréal grâce à leurs parents et la famille qui continuent à les entretenir financièrement outre-Atlantique. Enfin, en ce qui concerne leurs connaissances des langues parlées, le commentaire est impitoyable : « L'inglese … il francese, non ne parliamo… » (l'anglais… le français, n'en parlons pas !)[617].

Lara et Luisa se sont installées récemment à Montréal, la première en 2009, la deuxième l'année suivante, mais leurs histoires diffèrent beaucoup du portrait esquissé par Lara de ces Italiens qui viennent tout juste d'arriver. Ce sont de jeunes femmes, vers la trentaine, arrivées seules à Montréal. Dans les premiers temps, malgré leurs diplômes universitaires, elles se sont adaptées à des métiers qui ne correspondaient pas à leurs compétences mais, en 2016, au moment de mes interviews, elles étaient employées dans des secteurs qui mettaient en valeur leur formation : Lara comme agente de soutien aux opérations auprès de la Fondation du Grand Montréal[618], Luisa en tant qu'enseignante dans une école secondaire. Toutes deux maîtrisent assez bien l'anglais autant que le français et poursuivent leur

---

[616] « Tout d'un coup, il y a eu ce boom de 2010, qui, amorcé depuis des années, s'est renforcé jusqu'à […] aujourd'hui, beaucoup d'Italiens veulent venir ici "comment puis-je faire pour rester ici ? ", […] "aidez-moi, je suis désespéré", ce sont les messages qui nous arrivent souvent […], "j'ai vu Montréal, j'en suis tombé amoureux" […] "moi, ici, [en Italie] je ne sais plus quoi faire, je ne sais plus comment m'en sortir, je ne peux pas finir le mois, je n'ai pas un boulot" » Lara4, deuxième session 23.12.2015 (p. 21), 33 ans, installée à Montréal en 2009.

[617] La description que fait Lara de ces nouveaux arrivants italiens contraste, apparemment, avec la littérature récente qui exalte la flexibilité de ces jeunes, leur capacité de se débrouiller, de s'adapter au nouveau milieu, de trouver facilement travail, appartement, connaissances, amis partout dans le monde grâce, entre autres, à leurs compétences linguistiques et aux expériences faites à l'étranger pendant leurs études universitaires (voir la première partie de ma thèse sur la mobilité contemporaine des Italiens). Cependant, le témoignage de Lara me semble important, vu son expérience au sein du comité UNIQUE.

[618] La Fondation du Grand Montréal, créé en 2000, « engage les individus, les familles et les organismes à soutenir leur communauté par la création de fonds pour appuyer les causes choisies dans tous les secteurs » https://fmgtl.org/fr/recevoir.ph. (6.06.2021, 18:30)

formation en fréquentant des cours universitaires, à McGill pour Luisa, à l'Université de Montréal pour Lara. Elles sont arrivées avec un permis Vacances-Travail et ont su, au prix de longues attentes et patientes recherches, se débrouiller parmi les nombreuses étapes exigées par Immigration Canada et Immigration Québec. Elles sont, depuis quelques années, résidentes permanentes, avec l'assurance sociale, l'assurance maladie, le permis de conduire et tout ce qu'il faut pour vivre dans leur nouveau pays. Il va sans dire qu'elles sont bien intégrées et pleinement satisfaites de leur migration. Mais combien ce parcours leur en a-t-il coûté ?

Lara arrive à Montréal en 2005 pour cinq jours seulement, un séjour très court mais toutefois suffisant pour choisir cette ville comme sa prochaine destination et lieu de résidence. Ce n'est pas sa première expérience à l'étranger. Bien qu'elle soit née en Italie, plus précisément en Ligurie, elle déménage avec sa famille en Suisse, à Lugano, à l'âge de 12-13 ans. Après ses études universitaires à Milan, elle habite et travaille pendant un an et demi à Paris. Puis elle retourne chez ses parents, pour ensuite repartir et s'établir à Montréal en 2009. Son séjour québécois n'est pas non plus linéaire, puisqu'en 2012, après sa maîtrise en études urbaines à l'INRS, elle déménage à Vancouver. Lara en a assez du Québec, de sa politique souverainiste, de la défense du français à tout prix et de sa bureaucratie :

> In Italia, per esempio, non so in Francia, il sistema burocratico è pesante, però poi dopo c'è il modo, il cavillo per passarci in mezzo, qua hanno la rigidità degli anglofoni però con un sistema burocratico francofono […] attraversi la strada col semaforo rosso, multa, […] però i semafori spesso sono rotti […] insomma, se vuoi fare l'anglofono fallo fino in fondo, cioè rifammi le strade, i semafori li fai andare sempre, non che si rompono, tu fai la multa […] e valla a contestare. Sono andata un paio di volte in tribunale, ma non è che posso andare sempre…[619]

À Vancouver, grâce à son permis de travail obtenu après son diplôme, Lara est employée au Centre italien culturel, mais après deux ans, elle retourne à Montréal puisqu'entre temps, elle a obtenu son permis de résidence permanente, et elle reprend tout de suite le travail. Elle me raconte :

> per fortuna che io sono andata a Vancouver, ancora oggi ringrazio […], perché comunque là, fuori dal Québec, ti danno la possibilità di lavorare più facilmente, soprattutto quando sei emigrante […], in Québec anche, sì, ma quando hai [già] fatto un'esperienza […] in Canada, quindi cosa succede, che spesso quando uno è immigrante non ce l'ha […], il fatto che io l'abbia fatta l'esperienza [a Vancouver], ha giovato molto…[620]

---

[619] « En Italie, par exemple, je ne sais pas en France, le système bureaucratique est bien lourd, mais il y a un moyen, une faille, pour le traverser, ici ils ont la rigidité des anglophones mais avec un système bureaucratique francophone […], on traverse la rue quand le feu est rouge […] mais les feux sont souvent défectueux […], en somme si tu veux être anglophone, il faut le faire jusqu'au bout, donc tu refais les routes, tu fais fonctionner, tu évites qu'ils ne tombent en panne, tu donnes des amendes […] et tu peux la contester. Je suis allée plusieurs fois au tribunal, mais ce n'est pas comme si je pouvais y aller tout le temps… » Lara4, première session, 18.12.2015 (00:37:57.8), *Ibid.*

[620] « heureusement que je suis allée à Vancouver, encore aujourd'hui je remercie [...], parce que là, à l'extérieur du Québec, on vous donne la possibilité de travailler plus facilement, surtout quand vous êtes un immigrant [...], au Québec aussi, oui, mais quand vous avez [déjà] une expérience [...] au Canada, alors qu'est-ce qui se passe, souvent quand on est un immigrant on ne l'a pas [...], le fait que j'ai eu cette expérience [à Vancouver] a beaucoup aidé... » Lara4, entr. cit. (p. 10), *Ibid.*

Dans ce témoignage, Lara souligne un facteur très important pour tous les migrants désirant travailler au Québec, soit celui d'avoir déjà une expérience professionnelle dans la province ou ailleurs au Canada. Apparemment, selon l'avis de mon interviewée, il serait bien plus difficile au Québec de trouver un emploi si on ne remplit pas cette condition, tandis qu'en Colombie-Britannique il y aurait plus d'opportunités. Des nombreuses étapes bureaucratiques exigées pour immigrer au Québec, c'est au système de santé que Lara s'attarde le plus en le comparant à celui d'autres provinces canadiennes. D'ailleurs, le portrait problématique qui ressort de ses paroles confirme les observations critiques de certaines de mes interviewées sur le même sujet :

> non tocchiamo l'argomento sanità, perché sembra che lo facciano quasi un po' apposta […] a complicare le cose, no ? […] cioè è impossibile che sia la sola provincia che non funziona […] qui tendono a dire che è tutto il Canada che è così, no, ho visto con i miei occhi fuori, sì c'è un problema un pochetto di tempistica in tutto il Canada, ma […] non è neanche comparabile con quello che trovi qui, cioè mesi di attese, medici di famiglia che devi andarli a cercare con la lanterna, perché è come trovare l'oro […], non è così altrove, non è così[621].

Le parcours de Luisa n'est pas moins complexe que celui de Lara. Comme cette dernière, elle naît en Ligurie au nord-ouest de l'Italie. Pendant sa maîtrise en langues étrangères, elle travaille dans une compagnie de navigation jusqu'à devenir sous-officier, puis comme employée à temps partiel dans un bureau de la migration de Gênes. Ses études terminées, face à la difficulté, voire l'impossibilité de s'intégrer dans le système scolaire italien en tant que professeure, elle demande et obtient un permis Vacances-Travail de six mois au Québec. À la douane, son permis est prolongé de quatre mois. Arrivée à Montréal en 2010, elle trouve facilement un emploi en tant qu'enseignante d'italien au sein du programme PELO[622], mais une fois la période expirée, elle doit retourner en Italie pour attendre son permis de résidence permanente au Québec qu'elle avait entre-temps demandé. Il arrive trois ans après, soit en 2014. Le 20 août de la même année, Luisa revient à Montréal définitivement, du moins jusqu'au moment où elle recevra une offre pour un meilleur emploi dans une autre province canadienne mais, avoue-t-elle, jamais en Italie. Depuis 2010, la vie au Québec a changé à cause de nombreuses réductions budgétaires effectuées dans la province. Luisa se rend tôt compte que les prix des biens de première nécessité ont augmenté, que les démarches bureaucratiques à accomplir pour s'installer sont plus

[621] « N'abordons pas l'argument santé, parce qu'on dirait qu'ils [au Québec] le font un peu par exprès […] à compliquer les choses, non ? […] C'est impossible que ce soit l'unique province qui ne marche pas […], ici on a tendance à dire que tout le Canada est pareil, non, j'ai vérifié de mes propres yeux, oui il y a un problème de mauvais timing dans tout le Canada, mais […] ce n'est pas comparable avec ce qu'on trouve ici, soit des mois d'attente, des médecins de familles qu'on doit chercher à la loupe, parce que c'est comme chercher de l'or […] ce n'est pas pareil ailleurs, ce n'est pas ainsi. » Lara4, entr. cit. (p. 10)
Ibidem.
[622] Programme québécois d'enseignement des langues d'origine.

complexes et plus nombreuses, que les délais d'attente sont prolongés, que beaucoup d'obstacles freinent désormais l'intégration. Par exemple, en 2010, le niveau A2 de connaissance du français était suffisant pour immigrer au Québec alors qu'en 2014, c'est le niveau B2 qui est requis. Ou encore, Luisa avait obtenu en 2010 l'équivalence de ses diplômes après vingt jours ; en 2014, il lui faut attendre au moins un an :

> Quando sono arrivata ho fatto subito la pratica che è la cosiddetta equipollenza dei titoli di studio, che però a quei tempi venti giorni […]. Io per esempio abitavo a Laval, sono andata allo sportello immigrazione quello del boulevard Daniel Johnson, ho pagato 100 dollari di tassa amministrativa, ho preso i miei diplomi, ho compilato un modulo e in venti giorni mi hanno mandato il tutto[623].

Luisa avoue qu'au début, les choses ont été très difficiles pour elle, puisqu'elle a dû accomplir seule, sans aucun soutien, toutes les démarches demandées par le Service Immigration. Pendant son premier séjour à Montréal, elle précise :

> Ho fatto la domanda di residenza permanente, sono dovuta però rientrare in Italia allo scadere del mio visto, […] e ho aspettato in Italia circa tre anni, perché circa un anno ho dovuto aspettare per andare a Parigi a fare il colloquio per avere il certificato di selezione del Québec. A Parigi mi hanno dato questo certificato, sono rientrata in Italia e ho dovuto mandare tutto al federale a Roma, il federale di Roma ha fatto aspettare circa due anni per potermi chiamare alla visita medica […]. Una volta che mi ha chiamato per la visita medica […] beh io ho avuto la fortuna che in Italia sono riuscita a lavorare tre anni come supplente e […] ho continuato a prendermi le mie certificazioni linguistiche…[624]

En 2016, lorsque je l'ai interviewée, Luisa était en train d'effectuer les démarches de parrainage pour accueillir sa mère chez elle : « sto […] cercando di capire qualcosa con l'avvocato, perché in realtà il problema del *parrainage* dei genitori non è come quello col marito o coi figli […], c'è il fatto che devi avere un reddito abbastanza elevato. Io […] in un anno non sono riuscita a fare […] 40.000 dollari lordi benché […] facessi due o tre lavori…[625] » Le parrainage des parents a un coût très élevé, soit 40 000

---

[623] « Lorsque je suis arrivée, j'ai tout de suite accompli les démarches pour obtenir l'équivalence de mes diplômes, qui ont pris vingt jours […]. Moi, par exemple, j'habitais à Laval, je suis allée au bureau de l'immigration, celui du boulevard Daniel Johnson, j'ai payé 100 dollars de frais administratifs, j'ai pris mes diplômes, j'ai rempli un formulaire et après vingt jours on m'a consigné mes équivalences. » Luisa11, entr. cit., (p. 4).

[624] « J'ai fait la demande de résidence permanente, mais dès que mon visa a expiré j'ai dû retourner en Italie […], j'ai attendu trois ans environ en Italie, parce que j'ai dû attendre un an pour passer l'entrevue à Paris afin d'obtenir mon certificat de sélection du Québec. À Paris, on m'a donné ce certificat, je suis retournée en Italie et j'ai dû tout envoyer au fédéral à Rome, le fédéral à Rome m'a fait attendre deux ans environs avant de m'appeler pour l'examen médical […]. Une fois qu'on m'a appelée à la visite médicale […] heureusement, en Italie, j'ai pu travailler en tant que professeur suppléant pendant trois années et […] j'ai continué à passer mes certificats de langues… » Luisa11, entr. cit., (p. 6).

[625] « Je suis en train de […] chercher à comprendre quelque chose avec l'avocat, parce que le problème du parrainage des parents n'est pas comme celui du mari ou des enfants […], il y a le fait qu'il faut avoir un revenu assez élevé. Moi […], pendant une année, je n'ai pas réussi à faire […] 40 000 dollars bruts bien que […] je faisais deux trois boulots. », Luisa11, entr. cit. (p. 7).

dollars bruts alors que le salaire de Luisa pour l'année 2016, malgré ses trois boulots, a été de 36 000 dollars, donc un montant insuffisant pour parrainer sa mère. Sa conclusion est assez amère :

> sono paesi dove […] non è facile riuscire ad immigrare, proprio a livello burocratico, non è facile avere dei visti, non è facile dal punto di vista amministrativo riuscire […] ad arrivare anche perché devi avere un livello di studio e di istruzione veramente alto, devi avere un buon livello linguistico, insomma […] devi avere tanti fattori […] non devi superare una certa età…[626]

Les témoignages que j'ai rassemblés regorgent d'épisodes intéressants, même amusants, concernant les péripéties de mes interviewées pour régler leur statut au Québec et obtenir la résidence permanente ou l'assurance maladie, sans quoi, tout devient plus cher, complexe et difficile à réaliser. L'histoire d'Agata constitue à cet égard un autre bon exemple qui révèle, entre autres, les incohérences et les contradictions, pour ne pas dire les idioties, dont est grevée la bureaucratie au Québec, comme partout dans le monde. Agata et son mari débarquent à Montréal en 2013, au mois de janvier pour lui, en septembre pour elle. Ils sont en couple depuis 15 ans, mais ils ne sont pas encore mariés. Lorsque son fiancé devient titulaire à l'Hôpital pédiatrique de McGill et qu'elle achève son master en anesthésie vétérinaire à Milan, elle part pour le rejoindre à Montréal. Son visa est valable pour un an, six mois en tant que touriste, six mois de Vacances-Travail. Par la suite, Agata et son conjoint déposent une demande de CSQ (Certificat de sélection du Québec) et de résidence permanente, mais ils doivent s'adresser pour cela à un avocat et débourser 10 000 dollars d'honoraires. Immigration Québec ne les reconnaît pas comme formant un couple, étant donné qu'ils sont arrivés à des dates différentes (janvier et septembre). Comment leur démontrer qu'ils sont partenaires depuis longtemps ? Si tous les autres documents (diplômes, certificats de naissance, casiers judiciaires, passeports, etc.) doivent être transmis traduits en français ou en anglais, il semble que de vieilles photographies, même en version papier, suffiraient. Mais Agata s'interroge légitimement : « come faccio a dimostrare in una foto cartacea, quindi non digitale, che questa foto è stata scattata, che ne so, il settembre 2013 per testimoniare che io fossi qui ? Però evidentemente loro [Immigration Québec] si basano sulla fiducia o sull'avvocato […], fatto sta che alla fine […] c'hanno riconosciuto come coppia di fatto ![627] » L'histoire ne finit pas là. Agata et son conjoint reçoivent leur CSQ après un an et trois mois d'attente et leur carte d'assurance maladie valable pour un an. Puis, en attendant la résidence permanente (qui leur sera octroyée en 2016),

---

[626] « ce sont des pays où […] ce n'est pas facile de réussir à émigrer, précisément au niveau bureaucratique, ce n'est pas facile d'obtenir un visa, du point de vue administratif, ce n'est pas facile de réussir […] à arriver, aussi parce qu'il faut avoir un très haut niveau d'étude et d'éducation et un bon niveau linguistique ; bref, […] on doit faire face à beaucoup de facteurs […], on ne doit pas dépasser un certain âge » Luisa11, entr. cit*, Ibid.*

[627] « comment puis-je démontrer par une photo en papier, donc non numérisée, que cette photo a été prise, par exemple, le mois de septembre 2013, témoignant ainsi que j'étais là (à cette date) ? Mais évidemment ils [Immigration Québec] font confiance à l'avocat […], le fait est qu'à la fin […] ils nous ont reconnus comme couple de fait ! » Agata31, entr. cit. (p. 9).

> È stato tutto molto buffo, noi abbiamo rinnovato quella [la carte d'assurance maladie], abbiamo rinnovato il nostro visto, quindi abbiamo ripagato tutto e dopo dieci giorni ci è arrivata la *Permanent resident* e quindi [abbiamo] ripagato tutto di nuovo […] e adesso che siamo dentro il primo anno di *Permanent resident* abbiamo la *Carte maladie* per un anno ancora, quindi a dicembre abbiamo di nuovo un altro appuntamento dove dobbiamo dimostrare che vogliamo rimanere qui e io probabilmente perderò la *Carte maladie*, poiché io adesso per motivi di lavoro mi devo trasferire per tre anni negli Stati Uniti...[628]

En conclusion, un épisode parmi ces témoignages rappelle les mots cités en introduction que le gardien, dans *Le Procès* de Kafka, adresse à Joseph K., à savoir qu'il se définit comme un petit employé qui obéit à la haute administration au sein de laquelle « l'erreur […] n'existe pas ». Aurait-il raison ? L'histoire que Lella, citoyenne canadienne depuis 2008, raconte mi-figue, mi-raisin, pourrait s'avérer une réponse adéquate à cette question, mais avant de lire son témoignage, il faut se rappeler que cette femme est psychiatre et professeure titulaire à McGill et que, comme toutes les professeures universitaires que j'ai interviewées, elle a beaucoup voyagé, entre un séminaire et un colloque, entre l'Europe et l'Amérique :

> Quando sono andata a fare l'esame della cittadinanza, c'era davanti a me una donna quebecchese, mi guarda il passaporto, tutti i viaggi che avevo fatto, chiaramente viaggio tanto per lavoro, fa : « lei non è vero che abita qui in Québec perché lei è single, viaggia troppo e poi si è perso il passaporto di prima », dico : « il passaporto di prima me l'hanno rubato, c'è un rapporto della polizia » […] non ci credevano […] ho detto : « guardi come si chiama ? » […] lei non mi ha detto il suo nome, ha chiamato una guardia giurata per portarmi via […] e poi mi hanno obbligata in 20 giorni a presentare tutti i documenti, tutti i posti del lavoro dove ero stata, delle università dove ero stata, tutte le dichiarazioni dei redditi dal 2002 al 2008, tutti i viaggi che avevo fatto, tutti i passaporti […] questo era successo nel 2006 e ancora [nel 2008] non mi arrivava la lettera […]. Telefono e al telefono non risponde nessuno, poi ho deciso di andare all'ufficio dell'immigrazione, chiedo all'impiegata : « scusi, sono due anni che aspetto […] », « eh, deve telefonare » […] « guardi, al telefono non risponde nessuno, guardi io non me ne vado da qui finché lei non mi dice come devo fare […] voglio parlare col suo superiore […] », allora l'impiegata mi dice : « guardi, l'unico modo, è che lei contatti il deputato della sua circoscrizione […], fa presente il problema », subito contatto, era Duceppe all'epoca […], due settimane dopo mi arriva la lettera di convocazione per la cittadinanza…[629]

---

[628] « C'était très drôle, nous avons renouvelé notre carte d'assurance maladie, nous avons renouvelé notre visa, nous avons tout payé et après dix jours nous avons obtenu le statut de résident permanent et nous avons tout remboursé à nouveau [...] et maintenant que nous sommes dans la première année de résidence permanente, nous avons la carte d'assurance maladie pour une année supplémentaire, donc en décembre nous avons un autre rendez-vous où nous devons prouver que nous voulons rester ici et je vais probablement perdre la carte d'assurance maladie, parce que maintenant pour des raisons professionnelles, je dois déménager pour trois ans aux États-Unis… » Agata31, entr. cit. (p.10).

[629] « Quand je suis allée à mon examen de citoyenneté, il y avait une Québécoise devant moi, elle regarde mon passeport, tous les voyages que j'avais faits, évidemment je voyage beaucoup pour le travail, elle dit : « tu ne vis pas vraiment ici au Québec parce que tu es célibataire, tu voyages trop et puis tu as perdu ton passeport d'avant », je dis : « mon passeport d'avant a été volé, il y a un rapport de police » [...] ils ne m'ont pas cru [...] j'ai dit : « regarde comment tu t'appelles ? [...] elle ne m'a pas dit son nom, elle a appelé un gardien de sécurité pour m'emmener [...] et puis ils m'ont obligé dans 20 jours à présenter tous les documents, tous les lieux de travail, les universités, que j'ai fréquentés, toutes les déclarations d'impôts de 2002 à 2008, tous les voyages que j'avais faits, tous les passeports [...]. Cela s'est passé en 2006 et pourtant [en 2008] je n'ai toujours pas reçu la lettre [...] j'ai appelé et personne n'a répondu au téléphone. Puis j'ai décidé d'aller au bureau de l'immigration, j'ai demandé au greffier : « Désolé, j'attends depuis deux ans [...] », « eh, vous devez appeler » [...] « écoutez, personne ne répond au téléphone, écoutez, je ne partirai pas d'ici tant que vous ne m'aurez pas dit comment faire [...] je veux parler à votre supérieur [...] », puis l'employé me dit : « Écoutez, le seul moyen, c'est que vous contactiez le député de votre circonscription [...], vous lui signalez le problème », je l'ai immédiatement contacté, c'était [Gilles] Duceppe à ce moment-là [...]. Deux semaines plus tard, j'ai reçu la lettre de convocation pour la citoyenneté. » Lella (00:15:59.3)

6.2.2. Les milieux universitaire et professionnel entre l'Italie et le Québec

> *In somma io mi sono rovinato con sette anni di studio matto e disperatissimo.*
> (Giacomo Leopardi, *Zibaldone*)
>
> *L'Italia è una Repubblica democratica, fondata sul lavoro.*
> (Articolo 1 della Costituzione Italiana)

Les études et les occupations professionnelles des Italiennes et Italiens des trois dernières décennies ont déjà fait l'objet d'une analyse au chapitre 4, plus précisément dans les sections relatives aux raisons de départ de l'Italie et à l'immigration à Montréal de mes 32 interviewées[630]. La présente section revient sur le même enjeu selon une perspective différente, à savoir la comparaison entre l'Italie et le Québec sur le plan des études, du travail et de la recherche dans les universités, des écoles, des bureaux ainsi que les différentes modalités, règles, valeurs, rôles, rétributions valables dans ces deux régions du globe. Les commentaires de quelques témoins, leurs expériences, leurs perceptions et leurs émotions me permettront d'examiner les différences et les similitudes entre ces deux contextes apparemment lointains pour des raisons géographiques, socio-économiques, historiques et culturelles.

Concernant les études, leurs vices et leurs vertus, les témoignages de Viva, Lella et Flavia comptent parmi les plus intéressants à ce sujet. Viva naît à Syracuse, mais elle fait ses études universitaires au Département d'histoire du cinéma du DAMS à Bologne. En 1998, elle débarque pour la première fois à Montréal et y réalise sa dernière année d'université grâce à un programme d'échanges universitaires. Après neuf mois, elle retourne à Bologne, obtient son diplôme de maîtrise et entame en 1999 un doctorat en littérature comparée, option cinéma, à l'Université de Montréal. Pendant les trois premières années, elle est doctorante et professeure sous contrat à Bologne, partageant ainsi son temps entre l'Italie et le Canada. En 2003, elle s'établit à Montréal et, trois ans après avoir terminé ses études doctorales, obtient un poste comme professeure de théorie du cinéma à l'UQAM où elle devient, par la suite, professeure permanente. Son expérience est précieuse puisque, pendant sa carrière, Viva a été en mesure de connaître en profondeur les deux systèmes universitaires, soit celui de Bologne en Italie et celui de Montréal au Québec. Son témoignage explique bien sa décision de réaliser son doctorat dans une université canadienne au détriment d'une université italienne, alors que les deux choix s'offraient à elle. En effet, bien que les projets de recherche proposés par les professeurs étaient tous intéressants, à l'Université de Bologne la reconnaissance de son travail lui aurait manquée alors qu'une juste rétribution lui était accordé au Québec :

---

[630] Voir chapitre 4, section 4.3.2 et 4.3.3.

> Entre ma première arrivée à Montréal et la fin de ma maîtrise, j'avais choisi qu'on y vivait assez bien et on y travaillait assez bien dans le cadre de l'université pour envisager de faire un doctorat ici [à Montréal] plutôt que de faire un doctorat à Bologne. Alors disons que la voie était ouverte dans les deux sens, dans la mesure où comme j'étais très bonne étudiante, il y avait des opportunités à Bologne, il y avait des opportunités à Montréal, mais j'avais vraiment trouvé que le respect du travail dans le cadre du travail à l'Université de Montréal […] était tellement fluide que ça valait vraiment la peine de venir faire ce travail de recherche ici […]. Des exemples concrets […], le directeur de recherche, par exemple, canadien donnait des tâches de recherche d'assistanat, toutes très intéressantes, toutes signées, donc pas faites en nègre et rétribuées, rétribuées de manière tout à fait décente. Les mêmes tâches, tout à fait intéressantes en Italie, ne correspondaient pas trop à une reconnaissance individuelle […] surtout pas de rétribution[631].

Le témoignage de Lella va dans le même sens. Comme Viva, elle fait ses études universitaires loin d'Osimo, sa ville natale, située dans les Marches. À l'âge de 19 ans, elle déménage à Rome pour suivre des cours à l'Université Cattolica, où elle obtient sa maîtrise en médecine et, en 1995, sa spécialisation en psychiatrie. Après un an, Lella entame un doctorat en neurosciences à l'Université de Cagliari et l'achève à Montréal où elle arrive en 1998. Elle y échoue par hasard, sur l'invitation d'un professeur canadien de McGill rencontré durant un colloque à Nice. Puis, ayant terminé son doctorat, Lella obtient trois bourses d'études successives, une à McGill et deux à l'Institut de recherche en santé du Canada (CIHR). En peu d'années, elle devient professeure adjointe, obtient l'équivalence de sa maîtrise en médecine, travaille dans les hôpitaux Pinel et McGill, puis devient professeure titulaire au Département de psychiatrie de l'Université de McGill. Un épisode de cette belle carrière est assez emblématiquement du *statu quo* dans l'université italienne des années 90, où le népotisme et la discrimination excluaient beaucoup de gens qualifiés mais dépourvus d'appuis à l'interne. Durant sa spécialisation, poussée par l'amour de la nouveauté, la curiosité et la créativité, Lella avait décidé de ne pas se limiter à l'étude de la psychiatrie, mais d'approfondir et d'enrichir cette discipline par la recherche. Par conséquent, elle était bien déterminée à entamer un doctorat tout en étant bien consciente qu'à l'Université Cattolica de Rome et « in Italia la ricerca e l'accademia sono per i figli [di papà] per cui i posti di ricerca erano già stati prenotati da un po'[632] ». En 1995, elle postule dans différentes universités italiennes et reçoit la convocation pour le concours doctoral à Cagliari. Toutefois, un professeur de cette même université l'informe que les postes ont déjà été assignés. Sa réaction est drastique : « Io presi e strappai la lettera di convocazione – avoue-t-elle – maledetto mondo ! e mi misi a lavorare in una clinica[633] ». Or, le 30 janvier 1996, à 20h15 le soir, elle reçoit un appel de l'université de Cagliari pour qu'elle se présente quand même le lendemain à l'examen, vu que son CV avait été beaucoup apprécié

[631] Viva5, première session 22.12.2005 (0:15:54.8), 42 ans, arrivée à Montréal en 1998.
[632] « en Italie, la recherche et l'université sont pour les fils [à papa] pour lesquels les postes de recherche étaient déjà réservés depuis longtemps ». Lella27, 28.04.2016 (00:06:40.1), 50 ans, arrivée à Montréal en 1998.
[633] « J'ai pris et déchiré la lettre de convocation – avoue-t-elle – Maudit monde ! Et je suis allée travailler dans une clinique » Lella27, *Ibid.* (6 :40 -9 :17).

par le jury. Lella prend le dernier vol pour la Sardaigne et, à Cagliari, occupe la dernière chambre du seul hôtel encore ouvert à son arrivée en pleine nuit. Elle fait le récit de cette journée sur un ton à la fois ému et amusé. Comme je l'ai déjà précisé au chapitre 3, c'est le seul témoignage où mon interviewée s'émeut jusqu'aux larmes[634] :

> E la mattina dopo vado in dipartimento di Neuroscienze. […] Alle sette e tre quarti c'era solo un tecnico perché a Cagliari cominciano a lavorare alle dieci, dice : « ah, non si preoccupi dottoressa, le faccio un caffè intanto […] ». Trova dove era il concorso, per cui molto gentilmente mi porta […]. La commissione legge il tema […] e se ne va. Ero insieme a altri quattro ragazzi, gli altri quattro ragazzi tiran fuori il tema dalla borsa e cominciano a copiare, e una copiava anche con la carta velina […]. Per fortuna il tema era un argomento che conoscevo molto bene, per cui l'ho fatto, poi c'avevo un libro con me, ho consultato un po' il libro e così insomma vinsi questo concorso[635].

À ma question concernant les principales différences entre les deux mondes académiques, italien et québécois, la réponse de Lella constitue une critique sans appel. En résumé, à part le népotisme et la discrimination de classe, l'origine sociale détermine l'ouverture ou la fermeture d'une carrière universitaire au sein des universités italiennes. Il y aurait aussi un manque de respect pour l'engagement, l'inventivité et le travail des étudiants, la méritocratie étant tout à fait absente des paramètres d'évaluation. Au contraire, le monde académique de Montréal lui a apporté

> un grandissimo cambiamento […], avevo [con i professori] un rapporto veramente paritario, [ero] valorizzata per quello che ero, per quello che sapevo, per quello che facevo, veramente fu una grossissima crescita proprio personale […], anche di autostima perché finalmente avevo un riscontro, feedback positivo e di grande crescita chiaramente scientifica, culturale grande… Questo diciamo grande dinamismo, mancanza di gerarchia, questo rispetto […] per lo studente come per il professore, questo scambio […], [in Italia] facevi male, facevi bene, era lo stesso […], i riconoscimenti erano indipendenti dall'operato...[636]

Le témoignage de Flavia touche deux autres aspects très intéressants de cette comparaison entre les institutions universitaires des deux pays : les perspectives professionnelles offertes aux jeunes après des études réalisées à Montréal et la différence d'approche disciplinaire et intellectuelle entre les deux

---

[634] Chapitre 3, section 3.3.

[635] « Le matin suivant, je vais au département de neurosciences. […] À sept heures et trois quarts, il n'y avait qu'un technicien parce qu'à Cagliari on commence à travailler à dix heures, il me dit : « Ah, ne vous inquiétez pas, docteure, je vous prépare un café […] » Il trouve la salle du concours et très gentiment il m'y accompagne […]. La commission a lu le sujet […] et est partie. J'étais avec quatre autres garçons, les autres ont sorti le sujet de leur sac, ont commencé à le copier et l'un d'eux a aussi copié avec du papier de soie […]. Heureusement le sujet était un thème que je connaissais très bien, par conséquent j'ai écrit mon texte, puis j'avais aussi un livre avec moi, je l'ai un peu consulté et ainsi en somme j'ai remporté ce concours. » Lella27, entr. cit. (00:09:17.2).

[636] « un changement immense […], j'avais [avec les professeurs] une relation vraiment égale, [j'étais] appréciée pour qui j'étais, pour ce que je savais, ce que je faisais, ça m'a permis une importante évolution personnelle […], aussi de confiance en moi, parce que j'ai eu des retours, un feedback positif et [connu] un grand développement, notamment scientifique et culturel […]. Ce grand dynamisme, ce manque de hiérarchie, ce respect […] pour l'étudiant comme pour le professeur, cet échange […] [en Italie] si on faisait mal, si on faisait bien, c'était pareil […], la reconnaissance était indépendante du geste... » Lella27, *Ibid.* (00:21:43.4).

systèmes académiques. Le parcours scolaire de Flavia a été plutôt complexe, voire tortueux. Elle naît dans une petite ville des Pouilles et, à l'âge de 18 ans, déménage à Rome pour étudier l'ethnomusicologie à l'Université Sapienza. Parallèlement, depuis l'âge de huit ans, Flavia étudie la guitare classique au Conservatoire de Ceglie Messanica, près de son village natal, où elle obtient son diplôme en 2003, tandis que l'année suivante elle obtient sa maîtrise en ethnomusicologie. En 2006, elle obtient une deuxième maîtrise en « Interpretazione, analisi e composizione della chitarra » (Interprétation, analyse et composition à la guitare) au Conservatoire de Tarante. Pendant ses études, elle enseigne la guitare, le solfège et l'histoire de la musique dans une école de musique près de chez elle. Comme pour Lella et d'autres femmes interviewées, le hasard joue un rôle important dans sa vie, puisque lors d'un colloque à Milan elle rencontre Jean-Jacques Nattiez, sémiologue de la musique, français d'origine naturalisé canadien. Celui-ci l'encourage à faire sa demande d'admission au doctorat à l'Université de Montréal et, en 2007, après un mois à Besançon où elle perfectionne son français, Flavia déménage dans la métropole québécoise. Elle soutient sa thèse en 2011 puis, entre 2012 et 2013, obtient deux post-doctorats, l'un à l'Université Laval, l'autre à l'Université de Montréal en anthropologie. En 2013, Flavia obtient un poste de professeure de sociomusicologie et ethnomusicologie à l'Université de Montréal. Depuis mai 2016 (soit trois mois après l'interview), Flavia a déménagé à Marseille grâce à une bourse d'étude dans une résidence pour chercheurs. Son arrivée, ses études, son parcours à l'Université de Montréal sont si formidables qu'ils lui semblent incroyables (l'adjectif revient deux fois dans le texte). Elle prend conscience de sa discipline, de sa profession, du fait que l'une et l'autre ne sont pas seulement une utopie personnelle, mais qu'elles existent bel et bien et que ses désirs peuvent donc devenir réalité. Flavia étudie et travaille « comme une folle ». Elle ne peut pas rater cette opportunité :

> Sono arrivata qui nel 2007. La prima sessione è stata a settembre 2007, è andata alla grande perché è stato tutto straordinariamente incredibile, nel senso che tutto ad un certo punto mi è sembrato facile, mentre quello che avevo fatto in Italia, il mio percorso anche universitario in Italia era stato abbastanza tortuoso, non tanto gli studi, passare gli esami, quanto più che altro tutto il percorso della tesi di laurea e poi le prospettive per il futuro, mentre una volta arrivata qui mi sono resa conto che innanzitutto la mia disciplina esisteva davvero, che il mestiere che volevo fare esisteva davvero, che potevo farlo, quindi mi sono impegnata al massimo, devo dire che […] ho lavorato come una matta, ho studiato come una matta, perché mi sembrava di aver avuto un'occasione incredibile e che tutto questo andava sfruttato al meglio, è un po' quello che è davvero successo[637].

[637] « Je suis arrivée ici en 2007. La première session a été au mois de septembre 2007, c'est allé très bien parce que tout a été extraordinairement incroyable, dans le sens que, à un certain moment, tout me semblait facile, tandis que ce que j'avais fait en Italie, mon parcours universitaire en Italie avait été assez tortueux : pas tant les études ou la réussite des examens, que le parcours de la thèse de maîtrise surtout et puis les perspectives pour le futur, alors qu'une fois que je suis arrivée ici je me suis rendue compte tout d'abord que ma discipline existait réellement, que la profession que je voulais exercer existait réellement, que je pouvais le faire. Donc j'ai travaillé dur […], j'ai travaillé comme une folle, j'ai étudié comme une folle, parce qu'il me semblait avoir eu une opportunité incroyable et qu'il fallait exploiter tout cela au mieux, c'est un peu ce qui est arrivé réellement ». Flavia15, 20.02.2016 (00:15:48.1), 37 ans, installée à Montréal en 2007. En consultant Google pour vérifier son statut, j'ai découvert que Flavia était décédée au mois de février 2020. J'ignorais cette douloureuse nouvelle, j'en suis sortie dévastée : Flavia était parmi mes interviewées une des plus aimées, j'avais adoré sa sensibilité, la génialité et la

À Montréal, Flavia expérimente une ouverture illimitée, apprend à penser rapidement, organise ses cours, ses conférences, réalise, dans les plus brefs délais, des demandes de financement pour elle-même et pour ses étudiants. Toutefois, elle se sent une dette de reconnaissance envers l'Italie pour ce qui est de sa formation intellectuelle, vaste et variée. De plus, c'est l'université italienne qui lui a enseigné une méthode d'étude flexible et adaptable aux différentes disciplines, et renforcé sa capacité à supporter, de manière autonome, une grande charge de travail. Grâce à cette formation, Flavia a pu passer de l'ethnomusicologie à l'anthropologie, de la musique populaire à la sociologie, et plus largement des sciences humaines aux sciences sociales. Elle avance que la combinaison parfaite est celle de la formation intellectuelle en Italie et du doctorat en Amérique du Nord. Cependant, du milieu universitaire américain, Flavia n'aime pas certains aspects et refuse de les accepter, notamment la compétition parmi les étudiants et les professeurs (« gli studenti non guardano in faccia nessuno »), l'abus du concept de « client » (« i nostri studenti sono dei clienti »), le manque de confrontation intellectuelle avec ses collègues, la survalorisation de la quantité (le nombre de publications, du financement, des crédits, etc.) au détriment de la qualité ou encore l'obsession de la carrière[638]. Pour Flavia, l'enseignement est une passion, voire une « mission » (« insegnare è una missione ») ; elle insiste en déclarant que jamais elle ne cédera à cette mentalité (« non voglio piegarmi a questo sistema ![639] »). Selon elle, le système universitaire nord-américain est aride et inhumain (« il sistema è arido[640] »). En conclusion, bien qu'elle ressente une immense gratitude envers l'université montréalaise qui a mis en valeur ses projets en lui permettant de les réaliser, cette dernière lui a aussi imposé un rythme de travail intolérable, à tel point qu'elle a souffert de dépression pendant toute l'année 2015 (« questo mi ha buttato molto giù e l'anno scorso ho avuto un burn out[641] »).

Un dernier aspect de cette comparaison entre les universités italiennes et canadiennes consiste dans les montants des bourses d'étude octroyées ainsi que la rétribution des professeures. Cet élément est rarement évoqué dans les témoignages de mes interviewées en raison de la délicatesse du sujet et de ma propre timidité à les interroger sur cette question par crainte de passer la limite de la vie privée de ces femmes. Eleonora, par exemple, justifie son refus de retourner en Italie en mettant en avant le salaire de misère qu'elle y aurait eu en tant que chercheuse universitaire alors qu'à Montréal, sa bourse postdoctorale s'élève à 40 000 dollars bruts, soit plus de 30 000 dollars nets annuels. De même, en

profondeur des réflexions et les analyses qu'elle avait faites pendant son entrevue. C'est une grande perte non seulement dans le monde de la musique, même pour l'humanité.

[638] « les étudiants ne regardent personne en face », « nos étudiants sont des clients ».

[639] « l'enseignement est une mission », « Je ne veux pas me soumettre à ce système ».

[640] « le système est aride ».

[641] « Ceci m'a tellement épuisé que, l'année dernière, j'ai traversé un burn-out. »

abordant le sujet des doctorats italiens, Cecilia souligne l'inaccessibilité des postes, généralement assignés à l'avance**,** mais aussi la faiblesse des bourses octroyées qui dépassent rarement 850 euros par mois. Au sujet des salaires des professeurs universitaires, à son arrivée au Département de littérature comparée de l'Université de Montréal en 1991, où elle avait été engagée comme professeure adjointe, Silvestra recevait, selon elle, un salaire tout à fait décent qui lui permettait de vivre dignement avec son enfant. Dans les universités canadiennes et états-uniennes, la qualité serait également meilleure par rapport à l'Italie du fait que le travail y est plus apprécié et mieux reconnu au-delà même de la rémunération. En ce qui concerne le financement des activités intellectuelle et scientifique, les observations de Lella sont particulièrement intéressantes. Elle nuance le stéréotype selon lequel l'Italie serait avare sur ce plan, ce qui expliquerait la pauvreté de la recherche scientifique dans ce pays. En tant que titulaire d'un laboratoire à McGill, elle explique que le Québec permet à ses médecins d'exercer les deux professions, soit la médecine et la recherche, et donc d'obtenir un double salaire : un salaire de chercheur protégé par le gouvernement et un salaire payé par le Ministère de la santé. Or, en Italie,

> In realtà c'è, ci sono i furbi […], i grandi baroni, però lo usano […] per avere soldi e potere […] Io adesso [à Montréal] ho un laboratorio di ricerca con otto/dieci persone, ma io qui devo pagare tutto […]. Quando io sono partita dall'Italia, il mio direttore d'istituto aveva tutti gli specializzandi pagati dal governo, erano otto per anno […], c'aveva tre, quattro dottorati ricerca […] tutti pagati, tecnico pagato, al Gemelli […] ci davano gli animali praticamente gratis, c'avevamo la convenzione con la Sigma-Tao che ci dava tutti gli strumenti di ricerca, cioè rispetto a […] noi, che dobbiamo pagare con i fondi di ricerca, che dobbiamo chiedere noi. In Italia c'è un Eldorado, che però non veniva sfruttato, […] in Italia […] non è solo un discorso di fondi, è il discorso che […] non c'è voglia di utilizzare i fondi per far crescere le persone, per crescere la ricerca […], c'è sempre questa lamentela generale […] ma è un problema più di mentalità[642].

Ce ne serait donc pas le manque d'argent ni d'investissements qui pénaliserait la recherche en Italie, la responsabilité reviendrait plutôt à une mentalité « paresseuse » et à de mauvaises habitudes enracinées dans le temps, à une façon de concevoir l'activité intellectuelle comme une affaire de pouvoir et de prestige et non comme une opportunité de développement individuel et collectif. Le témoignage de Flavia rejoint cette analyse quand elle considère que son salaire à l'Université de

[642] "En réalité, il y a les intelligents […], mais les grands barons [en Italie, ce terme désigne les professeurs universitaires titulaires d'une chaire depuis longtemps et qui sont à la tête d'un centre de pouvoir et de népotisme] utilisent [ce système] […] pour obtenir de l'argent et du pouvoir […]. Moi maintenant [à Montréal] j'ai un laboratoire de recherche avec huit-dix personnes, mais ici je dois tout payer […]. Lorsque je suis partie de l'Italie, mon directeur d'institut avait tous ses résidents payés par le gouvernement, ils étaient huit par année […] il y avait trois-quatre doctorants […] tous rémunérés, techniciens rémunérés à l'hôpital Gemelli [à Rome] […]. Ils nous donnaient les animaux pratiquement gratuitement, nous avions une convention avec la Sigma-Tao qui nous donnait tous les instruments de recherche, c'est-à-dire, par rapport à […] nous [à Montréal] qui devons payer par les fonds de recherche que nous devons demander, en Italie, c'est l'Eldorado, qui toutefois n'a pas été exploité […]. En Italie […] ce n'est pas juste une question d'investissements, il y a le discours que […] il n'y a pas l'envie d'utiliser les fonds pour faire grandir les personnes, pour faire grandir la recherche […], il y a toujours cette plainte générale […] c'est un problème de mentalité. » Lella27, entr. cit. (00:17:05.5)

Montréal, où elle enseigne comme professeure adjointe à la Faculté de musique, est similaire à la rétribution d'une collègue française et probablement aussi comparable aux salaires italiens. La différence se situerait, pour elle, dans le système fiscal et social, parce qu'au Québec, ce que l'individu dépense en frais lui revient d'une certaine manière. Dans la société québécoise, tout fonctionne très bien et, chaque année, les salaires font l'objet d'une augmentation pour compenser l'inflation :

> Mi sono confrontata da poco con una collega francese al mio stesso livello, e dal punto di vista dello stipendio abbiamo in euro praticamente lo stesso stipendio e rispetto all'Italia penso sia più o meno lo stipendio di un associato, che può sembrare un buono stipendio, però le dico che per avere una vita dignitosa qui non è sufficiente […] e io non ho spese pazze […] ho un consumo alimentare abbastanza oculato e per tutto il resto sono quasi spese fisse […]. [Ma qui] tutto funziona benissimo, poi in qualche modo ci tornano indietro, perché la società funziona bene e quindi non è un peso pagare così tante tasse […]. Il mio stipendio quest'anno, se vuole glielo posso anche dire, è di 81.000 dollari annui, ma io credo che di fatto percepisco la metà […]. Poi c'è una cosa fantastica che ogni anno ci viene aumentato lo stipendio, quindi la scala non è bloccata e vuol dire comunque che la società, la società da punto di vista economico è ancora viva e questo è abbastanza incoraggiante…[643]

6.2.3. Glass ceiling et autres « châtiments »

> *Il est plus facile de désintégrer un atome qu'un préjugé.*
> (Albert Einstein)

J'aborderai cette section par une enquête assez récente dont les résultats ont été publiés dans *Le Rapport des Italiens dans le monde*[644] de la Fondation Migrantes de 2019 : « Donne italiane all'estero : pregiudizi di ieri e di oggi ». Cette recherche se fonde sur 17 entrevues structurées d'Italiennes de 35 à 50 ans, très scolarisées, qui ont émigré à l'étranger principalement en raison de leur travail. En général, ces femmes sont satisfaites de leur choix, bien que leur expérience présente parfois des éléments de vulnérabilité. Plus particulièrement, les difficultés se sont manifestées sous la forme de préjugés dont celles-ci ont fait l'objet dans la société de départ (en Italie) et dans le pays d'arrivée (pour la majorité en Europe). L'auteure, Carlotta Venturi, considère que, dans certains milieux, comme celui académique où

---

[643] « J'ai comparé récemment ma situation avec celle d'une collègue française de même niveau, et du point de vue du salaire nous avons pratiquement le même en euros et, par rapport à l'Italie, je pense qu'il s'agit plus ou moins du même salaire qu'un professeur adjoint, qui peut sembler un bon salaire, mais je vous assure qu'il ne suffit pas pour vivre décemment ici […] et je ne fais pas des dépenses folles […], ma consommation alimentaire est assez prudente et pour tout le reste il s'agit de dépenses fixes […]. [Mais ici], tout fonctionne très bien et d'une certaine manière, nous le récupérons, parce que la société marche bien et donc ce n'est pas un fardeau de payer autant d'impôts […]. Cette année mon salaire, si vous désirez [le savoir] je peux aussi vous le dire, s'élève à 81 000 dollars par année, mais je pense qu'en fait je reçois la moitié […]. Puis il y a une chose magnifique, c'est que chaque année notre salaire est augmenté, donc l'échelle n'est pas bloquée et cela signifie que la société d'un point de vue économique est encore vivante et c'est assez encourageant… » Flavia15, entr. cit. (00:41:53.2).

[644] Carlotta Venturi, « Le donne italiane all'estero : i pregiudizi di ieri e di oggi » *Rapporto italiani nel mondo 2019,* Fondazione Migrantes, p. 187-194. Sur les stéréotypes concernant les migrantes italiennes cultivées et qualifiées, voir aussi Mary Jo Bona, (1994) dans Altreitalie 60/2020, Centro Altreitalie Torino, p. 25.

la composante masculine est particulièrement élevée, les femmes se heurtent plus facilement aux préjugés à cause de leur appartenance de genre et ethnique. C'est ainsi qu'une formation de haut niveau peut *de facto* se transformer en désavantage. C'est notamment à partir des préjugés et de la discrimination qui souvent s'ensuit, que je vais analyser les expériences faites par mes interviewées en étudiant et en travaillant à Montréal[645]. Les difficultés rencontrées par ces femmes commencent dès l'entrée au Canada lorsqu'elles débarquent à Montréal, à la douane ou au bureau d'immigration de l'aéroport. Par exemple, il semble qu'une femme migrante qui voyage seule est souvent regardée avec suspicion par les fonctionnaires et les policiers. Leurs questions révèlent un manque de confiance à son égard, surtout lorsqu'elle est mariée : « Non siete una coppia ? », « Perché non viaggiate insieme ? », « Dov'è tuo marito ? », « Come mai sei da sola ? »[646]. Toutes ces citations sont des questions adressées à Agata à la douane lorsqu'elle arrive à l'aéroport Montréal-Trudeau. En revanche, pour son mari, la situation est différente :

> No, no, a mio marito no, […] inizialmente pensavo che mi venisse chiesto perché il mio visto è sotto il nome di mio marito […], però un'amica mi ha fatto cambiare idea […] è più infastidita di me da questi tipi di domande e l'ultima volta ha risposto che era vedova […] io ora purtroppo devo ammettere che probabilmente c'è questa concezione che la donna è ancora […] legata all'uomo […]. Credo che le situazioni stiano cambiando, perché […] conosciamo ragazze che lavorano e uomini che fanno i papà a casa[647].

Si le statut de femme seule suscite la perplexité encore de nos jours, il était d'autant plus dérangeant dans les décennies précédentes. Lella arrive à Montréal en 1998, à l'âge de 32 ans. Elle n'a ni conjoint ni enfant, est docteure et chercheuse invitée à l'Université McGill par son mentor pour continuer et approfondir ses recherches et terminer son doctorat. Le stéréotype selon lequel une femme de son âge devrait être mariée et déjà mère l'accompagne de son pays natal, l'Italie, à la terre d'accueil, Montréal, même dans le milieu académique. La secrétaire du Département de psychiatrie de McGill, par exemple, lui conseille de s'adresser à la banque de spermes, qui était juste à proximité de l'université, et sa collègue marocaine lui suggère un réseau pour trouver un mari. Du coté anglophone, dans le milieu juif par exemple, la réaction est assez similaire, bien que pour des raisons différentes, vu que dans ce

---

[645] Certains obstacles et préjugés caractérisant le parcours migratoire de mes interviewées ont déjà été abordés au chapitre 4, par exemple à la section 4.2.3, où je rapporte l'expérience professionnelle d'Agata, ou à la section 4.2.2, quand je fais mention du sentiment de culpabilité de Gabriella et des femmes dont les parents sont restés en Italie.

[646] « Vous n'êtes pas un couple ? » « Pourquoi ne voyagez-vous pas ensemble ? », « Où est ton mari ? », « Comment se fait-il que vous soyez seule ? », Agata31, 31.05.2016 (01:24:32.1), 37 ans, installée à Montréal en 2013.

[647] « Non, non, à mon mari non […]. Au début, je pensais qu'on me demandait [si je voyageais seule] parce que mon visa est sous le nom de mon mari […], mais une amie m'a fait changer d'avis […] elle est plus ennuyée que moi par ce type des questions et la dernière fois elle a répondu qu'elle était veuve […]. Je dois malheureusement admettre qu'il y a encore cette conception que la femme est toujours […] reliée à l'homme […]. Je crois que la situation est en train de changer, parce que […] nous connaissons des filles qui travaillent et les hommes qui font les papas à la maison. » Agata31, *Ibid.* (01:26:39.9).

milieu la tradition (faire un bon mariage, avoir une belle maison, etc.) constitue une règle qu'une femme ne peut transgresser. Est-ce qu'en voulant dénoncer un préjugé à l'égard des femmes non mariées, mon interviewée serait en train de reconduire un autre cliché au sujet des femmes juives conditionnées par la religion ? Quoi qu'il en soit, voici ce qu'en dit Lella :

> a 30 anni si aspetta che una donna si sposi, abbia già il primo figlio […] per cui quando io sono venuta qui ero una delle poche trentenni ancora single, non sposata… anche in Italia ero una delle poche donne che erano partite single, non sposata, senza figli, eccetera, per cui questa magari discriminazione più che a livello […] del rapporto professionale, lo sentivo più nel rapporto personale, insomma c'era un po' come un marchio « sei venuta qui single, non sposata ancora » […] per cui […] questa mia presenza di donna single senza figli non sposata che veniva qui in Québec per fare ricerca era visto come molto molto atipico, un po' *dérangeant* […]. Dal mondo anglofono […] le donne erano ancora un po' tradizionaliste, magari ci tengono al matrimonio, alla bella casa […], certe culture un po' juives […], però io ero la donna medico ricercatrice, trent'anni, non sposata, senza figli…[648]

En ce qui concerne l'appartenance ethnique, soit l'origine italienne, les préjugés abondent et presque toutes les femmes de mon groupe témoin ont dû apprendre à s'en défendre, à les contrebattre ou, au pire, à s'y habituer. Tantôt ce sont des questions bienveillantes, comme « danses-tu la *tarantella* ? » posée à Leonilde, piémontaise de souche, ou « sais-tu cuisiner la sauce tomate et les *polpette* ? » demandée à Gabriella, native d'Aoste, alors que la *tarantella* et les *polpette* sont tout à fait étrangères à la culture de l'Italie du nord ; d'autres fois, les commentaires sont plus offensants, par exemple lorsque l'italianité est associée à la mafia ou à certaines mauvaises attitudes comme le manque de respect des règles, être toujours en retard, ne pas trop aimer le travail. Parfois la manifestation des préjugés est carrément humiliante et insultante. L'épisode que me raconte Andrea illustre ce cas de figure :

> come italiana, commenti così un po' : « ah su voi e la mafia », pregiudizi : « per te la famiglia deve esser molto importante », stereotipi, mi è successo una sola volta e lì lavoravo nella comunità italiana, dove il direttore dell'ufficio a fianco era venuto a parlarmi per dirmi : « dite alle vostre donne di essere più pulite nelle *toilettes* », il che io ho detto : « sono *toilettes* pubbliche, come sa che sono le nostre donne ? » e lì ero proprio furiosa perché […] eravamo veramente nel pregiudizio grande grande come una casa, perché sono italiane sono sporche, era proprio quello[649].

---

[648] « À 30 ans, une femme est censée être mariée et avoir déjà son premier enfant […]. Donc lorsque je suis arrivée ici [à McGill], j'étais une de rares trentenaires encore célibataires, pas mariée […]. Même en Italie j'étais une des rares femmes à être parties seules, pas mariée, sans enfants, etcetera. Donc cette discrimination, plus qu'au niveau professionnel […], je la sentais dans les rapports personnels, en somme c'était un peu comme une tache "tu es arrivée ici seule, pas encore mariée" […]. Par conséquent […] cette présence d'une femme seule sans enfants, pas mariée, qui arrivait ici au Québec pour faire des recherches était interprétée comme très atypique, un peu dérangeante […]. Du coté anglophone […], les femmes étaient encore un peu traditionalistes, peut-être tiennent-elles au mariage, à la belle maison […], certaines cultures un peu juives […], mais j'étais la femme médecin chercheuse, trentenaire, pas mariée, sans enfants… » Lella27, 28.04.2016 (00:24:03.8), 50 ans, installée à Montréal en 1998.

[649] « En tant qu'Italienne, des commentaires tels que : "ah, vous et la mafia", les préjugés : "pour toi la famille doit être très importante", les stéréotypes, cela m'est arrivée une seule fois, je travaillais au sein de la communauté italienne, le directeur du bureau d'à côté était venu pour me dire : "dites à vos femmes qu'elles devraient être plus propres dans les toilettes", j'ai répondu : "ce sont des toilettes publiques, comment savez-vous qu'il s'agit de nos femmes ?" et à cette occasion j'étais

Même dans un lieu de travail multiethnique et international comme le Centre des langues de l'Université de Montréal, qui réunit des enseignants et étudiants provenant de partout dans le monde, la diversité, normalement bien accueillie et valorisée, peut devenir source de stéréotypes. C'est parfois désagréable, avoue Gabriella (responsable de cours d'italien, d'Innu, de grec moderne, de russe et de portugais), mais – précise-t-elle – c'est indéniable que la culture des origines influence la manière de travailler de chacun. Cependant, certains commentaires pourraient cacher des insinuations malveillantes et, dans certaines circonstances, devenir offensantes :

> « Sei italiana allora […] conosci le polpette, il sugo con le polpette ? », no, mai visto né mangiato in vita mia, cose di questo genere o anche cose un pochino più pesanti, sul modo di essere […] « Ah, allora non ti piace tanto lavorare oppure sei sempre in ritardo » oppure sul lavoro […] perché comunque lavorando in un centro linguistico […] siamo tutti di origini diverse. E ogni tanto capita anche di sentire, anche tra di noi : « Quella persona si è comportata in tal modo anche a livello professionale, è magari la sua cultura » […] è sempre un discorso che fa un po' paura, però è anche un po' vero […] che c'è una componente culturale nel modo in cui ognuno di noi lavora o si relaziona agli studenti. Certo che io magari, altri colleghi più latini, ci avviciniamo di più agli studenti, anche mettiamo una mano sulla spalla, il collega asiatico non lo fa […] però a volte bisogna fare sempre attenzione a questi discorsi, perché [mi dico] cosa vogliono insinuare ?[650]

Le milieu familial n'est pas soustrait aux préjugés, particulièrement là où le mariage est mixte. Dans la famille de Marta, par exemple, dont le mari est Américain, la diversité – soit les différentes appartenances, habitudes, cultures – peut parfois, surtout dans la vie quotidienne, causer des conflits, entraîner des discussions. Lorsque mon interviewée, par exemple, s'inquiète des vêtements de son fils qui, à son avis, n'est pas assez protégé du froid de l'hiver canadien, son mari attribue cette attitude à l'anxiété typique des mères italiennes. Si Marta ne s'identifie pas à cette figure, elle est cependant bien consciente que ses inquiétudes maternelles lui appartiennent et n'existeraient pas au Québec où la température hivernale est un contexte connu et expérimenté depuis toujours :

> avendo un marito americano, avendo conosciuto i suoi amici e la sua famiglia e vedendo come lo stereotipo italiano è visto, non mi riconosco minimamente nella madre apprensiva che cucina spaghetti e polpette, eccetera, quindi è facile ovviamente non riconoscersi nello stereotipo, ma nella vita di ogni giorno mi ritrovo magari a scontrarmi […] con mio marito, un certo modo di vedere le cose che effettivamente è diverso, che mio marito

---

vraiment fâchée parce que […] on était là dans le préjugé, grand comme une maison, puisque ces femmes sont italiennes, elles sont sales, c'était ça. », Andrea25, 15.04.2016 (00:31:57.1), 50 ans, installée à Montréal en 1995.

[650] « "Tu es Italienne donc […] tu connais les boulettes, la sauce avec les boulettes ?" non, jamais dans ma vie je ne les ai vues ni mangées. Des choses de ce genre ou même un peu plus lourdes, comme sur la façon d'être […] "Ah, donc tu n'aimes pas trop travailler ou tu es toujours en retard" ou sur le lieu de travail […] parce qu'en travaillant dans un centre linguistique […] nous sommes tous d'origines différentes. Et parfois il arrive aussi d'entendre, même parmi nous : "Cette personne s'est conduite ainsi même au niveau professionnel, c'est probablement [à cause de] sa culture" […] C'est un discours qui fait toujours peur, mais c'est aussi un peu vrai […] qu'il y a une composante culturelle dans la manière de travailler de chacun et de se comporter face aux étudiants. Certes, moi et peut-être d'autres collègues latins, nous sommes plus proches des étudiants, parfois on met une main sur l'épaule, le collègue asiatique ne le fait jamais […], mais parfois il faut faire attention à ces discours, parce que [je me le demande] qu'est-ce qu'ils sous-entendent ? », Gabriella3, 9.12.2015 (p. 32), 42 ans, installée à Montréal en 2000.

> tende a volte ad attribuire al fatto che sono italiana […] forse ritorno alla cosa dell'apprensione che io cerco di negare del tutto ma il fatto di dire « copriti di più » a mio figlio, questo apparentemente è una cosa tipicamente italiana, che […] in Québec sicuramente non si pone[651].

À part l'anxiété, un autre reproche que le mari de Marta lui fait, sur un ton à la fois moqueur et affectueux, tout en le liant à son italianité, est l'approximation, soit l'interprétation un peu anarchiste et libertaire des règles, comme l'improvisation en cuisine, la rédaction fantaisiste d'un formulaire, le mépris délibéré des limites, l'organisation à la dernière minute d'une sortie, etc. Marta déteste profondément cette attitude, assez répandue en Italie, et apprécie beaucoup le respect sévère des normes qui caractérise les Canadiens. Mais, parmi les stéréotypes relatifs à l'appartenance ethnique, il y a aussi la passion pour le débat (surtout en matière de questions politiques) et à ce sujet Marta hésite, puisqu'elle est divisée entre la condamnation et l'appréciation de cette attitude comme une manifestation de la créativité :

> la cosa che apprezzo molto in Canada e che invece appunto rifuggo dell'Italia è la questione dei compromessi a tutti i livelli e del non rispetto delle regole, quindi in Canada apprezzo moltissimo dalla fila che si fa per prendere l'autobus al rispetto puntiglioso delle regole per un formulario, mentre in Italia sono da sempre stata disturbata […] da un certo tipo di approssimazione, quindi restiamo nel livello degli stereotipi […] tendenzialmente c'è qualcosa magari di cui vengo accusata anche scherzando da mio marito su certe cose che a volte possono essere attribuite alla sfera dell'italianità […] nel fare magari le cose con più approssimazione, un'approssimazione che potrebbe anche rilevare dalla sfera artistica, quindi che potrebbe avere degli elementi positivi, dal modo di cucinare o dal modo di organizzare le uscite o ancora la passione per dibattere […] che potrebbe essere attribuito a una sfera […] che […] allo stesso tempo non rinnegherei completamente, ma mi fa abbastanza paura[652].

Les stéréotypes concernent souvent le statut même de migrant. Sonia, par exemple, me raconte un épisode qui la concerne directement, non pas en raison de ses origines italiennes ou comme femme, mais en tant qu'immigrée ignorant les règles coutumières du Québec. Dans ce témoignage, on saisit l'attitude xénophobe qui habite parfois les Québécois, surtout dans les petites villes moins confrontées que Montréal à la diversité ethnique :

---

[651] « puisque j'ai un mari américain et que j'ai connu ses amis et sa famille, j'ai pu vérifier comment fonctionne le stéréotype italien, par conséquent je ne me reconnais pas du tout dans la mère anxieuse qui cuisine des spaghetti et des boulettes, etc., donc il est évidemment facile de ne pas s'identifier à ce stéréotype, mais dans la vie quotidienne, il peut m'arriver de m'y heurter […] avec mon mari, une certaine façon de voir les choses qui est effectivement différente, que mon mari a tendance à attribuer parfois au fait que je suis Italienne […] peut-être que je reviens à l'anxiété que j'essaie de nier totalement, mais le fait de dire à mon fils "couvre-toi davantage", cela est apparemment une chose typiquement italienne qui […] n'existe sûrement pas au Québec »., Marta18, 2.03.2016 (01:39:46.9), 32 ans, installée à Montréal en 2014.

[652] « ce que j'apprécie beaucoup au Canada et qui me répugne en Italie, c'est la question des compromis à tous les niveaux et du manque de respect des règles, donc j'apprécie beaucoup au Canada la file que l'on fait pour attendre l'autobus, le respect minutieux des règles pour [remplir] un formulaire, tandis qu'en Italie, un certain type d'approximation m'a toujours dérangée […], donc si on reste dans les stéréotypes […] peut-être qu'il y a quelque chose qu'on me reproche, même par plaisanterie par mon mari sur certaines choses qui parfois révèle mon italianité […] par exemple, en faisant des choses avec approximation, une approximation qui pourrait même relever de la sphère artistique, qui pourrait donc avoir des éléments positifs, la façon de faire la cuisine ou la manière d'organiser les sorties ou encore la passion pour les débats […] qui pourrait être attribuée à une sphère […] qui […] en même temps je ne renierai pas complètement, mais cela me fait assez peur »., Marta18, *Ibid.* (01:43:39.3).

> magari [la xenofobia] c'era più a Sherbrooke, c'è più nelle aree più piccole […] una volta ero sull'autobus e non sapevo dove scendere, quindi ero in mezzo alla porta, stavo vicino alla porta, non mi volevo muovere, perché volevo stare accanto all'autista per […] dirgli « guardi, si ricordi che io devo scendere », quindi ero lì ferma e non volevo muovermi, « *hostie d'immigrante, tu vois pas que je peux pas passer là* »[653].

Au-delà des préjugés, les difficultés auxquelles mes interviewées ont été confrontées concernent souvent les normes, parfois non-codifiées mais bien enracinées dans le tissu social, qui règlent le milieu professionnel. Dans le monde académique, par exemple, bien que majoritaires les femmes sont pénalisées dans certaines circonstances sur les plans de la rétribution ou de l'avancement de la carrière. À propos de la différence de salaire des hommes et des femmes, cette dernière affecte presque tous les emplois au Canada et, en général, dans l'Amérique du Nord. Si on considère la situation au Québec, Denyse Baillargeon nous indique, dans sa *Brève histoire des femmes du Québec,* qu'« en 2007, les revenus moyens d'emploi des femmes (non diplômées), tous types d'emplois confondus (temps plein ou partiel), s'établissent à 76% de ceux des hommes » et que, en 2008, « les femmes qui détiennent un diplôme universitaire gagnent 86,5% du salaire des hommes dans la même situation[654] ». En effet, la loi adoptée en 1996 par le gouvernement québécois, à la suite des pressions de la Coalition pour l'équité salariale, n'a corrigé que partiellement cet écart, en raison, entre autres, d'une manière inégale de calculer les salaires, « en comparant, par exemple, les emplois féminins à des catégories d'emplois masculins parmi les moins payés[655] ».

Dans son témoignage, MariellaP, professeure titulaire d'anthropologie à l'Université de Montréal, exprime sa surprise lorsqu'au début de sa carrière, en 1998, elle découvre que les salaires des professeurs diffèrent selon le sexe et que même au niveau de la rétribution il faut négocier, alors qu'en Italie, il y aurait une équité salariale au moins dans le secteur public :

> questa è una scoperta che ho fatto qui e che mi ha scioccato, perché […] che un professore universitario guadagni meno se è donna io l'ho capito dopo qui, ho negoziato malissimo qui […] noi [in Italia] ce l'abbiamo l'equità salariale, per lo meno nella parte pubblica […] l'Università di Montreal per fortuna è un'università sindacalizzata, quindi i premi […] sono contenuti, ma in altri luoghi […] la disparità è enorme, [come] in Nord America, soprattutto negli Stati Uniti […] conosco certamente a McGill due o tre donne che non si son fatte mettere nel sacco dalla disparità, però io ero sconvolta che c'era la disparità e che quindi questa per me fu una sorpresa[656].

---

[653] « peut-être [la xénophobie] était plus répandue à Sherbrooke, il y en a davantage dans les zones plus petites […]. Une fois, j'étais dans l'autobus et je ne savais pas où descendre, donc j'étais au milieu de la porte, je restais près de la porte, je ne voulais pas bouger parce que je voulais rester près du chauffeur pour lui dire […] "rappelez-vous que je dois sortir", donc je restais là fermement et je ne voulais pas bouger, "*hostie d'immigrante, tu vois pax que je peux pas passer là*" », Sonia21, 14.03.2016 (01:43:39.1), 44 ans, installée à Montréal en 2010. Cette question, soit la xénophobie dans la société québécoise, sera mieux abordée à la section suivante concernant la perception de la société d'arrivée.

[654] Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec,* Montréal, Boréal, 2012, p. 224.

[655] *Ibid.*

[656] « C'est une découverte que j'ai faite et qui m'a choquée, parce que […] j'ai compris après qu'ici un professeur universitaire gagne moins si elle est une femme, par conséquent, j'ai très mal négocié ici […]. [En Italie] nous avons l'équité salariale, au moins dans le secteur public […] heureusement l'Université de Montréal est syndiquée, donc les primes […] sont modérées,

L'expérience de certaines de mes interviewées, comme Monte, Silvestra et Lella, professeures universitaires, débarquées à Montréal dans la même période, soit entre la fin des années 1990 et au début 2000, ressemble de près à celle de MariellaP. Même ces femmes, à leur arrivée, à Concordia, à l'Université de Montréal et à McGill respectivement où elles avaient été engagées, acceptent le salaire et les conditions de travail qu'on leur propose ou impose sans contrats, vu qu'elles ignorent la possibilité de négocier, apparemment étrangère au monde académique italien. Lella, par exemple, deux ans après son arrivée à Montréal, est employée comme professeure adjointe au Département de psychiatrie de McGill. Elle ne peut pas bénéficier du soutien d'un mentor, car le professeur qui l'a invitée à Montréal a déménagé en Floride ; elle est, par conséquent, seule, sans appui, conseil ou recommandation. Voici comment elle décrit ses débuts professionnels en les associant au statut du migrant qui n'a pas d'expérience et qui ignore les astuces pour se débrouiller parmi les nombreuses démarches bureaucratiques de l'université :

> forse anche questo è legato all'immigrazione, allora io mi sono trovata dopo appunto due anni che stavo qui a diventare professore per cui non avevo idea di cosa volesse dire fare il professore in Québec […], m'hanno dato un pezzo di carta, m'hanno detto : « tu sei professore adesso, puoi esercitare come medico, puoi chiedere fondi e costruisci la tua carriera », però non avevo negoziato, io non conoscevo la parola negoziare, per cui io non avevo negoziato la *startup* che sono dei fondi di ricerca di partenza, non avevo negoziato di avere un assistente con me, non avevo negoziato un laboratorio, non avevo negoziato niente perché non lo sapevo, nessuno me lo aveva detto […]. Non è così [in Italia] […] per cui in realtà mi son trovata con questo pezzo di carta a dover fare tutto da solo da sola, perché non sapevo ancora come si scrivesse un *grant*, come si domandassero dei fondi […], insomma, eh sì questa è stata una grossissima difficoltà, io ho passato i primi quattro anni a scrivere *grant* perché non l'ottenevo mai[657].

Comme on le constate, la question de la solitude revient inévitablement dans cette section à propos des obstacles et difficultés des premières années de la migration lorsque ces femmes ne sont pas encore intégrées dans le système social, culturel et professionnel québécois dont elles connaissent à peine les droits, les règles et les habitudes. Souvent, il arrive que cette « naïveté »,

---

mais ailleurs […] la disparité est énorme, [comme] en Amérique du Nord, surtout aux États-Unis […]. Je connais à McGill deux ou trois femmes qui ne sont pas tombées dans le panneau de la disparité, mais j'étais bouleversée par cette disparité, cela fut donc une surprise pour moi. » MariellaP19, 3.03.2016 (02:02:09.8), 72 ans, installée à Montréal en 1992/3.

[657] « Peut-être même cela est-t-il associé à la migration, alors je me suis retrouvée après deux ans en train de devenir professeure sans avoir aucune idée de ce que signifiait être professeur au Québec […]. Ils m'ont donné un bout de papier et m'ont dit : "maintenant tu es professeure, tu peux exercer comme médecin, tu peux demander des fonds et construire ta carrière", mais je n'avais pas négocié, je ne connaissais pas le mot « négocier », raison pour laquelle je n'avais pas négocié la *startup* qui lance des fonds de recherche, je n'avais pas négocié un assistant, je n'avais pas négocié un laboratoire, je n'avais rien négocié parce que je ne le savais pas, personne m'en avait informé […]. Ce n'est pas pareil [en Italie] […], raison pour laquelle je me suis retrouvée avec ce morceau de papier à devoir tout faire toute seule, parce que je ne savais même pas comment on écrit une subvention, comment on demande des fonds […], en somme, eh oui, ç'a représenté une très grande difficulté, j'ai passé les trois premières années à rédiger des demandes de subvention parce que je ne les obtenais jamais ! » Lella27, *entr. cit*. (00:07:16.0).

assez typique des nouveaux migrants, devienne un prétexte, voire une « opportunité », pour exploiter ces femmes, en les soumettant à des rythmes de travail pénibles. Monte, par exemple, 15 ans après son arrivée à Montréal et le début de sa carrière à Concordia, avoue qu'elle commence à peine à s'en remettre au moment où je la rencontre en décembre 2015. C'est l'hiver 2001, Monte a 38 ans ; elle est seule et la plus jeune des professeures de l'université. De plus, elle arrive dans un moment de gros changements internes de la structure universitaire. Toutes conditions pour lui imposer une charge supplémentaire de tâches administratives :

> Comincio un po' a riprendermi, però il periodo di *rattrapage* […] è stato duro, nel senso che i primi anni di lavoro qui a Concordia sono stati molto molto difficili per una serie di ragioni. Ero l'unica giovane professoressa, quindi l'unica giovane reclutata tra le docenti ed ero tra la vecchia guardia e la nuova guardia […]. Io mi sono ritrovata a dovermi sobbarcare tutta una serie di incarichi, non potendo evidentemente dire di no, e quindi a lavorare il triplo di quello che avrei dovuto lavorare. Sono stati anni molto molto difficili […], mi sono trovata anche molto sola[658].

L'histoire de Silvestra est similaire. Elle arrive à l'âge de 39 ans à Montréal en 1991, seule, avec sa fille de trois ans et demi. Elle commence tout de suite à travailler comme professeure adjointe au Département de littérature comparée à l'Université de Montréal. Elle ne se plaint pas de l'accueil, et même la salue, bien que, en racontant ses débuts, elle ne puisse éviter de remarquer certaines iniquités qui la concerne, comme une méconnaissance de l'ancienneté acquise pendant la période précédente ou l'inégalité du traitement qui lui est réservé en tant que femme. Comme Monte, Silvestra est grevée de tâches supplémentaires puisqu'on lui assigne des cours du soir sans tenir compte du fait qu'elle a une enfant (Zoey) et personne d'autre pour s'en occuper :

> L'accoglienza è buona […] [ma] mi avevano dato questi corsi serali che non erano un segno di grande considerazione e, tra l'altro, Zoey mi lasciava dei messaggi disperati sulla segreteria del dipartimento […]. Però eravamo vari nuovi colleghi a essere assunti allo stesso tempo, quindi c'era una bella solidarietà, una voglia di fare […] una piccola rivolta dei giovani contro quelli che erano lì da più tempo, quindi con un bisogno di creare più posto anche alle professoresse, perché all'inizio in Letteratura comparata c'erano solo due donne che si sentivano completamente negate, non apprezzate […]. Non mi hanno riconosciuto quasi niente di quello che avevo fatto prima (in Minnesota, in Italia, a Wesleyana o Connecticut), cioè ero stata *chargée des cours* per molti anni, ma mi han dato un anno…[659]

---

[658] « Je commence un peu à me reprendre, mais la période de rattrapage […] a été dure, dans le sens que les premières années de travail ici à Concordia ont été très difficiles pour maintes raisons. J'étais la seule jeune professeure, donc la seule jeune recrue parmi les professeurs, et j'étais entre l'ancienne et la nouvelle garde […]. Je me suis retrouvée à me charger de toute une série de tâches, sans évidemment pouvoir me nier, et donc à travailler le triple de ce que j'aurais dû travailler. Ça a été des années très difficiles […] j'étais aussi très seule. » Monte2, 7.12.2015 (00:08:05.7), 54 ans, installée à Montréal en 2001.

[659] « J'ai été bien accueillie […] [mais] on m'avait donné ces cours du soir, ce qui n'était pas une grande démonstration de considération et, entre autres, Zoey me laissait des messages désespérés sur le répondeur du département […]. Mais nous étions de nouveaux collègues employés au même moment, donc il y avait une belle complicité, une envie de faire […] une petite révolte des jeunes contre ceux qui étaient là depuis longtemps, donc poussés même par le désir de créer plus de place aussi aux professeures, parce qu'au début il y avait, en littérature comparée, seulement deux femmes qui se sentaient complètement rejetées, jamais appréciées […]. On ne m'a presque rien reconnu de tout ce que j'avais fait avant (au Minnesota,

Dans son témoignage, Silvestra n'admet pas le fait que cette iniquité puisse être associée à son origine italienne, mais reconnaît que le fait d'être une femme a probablement influencé son traitement : « [forse donna] credo che al mio ex marito gli abbiano riconosciuto più anni che a me […], ma lui era direttore di una casa editrice, quindi era un posto più prestigioso che *chargée des cours*, quindi forse avevano ragione[660] » .

En guise de conclusion, je retiens le témoignage de Lella et de son expérience à l'Université McGill où, malgré l'absence de mentor, la solitude, sa méconnaissance des normes internes et les difficultés des premières années d'« apprentissage », elle poursuit sa carrière et monte en grade grâce à ses capacités personnelles, son engagement et sa détermination. Le dynamisme caractérisant l'Amérique du Nord permet, selon elle, de gravir les échelons selon le principe de la méritocratie, du moins jusqu'au moment de parvenir au plafond de verre (*glass ceiling*). En effet, une série de préférences, d'avantages, de privilèges, cachés et invisibles, interdisent aux femmes d'atteindre le sommet de cette pyramide. Lella est professeure adjointe en 2001, devient professeure agrégée après sept ans et, en 2016, soit huit ans après ses collègues hommes de même niveau, elle obtient la permanence. Être femme et migrante serait, selon elle, à l'origine de cette iniquité. À ce propos, Lella me cite un article qui atteste qu'en moyenne les femmes enseignent cinq heures par semaine de plus que les hommes et qu'à McGill, elles ne représentent que 20% des professeurs titulaires, sans parler de la disparité salariale. Apparemment, il ne sert à rien de contester ces injustices ou de s'adresser au doyen ou au vice-doyen puisque les réponses sont toujours négatives et, parfois même, désagréables :

> Sono diventata *associate professor* nel 2008, e lì ho cominciato ad avere un po' l'emarginazione femminile come emigrante a scontrarmi in questa piramide, perché […] io sono appunto medico di PhD, con molte pubblicazioni, molti premi, e ho cominciato a vedere che i miei omologhi anche migranti uomini […] cominciavano a diventare direttore del centro di ricerca, direttore di dipartimento, avere posizioni apicali, *vicedean* e invece io no, continuavo a lavorare ma questi riconoscimenti appunto non arrivavano. Poi adesso sono stata messa in […] *tenure track* […], la *permanence* molto più tardi rispetto ai miei colleghi dello stesso livello, stessi anni […], e questo è un problema molto sentito comunque nell'accademia nordamericana in generale, c'è sempre questa discriminazione fra donne e uomini, le donne arrivano in *tenure* sempre più tardi…[661]

---

en Italie, au Connecticut), c'est-à-dire que j'avais été chargée des cours pendant de nombreuses années, mais on ne m'en a reconnu qu'une seule… » Silvestra17, 22.02.2016 (50:54.2), 64 ans, installée à Montréal en 1991.

[660] « [peut-être en tant que femme] je pense qu'on a reconnu à mon ex-mari plus d'années qu'à moi […], mais il était directeur d'une maison d'édition, donc c'était un poste plus prestigieux que chargée des cours, donc ils avaient peut-être raison », Silvestra17, entr. cit.

[661] « Je suis devenue professeure agrégée en 2008, et là j'ai commencé à souffrir un peu de la marginalisation féminine et en tant que migrante à me heurter à cette pyramide, parce que […] je suis médecin et j'ai un doctorat et beaucoup de publications, beaucoup de prix, et j'ai commencé à voir que mes homologues masculins et migrants […] commençaient à devenir directeur

Les difficultés que mes interviewées ont rencontrées pendant leur parcours migratoire ne se résument pas aux stéréotypes désagréables ni aux discriminations encourues dans la sphère professionnelle. Lorsqu'on est étranger dans un pays, d'autres formes de « châtiments » peuvent survenir. La maladie[662] en est un exemple assez emblématique, surtout au Québec où – comme l'a relaté Lara dans la section précédente – le système de santé est particulièrement déficient et où trouver un médecin de famille représente un défi parfois insurmontable. Il faut aussi souligner que les migrants sont souvent affectés par l'anxiété, l'angoisse, la dépression et une série de problèmes psychosomatiques, en raison du dépaysement initial et du stress que l'intégration dans un contexte à peine connu (ou tout à fait inconnu) peut engendrer. La psychanalyste et philosophe bulgare naturalisée française, Julia Kristeva, remarque dans ses mémoires que « les migrants sont très exposés [à l'angoisse du déracinement]. L'exil est une perte de repère, de l'identité, des troubles psychosomatiques peuvent s'ensuivre[663] » ; et que ses maux de gorge fréquents, rhinites, rhumes jusqu'à son hépatite virale ne sont probablement qu'une conséquence de son émigration. Mes interviewées se penchent rarement sur leurs expériences dans ce domaine ou se limitent le plus souvent à de brèves allusions, comme celles de Flavia et de Clara, la première à propos de son *burn out* provoqué par le travail excessif à l'université et la deuxième en évoquant son anorexie en rentrant en Italie après cinq années passées en Suisse où elle avait fait son doctorat et son post-doctorat. Clara raconte cette transition brutale de Genève à Bologne en essayant d'en minimiser les « amères » conséquences :

> C'était très amer, très amer, très amer. J'ai eu besoin de support psychologique très fort en Italie […]. C'était trop le choc entre la Suisse, où tout est relativement facile, où les gens me traitaient, mes amis et mes collègues, d'une façon très simple […] et l'Italie […]. C'est comme si un avion a atterri trop tôt après le décollage, ça [ne] marche pas, non, tu dois avoir un certain temps à une vitesse de croisière […]. Donc ç'a m'a coûté beaucoup de séances, oui, [elles] m'ont beaucoup aidée surtout parce que j'ai eu un principe [début] d'anorexie nerveuse […] qui probablement avait des bases dans des inquiétudes précédentes, je [ne] veux pas donner toute l'importance…[664]

Sonia, au contraire, n'hésite pas à me faire part d'une période de huit ans, de 1994 à 2002-2003, alors qu'elle a entre 22 et 30 ans, durant laquelle elle est passée de l'anorexie à la boulimie, en Italie, en Allemagne et enfin au Canada. Sa relation problématique avec la famille et l'opposition de cette dernière

---

d'un centre de recherche, directeur de département, obtenir des postes de haut niveau, vice-doyen, et moi non, je continuais à travailler, mais ces récompenses n'arrivaient pas. Puis maintenant, je suis […] titulaire […], la permanence bien plus tard que mes collègues du même niveau, mêmes années […], et c'est un problème très fréquent dans le monde académique nord-américain en général, il y a toujours eu cette discrimination entre femmes et hommes, les femmes deviennent titulaires toujours plus tard… » Lella27, entr. cit. (00:20:42.9).

[662] Sur l'état de santé des Italiennes en contexte de migration, voir Maddalena Tirabassi, « Migrazioni italiene e violenza sulle donne », Altreitalie 60/2020, Centro Altreitalie Torino, pp. 11-12 et 23-24.

[663] Julia Kristeva, *Je me voyage. Mémoires,* Paris, Fayard, 2016, p. 180.

[664] Clara20, première session 12.03.2016 (p. 15), 45 ans, installée à Montréal en 2005.

à son désir de partir auraient été à l'origine de son malaise que la migration n'aurait fait qu'aggraver. La difficulté d'adaptation pendant son premier séjour à Sherbrooke, en 2001, ainsi que l'histoire tourmentée de son doctorat ont contribué à exaspérer son état de santé, jusqu'à ce qu'une très forte crise l'oblige à se faire soigner et, par le fait même, mène sa famille à prendre conscience de son problème :

> per circa otto anni, da quando avevo 22 anni fino a quando ne avevo 30, be' ho sofferto di disturbi alimentari, ero prima anoressica e poi bulimica, ma siccome vivevo da sola a Firenze poi avevo iniziato a girare per il mondo, nessuno si era accorto mai di niente, perché si può camuffare molto bene, e poi però […] è venuto fuori purtroppo quando sono venuta qui per la prima volta in Canada, c'è stata una crisi molto forte, perché veramente era un casino adattarsi, c'era questa [la direttrice di tesi] che mi minacciava, lì c'è stata veramente una ricaduta pazzesca, infatti poi dal 2002 al 2003, quando sono rimasta a Firenze quell'anno era per curarmi, e lì sono rimasti tutti sotto shock perché nessuno se l'aspettava, è da quel momento che mi lasciano molto libera…[665]

Heureusement, Sonia jouissait de tous les avantages des étudiants québécois grâce au fait qu'elle avait déménagé au Canada depuis la France et qu'elle pouvait de plus s'appuyer sur une assurance privée en tant qu'étudiante internationale. En somme, à Sherbrooke, elle peut profiter des hôpitaux, des docteurs et des psychologues sans frais. Mais lorsque je lui demande de comparer les soins reçus au Québec et le soutien médical italien, elle rétorque que si au Québec on a l'argent et les instruments hypermodernes, on est moins compétent qu'en Italie. Toutefois, le vrai problème rencontré au Canada, autant qu'en Allemagne, était plutôt la maîtrise insuffisante de la langue seconde : en tant que migrant, on n'a jamais les mots appropriés pour exprimer son malaise, surtout lorsque celui-ci est de nature psychologique :

> poi probabilmente il fatto anche che non parlavo la mia lingua, cioè quando puoi parlare la tua lingua ti esprimi anche meglio, però la stessa cosa era in Germania, quando dovevo vedere i dottori […] perché anche lì soffrivo di bulimia, eh parlavo tedesco, però non è mai la stessa cosa quando ti puoi esprimere nella tua lingua...[666]

Le sentiment de culpabilité va clore cette liste de « doléances » puisqu'il occupe une place importante dans presque tous les témoignages, surtout la culpabilité d'avoir « abandonné » ses parents au moment du départ de l'Italie, de ne pas les accompagner ni les assister durant leur maladie ou le vieillissement. L'objet de la culpabilité est avant tout la mère : quand celle-ci est seule, veuve, sans d'autres enfants pour la soutenir ou lorsqu'elle tombe malade. J'ai déjà relaté la douleur de Gabriella

---

[665] « Pendant environ huit ans, depuis que j'avais 22 ans jusqu'à quand j'en ai eu 30, j'ai souffert de troubles alimentaires. Avant j'étais anorexique, puis boulimique, mais puisque je vivais seule à Florence, puis j'avais commencé à me promener dans le monde, personne ne s'en était aperçu, parce qu'on peut très bien le camoufler. Mais […] malheureusement le problème a éclaté lorsque je suis arrivée la première fois au Canada, il y a eu une crise très forte, parce que c'était vraiment difficile de s'adapter, il y avait cette [directrice de thèse] qui me menaçait, là il y a eu une chute vraiment folle, en effet puis, de 2002 à 2003, quand je suis restée à Florence cette année-là, c'était pour me soigner, et là tous étaient choqués parce que personne ne s'attendait à cela, c'est depuis ce moment qu'on m'a laissée beaucoup plus de liberté… », Sonia21, entr. cit. (00:46:36.8).

[666] « puis probablement le fait aussi de ne pas parler ma langue maternelle, car lorsqu'on peut parler sa langue on s'exprime mieux, mais la même chose est arrivée en Allemagne, quand je devais rencontrer les médecins […] parce que même là je souffrais de boulimie, je parlais l'allemand, mais ce n'est pas la même chose lorsqu'on peut s'exprimer dans sa propre langue… » Sonia21, *Ibid.*

face à la maladie et à la mort de sa mère, son sentiment d'impuissance du fait de ne plus savoir se débrouiller dans un pays, l'Italie, et une ville, Aoste, d'où elle était absente depuis longtemps. J'ai aussi raconté comment MariellaP et Francesca, toutes deux filles uniques, ont appris à réagir et à éviter que la culpabilité ne les submerge[667]. Mais il faudrait narrer aussi l'histoire de Lella, qui malgré ses nombreux allers-retours entre Montréal et Osimo (dans les Marches), est forcée la plupart du temps d'assister de loin à la souffrance de sa mère atteinte d'une tumeur au cerveau. Ses sœurs sont en Italie, mais Lella est la seule en tant que médecin à posséder les compétences pour gérer l'opération, la chimiothérapie, la radiothérapie, choisir le meilleur centre médical, le médecin plus qualifié, etc. C'est une responsabilité énorme, m'avoue-t-elle : lorsqu'on est à l'étranger et que cela arrive, c'est très lourd à porter pour tous, tant pour la personne éloignée que pour ceux qui vivent à côté du parent[668]. Plus rarement, la culpabilité concerne la figure masculine, comme dans l'histoire d'Emanuela, quand son père s'oppose catégoriquement à son projet de partir à l'étranger et que, malgré cette contrariété, elle part pour les États-Unis sans jamais retourner vivre en Italie[669]. D'autres fois, l'inquiétude liée à la famille devient la priorité parmi les soucis de mes interviewées, comme dans le cas de Maria, fille unique de parents qui vivent à Milan. L'époux de Maria est belge, les deux sont professeurs universitaires, lui à l'École de commerce, elle au Département de démographie de l'Université de Montréal. Ils ont deux enfants et passaient autrefois leurs vacances d'été à rendre visite aux deux familles, entre la Belgique et l'Italie, et pour participer à des colloques et rencontres universitaires européens. En outre, lorsqu'ils étaient encore jeunes, les parents de Maria voyageaient souvent, et deux, même trois fois par année, ils venaient à Montréal. Les rapports entre eux étaient donc assez intenses. Toutefois, depuis un certain temps, leurs visites se sont faites plus rares, d'un côté, au fur et à mesure qu'ils vieillissaient et, de l'autre, Maria et son mari étaient de plus en plus engagés dans leur travail. Le sentiment de culpabilité de mon interviewée est par conséquent très fort, aussi bien envers sa famille qu'envers son fils cadet qui, à la différence de l'aîné, risque de ne pas bien connaître ses grands-parents : « Mi sento in colpa, mi dispiace tantissimo, tantissimo […] nella mia testa ho sempre un po' l'idea che a un bel momento dovremo trovare una soluzione, perché non vorrei mai mettere i miei genitori in un ospizio […] perché io sono qui[670]. »

La culpabilité n'affecte pas seulement les filles qui partent à l'étranger, laissant la famille d'origine en Italie. Ce sentiment s'installe au sein même du couple « migratoire » lorsque, par exemple,

[667] Ces trois récits sont rapportés au chapitre 4, section 4.2.2.
[668] Lella27, entr. cit. (p. 4).
[669] Emanuela9, 22.01.2016, 61 ans, installée à Montréal en 1986 (son histoire est racontée au chapitre 4, section 4.2.2).
[670] « Je me sens coupable, je suis très très désolée […] dans ma tête, j'ai toujours l'idée qu'à un certain moment nous devrions trouver une solution, parce que je ne voudrais jamais mettre mes parents dans un hospice […] à cause du fait que je suis ici. » Maria26, 20.04.2016 (00:42:36.3), 40 ans, installée à Montréal en 2005.

un des deux membres (lui ou elle, peu importe) a eu l'opportunité de déménager, en a pris la décision et que l'autre l'a suivi par amour, mû par la conviction que c'était le bon choix à faire ou tout simplement par curiosité, pour vérifier si ailleurs on vit mieux qu'au pays natal, si les occasions de travail sont meilleures, si les études universitaires ouvrent des portes qui restent fermées en Italie. L'histoire de Mariposa est significative sur ce plan. Son fiancé l'a accompagnée à Montréal pour y rester un laps de temps déterminé de trois mois au maximum, profitant du fait que son contrat à l'Université de Pérouse n'avait pas été renouvelé. Le couple débarque à Montréal au mois de juin 2012. En septembre, Mariposa commence à enseigner l'italien au PICAI[671] et six mois plus tard, il obtient de son côté un permis de travail et son premier emploi. En 2016, à la date de l'entrevue, ils s'étaient entre-temps mariés et les deux avaient entamé un doctorat, Mariposa en histoire de l'art à l'Université de Montréal et son époux à l'Institut national de recherche scientifique (INRS) en physique optique où, apparemment, le Québec est un leader mondial aux côtés du Japon. Ils sont contents, le déménagement de l'Italie s'est avéré un bon choix pour les deux, mais la première année, la culpabilité tourmente Mariposa qui se sent seule responsable de ce départ[672]. Au contraire, dans le cas d'Agata, le sentiment de culpabilité habite plutôt son mari, puisque c'est pour le suivre qu'elle est partie le rejoindre à Montréal en 2013[673].

J'aimerais par contre clore cette section sur une note plus positive, avec les mots de Julia Kristeva qui, après avoir remarqué les conséquences douloureuses, voire psychosomatiques, de l'exil, conclut :

> Mais le dépaysement engendre aussi, et heureusement, la recherche […]. L'exil se transforme, non pas en une intégration, mais en une sollicitation à récréer sans fin le donné et l'acquis […]. Vous osez penser à partir de ce lieu en mouvement que vous êtes devenu. Vous osez innover. Peut-être découvrir[674].

[671] Patronato italo-canadese per l'Assistenza agli immigrati est un organisme né en 1969, à Montréal, avec pour but d'assister les migrants italiens pendant leur parcours d'intégration au Québec. Depuis les années 70, le PICAI s'est tourné presque exclusivement vers l'enseignement de la langue italienne aux adultes et aux enfants.
[672] Mariposa8, 21.01.2016, 36 ans, installée à Montréal en 2012.
[673] Agata31, 31.05.2016, 37 ans, installée à Montréal en 2013. Le parcours migratoire et professionnel de cette femme est raconté au chapitre 4, section 4.2.3.
[674] Julia Kristeva, *Op. cit.,* p. 180.

6.3. Perception de la société d'arrivée

> *L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie*.
> (Simone Weil, *L'enracinement*)

Dans la présente section, je reviens sur certains thèmes qui ont déjà été abordés dans les pages précédentes, notamment sur le plan historiographique et sur des sujets comme la politique migratoire canadienne et québécoise, les évènements marquants de l'histoire de l'Italie et du Québec entre 1990 et 2016 et les premières impressions de mes interviewées au moment de leur arrivée à Montréal. Le multiculturalisme, l'interculturalisme et toute une série de questions strictement associées à la société et à la politique québécoises, comme les deux référendums, le nationalisme et les instances souverainistes, seront ici examinés à la lumière des opinions et réflexions de mes interviewées, tandis que leurs réactions à la loi 101 ont été déjà rapportées dans la section consacrée à la question linguistique[675]. Le sentiment que ces femmes ont de leur intégration au Québec, particulièrement dans la société montréalaise, conclura le présente chapitre.

6.3.1. Face au multiculturalisme, au souverainisme et à l'attitude des Québécois.e.s

Comme je l'ai exposé précédemment, à quelques rares exceptions près[676], mes interviewées ne séparent pas le multiculturalisme de l'interculturalisme et utilisent les deux concepts comme s'ils étaient interchangeables, sans donc en avoir une idée précise. Cette observation s'applique surtout aux femmes les plus jeunes qui viennent d'arriver à Montréal ou dont la formation et les intérêts intellectuels concernent des domaines tout à fait différents. Elles parlent du multiculturalisme, le plus souvent, pour définir Montréal en tant que ville favorisant la cohabitation paisible de diverses ethnies, origines, langues,

[675] Voir chapitre 5, section 5.1.2.
[676] À ce sujet, voir l'extrait de l'entrevue de Denise24 au chapitre 4, section 4.1.3.

cultures. Cette caractéristique génère la plupart des fois dans l'esprit de mes interviewées une attitude positive et bienveillante, voire une admiration profonde envers la société québécoise et, en général, canadienne, surtout lorsque celle-ci est comparée à l'Italie et à une certaine mentalité xénophobe, pour ne pas dire raciste, qui s'y retrouve. Les témoignages de Viva, Clara, Leonilde, cités dans les pages précédentes[677], vont dans ce sens. Il en est de même pour Silvestra lorsqu'elle s'attarde à la composition « anthropologique » de la société montréalaise et du monde nord-américain, plus précisément du Minnesota et du Connecticut, où elle a habité et travaillé, et du Tennessee, où habitent les grands parents de sa fille Zoey. Silvestra me raconte que dans les états du Tennessee et du Minnesota, il est difficile d'avoir une vie sociale normale : chacun vit chez soi, on se déplace en voiture pour les achats au centre commercial, on reçoit rarement de la visite, même les grands parents de Zoey n'invitaient personne à la maison. Silvestra a quitté les États-Unis « con un marito però senza amici » (« avec un mari mais sans amis »), une situation qu'elle juge bizarre étant donné qu'elle y est restée neuf ans. Dès qu'elle débarque à Montréal, la ville lui semble très accueillante. En se promenant, elle entend parler toutes les langues du monde, alors que dans le Minnesota l'homogénéité était la norme, les gens étant tous américains, blancs, d'origine allemande ou suédoise. Elle déclare : « era il Nolte », en faisant probablement allusion à l'historien allemand Ernst Nolte, au centre d'une vaste polémique suscitée par son révisionnisme historiographique. Au contraire, à Montréal, malgré le mur qui parfois s'élève entre les personnes (uniquement par autodéfense selon Silvestra), il est plus facile de créer des liens. Grâce aussi à la proximité de la culture européenne, un Italien (comme, à mon avis, n'importe quel migrant de n'importe quel pays) peut vivre en conservant ses habitudes et ses mœurs. Elle conclut : « ti puoi creare forse la tua isola […] puoi ricreare dei modi che conosci, che ti sono familiari, anche se sei in America[678] ». Dans ce témoignage, le mot « isola » (île) retient notre attention. Au Canada et à Montréal, les migrants pourraient ainsi bâtir leur monde, recréer les conditions de vie antérieures, se nourrir comme à la maison, trouver les mêmes produits dans des petits magasins ethniques, en évitant de la sorte les grands centres commerciaux anonymes, et se lier d'amitié avec ses semblables par la langue, l'origine et la culture. Faut-il comprendre que le multiculturalisme canadien aide les migrants en réduisant les inévitables aspérités que représente un milieu étranger, tout en encourageant leur isolement dans des mondes homogènes strictement séparés les uns des autres comme des ghettos ? Cette lecture renforcerait la thèse selon laquelle le multiculturalisme évite l'assimilation mais ne favorise pas l'intégration, propose la

[677] Les témoignages de Leonilde32, de Viva5 et de Clara sont cités respectivement au chapitre 4, section 4.1.1 et dans le chapitre présent à la section 5.1.1.
[678] « on peut se créer sa propre île […] on peut se recréer des mondes qu'on connaît, qui sont familiers, même si on est en Amérique », Silvestra17, 22.02.2016 (20:36.9), 64 ans, installée à Montréal en 1991.

tolérance mais ne développe pas l'appartenance voire multiplie les solitudes[679]. Cependant, si je m'en tiens aux entrevues de la plupart de mes interviewées, je remarque que celles-ci témoignent du fait que leur rencontre avec la variété offerte par Montréal en tant que ville multiethnique et multiculturelle a été plutôt fructueuse alors que les contacts de ces femmes avec la communauté italienne restent rares. Leurs vies se déroulent le plus souvent ailleurs que dans les quartiers italiens. Le passage dans le quartier de la Petite Italie, par exemple, se fait rare et se limite aux achats dans certains magasins qui offrent des produits typiquement italiens. En revanche, elles expérimentent la diversité au quotidien et à tous les niveaux, que ce soit en participant aux manifestations culturelles multiethniques de la ville (spectacles, festivals, expositions, etc.), en fréquentant des gens de pays, d'origines, de langues, de mentalités variées ou en adoptant différentes habitudes comme l'organisation de leur temps, leur manière de cuisiner, leur travail ou leur vie familiale. La diversité les habite, elles se l'ont appropriée, sans pourtant oublier leur matrice italienne. On dirait plutôt que ces femmes sont en train d'élaborer de nouvelles traditions, en réinterprétant les anciennes et en produisant une forme de métissage qui s'exprime à partir de la matérialité de leur vie. La maison d'Andrea est le lieu privilégié pour des rencontres entre amis, notamment des migrants de première et deuxième générations, provenant de différentes régions du monde. La partie la plus intéressante de son témoignage concerne les grandes fêtes et la cuisine qu'elle fait à ces occasions : « Io ho una cucina molto varia […] la cucina cinese indiana araba sono molto presenti nella mia cucina, però posso fare il pane in casa, posso fare la pizza, a Natale ho introdotto il panettone fatto in casa, c'è stato un periodo in cui facevo la passata di pomodoro…[680] » Toutefois, elle ajoute :

> Le abitudini son cambiate, ma Natale rimane importante e rimane importante la Befana che ho completamente introdotto, ci sono tutti gli amici che aspettano […] il regalo lo faccio alla Befana, ma è un gemellaggio tra la Befana e la *Galette* francese e quindi facciamo tutte e due le cose insieme […]. In casa mia esiste la festa dell'anno nuovo a settembre, che forse i bizantini festeggiavano, ma me la sono inventata perché per me l'anno nuovo è dopo questo grande taglio dell'estate, allora c'è questa grande festa, poi c'è Natale, poi c'è la Befana […] e poi c'è l'anno cinese perché comunque è il mio percorso, io ho fatto anche la Cina, quindi […] c'è questo rituale di trovarsi insieme, di cucinare insieme…[681]

---

[679] Neil Bissoondath, *Le Marché des illusions. La méprise du multiculturalisme*, [référence complète – enlever le titre anglais]1995 (*Selling illusions. The Cult of Multiculturalism in Canada*, 1994).

[680] « Je fais une cuisine variée […], les cuisines chinoise, indienne, arabe sont très présentes dans ma cuisine, mais je peux faire le pain à la maison, je peux faire la pizza ; à Noël j'ai introduit le *panettone* fait maison, il y a eu une période où je préparais la sauce tomate… » Andrea25, 15.042016 (00:21:20.8), 50 ans, installée à Montréal en 1995.

[681] « Les habitudes ont changé, mais Noël reste important, comme l'Épiphanie que j'ai complètement introduite, il y a tous les amis qui l'attendent […] je fais les cadeaux le jour de l'Épiphanie, toutefois il s'agit d'un jumelage entre l'Épiphanie et la *Galette* française, donc on fête les deux ensemble […]. Chez moi, il y a la fête du nouvel an en septembre, que les Byzantins peut-être célébraient, mais je l'ai inventée parce que pour moi le nouvel an commence après cette grande césure de l'été, alors il y a cette grande fête, puis il y a Noël, puis l'Épiphanie […] et puis il y a le Nouvel An chinois parce que c'est aussi mon parcours, j'ai aussi résidé en Chine, donc […] il y a ce rituel de se retrouver tous ensemble, de cuisiner ensemble… » Andrea25, *Ibid.*

Concernant la politique québécoise, la majorité de mes interviewées y font allusion en s'attardant surtout aux événements qui les ont touchées de près, comme l'adoption de la loi 101, lorsqu'elles ont des enfants en âge scolaire, ou les deux référendums, si elles sont déjà installées à Montréal à ce moment-là. Mais, parmi tous les thèmes couverts, ce sont le nationalisme et les tendances indépendantistes du Québec qui ressortent le plus souvent de leurs témoignages. En général, les opinions sur ce sujet sont négatives. Néanmoins, certaines interviewées ont tenté d'étudier ce phénomène. Au lieu de se limiter à une critique stéréotypée, elles l'ont abordé par le biais de leur expérience italienne et des instruments conceptuels qui leur appartiennent en tant que professionnelles, intellectuelles et universitaires. Lella, par exemple, médecin, psychiatre et professeure d'université, souligne la difficulté de définir le Québec, dont la réalité lui paraît très complexe, étant donné la présence de trois composantes importantes qui ne communiquent que très peu entre elles, à savoir le Québec anglophone, le Québec francophone et le Québec allophone ou « multiculturel ». Elle souligne aussi le fait que dans la province québécoise, il y aurait au moins deux tendances principales, l'une progressiste et l'autre conservatrice. Cette dernière, par exemple, se retrouve dans le système des soins de santé, principalement dans les soins insuffisants offerts pour traiter les maladies mentales ou la vieillesse, qu'on préfère selon elle gérer par l'euthanasie plutôt que par l'assistance domiciliaire. En revanche, la politique québécoise se montrerait très avancée dans d'autres secteurs comme celui de l'accueil des migrants qui s'avère fantastique « perché comunque c'è un'immigrazione […] pianificata, intelligente, insomma avanzata[682] ». Au sujet du nationalisme, Lella estime que ce n'est pas un dessein politique ni économique, mais plutôt un problème de nature psychologique concernant un peuple, celui des Québécois francophones en quête d'identité :

> il nazionalismo secondo me è appunto un problema psicologico, questo paese […] non si è mai identificato, questo popolo quebecchese francofono […] non ha mai avuto dei confini, non ha mai avuto un'entità, un'identità, per cui [per] loro il sovranismo in realtà è la ricerca di un'identità, lo vedo […] un problema legato alla psicologia dell'immigrazione più che una vera idea politica, economica. [Nel] quebecchese vero c'è questa grande ricerca di origini, di definizione che poi si concretizza [nel desiderio di indipendenza][683]

Yole partage cette opinion. Après avoir exprimé, en tant que mère d'un enfant d'âge scolaire, son désaccord au sujet de la Loi 101[684], elle interprète la politique souverainiste du Québec comme une

---

[682] « parce qu'il y a une immigration […] planifiée, intelligente, en somme avancée », Lella27, 28.04.2016 (00:07:38.3), 50 ans, installée à Montréal en 1999.

[683] « Le nationalisme, à mon avis, est un problème psychologique, ce pays […] ne s'est jamais identifié, ce peuple francophone québécois […] n'a jamais eu de frontières, n'a jamais eu une entité, une identité, par conséquent le souverainisme est pour eux la quête d'une identité, je le vois […] [comme] un problème lié à la psychologie de la migration plus qu'une idée vraiment politique, économique. (Chez) le véritable Québécois il y a cette grande recherche des origines, de définitions qui se manifeste [dans le désir d'indépendance] », *Ibid.,* Lella27, 28.04.2016 (00:10:31.2).

[684] Chapitre 5, section 5.1.2.

volonté de rédemption après des siècles de soumission de la part du peuple québécois. Elle précise cependant qu'il s'agit là d'un sujet tabou difficilement abordable avec les Québécois.e.s. Cet argument est partagé par un grand nombre de mes interviewées, même celles qui, comme Isabelle, comptent beaucoup de Québécois « de souche » parmi leurs amis : « Je pense qu'on a des amis, parmi les amis québécois, qui sont souverainistes, mais on [ne] s'aventure pas dans les discussions politiques, simplement parce qu'on peut être amis, c'est comme dans les religions, politique et religion sont deux choses que des fois il faut être assez raisonnable pour [ne] pas aborder, c'est tout[685] ».

Parmi les 32 témoignages que j'ai recueillis, certains se révèlent particulièrement intéressants lorsqu'on aborde la question du nationalisme québécois, surtout quand les interviewées sont originaires de régions italiennes qui ont également connu dans le passé ou connaissent encore aujourd'hui un mouvement politique d'indépendance vis-à-vis du gouvernement central. En effet, de la fin de la Seconde Guerre mondiale aux années soixante, le Parlement italien octroie une certaine autonomie (mais non pas l'indépendance) à cinq régions[686]. Celles-ci, tout en demeurant italiennes, jouissent d'un statut spécial qui leur permet de légiférer librement dans certains domaines, comme la langue, le système scolaire, l'administration, etc. Le Val d'Aoste en est un exemple et Gabriella, dont j'ai déjà évoqué le témoignage au sujet de la Loi 101, provient de cette région [687]. Cette dernière, dont le grand-père était personnellement impliqué dans le mouvement autonomiste valdotain, respecte le mouvement indépendantiste québécois et l'a même étudié en profondeur pour mieux le comprendre. Elle s'en inquiète, cependant, puisque, selon elle, autonomie et ouverture ne peuvent pas cohabiter. Elle ajoute que la séparation de la province québécoise du Canada n'est ni réaliste ni faisable, qu'en outre, elle ne répond pas aux aspirations de la majorité des Québécois.e.s et qu'en poursuivant cet objectif, on risque de perdre de vue d'autres priorités incontournables.

Comme je l'ai déjà mentionné dans le précédent chapitre, un mouvement politique de tendance indépendantiste, la *Lega*, s'est formée au nord de la péninsule italienne au début des années quatre-vingt-dix[688]. Plusieurs de mes interviewées font inévitablement allusion à celle-ci lorsqu'elles commentent le mouvement souverainiste au Québec et se positionnent par rapport à lui. À ce propos, l'histoire de Lara est particulièrement intéressante. En 2012, après avoir résidé trois ans à Montréal et ses études terminées, elle déménage à Vancouver : « Ero stufa del Québec, non riuscivo a capire questa battaglia che loro facevano, questa cultura francese da preservare, con questa lingua da preservare, insomma […] una volta

[685] Isabella29, 18.05.2016 (01:03:10.3), 50 ans, installée à Montréal en 1999.
[686] Il s'agit de la Sicile, du Frioul, de la Sardaigne, du Val d'Aoste et du Trentin.
[687] Sur ce sujet, voir le récit de Gabriella au chapitre 5 à la section 5.1.2.
[688] Chapitre 4, section 4.1.1.

finiti gli studi ho detto "basta, me ne vado, non ce la faccio più"[689]. » Mais, après deux ans, elle revient à Montréal. Vancouver lui est apparue comme une ville où l'individualisme est plus accentué qu'au Québec ; il en résulte qu'il est plus difficile de s'y faire des amis. Entre-temps, elle a médité sur cette question de la préservation de la culture et de la langue française qui l'avait éloignée du Québec et sa position s'en est trouvée assouplie : « stando fuori […] questa volontà di preservare la lingua francese, cosa che prima non capivo, l'ho capita […], ho detto […] se non fanno così gli anglofoni prima di imparare un'altra lingua ci mettono 20 anni ![690] »

Par contre, en abordant la question du séparatisme, Lara s'en dissocie catégoriquement car certains discours fondés sur le « nous » et sur la « race » lui rappellent les mots d'ordre de la *Lega Nord* italienne. Cette référence revient dans le témoignage de MariellaP. Lorsqu'elle s'installe à Montréal, en 1992-1993, le mouvement de la *Lega Nord* s'institutionnalise en parti politique à part entière. La réaction de MariellaP est double. D'un côté, elle est terrorisée car elle entend résonner, dans les mots du premier ministre du Québec (Jacques Parizeau), l'écho du discours des leaders de la Lega en Italie, ce pays qu'elle vient de quitter. Pour une première (et unique) fois, elle se demande si elle a fait le bon choix en venant ici et si le Québec peut devenir son lieu de résidence. D'un autre côté, elle développera, pendant les années qui suivront, une profonde compréhension du mouvement indépendantiste québécois, notamment à la suite d'un épisode décisif de son parcours :

> Io non dimenticherò mai un giorno in cui […] c'era Cornel West, quindi il filosofo nero, a McGill, e Derrida che arrivava da Parigi e stava all'UQAM. Allora capii, in quel momento, la peculiarità, ma non solo del Québec, ma della città di Montréal […], ho cominciato a capire le logiche, le ragioni, questa resistenza pazzesca e lì ho cominciato a rispettare seppur non condividendo assolutamente nessun elemento diciamo della sovranità, dell'indipendenza […] [Oggi] io […] difendo il francese, difendo questa cultura, […] difendo la possibilità che esiste una Marie Chouinard o che esiste un Robert Lepage[691].

De toutes mes interviewées, Emanuela est la seule à avoir voté aux deux référendums demandant aux Québécois de se prononcer sur la souveraineté de leur province. Malgré les nombreux engagements

---

[689] « J'en avais marre du Québec, je ne réussissais pas à comprendre cette bataille qu'ils [les Québécois] menaient, cette culture française à préserver, cette langue à préserver, en somme […] une fois que j'ai terminé les études, j'ai dit "*basta*, je m'en vais, je n'en peux plus". » Lara4, première session, 18.12.2015 (00:36:46.5), 33 ans, installée à Montréal en 2009.

[690] « en demeurant ailleurs […] cette volonté de préserver la langue française qu'avant je ne comprenais pas, je l'ai comprise […], j'ai dit […] s'ils ne le font pas, il faudra 20 ans pour que les anglophones apprennent une autre langue ! » Lara4, *Ibid.,* (00:50:36.5).

[691] « Je n'oublierai jamais le jour où […] il y avait Cornel Wels, donc le philosophe noir, à McGill, et Derrida qui venait de Paris et était à l'UQAM. J'ai compris à ce moment-là la spécificité non seulement du Québec, mais de la ville de Montréal […]. J'ai commencé à comprendre la logique, les raisons, cette résistance folle que j'ai appris à respecter bien que je ne partageais absolument aucun élément de la souveraineté, de l'indépendance […]. [Aujourd'hui], je […] défends le français, je défends cette culture […], je défends la possibilité qu'existe une Marie Chouinard ou un Robert Lepage. » MariellaP19, 3.03.2016 (01:02:43.4), 72 ans, installée à Montréal en 1992/3.

qu'elle avait à cette époque-là, comme la préparation de sa titularisation à l'université ou la charge familiale avec ses deux enfants, elle avait demandé et obtenu la citoyenneté pour pouvoir principalement exprimer son vote contraire à cette option. Sa position était et reste très critique envers le mouvement indépendantiste : le mot « immigré », tel qu'utilisé dans les discours politiques, éveillait ses soupçons, parce que, pour elle, « un immigrato [che] diventa cittadino è *ex aequo citizen e* non si distingue più, se no non funziona la società[692] ». De plus, à ses yeux, l'indépendance crée plus de problèmes qu'elle n'en résout et, bien qu'une culture ne puisse être emprisonnée, ça ne vaut pas la peine de créer d'autres conflits dans un monde qui en est déjà rempli.

Ces témoignages représentent assez bien l'opinion de la plupart de mes interviewées qui estiment que la langue et la culture française sont à défendre, mais que l'indépendance de la province est à proscrire. Toutefois, certaines, comme Clara et Viva, prennent leur distance face à cette position et portent un regard bienveillant sur le désir d'autonomie des Québécois : « ces ressortissants des colonies francophones », comme les désigne Clara. Selon elle, entre le mouvement indépendantiste du Québec et la *Lega Nord*, il n'y aurait aucune similitude**,** vu que le premier est tolérant alors que la deuxième est discriminante en valorisant l'exclusion et la division : « Là [au Québec] c'est la question [de] mettre en valeur sa spécificité, mais tout en étant super inclusif […]. En Italie, la Ligue Nord était seulement [pour] se séparer, un peu discriminatoire, voilà, et là [au Québec] je [ne] vois pas cette couleur[693]. » Viva, quant à elle, est née à Palerme, en Sicile, la première région italienne à avoir obtenu un statut spécial en 1946, à la suite du référendum qui fit de cette monarchie une république. Son appartenance à un monde où les tendances séparatistes sont, de nos jours, encore vivaces, pourrait avoir prédisposé cette dernière à une approche plus compréhensive et respectueuse de l'idée nationaliste du Québec.

En effet, Viva partage avec Clara une sympathie pour la volonté séparatiste de la province dont les mobiles ne sont pas, selon elle, exclusifs et se limitent à revendiquer une différence avant tout linguistique avec le reste du Canada, alors que du côté de la Ligue du Nord, « l'idée de séparation […] était une idée opportuniste pour riches ignorants et qu'il fallait […] la bannir pour ces raisons[694] ». D'après elle, le Québec aurait à sa disposition plusieurs atouts justifiant sa volonté de se séparer du Canada. Tout d'abord, sa culture est dominante dans le pays puisque la musique, le théâtre, le cinéma et la littérature québécoise ont profondément marqué la production canadienne. De plus, les ressources

[692] « un immigré [qui] devient citoyen est un citoyen tout court et il ne se distingue plus, sinon la société ne fonctionne pas », Emanuela9, 22.01.2016 (00:47:24.8), 61 ans, installée à Montréal en 1986.
[693] « Là c'est la question [de] mettre en valeur sa spécificité, mais tout en étant super inclusif […]. En Italie, la Lega Nord était seulement [pour] se séparer, un peu discriminatoire, voilà, et là je [ne] vois pas cette couleur. » Clara20, 12.03.2016 (p. 36), 46 ans, installée à Montréal en 2005.
[694] Viva5, première session 22.12.2015 (p. 19), 42 ans, installée à Montréal en 1998.

naturelles abondantes autant que le développement plus récent du secteur tertiaire (dont l'électronique et l'informatique) font de cette province une région économique qui pourrait devenir indépendante à part entière. Enfin, il y aurait, au Québec, « cet idéal d'ouverture, de nouveau monde, de résistance culturelle à l'hégémonie américaine », sans compter « l'affranchissement de ce désastre que l'église catholique avait produit[695] ». Viva conclut en riant qu'elle a « encore une perception du nationalisme et du séparatisme au Québec comme quelque chose qui peut être intelligent, joli et socialement acceptable » et que « donc, dans l'ensemble, oui, [elle est] plutôt sympathique[696] ». Ces mots sont tirés de sa première entrevue, en décembre 2015, lorsqu'elle était enceinte. La deuxième fois que je la rencontre, dix jours après le premier anniversaire de sa fille Maia[697], Viva confirme son approche bienveillante envers le nationalisme québécois, tout en avouant, du même souffle, que son attitude générale envers le Québec a changé et qu'elle choisirait désormais un autre milieu où voir grandir sa fille, de préférence en Europe. En effet, selon elle, certains traits typiques de la province, comme une utilisation désastreuse de la langue française parlée par les Québécois, le climat impitoyable, une bureaucratie lourde, une certaine fermeture d'esprit et, parfois, la rigidité du système social ont sensiblement affecté son enthousiasme initial. Elle conclut, cette seconde entrevue ainsi : « in questo momento credo di ritrovarmi nella condizione abbastanza corrente delle persone che dicono : "ah, sì, sto qua, però appena posso me ne vado!"[698] ».

Je conclurai cette section de la thèse en essayant de répondre à la question initiale, à savoir si la défense de l'identité québécoise ne pourrait contenir une nuance de xénophobie, c'est-à-dire une attitude méfiante de la part des Québécois d'origine envers ceux qui ne partagent pas cette appartenance. Je citerai encore une fois les témoignages les plus représentatifs à ce sujet, ceux de Denise, Lella et Leonilde sans négliger, pour autant, les vicissitudes rencontrées par mes autres interviewées et évoquées précédemment dans les chapitres précédents[699]. Denise, par exemple, contrairement à ce qu'exprime Viva lors de notre seconde rencontre, définit le Québec comme le meilleur des mondes possibles où faire grandir ses deux enfants. Mais, lorsqu'elle raconte son expérience comme doctorante à l'UQAM, elle juge très sévèrement la tendance indépendantiste qui règne dans cette université. Au Département de théâtre, ce seraient les Québécois de souche, plus précisément ceux issus la Révolution tranquille, qui domineraient, interdisant toute carrière aux personnes qui ne partagent pas cette histoire ou la même appartenance. Malgré son excellence dans ses études doctorales et les prix prestigieux qu'elle a reçus pour sa recherche, personne,

---

[695] Viva5, *Ibid.* (1:08:38.2).
[696] Viva5, *Ibid.* (p. 21).
[697] Je me suis attardée aux différences qui ont marqué ces deux entrevues dans ce même chapitre, section 5.1.2.
[698] « en ce moment je pense être dans la condition assez courante des personnes qui disent : "ah, oui, je suis ici, mais dès qu'il sera possible, je m'en vais !" » Viva5, deuxième session, 31.05.2017 (p. 33).
[699] Agata31, chapitre 4, section 4.2.3, chapitre 5, section 5.2.3.

même pas sa directrice, ne lui a offert la chance de présenter sa thèse dans un séminaire ou d'enseigner un cours. Ces « baby-boomers » craignent que des étrangers, des migrants, prennent le relais, ou pire, les écrasent. L'accent italien de Denise trahit son identité, son appartenance à une autre culture et, comme la couleur de la peau pour d'autres groupes ethniques, suffit pour la discriminer selon une dynamique du « t'es pas chez toi, t'es pas chez nous[700] ». Elle conclut amèrement que « nell'ambiente artistico [quando hai] un accento senti subito un freddo[701] ».

L'expérience de Lella va dans le même sens, même s'il s'agit d'un secteur différent. Entre 2001 et 2006, elle travaille comme psychiatre à l'hôpital Pinel, situé « nel posto più sperduto di Montréal, verso l'est, dove ci sono solo giacimenti di raffinerie ed è un ospedale per malati mentali che hanno commesso un crimine[702] ». C'est une expérience difficile, non pas tant à cause des patients, mais surtout à cause du milieu entièrement franco-québécois qui, en tant que tel, lui est hostile : « era un ambiente estremamente quebecchese, c'erano solo impiegati quebecchesi, medici quebecchesi […], quebecchese francofono, per cui estremamente ostile, dicevano : "chez nous on fait comme ça, chez nous…" […] evidente [che] quando dici "chez nous" già crei una distanza […], per cui puri e duri da questo punto di vista[703] ». Toutefois, contrairement à Denise, ce n'était pas une question d'accent, parce qu'au Québec Lella n'a jamais eu de problèmes de nature linguistique, mais plutôt un préjugé envers elle en tant que migrante[704].

Ce sentiment d'exclusion, généré par la conscience d'être seule et différente dans un milieu homogène en termes d'origine, de langue et de mentalité, est aussi vécu par Leonilde à un certain moment de son parcours migratoire. Dès son retour à Montréal, en 2012, elle s'inscrit dans un centre sportif, très proche de chez elle. Celui-ci est fréquenté presque uniquement par des Québécois francophones ou, plus rarement, par quelques Français installés au Québec depuis longtemps, désormais bien intégrés et ayant même adopté l'accent typiquement québécois. Leonilde représente donc un cas assez exceptionnel, son accent est clairement italien et son nom est difficile à prononcer. Ce n'est qu'après trois ans de fréquentation assidue du même cours, deux fois par semaine, dix mois par année, auprès des mêmes

[700] Denise24, première session, 14.04.2016 (p. 10), 54 ans, installée à Montréal en 1985.
[701] « dans le milieu artistique [lorsque vous avez] un accent, vous ressentez immédiatement un froid », Denise24, *Ibid*.
[702] « dans la zone la plus perdue de Montréal, à l'est, là où il n'y a que des raffineries et c'est un hôpital pour malades mentaux qui ont commis un crime », Lella27, 28.04.2016 (00:07:07.5), 50 ans, installée à Montréal en 1999.
[703] « C'était un milieu extrêmement québécois, il y avait seulement des employés québécois, des médecins québécois, […] des québécois francophones, par conséquent c'était extrêmement hostile, ils disaient : "*chez nous on fait comme ça, chez nous…*" […], c'est évident que lorsqu'on dit "*chez nous*" on crée déjà une distance […], donc [ils étaient] purs et durs de ce point de vue. » Lella27, *Ibidem* (00:11:43.9).

personnes et du même professeur, que les gens commencent à l'appeler par son nom. Elle était, jusqu'alors – et l'est encore parfois – la « petite Italienne ».

6.3.2. Sentiment d'intégration et dernières considérations

L'épisode que je viens de raconter concernant Leonilde illustre assez bien le temps exigé, parfois très long, pour que s'accomplisse le processus d'intégration dans un pays autre que celui d'origine et, en particulier, au Québec. En général, toutes les vicissitudes rapportées dans ce chapitre évoquent plus ou moins directement les efforts que mes interviewées ont dû fournir et démontrer depuis leur installation à Montréal afin de bien s'insérer dans la société d'accueil : de la recherche d'un appartement à l'apprentissage d'une deuxième ou troisième langue, de la construction d'un réseau d'amitiés à l'adaptation à une façon différente d'étudier et de travailler, etc. À quelques exceptions près, et malgré les moments de découragement et de fatigue que ce processus a exigé d'elles, ces femmes se considèrent bien intégrées dans leur nouveau milieu. Les défis sont surmontés, le français appris, le quartier choisi, les amis connus, le travail ou les études entrepris. Parfois, six mois se sont révélés suffisants pour que l'intégration soit complétée, d'autres fois le temps a été plus long, certaines concessions se sont avérées nécessaires de la part des unes et des autres, de celles qui ont immigré au Québec comme de ceux qui y sont nés. Il s'agit d'un parcours où les deux groupes sont impliqués, qu'il s'agisse de celui qui arrive ou celui qui accueille, et il se résume à une attitude de tolérance réciproque, une condition qui toutefois n'existe pas toujours ni facilement. Selon les témoignages de mes interviewées et la littérature citée dans mon exposé historiographique[705], les tendances souverainistes, la défense de l'identité québécoise, autrement dit le concept du « chez nous », auraient presque toujours limité, parfois ralenti, plus rarement entravé ce processus, comme le révèlent, par exemple, les réseaux d'amitiés de mes témoins, où souvent les Québécois francophones font figures d'absents.

Des 32 témoignages, c'est Viva qui s'aventure le plus profondément dans l'analyse de son parcours de migration et d'intégration, et de sa perception de ce parcours, dont elle identifie trois étapes. Elle s'installe à Montréal pendant l'hiver 1998, durant ces journées bouleversantes de la célèbre tempête de glace, et cette première phase de son installation se révèle enthousiasmante. En riant, elle la décrit ainsi :

> C'était super marrant parce que tu marchais à pied partout, il [n'] y avait pas de moyens de transport, tu te mettais à patiner sur la glace là où il n'y avait pas normalement de patinoire… L'université était fermée, donc c'était les vacances, enfin bon, c'était vraiment très rigolo et puis j'habitais à côté de Radio-Canada et d'un hôpital, donc mon secteur avait été préservé, l'électricité fonctionnait toujours, alors voilà…

[705] Chapitre 1, section 1.1.1, Chapitre 5, section 4, section 4.1.3.

Elle précise que cet épisode

> est un peu à l'image de mes premières années qui ont été vraiment animées d'un enthousiasme de découverte et de… détails dépaysants, parce qu'il n'y a pas grande chose qui fait se ressembler la société d'ici à la société que je venais de laisser, donc plein d'éléments dépaysants, mais tous les uns […] plus intéressants et stimulants que les autres[706].

Cette première étape prend fin après quatre années, alors que Viva travaille très fort à sa recherche doctorale et vit une belle histoire d'amour : « j'étais contente de vivre ici, c'était vraiment chez moi sans l'ombre d'un doute[707] ». À mesure qu'approche la fin de ses études, des ombres commencent à apparaître au tableau. L'enthousiasme de la nouveauté s'affaiblit, le recours quotidien à une deuxième langue l'épuise, l'adaptation continue devient exténuante et une forme de distanciation s'impose. Il s'agit, apparemment, du contrecoup de l'immigration, du moins d'après les lettres envoyées par le bureau de l'Université de Montréal aux étudiants internationaux afin qu'ils ne se découragent pas. Viva raconte que

> ça été le moment où j'ai dû me faire à l'idée qu'il s'agissait un peu en fait d'un état d'immigration, parce que… je voyais que ça me provoquait de la fatigue d'adaptation, dans une conversation même tout à fait familiale, même sous les couvertures dans le lit, de devoir finalement faire référence à, je donne un exemple, un dessin animé que tu regardais durant ton enfance, de te rendre compte qu'il faut que tu le décrives en entier pour que l'autre personne comprenne de quel dessin animé tu parles parce le titre en italien et en français du dessin animé japonais n'est pas du tout le même, ouf, au bout d'un moment en effet ça use et… j'ai commencé à considérer que c'était long, d'être toujours en processus d'adaptation, d'ajustement, d'explication des différences[708].

La tâche monumentale que représente la thèse et ses préoccupations pour sa mère vieillissant seule en Italie compliquent les choses et accroissent les efforts à fournir dans ce processus d'adaptation. Toutefois, avec la fin de son doctorat, la désillusion s'atténue et Viva peut dire avec une certaine fierté que

> tout s'est enchaîné de manière assez impeccable, je veux dire, j'ai fini mon doctorat, j'ai eu un poste de professeur temporaire, mais tout de même de professeur en Suisse, j'ai décidé spontanément de revenir au Canada pour une bourse très généreuse de recherche postdoctorale… alors peut-être qu'il [n'] y avait plus beaucoup de place aux regrets et aux fatigues… [enfin] en 2009, je suis devenue encore plus enracinée que je ne l'étais déjà, puisque avec un poste…[709]

En 2009, en effet, Viva obtient un poste comme professeure de théorie du cinéma à l'UQAM dont elle devient définitivement titulaire à partir de 2011. L'histoire de cette femme ressemble à celle de beaucoup de mes interviewées qui, après des efforts considérables, ont enfin atteint leur but, en s'intégrant dans la

[706] Viva5, première session, entr. cit. (0:08:28.3).
[707] Viva5, première session, *Ibid.* (0:08:28.3).
[708] Viva5, *Ibid.* (0:23:16.6).
[709] Viva5, *Ibid.* (0:40:22.6).

société, en formant une famille ou en occupant l'emploi auquel elles aspiraient. Au fond, conclut Viva, sur un ton mi-sérieux, mi-facétieux : « c'est facile d'être intégré ici, on rentre seulement quand le pays veut que tu rentres et que tu es éduqué, que t'as déjà de l'argent et que tu parles déjà toutes les langues ![710] »

[710] Viva5, *Ibid.* (1:17:58.5).

Chapitre 6 – Femmes, féminisme et choix de vie en situation de migration

Vous voudriez tout voir d'une femme,
Cela autant que puisse se faire.
Vous ne voyez pas que cela vous est impossible.
(Marguerite Duras, *La maladie de la mort*)

Il est nécessaire, à ce stade-ci de la réflexion, de s'attarder aux questions les plus fondamentales de ma recherche : la signification de cette migration au féminin, l'attitude de ces Italiennes face à la condition des femmes et au féminisme, en Italie comme au Québec, les choix existentiels que cette expérience migratoire a exigés d'elles en tant que femmes et intellectuelles, dans leur vie privée et publique, et les changements éventuels qui en ont découlés sur le plan identitaire, religieux et idéologique. Le phénomène qui se trouve au cœur de ma recherche ne peut en effet se comprendre sans tenir compte des rapports entre ces migrantes et le féminisme québécois ou sans aborder la question délicate du sentiment d'appartenance, qu'il soit à la terre d'origine et/ou au pays d'accueil. Une autre question cruciale concerne la relation complexe entre le sexe féminin et la morale catholique, vu que la plupart de ces femmes ont reçu une éducation religieuse pendant leur enfance et adolescence dans leur terre natale. Ces questions ont été abordées de manières différentes et à maintes reprises pendant les trente dernières années, mais ne sont pas pour autant résolues. Puisque la plupart de ces thèmes – soit la condition des femmes, le féminisme, l'identité et le catholicisme – ont déjà été abordés par le biais de la littérature existante dans les chapitres précédents[711], je les examinerai ici davantage en ayant recours aux entrevues que j'ai réalisées. L'historiographie n'occupera qu'une place limitée dans ce chapitre et je ne m'y appuierai que lorsqu'elle se révèlera nécessaire à l'interprétation des expériences et des opinions de mes interviewées.

[711] Plus précisément, j'ai fait allusion à la situation des femmes monoparentales en Italie et au Québec dans le chapitre quatre (sections 4.1.2 et 4.1.3) et aux normes pénalisant les femmes sur les plans de la rétribution et de l'avancement dans la carrière et le milieu professionnel au chapitre cinq (section 5.2.3).

6.1. Être femme : un destin à poursuivre ?

6.1.1. Condition des femmes et féminisme entre Italie et Québec

> *En réalité, l'histoire des femmes ne fait pas qu'ajouter à notre compréhension du passé ; elle est indispensable pour l'appréhender sous toutes ses facettes et dans toute sa complexité.*
> (Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*)

Lorsque mes interviewées sont interrogées au sujet de leur perception de la condition des femmes dans les deux pays, elles expriment, généralement, un jugement très sévère envers la mentalité, la culture et l'attitude institutionnelle de l'Italie et beaucoup moins envers le Québec, où, selon elles, les femmes seraient plus respectées, leurs droits difficilement bafoués et leur vie facilitée grâce à une série de mesures sociales concernant la maternité, la santé, le travail, le harcèlement sexuel, etc. Toutefois, certaines interviewées n'hésitent pas à dénoncer des problèmes au sein de la société québécoise et révèlent des aspects de la vie des femmes difficilement perceptibles à première vue. Ce n'est en effet pas pour rien que les commentaires les plus acerbes sont énoncés par des femmes qui demeurent au Québec depuis dix ans ou plus.

On ne peut aborder la condition féminine et l'histoire du mouvement féministe au Québec sans consulter la *Brève histoire des femmes au Québec* de Denyse Baillargeon, publiée en 2012. Je me pencherai ici sur le dernier chapitre, soit les mesures sociales adoptées pendant les années 1990-2016 qui ont touché de près mes interviewées en les encourageant parfois, comme on le verra par la suite, à faire des choix qu'elles avaient auparavant soigneusement évité d'affronter lorsqu'elles demeuraient en Italie, comme le mariage et la maternité.

Depuis 1990, la montée du néolibéralisme et le retour au libre marché partout dans le monde, et en particulier en Amérique du Nord, implique le démantèlement progressif de l'État Providence, mais

> le Québec se démarque néanmoins de ses voisins, la question nationale mettant un frein à une diminution trop marquée du soutien étatique à la population et donnant même lieu à l'adoption de nouvelles mesures sociales dont les femmes sont les principales bénéficiaires[712].

[712] Denyse Baillargeon, *Op. cit.,* p. 215.

Le gouvernement québécois adopte ainsi en 1999 la Loi sur l'équité salariale**.** Comme nous l'avons noté au chapitre précédent[713], le plein effet de cette loi se fait encore attendre et elle ne donne pas pour autant aux femmes accès aux postes de pouvoir. Baillargeon indique, en ce sens, que

> pour faire valoir leurs capacités à diriger, celles-ci [les femmes employées dans les hautes sphères dirigeantes] doivent emprunter des attitudes et des comportements qui les rapprochent de leurs collègues masculins, sans pour autant abandonner toute prétention à la féminité, ce qui pourrait leur être reproché, et tout en composant avec la difficile conciliation travail-famille[714].

Une deuxième caractéristique de cette période est, d'une part, l'augmentation des naissances hors mariage et des avortements et, d'autre part, la diminution de la nuptialité ainsi que de la natalité. Afin de compenser et limiter ce dernier phénomène, la pratique des sages-femmes, appuyée par les revendications du mouvement féministe, est légalisée en 1999. Dans un sens assez similaire, le Québec adopta, en 2010, la Loi sur les activités cliniques et de recherche en matière de procréation assistée, qui permet aux couples infertiles de profiter gratuitement des nouvelles technologies de reproduction.

Deux autres mesures qui s'avèrent fondamentales pour comprendre certains choix existentiels de mes interviewées sont la réforme des services de garde adoptée en 1997 et le Régime québécois d'assurance parentale de 2006. Le programme des CPE (Centres de la petite enfance) permet de placer les enfants en garderie pour cinq dollars par jour – montant augmenté à 7 dollars depuis 2004, par le gouvernement libéral de Jean Charest, qu'il s'agisse de garderies privées ou publiques. La deuxième réforme concerne le congé parental qui, depuis 2006, selon le choix personnel des parents, peut être plus ou moins long, plus ou moins payé, et partagé d'un commun accord entre eux. Malgré certaines limites et le fait que ces politiques « poursuivent des objectifs qui s'apparentent tout autant au modèle néolibéral d'incitation au travail[715] », ces dernières contribuent à la hausse du taux de fécondité en encourageant les femmes à procréer. Un dernier programme adopté depuis 1997 est celui de la défiscalisation des pensions alimentaires élargies aux enfants, une mesure qui ne bénéficie, en fin de compte, qu'aux étudiantes et qui, autour des années 2010, n'est plus déduite des prêts et des bourses auxquelles ces jeunes femmes ont accès[716]. Est-ce que cette mesure expliquerait pourquoi des interviewées qui sont au doctorat pensent qu'au Québec on peut mettre au monde un enfant sans renoncer aux études ? Les expériences et les réflexions des femmes interrogées dans le cadre de ma recherche permettent d'apporter des réponses à cette question et d'explorer d'autres sujets connexes.

---

[713] Voir le chapitre 5, section 5.2.3.
[714] Denyse Baillargeon, *Op. cit.,* p. 228.
[715] *Ibid.,* p. 233.
[716] *Ibid.,* p. 234.

Au sujet de l'égalité des sexes dans les rapports homme-femme au Québec et d'une culture machiste en Italie, Isabelle avance que la condition de la femme dans les deux pays n'est pas comparable. Bien qu'il existe encore un certain sexisme dans la province canadienne, par exemple sur les lieux de travail, la femme ferait très rarement l'objet de commentaires désagréables tandis qu'en Italie cette attitude représenterait presqu'une habitude :

> En Italie, encore maintenant, il faut plaire, si on plait c'est mieux, on a plus de chances d'avoir le travail, je dis pas que ç'allait pas aussi ici [à Montréal], mais là-bas [en Italie] c'est vraiment institutionnalisé, c'est comme ça […]. Là je parle de Rome, je sais pas au Nord de l'Italie, peut-être un peu moins mais…[717]

À ce sujet, les exemples cités par mes interviewées sont nombreux et concernent plus souvent la vie quotidienne, comme l'invitation à prendre une bière ou certains épisodes touchant l'assistance médicale. Ylenia, la plus jeune de mes interviewées, 24 ans, relate : « qui [à Montréal] è quasi inconcepibile uscire con un ragazzo […] che […] offra la birra alla ragazza […], perché una *Québécoise* si arrabbierebbe tantissimo e ovviamente non lo accetterebbe[718] ». Elle ajoute, cependant, que cette parité à tout prix relèverait d'une attitude mentale peu flexible et d'un manque d'affection dans les relations sentimentales qui, au contraire, serait très présent en Europe.

Parfois, ces femmes célèbrent pleinement la condition féminine dans la province canadienne et sa métropole. Luisa, 33 ans, installé à Montréal en 2014, croit notamment que la femme est au cœur de la société, que les institutions québécoises la « portano in palmo di mano » (expression idiomatique italienne presque intraduisible en français : l'exaltent, la soutiennent pleinement) et qu'on a créé en sa faveur de multiples associations : centres pour l'emploi, numéros de téléphone accessibles 24/24, prises en charge médicales, etc. Elle raconte sa propre expérience :

> Come donna si sta veramente bene [in Québec] […]. Ho avuto alcuni problemi di salute, io mi sono presentata alla CNC con la mia carta malattia, ho fatto presente che se dovevo fare una piccola terapia […], ero sola, non c'era mia mamma […], mi hanno mandato a casa quello che loro chiamano il travailleur social. Una signora è venuta, mi metteva a letto, mi faceva da mangiare, addirittura ci sono delle sorte di strutture […] di convalescenza, un po' fuori Montreal verso Laurier Dorion, soltanto femminili […] C'è un trattamento che non ho mai sperimentato prima ecco, che poi era un problema di salute abbastanza minimo[719].

---

[717] Isabelle29, 18.05.2016 (01:21:28.8), 49 ans, installée à Montréal en 1994.

[718] Ylenia14, installé à Montréal depuis deux semaines : « ici [à Montréal] il est presque inconcevable de sortir avec un garçon […] qui […] offre une bière à la fille […], parce qu'une *Québécoise* se fâcherait beaucoup et naturellement n'accepterait pas », 3.02.2016 (00:59:31.9).. Avant de s'installer à Montréal en 2016, Ylenia avait habité dans cette ville pendant six mois en 2014, bénéficiant du programme d'échange universitaire Erasmus.

[719] Luisa11, 33 ans, installée à Montréal en 2014 : « Comme femme on vit vraiment bien [au Québec] […]. J'ai eu certains problèmes de santé, je me suis présentée à la CNC avec ma carte maladie, je les ai informés que je devais faire une simple thérapie […], que j'étais seule, qu'il n'y avait pas ma mère […]. On m'a amenée chez moi […] celui qu'on appelle le travailleur social. Une femme venait chez moi, me mettait au lit, cuisinait pour moi. Il y a aussi des structures […] de

En conclusion, Luisa avoue que ses expériences en matière d'assistance médicale ont été plus négatives en Italie. Beaucoup d'autres interviewées partagent la même opinion et, bien qu'en termes moins élogieux, racontent l'appui qu'elles ont reçu, en tant que femmes, des institutions québécoises. Il en est ainsi notamment pour Sonia**,** soignée pour anorexie à Sherbrooke pendant son doctorat, ou pour Agata qui travaille dans le milieu médical et vétérinaire[720]. Cette dernière loue la province de Québec et l'ensemble de l'Amérique du Nord en ce que, selon elle, une femme peut y fonder une famille sans pour autant renoncer à sa carrière :

> Quello che io ho visto qui sia in ambiente medico che veterinario, le donne non han dovuto rinunciare a niente, han potuto fare la loro famiglia e la loro carriera e sono comunque rispettate, anzi sono doppiamente rispettate e considerate dai colleghi maschi. Non ha importanza di che sesso tu sia, che nazionalità tu abbia, [di] che religione tu sia, non gliene frega niente a nessuno, cioè si valutano le tue qualità, le tue capacità, io ho visto questo, è affascinante[721].

Le témoignage de Marta confirme l'opinion positive d'Agata et de d'autres sur les services offerts aux femmes par le Québec. Cette interviewée est professeure agrégée au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal, où elle étudie les phénomènes de type sériel et l'entrelacement entre la complexité narrative et les pratiques de réception. Son témoignage est particulièrement intéressant puisqu'il concerne autant la condition des femmes que leur représentation dans les médias de trois pays : l'Italie, le Québec et la France, puisqu'elle fut doctorante à Paris. Elle est donc en mesure de comparer trois réalités distinctes. De cette comparaison, l'Italie apparaît comme le pays le moins favorable aux droits des femmes :

> [In Québec] c'è molta più parità apparente […] che in Italia, forse, in cui […] per i retaggi culturali e religiosi forse c'è più […] ancora un'idea della donna molto più subordinata a quella dell'uomo. Quindi qui [a Montréal] non ho mai sentito questo problema, anche in Francia non ho sentito questo problema, essere donna […] anche essere madre […]. In Italia per tante piccole cose sicuramente ci sono ancora dei limiti, ci sono ancora delle frontiere da abbattere in tutti i sensi, nel senso famigliare, nel senso della rappresentazione nei media […] e nei diritti poi sociali e civili essenzialmente, penso che si senta stando da qui molto di più la differenza dall'Italia […] per esempio della maternità, gli asili e queste cose qui sono fondamentali per definire il ruolo della donna. Quindi […], almeno nella mia esperienza, è stato molto più facile ottenerli, valersene rispetto all'Italia[722].

---

convalescence, un peu hors de Montréal vers Laurier-Dorion, seulement pour les femmes […]. C'est un traitement que je n'avais jamais expérimenté auparavant, de plus il s'agissait d'un problème de santé assez petit. », 25.01.2016 (35:56.8)..

[720] Voir le chapitre 5, section 5.2.3.

[721] Agata31, 37 ans, installée à Montréal en 2013 : « Ce que j'ai vu ici dans le milieu médical et vétérinaire, les femmes n'ont dû renoncer à rien, elles ont pu faire leur famille et leur carrière et être respectées, voire elles sont deux fois plus respectées et prises en considération par leurs collègues masculins. Ce n'est pas important de savoir à quel sexe tu appartiens, quelle est ta nationalité, de quelle religion tu es, tout cela n'importe à personne, on apprécie tes qualités, tes capacités, j'ai vu tout cela, c'est fascinant. » 31.05.2016 (01:20:11.0).

[722] Marta18, 32 ans, installée à Montréal en 2014 : « [Au Québec], apparemment il y a beaucoup plus d'égalité […] qu'en Italie où […], en raison des héritages culturels et religieux peut-être, il y a […] encore l'idée de la femme beaucoup plus soumise à l'homme. Donc ici [à Montréal], je n'ai jamais souffert de ce problème, comme en France aussi, où je n'ai jamais souffert de ce problème d'être femme […] ou d'être mère […]. En Italie, pour plusieurs petites choses, il y a des limites, il y

Toutefois, en abordant le thème de la représentation de la femme dans les séries télévisées, Marta concède que, excepté dans certaines émissions de niche, les stéréotypes liés à la figure féminine, comme la prostituée, l'épouse, la mère, la fiancée fidèle, etc., abondent autant dans les médias italiens que nord-américains. Cela serait, selon elle, un signe manifeste que le rôle de la femme n'a pas beaucoup évolué dans la société contemporaine et que la culture et les mentalités restent souvent attachées aux modèles traditionnels. Comme Marta, d'autres interviewées font appel pendant leurs entretiens à leur formation intellectuelle et professionnelle afin d'interpréter, entre autres, les choix et les comportements des Québécoises dans la société. Denise, par exemple, considère que les femmes ont plus de chances de se réaliser et d'accomplir leur carrière professionnelle au Québec puisqu'elles y sont maîtres de leur destin et jouissent de droits qui sont, en Italie, généralement bafoués. Cependant, en tant que psychothérapeute, elle pense que l'attitude de ces femmes révèle un problème de nature psychologique :

> Da un punto di vista sessuale e psicologico qui, in questa società [in Québec], c'è un problema. Ti parlo da psicoterapeuta non da sociologa […]. Io vedo le mie amiche nelle coppie, le donne quebecchesi tengono i conti e ogni cosa deve essere [sovrintesa da loro], mamma mia, quando poi passano attraverso un processo di divorzio, meglio non passarci con una quebecchese, ti distrugge…[723]

Lella, psychiatre au Centre universitaire de santé McGill (CUSM), esquisse un portrait assez similaire des Québécoises. Selon elle, depuis les années 1990-2000, les Québécoises exercent un grand pouvoir mais leur émancipation resterait fausse. Ces femmes auraient réalisé leurs plans en devenant mères, même monoparentales[724], par le biais de rapports parfois occasionnels : elles trouveraient ainsi un copain (un chum) à tout prix, malgré le risque de s'en séparer peu de temps après. Or, en dépit de ce pouvoir, la femme québécoise se révèlerait incapable d'entreprendre une relation avec un homme peu séduisant (comme pourrait l'être à ses yeux un Canadien) et se lancerait plutôt à la conquête de l'homme fort, plus fort qu'elle (comme, par exemple, le type latin) : « questo – conclut Lella – lo vedo più come

---

a encore des barrières à démolir dans tous les sens, au sein de la famille, sur le plan de la représentation dans les médias […]. Concernant les droits sociaux et civils, je pense qu'on comprend mieux en restant ici la différence d'avec l'Italie… par exemple, la maternité, les garderies et ces choses fondamentales pour définir le rôle de la femme. Donc […], au moins selon mon expérience, ç'a été bien plus facile de les obtenir, de m'en prévaloir qu'en Italie. », 2.03.2016 (p. 27),.

[723] Denise24, 54 ans, installée à Montréal en 1985 : « D'un point de vue sexuel et psychologique ici, dans cette société [au Québec], il y a un problème. Je te parle en tant que psychothérapeute et non comme sociologue […]. Je vois mes amies en couple, les femmes québécoises font les comptes et tout doit être supervisé par elles […], *mamma mia*, puis lorsqu'elles passent par un divorce, il vaut mieux ne pas le vivre avec une Québécoise, elle te démolit. », 14.04.2016 (p. 6)..

[724] Au sujet des mères monoparentales au Québec, voir le chapitre 4, section 4.1.3.

un problema della donna quebecchese[725] ». Je reviendrai sur ce témoignage lorsque j'aborderai la question de la conjugalité.

Contrairement à ces opinions plutôt positives en matière de droits de la femme dans la société québécoise, en comparaison surtout à la situation italienne, Viva témoigne d'une expérience plus nuancée. À son arrivée à Montréal, elle avait « l'impression que la société était beaucoup plus équilibrée et égalitaire, du point de vue du genre ». Or, par la suite, lorsqu'elle travaille dans un environnement nord-américain comme l'UQAM, « très francophone et très québécois », elle repère des « attitudes aussi typiques méditerranéennes du machisme désagréable […] [et] aux mêmes petitesses […] qu['elle] aurai[t] pu voir se manifester dans une quelconque université en Italie ». Selon elle, « les mêmes torts, le même sexisme, caché et maquillé et déguisé, sont présents de la [même] manière dans les deux endroits [l'Italie et le Québec] ». Pour appuyer ses dires, elle évoque les statistiques produites au Canada sur l'avancement des étudiantes et des étudiants dans les études et professions académiques. Ce graphique montrait « qu'il y avait beaucoup plus d'étudiantes que d'étudiants qui progressaient du premier au troisième cycle, avec profit, et la colonne rose et la colonne bleu pâle s'inversaient de manière drastique lorsqu'il s'agissait du corps professoral[726] ». Si cette remarque n'a pas une valeur scientifique en soi (en l'absence de données vérifiables), elle confirme les informations et témoignages figurant dans les chapitres précédents qui attestent de la permanence de certaines iniquités de genre même au Québec, surtout au sein du monde académique[727].

Par ailleurs, le rapport que mes interviewées ont avec le mouvement et l'idéologie féministes en Italie et pendant leur parcours migratoire, au Québec, révèle également leur position sur la condition des femmes dans les deux contextes sociaux. Du côté québécois, le Forum de 1992, *Pour un Québec féminin pluriel*, inaugure un changement important dans les discours, programmes et stratégies du gouvernement, réservant en principe une attention particulière aux inégalités économiques et sociales. Au printemps 1995, pourtant, la marche *Du pain et des roses,* tout comme les marches mondiales des femmes de 2000, 2005 et 2010, auxquelles participe aussi la Fédération des femmes du Québec (FFQ), dénonce la féminisation de la pauvreté qu'entraîne la compression néolibérale des budgets. De même, nous dit Denyse Baillargeon dans la *Brève histoire des femmes au Québec*[728], certains acquis des décennies 1990

[725] Lella27, 50 ans, installée à Montréal en 1999 : « C'est à mon avis, conclut-elle, un problème de la femme québécoise. » 28.04.2016 (00:45:57.5) Pour mieux comprendre ce témoignage, il faut consulter de nouveau Lella lorsqu'elle raconte l'histoire de son mariage avec un homme canadien (voir la section suivante : 6.1.2).
[726] Viva5, 42 ans, installée à Montréal en 1998, 22.12.2015 (1:31:01.8).
[727] Voir le chapitre 4, section 4.1.3, et le chapitre 5, section 5.2.3.
[728] Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012.

et 2000 se révèlent fragiles, notamment en matière de reproduction. La politologue Diane Lamoureux s'inquiétait pour sa part de l'avenir du mouvement féministe au Québec. Coincé entre l'État, les partis politiques et les syndicats, et désormais incorporé à ces institutions comme au milieu universitaire, il aurait été selon elle privé de la radicalité de la critique féministe et éloigné de la pratique contestataire[729]. Cependant les plus grands défis auxquels est confronté le mouvement féministe, à cette époque et depuis, viennent de critiques et de tensions internes. Ainsi, la question nationale est à l'origine de plusieurs controverses entre les immigrantes et les Québécoises francophones, dont celle qui a eu lieu en 1990, pendant la célébration du 50ème anniversaire de l'obtention du suffrage féminin aux élections provinciales[730]. De même, au fil des décennies, les contestations se sont multipliées contre un mouvement dans lequel, explique Francine Descarries, les femmes non blanches, non hétérosexuelles, non issues des classes moyennes ou supérieures, voire de plus jeunes femmes, ne se reconnaissaient pas. Fragilisé, mais aussi transformé sous l'effet de ces critiques et tensions, le mouvement féministe québécois apparaît davantage, depuis le tournant du XXIe siècle, comme « une coalition aux multiples voix, qui regroupe des femmes « plus différentes que semblables » et plus divisées politiquement et économiquement qu'auparavant ». En dépit de ces divisions, affirme Descarries, les valeurs du pluralisme et de la solidarité sont au cœur de sa réflexion et de ses pratiques, et la rendent plus attentive aux problèmes des femmes doublement et triplement discriminées[731].

Certaines de ces observations ont contribué à enrichir mon projet de recherche. Étant donné que les femmes italiennes immigrées au Québec depuis 1990 ont été touchées, de manière directe ou indirecte, par les conquêtes féministes des années 1970 et les remises en question du mouvement dans

---

[729] Voir Diane Lamoureux, *Fragments et collage. Essai sur le féminisme québécois des années 1970*, Montréal, Remue-ménage, 1986.

[730] C'est en raison des propos ambigus du documentaire *Disparaître* auquel la féministe Lise Payette avait participé que le collectif des femmes immigrantes boycotte l'évènement. Voir chapitre 4, section 4.1.3**.**

[731] Francine Décarries, « Le mouvement féministe québécois : l'état des lieux », *Cités* n° 23, (2005) : 143-154, 151-2. Voir également Isabelle Marchand, Christine Corbeil et Carole Boulebsol, « L'Intervention féministe sous l'influence de l'intersectionnalité : enjeux organisationnels et communicationnels au sein des organismes féministes au Québec », *Communiquer*, no 20 (2020) Diffusion numérique : 7 décembre 2020
https://www-erudit-org.biblioproxy.uqtr.ca/fr/revues/communiquer/2020-n30-communiquer05695/

les décennies qui suivent, je me suis demandée si la démarche féministe au Québec et en Italie était la même, si les difficultés du militantisme féministe et celle de l'État social auraient encouragé les femmes à se replier sur leur vie privée dans les deux pays et, enfin, comment ces similitudes ou différences ont pu influencer le parcours migratoire de mes interviewées et les sentiments de dépaysement qui l'accompagnent.

Premièrement, à quelques exceptions près, la variable de l'âge se révèle une fois de plus un facteur important à prendre en considération puisqu'elle conditionne l'expérience intellectuelle et existentielle de ces femmes face au féminisme. Il s'avère, en effet, que les plus jeunes de mon groupe témoin semblent plutôt désintéressées par ce phénomène et la problématique qui en découle. Leurs témoignages portent rarement sur le mouvement féministe italien, puisqu'il était en déclin pendant l'ère berlusconienne, soit pendant leur formation. En ce sens, lorsque Claudia**,** responsable d'Expatclic**,** esquisse la figure de l'expatriée actuelle comme étant celle d'une femme émancipée, organisée, courageuse, etc., et que j'évoque l'hypothèse selon laquelle ce portrait positif puisse être le produit du mouvement féministe, elle me corrige :

> Non credo sai […] il grosso delle espatriate […] che ci sono in giro, che anche frequentano Expatclic, che mettono in piedi anche tante buone iniziative, adesso sono tutte di una fascia tra i 27, 28 e i 40 anni e quindi sono donne che probabilmente non hanno vissuto quello che abbiamo vissuto noi[732].

Selon elle, ce ne serait pas le féminisme mais l'expérience à l'étranger qui contribuerait à exalter certaines caractéristiques typiques de la personnalité féminine. Autrement dit, la combinaison de ces dernières avec la condition d'étrangère dans un pays où l'expatriée arrive parfois seule et doit s'organiser sans aucun appui externe serait à l'origine de cette attitude entreprenante. Bien que mes interviewées, même parmi les plus jeunes, se reconnaissent rarement dans cette figure de l'expatriée, la réflexion de Claudia se révèle véridique, puisque c'est par le biais de l'expérience migratoire que ces femmes prennent (parfois) conscience des problèmes reliés à leur rôle dans la société d'accueil. Pour d'autres femmes, en sus de la migration et malgré leur extranéité au mouvement féministe, c'est leur domaine d'étude qui suscite, du moins sur le plan théorique, leur sentiment d'appartenance au féminisme. Marta, Ylenia et Monte, par exemple, se sont familiarisées avec les idées féministes autant par la migration que par les études.

[732] Claudia33 : « Je ne pense pas […]. La plupart des expatriées […] qui sont dans le monde, qui fréquentent aussi Expatclic, qui créent aussi beaucoup d'initiatives intéressantes, appartiennent maintenant à une tranche d'âge entre 27, 28 et 40 ans. Par conséquent, ce sont des femmes qui probablement n'ont pas vécu ce que nous avons vécu. », 5.05.2016 (00:47:49.2).

La première prend conscience des efforts qu'on exige des femmes pendant sa maternité en France, où elle ne peut pas profiter du soutien de sa famille :

> Non ho mai sentito fino a un certo momento il problema di essere donna o il limite di essere donna […]. Mi sono accorta poi progressivamente […], crescendo e facendo esperienze più complesse […] l'esperienza della maternità. Be' ho avuto il figlio giovane, quindi ha influito […] nel concepire il mio essere donna, per quanto non identifichi il mio essere donna con il mio essere madre, eh, per nulla, ma un insieme di elementi che contribuiscono alla mia presa di coscienza sicuramente sono stati visti attraverso i limiti, le fatiche nelle piccole cose, dall'amministrazione alla fatica fisica, la fatica di gestire tante, una quantità di sfere insieme allo stesso tempo, che forse l'essere uomo mi avrebbe permesso di oltrepassare con più libertà, facilità[733].

Mais ce sont surtout les études académiques et sa profession d'enseignante universitaire qui amènent cette femme à aborder les questions du genre, comme elle me confie lorsque je lui demande si elle se définit comme féministe et si elle a participé de quelque manière que ce soit au mouvement des femmes dans un des pays où elle a demeuré. À la première question, Marta me répond affirmativement, bien que sa militance se manifeste exclusivement au sein du monde académique comme dans les échanges d'idées et la direction de thèses :

> Dirigo adesso una tesi sulla rappresentazione dei personaggi LGBT nel cinema quebecchese, un altro sulle donne, sulla rappresentazione delle donne nelle serie tv, quindi insomma sono temi che mi sono cari […] che mi sembrano importanti, soprattutto dal punto di vista della presa di coscienza e della possibilità di autodeterminazione in tutti i campi, delle scelte identitarie insomma[734].

Pour sa part, Ylenia, passionnée de cinéma depuis son adolescence, fait son premier cycle d'études universitaires à la Faculté de littérature, musique et spectacle de *La Sapienza* de Rome. Ensuite elle s'inscrit dans un programme de maîtrise à l'université *Roma 3* choisissant le Master international en études cinématographiques et audiovisuelles qui lui permet de séjourner et d'étudier dans trois institutions académiques : six mois à l'Université de Rome 3, six mois à la Sorbonne Nouvelle Paris 3 et six mois à l'Université de Montréal. Cette expérience l'encourage à rédiger sa thèse de maîtrise sur les stéréotypes de genre et, en particulier, sur l'étude de cas « Harry Potter » où l'etheronormativité, dit-elle, triomphe, malgré le monde magique de Hogwarts qui y est représenté. Enfin, le projet qu'elle rédige pour

---

[733] Marta18, 32 ans, installée à Montréal en 2014 : « Jusqu'à un certain moment, je n'ai jamais senti le problème d'être une femme ou les limites d'être une femme […]. Je m'en suis perçue après progressivement […], en grandissant et en faisant des expériences plus complexes […], l'expérience de la maternité. J'ai eu mon enfant quand j'étais jeune, donc cela a influencé […] ma conception de la féminité, bien que je n'identifie pas mon identité de femme avec le fait d'être mère, eh, aucunement, mais tout un ensemble d'éléments qui contribuent à ma prise de conscience ont certes été vus par le biais des limites, des fatigues dans les petites choses, de l'administration à la fatigue physique, la fatigue de beaucoup gérer, une quantité de sphères toutes ensemble et au même moment, que probablement si j'étais un homme je les aurais surmontées plus librement, plus facilement. », 2.03.2016 (01:58:49.8).

[734] Marta18 : « Je dirige présentement une thèse sur la représentation des personnages LGBT dans le cinéma québécois, une autre sur les femmes, sur la représentation des femmes dans les séries télévisées, donc en somme ce sont des thèmes qui m'intéressent […] qui me semblent importants, surtout du point de vue de la prise de conscience et de la possibilité d'autodétermination en tous les secteurs, des choix identitaires. » *Ibid.,* (02:00:29.7).

son doctorat à Concordia confirme à nouveau son intérêt pour le discours féministe, comme l'atteste son témoignage : « in una prospettiva comparativa vorrei analizzare Women cinema di Italia, Francia e Canada […] lasciando emergere differenti contesti di produzione, distribuzione, ma anche differenti pratiche di femminismo[735] ».

Monte, quant à elle, raconte avoir raté toutes les occasions de participer au mouvement estudiantin ou féministe des années 1960 en raison de son âge et de son milieu de vie. En effet, née en 1962, elle avait seulement six ans en 1968. Dix ans après, lors de la deuxième vague féministe, elle étudiait dans un lycée de Schio, une petite ville de la province vénitienne, où rien ne se passait sur le plan des revendications politiques. Par conséquent, Monte n'avait pas eu l'occasion de mesurer la dimension politique et idéologique de ces mouvements qui restaient pour elle « un concetto veramente astratto, femminismo per me è il matriarcato […], cioè io vengo da una famiglia matriarcale in cui […] le figure maschili sono sempre state o assenti o comunque negative e quindi figure con cui bisognava fare i conti […]. Quindi questo per me è il femminismo personale[736]. » C'est suite à son départ d'Italie et son expérience à l'étranger, plus précisément à Los Angeles en étudiant à UCLA, qu'elle lit pour la première fois certaines écrivaines féministes, comme Julia Kristeva et Laura Mulvey, et qu'elle entre en contact avec la psychanalyse et les productions audiovisuelles en regard du genre. Par la suite, ce sont les *Indipendent Studies* sur la théorie féministe et les *Cultural Studies* sur le féminisme et la pornographie, notamment les analyses de Lauren Rabinowitz, qui permettent à Monte d'aborder les idées féministes pendant ses études doctorales en Iowa. Ce parcours presque totalement accompli à l'étranger a profondément influencé et orienté l'expérience de mon interviewée, dans sa vie professionnelle surtout en tant que professeure adjointe en études cinématographiques à l'Université de Concordia. Elle raconte :

> Il femminismo e la pornografia, è qualcosa che faccio ancora, oppure il femminismo e alcune aree specialistiche della mia disciplina, cinema delle origini oppure la teoria dell'autore, che sono cose che mi interessano ancora […]. Sto facendo un progetto con il mio collega Ghislain Dion che porta sulla visibilità delle registe nel mondo del cinema. Però nella realtà ho intervistato tutta una serie di teoriche, di archiviste perché l'idea è anche di parlare un po' del […] cinema da un punto di vista femminile…[737]

---

[735] Ylenia14, 24 ans, très récemment installée à Montréal : « Dans une perspective comparatiste, j'aimerais analyser le cinéma des femmes en Italie, en France et au Canada […] faisant affleurer les différents contextes de production, de distribution, mais aussi les différentes pratiques de féminisme. », 3.02.2016 (00:25:40.4).,.

[736] Monte2, 54 ans, installée à Montréal en 2001 : « Un concept vraiment abstrait, le féminisme est pour moi le matriarcat […], je viens d'une famille matriarcale où […] les hommes ont toujours été des figures absentes ou en tout cas négatives et donc des figures auxquelles il fallait faire face […]. Par conséquent pour moi le féminisme est une question personnelle. »,7.12.2015 (00:45:04.5)..

[737] Monte2 : « Le féminisme et la pornographie, c'est quelque chose que je fais encore, ou le féminisme et certaines zones spécialisées de ma discipline, le cinéma des origines ou la théorie de l'auteur, qui sont des choses qui m'intéressent encore […]. Je suis en train de réaliser un projet avec mon collègue, Ghislain Dion, qui étudie la visibilité des réalisatrices dans le monde du cinéma, mais en réalité j'ai interviewé toute une série d'intellectuelles, d'archivistes parce que l'idée est aussi de parler un peu du […] cinéma du point de vue féminin. », *Ibid.* (00:47:41.0).

Toutefois, selon elle,, la question identitaire de nos jours, concernant les études contemporaines, se pose de manière tellement complexe que l'étiquette de féministe n'est plus appropriée, car elle impose des limites qui ne permettent pas d'aborder l'identité d'une manière plus large et profonde : « al giorno d'oggi gli approcci, gli ambiti di studio, di ricerca che vanno, definiscono l'identità in maniera più complessa, per cui dire femminista non basta più, il femminista è un po' limitativo…[738] »

Le témoignage de MariellaP évoque également ce caractère inadéquat de la théorie féministe. En effet, cette femme, que la profession et la formation intellectuelle ont conduite à développer d'autres parcours de recherche, a élargi son domaine d'étude et d'intérêt qui lui semblait limité car il négligeait des variables selon elle incontournables. Le nomadisme psychologique, disciplinaire et intellectuel de MariellaP reflète assez précisément son vagabondage géographique ainsi que son appartenance pluri-identitaire. Elle naît en 1944 dans une famille très aisée, cultivée, aristocratique du côté maternel et cosmopolite du côté paternel, à Torre del Greco au pied du Vésuve. Son avenir semble définitivement scellé par ses parents mais son esprit rebelle, curieux et ouvert l'amène ailleurs, loin de l'éducation catholique reçue durant l'adolescence, vers « una geografia sociale diversa » (une géographie sociale différente). En effet, après une première maîtrise en philosophie à Naples, à l'âge de 23 ans, elle déménage à Rome où elle obtient son deuxième diplôme universitaire en psychologie. C'est le début des années 1970 et la capitale italienne est en effervescence, palpitante et riche de stimuli. MariellaP devient militante dans le groupe des étudiants syndicalisés, collabore avec le parti communiste et participe au mouvement féministe romain :

> C'era questo gruppo a Roma della Woolf, poi c'erano molti movimenti a Roma delle storiche femministe, io sono stata molto amica di un po' di tutto il gruppo da Manuela Fraire, che è la psicanalista, Alessandra Bocchetti […] che erano gruppi femministi che non si identificavano completamente in una sigla, ma che hanno fatto anche molte cose importanti[739].

Même le choix sentimental de cette femme s'avère transgressif vu qu'elle entretient, pendant douze ans, une relation avec un homme marié à une époque où la loi sur le divorce n'était pas encore adoptée en Italie. Dès que cette dernière est promulguée, Mariella légalise son union, bien que les problèmes dans le couple commencent après ce mariage. Entre temps, elle s'intéresse, sur le plan intellectuel, aux études

[738]Monte2 : « De nos jours, les approches, les domaines récents d'étude, de recherche, définissent l'identité de manière plus complexe, par conséquent le fait de se définir féministe ne suffit plus, le féminisme est un peu limitatif. », *Ibid.* (00:57:49.2).
[739] MariellaP19, 72 ans, installée à Montréal en 1992/1993 : « À Rome, il y avait ce groupe de la Woolf, puis il y avait beaucoup de mouvements féministes historiques, j'ai été très amie de tout le groupe de Manuela Fraire, qui est la psychanalyste d'Alessandra Bocchetti […]. C'étaient des groupes féministes qui ne s'identifiaient pas entièrement à un sigle, mais qui ont réalisé beaucoup de choses très importantes », 3.03.2016 (00:15:48.9).

et pratiques ethnopsychiatriques et commence à voyager entre Rome et Paris. Elle s'installe dans cette ville à la fin des années 1980 pour entamer un doctorat en anthropologie, se spécialisant dans la discipline qu'elle enseignera par la suite. Ces années sont particulièrement douloureuses pour Mariella puisqu'elles sont marquées par son divorce, le décès de son frère et une situation politique italienne qui se révèle de plus en plus problématique. En 1986-87, elle séjourne à Montréal une première fois en tant que professeur invité et s'y installe définitivement dans les années 1990[740]. Depuis, elle enseigne au département d'anthropologie de l'Université de Montréal en tant que professeure titulaire. Au début de sa carrière, les recherches de Mariella concernaient le genre et, plus précisément, la sorcellerie, l'identité et l'émotivité des femmes du Sanio campanien, puis ses intérêts vont rapidement changer de direction :

> Gli anni '90 cambiano il mondo […]. Finisce la guerra fredda e scadono tutti i regimi comunisti e incomincia nel cuore dell'Europa una serie di guerre etniche e quindi [poiché] la mia scelta di tematica antropologica è sempre stata molto politica, allora per me occuparmi della donna, dell'individuo, del soggetto e del soggetto di genere non era più politico […]. Le identità non erano più le identità soggettive […], non mi interessava più il genere, in un altro senso l'eccidio diciamo di Srebrenica in Bosnia era genocidio Srebrenica che ci fossero donne, bambini o vecchi era quello l'elemento chiave…[741]

Dès son arrivée à Montréal, bien qu'elle sache que le mouvement féministe avait beaucoup contribué à l'amélioration de la société québécoise, Mariella prend ses distances avec les discours sur le genre et se passionne pour les mouvements artistiques québécois, comme ceux liés à Marie Chouinard, aux cinéastes Robert Lepage et François Girard et à l'écrivaine Marie-Claire Blais. Mariella n'est pas la seule femme de mon groupe témoin à avoir été marquée par le féminisme italien ; en général, les interviewées les plus âgées, soit de 45 ans et plus, ont personnellement participé aux luttes féministes et, dans certains cas, cette expérience a laissé des traces permanentes qui ont profondément et irréversiblement marqué leur vie professionnelle et privée, même au cours de leur cheminement migratoire. Silvestra et Mary, par exemple, ont également côtoyé de près ce mouvement, en participant aux manifestations des années soixante-dix et restant, par la suite, d'une manière ou d'une autre, fidèles à ses valeurs.

À l'inverse, concernant le féminisme au Québec, mes interviewées, à l'exception d'Andrea, ne se sont jamais engagées personnellement dans le mouvement alors qu'elles n'ont pas hésité à s'exprimer sur ce sujet, parfois même de manière critique au cours de leurs entretiens. Monte (54 ans), par exemple,

---

[740] Dans ce témoignage, comme dans plusieurs autres, les dates sont souvent imprécises ou incertaines, qu'il s'agisse du souvenir d'un fait personnel ou d'un épisode professionnel.

[741] MariellaP : « Les années 90 changent le monde […]. La guerre froide s'achève et tous les régimes communistes tombent et dans le cœur de l'Europe commence une série de guerres ethniques et donc [puisque] mon choix d'une thématique anthropologique a toujours été très politique, alors pour moi m'occuper de la femme, de l'individu, du sujet de genre n'était plus politique […]. Les identités n'étaient plus subjectives […], le genre ne m'intéressait plus, dans un autre sens le génocide de Srebrenica en Bosnie fut un massacre, qu'il concerne des femmes, des enfants ou des personnes âgées, c'était cela l'élément clef. », *Ibid.* (00:55:55.0).

considère qu'en arrivant à l'Université Concordia au début des années 2000 en tant que professeure, se présenter comme féministe constituait une sorte de carte de visite, une manière de s'identifier et de s'intégrer dans le monde académique. Elle estime que, même après le déclin du mouvement et de l'idéologie qui le porte, toutes et tous, étudiant.e.s et professeur.e.s, se définissent désormais comme féministes, du moins sur le plan pragmatique, et considèrent la question de la femme comme résolue depuis la Révolution tranquille grâce, entre autres, à la culture matriarcale dominante dans la société québécoise. Mais, ajoute-t-elle :

> Ieri c'è stato l'anniversario dell'omicidio del Politecnico, in cui hanno ammazzato non ricordo 9, 11 donne[742], anche se poi c'è stato per anni e anni una cultura clericale, cattolica che ha relegato le donne soprattutto a livello di spose, madri e *house wife,* casalinghe […]. I conti non tornano sicuramente, questo lo vedo, lo vedo benissimo a livello di comportamenti, a livello anche della mentalità degli studenti, eccetera[743].

Elle conclut qu'il y aurait, selon elle, une sorte de schizophrénie au sein de la société québécoise.

Dans le même sens, Denise pense qu'au Québec, comme dans toute l'Amérique du Nord, l'idéologie en général, même celle concernant le féminisme, n'a pas vraiment sa place puisque « quello che governa è la regola del mercato[744] ». Elle précise toutefois que dans la société québécoise, « non hai scelta che essere femminista perché qui le donne sono delle mangia uomini, mamma mia, cioè non puoi non essere femminista, il movimento femminista qui è stato molto più forte di quello che è ancora oggi in Italia[745] ». En d'autres termes, elle soutient qu'au Québec les idées féministes se sont concrétisées dans une attitude féminine de domination et d'intransigeance dans le rapport avec l'autre sexe, où il y aurait un renversement des rôles, les femmes s'étant substituées aux hommes. Cependant, dans sa vie professionnelle, Denise a toujours choisi de rester aux côtés des femmes, de s'en occuper, de comprendre leurs problèmes et de les aider, notamment en tant que psychothérapeute traitant les troubles alimentaires, ou en s'engageant comme scénariste dans *La Bella figura*, un projet réalisé, au début de 2000, au Centre des femmes italiennes de Montréal[746]. Il s'agit d'un spectacle mis en scène à la *Casa d'Italia* sur la base d'un long travail de recherche et de nombreuses interviews réalisées avec des Italiennes fréquentant le

---

[742] Il s'agit en réalité de 14 femmes, ce qui donne davantage raison à son témoignage.

[743] Monte2, « Hier c'était l'anniversaire de l'assassinat à l'école polytechnique, quand ont été tuées, je ne sais plus, 9, 11 femmes, même s'il y a eu au Québec pendant des décennies une culture cléricale, catholique, qui a relégué les femmes principalement au rôle d'épouses, de mères et de femmes au foyer [...] Les comptes ne s'additionnent certainement pas, je le vois, je le vois très bien au niveau des comportements, au niveau de la mentalité des étudiants, etc. », 7.12.2005 (p. 12).

[744] Denise24, 54ans, installée à Montréal en 1985 : « ce qui gouverne c'est la règle du marché », 14.04.2016 (p. 5).

[745] « Vous n'avez pas d'autre choix que d'être féministe parce qu'ici les femmes sont des mangeuses d'hommes, *mamma mia,* je veux dire que vous ne pouvez pas ne pas être féministe, le mouvement féministe ici était beaucoup plus fort qu'il ne l'est encore aujourd'hui en Italie. », *Ibid*.

[746] Le titre du spectacle faisait allusion à l'attitude de certaines Italiennes qui, même en sachant ce qui se passait entre les murs domestiques, comme les rapports incestueux et violents des pères envers les filles, le cachaient pour ne pas compromettre la « belle » image de la famille.

Centre. Le sujet principal du projet est la violence conjugale et l'inceste dans la communauté italienne à Montréal. Andrea, une autre de mes interviewées, participe également à ce projet. Elle est, parmi toutes les femmes rencontrées pour sa réalisation, la seule à avoir milité dans le mouvement féministe québécois en participant, en 1995, à la *Marche Du pain et des roses*, en travaillant dans le Centre de femmes italiennes de Montréal et, aujourd'hui, dans le Centre des femmes immigrées du quartier Côte-des-Neiges. Son témoignage se révèle très intéressant et utile pour notre compréhension de certains aspects problématiques du mouvement des femmes au Québec, qu'elle a toujours côtoyé sans jamais le perdre de vue jusqu'à nos jours.

Andrea naît en 1966 à Cagliari et s'implique, pendant les années quatre-vingt, au sein du Parti communiste et de la FIGC (Fédération italienne de jeunes communistes). À son arrivée à Montréal, en 1995, elle se familiarise avec les discours relatifs au genre dans son premier emploi au Centre des femmes italiennes. À l'occasion de la *Marche Du pain et des roses*, Andrea organise le transport en autobus, prépare la banderole, etc., et assure, de ce fait, la participation du Centre à la manifestation. Elle souligne le fait que « queste donne sono arrivate tutte a Montréal coi tacchi, perché era comunque un'uscita importante, camminare, la marcia, preparare la bandiera[747] ». Après un an, Andrea est employée par le Centre interculturel de Montréal et entre ainsi en contact avec la réalité des diverses communautés culturelles de la métropole. Elle prend alors conscience du manque de liens entre ce milieu et le mouvement féministe. En effet, les réalités de vie des immigrées n'y sont absolument pas prises en compte, exception faite du parrainage qui était au cœur des revendications de la *Marche Du pain et des roses.* Andrea estime qu'il y a vingt ans le mouvement féministe au Québec ignorait la question de la diversité en affichant, envers les communautés autochtones et migrantes, une position eurocentriste et colonialiste[748]. Elle-même se définit comme « una femminista della diversità, sono bianca però sono di origine italiana e il mio francese ha un accento e ho vissuto il percorso migratorio[749] ». Elle considère toutefois que, maintenant

[747] Andrea25, 50 ans, installée à Montréal en 1995 : « Ces femmes sont toutes arrivées à Montréal en talons hauts, parce que c'était quand même une sortie importante, la marche, le défilé, la préparation du drapeau. », 15.04.2016 (01:12:30.9).
[748] Andrea25, « Io ho potuto vedere i 20 anni di percorso del movimento femminista nel Québec verso la problematica della diversità […] perché 20 anni fa, ti dirò, c'era molta ignoranza e una posizione colonialista eurocentrista. » (« J'ai assisté au parcours du mouvement féministe québécois au sujet de la diversité pendant 20 ans […] parce que, il y a 20 ans, il y avait beaucoup d'ignorance et une position colonialiste et eurocentriste. »), *Ibid.* Le témoignage d'Andrea rejoint sur ce point les analyses faites par certaines chercheuses québécoises. Voir, par exemple, Sirma Bilge, « "…. alors que nous, Québécois, nos femmes sont égales et nous les aimons ainsi" : La patrouille des frontières au nom de l'égalité de genre dans une "nation" en quête de souveraineté », *Sociologie et société*, vol. 42, nº 1, 2010, p. 197-226 ; et Chantal Maillé, *Cherchez la femme. Trente ans de débats constitutionnels au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-ménage 2002.
[749] Andrea25 : « [Je suis] une féministe issue de la diversité, je suis blanche mais je suis originaire de l'Italie et mon français a un accent et j'ai vécu le parcours migratoire. », *Ibid.*

> il movimento femminista si sta ponendo un sacco di domande su come integrare l'intersectionalità[750] […] nell'analisi femminista e c'è una grossa battaglia tra chi sì e chi no […] come integrare i differenti tipi di oppressione non solo oppressione in qualità di donna ma anche in qualità di donna black o andicappata o lesbica o immigrata all'analisi femminista e quindi c'è un grande conflitto interno perché per le femministe dure e pure, radicali, monocrome secondo me, la questione divide il movimento perché perdiamo la solidarietà della classe donna […] questa è la posizione del gruppo che rifiuta la molteplicità delle oppressioni […] [mentre] uno degli elementi d'identità forte in effetti per me come donna è la classe […] l'essere donna è però anche la classe sociale, sono due elementi che per me sono molto forti nella mia identità[751].

Elle-même indique qu'elle appartient à la classe sociale paysanne, de par les origines de ses parents.

Enfin, c'est aussi grâce à une figure féminine, un modèle ou un exemple, que mes interviewées sont entrées en contact avec le féminisme : Monte est initiée aux études féministes par sa « seconda madre accademica » (sa deuxième mère académique), Lauren Rabinovitch ; Clara y parvient grâce à Joyce Lussu, la femme de l'écrivain italien Emilio Lussu, qui habitait près de chez elle, à Fermo, dans les Marches. D'elle mon interviewée me transmet un portrait fascinant sur lequel je vais conclure cette section de la thèse :

> C'était vraiment quelqu'un qui avait beaucoup voyagé en Afrique, en Asie, qui a traduit les poésies de Nâzım Hikmet […]. Elle était en Angola avec Agostinho Neto, elle était avec Mao en Chine, donc elle a partagé avec nous plein d'expériences […]. C'était une belle femme, courageuse, avec des idées […]. C'est elle qui nous a fait connaître la Sibilla, i Monti Sibillini dans les Marches, c'est elle qui nous a introduit à toutes ces communautés matriarcales qu'on avait tout proches, donc c'est comme si elle nous a ouvert l'esprit, au niveau donc [de] comment lire l'histoire différemment […]. Très belle, très bien habillée, exubérante, donc ça fait du bien à une fille qui cherche elle-même, qui a quinze ans, seize ans, ça fait du bien…[752]

---

[750] Il est d'ailleurs intéressant, au niveau linguistique, de relever qu'Andrea condense ici les deux mots français, *intersectionnalité*, et italien, intersezionalità.

[751] Andrea25 : « Le mouvement féministe est en train de se poser beaucoup de questions sur la manière d'intégrer l'intersectionnalité […] dans l'analyse féministe et il y a un gros conflit entre les oui et les non […] comment intégrer les différents types d'oppression, pas seulement l'oppression comme femme, mais aussi l'oppression comme femme noire ou handicapée ou lesbienne ou immigrée à l'analyse féministe. Et donc il y a un gros conflit interne parce que les féministes pures et dures, radicales, monochromes d'après moi [ne partagent pas ces catégories]. La question divise le mouvement car nous perdons [de vue] la solidarité de la classe femme […], c'est la position du groupe qui refuse la multiplicité des oppressions […] [alors que l']un des éléments identitaires importants, en effet, selon moi comme femme, est la classe […], le fait d'être femme et aussi la classe sociale, ce sont deux éléments qui à mon avis sont déterminants dans mon identité. », *Ibid.* **(**01:22:48.3)**.**

[752] Clara20, 46 ans, installée à Montréal en 2005, 12.03.2016 (p. 7).

6.1.2. Être intellectuelle et/ou femme de pouvoir : l'histoire de Silvestra et de Mary

> « Je pris l'habitude de cette figure [Plotine l'impératrice, *NdT*] en vêtements blancs, aussi simples que peuvent l'être ceux d'une femme, de ses silences, de ses paroles mesurées qui n'étaient jamais que des réponses, et les plus nettes possible. Elle était chaste par dégoût du facile, généreuse par décision plutôt que par nature, sagement méfiante, mais prête à tout accepter d'un ami, même ses inévitables erreurs. L'amitié était un choix où elle s'engageait tout entière ; elle s'y livrait absolument » (M. Yourcenar, *Les mémoires d'Hadrien*).
>
> « Je voulais le pouvoir. Je le voulais pour imposer mes plans, essayer mes remèdes, restaurer la paix. Je le voulais surtout pour être moi-même avant de mourir » (*Ibid*.).

Cette section est consacrée plus spécifiquement au parcours de deux de mes interviewées, dont les choix me permettent d'aborder un thème assez complexe, l'accession au pouvoir et l'exercice du pouvoir par une femme au sein d'un groupe, d'une communauté ou d'une institution[753]. Par le biais de ces histoires et en reprenant certaines de mes observations concernant les rapports entre sphère privée et sphère publique[754], je vais essayer de répondre aux questions suivantes. Est-ce que la division des rôles hommes/femmes, selon laquelle les premiers seraient destinés à diriger et les secondes à exécuter des tâches subalternes, est encore actuelle dans notre société contemporaine ? Lorsqu'une femme a l'opportunité d'exercer des fonctions de direction, par exemple dans un domaine institutionnel comme le monde académique, quels choix stratégiques opère-t-elle ? De quels instruments se sert-elle pour diriger d'autres individus, qu'ils soient hommes ou femmes ? La différence de genre ferait-elle une différence ? Y aurait-il une manière proprement féminine d'exercer le pouvoir ou un moyen de contourner les stéréotypes normalement attribués aux hommes, comme l'agressivité, l'arrogance ou l'égocentrisme ? Comment une femme pourrait-elle éviter de tomber dans ce piège sans pour autant renoncer à son rôle de dirigeante ? Y aurait une autre manière d'exercer le pouvoir ?

Parmi les 32 femmes composant mon groupe témoin, presque toutes[755] sont engagées dans l'espace public, que ce soit à travers leurs études doctorales ou leur emploi, comme la coopération internationale (Mary), la coordination communautaire (Andrea et Lara), un bureau

---

[753] En 2011, au Québec, 14,9 % de la population des femmes de 15 ans et plus vit seule. Cette proportion tend à s'accroître avec l'âge, en particulier à partir de 50 ans. Cette proportion varie entre 8,2 % et 13,1 % en ce qui concerne les femmes âgées de 20 à 49 ans. https://msss.gouv.qc.ca/professionnels/statistiques-donnees-sante-bien-etre/statistiques-de-sante-et-de-bien-etre-selon-le-sexe-volet-national/population-vivant-seule-selon-l-age/, 26.05.2021 (14 :00).

[754] Voir la première partie de cette thèse, soit le chapitre 2, section 2.1.2.

[755] Des 32 femmes, seule B22 ne travaille pas puisque lorsque je l'ai interviewée, elle venait d'avoir un enfant et de déménager de Montréal à Toronto. Voir le chapitre 3, section 3.3.1.

d'architecture (Mariella), le milieu artistique (Denise) ou encore, pour la majorité d'entre elles, le monde de l'enseignement ou le milieu académique[756]. En effet, parmi toutes ces femmes, la plupart travaillent à l'université en tant que chargées de cours, chercheures postdoctorales, professeures, etc. Quatre seulement exercent des fonctions de direction, soit au niveau départemental (Silvestra et Emanuela), soit au sein d'un laboratoire scientifique (Clara et Lella). Au sein de la coopération internationale, Mary a souvent eu aussi l'opportunité de remplir des fonctions de direction. Je m'attarderai aux témoignages de Mary et de Silvestra, car elles sont les seules notamment à s'être posées, au cours de l'entretien, la question de l'exercice du pouvoir d'un point de vue féminin, probablement du fait qu'elles jouaient (ou ont joué) des rôles exercés la plupart du temps par des hommes, comme ceux de manager de projet pour la première ou de directrice de département pour la seconde. Examiner leurs expériences me permet, en outre, de reconstruire une histoire publique emblématique, à savoir celle de l'Italie pendant l'époque tumultueuse des années 1950 à 1980. Alors que leurs parcours se ressemblent, Silvestra et Mary prennent finalement des voies différentes, qui se justifient, entre autres, par les vicissitudes de leur vie privée. Leurs histoires sont donc exemplaires pour comprendre l'étroite relation qui lie sphère privée et sphère publique lorsqu'il s'agit d'un cheminement féminin. Voici donc leurs expériences et les modalités qu'elles ont choisies pour exercer une fonction dirigeante en tant que femmes.

Silvestra et Mary naissent dans les années 1950 de familles de la moyenne bourgeoisie dans deux régions limitrophes de l'Italie centrale : la Toscane et l'Ombrie. Ces deux régions, avec celle des Marches, sont considérées, depuis la moitié du XX^{e} siècle, comme une même grande région du fait de multiples facteurs géomorphologiques, économiques et artistiques qui les unissent[757]. Silvestra et Mary passent leur enfance dans la campagne, mais la quittent à contrecœur dans les années soixante pour la ville : Grosseto, chez la famille de Silvestra, et Pérouse chez celle de Mary. Ces déménagements s'inscrivent dans les mouvements migratoires internes caractéristiques de l'Italie des années cinquante et soixante[758]. Jeunes filles, elles fréquentent le lycée classique et vivent dans le même contexte de changement social des années 70 et 80. Silvestra s'engage en tant que militante dans un petit groupe marxiste-léniniste, tandis que Mary reste en marge de ce mouvement comme outsider (*maverick*). Leurs parcours de vie se distinguent surtout au moment du choix de leur orientation universitaire : Silvestra opte pour la Faculté de lettres, avec l'option cinéma, à Florence, tandis que Mary suit l'exemple paternel

[756] Des informations plus précises concernant la profession de mes interviewées se trouvent au chapitre 4, section 4.2.3.
[757] Cependant, si on considère l'histoire plus ancienne, une différence remarquable divise ces deux régions, à savoir que l'Ombrie a été longtemps asservie à l'Église de Rome et son conservatisme, tandis que la Toscane fut marquée par l'expérience communale et le développement d'un esprit plus ouvert et libertaire.
[758] Je fais allusion ici à la migration interne massive du Sud vers le Nord du pays, d'une part, et de la campagne vers la ville, de l'autre, qui ont touché l'Italie pendant les décennies 1950 et 1960.

en s'inscrivant à la Faculté d'agronomie de Pérouse. À trois ans d'écart seulement, elles sont frappées par un évènement identique, soit le décès de leur père : le père de Silvestra décède en 1979 et celui de Mary en 1982. Ce deuil représente, pour toutes deux, un tournant important dans leur vie. Elles quittent l'Italie trois ans plus tard : Silvestra part pour le Minnesota en 1982 et Mary pour le Costa Rica en 1985. Les raisons du départ sont assez semblables pour les deux et touchent autant la sphère privée (la perte de la figure paternelle) que la sphère publique. En effet, la difficulté de trouver un emploi adéquat après leurs études universitaires pousse Silvestra et Mary à quitter l'Italie. À cela s'ajoute, pour la première, l'absence de cours doctoraux dans son pays natal et, pour la seconde, certains évènements politiques, tels que les actions des Brigades rouges et le climat sombre qui en découle. Cependant, ni Silvestra ni Mary n'ont le sentiment que leur choix de s'installer ailleurs (l'une à Minneapolis, l'autre à San José) est définitif et qu'elles ne retourneront pas vivre en Italie[759]. Après leur départ, les parcours de vie de ces deux femmes prennent des tournures fort différentes. Silvestra poursuit une carrière universitaire tandis que Mary s'immerge dans la coopération internationale. Leurs choix personnels se distinguent tout aussi drastiquement. De manière générale, malgré ses multiples va-et-vient en termes géographiques, la vie de Mary est très linéaire au niveau personnel et familial. Au contraire, l'histoire privée de Silvestra est bien plus mouvementée, avant que ses nombreux déplacements prennent fin en 1991 lorsqu'elle s'établit à Montréal.

La vie de Silvestra est représentative de l'expérience d'une génération, celle des soixante-huitards, dont les choix personnels ont été fortement conditionnés par l'idéologie politique et par le profond désir de changer les valeurs obsolètes de l'époque et de bouleverser les rôles sociaux, en particulier ceux d'épouses et de mères auxquels les femmes étaient inexorablement destinées, quelle que soit leur classe sociale. De son côté, Mary a également accompli sa propre révolution en choisissant un cursus d'étude où les filles étaient rares, en s'éloignant de l'Italie, voire de sa famille, pour s'émanciper d'un destin qui ne lui convenait pas et en choisissant un emploi qui lui demanda plus d'efforts (malgré un salaire inférieur) pour s'affirmer comme femme dirigeante, en marquant une différence d'avec les hommes dans le même rôle. Mais en quoi consiste cette différence ? Mary ne se contente pas de l'aspect économique de son travail, à vrai dire cela ne l'intéresse pas du tout. C'est son approche du pouvoir qui change radicalement : la variété des situations auxquelles elle doit faire face lui permet de se regarder

[759] Cette sorte d'inconscience initiale est partagée par la plupart de mes interviewées (voir le dernier chapitre de cette thèse consacré au bilan que mes interviewées font de leur parcours migratoire). En ce qui concerne Silvestra et Mary, une même histoire de migration touche leurs familles. La mère de Mary naît en France de parents italiens forcés de rentrer en Italie sous le régime fasciste. Silvestra elle-même suit son mari aux États-Unis pour qu'il poursuive un doctorat en mathématique à l'Université de Minneapolis alors que sa sœur et son frère s'installent, au même moment, à Paris. La première reste en France où elle fonde une famille alors que le second retourne vivre à Florence après deux ans.

agir comme dans un miroir et de réfléchir sur sa personnalité, ajustant son attitude, assumant ses responsabilités comme directrice et comme épouse et mère de famille. L'exercice du pouvoir représente pour Mary une opportunité pour réviser ses valeurs, sa motivation, sa mission et, en fin du compte, affiner la conscience de soi en tant que femme et femme dirigeante. Tout cela constitue, selon elle, la différence. Toutefois, les dernières paroles de mon interviewée sur ce sujet peuvent surprendre :

> [Mi ritrovo] sempre con molte prove da fare come donna. Come donna agronomo devi dimostrare due se non tre volte di essere competente […], il complimento che ti possono fare secondo loro è che hai lavorato come un uomo […] quando giustamente non vuoi lavorare come un uomo, ma vuoi marcare una differenza […]. Sì, però certo la società in America Latina è un po' più difficile, ma penso che chi ne ha sofferto di più in fondo è mio marito, nel senso che magari quando lui era a casa e la moglie lavorava e lui era a casa con le figlie, be' non è che era una situazione molto accettabile dal punto di vista della società latino americana[760].

On pourrait en conclure que, lorsque Mary essaie de remplir ses fonctions de dirigeante d'une autre manière que celle des hommes, son mari à son tour voit son rôle d'homme bouleversé en assumant des tâches traditionnellement féminines, ce qui scandalise la communauté salvadorienne. La révolution serait-elle donc contagieuse ?

Concernant l'approche de Silvestra face au pouvoir, la question se fait encore plus complexe, car différents éléments entrent en jeu au moment de décider d'accepter l'offre de diriger le Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques à l'Université de Montréal. Maints doutes l'assaillent et la charge des tâches administratives l'effraie, car elle est déjà responsable des études supérieures de son département. De plus, sa mère vient de mourir et ce deuil lui cause beaucoup de peine, elle est aussi fatiguée et malade. Le destin que sa famille lui avait prédit a peut-être également contribué à renforcer ses hésitations. En effet, elle était vouée à rester à mille lieues de l'exercice d'un rôle dirigeant :

> Io d'altra parte sono stata sempre considerata una persona molto femminile, non particolarmente forse intelligente, non lo so, ma la mamma e la nonna dicevano che [avrei dovuto] fare le magistrali […] siccome ero così materna e femminile, avrei avuto un sacco di tempo per occuparmi dei figli, del marito […]. Non mi sono mai sentita al mio posto, non mi sentivo mai abbastanza brava e quindi [...] ho continuato a studiare, ma sempre con questo sentimento di impostura[761].

---

[760] Mary28, 59 ans, installée à Montréal en 2001 : « [Je fournis] toujours beaucoup de preuves en tant que femme. Comme femme agronome, on doit démontrer qu'on est deux, trois fois plus compétente […]. Le compliment que selon eux on peut faire [à une femme] est qu'elle a travaillé comme un homme […] alors que justement on ne veut pas travailler comme un homme, mais qu'on veut marquer une différence […]. D'ailleurs la société en Amérique Latine est un peu difficile, mais je pense que celui qui a le plus souffert est mon mari, dans le sens où lorsqu'il était à la maison et que sa femme travaillait, lui […] avec les filles, ce n'était pas une situation très acceptable du point de vue de la société latino-américaine. » 16.05.2016 (00:25:59.2)..

[761] Silvestra17, 64 ans, installée à Montréal en 1991 : « Pour ma part, on m'a toujours considérée comme une personne très féminine, pas trop intelligente, je ne sais pas, mais ma mère et ma grande mère disaient que [j'aurais dû] fréquenter l'école normale […] puisque j'étais aussi maternelle et féminine, j'aurais eu beaucoup de temps pour m'occuper des enfants, de mon époux […]. Je ne me suis jamais sentie à ma place, je ne me suis jamais sentie suffisamment capable et donc […] j'ai continué à étudier, mais toujours avec ce sentiment d'imposture. », 22.02.2016 (10:33.5)..

Cependant, bien que sa transgression du modèle de femme maternelle n'ait pas été facile, après une année de congé sabbatique, Silvestra accepte l'offre en 2011. Trois facteurs se révèlent alors déterminants : en tant que femme, en tant qu'intellectuelle et en tant que bouddhiste, elle peut faire une différence. Ses mots ne laissent aucun doute là-dessus :

> Sono buddista […]. Attraverso questa meditazione, questa adesione a una filosofia di pace, una filosofia mah di costruzione della pace nel tuo ambiente e di apprezzamento di sé anche e di preoccupazione per gli altri, ho capito che in fondo io ero la persona giusta per questo ruolo perché non avevo conflitti con nessuno, perché mi piace occuparmi degli altri, ma ho sempre pensato che un intellettuale si definisce da questo no? […] Insomma l'ho scelto per le ragioni giuste, non per sacrificarmi, non per il prestigio e volevo ecco dirigere da donna e mi sono posta il problema : come una donna può fare la differenza ? Giustamente portando delle cose che magari sono più femminili, diciamo, perché per la nostra storia, non dico geneticamente, ma perché c'è tutta una storia di sofferenza, di lotta e quindi questo ti permette di capire meglio la situazione degli altri, di ascoltarli di più […]. Sì, mi sono chiesta cosa vuol dire, allora, non voler essere una donna-uomo [...]. Insomma il potere m'interessa solo nella misura in cui mi permette di aiutare gli altri[762]

Pendant les trente dernières années, toute la famille de Silvestra s'est rapprochée du bouddhisme : d'abord son frère, puis sa mère, sa sœur et ses neveux, tandis qu'elle et sa fille hésitent. En effet, Silvestra refuse longtemps cette doctrine qu'elle assimile à la foi chrétienne, comme d'ailleurs à toutes les formes de croyances religieuses. Ce n'est qu'un an avant la mort de sa mère, en 2009, qu'elle vainc ses préjugés, surmonte ses résistances et devient une fervente croyante en cette religion. C'est grâce à cette philosophie de vie que Silvestra peut enfin se réapproprier sa nature maternelle, qu'elle avait longtemps dénigrée, pour en faire une qualité grâce à laquelle diriger paisiblement et efficacement son département. Ce processus de renouvellement – ou, en le définissant en termes bouddhistes, de révolution humaine – affecte aussi la vision que cette femme a de l'intellectuel, dont le rôle lui semblait auparavant tout à fait incompatible avec son attitude de femme gentille et maternelle. Au contraire, sa nouvelle foi l'invite à réviser cette idée stéréotypée et à se convaincre qu'en tant que femme, intellectuelle et bouddhiste, elle peut faire toute une différence :

> Praticando, recitando con questo obiettivo di cambiare la mia visione di me ho potuto accettare queste parti di me che mi sembravano contraddittorie con il ruolo di intellettuale e capire l'intellettuale in un altro modo […].

[762] Silvestra17 : « Je suis bouddhiste […]. Grâce à la méditation, à cette adhésion à une philosophie de paix, à une philosophie de construction de la paix dans ton milieu et d'appréciation même de soi et de préoccupation pour les autres, j'ai compris que j'étais au fond la personne la plus juste pour ce rôle, vu que je n'avais pas de conflits et que j'aime m'occuper des autres ; d'ailleurs j'ai toujours pensé qu'on définit un intellectuel précisément pour ces raisons, n'est-ce pas ? […] Enfin, je l'ai choisi non pas pour me sacrifier, non pas pour le prestige, je voulais diriger en tant que femme et je me suis posé la question : comment une femme peut-elle faire la différence ? Justement, en apportant des choses qui sont peut-être plus féminines, puisque notre histoire – je ne l'entends pas génétiquement – mais plutôt parce qu'il y a toute une histoire de souffrance, de lutte, et cela te permet de comprendre mieux la situation des autres, de les écouter […]. Oui, je me suis demandé ce que signifie de ne pas vouloir être une femme-homme […]. En somme le pouvoir m'intéresse seulement dans la mesure où il me permet d'aider les autres. », *Ibid.* (01:00:52.0).

> C'avevo quest'idea dell'intellettuale che è quello che scrive, che studia e che non si occupa degli altri […], invece mi son resa conto che in quel momento [in dipartimento] c'era proprio bisogno di qualcuno che c'aveva queste qualità [gentilezza e femminilità][763].

Outre les trois facteurs susmentionnés (foi, genre, profession), j'en ajouterais un quatrième, également déterminant, à savoir la conscience politique qu'a développée Silvestra grâce à son expérience antérieure de militante au sein du mouvement estudiantin et féministe. En effet, bien que son esprit soit maintenant différent, le désir de paix remplaçant l'ardeur du conflit, certaines traces de son passé militant sont restées et influencent encore de nos jours son questionnement, les mots mêmes et les concepts récurrents dans son langage, y compris pendant notre entretien[764]. Par exemple, en analysant les derniers changements à l'Université de Montréal, mon interviewée affirme qu'il s'agit d'une restructuration néolibérale visant à rassembler les départements, à éliminer les programmes (lorsque ceux-ci se révèlent peu rentables), à couper dans les ressources et à décréter l'utilité comme valeur suprême, encourageant ainsi la compétition à tous les niveaux, alors que ses propres initiatives vont dans la direction opposée. Afin de créer une synergie et d'éviter que les deux « âmes » du département, l'histoire de l'art et les études cinématographiques, procèdent séparément, ou pire entrent en conflit, Silvestra a institué un forum où tous les professeur.es du département se rencontrent périodiquement pour présenter leurs recherches. En faveur des étudiant.es, elle a créé une bourse d'études annuelle destinée à encourager un esprit de paix : « Images pour la paix ». Pour que les professeur.es puissent jouir de la liberté du weekend, elle a interdit l'envoi de courriels professionnels le samedi et le dimanche, etc. L'entrevue que j'ai eue avec Silvestra s'est déroulée au moment où j'étais en train de relire les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar. À un certain moment, Hadrien avoue : « Je voulais le pouvoir. Je le voulais pour imposer mes plans, essayer mes remèdes, restaurer la paix[765] ». Ce sont à peu près les mêmes paroles prononcées par Silvestra en expliquant son choix de devenir, malgré elle, directrice du département. En d'autres termes, elle a accepté d'exercer le pouvoir non pour son prestige personnel, mais pour créer, dans son milieu de travail autrefois en conflit, une atmosphère paisible, en tant que femme, intellectuelle et bouddhiste, pour choisir enfin la paix en toute conscience et en connaissance de cause.

---

[763]Silvestra17 : « En pratiquant, récitant avec cet objectif de changer ma vision de moi-même, j'ai pu accepter ces parties de moi qui me semblaient contradictoires avec le rôle de l'intellectuel et comprendre l'intellectuel d'une autre manière […]. J'avais cette idée de l'intellectuel comme celui qui écrit, qui étudie et qui ne s'occupe pas des autres […]. Alors je me suis rendue compte que, en ce moment, il fallait [au département] quelqu'un qui avait ces qualités [gentillesse et féminité]. » *Ibid.* (1:01:54.7).

[764] Par exemple, « capitalisme », « néolibéralisme », « lutte de classe » sont des mots et des concepts fréquemment utilisés au cours de son témoignage.

[765] Marguerite Yourcenar, *Les Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, 1974, p. 99.

Ainsi**,** bien que Mary et Silvestra aient pris deux chemins différents pour exercer au mieux leur rôle de dirigeantes, l'une s'inspirant de son travail pour mieux être soi-même, l'autre se projetant à l'extérieur comme mère universelle de ses professeur.es et de ses étudiant.es, l'une comme l'autre ont réclamé, à partir d'une prise de conscience de leur souffrance, la diversité au féminin dans l'exercice du pouvoir.

6.1.3. Conjugalité, célibat

J'aborderai, dans cette section, deux aspects fondamentaux de la vie privée de mes 32 interviewées, les noyaux familiaux qu'elles ont créés, avec un conjoint ou seules, et l'expérience de la maternité vécue en contexte de migration. Plus précisément, j'essaierai de mettre en lumière les émotions, sentiments et réflexions qui ont accompagné les choix de ces femmes en matière de mariage, de concubinage, de célibat et d'accouchement.

D'emblée, il faut dire que, sur les 32 interviewées dont il est question dans cette étude, un peu moins des deux tiers sont en couple alors que les autres vivent seules[766]. La majorité des femmes du premier groupe sont mariées et la plupart de celles-ci ont deux enfants, jamais trois (plus rarement un). Presque tous les mariages ont été célébrés en Italie, entre la fin d'un doctorat et une visite des parents ou une conférence en Europe. Ces couples représentent de manière assez homogène la condition de la moyenne des ménages italiens, selon le modèle illustré au chapitre 4, soit une mère, un père et un ou deux enfants[767]. Toutefois, un facteur caractéristique différencie profondément ces unions : seule la moitié d'entre elles sont endogamiques alors que chez les immigrants italiens arrivés plus tôt au XX^{e} siècle, la presque totalité des mariages étaient célébrés entre des gens originaires de la même région, voire du même village[768]. Dans mon groupe témoin, les partenaires de neuf de ces femmes sont originaires d'un pays autre que l'Italie. Il s'agit souvent de quelqu'un qu'elles ont rencontré pendant leur parcours migratoire, la plupart du temps durant leurs études, à Harvard comme à l'Université de Tour, à Minneapolis ou à Pékin, à Los Angeles ou à Berlin, pendant un colloque ou durant un séminaire, lors

---

[766] Les données datent de 2016, au moment où les entretiens se sont déroulés. À titre comparatif, en 2015, 55,5 % des Québécoises âgées de 15 ans et plus vivent en couples. De ce nombre cependant, un peu plus du tiers seulement (34,6 %) ont choisi de se marier, une proportion nettement moins élevée que la moyenne canadienne (45%). Voir « Deux fois plus de femmes vivent en union libre au Québec, *La Presse*, 10 novembre 2015 https://www.lapresse.ca/vivre/societe/201511/10/01-4919309-deux-fois-plus-de-femmes-vivent-en-union-libre-au-quebec.php

[767] Voir, chapitre 4, section 4.2.2.

[768] *En ce qui concerne l'immigration italienne d'avant la Seconde Guerre mondiale, voir Sylvie Taschereau,* Pays et patries. Mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal 1906-1930, *Montréal,* Université de Montréal, coll. « Études italiennes », 1987.

.

d'une conférence ou, plus rarement, en tant que collègue dans une des universités montréalaises où elles travaillent. Eux sont originaires des États-Unis, de l'Europe, du Moyen-Orient, et ils sont venus à Montréal pour partager l'expérience universitaire avec une de mes interviewées ou en rencontrant cette dernière plus tard, après avoir déjà obtenu un emploi et s'être installés dans la ville. Exception faite de ces neuf conjoints, les autres partenaires de mes interviewées sont italiens ou italo-québécois. Cependant, certaines de mes interviewées les ont rencontrés ailleurs qu'en Italie. C'est le cas de Gaia qui rencontre celui qui deviendra le père de son enfant à Berlin où il poursuit sa maîtrise. C'est également l'histoire d'Isabella qui rencontre son futur époux à Montréal, bien que ce dernier soit originaire de Rome, du quartier même où mon interviewée a passé son enfance et où elle fréquentait la même école maternelle que sa future belle-sœur. Malgré cette proximité, Isabella et Joe ne se sont jamais croisés en Italie. Adolescent, il a suivi ses parents qui se sont établis à Montréal pendant les années 1970. C'est enfin dans cette ville que « *i promessi sposi*[769] » se sont connus, aimés et mariés. Ces vicissitudes amoureuses, parfois rocambolesques et erratiques, concernent presque tous les couples de mes interviewées. C'est sur certaines de leurs histoires que je me concentrerai ici.

Quelques-unes de ces femmes, dont Gaia et Agata, confirment le fait que le parcours migratoire a contribué à renforcer leur union sentimentale, leur couple s'étant scellé, du moins au début, au moment où leur installation dans un monde inconnu leur apparaissait comme une aventure romantique. Cependant, comme l'indique Gaia, au fur et à mesure que s'accumulent les difficultés, les défis et le stress engendrés inévitablement par une installation à l'étranger (par exemple, élever un enfant sans le soutien d'une famille, terminer deux doctorats simultanément, ou encore surmonter le dur hiver canadien), le rapport de couple change profondément, les conjoints s'éloignent l'un de l'autre et se transforment en obstacles. Il faut aussi préciser que ces femmes sont parfois arrivées à Montréal pour des raisons sentimentales, leur conjoint ayant reçu une offre d'emploi intéressante, ou pour rejoindre un amoureux canadien[770]. Bien que la plupart se soient assez vite intégrées à leur nouveau milieu, le processus d'adaptation a parfois été long, complexe et fatigant, par exemple sur le plan bureaucratique, comme dans le cas d'Agata[771]. Dans tous ces cas, un déséquilibre se crée au sein du couple et certaines femmes y réagissent positivement tandis que d'autres s'en sortent plus difficilement. Claudia d'Expatclic m'explique ce phénomène en ces termes :

> L'espatrio può mettere a dura prova la coppia in tanti sensi, nel senso che innanzitutto c'è un eccesso degli

[769] *I promessi sposi* (*Les fiancés*) est le titre du roman d'Alessandro Manzoni, un des plus célèbres écrivains italiens du XIX^e^ siècle.
[770] Voir chapitre 4, section 4.3.3.
[771] Le parcours d'intégration d'Agata est raconté au chapitre 4, section 4.2.3.

> squilibri che in patria non si conoscono […]. Arrivare all'estero dove magari uno improvvisamente ricopre un posto di lavoro molto molto esigente che magari lo porta a viaggiare, lo porta a stare fuori casa tante ore e lo mette a contatto con una cultura difficile, insomma tutta una serie di sfide, e l'altro che improvvisamente si trova zero lavoro, perché magari non può lavorare perché non ha il visto di permesso perché […] non ci sono le condizioni, già quello è uno squilibrio iniziale molto molto forte[772].

Concernant les couples exogames, la différence d'origine peut être source d'obstacles autant que de bénéfices, comme il arrive chaque fois que la différence entre en jeu. La question linguistique, par exemple, revient en tant que difficulté à surmonter en ayant recours à différentes stratégies, comme l'apprentissage de la langue du partenaire, l'invention d'un langage mixte ou le passage d'une langue à l'autre selon les situations, etc[773]. Parfois aussi, c'est le silence et l'acceptation résignée de l'un ou de l'autre qu'une part de son intimité, de son expérience passée, du temps vécu dans son pays natal restera inconnu pour son partenaire parce qu'il est impossible de le transmettre, du moins avec la même intensité, les mêmes émotions, la même beauté. Le récit de Viva est, à ce sujet, très emblématique, lorsqu'elle aborde un épisode concernant sa relation sentimentale avec quelqu'un qui était originaire du Québec. Bien qu'il s'agisse d'une très belle histoire d'amour et qu'elle était alors contente de vivre dans son appartement du Mile-End avec son copain et ses chiens et se sentait bien installée et intégrée, elle s'aperçoit toutefois à un certain moment que la réalité est différente, notamment au sein du couple, dans son intimité[774] .

D'autres interviewées comme Cecilia et Andrea insistent davantage sur la diversité linguistique comme barrière qui parfois s'interpose dans un couple. D'après la première, doctorante au département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal, l'ambiguïté sémantique de certaines expressions, selon le pays où elles ont cours ou l'adverbe qui les accompagne, créerait des malentendus, voire mènerait à la rupture : « simpatico in Spagna è simpatico come in italiano, mentre in Colombia è una persona bella esteticamente », ou encore « se una persona ti dice : "je t'aime bien" è amicale, "je t'aime", point, è ti amo »[775]. Le problème, souligne-t-elle, consiste principalement dans la dynamique intermédiaire, par exemple si quelqu'un lui déclare « *I love you* », elle se questionne : « oddio, questo mi

---

[772] Claudia33 : « L'expatriation peut mettre à rude épreuve le couple de plusieurs façons, dans le sens où il y a tout d'abord un excès de déséquilibre qu'on ne connaît pas dans le pays d'origine […]. Arriver à l'étranger, dans un lieu où peut-être quelqu'un subitement recouvre un poste très exigent qui l'amène à voyager, à séjourner longtemps hors de la maison et qui le met en contact avec une culture difficile, en somme toute une série de défis, et l'autre qui subitement se retrouve sans emploi, peut-être parce qu'il/elle ne peut pas travailler car n'ayant pas le permis, parce que […] les conditions n'y sont pas, cela est un déséquilibre initial très très fort. », 5.05.2016 (p. 13).

[773] Voir chapitre 5, section 5.1.2.

[774] Voir la citation au chapitre 5, section 5.3.2.

[775] Cecilia7, 32 ans, installée à Montréal en 2011 : « En Espagne, *simpatico* signifie agréable comme en italien, tandis qu'en Colombie, c'est une personne esthétiquement belle. » ; « Si une personne dit : "je t'aime bien", c'est amical, "je t'aime", point, c'est je t'aime. » 19.01.2016 (00:02:56.8)..

vuole bene d'amica o mi vuole bene d'amore, che rispondo ? » et, à ce moment-là, la relation pourrait être compromise[776] ! Andrea, pour sa part, est engagée dans son mariage depuis 25 ans avec un Québécois rencontré pendant ses études doctorales en Chine. Elle avoue que, dans son couple, la plupart des difficultés proviennent de la communication, bien que sa maîtrise du français soit très bonne. Par exemple, des expressions tout à fait innocentes en italien ou en français sont des insultes au Québec, ou alors certains sujets ne peuvent être abordés parce qu'ils risquent de violer le sentiment d'intimité de son mari. De manière générale, l'échange verbal en famille est plutôt limité, même avec les enfants :

> Difficoltà di coppia che abbiamo avuto o che possiamo avere sono su questi aspetti qua, quelli della comunicazione […]. [Per esempio] come per me […] dei momenti famigliari siano importanti, di come parlare, passar il tempo a parlare a tavola sia importante, per lui [ci] si siede, si mangia, ci si alza ed è così per i miei figli e lo vedo adesso, devo un po' […] accettare di avere dei figli […] che non sono proprio italiani sì[777] !

Mais, pour compenser l'absence d'une certaine dynamique familiale, il y aurait une division équilibrée des tâches domestiques entre elle et son conjoint qui s'est établie graduellement, sans discussions ni traumatismes, au fil des années. Quelques-uns de ces aspects seraient donc, selon mon interviewée, une manifestation de la culture anglo-saxonne canadienne, comme le manque de romantisme et de gestes galants, tandis que d'autres comportements concerneraient tous les hommes, qu'ils soient Québécois ou Italiens. Cependant, en faisant un bilan de sa relation, Andrea conclut par une note tout à fait positive en faveur des premiers contre les seconds : « l'uomo quebecchese è il castoro, che sa lavorare, che fa […], invece l'uomo italiano è la lucertola, che parla, ma come parla bene, però non fa niente ![778] ».

L'habitude du bricolage linguistique et culturel s'accompagne d'autres avantages même s'il s'agit de certains facteurs que Viva, Cecilia et Andrea ont interprétés initialement comme négatifs. Cette diversité linguistique et culturelle, par exemple, aurait été pour Marta un atout qui lui a ouvert le monde nord-américain qu'elle ignorait et lui a permis notamment de perfectionner son anglais dont elle avait une connaissance scolaire et superficielle. Marta rencontre son mari à Tour durant son échange Erasmus d'une année en France. C'est là que sa vie académique et sa vie familiale se rencontrent : celui qui deviendra ensuite son mari vient du Dakota du Sud, donc d'un horizon complètement différent, du point

---

[776] Cecilia7 : « Mon dieu, est-ce que celui-ci m'aime comme ami ou comme amoureux ? Qu'est-ce que je lui réponds ? », *Ibid*.,19.01.2016 (00:02:56.8).

[777] Andrea25, 50 ans, installée à Montréal en 1995 : « Les difficultés de couple qu'on a eues ou qu'on peut avoir concernent ces aspects de la communication […]. [Par exemple], comme pour moi […] des moments en famille sont importants, parler, passer le temps à table en parlant, tandis que pour lui on s'assoit, on mange, on se lève et c'est pareil pour mes fils et je m'en aperçois maintenant, je dois un peu […] accepter d'avoir des fils […] qui ne sont pas vraiment italiens, oui ! », 15.04.2016 (1:53:56.1)..

[778] Andrea25 : « le Québécois est un castor qui sait travailler, qui fait, alors que l'Italien est un lézard, qui parle, et comme parle-t-il bien!, mais il ne fait rien » *Ibidem*, (p. 32: en conclusion de l'entrevue).

de vue géographique, social, culturel, même universitaire. Elle s'en aperçoit notamment lors de sa première visite chez lui alors qu'elle entre en contact avec le système universitaire nord-américain pour la première fois :

> sono andata a trovarlo per qualche settimana non di più, però ho seguito delle lezioni con lui per scoprire un po' com'era l'università americana e la primissima impressione è stata più […] di pulizia, perfezione, più di infrastrutture […] rispetto a un'università italiana […] la convivialità maggiore, i rapporti con i professori, […] le classi […] molto più piccole […] su modello del seminario, in cui si discute, in cui sono più gli studenti a parlare che l'insegnante […] il funzionamento economico […] invece mi è sembrato molto meno interessante, nel senso che mio marito è uscito dall'università […] con migliaia di dollari di debito come molti americani[779].

Cette relation représente, pour Marta, une immense découverte, voire un changement radical dans sa vie qui se développera, par la suite, dans une dimension internationale. À la fin de leur premier cycle universitaire, les deux jeunes déménagent à Paris où Marta commence une maitrise en cinéma et son fiancé poursuit ses études en traduction. Ils restent à Paris six ans, de 2006 jusqu'à leur mariage en 2012. C'est un de rares mariages que mes interviewées célèbrent à l'étranger, à Paris justement.

Un autre aspect de la diversité apportée par ce « métissage sentimental » est le manque de séduction de la part des Canadiens regretté par Andrea mais célébré par Lella. Cette dernière rencontre son futur mari, un Canadien de l'Alberta, lors d'une conférence en 2002 et ils se fréquentent en tant que simples connaissances pendant six ans. En 2008, leur relation va changer mais pour que cela se produise, Lella doit opérer un renversement de ses paramètres culturels, cognitifs et sentimentaux, ce qui bouleverse radicalement ses perspectives. Elle doit abandonner cet instinct de protection et de défense qui, d'après elle, appartient à tous les migrants ainsi que le modèle de virilité du machisme latin qui, selon ses précédentes expériences, ne lui convient pas. C'est seulement en s'ouvrant à une manière plus discrète de manifester la masculinité que Lella est finalement en mesure de découvrir la beauté de cette relation : « une geografia fisica e dell'anima proprio diversa[780] ». En effet, cet homme qui vient des lointaines prairies canadiennes, d'un mariage et d'une séparation, déjà père de six enfants et grand-père, professeur de littérature anglaise et de linguistique au CÉGEP et au Collège est « molto molto diverso »[781] de mon interviewée. Cependant, la différence la plus fascinante ne consiste pas en ces détails

[779] Marta18 : « Je suis allée lui rendre visite pendant quelques semaines pas plus, mais j'ai suivi des cours avec lui pour découvrir une peu comment était l'université américaine et la première impression ç'a été […] plus de propreté, de perfection, plus d'infrastructures […] comparée à une université italienne […] la convivialité majeure, les rapports avec les professeurs, […] les classes […] bien plus petites […] sur le modèle d'un séminaire, où on discute, où ce sont plus les étudiants qui sont invités à parler que le professeur […] au contraire la façon financière de fonctionner […] m'a semblée beaucoup moins intéressante dans le sens que mon mari est parti de l'université […] avec des milliers de dollars de dettes comme beaucoup d'Américains. », 2.03.2016 (p. 3), 32 ans, installée en 2014.

[780] Lella27, « une géographie physique et d'âme très différente », 28.04.2016 (00:39:51.8), 50 ans, installée à Montréal en 1998/9.

[781] Lella27, « très très différent *», Ibid.,*(00:41:51.8).

biographiques mais plutôt dans une manière tout à fait nouvelle pour mon interviewée de construire une relation sentimentale dans laquelle les périlleux jeux de pouvoir semblent complètement absents :

> In genere l'uomo canadese non si pone verso la donna con la seduzione […]. Non c'è quel […] voler sedurre con le parole, con i gesti […], per cui c'è un rapporto […] più impercettibile, più semplice a cui io non ero abituata. Questo è stato un impatto molto forte […] perché talmente abituata al gioco di seduzione che negli uomini canadesi non […] vedevo, allora li escludevo […] istintivamente. Invece lui appunto è entrato senza sedurre […] con questo […] rapporto […] di parità, da persona a persona, senza questo gioco appunto uomo-donna, di seduzione, di potere, è un rapporto che si è basato appunto […] piano piano […] nella costruzione del dialogo, nel quotidiano[782].

Lella et son fiancé de l'Alberta se sont mariés en 2009 et leur fille Emma est née l'année suivante.

Les rapports sentimentaux de mes interviewées, qu'il s'agisse de mariages ou de concubinages, endogamiques ou exogamiques, ont une caractéristique commune qui les différencie de toutes les autres relations du même type commencées, entretenues, célébrées et/ou vécues en terre natale : des déménagements presque constants. En effet, comme le raconte Agata, les couples de mes interviewées se trouvent souvent dans la nécessité de se séparer, même pour des périodes de temps assez longues, en raison de leurs études, de leurs emplois, des conférences, etc. Lorsque j'ai interviewé Agata, par exemple, celle-ci se préparait à partir pour l'Université de Starkville, dans l'État du Mississippi, où elle devait effectuer une résidence en médecine vétérinaire[783] de trois ans, une période pendant laquelle elle et son mari allaient être la plupart du temps éloignés l'un de l'autre :

> Lui [il marito] è medico, ci siamo trovati che lui era a Milano e io ero a Roma, e viceversa, lui è arrivato a Roma e io sono andata a lavorare a Milano, poi mentre io ero a Londra, lui era in California e da lì poi è arrivato a Montreal e io da Londra sono tornata in Italia e sono andata a Milano […]. Poi da Montreal l'hanno mandato a Boston […] per un anno, da Boston è ritornato qui a Montreal per avere il posto fisso. Nel momento in cui gli hanno dato il contratto di lavoro a tempo indeterminato, io ho mollato l'Italia e sono arrivata qui[784].

Les lieux emblématiques qui représentent le mieux ces histoires amoureuses sont les aéroports, où ces femmes attendent, accompagnent, croisent leurs partenaires, souvent migrants comme

---

[782] Lella27, « En général, l'homme canadien n'aborde pas la femme par la séduction […]. Il n'y a pas la volonté […] de séduire par les paroles, les gestes […], par conséquent il y a un rapport […] plus imperceptible, plus simple, auquel je n'avais pas l'habitude. Ceci a été le premier impact très fort […] parce que j'avais tellement l'habitude du jeu de séduction que je ne voyais pas chez les hommes canadiens […] alors je les excluais […] instinctivement. Alors que lui est entré sans séduire […] avec ce […] rapport […] paritaire, de personne à personne, sans ce jeu d'homme-femme, de séduction, de pouvoir, c'est un rapport qui s'est basé […] doucement [tout] doucement […] sur la construction du dialogue, dans la quotidienneté », *Ibid.* (00:41:51.8).

[783] Une résidence est une spécialité postdoctorale en médicine interne ou, dans ce cas, en médicine vétérinaire.

[784] Agata31, 37 ans, installèe à Montréal en 2013 : « Il [son époux] est médecin, ça s'est produit qu'il était à Milan et j'étais à Rome, et vice-versa, il est arrivé à Rome et je suis allée travailler à Milan, puis lorsque j'étais à Londres, il était en Californie et de là il est arrivé à Montréal et je suis retournée en Italie et je suis allée à Milan […]. Puis de Montréal on l'a envoyé à Boston […] pendant une année, de Boston il est retourné ici à Montréal pour occuper un poste permanent. Au moment où il a eu un contrat de travail à durée indéterminée, j'ai laissé l'Italie et je suis arrivée ici [à Montréal]. », 31.05.2016 (00:15:27).

elles. Emanuela évoque cette situation dans son témoignage. Après 24 ans de mariage avec un Canadien de l'Alberta et ses deux enfants, elle se sépare et entretient, depuis onze ans, une relation avec quelqu'un de Winnipeg dont elle me raconte brièvement l'histoire, vu que lui aussi a connu les péripéties de la migration en raison de son appartenance ethnique, religieuse puis de sa profession :

> Lui è un ebreo nato in Austria nel 1947 in un campo profughi ed è […] passato per l'Italia per sei mesi in un campo […] profughi di gente che usciva fuori dalla seconda guerra, e poi […] è andato a Winnipeg dove c'è una forte concentrazione di ebrei che sono venuti fuori [sopravvissuti] dalla seconda guerra mondiale. Lui ha lavorato […] 20 anni nell'università di Toronto e adesso lavora in un'università di Boston. Quindi ci si vede ogni mese almeno, delle volte di più, delle volte un po' di meno […]. Prima andavo e venivo [io], adesso […] è lui che viene, perché appunto facendo la direzione del dipartimento sono molto più impegnata, ho delle cose per cui non posso partire, e poi viaggiamo molto insieme, per cui […] sì è una vita abbastanza interessante, nel senso che ci si incontra agli aeroporti, poi si va da qualche parte nel mondo[785].

Les exigences du marché du travail imposent aussi des voyages, des séparations, des réunifications. En effet, la recherche d'un emploi satisfaisant aux compétences acquises pendant les études n'est jamais chose facile ni immédiate et demande souvent le déplacement d'une ville, d'un pays, parfois d'un continent à l'autre. Cette difficulté augmente lorsque les conjoints ont la même formation et doivent se tailler une place sur le même marché. Ce problème s'est posé, par exemple, à Emanuela, dont le premier mari était économiste comme elle, ou à Mary et à son époux, tous les deux impliqués dans la Coopération internationale, mais aussi à Clara, Silvestra, Maria, etc. Les péripéties qu'a vécues cette dernière commencent en 1999, lorsqu'elle achève ses études universitaires en économie et commerce à Milan et déménage à Londres pour faire un master en démographie, une discipline qui n'est pas proposée à ce moment-là en Italie. Par la suite, Maria reçoit une très bonne bourse de l'Université de Philadelphia, en Pennsylvanie, pour faire un doctorat, toujours dans le domaine de la démographie. Après un travail sur le terrain au Malawi, les intérêts de recherche de mon interviewée passent de l'Afrique à l'Asie de l'Est, plus précisément à la question de la contraception en Chine. En 2002, Maria présente les résultats de son enquête dans un colloque à l'Université de Harvard, où elle rencontre son futur mari : belge, sinophile, recruté dans un doctorat en économie à Hawaï. Au début, leur relation se déroule à distance,

[785] Emanuela9, 61 ans, installée à Montréal en 1986 : « Il est juif, né en Autriche en 1947 dans un camp de réfugiés, et […] il est passé par l'Italie pendant six mois dans un camp […] de réfugiés qui sortaient du second conflit mondial, et puis […] il est allé à Winnipeg où il y a une forte communauté de juifs qui ont survécu à la Deuxième Guerre mondiale. Il a travaillé […] 20 ans à l'université de Toronto et maintenant il travaille dans une université à Boston. Donc, on se voit au moins chaque mois, tantôt même plus, tantôt un peu moins […]. Avant c'était moi qui faisais des allers-retours, maintenant […] c'est lui qui vient, parce que je suis bien plus occupée depuis que j'ai la direction du département, j'ai des choses à faire qui m'interdisent de partir, puis nous voyageons beaucoup ensemble. Donc […] c'est une vie assez intéressante, dans le sens qu'on se rencontre dans les aéroports, puis on va quelque part d'autre dans le monde. » 22.01.2016 (00:25:46.8).

mais dès que leurs doctorats sont terminés, les deux jeunes se marient dans un petit village italien près de Pavia, au mois d'août 2003. L'année suivante, confie-t-elle,

> abbiamo fatto il mercato del lavoro, però essendo due, volevamo più o meno tutti e due restare nell'accademia. Alla fine quello che abbiamo deciso di fare […] ci siamo separati nel senso […] geografico. Io sono andata a fare un post doc a Boston, a Harvard […], dal 2004 al 2005, e mio marito ha fatto un post doc in California. E […] [nel] 2005 abbiamo rifatto il mercato del lavoro per trovare comunque un posto insieme e siccome il mio post doc […] era rinnovabile […], ma non quello di mio marito, è stato lui che ha fatto i colloqui, che ha mandato un sacco di domande, e io dove vedevo che magari lo chiamavano, vedevo se c'era qualcosa che io potevo fare[786].

En 2005, le couple quitte Philadelphie et déménage à Montréal, où lui a obtenu une très bonne offre d'emploi à l'École des Hautes Études commerciales de Montréal et où elle est employée au département de démographie de la même université : « il caso ha voluto che quell'anno lì c'erano due posti da professore[787] ». Les époux commencent à travailler au même moment, dans la même université, avec le titre de professeur associé. Selon mon interviewée, il s'agit là d'un hasard, j'ajouterais même d'un heureux hasard.

Un dernier problème que ces couples doivent souvent surmonter est l'épineuse question de savoir qui suit qui. L'inégalité de genre dans la division des rôles familiaux favoriserait, a priori, le principe voulant que la femme suive son mari. C'est le cas d'Agata qui quitte l'Italie et abandonne son travail pour rejoindre son mari. C'est l'histoire aussi de Yole qui suit son mari se déplaçant pour faire des masters en typographie et répondre à des offres de travail : « è sempre colpa di mio marito », ajoute-t-elle[788]. C'est également le parcours de Simona et d'autres interviewées. Ces femmes ne se résignent toutefois pas à cette situation et, chacune à leur manière, reprennent leur destin en main. Après plusieurs tentatives, Agata part et s'installe dans le Mississippi pour réaliser un master de trois ans ; Yole s'applique pour étudier, se perfectionner et même se réinventer à chaque déménagement ; Simona ouvre une école de danse et enseigne sa langue maternelle, etc. Le couple de Marta, au contraire, choisit la direction opposée, puisque dans ce cas-ci c'est l'homme qui suit la femme. Il s'agit cependant d'un cas isolé, si je le compare aux témoignages des 31 autres interviewées. Comme rapporté plus haut, une fois leurs études de premier cycle achevées, Marta et son mari américain déménagent à Paris pour poursuivre

---

[786] Maria18, 32 ans, installée à Montréal en 2014 : « Nous avons été sur le marché du travail, mais nous voulions tous les deux rester dans le monde académique. Enfin ce que nous avons décidé de faire […] ç'a été de nous séparer, dans le sens […] géographique, je suis allée faire un post-doc à Boston, à Harvard, […] de 2004 à 2005, et mon mari a fait un post-doc en Californie. Et […] [en] 2005, nous sommes retournés sur le marché du travail afin de trouver un poste ensemble, puisque mon post-doc […] était renouvelable […], mais pas celui de mon mari. C'est [donc] lui qui a fait […] les entrevues, qui a envoyé un lot de demandes, et je vérifiais s'il y avait quelque chose à faire pour moi là où on contactait mon mari. », 20.04.2016 (00:13:35.9).

[787] Maria18 : « où le hasard a décidé qu'il y avait justement deux postes de professeur », *Ibid.,* (00:10:25.6).

[788] Yole30, 42 ans, installée à Montréal en 1998 : « c'est toujours la faute de mon mari », 30.05.2016 (00:30:29.6).

leur parcours universitaire : elle en cinéma, lui en traduction. Le choix semble partagé mais, pendant l'entretien, l'initiative de ce déménagement semble provenir de mon interviewée plutôt que de son partenaire. Par conséquent, je lui demande si cela n'a jamais été un motif de récrimination de la part de ce dernier, ce à quoi Marta me répond :

> recriminazione no […], magari [un] equilibrio diverso nella relazione forse sì, nel senso che poi io ho fatto un dottorato e ho iniziato una carriera diciamo che poi ha più determinato altre scelte dopo e a quel punto è evidente che lui ha adattato di più la sua carriera alle mie scelte […] insomma sono sempre stata io quella che guadagnava di più e lo sono tuttora […]

Elle conclut : « è più una questione di carattere, credo, nel senso che dal suo punto di vista era meno interessante la carriera o la ricerca[789]. »

Le couple de Mary règle cette question d'une autre manière. Elle et son mari, dès les débuts de leur relation, parviennent à une entente qui épargne à l'un et à l'autre frustration, humiliation ou regret. Mary fait la connaissance de son époux, un Franco-Canadien, au Costa Rica pendant les six premiers mois de sa permanence dans ce pays. Tous les deux sont impliqués dans la coopération internationale. Ils se marient et ont deux filles avec lesquelles ils se déplacent dans les différents pays de l'Amérique centrale où ils travaillent jusqu'en 2001. Cette année-là, la famille s'installe définitivement à Montréal. Pour éviter toute dispute, les époux concluent un pacte en réglant leur droit de choisir quoi faire et où aller selon la loi de l'alternance : une fois, c'est à lui de décider et à la femme de suivre, la fois suivante c'est la femme qui dirige et l'homme suit. À chacun son tour !

Enfin, certaines de mes interviewées affirment qu'elles ne se seraient jamais mariées si elles étaient restées en Italie : la façon italienne de concevoir et de vivre l'expérience matrimoniale et de gérer la division des rôles entre hommes et femmes au sein du couple ne les tentait pas. Cependant, l'harmonie et le respect bien visibles des familles connues ou même seulement croisées dans les rues de Montréal leur ont donné l'envie de surmonter cette résistance et de relever le défi. Clara, Andrea et Denise font partie de ce groupe. Lella, en revanche, en s'interrogeant sur son destin de femme si elle était restée en Italie et en comparant son propre parcours avec ceux de ses amies et collègues qui ne sont jamais parties d'Italie, me répond :

> Vedere appunto molte delle mie amiche, colleghe, che c'hanno avuto percorsi matrimoniali un po' così disastrosi, tristi, sì, io mi ritengo da questo punto di vista molto fortunata, ho fatto questo salto di andare appunto

[789] Marta18 : « récriminations non […], peut-être un équilibre diffèrent dans la relation, oui, dans le sens où j'ai ensuite fait un doctorat et j'ai commencé une carrière qui a déterminé d'autres choix et, à ce moment, c'est évident […] que c'est lui qui a davantage adapté sa carrière à mes choix […] en somme, c'est moi qui ait toujours été celle qui gagnait le plus et c'est encore le cas aujourd'hui […] c'est plutôt une question de caractère, je crois, dans le sens où de son point de vue la carrière ou la recherche étaient moins intéressantes », entr. cit. (00:36:42.9).

> al di là di questi rapporti un po' di potere cogli uomini, avere questa relazione veramente paritaria […]. Se io non fossi stata in Canada sarei stata molto depressa […] sia come donna […] sposa, madre, eccetera, sia professionalmente, perché poi fare il porta borse per tanti anni ti incattivisce, mortifica, si diventa cattivi, si perde la creatività, la voglia di dare agli altri, la pienezza di vita, sì, sì sì sì, la soddisfazione, questo sì, questo me lo chiedo[790].

6.1.4. Maternité en migration

Concernant la maternité de mes 32 interviewées, un peu moins de la moitié (15) ont un ou deux enfants, jamais plus. Parmi elles, trois sont mères monoparentales dans le sens où, quelques mois ou quelques années après la naissance de leur enfant, leur relation conjugale a pris fin. J'aborderai, plus bas, la condition de ces femmes qui ont choisi, tantôt de bon gré, tantôt à contrecœur, de vivre seules. Pour le moment, les questions auxquelles j'essaierai de répondre grâce aux témoignages récoltés sont les suivantes. Est-ce que ces femmes pensent qu'elles ont, ou qu'elles auraient, de nos jours, plus de liberté pour fonder une famille sans pour autant renoncer à leur carrière ? Doivent-elles, encore aujourd'hui, sacrifier l'une ou l'autre de ces aspirations ? Dans quelle mesure les femmes de mon groupe témoin sont-elles parvenues à réaliser et à concilier leurs aspirations professionnelles et leurs aspirations personnelles ?

Si je fonde mon analyse sur les mots de Claudia d'Expatclic, comme je viens de le faire au sujet des relations sentimentales des Italiennes expatriées, la maternité constituerait une autre expérience épineuse lorsqu'elle est vécue dans un contexte culturel différent du pays d'origine. Toutefois, les témoignages de mes interviewées sont généralement positifs, voire enthousiastes, concernant cette expérience vécue à l'étranger, qu'il s'agisse de l'Allemagne, de la France ou du Québec, où, pendant la grossesse, l'accouchement et les mois suivants, la femme et son bébé sont assistés, protégés, soignés, jamais abandonnés et toujours soutenus financièrement par l'État. Gaia, par exemple, tombe enceinte six mois après avoir rencontré son conjoint, Alessandro. Ils sont à Berlin, elle pour son premier post-doctorat, lui pour son doctorat. L'enfant, une fillette du nom de Beatrice, naît en 2012, dans la capitale allemande, à mi-chemin des études de mon interviewée. Celle-ci est en mesure de continuer et de terminer son doctorat, se limitant à une interruption de cinq mois, au plein salaire de 2600 euros mensuel. En bref,

[790] Lella27 : « Voir [en Italie] beaucoup de mes amies, collègues, qui ont eu des parcours matrimoniaux désastreux, tristes, oui, de ce point de vue, je me trouve très chanceuse, j'ai fait ce bond d'aller au-delà de ces rapports […] de pouvoir avec les hommes, ayant cette relation vraiment paritaire […]. Si je n'avais pas été au Canada, j'aurais été très déprimée […] soit comme femme […] épouse, mère, etc., soit au niveau professionnel, parce que faire le porte bagage pendant plusieurs années rend méchant, mortifie : on devient méchant, on perd la créativité, l'envie de donner aux autres, la plénitude de la vie, oui, oui, oui, la satisfaction, cela oui, je me le demande. », entr. cit. (00:19:01.8).

sa maternité a été facilitée grâce à l'assistance très efficace de l'État allemand, qui se révèle particulièrement sensible aux exigences des femmes surtout dans le domaine de la recherche. À ce moment-là, la comparaison avec l'Italie est inévitable: « Noi in Germania eravamo stati viziati, in Germania avevamo avuto tanti privilegi che in Italia non ci sono[791] ». Après un voyage aventureux (ou inconscient, selon les parents et amis du couple) pendant lequel Gaia, son conjoint et la petite Béatrice d'un an à peine se déplacent à travers l'Amérique latine en train, autobus et autres moyens de fortune, la famille débarque à Montréal, Alessandro ayant obtenu un poste à l'Université McGill. C'est la fin du mois d'août 2014 où, pendant une semaine, ils séjournent dans une auberge de jeunesse tandis que Gaia part à la recherche d'un appartement et d'une garderie. Le Québec se révèle aussi très généreux en matière d'assistance et la petite Béatrice peut vite entrer dans une garderie : « un asilo vero e proprio […], è privato ma è convenzionato, quindi pago il minimo e l'hanno presa subito[792] ». L'expérience de Marta en France s'avère aussi très positive. Comme Gaia, elle tombe enceinte pendant ses études doctorales à Paris. Au moment de la naissance de son enfant, Jonathan, elle ajoute à son salaire mensuel de 1200 euros une allocation familiale mensuelle de 160 euros, une allocation de naissance de 800 euros et tous les bénéfices octroyés par la France en faveur de la maternité, comme les six mois de prolongation de son contrat de travail et la couverture de toutes les dépenses, dont une partie de son loyer. Marta en conclut :

> È stata un'esperienza del tutto serena, tutta la gravidanza e poi la nascita di mio figlio, i rapporti sia con le istituzioni che con […] i medici […]. Per esempio i primi giorni usciti dall'ospedale o più avanti […] con le sages femmes che erano sempre disponibili in qualsiasi problema, corsi di massaggio per *bébé*, tutto offerto gratuitamente dai servizi locali[793].

L'expérience d'Andrea, au contraire, semble contredire celle de Marta à propos du soutien social consenti par la France. Cette femme arrive à Montréal en 1995 pour se marier avec un jeune homme de Chicoutimi. En 1997 le couple a son premier enfant. La famille demeure à Montréal et, si on prend au mot les propos de mon interviewée, la maternité au Québec n'est pas une expérience encourageante, surtout quand on accouche en hiver où la neige, la tempête et le froid sévissent sans pitié :

> Il primo figlio […] è nato qui [in Québec] nel 97 […]. È lì che senti la mancanza della famiglia, degli amici più

[791] Gaia13, 35 ans, installée à Montréal en 2014 : « En Allemagne, nous avons été gâtés, […] nous avons reçu beaucoup de privilèges qui n'existent pas en Italie. », 1.02.2016 (p. 7)..
[792] Gaia13 : « une vraie garderie, c'est privé mais conventionné, donc je paie le minimum et on a accueilli Béatrice tout de suite », *Ibid.* (p. 10).
[793] Marta18 : « Ç'a été une expérience tout à fait sereine, toute la grossesse et puis la naissance de mon fils, tant les rapports avec les institutions qu'avec […] les médecins […]. Par exemple, les premiers jours, après avoir quitté l'hôpital, même plus tard […], les sages-femmes étaient toujours disponibles pour quel que soit le problème, cours de massage pour le bébé, tout était offert gratuitement par les services locaux. », entr. cit. (00:28:47.8).

> vicini […], ti senti sola sola sola, con quest'inverno, che esci con questo bebè, non c'è nessuno per strada, c'è questa neve che soffia […]. Abbiamo fatto sette ore di strada da Chicoutimi [a Montréal], mio marito è originario di Chicoutimi […], perché c'era la tempesta di neve con il bebè in macchina, non si vedeva niente[794].

Ce malaise encourage notamment Andrea et son mari à déménager à Paris en 1999, profitant de l'offre d'emploi que ce dernier a reçue comme informaticien. Pendant les deux années passées en France, Andrea met au monde son deuxième enfant, mais cette expérience se révèle moins positive qu'au Québec. Pour son premier enfant, elle avait accouché au Centre hospitalier universitaire Sainte-Justine, dans une maternité dont la vocation est de s'occuper de la mère autant que du bébé, « mi hanno proprio presa, aiutata con l'allattamento », tandis qu'en France: « non ne sanno un tubo dell'allattamento […] il sistema pubblico è favoloso, appena avevo un problema si occupavano di me […] prima, dopo la nascita zero[795] ». Un même jugement négatif porte sur le service de garde français, surtout quand Andrea le compare à celui québécois. Comme il a été mentionné au début de cette section, au Québec, en 1997, la ministre de l'éducation Pauline Marois avait formulé une nouvelle politique familiale, basée entre autres sur la création des Centres de la petite enfance (CPE) à tarifs réduits, soit à 5 $ par jour augmenté à 7 $ en 2004. L'expérience se révèle très positive pour Andrea, ses enfants, pour les femmes en général, et même pour la société entière. Au Québec, raconte mon interviewée, les garderies publiques

> sono veramente dei centri per l'infanzia, centri educativi […], i miei figli se ne ricordano ancora di quando andavano all'asilo e partecipavano alla preparazione del pasto […]. Ci sono degli studi che provano come questa via ha migliorato l'accesso delle donne al lavoro e probabilmente la decisione delle più giovani di cominciare a fare figli prima […]. Tutte queste donne che vanno a lavorare poi pagano le imposte, quindi quest'investimento ha un ritorno[796].

Cependant, depuis quelques années, poursuit-elle, le gouvernement libéral démantèle le système public et, en ce qui concerne le service de garde, réduit le financement à tel point que, maintenant, c'est plus profitable d'inscrire les enfants dans des garderies privées parce que le remboursement fiscal est plus important. Malgré cette note négative, le jugement de mon interviewée se fait bien plus sévère lorsqu'elle

---

[794] Andrea25, 50 ans, installée à Montréal en 1995 : « Mon premier enfant […] est né ici [au Québec] en 1997 […]. C'est là qu'on sent le manque de la famille, des amis les plus proches […], on se sent seule, seule, seule, c'est l'hiver, on sort avec ce bébé, il n'y a personne dans la rue, il y a cette neige qui souffle […]. Nous avons roulé en voiture sept heures de Chicoutimi [à Montréal], mon mari est originaire de Chicoutimi […], parce qu'il y avait une tempête de neige, avec le bébé en voiture, on ne voyait rien. », 15.04.2016 (00:50:04.1).

[795] Andrea25 : « on m'a prise en charge, aidée lorsque j'allaitais » ; « ils ne connaissent rien en matière d'allaitement […] le système public est fabuleux, dès que j'avais un problème on s'occupait de moi, avant [l'accouchement], après, zéro » entr. cit. (00:54:49.0).

[796] Andrea25 : « Ce sont de vrais centres pour l'enfance, des centres éducatifs […], mes fils se souviennent encore du temps où ils fréquentaient la garderie et participaient à la préparation des repas […]. Il y a des études qui témoignent à quel point cette réforme a amélioré l'accès des femmes au travail et probablement le choix des plus jeunes de faire des enfants avant […]. Puis toutes ces femmes qui travaillent payent des impôts, il s'agit donc d'un investissement qui rapporte. », *Ibid.* (01:44:04.4).

aborde ce qui se passe en matière de maternité en Italie. Tout d'abord, me dit-elle, la plupart de ses amis italiens n'ont pas d'enfants et elle-même, si elle était restée dans son pays natal, n'en aurait jamais mis au monde. En Italie, selon elle, il n'y a pas de mobilité sociale ou d'avenir professionnel pour les femmes ; la famille est un fardeau pour les jeunes et retarde voire interdit leur indépendance ; enfin, une représentation conservatrice de la femme décourage les Italiennes à avoir des enfants. Elle témoigne de son propre vécu en ces termes :

> Io ero quella che « noooo, non voglio figli » […] vedevo questo come un grande cappio al collo, volevo essere donna libera […], e forse lì c'è anche un po' l'idea di questa rivolta incosciente a questo concetto di donna nella mia famiglia, la maternità è molto importante, il dottorato non me l'hanno mai festeggiato, ma sono diventata una madre, è lì che sono realizzata[797].

Si aujourd'hui, en Italie, tomber enceinte est perçue comme une sorte « d'erreur » à laquelle il faut remédier, au Québec, au contraire, avoir un enfant « è normale, non perdi la tua identità di donna[798] ». Andrea n'est certes pas la seule parmi mes interviewées à apprécier la prise en charge au Québec d'une mère et de son bébé pendant tout le cycle de la maternité, soit de la grossesse à l'accouchement, voire jusqu'au sevrage, ce qui permet aux femmes d'être en mesure de vivre cette expérience sans avoir à faire de concessions importantes. C'est aussi l'opinion de Cecilia. D'après cette jeune interviewée, la maternité en Italie est considérée comme une maladie, une expérience qu'une femme ne peut pas concilier avec un doctorat ou un emploi. Elle avance que, règle générale, ou on doit abandonner le premier ou on se fait virer du second. Par contre, au Québec et au Canada, « avere un figlio è naturale » et on peut en même temps continuer ses études[799]. De son côté, malgré son regard critique porté sur la province canadienne concernant d'autres sujets, lorsqu'il s'agit de définir le monde où élever ses enfants, Denise est catégorique : le Québec « resta ancora uno dei mondi migliori, come diceva Leibnitz è il miglior mondo possibile[800] ».

Cela dit, lorsque l'on devient mère, même au Québec, les difficultés ne manquent pas. Le service de garde, surtout le service familial, s'avère parfois insatisfaisant. Selon le témoignage de Clara, par exemple, son premier enfant, Sybille, traverse plusieurs expériences négatives : « Sibylle a fait six garderies […] : une première familiale, une deuxième familiale, une troisième familiale, une privée, un

---

[797] Andrea25 : « J'étais celle [qui disait] "noooon, je ne veux pas d'enfants" […] je voyais cela [la maternité] comme une corde autour du cou, je voulais être une femme libre […], et là il y avait peut-être un peu l'idée de cette révolte inconsciente face à la conception de la femme dans ma famille, où la maternité est très importante, mon doctorat n'a jamais été fêté, mais quand je suis devenue mère, à leur sens, j'étais enfin une femme complète. » *Ibid.* (01:35:43.3).
[798] Andrea25, « c'est normal, on ne perd pas sa propre identité féminine », *Ibid.* (01:37:34.0).
[799] Cecilia7 : « avoir un enfant est naturel », entr. cit. (01:17:46.9).
[800] Denise24 : « c'est encore l'un des meilleurs mondes, comme disait Leibnitz, c'est le meilleur monde possible », entr. cit. (00:14:34.5).

CPE […], avant de rentrer à la maternelle, donc ça, c'était un gros problème, de laisser ma fille comme ça vraiment à des gens »[801] et, continue-t-elle, à des familles où l'hygiène était insuffisante, la nourriture inadaptée pour un enfant, le traitement brutal, l'absence de gentillesse et de douceur. À travers son témoignage, Clara met le doigt sur la plaie que dénonce aussi Andrea, à savoir la récente tendance de l'administration québécoise à réduire le subventionnement de garderies en milieu familial, au profit d'initiatives privées de garde d'enfants qui reposent souvent sur le travail des femmes immigrées [802]. Celles qui se sont occupées de Sybille sont originaires respectivement du Maghreb, du Mali, du Brésil et des Caraïbes. Dans l'impossibilité de trouver un emploi en cohérence avec leurs compétences, ces femmes proposent un service de garde d'enfants chez elles, malgré le fait qu'elles ne sont pas systématiquement formées ni disposées mentalement à cette profession. Andrea conclut : « attualmente sta diventando questo sistema privato il ghetto [de travail] delle donne immigrate[803] ».

Un deuxième obstacle que mes interviewées doivent surmonter pendant leur maternité est l'absence d'une famille d'origine sur laquelle s'appuyer en cas de besoin, comme en témoigne Andrea en racontant l'histoire de sa première grossesse. Par contre, cette absence peut être abordée de manière tout à fait différente, devenir même un avantage, comme dans le cas de Marta. En effet, la distance qui la sépare de ses parents est considérée par cette femme comme un atout qui a permis, à elle et à son mari, de se retrouver en tant que couple, de cultiver leur indépendance et leur intimité, et d'éduquer leur enfant, Jonathan, selon leurs critères sans devoir forcément en discuter avec leurs familles respectives.

Un troisième problème qui se pose est l'ensemble des concessions plus ou moins grandes, mais presque jamais regrettées, que ces femmes ont dû faire au détriment de leur travail ou de leurs loisirs lorsqu'elles sont devenues mères. Pour Denise, la maternité a impliqué un ralentissement de son engagement dans le théâtre ; pour Silvestra, une diminution dans la production d'articles universitaires ; pour Clara, un manque de temps libre à partager avec les collègues, etc. Par contre, certaines de mes interviewées ont renoncé tout autant à la maternité qu'à toute relation sentimentale de longue durée pour se dédier entièrement à leur profession, et c'est avec une certaine amertume que certaines d'entre elles ont avoué ce manque dans leur vie. Les mots de MariellaP, 72 ans, installée à Montréal de manière définitive en 1990, sont à ce titre très révélateurs : « la verità è che io sono sempre stata una persona che

[801] Clara20, 46 ans, installée en 2005, 1ère session 12.03.2016 (01:13:28.0)
[802] Il faut toutefois préciser que parallèlement aux garderies en milieu familial subventionnées, il existe dans cette province un réseau de garderies sans but lucratif, largement subventionnées par le gouvernement : les Centres de la petite enfance, ou CPE. À ce jour, cependant l'offre de services de garderie soutenus par l'État reste en deçà des besoins des familles québécoises.
[803] Andrea25 : « de nos jours, ce système privé est en train de devenir le ghetto [de travail] des femmes immigrées », entr. cit. (01:44:04.4).

ha rifiutato […] questo ruolo del femminile sempre pagando anche dei costi […] e il costo è non avere saputo o potuto costruire una famiglia ». Puis de conclure : « carriera e famiglia, per una che oggi c'ha un target tra i 65 e i 75 [anni], erano inconciliabili o quasi[804] ». En général, le choix du célibat peut représenter une condition existentielle difficile à vivre, en dépit de la liberté de mouvement que celui-ci offre. La section abordant le sentiment de solitude dont certaines de mes interviewées ont souffert en constitue un témoignage poignant et significatif[805].

Bien qu'Agata, à la différence de MariellaP, se soit mariée avec un médecin, son expérience de la maternité a été elle aussi amère. On connaît déjà les péripéties de ce couple à travers l'Europe et l'Amérique du Nord, où Agata et son compagnon se sont croisés, séparés, rattrapés et poursuivis jusqu'en 2013. Pendant longtemps, ils ont eu « sempre qualcosa di più stimolante o di più importante » à faire que de mettre au monde un enfant, qu'il s'agisse des études, des perspectives professionnelles, etc.[806] Le grand renoncement, dans l'histoire de cette femme, a été l'expérience de la maternité. Elle me confie :

> [Ora] ho 37 anni, non è che posso avere figli a 50, forse a 40 riuscirò a averne […]. Quando io ho scelto di prendere questo percorso e andare negli Stati Uniti […] in quanto donna mi sono trovata a prendere una decisione abbastanza importante[807].

Avec une certaine amertume, elle en conclut : « [Al mio ritorno a Montréal] a 40 anni se rimarrò incinta bene, se no li adotteremo, se no andremo avanti io e lui come siamo andati avanti adesso[808].

Élever un enfant toute seule, sans l'appui d'un conjoint, constitue une autre difficulté importante qui ne se laisse pas résoudre facilement. Silvestra, par exemple, divorce de son premier mari italien en 1985, se marie une deuxième fois et, avec son nouveau conjoint américain, elle a une fille, Zoey, mais cette histoire amoureuse prend fin à son tour. Silvestra et sa fille de trois ans et demi débarquent à Montréal en 1991, tandis que le père de Zoey reste aux États-Unis à cause de son travail. Depuis que celui-ci s'est engagé dans une nouvelle relation sentimentale, c'est mon interviewée qui s'occupe presqu'à part entière de son enfant. Le cas de Viva est similaire. Lors de ma seconde interview, sa situation a changé : sa fille, Maia, fête son premier anniversaire et Viva se retrouve seule puisque son

---

[804] MariellaP19, 72 ans, installée à Montréal en 1998-1999 : « la vérité est que j'ai toujours été une personne qui a refusé […] ce rôle féminin, même en en payant les coûts […], et le coût est de n'avoir su ou pu construire une famille » ; « pour une femme qui aurait aujourd'hui entre 65 et 75 ans, carrière et famille étaient inconciliables ou presque », 3.03.2016 (01 :21 :03.2).

[805] Voir chapitre 5, section 5.1.3.

[806] Agata31 : « toujours quelque chose de plus stimulant ou de plus important », entr. cit. (02:00:23.3).

[807] Agata31 : « J'ai 37 ans, je ne peux pas avoir d'enfants à 50 ans, peut-être qu'à 40 je réussirai encore à en avoir […]. Lorsque j'ai choisi de faire ce parcours et d'aller aux États-Unis […], je me suis retrouvée, en tant que femme, à prendre une décision assez importante. » *Ibid.* (02:00:20.0).

[808] Agata31 : « [À mon retour à Montréal], à 40 ans, si je suis enceinte, tant mieux, sinon on les adoptera. Nous continuerons ainsi, lui et moi, comme nous avons fait jusqu'ici. », *Ibid.* (02:03:40.3).

histoire amoureuse s'est terminée deux à trois mois après l'accouchement. Bien que son ex-partenaire continue à s'occuper de sa fille chaque fois qu'il est nécessaire, la part la plus importante de la charge parentale en termes de responsabilité, de fatigue et d'organisation du temps entre l'enfant, l'enseignement, la recherche, les publications et les colloques retombe presque exclusivement sur le dos de mon interviewée.

Enfin, lorsque ces femmes ont un conjoint d'origine différente, qu'il soit Québécois, Européen (né hors de l'Italie) ou Nord-Américain, la question de la diversité en matière de maternité se repose, puisque c'est avec les paramètres, les valeurs, les modalités de systèmes éducatifs différents que mes interviewées italiennes doivent composer, en tentant de trouver le meilleur modèle pour elles, leurs enfants et leur partenaire. Andrea, par exemple, doit concilier l'importance qu'elle accorde à la famille et l'attitude de son mari qui hésite à assumer ses responsabilités paternelles face à ses fils désormais adolescents, voire majeurs. Mon interviewée s'interroge : est-ce que cette conception différente de l'autorité paternelle et maternelle tient aux différences culturelles entre l'Italie et le Québec ou relève-t-elle plutôt d'une division inégale des rôles, même en matière d'éducation, entre hommes et femmes ? Autrefois, comme en témoignent Emanuela, Silvestra et Lella, cette différence était bien appréciée par ces Italiennes, dont les conjoints, ex-conjoints et pères de leurs enfants sont nord-américains. Peu importe la méfiance que les familles d'origine et les amis restés en Italie pouvaient manifester face à des méthodes éducatives étrangères, différentes, voire inconcevables. Emanuela raconte :

> In Italia infatti sono una mamma un po' particolare […] benché sono una mamma italiana protettiva, mi piace molto lo stile americano, che dice : « ok, adesso vivete da soli, imparate a pagarvi le bollette, imparate a pulirvi la casa e farvi da mangiare », per cui […] a 19 anni mio figlio […] era andato a vivere da solo, e il contratto è che se vanno a scuola, io li mantengo, io e mio marito, il mio ex […], se non vanno a scuola devono lavorare[809] »

Lorsque sa fille, à peine 17 ans, quitte la maison et l'école pour aller vivre seule, Emanuela lui refuse tout soutien financier et lui enjoint de se prendre en charge elle-même. Dans les faits, ce choix a très bien fonctionné, puisque la jeune femme a, par la suite, repris et terminé ses études. Emanuela commente :

> Nessun italiano avrebbe fatto [la stessa cosa], della mia generazione, del mio livello, i miei genitori erano […] totalmente scioccati dalla decisione […] sarebbe stato molto difficile fare questa scelta in Italia […]. Qui non avevo la gente che mi giudicava […] in Italia avrei avuto della gente che mi avrebbe detto : « sei una madre snaturata » oppure « sei completamente folle »[810].

---

[809] Emanuela9 : « En Italie, en effet, je suis une mère un peu particulière […]. Bien que je sois une mère italienne dévouée, j'aime beaucoup le style américain, qui dit [aux enfants] : "ok, maintenant vous vivez seuls, apprenez donc à payer les factures, apprenez à faire le ménage et la cuisine". Par conséquent […], à 19 ans, mon fils […] est allé vivre seul, et le contrat est que moi et mon ex-mari les entretenons tant qu'ils vont à l'école […], mais s'ils ne vont plus à l'école, ils doivent travailler. », entr. cit. (00:22:35.2).

[810] Emanuela9 : « Personne en Italie n'aurait fait [la même chose], au moins de ma génération, de mon milieu social, mes parents étaient […] totalement choqués par ma décision […], faire ce choix aurait été très difficile en Italie […]. Ici [à

Silvestra s'attarde elle aussi sur cette différence bénéfique et fructueuse concernant l'éducation de sa fille :

> È stata un' educazione diversa rispetto all'educazione che probabilmente avrebbe avuto se fossi rimasta in Italia, con un marito italiano, cioè suo padre aveva una visione molto, molto chiara dell'educazione : [Zoey] ha ricevuto molti stimoli […], perché lei poi potesse scegliere tra le cose che le interessavano, che le piacevano. Parlando con Zoe oggi posso dire che […] è una persona così aperta, con una curiosità così viva per le cose del mondo e per lo studio, con una capacità […] di fare connessioni tra le cose, di pensare […]. Cioè quest'educazione di questo padre le ha portato molto[811].

Cependant, d'après Lella, la vraie différence consisterait plutôt dans la manière de concevoir l'expérience maternelle, qui change radicalement selon que l'on vit en Italie ou au Québec. En Italie, la maternité correspondrait à une sorte de « devoir être » ou impératif catégorique, tandis qu'au Québec une femme serait libre de choisir et nouerait ainsi une relation profonde et intime avec son bébé. Lella explique sa propre expérience de la maternité en ces termes :

> Il concetto di maternità è molto diverso qua [in Québec] la maternità per me è stata un'esperienza bellissima […] che mi ha veramente cambiato in senso molto positivo e sono contenta di averla vissuta qui […]. Cioè ho avuto mia figlia a 43 anni […], è stata […] una maternità molto libera rispetto a quella che ha vissuto mia sorella che ha avuto la prima figlia a 25 anni [in Italia] […]. Prima di tutto non dovevo fare un figlio perché dovevo farlo, è arrivata a 43 anni, poteva venire come non venire, e poi è stato, è ancora veramente proprio un rapporto dell'anima, quasi definirei questa maternità, una relazione della mia anima con l'anima appunto della mia bambina, non indotta da costrizioni, non indotta perché una donna deve diventare madre […] questo evento […] gratuito nella mia vita, vissuto […] con molta libertà dell'anima[812].

J'aimerais conclure cette section avec une suggestion pour une future recherche : les parcours et les conditions de vie de tous les enfants que j'ai rencontrés, en personne ou à travers les témoignages des femmes que j'ai interviewées. Je cite leurs noms pour qu'ils soient notés aux côtés de ceux de leurs mères : Ariel, féministe en germe, et Joel, respectivement de 16 et 13 ans, fils de Denise ; Sybile et son

---

Montréal] il n'y avait personne pour me juger […], en Italie il y aurait eu des gens qui m'auraient dit : "tu es une mauvaise mère" ou "tu es complétement folle" »., *Ibid.,* (00:25:47.5).

[811] Silvestra17 : « Ça a été une éducation différente comparée à celle que [Zoey] aurait probablement reçue si j'étais restée en Italie, avec un mari italien, à savoir que son père avait une vision très, très claire de l'éducation. [Zoey] a reçu beaucoup de conseils […] pour qu'elle puisse choisir parmi les choses qui l'intéressaient le plus […]. Aujourd'hui lorsque je parle avec Zoey, je peux dire qu'elle […] est une personne très ouverte, dotée d'une curiosité vivante pour les choses du monde et pour l'étude, avec une capacité […] de faire des liens entre les choses, de penser […]. Soit, cette éducation de ce père lui a apporté beaucoup. », entr. cit. (p. 29).

[812] Lella : « Le concept de maternité est très différent ici [au Québec]. La maternité a été pour moi une expérience très belle […] qui m'a vraiment changée dans un sens très positif et je suis contente de l'avoir vécue ici […]. À savoir, j'ai eu ma fille à 43 ans […], ça a été […] une maternité très libre comparée à celle qu'a vécue ma sœur qui a eu sa première fille a 25 ans [en Italie] […]. Tout d'abord, je ne devais pas faire un enfant parce que je le devais, c'est arrivé à 43 ans, cet enfant pouvait ou non arriver, puis ça a été, c'est encore de nos jours vraiment un rapport de l'âme, c'est ainsi que je définirais cette maternité, une relation de mon âme avec l'âme de ma fille, non pas induite par des contraintes, non pas forcée parce qu'une femme doit devenir mère […]. Cet événement […] [a été] gratuit dans ma vie, vécu […] avec beaucoup de liberté dans l'âme. » entr. cit. (00:46:49.8).

frère cadet Pier Paolo, les beaux et pétillants enfants de Clara ; Beatrice, Zoey et Emma, les filles de Gaia, Silvestra et Lella ; Samuel, un petit gars courtois, et son frère cadet Josué, fils d'Isabelle ; Jonathan, l'enfant de 4 ans et demi et aux 4 garderies de Marta ; les filles de Mary ; les fils majeurs d'Andrea et de MariellaS ; les enfants de Maria ainsi que tous les autres dont j'ignore les noms, que je n'ai jamais croisés, mais dont je connais certains de leurs chagrins, comme la fatigue de s'intégrer, la difficulté (ou parfois la facilité) à apprendre une troisième ou quatrième langue, la souffrance face à la séparation de leurs parents et à l'absence de leurs grands-parents et de leurs amis, qui sont restés en Italie ou qui ont été perdus de vue au fur et à mesure qu'ils déménageaient en suivant leurs familles. De tous ceux-là, il faudrait raconter l'histoire tout aussi intéressante que celle de leurs mères.

6.2. Le sentiment d'appartenance à l'Italie, au Québec et au Canada

Le thème abordé dans la présente section en est un des plus complexes et délicats à notre époque, particulièrement quand les sujets étudiés sont de jeunes femmes migrantes dont la vie se partage entre différents pays, langues et cultures. Qui sont ces femmes ? Se définissent-elles comme Italiennes ? Italo-Québécoises ? Italo-Canadiennes ? Ou, comme nous le révèlent les jeunes Italiens montréalais étudiés par Aurora Caredda[813], se conçoivent-elles comme des citoyennes du monde ? Jusqu'à quel point – c'est-à-dire dans quelle mesure, avec quelle intensité et à quelle fréquence – l'Italie est-elle encore présente dans leurs souvenirs ? La mémoire, entendue non pas comme une donnée mais comme une opération complexe de sélection d'événements à sauvegarder, a-t-elle renforcé leurs sentiments d'appartenance au pays d'origine, à son histoire et à ses vicissitudes présentes ? La culture originelle des migrant.es étant souvent érodée par celle de la société d'accueil, le souvenir a-t-il représenté, pour ces femmes, une résistance contre une forme de dégradation[814] ? La révolution informatique a-t-elle contribué à la sauvegarde de cette mémoire italienne ? Si oui, de quelle manière ? Au contraire, le Québec et en particulier Montréal ont-ils pris le dessus, l'Italie devenant alors un « objet du désir » de plus en plus lointain au fur et à mesure que le temps de l'immigration se prolongeait ?

Après avoir abordé le sentiment d'appartenance de mes interviewées, j'examinerai la signification qu'elles donnent au concept d'italianité et les différentes manifestations concrètes que cette appellation potentiellement problématique entraîne dans leurs vies privées et publiques. Je tenterai de vérifier enfin l'apport des nouvelles technologies à la question, en tant que moyens incontournables pour cultiver et maintenir les racines, habitudes, valeurs, souvenirs et relations sentimentales et amicales avec ceux et celles qui sont restés au pays sans quitter la terre ancestrale.

6.2.1. Qui suis-je ? Italienne, Européenne, cosmopolite, déchirée ou…

Deux tiers de mes interviewées expriment, dans leurs témoignages, un fort sentiment d'appartenance à l'Italie. Le rêve « patriotique » que Silvestra fait la nuit précédant son accession à la

[813] Aurora Caredda, « I giovani italiani a Montréal », in Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco (a cura di), *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005, p. 120-130.
[814] Raphael Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », p. 134 dans AA.VV. « Archives orales : une autre histoire *?* », *Annales E.S.C.*, 35e année, nº 1, janvier-février 1980.

citoyenneté canadienne et à sa prestation de serment à la reine Élisabeth II en constitue un témoignage emblématique, comme si elle devait en quelque sorte compenser sa trahison par le sang et tout son être qui reste malgré tout italien :

> [Sono] irrimediabilmente italiana […]. Alla vigilia […] dell'esame per prendere la cittadinanza e del giuramento alla regina, ho fatto un sogno buffissimo in cui mio padre mi faceva una trasfusione di succo di pomodoro […]. Ero in un luogo che doveva essere tipo piazza dei Miracoli dove i monumenti sono molto bianchi e l'erba molto verde, quindi tra il pomodoro, il bianco dei monumenti e l'erba […] ti fanno una bella bandiera tricolore[815] !

Comme Silvestra, la plupart de ces femmes qui témoignent d'un lien apparemment inaltéré avec leur pays d'origine sont âgées de 40 à 65 ans ou sont arrivées à Montréal depuis longtemps, soit au moins depuis dix ans. En réponse à ma question sur leur identité, elles m'ont presque invariablement indiqué se sentir profondément, fondamentalement et définitivement italiennes[816]. À 50 ans, par exemple, Francesca qui est à Montréal depuis 3 ans avoue qu'elle est « restée italienne » malgré la difficulté à se définir et ses 25 années passées hors de l'Italie. Il en est de même pour Maria, dont l'identité italienne n'est nullement affectée par l'origine belge de son mari et les trois nationalités (canadienne, belge, italienne) de ses enfants. De leur côté, Mary et Silvestra, respectivement de 59 et 64 ans, parties de leur terre natale depuis le début des années 1980, n'hésitent pas à se définir comme étant irrémédiablement et absolument Italiennes. Ces adverbes péremptoires, qui semblent dénoter une appartenance sûre à une identité collective voire ethnique, où les questionnements n'ont plus leur place, cachent, en réalité, une attitude beaucoup plus complexe lorsqu'on analyse certaines des entrevues dans leur entièreté. En effet, il arrive que la question identitaire revienne à plusieurs reprises durant les témoignages et que la personne témoin assume, d'une séance à l'autre, différentes appartenances. Le besoin de relativiser leur identité italienne amène ces femmes à spécifier, corriger ou modifier leur première définition identitaire. À 54 ans par exemple, Monte, qui a passé 26 années hors de l'Italie et est installée à Montréal depuis 15 ans, avoue, après avoir exprimé sa nostalgie vis-à-vis d'une Italie à laquelle elle sent d'appartenir « très profondément », que son identité est plutôt cosmopolite en raison de la vie nomade qu'elle mène en tant que professeure universitaire dans des colloques et conférences, ou en tant que fille lors des visites à sa famille italienne. De même, Gabriella (42 ans), installée à Montréal depuis 2000, répond en toute

[815] Silvestra17, 64 ans, installée à Montréal en 1992 : « [Je suis] irrémédiablement italienne […]. À la veille […] de l'examen pour obtenir la citoyenneté et du serment à la reine, j'ai fait un rêve très bizarre où mon père me faisait une transfusion de jus de tomate […]. J'étais dans un lieu qui pouvait être la cour des Miracles où les monuments sont très blancs et le gazon très vert, donc entre la tomate, le blanc des monuments et le gazon […] on compose un très beau drapeau tricolore ! », 22.02.2016 (p. 22/23).

[816] Ces adverbes, et d'autres qui suivent, ont été utilisés par mes interviewées afin de souligner et d'accentuer leur appartenance à l'Italie.

franchise à ma question concernant la catégorie à laquelle elle s'identifie (italienne, canadienne, italo-canadienne, québécoise, etc.) :

> Io sinceramente non lo so, non ce l'ho una risposta. Io ho studiato tutte queste definizioni quando appunto studiavo gli scrittori quebecchesi di origine italiana […]. Io credo di definirmi comunque italiana, non lo so perché la mia infanzia, perché la mia educazione, perché la mia base è quella, però lo dico quando sono qui. Io quando sono in Italia non sono più così sicura di sentirmi tanto tanto tanto italiana[817].

Sonia (44 ans), pour sa part, qui a passé 18 années hors de l'Italie, raconte qu'à un certain moment de son parcours migratoire, plus précisément lorsqu'elle est retournée dans sa ville natale, Florence, pour une courte période, avait oublié jusqu'aux noms des rues et ne se sentait plus du tout italienne, parce que

> quando salti da un paese all'altro, come ho fatto io per tanti anni, poi arriva a un certo punto che non ti senti a casa più da nessuna parte, cioè non ci sono radici più da nessuna parte, non capisci bene, esattamente, a volte a Firenze mi svegliavo non capivo se ero in Germania, guardavo un attimino la stanza « dove sono adesso, in che lingua devo parlare »[818] ?

Cependant, juste après cette affirmation assez catégorique concernant les limites de son italianité, suite à son retour à Sherbrooke en 2003, Sonia se définit, malgré tout, comme Italienne dans certaines circonstances, en particulier dans son intimité : « io sono italiana, ogni volta che ci sono le partite, anche quando […] leggo, anche quando insegno, io lo sento proprio, io sono italiana dentro[819] ». C'est aussi, selon moi, le besoin de relativiser qui pousse Yole (42 ans), partie de l'Italie en 1992, à préciser qu'elle n'est pas « italiana, italiana » (Italienne, Italienne), mais plutôt « italiana montanara » (Italienne montagnarde) en raison de ses origines. Il en est de même pour MariellaS (55 ans), à Montréal depuis 2005, lorsqu'elle m'indique être 80% italienne et 20% canadienne (mais non québécoise), vu qu'elle a passé 45 ans en Italie et 10 seulement à Montréal. À l'instar de MariellaS, Lella et Leonilde, respectivement de 50 et 65 ans, installées dans la métropole québécoise depuis 1998 pour la première et 2005 pour la seconde, accordent à leur expérience de vie montréalaise une certaine valeur, même au niveau identitaire, s'arrogeant l'une et l'autre une double appartenance, aussi bien à l'Italie qu'au Canada (mais pas au Québec). La réponse de Léonilde à la question identitaire est assez intéressante en raison

---

[817] Gabriella3 : « Moi franchement je ne le sais pas, je n'ai pas de réponse. J'ai étudié toutes ces définitions quand justement j'étudiais les écrivains québécois d'origine italienne […]. Je pense me définir en tout cas comme italienne, je ne sais pas, parce que mon enfance, parce que mon éducation, parce que ma base est italienne, mais je le dis lorsque je suis ici [à Montréal]. Quand je suis en Italie, je ne suis plus si sûre de me sentir aussi italienne. », 9.12.2005 (p. 22).

[818] Sonia21 : « lorsqu'on déménage d'un pays à l'autre, comme j'ai fait pendant plusieurs années, il y a un moment où on ne se sent plus chez soi nulle part, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de racines nulle part, vous ne comprenez pas bien, exactement, parfois, à Florence, je me réveillais et je ne comprenais pas si j'étais en Allemagne, je regardais la pièce un moment : "où suis-je maintenant, quelle langue dois-je parler ?", 14.03.2016 (01:35:51).

[819] Sonia21 : « Je suis Italienne, chaque fois qu'il y a des matchs, même lorsque […] je lis, quand j'enseigne, je le sens, je suis italienne dans mon intimité », *Ibid.* (1 :33 :0).

des différentes identités qu'elle a assumées depuis son plus jeune âge. En tant que soixante-huitarde, cette femme n'a jamais revendiqué une appartenance italienne, car c'est sur base d'une position idéologique de gauche, donc internationaliste, qu'elle a grandi et s'est formée. Avant son départ pour l'étranger, ce vide identitaire a été remplacé par une sorte de campanilisme, soit un amour pour sa région, le Piémont, et pour sa ville natale, Turin, dont elle parle avec des mots qui trahissent son appréciation, voire son identification totale avec ses origines citadines :

> La mia città […] è una bella città […], un po' aristocratica, un po' operaia, ormai, molto poco aristocratica e ahimè molto poco operaia, perché la Fiat si è trasferita altrove. Però resta questo patrimonio [di] una cultura proletaria, ma anche Torino è stata la capitale d'Italia, c'erano i Savoia, […] una città un po' provinciale per certi aspetti, ma che è anche la sua bellezza perché significa la sua intimità […]. Certi tramonti a Torino, una certa luce rossa con questi palazzi barocchi, giallo ocra […], le montagne quando si imbiancano di neve […], il Po, la collina, il lungo il Po, i castelli, […]. Una certa cultura anche un po' riservata, e poi adesso con gli immigrati una vivacità che non c'era, quindi nuovi ristoranti, nuovi negozi[820].

Toutefois, son expérience d'une quinzaine d'année à Montréal a encouragé cette femme à se poser toute une série de questions au sujet de son appartenance et à modifier sa position initiale. Désormais, la métropole québécoise appartient à Leonilde autant que Turin, en façonnant irrémédiablement son identité qui s'est ainsi enrichie d'une nouvelle composante, montréalaise, voire canadienne, mais pas québécoise. Le long et magnifique voyage en train qu'elle a vécu à travers cet immense pays, le Canada – ses provinces, ses paysages démesurés, ses villes intrigantes (Toronto, Winnipeg, Saskatoon et Edmonton) jusqu'aux Rocheuses et Vancouver –, l'a profondément marquée. En 2017, Leonilde surmonte les doutes qu'elle avait exprimés lors de son témoignage, en 2016, à propos de sa légitimité à demander la citoyenneté canadienne. Elle présente alors sa requête et devient citoyenne l'année suivante. Toutefois, comme d'autres femmes interviewées, elle ressent la nécessité de minimiser son sentiment d'appartenance au Canada en concluant qu'elle se perçoit encore et toujours comme précaire et que cette sensation, malgré son âge, ne lui déplaît pas puisqu'il s'agit, selon elle, de la condition existentielle de notre époque. Pour sa part, Lella répond à cette question de manière bien plus succincte et franche, mais finalement assez semblable en substance. Après 18 ans de résidence à Montréal, son sentiment d'appartenance « è fra le due identità, che è una terza identità, che è appunto quest'identità italo-canadese

[820] Leonilde32, 65 ans, installée à Montréal en 2005 : « Ma ville […] est une belle ville […], un peu aristocratique, un peu ouvrière, désormais très peu aristocratique, très peu ouvrière, parce que la Fiat a déménagé ailleurs. Mais il y a encore ce patrimoine d'une culture ouvrière, puis Turin a été aussi la capitale de l'Italie, il y avait la dynastie des Savoie […]. C'est une ville un peu provinciale, mais cela constitue aussi sa beauté parce que ça signifie son intimité […]. Certains couchers de soleil à Turin, une certaine lumière rouge sur ces palais baroques d'ocre jaune […], les montagnes quand elles se couvrent de neige […], le fleuve Po, la colline le long du Po, les châteaux […]. Une certaine culture, même un peu réservée et puis, de nos jours, avec l'arrivée des immigrants, une vivacité qu'il n'y avait pas auparavant, donc de nouveau restaurants, de nouveau magasins. », 27.04.2016 (p. 16).

di nuova generazione, perché poi siamo diversi […] dalle vecchie generazioni[821] ». En conclusion, ces femmes, d'âge plus ou moins mûr, ne nient pas leurs racines italiennes ; pour certaines même, elles les revendiquent et les louent. Cependant, leur parcours migratoire les a amenées à réfléchir sur les changements que le départ pour un pays si éloigné de la terre natale a produits dans leur vie, leur personnalité, leur façon d'être et d'apparaître. Une observation ultime des témoignages que l'on vient de citer, soit ceux de MariellaS, de Leonilde et de Lella, qui reconnaissent, certes à des degrés différents, appartenir au Canada autant qu'à l'Italie, concerne l'exclusion nette, clairement avouée, du Québec dans ce sentiment d'appartenance. Une clef de lecture possible pour interpréter cette attitude est repérable dans une partie des entrevues, traitée au chapitre 5[822], portant sur la perception que mes interviewées se font de la société d'arrivée, de son organisation, de sa culture et de sa politique. En effet si, en général, elles expriment leur appréciation envers la diversité ethnique et culturelle et la relative harmonie dans laquelle cette diversité se vit à Montréal, elles se montrent critiques face à la loi 101 et au discours indépendantiste au Québec.

Parmi les interviews des femmes qui ont plus de 40 ans, le témoignage de MariellaP (72 ans), à Montréal depuis 25 années, se démarque profondément. Appartenant à la bourgeoisie de naissance, inquiète par nature, elle préfère mettre en valeur l'expérience du vagabondage dans son existence, privée autant que professionnelle, comme femme, féministe et intellectuelle. S'inspirant explicitement de la philosophe Rosi Braidotti, MariellaP propose une définition identitaire dans laquelle l'italianité disparaît pour faire place au nomadisme :

> C'è stato sia un nomadismo direi disciplinare, psicologico, di cercare […] le pluri-identità che c'erano in me […]. Io come esigenza mia, diciamo identitaria, di persona, di donna, ho fatto la mia scelta, era traversare […] un nomadismo che […] in un certo senso poteva apparire anche dispersivo perché la strada per arrivare all'identità professionale ci ha messo più tempo di altri, ma era una specie di arricchimento, poi io ero una che studiava sempre moltissimo[823].

Toutefois, au fil du temps, ce concept a pris, pour MariellaP, une signification différente et tout à fait

---

[821] Lella27 , 50 ans, installée à Montréal en 1999 : « entre les deux identités il y a une troisième identité, qui est précisément cette identité italo-canadienne de nouvelle génération, parce que nous somme différents […] des anciennes générations », 28.04.2016 (00:16:35.1). Je reviendrai au chapitre 7 sur cette question de la différence entre l'ancienne et la nouvelle génération de migrant.e.s en abordant le bilan que mes interviewées font de leur expérience migratoire et en la comparant, entre autres, avec l'expérience de leurs précurseurs.

[822] En ce qui concerne la perception de la société d'accueil de mes interviewées, voir le chapitre 5 sur les défis de la migration et, plus précisément, les sections 5.1.2, 5.2.3, 5.3.1 et 5.3.2..

[823] MariellaP19 : « Il y a eu un nomadisme que je définirais comme disciplinaire, psychologique, de chercher […] les pluri-identités qui étaient en moi […]. Comme exigence je dirais identitaire, de personne, de femme, j'ai fait mon choix, c'était de traverser […] un nomadisme qui […] pouvait même apparaître dispersif parce que la route pour arriver à l'identité professionnelle a exigé plus de temps que pour les autres, mais c'était une sorte d'enrichissement, puis j'étais une femme qui étudiait toujours beaucoup. », 3.03.2016 (01:08:44.7).

originale, à savoir celle d'un pont unissant deux extrémités, le point A, l'Italie, voire Naples, sa ville natale, et le point B, Montréal. Il serait inutile, selon elle, de prétendre que ses origines ne sont pas napolitaines, italiennes et européennes. Il faudrait plutôt rassembler ces deux pôles « con il dialogo, con l'integrazione, con le parti migliori dell'una che si incontrano con l'altra » pour qu'ils deviennent une unité[824].

Cette difficulté de se définir constitue un trait caractéristique de la majorité des plus jeunes de mes interviewées. Presque la totalité d'entre elles revendiquent leur italianité mais, lorsqu'elles doivent préciser leur appartenance identitaire, elles hésitent et se définissent à tour de rôle comme citoyennes du monde, nomades, immigrées, ou refusent au contraire toute forme d'identité liée à un lieu, qu'il s'agisse de l'Italie, du Canada, du Québec ou même de leur ville natale, qui parfois ne figure même pas comme endroit auquel faire référence. Ylenia (24 ans), par exemple, à Montréal depuis le mois de janvier 2016, avoue que ses racines italiennes ressortent seulement à l'étranger, où certains comportements culturels typiquement italiens refont surface. Au contraire, son esprit vagabond prend le dessus lorsqu'elle rentre en Italie et qu'elle se découvre étrangère dans des lieux où elle se sentait, autrefois, intégrée. À bien des égards, cependant, un sentiment de déracinement est partagé depuis toujours par Ylenia et plusieurs autres des interviewées de moins de quarante ans. Par exemple, Simona (32 ans), à Montréal depuis trois années, souligne :

> Io sono cresciuta in […] una periferia, nemmeno in un paese con una piazza e una chiesa. Sì c'era una chiesa, ma era una specie di centro residenziale, quindi non ho mai avuto un'identità legata ad un luogo preciso […]. Io non mi sono mai sentita legata ad un paese, a una città, c'era Roma vicino, Viterbo vicino, il mare vicino, il lago vicino, ecco e la montagna anche e quindi…[825]

Elle se définit comme Italienne parce qu'elle est née en Italie et que sa culture ainsi que ses racines sont italiennes, mais son expérience migratoire a commencé à éroder ce sentiment d'appartenance :

> Sono italiana […] perché lo amo [il mio paese], c'è una passione verso l'Italia, la storia dell'arte, il paesaggio, le persone cui voglio bene […]. Ogni volta che vado in Italia, vado a casa mia […] [ma] adesso incomincio a vedere il mio appartamento come casa mia qua a Montréal[826].

---

[824] MariellaP : « avec le dialogue, l'intégration, les parties meilleures de l'une qui rencontrent l'autre [appartenance] », *Ibid.* (01:10:14.8).

[825] Simona1 : « J'ai grandi dans […] une banlieue, même pas dans un village avec une place et une église. Oui, il y avait une église, mais c'était une espèce de centre résidentiel, donc je n'ai jamais eu une identité liée à un lieu précis […]. Je ne me suis jamais sentie liée à un pays, une ville, il y avait Rome tout près, Viterbe pas loin, la mer à côté, le lac à proximité, voilà et même la montagne, et donc… », 3ème session, 17.03.2016 (p. 18).

[826] Simona1 : « Je suis Italienne […] parce que je l'aime [mon pays]. Il y a une passion de l'Italie, l'histoire de l'art, le paysage, les personnes que j'aime […]. Chaque fois que je vais en Italie, je vais chez moi […] [mais] maintenant je commence à voir mon appartement ici, à Montréal, comme mon chez moi. », *Ibid.* (00:51:16.5).

Elle se perçoit aussi comme citoyenne du monde, excepté dans les situations officielles et administratives, comme par exemple lorsqu'elle accomplit les formalités à la douane, où elle se sent alors tout à fait comme une immigrée. Cette incertitude identitaire pourrait bien être expliquée par la thèse du tiraillement (ou déchirement)[827]. Celle-ci a été formulée à propos–des immigré(e)s de deuxième génération, mais pourrait selon moi être aussi appliquée à l'immigration récente. Le sociologue torontois, Jansen Clifford, par exemple, nous informe que l'oscillation entre les valeurs traditionnelles des parents et celles, libérales, individualistes et modernes, du pays d'arrivée a souvent déchiré les enfants nés au Canada d'Italien/ne/s immigré/e/s après la Deuxième Guerre mondiale. Le cas de mes interviewées est évidemment différent, en ce sens que la tension se situe, pour elles, davantage entre deux réalités, deux vies, voire deux imaginaires différents, plutôt qu'entre tradition et modernité. Simona indique, en ce sens, avoir « la sensazione di vivere due vite quando vado in Italia, sono legata anche a un'immagine di me stessa prima di partire, ritorno in determinati schemi con la famiglia, gli amici […], come se fosse una vita parallela, la vita italiana e poi la vita all'estero[828] ».

À côté de ce tiraillement, une conscience nouvelle semble parfois émerger au sein de la récente génération, à savoir une identification à l'Europe qui devient plus forte lorsque ces femmes déménagent sur le continent nord-américain. Il en est ainsi pour Simona, Gaia, Chiara, Lara, Ylenia, etc. Cette dernière, par exemple, raconte à propos de son arrivée au Canada : « Ho avuto uno shock culturale, nel senso che era la prima volta che lasciavo l'Europa, venivo dalla mia esperienza parigina, e ho sentito l'appartenenza a un contesto europeo e la differenza con il Nord America[829] **».** À son tour, Gaia (35 ans), à l'étranger depuis 2010, considère la culture européenne comme supérieure à celle du continent nord-américain :

> Io mi sento italiana, anzi mi sento anche siciliana, però io quando dico : « dobbiamo tornare », la gente automaticamente pensa all'Italia, io dico : « no, io torno in Europa », io questa identificazione me la sento con l'Europa, questo è chiaro […], penso Europa, fratello, nel senso [che] mi sento proprio una fratellanza […]. Europa per me significa tanto […], è un marchio di garanzia e qualità rispetto al Nord America[830].

---

[827] Selon le sociologue torontois Jansen Clifford, ce déchirement provoquerait des problèmes énormes, les jeunes de la deuxième génération étant divisés entre des normes conflictuelles et souvent forcés de jouer un double rôle, à la maison et à l'extérieur, voire de mentir à leurs parents sur leurs activités, les lieux et les gens qu'ils fréquentent (J. Clifford, 1988, p. 317).

[828] Simona1 : « J'ai la sensation de vivre deux vies. Lorsque je vais en Italie, je suis liée à l'image de moi-même, comment j'étais avant de partir, je reviens à certains modèles [de relation] avec ma famille, avec mes amis, comme s'il s'agissait d'une vie parallèle, l'italienne et puis la vie à l'étranger. », entr. cit. (p. 17).

[829] Ylenia14 : « J'ai eu un choc culturel, dans le sens que c'était la première fois que je laissais l'Europe, je sortais de mon expérience parisienne, et j'ai senti appartenir à un contexte européen qui était différent de celui de l'Amérique du Nord. **»,** 3.02.2016 (00:43:03.0).

[830] Gaia13 : **«** Je me sens Italienne, même je me sens sicilienne, mais lorsque je dis : "il faut retourner", les gens pensent automatiquement à l'Italie, moi je dis : "non, je retourne en Europe", je m'identifie avec l'Europe, cela est clair. […] J'associe l'Europe à un frère, dans le sens que je sens une fraternité [avec l'Europe] […]. L'Europe pour moi signifie beaucoup […], c'est une garantie et une marque de qualité en comparaison avec l'Amérique du Nord. **»**, 1.02.2016 (00:25:12.4).

Un autre sentiment qui revient parfois dans les témoignages de ces jeunes femmes est celui de la précarité, soit l'impression d'être constamment provisoire en terre d'accueil. Par exemple, Cecilia se définit italienne parce qu'elle est née en Italie et qu'elle y a vécu une certaine période de sa vie, notamment celle de sa formation, alors qu'à Montréal elle estime que « siamo tutti di passaggio[831] ». À ma demande de préciser ce qu'elle entend par là, elle répond :

> Alcuni giorni sì, alcuni giorni no […]. C'è sempre questa sensazione la domenica, che è il giorno della famiglia un po', non dico di solitudine, però di sentire che tutto quello che c'è qui non è mio nel senso che non mi appartiene […]. Se camminassi per le strade di Macerata, sentirei che è mio, ho diritto su questo suolo, perché sono nata qui, perché ho contribuito economicamente, culturalmente, c'è del mio in tutto questo, c'è la mia storia, c'è la mia famiglia, ci sono i miei punti di riferimento, le mie radici[832].

Le témoignage de Cecilia (32 ans), partie de l'Italie en 2011, exprime de manière très efficace le dépaysement dont ces femmes sont parfois saisies, à savoir ce sentiment fluctuant entre une appartenance par naissance d'un côté, et par choix délibéré de l'autre, entre ce qui leur revient de droit et ce qui ne leur appartient pas, et qu'elles auraient usurpé, volé, non mérité dans un certain sens. À ce moment-là, une impression de perte irrémédiable les envahit puisque même leur terre natale, ses habitants, ses valeurs, ne les représentent plus depuis que la migration et la comparaison avec la société d'accueil leur a appris à les percevoir différemment, et même, d'une certaine manière, à ne plus les aimer. Cecilia conclut ainsi ses réflexions sur son identité :

> Non mi piace più la [mia] città, non mi piacciono più le persone, non mi piace la mentalità, mi manca estremamente Montréal quando sono a Macerata e quando sono a Macerata dico: « torno a casa », però mi rendo conto in alcuni momenti che […] tutto questo non è mio[833].

Ce sentiment de précarité est aussi partagé par Chiara (37 ans), partie de l'Italie en 2008, quand elle s'exprime au sujet des différences qu'elle perçoit entre sa propre expérience et celles de migrantes des vagues d'immigration avant les années 1970 : « mi differenzia proprio il fatto che mi ritengo soltanto di passaggio, poi perché continuo a lasciare aperte tantissime porte[834] ». Face à mon insistance à se définir

---

[831] Cecilia7 : « nous sommes tous de passage », 19.01.206 (01:01:48.0).
[832] Cecilia7 : « Certains jours oui, certains jours non […]. Il y a toujours cette sensation le dimanche, qui est un peu le jour de la famille, je ne dis pas de solitude, mais de sentir que tout ce qu'il y a ici n'est pas à moi, dans le sens qu'il ne m'appartient pas […]. Si je marchais le long des rues de Macerata, je sentirais que c'est à moi, que j'ai un droit sur ce sol, parce que je suis née ici, parce que j'y ai contribué économiquement, culturellement, il y de moi dans tout ça, il y a mon histoire, il y a ma famille, il y a mes points de repère, mes racines. », *Ibid.,* (1:02:17.0).
[833] Cecilia7 : « Je n'aime plus ma ville, je n'aime plus les personnes, je n'aime plus la mentalité. Montréal me manque intensément lorsque je suis à Macerata et lorsque j'y suis je dis : "je retourne chez moi ", mais je me rends compte à certains moments que […] tout cela n'est pas à moi. », *Ibid.* (01:02:30.3).
[834] Chiara6 : « ce qui me différencie [de ces femmes] est le fait de me sentir de passage [à Montréal], parce que je continue à laisser beaucoup de portes ouvertes », 16.01.2016 (p. 8).

d'une manière ou de l'autre, elle résume sa condition identitaire en ces termes : « [Sono] una bellunese di passaggio a Montréal e comunque se proprio vogliamo darci dei nomi mi sento un'europea a Montréal[835] ». Rétrospectivement, ses paroles paraissent prophétiques puisque, depuis quelques années, Chiara ne demeure plus à Montréal, son travail l'ayant menée à Stockholm, et donc en Europe d'où elle se sentait originaire.

Je conclus cette section par la confession amère de Clara (46 ans), arrivée à Montréal en 2005. Parmi toutes mes interviewées, elle est la seule à rejeter définitivement son appartenance à l'Italie en raison de la souffrance que ce pays lui a causée alors que le Canada lui a permis de s'y sentir partie intégrante. Malgré la nostalgie de sa terre natale et certaines limites imposées par la société d'accueil, Clara revendique pleinement son identité canadienne :

> Dans le sens inclusif […] l'Italie m'a fait un peu souffrir, dans le sens […] de se sentir un peu marginale. Je n'aime pas ce sentiment, pas du tout, de se sentir isolée ou exclue […]. Et alors canadienne seulement dans le sens, ok peut-être les compromis sur les habits, sur la mode, sur la nourriture même, c'est clair qu'on mange mal [ici], mais finalement moi je vois [à Montréal] des gens un peu moins méchants et un peu plus ouverts et plus d'optimisme en général, plus d'optimisme…[836]

6.2.2. L'Italie et l'Italianité

Après avoir souligné le fait qu'un sentiment d'appartenance à l'Italie est partagé par la plupart de mes interviewées, malgré toutes leurs incertitudes et en dépit de leur âge, il faut se demander ce que représente ce pays pour ces femmes, quelle signification elles donnent au concept d'italianité et les différentes manifestations concrètes que cette identité implique dans leurs vies privées et publiques. Flavia (37 ans), par exemple, arrivée à Montréal en 2007, exprime son identité italienne, dont elle se réclame, par le biais de son travail comme professeure de musique populaire et de sociologie de la musique à l'Université de Montréal :

> La mia italianità sta soprattutto nella mia formazione, io penso di essere assolutamente italiana in quello che insegno, come insegno, come faccio ricerca, la ricerca che faccio e i problemi e i quesiti che mi pongo, le domande a cui voglio rispondere, le risposte che voglio trovare**,** sono assolutamente italiana in questo. Io qui ho avuto solo delle possibilità straordinarie, meravigliose, ma sono italiana[837].

---

[835] Chiara6 : « [Je suis] une Bellunoise de passage à Montréal et cependant, si on veut vraiment se donner des noms, je me sens comme une Européenne à Montréal. » 16.01.2016 (p. 8).
[836] Clara20, 12.03.2016 (00:14:03.5).
[837] Flavia15 : « Mon caractère italien réside avant tout dans ma formation. Je pense que je suis absolument italienne dans ce que j'enseigne, dans ma manière d'enseigner et de faire de la recherche. Pour la recherche que je fais, pour les problèmes et les questions que je me pose, et pour les réponses que je trouve, je suis absolument italienne […]. Ici [au Québec] j'ai eu des opportunités extraordinaires, merveilleuses, mais je reste italienne. », 20.02.2016 (p. 15).

Francesca (50 ans), employée à l'Université de Montréal comme professeure agrégée de littérature comparée depuis 2013, estime également que l'enseignement est sa façon privilégiée de manifester son italianité, notamment lorsqu'elle programme ses cours et choisit les textes qui y seront lus. Une approche italienne transparaît surtout, selon elle, dans la dimension historique qu'elle donne à ses leçons, privilégiant la contextualisation en délimitant une structuration thématique de la matière :

> C'è una marca italiana nel lavoro che io faccio nel senso che con gli studenti cerco sempre di contestualizzare un autore, di contestualizzare una situazione […]. Qui gli studenti si interessano a quello che è oggi, attuale, attualità, la contemporaneità […]. Se scoprono autori del passato […] li contestualizzano poco ed è utile fare questo lavoro […]. Quindi credo che questa sia fondamentalmente la cosa più italiana[838].

À part la profession, la langue joue aussi un rôle fondamental puisque l'accent italien trahit presque toujours l'origine de mes interviewées lorsqu'elles s'expriment en français ou en anglais. Flavia, par exemple, en est tellement fière qu'elle n'essaie même pas de cacher son accent, étant donné que c'est une autre manière de conserver et d'exhiber son italianité en terre d'accueil :

> Quando parlo in francese non riesco a camuffare il mio accento italiano, avrei anche potuto fare degli sforzi, ma a un certo punto ho deciso di non farli perché non sarebbe stato naturale. Questa cosa [*rouler le r*] […] non fa parte della mia fisiologia […]. Non è per mancanza di rispetto nei confronti della lingua [francese], […] [cerco] di parlare il meglio possibile [in francese] […] non sarei più io se parlassi con una r francese[839].

Flavia n'est pas un cas isolé, l'accent constitue un trait distinctif et appréciable pour Eleonora, Gabriella, Silvestra, Denise, Mary, Chiara, etc. Les histoires d'Andrea (50 ans) et d'Isabella (49 ans) sont particulièrement intéressantes parce qu'à leurs appartenances multiples correspondent des langues et des accents différents qui compliquent leurs vicissitudes existentielles et leurs sentiments identitaires. La première est née en Sardaigne de parents d'origine italienne, eux-mêmes nés et élevés en Tunisie[840]. Au sujet de son identité, Andrea se déclare citadine autant que campagnarde en raison de sa ville de naissance et de la campagne de son adolescence. Depuis l'enfance, elle a été exposée au français de ses parents et à l'italien de son entourage. Son propre italien est lui-même marqué par l'accent de la région et par

[838] Francesca23 : « Il y a un cachet italien dans le travail que je fais, dans le sens que j'essaie toujours de contextualiser un auteur pour mes étudiants, de contextualiser une situation […]. Ici les étudiants s'intéressent à ce qui est d'aujourd'hui, actuel, l'actualité, la contemporanéité […]. S'ils découvrent des auteurs du passé […], ils les contextualisent peu et c'est utile de faire ce travail […]. Donc je pense que ce soit fondamentalement la chose la plus italienne. *»,* 22-03.2016 (p. 19)**.**

[839] Flavia15 : « Quand je parle en français, je ne peux pas masquer mon accent italien, j'aurais même pu faire des efforts, mais à un moment donné j'ai décidé de ne pas le faire parce que cela n'aurait pas été naturel. Cette chose [rouler le r] [...] ne fait pas partie de ma physiologie [...]. Ce n'est pas par manque de respect pour la langue [française] [...], [j'essaie] de parler du mieux que je peux [en français] [...] je ne serais plus moi si je parlais avec un r français. », entr. cit., (01:30:38.6).

[840] L'histoire complexe des origines de cette interviewée est brièvement racontée au chapitre 4, à la fin de la section 4.2.1, et concernant la langue au chapitre 5, section 5.2.1.

l'italien neutre et formel de la péninsule, voire du continent, comme les gens des îles appellent la « stivale » (botte) italienne. Andrea s'installe définitivement à Montréal en 1995 et se marie à un Québécois avec qui elle a deux enfants. En famille, elle parle exclusivement en français, et même avec un accent québécois. Lorsqu'elle est en Italie, sur le continent, à Rome par exemple, on s'aperçoit de son accent sarde. Quand elle retourne en Sardaigne, son italien est marqué par le français tandis qu'à Montréal, c'est l'inverse. En revanche, pendant son séjour de deux ans à Paris, c'est plutôt son accent québécois qui est remarqué. Selon elle, son appartenance identitaire serait déterminée principalement par le regard et l'oreille des autres qui, selon le lieu où elle se trouve, lui assignent une identité différente : québécoise, française, sarde, italienne, selon l'accent qu'ils relèvent ou saisissent. Toutefois, Andrea se sent « assolutamente italiana » (absolument italienne), parce que « a parte la lingua che comunque è importante […] è un modo di pensare, è un modo di comunicare, di relazionarsi agli altri[841] ». Les expériences identitaires d'Isabelle sont relativement plus faciles à vivre que celles d'Andrea, mais tout de même compliquées. Elle est née en Italie, d'une mère française et d'un père italien, a grandi en Italie, tout en passant ses vacances en France, et demeure à Montréal depuis 22 ans. Par conséquent, elle est parfaitement bilingue (elle a d'ailleurs choisi de se faire interviewer dans les deux langues) et elle a, par son séjour au Québec, acquis la cadence et certaines expressions typiquement québécoises. Bref, Isabella a trois passeports, trois nationalités et, j'ajouterais, trois accents. Encore une fois, c'est sa façon de s'exprimer et l'identité de la personne à qui elle s'adresse, donc le contexte et le destinataire de son message, qui déterminent son appartenance :

> Pour un Québécois, la plupart du temps ils vont me dire […] « tu [n']es pas d'ici, tu es française » […]., Pour les Français, ils m'identifient comme une expatriée […], là ils savent parce que […] j'ai quand même une cadence plus québécoise, mais ils vont me dire « où tu vis ? ». Les Italiens […] ils me disent « bon, mais où […] est-ce que tu vis ? Tu vis ailleurs, tu vis à l'étranger ? »[842]

De façon paradoxale, on pourrait conclure que la multiplicité des racines, pays et langues peut annuler chaque forme d'appartenance et qu'en fin de compte, Isabelle n'habite nulle part, du moins sous le regard d'autrui. Lorsque je lui ai demandé s'il y avait un sentiment qui l'emportait dans cette sorte de « trinité », la réponse a été claire et immédiate : « [L'identité] qui est plus présente en moi est sûrement l'italienne », malgré le fait que « [je] suis très française, mais je n'ai jamais vécu là-bas, je suis française comme un Français […] expatrié[843]. » Parmi toutes mes interviewées, Isabelle est en effet la seule à se définir ainsi.

---

[841] Andrea25 : « En dehors de la langue qui est importante de toute façon [...], il s'agit d'une façon de penser, de communiquer, d'entrer en relation avec les autres. », 15.04.2016 (00:13:25.8)
[842] Isabelle29, 18.05.2016 (01:32:41.0).
[843] Isabelle29, *Ibid.* (01:33:52.0).

Je reviendrai sur cette question en abordant la perception que ces femmes ont plus particulièrement de leur migration.

En outre, la culture gastronomique, la nourriture, la passion pour la cuisine, les habitudes alimentaires, voire certaines recettes et certains ingrédients, représentent très concrètement l'italianité pour la quasi totalité de mes interviewées. Il s'agit, par exemple, de l'huile d'olive que Flavia rapporte à Montréal de retour de ses voyages dans les Pouilles, du parmesan que Maria reçoit par la poste de sa famille italienne, des biscuits *Pan di stelle* et du café *Illy* que la mère d'Eleonora insère dans ses bagages lorsqu'elle repart pour le Canada après un séjour en Italie, de la sauce tomate *Mutti* qu'Agata trouve à l'Intermarché de l'avenue Mont-Royal, de la tasse de café espresso dégustée au réveil, des pâtes cuisinées au moins une fois par jour, de la pizza, des lasagnes, du pesto, du tiramisu et de toutes les gourmandises dont la cuisine italienne regorge. Ces femmes, à Montréal, « mangent [la plupart du temps] italien » et leurs conjoints avec elles, peu importe leur nationalité, les enfants et leurs amis. L'organisation de la journée, avec ses trois repas quotidiens – petit-déjeuner, dîner, souper, et la télé en fin de journée –, est également calquée sur la routine italienne. Ces femmes consomment assez régulièrement des produits typiques de leur région ou de leur ville natale qu'elles trouvent dans des magasins italiens, comme le célèbre *Milano* dans la Petite Italie, *Chez Berchicci* à Saint-Léonard ou au marché Jean-Talon. Le témoignage d'Eleonora, arrivée à Montréal en 2010**,** est particulièrement éloquent à ce sujet. La relation qu'elle porte à la nourriture trahit clairement son italianité puisqu'elle se différencie très nettement des habitudes québécoises. En Italie, une attention spéciale envers une alimentation saine et correcte est très répandue, comme aussi la tendance à se nourrir d'aliments saisonniers, tandis qu'au Québec, parfois, on ne sait même pas « che la pesca non è un frutto che si mangia normalmente a gennaio[844] ». Elle ajoute:

> Biscotti, parmigiano e caffè, questa è la mia valigia […]. Quindi quando io arrivo [in Italia], lei [mia mamma] ha già comprato due pacchi di biscotti, tre di orzo, perché c'abbiamo questo orzo marchigiano, quindi l'orzo e parmigiano, me lo mette sotto vuoto […]. Fino a qualche anno fa [i biscotti Pan di stelle] non si trovavano, adesso mi hanno detto che li hanno avvistati da Milano, ma costano troppo[845].

Toutefois, bien que la plupart des habitudes alimentaires italiennes soient précieusement conservées par ces femmes, certains ajustements s'avèrent nécessaires pour mieux s'adapter aux modalités et aux rythmes différents que la vie à l'étranger, notamment au Québec, impose. Leonilde,

---

[844] Eleonora16 : « […] la pêche n'est pas un fruit qu'on mange normalement en janvier », 20.02.2016 (1:07:33.5).

[845] Eleonora16 : « Biscuits, parmesan et café, c'est ma valise […]. Donc, lorsque j'arrive [en Italie], ma mère a déjà acheté deux paquets de biscuits, trois d'orge, parce que nous avons cet orge des Marches, donc l'orge et le parmesan, elle met tout sous vide […]. Jusqu'à il y a quelques années [les biscuits *Pan di stelle*] on ne les trouvait pas, maintenant on m'a dit qu'on les a chez Milano, mais ils sont trop chers. », *Ibid.,* (1:07:33.5).

Agata et Luisa, par exemple, ont modifié leur heure du souper en l'avançant de 21 heures le soir qu'il était en Italie, à 18 heures à Montréal, mais retournent à l'ancienne habitude dès que possible. Agata (37 ans), installée à Montréal depuis 2013, m'explique qu'elle et son mari soupent à six heures « perché tutte le mattine ci svegliamo alle sei, quindi non riusciamo ad arrivare alle otto e mezza perché abbiamo una fame micidiale, però, soprattutto quando è estate, ceniamo tardi perché in Italia ceni al tramonto indicativamente[846] ». Sur le même sujet, mes interviewées ont aussi profité de leur vie à l'étranger pour apprendre de nouvelles recettes, expérimenter une façon inédite de cuisiner et de consommer, en s'inspirant de la polyvalence culturelle qui caractérise la ville de Montréal grâce à ses nombreux restaurants et magasins de nationalités différentes. C'est ce que me racontent Andrea[847], Agata, Luisa, Isabelle, Denise, etc. Cette dernière, tout en explorant la cuisine exotique, indienne et mexicaine, précise qu'en famille, au quotidien, « mangiamo all'italiana » (on mange à l'italienne). Toutefois, ce qui lui apparaît comme typiquement italien est l'accueil qu'elle et son conjoint réservent aux amis. L'ouverture et l'abondance caractérisent leurs invitations tandis qu'au Québec les choses se passent différemment :

> Quando invitiamo gli amici, c'è l'abbondanza, c'è sempre un posto aperto […], pane a tavola, vino, poi primo, secondo […]. È un approccio diverso […]. Io son già andata a delle feste dove mi han servito tartine dal sacchetto con il *guacamole* comprato ed erano delle feste dove si aspettava una cena […]. È una maniera diversa, apro il mio cuore, offro e ti do, non è sempre così, secondo me[848].

Cependant, l'alimentation peut devenir une pomme de discorde entre les conjoints, surtout lorsque ces derniers ont des racines et des habitudes différentes, comme au sein du couple que forment Lella et son mari ontarien :

> Alla mattina [me raconte Lella] litigo con mio marito perché do pane e Nutella alla bambina, invece lui vuole i cereali. Questa è la prima discussione della mattina, oppure la merenda fatta con i biscotti, invece no qui in Canada vogliono questi healthy food, vogliono la frutta per merenda al bambino alle dieci ![849]

L'importance attribuée à la famille serait, à part la langue et la nourriture, un autre trait fondamental caractérisant l'italianité d'après plusieurs de mes interviewées, et ce, malgré leurs nombreux engagements à l'extérieur de la maison et de professions qui exigent une présence assidue sur leur lieu

---

[846] Agata31 : « parce que tous les matins nous nous réveillons à 6 heures, donc nous ne réussissons pas à attendre 8h30 le soir parce que nous avons une faim de loup, toutefois, surtout pendant l'été, nous soupons tard parce qu'en Italie on soupe au coucher du soleil normalement. », 31.05.2016 (00:23:28.4).

[847] Voir chapitre 5, à la fin de la section 5.3.1.

[848] Denise24 : « Lorsque nous invitons les amis, il y a abondance, il y a toujours une place disponible […] à la table, pain, vin, premier plat, deuxième plat […]. C'est une approche différente […]. Je suis déjà allée à des fêtes [au Québec] où on m'a offert des tartines dans un sachet avec de la guacamole achetée et c'était des fêtes où on s'attendait à un souper […]. C'est une manière différente, j'ouvre mon cœur, j'offre et je donne, mais ce n'est pas toujours ainsi, d'après moi. », 2.05.2016 (00:06:28.0).

[849] Lella27 : « Le matin, je me dispute avec mon mari parce que je donne au bambin du pain et du Nutella, alors qu'il veut des céréales. C'est la première discussion argument du matin, ou la collation faite avec des biscuits. Au contraire, ici au Canada, ils veulent des aliments sains, ils veulent des fruits pour la collation de l'enfant à dix heures ! », 28.04.2016 (p. 22).

de travail. Dans la liste des priorités de Maria, par exemple, c'est la famille qui occupe la première place, au détriment même de sa carrière :

> Nel privato sicuramente io do tantissima importanza alla famiglia […]. Per me sicuramente la carriera è importante, però in questo momento che i miei figli sono piccoli, hanno loro la priorità, non mi interesserebbe non so lavorare o essere sempre in viaggio, preferisco stare a casa, cioè venire a lavorare ma essere qui dove comunque posso partecipare alla quotidianità di quello che fanno i miei figli e sapere chi sono i loro amici a scuola[850].

Enfin, la beauté, l'élégance et l'art, de la littérature au cinéma, de la musique à la danse, sont revendiqués d'une seule voix par ces femmes en tant que manifestations exemplaires de la culture et de l'identité italienne, contrairement au goût discutable qui caractériserait, selon certaines d'entre elles, l'Amérique du Nord en général, incluant le Canada, le Québec et Montréal. Ce sont les films de Sorrentino pour Gaia, de Crialese et Monicelli pour Ylenia, les romans de Camilleri pour Isabella, les livres de Chiara Gamberale que Maria a récemment découverts, les auteurs comme Baricco, Murgia et Lucarelli lus par Sonia, la poésie de Dante et de Montale pour Francesca à côté de Mantegna, Piero della Francesca et de la Renaissance, l'élégance raffinée pour Viva, etc. Les racines italiennes sont dans le cœur de Mariposa (36 ans), à Montréal depuis quatre ans. Donatello et Michel Ange lui appartiennent à jamais, poésie et chant expriment au mieux son italianité, à tel point que « se io in una settimana non leggo una poesia o non mi metto a cantare prendendo uno spartito, io mi sento proprio male, devo […] dare il cibo alla mia anima, però […] questo cibo italiano[851] ». Pour sa part, Clara (46 ans), à Montréal depuis 2005, avoue :

> Ce qui me manque, c'est la Méditerranée […]. Moi, le plus beau souvenir, c'est nager sur les côtes de la mer ionienne, tu nages et t'as ces colonnes ioniques des anciens temples grecs, après tu prends une salade comme il faut, assaisonnée comme il faut, donc c'est ce mixte de culture, climat, nourriture, aussi un peu d'élégance, comment on s'habille, de beauté [qui me manque][852].

Paradoxalement, ces migrantes deviennent touristes dans leur pays natal où elles retournent assez régulièrement pour de courtes périodes durant lesquelles elles conjuguent conférences et colloques avec la visite des parents et des amis tout en profitant de l'été, parfois sans nostalgie, sans l'envie ou même le rêve d'y revenir. À l'instar de Clara, Agata avoue que l'Italie est « il posto migliore dove andare in

---

[850] Maria26 : « Dans ma vie privée, j'accorde sûrement beaucoup d'importance à la famille [...]. Pour moi, la carrière est sûrement importante, mais en ce moment où mes enfants sont petits, ils ont la priorité, je ne serais pas intéressée à travailler ou à être toujours sur la route, je préfère rester à la maison, c'est-à-dire venir travailler mais être ici où je peux participer à la vie quotidienne de ce que mes enfants font et savoir qui sont leurs amis à l'école. », 20.04.2016 (p. 18).

[851] Mariposa8 : « si durant une semaine je ne lis pas une poésie ou si je ne chante pas en consultant une partition, je me sens mal, je dois […] alimenter mon âme, mais […] en lui donnant de la nourriture italienne. », 21.01.2016 (00:43:51.3).

[852] Clara, 12.03.2016 (01:18:33.9).

vacanza. Si mangia bene, si vive bene, c'è storia, c'è cultura, c'è il mare, c'è montagna, c'è tutto", mais, conclut-elle amèrement, « non c'è una prospettiva futura[853] ».

Enfin, de manière quelque peu surprenante, on remarque que ces femmes cultivées, spécialisées, souvent trilingues, donc en possession de tous les attributs nécessaires pour vivre au mieux l'expérience de la migrance, partagent pourtant un sentiment de nostalgie profonde. Ce sentiment serait concomitant à l'identité de migrante, d'hier comme d'aujourd'hui, étant donné que celle qui part est toujours forcée de se confronter aux dilemmes de l'éloignement du connu vers l'inconnu. Même Monte, Gabriella, Clara, Isabelle, Agata et Carlotta, malgré leurs doutes, leurs incertitudes, parfois même le mépris voire la rage qu'elles portent en elles envers la terre natale qui les a abandonnées en les laissant partir sans ne rien faire pour les retenir, avouent ce manque, cette absence douloureuse et impossible à combler.

6.2.3. Les contacts Québec-Italie : par quels moyens, dans quelle mesure, à quelle fréquence ?

Afin d'aborder la question des contacts que mes interviewées établissent entre le Québec et l'Italie, une prémisse s'avère nécessaire puisqu'elle s'est présentée spontanément durant certaines entrevues et qu'elle pourrait être à l'origine de la culpabilité exposée au chapitre 4 qui tourmente ces femmes[854]. D'après Andrea et Leonilde notamment, c'est à la personne qui part que revient l'obligation de maintenir les contacts avec sa terre natale, sa famille, ses amis. Cette conviction se conjugue, même inconsciemment, au préjugé, autrefois très répandu, selon lequel la personne qui émigre se construit inévitablement une situation meilleure que celle de la personne restée au pays. Celle qui part est considérée en quelque sorte comme coupable de négligence envers ses parents et son pays qui l'ont nourrie, élevée, éduquée. L'émigrant devient ainsi un traître qui, face aux difficultés, a refusé d'assumer ses responsabilités et a préféré s'enfuir pour défendre exclusivement et égoïstement ses propres intérêts. Lorsque MariellaP, par exemple, quitte Naples définitivement en 1992, à 48 ans, laissant, en tant que fille unique, ses parents seuls, son départ est accueilli avec scepticisme, méfiance ou réprobation par son cercle amical et familial. Elle me raconte: « A Napoli moltissimi amici di mio padre e mia madre all'epoca cercavano di farmeli venire [i sensi di colpa] perché mi affrontavano : "guarda sono vecchi i tuoi genitori, sono ammalati, tu devi ritornare"[855] ». Comme je l'ai mentionné plus tôt, elle ne s'est jamais

[853] Agata31, « [L'Italie] est le meilleur endroit pour aller en vacances. On mange bien, on vit bien, il y a l'histoire, la culture, il y a la mer, la montagne, il y a tout », mais, « il n'y a pas de perspective d'avenir », 31.05.2016 (01:40:39.6).
[854] Voir chapitre 4, section 4.2.2.
[855] MariellaP19 : « À Naples, beaucoup d'amis de mon père et de ma mère essayaient à cette époque de me culpabiliser lorsqu'ils m'abordaient : "fais gaffe, tes parents sont âgés, tes parents sont malades, tu dois revenir [à Naples]" », 3.03.2016 (01:13:51.5).

établie de nouveau dans sa ville natale, ne planifie même pas de le faire dans le futur, et la culpabilité ne la concerne pas. Toutefois, depuis qu'elle est partie, il lui revient de faire le voyage régulièrement entre le Canada et l'Italie, jusqu'à une fois par semaine, lorsque sa mère est atteinte de la maladie d'Alzheimer, au prix d'anxiété, de temps serrés, de multiples renoncements. À côté de la distance, de la longueur du voyage, du prix des billets d'avion, sans parler du climat, ce sentiment de culpabilité justifierait le fait que, après les premiers temps de la séparation, les amis, voire parfois les parents, ne rendent que rarement visite à ces femmes qui ont déménagé outre-Atlantique ; il ne revient qu'à elles de rentrer au pays. Andrea, par exemple, me confie : « Gli amici all'inizio venivano, anche quando abbiamo traslocato in Francia, poi spetta a te andare. La famiglia [è] la stessa cosa, non è che abbiano fatto grandi sforzi [per venire a trovarmi][856] ». De même, Leonilde : « A chi lascia si addebita una responsabilità […] perché se n'è andato e quindi, in parte, ha tradito […] e, in parte, c'è ancora un po' l'immagine di chi parte e va a cercare fortuna e trova fortuna all'estero[857]. » Heureusement, depuis le XXI^{e} siècle, grâce à la révolution technologique, les relations de mes interviewées avec leur terre natale ne créent plus de sérieux problèmes. Pour elles, il est désormais plus facile, plus rapide et moins onéreux de maintenir les contacts avec leurs parents et amis. En effet, l'introduction et la diffusion des médias numériques auraient produit une différence fondamentale entre l'exode des siècles passés et les départs contemporains : elles effacent les distances entre les deux mondes, celui des origines et celui de la terre d'accueil, et jettent un pont que le ou la migrant.e peut parcourir virtuellement, allant et venant régulièrement de la terre d'adoption à son pays natal et vice versa. Ce constat, assez récurrent dans la littérature récente sur la migration actuelle[858], nous ramène aux paroles de la plus jeune de mes interviewées. Lorsque je lui demande quels moyens elle adopte pour maintenir le contact avec sa famille, ses amis et, en général, son pays, Ylenia (24 ans), arrivée à Montréal trois mois avant l'interview, me répond :

[856] Andrea25, 50 ans, installée à Montréal en 1995 : « Au début, les amis venaient me visiter, même lorsque nous avons déménagé en France, puis c'est à toi. La famille, c'est la même chose, ce n'est pas qu'elle a fait des gros efforts [de venir me rendre visite] », 15.04.2016 (00:45:27.9).

[857] Leonilde32, 65 ans, installée à Montréal en 2005 : « À qui part, on attribue une responsabilité […] parce qu'il est parti et donc, d'une part, il a trahi […] et, d'autre part, il y a encore un peu l'image que celui qui quitte et va chercher fortune à l'étranger, il la trouve. », 27.04.2016 (00:37:01),.

[858] Cristiano Caltabiano e Giovanna Gianturco (a cura di), *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005 ; Claudia Cucchiarato, *Vivo altrove. Giovani e senza radici: gli emigranti italiani di oggi*, Milano, Bruno Mondadori, 2010 ; Maddalena Tirabassi e Alvise del Pra', *La meglio italia. Le mobilità italiane nel XXI secolo,* Accademia university press, Centro Altreitalie, 2014.

> Penso sia proprio il contesto di comunicazione […] che è cambiato. Quindi la possibilità di restare sempre connessi, offre […] un certo tipo di vicinanza nel senso che, nonostante le sei ore di fuso orario, ho la possibilità di intrattenere un rapporto con mia madre […]. Prima si dava un taglio netto, […] partire significava veramente tagliare, mentre ora significa intraprendere una scelta importante e difficile, perché poi c'è la lontananza, soprattutto il pensiero di un oceano di mezzo, [ma] si riescono bene a mantenere i legami con la propria origine[859].

Afin d'appuyer ses dires, Ylenia me cite le récit que lui faisait souvent son père de son séjour à Seattle, où il avait étudié dans les années quatre-vingt : « Io e mia madre […] i miei fratelli, li sentivo una volta quando capitava ogni mese[860] ». Elle, au contraire, communique avec sa mère au moins une fois par jour, parfois même plus, et avoue : « ieri non ci siamo sentite io sto male[861] ».

Les interviewées les plus âgées qui ont quitté l'Italie dans les années quatre-vingt-dix, comme Gabriella, Francesca et MariellaP, sont des témoins précieux de ce changement radical. Gabriella, par exemple, qui a quitté la péninsule italienne à l'âgé de 26 ans, relate qu'à la fin des années 1990 personne n'avait Internet à la maison dans sa ville natale, Aoste, et qu'elle n'avait eu son premier ordinateur qu'en 2000 mais n'avait alors aucune connexion. Pourtant, elle était à l'avant-garde de son milieu vu qu'elle avait découvert Internet grâce à son fiancé américain de l'époque : « Le tecnologie le ho usate subito e molto rispetto ai miei amici, che non avevano tutto questo bisogno di comunicare via *email*, se non per il lavoro o per qualche cosa[862] ». De son côté, Francesca, partie d'Italie en 1991, malgré le fait qu'elle affiche une certaine méfiance envers des applications comme Facebook et WhatsApp, confirme l'importance du changement que les médias numériques ont apporté, ne fût-ce que dans l'écriture, puisqu'elle utilisait encore au début des années quatre-vingt-dix une machine à écrire traditionnelle qui, par la suite, a été supplantée par l'ordinateur. Toutefois, bien que cette femme se serve assez régulièrement de courriers électroniques pour communiquer avec ses amis italiens, son rapport avec l'Italie passe principalement par le biais de la traduction plutôt que les médias. La langue italienne reste son ancrage principal dans son pays :

> [L'Italia] era il paese della mia lingua madre e soltanto dopo alcuni anni a Vienna, quando ho cominciato a tradurre per delle case editrici italiane ho capito e ho vissuto la lingua madre. Quindi il fatto di potermi esprimere e di poter trovare l'espressione giusta traducendo dei testi filosofici o dei romanzi, questo è stato il mio *ancra*ge. [In Italia] andavo regolarmente a trovare i miei, ma la mia vita era altrove, il mio lavoro era altrove, in un'altra lingua, scrivevo in un'altra lingua, ma traducevo in italiano, quindi mantenevo questo contatto e lo mantengo

---

[859] Ylenia14 : « Je pense que c'est le contexte de la communication […] qui a changé. Ainsi la possibilité de rester toujours connecté offre […] un certain type de proximité dans le sens que, malgré les six heures de décalage horaire, j'ai la possibilité d'entretenir un rapport avec ma mère […]. Auparavant on faisait une rupture nette […], partir signifiait vraiment couper, tandis que maintenant cela signifie entreprendre un choix important et difficile, parce qu'il y a la distance, surtout la pensée qu'il y a un océan au milieu, [mais] on peut quand même garder des liens avec son origine. », 03.02.2016 (01:43:30.3).
[860] Ylenia14 : « Moi et ma mère, mes frères, on se parlait au mieux une fois par mois. » *Ibid.* (1 :32 :23.3).
[861] Ylenia14 : « Je n'ai pas eu de nouvelles de toi hier, je me sens mal. » *Ibid.* (1 :32 :23.3).
[862] Gabriella3, 42 ans, installée à Montréal en 2000 : « J'ai utilisé les technologies immédiatement et beaucoup en comparaison de mes amis, qui n'avaient pas ce besoin de communiquer par courriel, sinon pour le travail ou pour quelque chose [d'autre]. ».

ancora oggi tramite la traduzione[863].

Malgré la révolution technologique, lorsque les parents sont très âgés et surtout réfractaires à la modernité, mes interviewées continuent à se servir du téléphone pour parler avec eux. C'est le cas de Francesca et de Gaia, lorsqu'elles communiquent avec leurs mères, et de Gabriella quand elle appelle son père. Gaia dépeint ainsi ses parents pour justifier leur attitude rétrograde : « [I miei genitori sono] in un altro secolo, diciamo, un po' all'antica, quindi non hanno televisione, non hanno Internet, sono un po' tagliati fuori dal mondo[864] ». De même, Gabriella, dont le père de 83 ans, « usa appena il cellulare, ma solo per chiamare, non riceve neanche messaggini […], quindi con lui è il telefono classico[865] ». Hormis ces quelques exceptions, les parents de ces femmes sont assez disponibles et s'adaptent aux nouvelles technologies pour ne pas perdre le contact avec leurs filles expatriées. La mère de Gabriella, notamment, contrairement à son père, apprend à se servir d'un ordinateur uniquement pour accéder à Skype et communiquer avec sa fille par ce biais.

De manière générale, mes interviewées, les plus jeunes autant que les plus âgées, sont très à l'aise avec les médias numériques dont elles se servent souvent et pour différentes raisons[866]. Skype, Facetime, WhatsApp, par exemple, sont régulièrement utilisés par Eleonora, Isabelle, Flavia, Leonilde, etc., afin d'entretenir les liens d'amitié, de réduire la nostalgie, de combler l'absence, d'autant plus que ces moyens permettent de communiquer par la voix autant que par l'image. De plus, ils ne sont pas chers, voire la plupart du temps tout à fait gratuits. Grâce à eux, il leur arrive de rassembler leurs amis italiens éparpillés partout dans le monde, partis à l'étranger pour se spécialiser ou pour mettre leurs compétences à profit. Lella, par exemple, par le biais de WhatsApp, a créé des groupes de discussion avec ses collègues

[863] Francesca23, 50 ans, installée à Montréal en 2013 : « [L'Italie] est le pays de ma langue maternelle et seulement après quelques années à Vienne, lorsque j'ai commencé à traduire pour des maisons d'édition italienne, j'ai compris et j'ai vécu ma langue maternelle. Donc le fait de pouvoir m'exprimer et de pouvoir trouver l'expression correcte en traduisant des textes philosophiques ou des romans, cela a été mon ancrage […]. (En Italie) j'allais régulièrement visiter mes parents, mais ma vie était ailleurs, mon travail était ailleurs, dans une autre langue, j'écrivais dans une autre langue, mais je traduisais en italien, donc je maintenais ce contact et je le maintiens encore maintenant par la traduction. », 22.03.2016 (00:07:20.4).

[864] Gaia13, 35 ans, installée à Montréal en 2014 : « [Mes parents vivent] dans un autre siècle, disons, un peu vieux jeu, donc ils n'ont pas la télévision, ils n'ont pas Internet, ils sont coupés du monde. », 1.02. 2016 (00:60:21.9).

[865] Gabriella3 : « [mon père] utilise tout juste le cellulaire, mais seulement pour appeler, il ne reçoit même pas les messages texte […], donc avec lui c'est le téléphone classique », entr. cit. (p. 29).

[866] À propos de l'effet des nouvelles technologies de communication sur la vie des migrants voir Maddalena Tirabassi e Alvise del Pra', *La meglio Italia. Le mobilità italiane del XXI secolo,* Centro Altreitalie, 2014, p. 107-110, Cristiano Caltabiano e Giovanna Gianturco (a cura di), *Giovani oltre confine*, Roma, Carocci, 2005, p. 19-27 et Francesca Prandstraller, *Per amore per lavoro,* Roma, Guerini e associati, 2006, p. 11-15..

d'université et de lycée : « C'ho il gruppo con i miei amici di università e i miei amici di liceo […] gli eterni ragazzi […] questi sono gli amici di università, gli *In fretta e bene* sono gli amici di liceo[867] ».

Malgré tous les aspects positifs qui caractérisent les médias numériques, en facilitant et simplifiant les relations entre les deux pays de départ et d'arrivée, certains obstacles continuent de rendre cette communication à distance compliquée. Gabriella m'explique en ce sens : « In realtà non [ci sentiamo] tanto quanto vorremmo perché comunque con il fuso orario, gli orari non corrispondono, c'è il lavoro, quindi non riusciamo quasi più a sentirci, solo sabato e domenica con mia sorella o con qualche amica[868] ». Le courrier électronique reste un moyen incontournable qui est préféré aux autres du fait qu'on peut y recourir à n'importe quel moment de la journée, sans craindre de déranger ou d'importuner son destinataire. Il offre même une belle opportunité de se familiariser à nouveau avec les moyens de communication traditionnels qu'on avait abandonnés parce que devenus obsolètes, telle la correspondance par la poste, comme en témoigne Léonilde :

> Io ho sempre amato molto scrivere ma l'ho fatto molto poco. [La posta elettronica] è stato un modo per riprendere la scrittura […] per descrivermi, per raccontare questa esperienza, per cui qualche volta penso potrebbe essere interessante riprendere tutte le email che ho scritto dal 2005 in poi e ricostruirla[869].

Facebook ou Twitter, contrairement aux applications précédentes, sont utilisés principalement, mais pas uniquement, par les interviewées les plus jeunes, comme Ylenia, Gaia, Carlotta, Cecilia, Eleonora, Lara, etc. Grâce à ces réseaux, elles partagent leur vie à l'étranger avec les parents et les amis italiens, en publiant des photos d'elles-mêmes, des gens qu'elles fréquentent, de la ville où elles demeurent et des voyages qu'elles font au Québec et au Canada. Elles s'en servent, par ailleurs, pour recueillir certaines informations sur leur pays d'adoption et se comparer avec ceux qui y sont installés depuis longtemps ou, à leur tour, répondre aux doutes des nouveaux arrivants et de ceux qui planifient leur départ d'Italie relativement aux opportunités de travail, de logement ou d'étude dans le milieu canadien. Cecilia (32 ans), par exemple, avoue que « Io senza Facebook sarei morta ![870] ». Parmi les différents réseaux consultés par mes interviewées, Facebook est le plus populaire. Carlotta, Cecilia et Gaia, âgées respectivement de 28, 32 et 35 ans, se sont enregistrées sur *Italiani a Montréal* pour

---

[867] Lella27, 50 ans, installée à Montréal en 1999 : « [Sur] WhatsApp j'ai mon groupe avec mes amis d'université et mes amis de lycée […], les éternels ados […], ceux-là sont les amis d'université, les *Vite et bien* sont les amis de lycée. », 28.04.2016. (p. 21).

[868] Gabriella3 : « En réalité, nous ne nous parlons pas autant que nous voudrions parce qu'avec le décalage horaire les horaires ne correspondent pas, il y a le travail, donc on ne se parle presque plus, seulement le samedi et le dimanche avec ma sœur et quelques amies. », entr. cit., (p. 29).

[869] Leonilde32 : « J'ai toujours aimé écrire, mais je l'ai fait rarement. Le courrier électronique a été un moyen de reprendre l'écriture […] pour me décrire, pour raconter cette expérience, donc parfois je pense que ce serait intéressant de reprendre tous les emails que j'ai écrit depuis 2005 et la reconstruire. », entr. cit., (00:42:28.4).

[870] Cecilia7 : « Moi, sans Facebook, je serais morte ! », 19.01.2016 (p. 13)

socialiser, partager des informations et s'informer à leur tour. Je me suis servie, personnellement, de cette plateforme pour entrer en contact avec de jeunes Italiennes prêtes à raconter leur histoire de migration en composant mon groupe témoin[871]. *Mamme italiane all'estero* est un autre groupe Facebook où s'était inscrite Gaia pour une courte période, en tant que mère de la petite Beatrice. De son côté, *Expatclic*[872], dont j'ai relaté l'histoire dans la section consacrée à ma méthodologie, a constitué une autre source précieuse pour ma recherche. Se tenir au courant de ce qui se passe en Italie est une autre raison pour laquelle certaines interviewées ont recours à ces réseaux. Andrea, par exemple, échange avec ses amis italiens au sujet du vote à exprimer à l'occasion du Referendum d'avril 2016 en Italie, via Facebook[873], alors que c'est par le biais de Twitter que Flavia s'informe sur l'actualité italienne en lisant les principaux journaux italiens.

Presque toutes mes interviewées consultent les médias italiens en ligne une fois par semaine au moins, sinon tous les jours. Les plus populaires sont *La Repubblica, la Stampa*, *Il fatto quotidiano*, *Il Corriere della Sera*, *Il Manifesto* et la revue hebdomadaire *Internazionale.* Gabriella, par exemple, a une préférence pour *La Stampa*, le journal qu'elle parcourait régulièrement et intégralement à Aoste tandis qu'à Montréal elle se limite à le consulter en ligne et en édition réduite. C'est un rituel quotidien dont elle ne peut se passer : « Tutte le mattine, la prima cosa che faccio, mi alzo, prendo il mio *tablet*, mi metto il mio caffè e mi guardo *La Stampa* […]. E se non riesco il mattino, la sera, devo vedere almeno i titoli di un giornale italiano, li devo vedere[874]. » À côté des journaux, les émissions de la RAI sont aussi des sources précieuses d'informations pour ce qui a trait à la politique, à la culture, aux faits divers, aux scandales et aux rumeurs en Italie. Or même celles-ci sont consultables en ligne. Sonia s'en sert aussi pour enrichir ses cours d'italien et mettre ses étudiants au courant des vicissitudes de la péninsule. De même, regarder en langue originale des films italiens, accessibles en streaming, constitue un moment important dans la vie de mes interviewées. C'est une occasion de détente et de plaisir pour toute la famille réunie autour de l'écran, le soir, après une intense journée de travail passée dans une autre langue pour la mère et une belle opportunité d'apprentissage linguistique pour les enfants, comme en témoigne Isabelle :

> On aime beaucoup regarder des films italiens […] chaque fois qu'on va en Italie. Avant on achetait des DVD, on a un multisystème pour pouvoir le lire ici, maintenant mon garçon les prend en *streaming* parce que ça va

[871] Voir chapitre 3, section 3.3.1..
[872] *Ibid.,* section 3.2.2 : Les sources.
[873] Un référendum d'origine régionale a eu lieu le 17 avril 2016. La population avait été amenée à se prononcer sur l'abrogation de la loi autorisant les forages d'exploration en mer.
[874] Gabriella3 : « Tous les matins, la première chose que je fais, je me lève, je prends ma tablette, je me sers le café et je regarde *La Stampa* […]. Et si je ne réussis pas le matin, le soir je dois regarder au moins les titres d'un journal italien, je dois le voir. », entr. cit. (p.29).

> plus vite, mais on regarde beaucoup de films italiens, beaucoup, parce qu'aussi c'est une façon facile de faire participer les enfants, les exposer [à l'italien][875].

Les voyages sont un autre moyen auquel mes interviewées ont recours pour entretenir les contacts avec l'Italie, leur famille et les amis, surtout depuis une vingtaine d'années, où ils sont devenus plus nombreux, plus rapides et moins chers, comme en témoigne Maria, partie de l'Italie à la fin de 1990 à l'âge de 24 ans :

> Il mondo è cambiato, è diventato molto più facile muoversi, quindi quando io sono venuta via dall'Italia magari non erano in tanti che lo facevano, adesso si va e si viene con grandissima facilità, vado via sei mesi, poi vado là sei mesi, quello sicuramente è diverso, è più facile, costa meno, secondo me la decisione oggi di partire, è una decisione che si può prendere più a cuor leggero da un certo punto di vista che non quando magari l'ho fatto io[876].

En général, les femmes que j'ai interviewées retournent dans leur terre natale au moins une fois par an, parfois plus, profitant tantôt de colloques, de congrès, d'échanges avec un pays européen, tantôt de leurs années sabbatiques ou de recherches entreprises en Italie. Flavia, par exemple, du fait de ses travaux dans la région de Salento, passait de longues périodes aux côtés de sa famille italienne. Seules ou accompagnées par leur conjoint, leurs enfants et petits-enfants, lorsqu'il y en a, ces femmes rendent régulièrement visite à leurs parents, surtout lorsque ces derniers vieillissent ou tombent malades, comme en ont fait foi Andrea, Gabriella, MariellaP et Francesca dans les pages précédentes.

Enfin, le sentiment d'appartenance et le souvenir du pays natal, de son histoire et de sa mémoire collective passent, pour certaines de mes interviewées, par la célébration de fêtes importantes qui marquent des événements du passé de l'Italie autant que du présent. Viva, par exemple, n'oublie jamais de fêter le 2 juin, jour de commémoration où, en 1946, les Italiennes ont exprimé pour la première fois leur droit de vote et où les citoyens et citoyennes ont été appelés aux urnes pour choisir entre la République et la Monarchie en élisant les membres de l'Assemblée constituante : « Les festivités italiennes, j'y pense dans ma tête et possiblement dans mes habitudes, je les respecte, alors normalement, le 2 juin, c'est [jour de] vacance, puis le 25 avril[877]. » Ce jour-là célèbre la fête de la Libération ou l'anniversaire de la Résistance, soit la commémoration de la fin de la Deuxième Guerre mondiale et de l'occupation nazie en Italie libérée par les Partisans et les Alliés. Francesca fait aussi référence à la Résistance, bien que d'un ton amer, quand je lui demande de choisir un événement historique qui

[875] Isabelle29, 49 ans, installée à Montréal en 1994, 18.05.2016 (01:33:52.0).
[876] Maria26, 40 ans, installée à Montréal en 2005 : « Le monde a changé, c'est devenu bien plus facile de se déplacer […], lorsque je suis partie de l'Italie il n'y avait pas beaucoup de monde qui le faisait, maintenant on va et on vient très facilement, je pars six mois, je vais là [en Italie] six mois, cela est certes différent, c'est plus facile, ça coûte moins, d'après moi aujourd'hui on choisit de partir avec un cœur plus léger d'un certain point de vue qu'à l'époque où je l'ai fait. », 20.04.2016 (00:09:44.0).
[877] Viva5, 42 ans, installée à Montréal en 1998, première session 22.12.2015 (1:12:38.2)..

concerne l'Italie et qui la représente en tant qu'Italienne :

> La Resistenza, la Resistenza, la Seconda guerra mondiale e la Resistenza, Piemonte, Liguria, Lombardia, tutto il Nord Italia, è l'evento per me assolutamente marcante per la nuova Repubblica e per quello che purtroppo sta succedendo in Italia anche oggi e, in paragone, quello che ne stanno facendo, per come si parla della Resistenza oggi in Italia, delle rivisitazioni…
>
> « Revisionista ? », je lui demande pour compléter sa phrase :
>
> « Molto revisionista », me confirme Francesca[878].

Je me suis attardée, jusqu'ici, à la façon que choisissent mes interviewées pour se souvenir et maintenir le lien avec leur terre natale, ses gens, sa culture, son histoire. La question qui suit inévitablement et par laquelle je souhaite conclure cette section concerne tout ce que la ville de Montréal, le Québec et le Canada offrent à ces femmes pour qu'elles conservent leur patrimoine mémoriel et maintiennent les liens avec leur pays d'origine. D'un côté, les Italiens eux-mêmes, ceux qui se sont récemment installés à Montréal, lancent les initiatives les plus diverses afin de créer des occasions de rencontre avec d'autres Italiens, par exemple la pratique de certains sports populaires en Italie comme le « calcetto », une sorte de soccer de table, ou des rencontres entre membres d'une même profession ou d'un même cours, comme le groupe de doctorants qu'a rejoint Eleonora[879]. Toutefois, le moyen préféré de maintenir le lien avec l'Italie qu'offre la société d'accueil reste, même pour ces Italiennes récemment arrivées, la communauté italienne[880] et ses institutions : la Casa d'Italia, le centre Leonardo da Vinci, l'Institut italien de culture, le Picai[881], ainsi que les activités que celles-ci organisent, comme le Festival des films italiens, les spectacles théâtraux, les rencontres de littérature et de poésie, les diverses conférences sur l'art, le patrimoine culturel ou l'histoire de l'Italie. En effet, malgré la complexité des rapports entre ancienne immigration et nouvelle migration italienne dont je parlerai dans le prochain chapitre, la relation entre ces deux mondes se poursuit, tant bien que mal, grâce à ces initiatives[882]. Par exemple, Gabriella organise, en tant que membre de l'Association des professeurs d'italien du Québec (APIC), des soirées de cinéma italien en collaboration avec le Centre Leonardo da Vinci. Au même

---

[878] Francesca23 : « La Résistance, la Résistance, la Deuxième Guerre mondiale et la Résistance, le Piémont, la Ligurie, la Lombardie, tout le Nord d'Italie, c'est l'événement selon moi tout à fait marquant pour la nouvelle République et pour ce qui se passe malheureusement en Italie aujourd'hui, ce qu'on est en train d'en faire, pour la manière dont on parle de la Résistance aujourd'hui en Italie, pour les réinterprétations… « révisionnistes ? ». « Très révisionnistes », entr. cit. (p. 19).

[879] Voir chapitre 5, section 5.1.3.

[880] Il serait plus approprié ici de parler de plusieurs communautés italiennes, comme il sera précisé au chapitre 7, dans la section 7.3.

[881] Depuis 1971, Picai est une école de langue italienne de référence à Montréal, où les cours d'italien s'adressent aux enfants, aux adolescents et aux adultes pendant la semaine, le samedi et le dimanche matin aussi.

[882] Je me pencherai sur les opinions que mes interviewées ont exprimées sur les immigrés italiens des vagues précédentes et de la deuxième ou troisième génération dans le chapitre 7 à la section 3, en présentant le bilan que ces femmes font de leur expérience migratoire en la comparant à la migration passée.

endroit, les conjoints d'Isabelle et de Denise, respectivement Joe et Silvio, tous les deux d'origine italienne et nés en Italie, organisent des pièces de théâtre en italien avec d'autres Italiens ou des prestations de Joe, en tant qu'humoriste, en dialecte molisain. Gaia, pour sa part, raconte que c'est au sein de la communauté italienne qu'elle recherche son italianité, que c'est pour cette raison qu'elle a participé comme bénévole au Festival de la Semaine italienne à Montréal et que, dans un premier temps, elle et son conjoint voulaient emménager dans la Petite Italie. Lella, de son côté, travaille en contact étroit avec les communautés italiennes, pour lesquelles elle estime avoir fait « tantissime attività, tantissime interviste, televisione, radio, conferenze pubbliche » (« tant d'activités, d'interviews, à la télévision, à la radio, et de conférences publiques »). D'après elle, le but de cette collaboration professionnelle serait principalement de montrer aux immigrés italiens de l'ancienne génération le visage moderne et le succès de l'Italie actuelle.

6.3. Foi et idéologie

6.3.1. Morale catholique et choix religieux

Dans la présente section, parmi mes 32 entrevues, j'en ai choisi six qui évoquent davantage l'adhésion à la foi de mes interviewées, bien qu'elles ne soient pas nécessairement représentatives de l'ensemble du groupe. Il s'agit des récits de Lella, Isabella, Luisa, toutes trois issues du milieu catholique, de Silvestra, bouddhiste, de Denise, de confession juive et de Flavia, laïque. Cet échantillon a néanmoins le mérite d'illustrer la diversité des positions face à la religion ou la spiritualité. Dans leurs témoignages, la migration a provoqué une nouvelle réflexion sur le plan spirituel suite à des suggestions provenant du milieu de travail, de fréquentations amicales récentes, suite à certains obstacles rencontrés et surmontés pendant l'installation à l'étranger aussi bien qu'en réponse à la culture, la mentalité et l'attitude de la société d'accueil.

À l'égard de la foi, il faut avant tout préciser que ces Italiennes, arrivées à Montréal après les années 1990, ont presque toutes reçu une éducation religieuse, catholique pour la majorité, plus ou moins stricte suivant les cas, mais rarement tout à fait absente. En effet, bien que l'Église catholique et la pratique religieuse soient en net déclin en Italie comme au Québec, et partout ailleurs dans les pays occidentaux depuis les années 1960, la formation religieuse a tout de même laissé des traces profondes dans la culture. Celle-ci a encore le pouvoir d'influencer certains choix de vie, privés ou professionnels, surtout chez les femmes plus âgées. D'après quelques-uns des témoignages recueillis durant mon enquête, il semble qu'à partir des années 2000 une branche de l'Église catholique québécoise a su se renouveler, voire renaître, récupérant le message évangélique des origines, et que la foi et l'expérience religieuse ont retrouvé leur capacité de se rapprocher des gens et de leurs besoins. En Italie, par contre, la corruption et le clientélisme découragent, encore de nos jours, les fidèles même les plus fervents, en les éloignant du sentiment religieux de manière plus ou moins définitive, comme en témoignent les expériences d'Isabella et de Lella, toutes deux dans la cinquantaine et arrivées à Montréal pendant les années quatre-vingt-dix. Ce sont deux parcours existentiels originaux qui m'ont incitée à me demander si la migration, en tant qu'expérience dépaysante et inspirante du changement, peut d'une certaine manière amener les gens à se rapprocher de la dimension spirituelle dans le pays d'accueil en syntonie ou en opposition avec ce dernier. L'expérience de Flavia, par exemple, semble appuyer cette lecture. Flavia naît dans une famille catholique et pratiquante, « come tante del Sud d'Italia[883] », avec ses sœurs

[883] Flavia15 : « Comme tant d'autres dans l'Italie du Sud. », 20.02.2016 (p. 11-12).

et son frère. Obéissant à la volonté de ses parents, elle suit le parcours canonique du catéchisme mais, une fois le lycée terminé, elle se sent libre de choisir. À compter de son déménagement à Rome pour ses études universitaires, son parcours devient tout à fait laïque, basé, selon elle, sur les valeurs chrétiennes les plus importantes, communes à toutes les religions, voire « di buon senso » (de bon sens), comme l'honnêteté, le respect de l'autre, l'ouverture envers la différence. Arrivée à Montréal en 2007, à l'âge de 37 ans, elle sent le besoin de développer et d'élargir sa spiritualité afin de compenser l'attitude aride de la société d'accueil :

> Il fatto che la società qui fosse così individualista, così a volte io la considero davvero disumana, mi ha portato a sviluppare questo lato, ho cominciato a frequentare dei corsi di yoga per esempio, a fare regolarmente yoga, a fare delle terapie [che] qui chiamano energetiche, non lo so, insomma di alimentare la mia spiritualità attraverso queste pratiche[884].

Le parcours de Lella se rapproche de celui de Flavia, mais s'en éloigne aussi sensiblement, vu qu'au Québec, terre de migration, cette femme trouve un terrain riche de ferments religieux qui l'amène à se réconcilier avec la foi chrétienne. Lella naît et grandit dans un contexte très catholique, soit l'Action catholique italienne, et le scoutisme pendant quatorze années. À Rome, où elle déménage pour étudier la médecine, sa foi est mise à rude épreuve, en constatant ce que l'Église catholique offrait de pire, soit les « favoritismi, questi baronaggi commisti a politica, chiesa, eccetera[885] ». C'est seulement en arrivant à Montréal en 1998, à l'âge de 38 ans, qu'elle retrouve un sentiment religieux insufflant amour et confiance, parce que

> questa chiesa, che è rinata in Québec, invece [della chiesa romana] ha origini cristiane, evangeliche, molto più vicine alla fede, al Vangelo, c'è un'essenzialità del cattolicesimo cristianesimo molto molto forte, per cui qua è stata una crescita di fede molto molto importante in cui praticamente mi sono più avvicinata a questo tipo di cristianesimo più dinamico dove Dio è veramente gioia e felicità e padre[886].

Comme je l'ai constaté aux chapitres 4 et 5 de la thèse, la vision de cette femme sur la société québécoise est parfois négative[887]. Cependant, malgré (ou en raison de) son « amore-odio » (amour-haine) pour le Québec, c'est sur un ton enthousiaste qu'elle me parle de son directeur spirituel aussi bien que de sa

---

[884] Flavia15 : « J'ai senti la nécessité de développer ma spiritualité, une spiritualité que j'aime définir comme laïque. Ainsi le fait que la société d'ici était à ce point individualiste, je la considère parfois inhumaine, m'a amenée à développer cet aspect. J'ai commencé à fréquenter des cours de yoga par exemple, à pratiquer régulièrement le yoga, à faire des thérapies qu'ici on appelle énergétiques, en somme à nourrir ma spiritualité par le biais de ces pratiques. », *Ibid.*

[885] Lella27, 50 ans, installée à Montréal en 1998 : « favoritismes, clientélismes liés à la politique et à l'église, etc. » 28.04.2016 (00:51:23.8),.

[886] Lella27 : « Cette église, qui renaît au Québec, au contraire [de l'église romaine] a des origines chrétiennes, évangéliques, bien plus proches de la foi, de la Bonne Nouvelle, il y a une essentialité du catholicisme chrétien très très fort, par conséquent, ici il y a eu une croissance de foi très importante qui m'a amenée à me rapprocher de ce type de christianisme plus dynamique où Dieu est vraiment joie, bonheur et père. », *Ibid.* (00:54:23.8).

[887] Voir chap. 4, section 4.1.3 et chap. 5, section 5.2.1 et 5.2.3.

psychanalyste. Il et elle sont, comme Lella le précise elle-même, Québécois de souche, des personnes qui « hanno dentro una ricchezza spirituale psicologica veramente eccezionale, che in Italia non ho mai trovato, infatti sono molto grata a questi quebecchesi[888] ». Grâce à ces gens, Lella découvre une spiritualité nouvelle, faite d'ouverture sur la vie et envers les autres, la bonté de s'abandonner à la Providence et à l'espoir, vu que, selon elle, en tant qu'enfants de Dieu, tout ira bien même dans les moments les plus difficiles.

Au contraire, la formation religieuse d'Isabelle a été presque nulle en Italie, ses parents étant plutôt indifférents face à la religion, tandis que son attitude a changé profondément au Québec par le biais du travail qu'elle faisait en tant qu'interprète avec des communautés de religieuses. Isabelle est née à Rome d'une mère française et d'un père italien. Bien que les deux soient « *assez relax* » envers la foi, la famille française est un peu plus pratiquante que celle italienne, cette dernière se situant politiquement à gauche. En Italie et, plus précisément à Trieste, où elle a fait ses études universitaires, Isabelle a côtoyé des gens de différentes confessions et, en particulier, des musulmans « pratiquants pour la plupart, mais toujours de façon ouverte[889] ». Au Québec, où elle s'est installée en 1994 à l'âge de 27 ans, elle se retrouve face à un dilemme, puisque Joe, le jeune homme avec qui elle se marie un an après son arrivée à Montréal, est très catholique et pratiquant comme d'ailleurs toute sa famille. À ce moment-là, « il a fallu trouver un terrain d'entente, au niveau personnel et au niveau professionnel[890] ». En effet, l'année 2000 représente pour cette femme un tournant important et décisif puisqu'en tant que traductrice et interprète, elle rencontre des collègues qui lui ouvrent le monde tout à fait nouveau pour elle des congrégations religieuses. Elle raconte :

> Me trouver à travailler avec des communautés religieuses, ça m'a comme adoucie par rapport à la religion, parce que j'ai commencé à la voir de l'intérieur, à comprendre comment [et] pourquoi des femmes faisaient des choix comme ça et comprendre les motivations modernes de ces femmes qui choisissent ce type de vie[891].

Ce changement d'attitude envers la foi se reflète aussi dans la vie personnelle d'Isabelle qui depuis « accepte de marcher un peu » avec son mari, partageant avec lui des moments de prière, mais « jamais comme obligation[892] ». Même la question de l'éducation religieuse de ses enfants, Samuele et Josué, nés respectivement en 2002 et en 2008, n'a pas posé de problème. Tous deux ont été baptisés et ont fait leur première communion.

---

[888] Lella27 : « Ils sont habités par une richesse spirituelle exceptionnelle, que je n'ai jamais rencontrée en Italie, en fait je suis très reconnaissante à ces Québécois. », *Ibid.,* (00:01:57.9).
[889] Isabelle29, 18.05.2016 (00:42:10.2).
[890] Isabelle29, *Ibid.*.
[891] Isabelle29, *Ibid.* (p. 16).
[892] Isabelle29, *Ibid.* (p. 9).

La quatrième histoire concerne Luisa qui arrive à Montréal en 2014 à l'âge de 31 ans. À l'époque où je l'interviewe, en 2016, elle vit une belle histoire d'amour avec un Algérien, immigré au Canada depuis 25 ans, divorcé et légalement responsable de ses deux enfants. Bien que leur projet soit de cohabiter, le couple vit alors séparément, se rencontrant souvent et partageant plusieurs moments de leur vie quotidienne sans que le moindre problème ne soit posé par la société ou les gens de leur entourage. La situation serait très différente si Luisa était restée en Italie, dans son village natal, où la mentalité très traditionnelle lui aurait interdit cet affranchissement des conventions sociales concernant la sexualité et les unions libres et mixtes. Au Québec, comme elle le relate, cet esprit libertaire touche même le sentiment religieux qui peut spontanément s'épanouir dans toute la société, incluant l'école où cette femme enseigne les matières humanistes :

> Qui [in Québec] la religione si vive bene da tutti i punti di vista perché ci sono tantissime chiese, di cui non conoscevo neanche l'esistenza […]. Ognuno ha la sua chiesa, ognuno ha il suo credo […]. I cinesi fan le loro feste secondo il loro calendario religioso, le chiese cattoliche o le chiese cristiane fan le loro feste, le chiese di altre formazioni ebraiche, musulmane, ognuno ha le sue feste, ha il suo calendario, ma non c'è mai il minimo problema di convivenza, è qualcosa che io trovo, soprattutto con quello che succede oggi, fantastico, anche a scuola i bambini sono di diverse nazionalità come origine, sono di diverse culture e diverse credenze, non c'è mai il minimo problema[893].

Luisa est de formation catholique et continue de pratiquer à Montréal. En conclusion, autant dans sa vie professionnelle que dans sa vie personnelle, Luisa peut vivre sereinement et paisiblement sa foi grâce à cette liberté que consent, selon elle, la société québécoise.

L'expérience de Silvestra est tout à fait différente. Les membres de sa famille – son frère en premier, puis sa mère, enfin sa sœur et ses neveux – ont adhéré progressivement, les uns après les autres, au bouddhisme, tandis que son propre chemin spirituel a été plus long et complexe en raison, entre autres, des réticences que lui opposait sa formation matérialiste, très peu indulgente vis-à-vis de la spiritualité. Au fur et mesure que la vie progressait et qu'elle traversait des expériences difficiles, comme son divorce et la souffrance de sa fille face à l'éloignement de son père, expériences qui la confrontaient à la douleur, et après avoir essayé différents remèdes comme « gli antidepressivi, la psicanalisi, cioè non c'avevo più tabù, la cartomante[894] », finalement, après la mort de sa mère, Silvestra réussit à surmonter sa méfiance

[893] Luisa11 : « Ici [au Québec] on vit bien la religion à tout point de vue parce qu'il y a beaucoup d'églises, dont je ne connaissais même pas l'existence […]. Chacun a son église, chacun a sa croyance […]. Les Chinois fêtent leurs cérémonies selon leur calendrier religieux, les églises catholiques ou les églises chrétiennes ont leurs fêtes, les églises d'autres confessions hébraïque, musulmane, chacun a ses fêtes, son calendrier, mais il n'y a jamais le moindre problème de cohabitation. C'est quelque chose que je trouve extraordinaire, surtout si on tient compte de ce qui se passe aujourd'hui. Aussi, à l'école, les enfants sont de différentes nationalités, sont de cultures diverses et de croyances différentes, il n'y a jamais le moindre problème. », 25.01.2016 (p. 15).

[894] Silvestra17 : « les antidépresseurs, la psychanalyse, je n'avais plus de tabous, la cartomancienne », 22.02.201 (p. 19).

et à se consacrer tout entière à la religion bouddhiste, devenant même responsable du district d'Outremont en exécutant différentes tâches importantes au sein de cette communauté montréalaise. Il s'agit d'un bouddhisme d'action, comme elle me l'explique : on pratique pour changer la société et créer la paix quel que soit le lieu où on se trouve, on prie pour transformer les obstacles en valeurs positives, le karma négatif en bonne fortune, sans jamais oublier le bien-être et le bonheur des autres autant que l'appréciation de soi. Comme je l'ai rapporté dans la première section de ce chapitre, ce choix a influencé chaque aspect de la vie de cette femme, à partir de sa conception de la figure de l'intellectuel et de son poste en tant que directrice du Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques à l'Université de Montréal[895].

Le sentiment religieux de Denise se révèle plus difficile à définir en tant qu'appartenance à une foi précise, bien qu'au début de l'entrevue, elle se qualifie sans hésiter de juive : « sono ebrea ». Elle naît dans une famille où sa mère est catholique et son père juif. Aucune obligation ne force Denise et son frère à adhérer à l'une ou l'autre de ces religions, les parents laissant leurs enfants libres de faire leur choix à la majorité. Ils sont, cependant, inscrits dans des écoles hébraïques, au primaire pour Denise et jusqu'au lycée pour son frère. Entre-temps, ils sont éduqués dans les deux religions, donc « Natale, *Hanouka,* Pasqua, *Pesa'h* ». À la fin de l'adolescence, lorsqu'il fait son service militaire, le frère de Denise traverse une crise mystique et vers 18-20 ans se convertit définitivement au catholicisme tandis que sa sœur ne prend pas encore position puisque sa vision de la divinité surpasse toute religion. Mais foi et amour se croisent de manière inextricable chez elle. Denise rencontre son futur mari, Silvio, juif lui aussi, par le biais de son frère, car à Milan les deux garçons ont fréquenté le même lycée, sont devenus amis et aimaient jouer du piano ensemble. En 1977, la famille de Silvio émigre au Canada, plus précisément à Montréal, et c'est seulement en 1983 que Silvio revient en vacances en Italie. Denise et lui se rencontrent à nouveau, tombent amoureux, se fiancent et choisissent de se marier. Mon interviewée me raconte :

> Nell'85 ci siam sposati, io quindi mi sono fatta ebrea ufficialmente, perché non essendo di madre ebrea ho dovuto fare tutta la trafila come se non fossi mai stata in contatto con la religione ebraica e poi, [dopo la] cerimonia ebraica a Milano, ci siamo trasferiti subito qui [à Montréal], nell'agosto 85, subito, era già previsto[896].

[895] Voir le chap. 6, section 6.1.2.

[896] Denise24 : « En 1985 nous nous sommes mariés, donc moi je me suis convertie au judaïsme vu que ma mère n'était pas juive, j'ai dû faire tout le parcours comme si je n'avais jamais été en contact avec la religion hébraïque et puis, après la cérémonie hébraïque à Milan, nous avons tout de suite déménagé ici [à Montréal], au mois d'août 1985, c'était déjà prévu. », première session 14.04.2016 (p. 3).

C'est donc au moment du mariage que Denise se convertit au judaïsme, parce que son mari est juif, que son père l'était, que sa formation avait même prévu cette conversion et que les deux fiancés voulaient à tout prix une cérémonie religieuse. Quand, par la suite, j'aborde la question de l'éducation religieuse de ses deux enfants, mon interviewée m'informe que son fils a été circoncis à huit mois et huit jours mais qu'elle ne referait jamais cette expérience, et que sa fille et son fils ont fait leur *Bat* et *Bar Mitsvah* à douze ans. Silvio et Denise ont donc choisi de donner à leurs enfants une formation précise sur le plan religieux, bien que d'une manière souple, en sachant que lorsque ceux-ci seront majeurs, ils pourront faire un autre choix concernant leur foi. De cette façon, Denise a évité à ses enfants la confusion où ses parents l'avaient plongée et qui l'a obsédée pendant longtemps, déterminant même son parcours intellectuel et d'études :

> Io sono cresciuta in un casino di valori, da una parte cattolica, mia madre, mio padre ebreo, non si capiva niente, tutti i miei studi sull'interculturalismo […]. Il mio master e dottorato son venuti da un bisogno mio di identità non chiara e la religione ha […] tra tanti altri problemi […] creato uno squilibrio a livello della mia identità personale […]. Non sapevo bene cosa sono, non sono né carne né pesce[897].

Encore de nos jours, le sentiment religieux de Denise est difficilement définissable à ses yeux :

> C'è una parte in me fortissima che è ancora cattolica, ma c'è una parte fortissima che è anche buddista, perché io è da 30 anni e più che faccio yoga, meditazione, e mi sento molto più vicina a questo tipo di spiritualità che a quella ebraico o giudeo-cristiana[898].

Chez Denise, le judaïsme est pratiqué, de son propre aveu, « all'acqua di rose » (à l'eau de rose), vu que sa famille fête seulement trois cérémonies par année, à savoir le jeûne à *Kippur,* la Pâque hébraïque ou *Pessah*, et le nouvel an juif, soit *Roch Hachana* en septembre. Le vendredi soir, me confie-t-elle :

> Io accendo le candele e faccio una preghiera perché sai che nella religione ebraica il sabato, il *Sabbath*, incomincia la sera [di venerdì] ed è la donna che deve accendere le luci, perché è la donna che porta la luce in casa […]. Spesso il venerdì sera ci siamo tutti e allora faccio il pane *challah*, il pane ebraico lo mangiamo con la preghiera[899].

---

[897] Denise24 : « J'ai grandi dans un bordel de valeurs, d'une part catholique, ma mère, mon père juif, on ne comprenait rien, toutes mes études sur l'interculturel […]. Mon master, mon doctorat proviennent de mon besoin confus d'une identité et la religion […] parmi beaucoup d'autres problèmes […] a créé un déséquilibre au niveau de mon identité personnelle […]. Je ne savais pas bien ce que j'étais, je suis indéfinissable. », *Ibid.,* (01:40:23.2).

[898] Denise24 : « Il y a une partie de moi très forte qui est encore catholique, mais il y a une autre partie aussi forte qui est bouddhiste, parce que depuis 30 ans, même plus, je pratique le yoga, la méditation, et je me sens bien plus proche de ce type de spiritualité que de la spiritualité hébraïque ou judéo-chrétienne. », *Ibid.,* (01:40:23.2).

[899] Denise24 : « J'allume les chandelles et je fais une prière parce que dans la religion hébraïque, le samedi, le *Sabbath* commence le soir [de vendredi] et c'est la femme qui doit allumer les lumières, parce que c'est elle qui apporte la lumière à la maison […]. Souvent, le vendredi soir, nous sommes tous à la maison et alors je fais le pain *challah*, on mange le pain hébraïque avec la prière. », *Ibid.* (01:32:23.2).

Cependant, lorsqu'elle se rend en Italie, Denise fête Noël avec sa mère et son frère qui sont catholiques et pratiquants et, si elle reste à Montréal, sa famille se réunit la veille de Noël chez les cousins de Silvio, eux aussi catholiques, pour échanger des cadeaux comme la tradition chrétienne le recommande. Ainsi, catholicisme, judaïsme et bouddhisme cohabitent dans le cœur de Denise qui se dit « juive ». Est-ce que demeurer à Montréal, ville cosmopolite et multiculturelle, aurait encouragé cette mixité spirituelle ?

Six témoignages ne peuvent à eux seuls démontrer l'hypothèse selon laquelle la migration influence le parcours spirituel des migrants. D'un côté, la littérature existante sur le sujet est rare[900] et, de l'autre, la majorité des femmes de mon groupe témoin, bien qu'elles confirment avoir reçu de leurs parents une éducation catholique, n'approfondissent pas la question pendant leurs entrevues. À en juger de l'expérience de ces six femmes, cependant, le sujet mériterait d'être approfondi. Elle évoque à mon sens l'impact que peut avoir la migration sur un cheminement religieux, qu'il s'agisse de la formation spirituelle reçue dans le pays natal et la famille d'origine, de l'adhésion à ou de la réconciliation avec la foi catholique ou d'autres croyances, que ces démarches soient stimulées ou acquises par différents biais dans la société d'accueil.

6.3.2. Idéologie et orientation politique

Le thème abordé dans la présente section se révèle particulièrement délicat, comme l'atteste ce témoignage de Clara :

> Il faut que je sois attentive parce que j'ai un travail […] pour lequel j'ai besoin […] de centaines de milliers de dollars et je [ne] veux pas que ma sympathie ou [non] sympathie [y] soit mélangée […]. Je [ne] veux pas que ni les collègues ni quelqu'un puisse dire […] "Clara maintenant aime Justin Trudeau parce que c'est le Premier ministre", donc je suis toujours hypersensible par rapport à des sujets pareils, [à] ça je fais un peu attention[901].

---

[900] Sur l'attitude des jeunes italiens récemment arrivés au Québec envers la religion catholique et l'Église, la sociologue Aurora Caredda réserve à ce sujet quelques lignes en soulignant que la foi est pour eux un fait individuel et que l'Église catholique est considérée comme une institution obsolète et dogmatique. Aurora Caredda, « Identità e multiculturalismo : i giovani italiani in Canada » dans Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco, *Op. cit*., p.129. Sur les effets de la migration dans le domaine religieux voir Enzo Pace, « Le religioni in movimento : diversità, conflitto, integrazione », dans XXIX Rapporto immigrazione 2020, Caritas e migrantes, p. 188-192 ; Maurizio Ambrosini et als (dir.), *Il Dio dei migranti. Pluralismo, conflitto, integrazione,* il Mulino, Bologna 2019.

[901] Clara20, première session 12.03.2016 (p. 9-10), 46 ans, installée à Montréal en 2005. Sur l'orientation politique des Italiennes en contexte de migration, voir Stefano Luconi et Mario Varicchio (dir.), *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi*, Centro Altreitalie, 2015. Les textes réunis dans ce volume portant sur cette question concernent principalement la dimension politique du transnationalisme de quatre Italo-australiennes durant les années soixante-dix et quatre-vingt, la participation des Italiennes à la vie politique de Monaco de Bavière, l'expérience des Italiennes en France durant les années vingt et trente au sein de l'opposition entre fascistes et antifascistes et l'engagement politique antifasciste des Italiennes dans l'Afrique magrébine française.

D'ailleurs il ne revient que très rarement dans les témoignages que j'ai recueillis. Cette question ne faisait pas partie de celles qui composaient le canevas d'entrevue. Je ne l'ai donc abordée qu'en certaines circonstances, soit lorsque je percevais une certaine sensibilité sur ce sujet et la disposition de l'interviewée d'en parler. D'ailleurs, la plupart des femmes que j'ai interpelées sur leur orientation politique ont préféré ne pas trop s'avancer sur ce terrain. Seules quelques-unes se sont exprimées de façon claire et précise. De ces dernières, comme je l'ai fait dans la précédente section concernant la foi, je raconterai brièvement le parcours idéologique en citant les extraits les plus significatifs de leurs témoignages. Il s'agit plus précisément des opinions et des expériences dans le milieu politique, au sens très large de la cité, de MariellaP, Silvestra, Mary, Denise, Andrea, Clara, Francesca, Viva, Chiara et Marta, donc de femmes âgées de 45 ans et plus, exceptées Chiara et Marta qui, à l'époque de l'entrevue, avaient une trentaine d'années.

Avant de m'aventurer dans ces récits de vie, il faut préciser que l'orientation générale de mon groupe témoin est définitivement, à peu d'exceptions près, ouverte et progressiste. La plupart de ces femmes ont reçu une formation familiale fondée sur des valeurs démocratiques, comme l'attention envers les autres, l'autonomie intellectuelle, l'engagement pour la réalisation d'une société égalitaire et l'honnêteté. Lorsque leurs parents appartiennent à la génération des années cinquante (les baby-boomers), ceux-ci ont côtoyé les luttes de la fin des années soixante et celles féministes, y ont même adhéré, au moins sur le plan des idées, en en transmettant l'expérience à leurs filles. C'est le cas des parents d'Ylenia, des pères de Clara et d'Isabelle et des mères de Maria et de Simona. Une dernière observation concerne, encore une fois, les effets de la migration sur l'idéologie et la participation (ou extranéité) à la vie politique du pays d'adoption, le Canada. Clara et Viva, par exemple, me racontent qu'en Italie elles n'étaient pas des activistes et ne se sont jamais engagées dans un parti, alors qu'aujourd'hui, Viva est membre du Nouveau parti démocratique (NPD) et que Clara, pour la première fois dans sa vie, se reconnaît dans la personne et les valeurs d'un homme politique, Justin Trudeau. Elle ajoute : « c'est au Canada que je trouve peut-être une identité politique[902] ». Au sujet du Premier ministre du Canada, elle s'exprime de manière enthousiaste : « C'est la première fois que je vois quelqu'un qui peut faire un *Gay Pride*, mais que je trouve très équilibré et vraiment heureux, un sourire qui dit cette personne-là ça va bien[903]. » Pour sa part, Viva justifie son choix en faveur du NPD en raison de la sensibilité de ce parti à la question sociale et le fait qu'il représente, à l'époque où le parti conservateur

[902] Clara20, *Ibid.*
[903] Clara20, *Ibid.*

(qualifié par elle comme « le pire ») était au pouvoir, « une alternative très réaliste », alors que son jugement envers le Parti libéral, au gouvernement au moment de son entrevue[904], est tout à fait positif :

> [le parti] de maintenant a pris quand même un tournant extrêmement progressiste […]. Il est tout nouveau […] et, pour l'instant, tout ce qui faisait partie du programme extrêmement progressiste électoral du Premier ministre du parti [Justin Trudeau], en général, […] est respecté […] les enquêtes sur les femmes autochtones, l'accueil de réfugiés, les propositions sur le changement climatique[905].

De même, Francesca apprécie la direction prise par Justin Trudeau, car celui-ci représente, selon elle, un changement important par rapport au gouvernement de Stephen Harper et une nouvelle sensibilité envers la culture et la recherche. C'est « un cambiamento netto da una politica più alla Busch, quindi una politica di destra, ad una politica non di sinistra ma comunque che può anche essere interessante per chi lavora in un'università[906] ».

Si depuis leur arrivée au Canada, Clara et Viva se sont rapprochées de la politique, du moins sur le plan du soutien électoral à un parti, l'expérience de Chiara est diamétralement différente, puisque cette femme, qui était activiste dans son pays natal, tend à se désintéresser de la politique dans la terre d'accueil, comme elle me l'explique pendant son entrevue :

> In Italia per me era molto importante essere parte di un gruppo, di una corrente di pensiero, perché c'era un po' il sogno, il desiderio, di potere cambiare qualche cosa nel proprio paese. Adesso, siccome non mi sento veramente appartenere a nessuna […] realtà in particolare, ho perso un po' l'interesse per la politica e anche […] certi problemi che dicono di avere in Québec non li capisco nemmeno, quindi non saprei veramente come affrontarli d'un punto di vista politico. Mi sembrano delle cose irrilevanti rispetto ai problemi che io ho conosciuto e che ci sono in Italia[907].

Chiara est parmi les rares interviewées qui n'hésitent pas à qualifier leur orientation politique. Elle me dit : « sono una persona che è sempre stata […] di sinistra » (je suis une personne qui a toujours été de gauche). En tant que telle, elle rejette catégoriquement tout nationalisme, que ce soit en Vénétie, d'où elle est originaire, ou au Québec, où elle réside : « Una cosa che mi dà molto fastidio in Québec, forse perché non lo capisco, è questo movimento, questo bisogno di separazione, questo movimento che vuole

---

[904] La première session de Viva remonte au 22 décembre 2015 et Justin Trudeau venait d'être élu comme Premier ministre du gouvernement du Canada le 4 novembre 2015.
[905] Viva5, 42 ans, installée à Montréal en 1998, première session 22.12.2005 (p. 19).
[906] Francesca23, 50 ans, installée à Montréal en 2013 : « un changement net par rapport à une politique plus proche de Bush, donc d'une politique de droite à une politique non pas de gauche, mais qui peut être intéressante pour qui travaille à l'université », 22.03.2016 (01:25:04.2),.
[907] Chiara6, 37 ans, installée à Montréal en 2010 : « En Italie, pour moi, c'était très important de faire partie d'un groupe, d'un courant de pensée, parce qu'il y avait un peu le rêve, le désir de pouvoir changer quelque chose dans son propre pays. Maintenant, puisque je ne me sens pas appartenir à aucune […] réalité particulière, j'ai perdu un peu l'intérêt pour la politique. De plus […] certains problèmes du Québec, je ne les comprends même pas, donc je ne saurais pas comment les aborder d'un point de vue politique. Ce me semble des choses sans importance par rapport aux problèmes que j'ai connus et qu'il y a en Italie. », 16.01.2016 (p. 15).

definirsi indipendentista[908] ». Selon elle, il y aurait une forte composante xénophobe dans le mouvement souverainiste québécois, comme dans la *Liga veneta* au Nord-Est de l'Italie. De même, son orientation de gauche informe, de son propre aveu, son opinion négative sur l'Amérique du Nord (les États-Unis autant que le Canada), qu'elle perçoit comme un tout homogène, « una cosa unica », en raison de certaines valeurs qui y sont défendues : « tutti devono avere la macchina, il lavoro è importante per la realizzazione di una persona, ecc.[909] ».

À l'instar de Chiara, Andrea, Silvestra, Mary, MariellaP et Leonilde étaient engagées, avant de quitter l'Italie, dans la vie politique italienne de gauche, en tant que militantes ou, plus simplement, comme sympathisantes d'une orientation idéologique déterminée. Andrea, par exemple, lorsqu'elle demeurait à Cagliari, sa ville natale, militait dans la section Lenin du Parti communiste italien (PCI) et dans la Fédération italienne des jeunes communistes (FGCI), pour lequel elle faisait du porte-à-porte. Depuis son installation à Montréal, ses intérêts et son engagement se sont plutôt concentrés sur le féminisme et les luttes des femmes en raison, entre autres, de son travail, comme je l'ai raconté dans la première section de ce chapitre[910]. Toutefois, l'orientation gauchiste d'Andrea remontant à son adolescence a laissé en héritage des traces profondes, soit des instruments d'analyse qui façonnent, encore aujourd'hui, son regard sur la réalité italienne autant que sur la vie de son pays d'adoption, comme en témoigne ses propos sur la politique migratoire du Parti québécois et du Parti libéral :

> C'è un problema che è comune al Partito liberale e al Partito Québécois, quello [che] […] non investiscono (francesismo: *investissent)* nell'integrazione […]. Il Partito liberale si è divertito a tagliare tutti i corsi di francese, [mentre] il Partito Québécois c'ha molte anime al suo interno e c'ha un'anima che è rimasta la *ceinture flechée* degli anni 70 […] quest'identità mitica del Québec, dei *coureurs des bois*, dove la diversità non ha molto spazio[911]. »

La position du Parti Québécois sur ce sujet « dipende da chi prende il sopravvento al [suo] interno ». À titre d'exemple, elle cite la Charte des valeurs[912] comme une stigmatisation de la diversité[913]. À ses yeux**,** les deux partis, libéral et québécois, sont également responsables du racisme qui persiste, au Québec comme au Canada, et de l'instrumentalisation des migrants pour remporter le consensus des électeurs.

---

[908] Chiara6 : « Ce qui me dérange beaucoup au Québec, probablement parce que je ne le comprends pas, c'est ce mouvement, ce besoin de se séparer, qui se définit comme indépendantiste. », *Ibid.*

[909] Chiara6 : « une chose unique », « tout le monde doit posséder une voiture, la réalisation personnelle passe par le travail, etc. », *Ibid*.

[910] Voir la section 6.1.1.

[911] Andrea25 : « Il y a un problème qui est commun au Parti libéral et au Parti Québécois, c'est [qu'] on ne finance pas l'intégration […]. Le Parti libéral s'est amusé à couper tous les cours de français, [tandis que] le Parti Québécois a plusieurs âmes en son intérieur, il a une âme qui en est restée à la ceinture fléchée des années 70 […] cette idée mythique du Québec, des coureurs des bois, où la diversité n'a pas beaucoup d'espace.", 15.04.2016 (00:29:55.3), 50 ans, installée à Montréal en 1995.

[912] Au sujet de la Charte des valeurs, voir chap. 1, section 1.1.2, chap. 4, section 4.1.3, chap. 5, section 5.1.

[913] Andrea25 : « [ça] dépend de qui en prend la direction », *Ibid***.**

J'ai déjà parlé en détail, dans la première section du présent chapitre, des expériences italiennes de Silvestra et de Mary et de leur participation, comme militante d'un petit groupe d'extrême-gauche pour la première et en tant que sympathisante du mouvement soixante-huitard et des luttes féministes pour la deuxième, à la vie politique de leur pays natal, ainsi que du développement de leur pensée idéologique hors de l'Italie, Silvestra en adhérant au bouddhisme, Mary en travaillant comme coopérante internationale[914]. Je ne vais pas revenir sur ces deux cas en particulier, afin d'en aborder un autre plus fortement politisé.

À l'instar des histoires que je viens de raconter et de celles de beaucoup d'intellectuels dans les années soixante et soixante-dix, MariellaP se rapproche de la gauche dans sa jeunesse mais, à la différence de Silvestra et de Mary, son choix se situe dans une aire institutionnelle et parlementaire. Entre 1968 et 1970, durant ses premières années d'études universitaires à Naples, elle milite dans un groupe estudiantin « più convenzionale, perché ero nel gruppo del sindacato degli studenti, ero quindi all'interno dell'università, non ero assolutamente con i gruppi maoisti », voulant signifier par là que ces derniers étaient des groupes extraparlementaires à cette époque[915]. Lorsqu'elle déménage à Rome, elle travaille de très près avec le Parti communiste, qui reste longtemps son parti d'élection, et assiste, en 1991, à l'effritement de celui-ci et à la fondation, quatre ans après, de la coalition de l'*Ulivo*[916]. Pendant son entrevue, MariellaP se souvient d'un épisode très important de cette époque :

> Quando […] l'Ulivo si sostituì al Partito comunista, mi ricordo che ci fu un grande scontro a Roma tra me e D'Alema, dove dicevo che una persona come me […] cioè un'identità femminile indipendente e forte non si era formata nella famiglia, non si era formata in altri luoghi, se non invece nelle sezioni del Partito comunista, quindi dicevo : « cerchiamo di non distruggere quello che è stato un movimento fortissimo », ecco io ero molto legata ai movimenti femministi[917].

À cette époque donc, Mariella, comme Andrea, avait dirigé ses intérêts vers les questions touchant les femmes et le féminisme, bien que son orientation ait changé par la suite[918].

---

[914] Voir la section 6.1.2.

[915] MariellaP19, 72 ans, installée à Montréal en 1992-1993 : « plus conventionnelle, parce que j'étais dans le groupe du syndicat des étudiants, j'étais donc à l'intérieur de l'université, je n'étais pas absolument avec les groupes maoïstes", 3.03.2016 (00:14:15.1).

[916] L'Ulivo est une coalition électorale composée par le Parti démocratique de gauche, le Parti populaire italien et la Fédération des verts. Après les élections de 1996, elle a été la base principale des gouvernements Prodi (1996-1998), D'Alema (1998-2000) et de nouveau Prodi (2006-2008). En 2007, la plupart de partis composant l'Ulivo se sont fédérés dans le Parti démocratique.

[917] MariellaP19 : « Quand […] l'Ulivo remplaça le Parti communiste, je me souviens qu'il y eut, à Rome, un gros conflit entre moi et D'Alema, où je disais qu'une personne comme moi […], une identité féminine indépendante et forte, ne s'était pas formée au sein de la famille, ne s'était pas formée dans d'autres lieux sinon dans les sections du Parti communiste. Donc je disais : "Essayons de ne pas détruire ce qui a été un mouvement très fort", voilà j'étais très liée aux mouvements féministes. » *Ibid.* (00:15:48.4). Massimo D'Alema avait, à cette époque, succédé à Achille Ochetto comme secrétaire du Parti démocratique de gauche (PDS).

[918] Voir section 6.1.1.

À côté de ces femmes qui, à un certain moment de leur vie, le plus souvent durant leur jeunesse, se sont plus ou moins rapprochées de partis ou de mouvements de gauche, il y en a d'autres, comme Denise et Marta, qui tout en évitant de se limiter à un horizon idéologique déterminé, n'hésitent pas à se prononcer sur des questions politiques, concernant par exemple certains choix faits au travail ou, en tant que mères, au moment d'inscrire leur enfant à l'école. Durant les années quatre-vingt-dix, Denise, par exemple, en tant que réalisatrice théâtrale, met en scène un spectacle clairement de gauche, *Morte accidentale di un anarchico*, dans lequel son auteur, le dramaturge italien Dario Fo, s'inspire du meurtre de l'anarchiste Giuseppe Pinelli. Ce dernier avait été fait précipiter d'une fenêtre du poste de police de Milan où il avait été illégalement retenu suite à l'accusation de l'attentat à la Banca Nazionale dell'Agricoltura sur la Piazza Fontana en 1969. Ce fut « lo spettacolo del secolo, perché ha portato una nuova teatralità, un nuovo modo di far teatro, un nuovo modo di intrattenersi col pubblico[919] ». Il y avait six acteurs, dont trois québécois et trois italiens, qui s'exprimaient dans un mélange linguistique où les mots italiens se mêlaient au français. En outre, la mise en scène de ce texte fut une opportunité pour aborder un problème épineux qui divisait le Québec au moment de la représentation, à savoir la corruption :

> Quando ho messo in scena *Morte accidentale di un anarchico*, io volevo parlare della corruzione perché sentivo che qui, nel Québec, si stava sviluppando. Infatti poi c'è stata la commissione Charbonneau e tutte le altre cose, l'idea era di mostrare quello che ci può essere […] di avariato nel potere, nel potere giudiziario in quel caso[920].

Si le choix de Denise a été, selon moi, un choix politique, au sens littéral du mot et de son étymologie, pour elle, au contraire, l'aspect politique n'était pas présent, elle l'avait même consciemment évité et supprimé, le considérant comme anachronique :

---

[919] Denise24, 54 ans, installée à Montréal en 1985 : « le spectacle du siècle, parce qu'il a apporté une nouvelle théâtralité, une nouvelle manière de faire du théâtre, une nouvelle manière de s'entretenir avec le public », première session 14.04.2016 (p. 20)..

[920] Denise24 : « Quand j'ai mis en scène *Morte accidentale di un anarchico*, je voulais parler de la corruption parce que je sentais qu'ici, au Québec, elle était en train de prendre de l'ampleur. Puis il y a eu la Commission Charbonneau et toutes ces autres choses, l'idée était de montrer ce qu'il peut y avoir […] d'avarié dans le pouvoir, dans le pouvoir judiciaire en ce cas-là. », *Ibid.,* (00:32:55.6). En 2011, le gouvernement du Québec créait la Commission d'enquête sur l'octroi et la gestion des contrats publics dans l'industrie de la construction, sous la présidence de l'honorable France Charbonneau « et lui confiait le mandat d'examiner l'existence de stratagèmes et, le cas échéant, de dresser un portrait de ceux qui impliqueraient de possibles activités de collusion et de corruption dans l'octroi et la gestion de contrats publics dans l'industrie de la construction et des liens possibles avec le financement des partis politiques. » https://www.ceic.gouv.qc.ca/la-commission/rapport-final.html, 18.07.2021 (16 :00).

> L'aspetto politico della *couleur* italiana l'ho tolto, per esempio, alla fine Dario Fo mette l'Internazionale comunista, io ho messo « Va pensiero » […] perché « Va pensiero » è cantata dagli schiavi nel Nabucco[921], quindi secondo me c'era un discorso di sottomissione, di essere sfruttati, lo schiavo che non ha una voce […] perché è sottomesso dal potere. Quindi per me […] il messaggio subliminale era più forte che mettere l'Internazionale che è un po' superata, cioè lo spettacolo è degli anni 90, l'Internazionale comunista, il marxismo insomma con tutto il rispetto…[922]

Pour sa part, Marta semble éluder toute question concernant la dimension politique de sa vie au Québec et au Canada, lorsque je lui demande son opinion sur le mouvement nationaliste dans cette province. Par contraste, sa réflexion sur l'école de son enfant, au moment où elle et son mari doivent choisir entre le système privé et public, atteste de ses convictions profondes. Voici ce que cette interviewée me dit à cet égard :

> Il tema poi è anche quello della scuola pubblica, questa questione per esempio della scelta della scuola di mio figlio mi tocca se vogliamo anche dal punto di vista politico perché se abbiamo, confrontandoci appunto con altri genitori, quest'idea invece di spingere il figlio alla perfezione, *à la performance* e altro, o l'idea invece di destinare un figlio a diventare cittadino in un sistema più paritario insomma, di uguaglianza, in cui impari ad essere in gruppo e a non essere il diverso, il più bravo, il più artistico insomma[923].

Au final, l'enfant de Marta, Jonathan, qui pendant son enfance a fréquenté quatre garderies en quatre ans, était inscrit, à l'époque où j'ai interviewé sa mère, à une école publique, vu que, comme l'avoue sans hésiter Marta, « crediamo in un'educazione pubblica[924] ».

À l'exception de Chiara et de Marta, la majorité des interviewées les plus jeunes de mon groupe témoin font preuve d'une réelle indifférence envers la politique et, parfois, d'un certain *qualunquismo*[925], soit une méfiance envers les institutions et les partis, de gauche comme de droite. Cette attitude s'exprime aussi par une répulsion sentie envers le monde politique italien, que quelques-unes de mes interviewées, peu importe leur âge, ne dissimulent pas, voire affichent très franchement. En ce sens, Francesca, lorsque

---

[921] Dans l'opéra Nabucco de Giuseppe Verdi (1842), *Va' pensiero sull'ali dorate* est le chant des hébreux qui ont été asservis par Nabuchodonosor, roi de Babylone.

[922] Denise24 : « L'aspect politique de la couleur italienne je l'ai supprimée. Par exemple, à la fin, Dario Fo met l'Internationale communiste, [tandis que] moi j'ai mis *Va pensiero* […] parce que *Va pensiero* est chanté par les esclaves dans *Nabucco*. Donc selon moi, il y avait un discours de soumission, d'exploitation de l'esclave qui n'a pas de voix […] parce qu'il est soumis au pouvoir. Donc pour moi […] le message subliminal était plus fort que mettre l'Internationale qui est un peu dépassée, le spectacle remonte aux années 90, l'Internationale communiste, le marxisme en somme avec tout le respect… », entr. cit. (00:38:08.). *Morte accidentale di un anarchico* a été mis en scène la première fois en 1970 et son auteur, le dramaturge Dario Fo, a été lauréat du prix Nobel de littérature en 1997.

[923] Marta18, 32 ans, installée à Montréal en 2013 : « Le thème d'alors est aussi celui de l'école publique, cette question par exemple du choix de l'école de mon fils m'interpelle aussi du point de vue politique parce que, en nous confrontant avec les autres parents, si nous avons cette idée d'encourager l'enfant vers la perfection, vers la performance ou, au contraire, l'idée de destiner notre fils à devenir un citoyen dans un système plus paritaire, d'égalité, où on apprend à vivre en groupe et à ne pas être différent, le meilleur, le plus artistique en somme. », 2.03.2016 (p. 25).

[924] Marta18 : « nous croyons dans une éducation publique », *Ibid.* (01:29:49.2).

[925] L'*Uomo qualunque* est un mouvement politique italien d'après-guerre qui, prétendant soutenir les aspirations et les intérêts de n'importe quel homme, proposa une forme d'État aux fonctions purement administratives et bureaucratiques et s'opposa à la présence de partis politiques ainsi qu'à toute idéologie.

je lui pose la question sur les moyens qu'elle adopte pour se tenir au courant des vicissitudes italiennes, me répond :

> Una volta alla settimana guardo un giornale o due on line, i titoli, leggo qualche articolo se ho tempo, ma […] 20 minuti mi viene la nausea purtroppo […]. Vedo come va l'Italia, la politica, gli uomini politici e quello che dicono, il livello ormai che ha raggiunto la cosa e perdo la voglia di continuare a leggere. Mi scoraggia sì sì, cioè mi fa male fisicamente, è molto triste […], mi tengo aggiornata ogni giorno ovviamente, leggo i giornali ma non quelli italiani […]. Leggo *Le Monde*, leggo qui *Le Devoir*, guardo il sito BBC per avere le notizie da più luoghi ecco, ma l'Italia una volta alla settimana e basta[926].

Les années passées loin du pays, la distance, l'administration discutable de la chose publique, la corruption, le clientélisme et les autres *malaffari* italiens signalés par mes interviewées n'effacent pas pour autant l'affection envers la terre natale. C'est ce que m'explique Monte lorsqu'elle parle de l'avant-dernière fois où elle a voté en Italie, de son appartenance identitaire et, enfin, de la citoyenneté canadienne qu'elle ne demandera probablement jamais :

> Sono contenta di aver votato non in queste elezioni ultimissime ma quelle precedenti quando sono tornati a sinistra […]. Per me è importante votare in Italia, per esempio è l'altra cosa che per me è molto sintomatica, un motivo per cui alla fine probabilmente andrò in pensione senza mai essere diventata cittadina canadese. È perché mi sento molto profondamente italiana con tutto che ho dei grossi problemi con l'Italia, con quello che sta succedendo in Italia, con l'identità italiana[927].

6.3.3. Pour tirer les ficelles

En somme**,** les mesures sociales adoptées par le Québec pendant la période qui est au centre de ma recherche, soit les années 1990 et 2000, amènent mes interviewées à se sentir protégées, assistées, soignées par leur société d'adoption, tandis que le pays natal serait, selon leurs dires, moins favorable aux droits des femmes. Il persisterait de plus, dans la péninsule italienne, une mentalité machiste, tout à l'opposé de l'ouverture et de l'égalité des sexes au Québec. Cependant, certaines limites affligeraient encore la Belle Province, comme le manque d'affection dans les relations sentimentales, les stéréotypes

---

[926] Francesca23 : « Une fois par semaine je regarde un journal ou deux en ligne, les titres, je lis quelques articles si j'ai le temps, mais […] 20 minutes, puis j'ai la nausée malheureusement […]. Je vois comment ça va l'Italie, la politique, les hommes politiques et ce qu'ils disent, le niveau que la situation a désormais atteint et je perds l'envie de continuer à lire […]. C'est décourageant, cela me fait mal physiquement, c'est très triste […], je me tiens au courant chaque jour, je lis les journaux mais pas les italiens […]. Je lis *Le Monde*, je lis ici *Le Devoir*, je regarde le site de la BBC pour avoir les nouvelles de différents endroits dans le monde, mais l'Italie une fois par semaine et c'est bien suffisant. », entr. cit. (01:28:17.7).

[927] Monte2, 54 ans, installée à Montréal en 2001 : « Je suis contente d'avoir voté non pas aux dernières élections, mais à celles précédentes, quand on est retourné à gauche [en Italie] […]. Pour moi, c'est important de voter en Italie, par exemple c'est une autre chose très symptomatique […]. Une des raisons pour laquelle à la fin je prendrai ma retraite sans jamais être devenue citoyenne canadienne est que je me sens très profondément italienne, bien que j'ai des gros problèmes avec l'Italie, avec tout ce qui se passe en Italie, avec l'identité italienne. », 7.12.2015 (00:27:16.0).. Je suppose que les élections auxquelles Monte fait allusion sont celles, européennes, du 25 mai 2014 où furent élus en Italie les membres italiens du Parlement européen. La consultation a consacré la victoire du Parti démocrate, dirigé par le premier ministre Matteo Renzi, qui a obtenu 40,81% des voix, le meilleur résultat jamais obtenu par ce parti.

liés à la figure féminine dans les médias et des attitudes sexistes, bien que cachées et maquillées, au sein du monde académique.

Au sujet du féminisme en Italie, la variable de l'âge joue une influence assez importante dans les témoignages : la plupart des interviewées les plus jeunes manifestent un certain désintérêt pour le mouvement des femmes[928] auquel elles n'ont jamais participé en raison, notamment, de l'époque où elles se sont formées, soit pendant l'ère berlusconienne et le déclin des luttes féministes. Par conséquent, ce ne sont pas les conquêtes du féminisme, mais plutôt la migration qui aurait contribué à la formation de l'expatriée italienne d'aujourd'hui, soit une femme organisée, indépendante et entreprenante. En outre, certaines de ces jeunes femmes auraient été familiarisées, ne fût-ce qu'au niveau purement intellectuel, aux idées féministes par leur parcours scolaire ou professionnel. Au contraire, la plupart des interviewées plus âgées (de plus de 45 ans), ont participé aux manifestations féministes italiennes, ont même milité au sein du mouvement dans les années 1970, et les traces de cette expérience sont encore visibles autant dans leurs vies privée que publique. Par contre, la variable de l'âge ne semble pas avoir eu d'effet sur l'attitude de ces femmes vis-à-vis du féminisme au Québec, car, à l'exception de l'une d'entre elles, elles ne s'y sont jamais engagées personnellement. Toutefois, elles sont bien conscientes du rôle important que ce mouvement a joué dans la société québécoise et elles s'expriment parfois sur ce sujet sur un ton critique en dénonçant les contradictions et les problèmes à son propos[929].

Concernant la question identitaire, la plupart de mes interviewées les plus âgées partagent un fort sentiment d'appartenance à l'Italie, bien que l'expérience migratoire les ait amenées à préciser ou corriger leur position, le dépaysement entre leur pays natal et leur terre d'adoption les atteignant malgré tout. Les femmes les plus jeunes sont encore les moins précises dans la démarcation de leur identité, manifestant par les multiples définitions d'elles-mêmes (nomades, cosmopolites, expatriées, etc.) toute l'incertitude que cette question pose de nos jours. Cette difficulté vient notamment de leur âge, vu qu'à 30 ans il est sûrement plus difficile de se définir, surtout au niveau identitaire, qu'à 50, où on se connaît généralement plus et mieux. En ce qui concerne le concept d'italianité et les différentes manifestations concrètes qu'il représente pour ces jeunes femmes dans leurs vies privée et publique, le travail et la langue, voire l'accent, arrivent en première position. Il faut préciser que la détermination de l'appartenance à l'un ou l'autre pays, lorsque l'origine familiale de ces femmes est mixte, relève souvent du contexte, conditionné par le regard et l'oreille de l'Autre, avec le résultat de se sentir étrangère partout.

---

[928] "Il femminismo non ha liberato le donne », Susanna Tamaro (écrivaine italienne), *Il Corriere della Sera*, 17 avril 2010, https://www.corriere.it/cultura/10_aprile_17/tamaro_c023a4e0-49e9-11df-8f1a-00144f02aabe.shtml, 18.07.2021 (17:00).

[929] Voir les témoignages de Monte, Denise, Andrea dans ce même chapitre, à la section 6.1.1.

De même, la culture culinaire, l'accueil généreux et l'abondance, outre l'importance de la famille, de la beauté, de l'élégance et de l'art, représentent de façon exemplaire, d'après mes interviewées, cette italianité. Enfin, à quelques exceptions près, la révolution technologique de notre époque a permis à toutes ces femmes de conserver des liens étroits et assidus avec l'Italie, leur famille et leurs amis. De manière générale, les plus jeunes comme les plus âgées sont très à l'aise avec l'ensemble des médias numériques, dont elles se servent souvent et pour différentes raisons. De même, la plupart de leurs parents se sont adaptés en achetant ordinateurs, tablettes et téléphones intelligents et en apprenant à les utiliser.

En conclusion, la majorité de mes interviewées accordent une importance particulière à leur parcours d'étude et professionnel qu'elles considèrent comme le fil rouge qui les a conduites et guidées tout au long de leur expérience existentielle, incluant leur parcours migratoire, dans un rapport presque constant de réciprocité avec leurs choix privés et publics. Tantôt c'est l'italianité qui conditionne profondément leur enseignement universitaire, tantôt c'est le besoin de se définir en termes identitaires qui détermine le sujet des mémoires et des thèses, tantôt encore c'est par la traduction de textes littéraires et philosophiques que l'appartenance à l'Italie se concrétise. Tout au long de leur parcours spirituel et intellectuel, que ce soit dans leurs expériences amoureuses et maternelles, ou en tant que femmes seules, l'identité de ces femmes professionnelles, professeures universitaires (et italiennes) a joué un rôle fondamental dans leur existence, en engendrant rencontres, sentiments, idées, bref la vie dans toute sa plénitude.

Chapitre 7 – Bilans, définitions et aperçus

Ce dernier chapitre est consacré à l'analyse que mes interviewées font des changements qu'elles ont subis du fait de leur parcours migratoire, au bilan qu'elles en tracent, aux opinions quelles expriment sur les vagues de migration italienne qui les ont précédées et à la façon dont elles se projettent dans l'avenir en exposant leurs désirs et leurs plans.

7.1. Émigrer et changer : l'apprentissage de la différence

> D'altra parte, in quale momento, di tutti i nostri momenti, la vita non è cambiata in modo totale, fino all'ultimo cambiamento il più grave di tutti (John Banville)[930]

La question du changement vécu dans la vie privée de mes interviewées autant que dans leur vie publique occupait une place assez centrale dans le guide de l'entrevue que je leur ai fourni. Toutefois, avec le recul, je considère que cette question pouvait sembler voire était approximative, incongrue et incomplète, comme d'ailleurs certaines femmes de mon groupe témoin l'ont observé. En effet, les variables qui peuvent entraîner des changements d'ordre personnel, professionnel et relationnel sont nombreuses et la migration n'est pas forcément l'unique ni même la première cause de changement en ordre d'importance. L'âge, l'écoulement du temps, le passage d'une phase à l'autre de la vie ou la maturité sont des facteurs fondamentaux de changement. Par ailleurs, lorsqu'on émigre de son pays et qu'on va vivre ailleurs, la situation initiale et les raisons qui ont déterminé le départ s'avèrent elles aussi décisives. Le décès d'une personne chère, un travail insatisfaisant, l'incompréhension de la famille, une séparation sentimentale ou une dépression peuvent facilement contribuer à modifier le caractère et le comportement d'une personne à l'instar d'un déménagement à l'étranger. En outre, les nouvelles conditions de vie en terre d'accueil, les mœurs et coutumes, les codes culturels et sociaux, les valeurs et la mentalité du nouveau lieu de vie concourent à leur tour au changement. Ils peuvent, par exemple, améliorer les perspectives d'emploi, élargir les opportunités d'études, engendrer de nouveaux intérêts et des manières différentes d'exercer sa profession, proposer des dynamiques inédites dans les relations, qu'elles soient amoureuses, maternelles ou amicales. À ce propos, Mariposa (36 ans), arrivée à Montréal en 2012, puis mariée en 2014, raconte :

> Sicuramente sì, sono mutata, mi sento mutata […]. Sono molto più tranquilla da quando sono qui […], forse perché […] non per dare la colpa all'Italia, al fatto del lavoro, ma era anche un brutto periodo per cui avevo

[930] Banville, John « d'autre part, à quel moment de tous nos moments, la vie n'a-t-elle pas changé de façon totale, jusqu'au dernier changement, le plus grave de tous nos changements ? dans *Il mare,* Ugo Guanda Editore 2006, p. 31.

> perso mio cugino, quindi c'erano anche altre dinamiche. Poi mi sono sposata, ora […] assaporo di più le cose […], mi soffermo di più sulle cose, e quindi anche le sensazioni o un tramonto, non lo so se è dato dall'età […] poi sicuramente centrerà anche il Québec[931].

Pour sa part, Yole, partie de l'Italie pour l'étranger à 24 ans, dans la quarantaine au moment de l'entrevue en 2016, considère que les facteurs qui ont modifié son attitude dans la sphère privée sont principalement dus à l'âge et à son changement de statut lorsqu'elle est devenue mère :

> Penso sia un cambiamento mio dovuto ripeto all'età e al fatto che, da che sono diventata mamma, ho dato peso ad altre, a determinate cose che prima non consideravo, ci sono delle priorità che sono cambiate rispetto al prima, ma anche penso nel carattere […]. Sono più, non dico tollerante, però cerco di trovare la soluzione a qualcosa, un compromesso[932].

En revanche, sur le plan professionnel, Yole n'hésite pas à reconnaître un poids prépondérant à son parcours migratoire dans ce changement. C'est en déménageant en France, puis de la France aux Pays-Bas avant d'aboutir au Canada, qu'elle a expérimenté la diversité sur divers plans et que cette expérience a façonné, modifié, voire adouci son approche du travail :

> Ma credo che quello [il percorso migratorio] abbia aiutato molto […] a essere tanto flessibili, conosci modi di lavorare diversi, culture diverse anche sul lavoro, quindi rapporti di lavoro […] con un datore di lavoro diverso, da paese a paese […] modi di pensare, di fare, che non siano necessariamente i tuoi[933].

Souvent, c'est le besoin, voire le désir intense d'un changement radical qui investit les sphères privée et professionnelle et détermine le départ. Il s'agirait d'une sorte d'abandon du connu pour l'inconnu, comme l'avoue Cecilia (32 ans), pour qui déménager à Montréal en 2011 a signifié une vraie révolution dans sa vie :

---

[931] Mariposa7 : « Oui, j'ai certes changé, je me sens changée […]. Je suis beaucoup plus tranquille depuis que je suis ici […], peut-être parce que […], ce n'est pas pour accuser l'Italie, sur le plan du travail, mais c'était une période difficile. Mon cousin venait de mourir, donc il y avait aussi d'autres dynamiques. Puis [après mon déménagement à Montréal] je me suis mariée, maintenant […] je goûte mieux les choses […], je m'attarde plus sur les choses et même sur les sensations, un coucher de soleil, je ne sais pas si c'est l'âge […]. Puis, évidemment, il y a aussi le Québec. », 19.01.2016 (00:06:57.6).

[932] Yole30 : « Je pense que c'est un changement imputable à l'âge et au fait que, depuis que je suis devenue mère, j'ai privilégié certaines choses qu'auparavant je ne considérais même pas. Il y a des priorités qui ont changé par rapport à avant, mais aussi, je pense, mon caractère […]. Je suis plus, non pas tolérante, mais j'essaie de trouver la solution à certaine chose, un compromis. », 30.05.2016 (01:17:20.3).

[933] Yole30 : « Mais je pense que cela [le parcours migratoire] [m']a beaucoup aidée […] à être beaucoup plus flexible. On apprend des manières de travailler différentes, des cultures différentes, même au travail, dont des relations professionnelles […] avec un employeur différent, d'un pays à l'autre […] des façons de penser, de faire, qui ne sont pas nécessairement les vôtres. », *Ibid.*

> Venivo un po' da un dissesto anche personale e avevo bisogno di un cambiamento radicale […]. Volevo qualcosa che mi facesse dimenticare il passato […], avevo voglia di ricominciare con una vita […] dove qualsiasi cosa io facessi dalla mattina alla sera provenisse da una mia scelta, non fosse imposta, perché comunque la città dove lavoriamo, abitiamo e viviamo […], dove siamo nati, le persone che frequentiamo sono spesso legate a scuole che abbiamo frequentato, il gruppo di amici, i parenti […] [sono quelli di sempre], la religione che seguiamo […] ce l'ha[nno] insegnata i nostri genitori. Volevo una vita mia, dove io fossi *maître de mes choix* […], la padrona delle mie scelte[934].

Une large part de la littérature italienne récente sur les nouvelles mobilités[935], autant que les expériences de vie de mes interviewées citées jusqu'ici, témoignent le plus souvent de façon positive, plus rarement de façon négative, des effets transformateurs de la migration à tous les niveaux. En effet, dans les pages qui précèdent, le thème de la rencontre avec la diversité et du changement qui en découle revient régulièrement. Le besoin d'un changement radical, par exemple, figure parmi les motivations qui ont incité ces femmes à partir[936]. Les ajustements qu'elles ont faits (la plupart du temps de leur gré) pour s'intégrer, s'adapter et vivre paisiblement dans la terre d'accueil sont un autre facteur de transformation comme, par exemple, l'apprentissage de nouvelles manières d'habiter dans un pays au climat très froid et dans un espace géographique urbain inédit, composé de petites ruelles, d'érables et d'écureuils d'un côté, et de grands boulevards bordés de tours de 40 à 50 étages de l'autre[937]. Puis, comme nous l'enseignent Eva Hofman et toutes les femmes interpellées sur ce sujet, vivre dans une langue (voire deux ou plus) différente de la langue maternelle implique un bouleversement à tous les niveaux : intellectuel, émotionnel, sentimental, etc.[938] Quitter l'Italie pour s'installer ailleurs signifie aussi l'apprentissage d'un autre système de valeurs, l'adoption de nouvelles habitudes dans les relations interpersonnelles et sociales (amicales, amoureuses, familiales)[939] et dans les manières d'étudier, de faire de la recherche, d'enseigner[940]. Ce changement serait favorisé en vivant dans une société multiculturelle basée sur la

---

[934] Cecilia7 : « Je sortais d'une dépression et j'avais besoin d'un changement radical […]. Je voulais quelque chose qui me fasse oublier le passé […], j'avais envie de recommencer une vie […] où ce que je faisais, du matin au soir, venait de mes propres choix, qui n'était pas imposé, parce que de toutes façons la ville où on travaille, où on vit et travaille […], où nous sommes nés, les personnes que nous côtoyons, sont souvent liées aux écoles que nous avons fréquentées, au groupe d'amis, à la famille […] [ce sont toujours les mêmes], à la religion que nous suivons […], que nos parents nous ont apprise. Je voulais une vie à moi, où je serais maître de mes choix […]. », 19.01.2016 (p. 5).

[935] Voir Maddalena Tirabbasi et Alvise del Pra', *La meglio italia. Le mobilità italiane nel XXI secolo*, Centro Altreitalie, Accademia University Press, 2014, p. 3-22 et p. 207-210 ; Claudia Cucchiarato, *Vivo altrove. Giovani e senza radici: gli emigranti italiani di oggi*, Milano, Bruno Mondadori, 2010, p. 219-224 ; Cristiano Caltabiano et Giovanna Gianturco, Giovanna (a cura di), *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005, p. 19-27 et p. 395-405 ; Piero Bassetti, « Prefazione » dans *Altreitalie,* nº 50, gennaio-giugno 2015, p. 8-10 ; S. Luconi et M. Varicchio (a cura di), *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi,* Centro Altreitalie, 2015, p. 19-39 et p. 115-147.

[936] Voir chapitre 4, section 4.3.2.

[937] Voir chapitre 5, section 5.1.1.

[938] *Ibid.,* section 5.1.2.

[939] *Ibid.,* section 5.1.3.

[940] *Ibid.,* section 5.2.2.

diversité ethnique, linguistique et culturelle[941], comme l'est justement Montréal. À travers l'expérience migratoire, mes interviewées ont pris conscience des problèmes reliés à la condition des femmes ou se sont familiarisées avec les idées féministes et, de manière générale, elles se sont senties moins touchées à Montréal par les stéréotypes machistes qu'en Italie en vivant plus librement leur féminité[942]. Parfois, l'harmonie et le respect qu'elles ont trouvés dans la terre d'accueil les a même encouragées à faire des choix qu'elles n'auraient jamais faits en Italie, comme se marier et mettre au monde des enfants. De plus, lorsque leurs couples étaient exogames, le bricolage linguistique, sentimental et culturel les a incitées à changer de perspective, par exemple en adoptant la position de leurs conjoints en ce qui concerne l'éducation de leurs enfants[943]. En conclusion, de nouvelles formes d'appartenance – une citoyenneté flexible, transnationale, non conditionnées par l'ethnie –, des modalités différentes de participation et de regroupement, ainsi qu'une identité parfois précaire, double, voire multiple et vagabonde[944], constitueraient d'autres manifestations du changement que mon groupe témoin a connu durant son parcours migratoire. Le mouvement engendre le dépaysement qui, à son tour, génère l'innovation et parfois aussi la découverte, conclut la psychanalyste Julia Kristeva dans son autobiographie au titre suggestif *Je me voyage*, inspirée entre autres de son expérience de la migration de la Bulgarie en France. Toutefois, pour que la diversité du Nouveau Monde se révèle bénéfique et créative il faut, suggère Lella, elle-même psychiatre et migrante, s'exposer au changement en prenant soin d'éviter la fermeture et le besoin de se protéger commun aux immigrants[945].

Mais, plus précisément, en quoi change-t-on ? Selon mes interviewées, ce sont d'abord certains traits de la personnalité qui se modifient au contact de la société d'accueil, dont on adopte des attitudes qui, en Italie (du moins dans la région où on est né ou dans le milieu où on a vécu), seraient considérées comme bizarres. Leonilde, par exemple, a appris à sourire face aux inconnus qu'elle rencontre sur les trottoirs de Montréal : « a me capita di camminare per le strade [de Montréal], di incontrare qualcuno che non conosco che mi sorride e a cui io sorrido, da noi è impensabile[946] ». Selon elle, Montréal est une ville jeune où les gens se sourient facilement, tandis que Turin, sa ville natale, est devenue triste à cause de l'incertitude, du chômage, de l'augmentation du coût de la vie et de la diminution des ressources. Elle poursuit son témoignage :

---

[941] *Ibid.,* section 5.3.1.
[942] Voir chapitre 6, section 6.1.1.
[943] *Ibid.,* section 6.1.3.
[944] *Ibid.,* section 6.2.1.
[945] Voir chapitre 5, section 5.1.3.
[946] Leonilde32 : « il m'arrive de marcher le long des rues [de Montréal], de rencontrer quelqu'un que je ne connais pas qui me sourit et auquel je souris [à mon tour], chez nous c'est impensable », 27.04.2016 (00:36:06.9).

> Abbiamo il peso della storia sulle nostre spalle, il che vuol dire, che siamo [forse] più colti […], abbiamo più esperienza sicuramente, ma siamo anche più decrepiti, abbiamo meno entusiasmo, abbiamo meno energie, perché la storia pesa […], non solo le guerre pesano, pesano gli anni, i secoli che passano, pesano le rovine[947].

De la même façon lorsqu'en 1998, au début de son expérience migratoire, Lella entre dans son laboratoire du département de psychiatrie à l'université McGill, elle vit plusieurs changements importants : elle apprend à se faire confiance et s'épanouit sur les plans personnel, scientifique et culturel grâce à l'accueil généreux de ses collègues et à leur soutien. Par la suite, le dynamisme de la société montréalaise et son optimisme la conquièrent définitivement. En Italie, selon elle, la plupart des parcours sont tracés d'avance : on obtient son diplôme, on cherche du travail, on se marie. À l'inverse, au Canada, il y aurait « questa dinamicità del potersi scegliere la propria vita, il proprio ruolo, il reinventarsi, poter cambiare[948] ». En général, son pays d'adoption lui a offert

> questo grande ottimismo, speranza nella vita, vedere che le cose cambiano, la fluidità […], credere di più nelle persone, poter fare le cose, poter realizzare le cose […]. Questa è una cosa bellissima, che tutto è possibile e tutto può diventare possibile nonostante tutte le difficoltà, il *glass ceiling*, la punta della piramide […]. Questa capacità che l'essere umano è capace di autorealizzarsi, di dare, e questa apertura nel mondo, nella società, questo grande respiro mi ha portato, questo grandissimo respiro[949] .

Ylenia (24 ans), partie de l'Italie la première fois en 2014, me parle aussi de sa transformation, une transformation qui touche sa personne entière, son ouverture d'esprit, sa formation académique, son approche du cinéma par le biais des médias ainsi que ses relations interpersonnelles. Elle est désormais plus décontractée, plus entreprenante, et elle a appris à faire confiance à son corps. Même sa façon d'entretenir un rapport amoureux s'est modifiée, parce qu'à Montréal la dynamique au sein des couples est, selon elle, différente. En Italie, les « fidanzati » (fiancés) font tout de concert, tandis qu'en Amérique du Nord, ils se débrouillent séparément, autonomes l'un par rapport à l'autre. Elle en conclut :

> Ovviamente è stato un cambiamento dovuto anche alla crescita, ma penso che il fatto di viaggiare e conoscere molti contesti abbia influito nel senso che se fossi rimasta a Caserta probabilmente sarei rimasta sempre nel mio angolo[950].

---

[947] Leonilde32 : « Nous [Européens] avons le poids de l'histoire sur nos épaules, cela veut dire que nous sommes [peut-être] plus cultivés […], que nous avons plus d'expérience, certes, mais aussi que nous sommes plus décrépits, que nous avons moins d'enthousiasme, […] moins d'énergie, parce que l'histoire est lourde […]. Ce ne sont pas seulement les guerres, ce sont aussi les ans, les siècles qui passent qui sont lourds [à porter], même les ruines sont lourdes. », *Ibid.*

[948] Lella27 : « ce dynamisme de pouvoir choisir sa propre vie, son propre rôle, de se réinventer, de pouvoir changer », 28.04.2016 (00:34:39.6).

[949] Lella27 : « ce grand sentiment d'optimisme, cet espoir dans la vie, voir que les choses changent, la fluidité […], croire davantage dans les personnes, pouvoir faire les choses, pouvoir réaliser les choses […]. Tout cela est magnifique, [à savoir] que tout est possible ou que tout peut devenir possible malgré les difficultés, le plafond de verre, le sommet de la pyramide […]. Cette capacité que l'être humain est capable de se réaliser, de donner, cette ouverture au monde, dans la société, m'a apporté ce grand souffle, cet immense souffle. », *Ibid.* (00:26:55.9).

[950] Ylenia14 : « Ç'a été évidemment un changement dû aussi à la croissance, mais je pense que le fait de voyager et de connaître beaucoup de contextes différents m'a influencé, dans le sens où si j'étais restée à Caserta je serais toujours restée dans mon coin. », 3.02.2016 (00:11:53.1).

Pour sa part, Marta (32 ans) en 2016, qui comme Ylenia a quitté l'Italie dix ans plus tôt, vit une première grande transformation lorsqu'elle rencontre son mari, un Américain originaire du Dakota du Sud[951]. Ce sont notamment les changements de statut, d'étudiante à professeure, qui permettent à cette femme de mieux comprendre ses objectifs et de choisir les personnes avec lesquelles construire un rapport profond, surmontant stéréotypes et conventions. Son parcours en est un de croissance, où le mouvement a joué un rôle déterminant, parce que c'est à travers lui qu'on va à la rencontre de la diversité qui « ci fa crescere, migliorare » (nous fait grandir, nous améliore) et nous encourage à bouger sans jamais nous arrêter :

> Il movimento mi ha sicuramente permesso di capire che siamo in movimento e che nessuno di noi è stabile, fisso, e che anzi possiamo vedere diversamente le cose e che vedere diversamente le cose ci fa crescere, migliorare, e quindi aver voglia di vederne di più, non fermandosi[952].

L'expérience migratoire et le Québec en tant que pays d'adoption apprennent à Andrea la liberté de penser que sa vie n'est qu'à son début, que tout peut arriver et se transformer. Au contraire, en France (où elle a demeuré deux ans), malgré son âge d'à peine 40 ans, elle avait le sentiment d'un parcours fermé, fini, désormais et définitivement sans issue. Chiara, à son tour, avoue que la migration « mi ha tolto le lacrime[953] ». Auparavant, elle était très émotive, pleurait facilement, se complaisait même dans le chagrin, alors que les difficultés liées au déménagement (la maison, le travail, la bureaucratie, etc.) l'ont transformée. Elle ne pleure plus, elle se sent « più forte, soprattutto molto più zen, più paziente[954] ». Elle conclut que « l'immigrazione aiuta, [m']aiuta tantissimo il fatto di accettare le cose come sono », qu'elle aide à passer rapidement à l'action sans aucune hésitation ni repentir[955]. Maria, pour sa part, vivant à l'étranger depuis l'âge de 24 ans, bien qu'elle ressente un certain regret en tant que fille unique d'avoir abandonné ses parents en Italie, considère que cette expérience enseigne, à elle-même et à tous ceux qui partent, qu'on est capable de compter uniquement sur ses propres forces, que le changement concerne les personnes autant que les pays, et que « non necessariamente tutto funziona nello stesso modo come sei cresciuto[956] ». En conclusion, si on accorde crédit à ces témoignages, voyager, émigrer, vivre ailleurs que dans son pays natal ont apporté à ces femmes confiance en elles-mêmes, plus

---

[951] Voir, chapitre 6, section 6.1.3.
[952] Marta18 : « Le mouvement m'a sûrement permis de comprendre que nous sommes [toujours] en mouvement et que personne d'entre nous n'est définitivement stable, voire que nous pouvons voir les choses différemment et qu'en voyant différemment les choses, nous grandissons, nous nous améliorons, et donc nous avons envie d'en voir toujours plus sans jamais s'arrêter de bouger. », 2.03.2016 (00:07:01.1).
[953] Chiara6 : « a effacé mes larmes », 16.01.2016 (p. 20)
[954] Chiara6 : « plus forte, surtout beaucoup plus zen, plus patiente », *Ibid.*
[955] Chiara6 : « l'immigration aide, me fait d'accepter les choses telles qu'elles sont », *Ibid*.
[956] Maria26 : « tout ne fonctionne pas nécessairement de la même manière que là où on a grandi », 20.04.2016 (p. 23).

d'ouverture à la diversité, davantage d'optimisme et, en général, une attitude plus dynamique vis-à-vis de l'existence.

On connaît déjà le parcours de Clara et la transformation qu'elle a vécue sur le plan personnel en acceptant de se marier (malgré sa méfiance envers l'institution du mariage) et de devenir mère (malgré son refus initial de la maternité)[957]. C'est son pays d'adoption et certains exemples positifs de familles qu'elle a côtoyées qui ont modifié et allégé ses positions initiales. En outre, explique-t-elle, la migration lui a appris à devenir forte et à conserver son équilibre même lorsque tout s'écroulait autour de soi et que les problèmes (permis de séjour, argent, études, etc.) semblaient insurmontables. C'est en tant que professeure, et à la lumière de son expérience hors de l'Italie qui remonte à son séjour à Grenoble en 1996, que Clara s'adresse à ses étudiants venus comme elle de l'étranger :

> Le plus important, ne pas se laisser aller […] rester calme […]. C'est ce que je cherche aussi à transmettre à mes étudiants qui viennent de partout. Ça c'est des *challenges*, c'est des défis dans la vie, donc tu peux étudier, tu peux quitter l'Inde, aller étudier au Canada, mais il faut savoir vivre dans le quotidien, parce que […] il y a plein de défis qui sont énormes […]. Il faut être fort, il faut savoir manger, dormir, boire, comme il faut, savoir remplir ses documents d'immigration, il faut savoir prévoir des petits accidents financiers, il faut s'entourer de gens vertueux, sinon c'est la fin[958] ».

Le changement concerne aussi la mentalité, la façon de voir et d'interpréter la réalité, comme le relate Eleonora (33 ans), installée à Montréal depuis 2010 : « Io sono diventata femminista stando qui ». C'est aussi à Montréal qu'elle a appris que « l'amore [per me] non ha sesso »[959]. C'est donc grâce à son expérience au Québec qu'elle a modifié son approche de certaines questions comme l'homosexualité et le rôle de la femme dans la société. Dans son village natal situé dans les Marches, les féministes étaient considérées comme des femmes aigries et en lutte constante contre tout et tous ; puis à Bologne, où elle a fait ses études universitaires, le féminisme était perçu comme un phénomène dépassé. Selon Eleonora, l'homosexualité est redoutée et condamnée partout en Italie à travers une politique profondément conditionnée par la religion catholique tandis qu'au Québec, les droits des femmes et des homosexuels sont respectés, les unes et les autres vivant librement sans subir de préjugés. Pour sa part, depuis son arrivée à Montréal en 1985 à l'âge de 23 ans, Denise a vu son existence complètement changer : le pays, la langue, la profession tout comme le statut civil, puisqu'elle s'est mariée avec Silvio à peine débarquée au Canada. Bien qu'un ensemble de facteurs ait contribué à sa transformation, elle est certaine que la migration a joué un rôle déterminant en élargissant ses horizons :

---

[957] Voir chapitre 6, section 6.1.3.
[958] Clara20, 12.03.2016 (00:23:39.9).
[959] Eleonora16 : « je suis devenue féministe en demeurant ici », « l'amour n'a pas de sexe pour moi », 22.02.2016 (p. 18).

> Se non avessi emigrato, la mia evoluzione sarebbe stata più limitata. Il mio spettro di visione, le mie prospettive, la mia maniera di vedere anche il mondo, di leggerlo, di interpretarlo, sarebbe stato anche più limitato, perché comunque il mio orizzonte sarebbe stato limitato all'universo milanese o italiano[960].

L'aspect le plus intéressant dans son témoignage est qu'en se transportant en terre étrangère, elle a découvert (ou redécouvert) son italianité :

> Il fatto di essere venuta qui mi ha permesso di scoprire la mia italianità e di apprezzarla perché io quando ero in Italia non ero contenta soprattutto di vivere a Milano, di essere a Milano […], perché sono nata lì. Ma se avessi dovuto scegliere non sarebbe stato il posto dove sarei voluta nascere, soprattutto in quegli anni 70, 60-70. Quindi il fatto di essere venuta qui ha cambiato il mio modo di leggere, di essere italiana e di apprezzarlo ancora di più senza idealizzarlo[961].

C'est grâce à l'éloignement que cette femme apprend à estimer son pays natal à sa juste valeur sans perdre pour autant son regard critique et sa perception de ses limites et contradictions, à tel point qu'elle avoue ne jamais vouloir retourner y vivre. Comme me racontent d'autres interviewées, ce phénomène – à savoir la reconnaissance de leur appartenance à une ville, une région ou un pays où les racines se sont implantées et développées jusqu'au moment de l'émigration – est souvent favorisé par la distance que la migration entraîne nécessairement, sans pour autant que ce sentiment n'aboutisse à la nostalgie du lieu d'origine ou au désir d'y retourner.

Jusqu'ici, j'ai mis en relief les aspects positifs du changement, du moins tels qu'interprétés dans certains récits de mes interviewées. Ces dernières perçoivent en effet le changement comme enrichissant, en élargissant les horizons ou en démantelant barrières et préjugés. Il y a toutefois un côté plus sombre au changement que la confrontation à la diversité amène inévitablement. C'est, par exemple, le sentiment de dépaysement que ces femmes ressentent au moment où elles retournent en Italie. Elles se découvrent alors différentes autant aux yeux des autres que vis-à-vis d'elles-mêmes. Gabriella, notamment, après avoir commenté son expérience migratoire comme étant fondamentale en ce qu'elle la rapproche de son conjoint d'origine libanaise, lui aussi migrant, insiste sur ce sentiment de « méconnaissance » :

> Ci troviamo [elle et son conjoint] sull'esperienza di immigrazione […] nel senso che ci capiamo sulla nostalgia, sui momenti difficili nel senso che sappiamo che non siamo più le stesse persone. Sappiamo che siamo cambiati, che non ci riconosciamo più quando torniamo nei nostri paesi, quindi tutte queste esperienze sono comuni[962].

---

[960] Denise24 : « Si je n'avais pas émigré, mon évolution aurait été plus limitée. Ma vision, les perspectives, ma manière de voir le monde, de le lire, de l'interpréter, auraient été plus limitées, parce que mon horizon se serait limité à l'univers milanais et italien. », 14.04.2016 (00:03:18.3).

[961] Denise24 : « Le fait d'être venue ici m'a permis de découvrir mon italianité et de l'apprécier, parce que lorsque j'étais en Italie je n'étais pas contente surtout de vivre à Milan, d'être à Milan […], parce que je suis née là. Mais si j'avais pu choisir, ce n'aurait pas été le lieu où j'aurais voulu naître, surtout durant ces années 70, 60-70. Donc d'être venue ici [à Montréal] a changé ma façon de concevoir le fait d'être Italienne et de l'apprécier encore plus sans l'idéaliser. » *Ibid.*

[962] Gabriella3 : « Nous nous retrouvons dans l'expérience d'immigration, dans le sens que nous nous comprenons au sujet de la nostalgie, quant aux moments difficiles […], que nous savons que nous ne sommes plus les mêmes personnes. Nous savons que nous avons changé, que nous ne nous reconnaissons plus lorsque nous retournons dans nos propres pays, donc toutes ces

De même, Silvestra, partie de l'Italie en 1982 à l'âge de 30 ans, raconte qu'à son retour à Florence, les amis restés en Italie ne la reconnaissent plus et certaines personnes la considèrent même comme une étrangère. Froideur et incompréhension ont assombri certaines amitiés et elle se sent dépaysée dans son propre pays. Elle en conclut qu'en retournant dans sa terre natale, on effectue un retour en arrière ; on retrouve le passé qui a marqué sa jeunesse, alors qu'on était forcément différent :

> Quello che succede è che quando parti […] dopo la gente che non è mai partita non ti capisce più e quindi si crea una freddezza, una difficoltà a comunicare, piano piano ci sono delle amicizie che lasci perché non ti senti capito […]. Questo c'è per tutti, ne sento parlare, insomma non si sa più bene quando si torna, non siamo più [gli stessi]. Delle volte mi prendono per straniera o anch'io mi sento un po' spaesata, anche se dico torno a casa […], anche se […] viaggiare è come viaggiare nel tempo, si torna a un tempo di prima no ? è come se quando ritorno in Italia mi ricongiungessi anche con questo passato[963].

À son tour, Agata raconte comment son caractère s'est transformé, voire a empiré, suite à la migration et aux difficultés qu'elle engendre. Elle et son mari ont facilement changé certaines habitudes et rythmes pour mieux s'adapter à la nouvelle vie en terre d'adoption, comme par exemple de devancer l'heure du souper (changement d'ailleurs commun à la plupart de mes interviewées) ou privilégier les vacances en camping en contact étroit avec la nature. Même leur mode de socialisation a changé puisqu'au lieu de passer les soirées devant la télévision, après le souper et si le temps est assez doux, ils préfèrent sortir et voir des amis « per entrare nelle abitudini dei Québécois, perché loro finiscono di lavorare e si trovano fuori al bar[964] ». Toutefois, les nombreuses complications, surtout bureaucratiques et occupationnelles[965], qu'elle a traversées tout au long de son parcours migratoire ont modifié sa vision des choses et l'ont rendue plus rancunière envers les gens dont le chemin a été plus simple du fait de leur naissance au Canada et au Québec. À côté de cette attitude mélancolique, elle a nourri une mauvaise estime d'elle-même, a perdu confiance en elle et en sa capacité à se renouveler :

> Innanzitutto quando ti trasferisci devi reinventarti ed io non ho avuto la capacità di reinventarmi, cioè di fare qualcosa di nuovo. Quindi questo un po' mi ha depresso […], ha cambiato ha ridimensionato un po' la visione che avevo di me […]. Ci sono tanti intoppi e mi ha reso un po' più cupa e è nato un certo astio, che non ho mai

---

expériences sont partagées. », 9.12.2015 (0:34:43.7).

[963] Silvestra17 : « Ce qui se passe, c'est que quand tu pars […], les gens après qui ne sont jamais partis ne te comprennent plus et donc il y a une froideur qui se crée, une difficulté à communiquer, doucement il y a des amitiés qu'on laisse parce qu'on ne se sent plus compris […]. Cela arrive à tout le monde, j'en entends parler, bref, on ne sait plus bien lorsqu'on retourne, nous ne sommes plus [les mêmes]. Parfois on me prend pour une étrangère et moi aussi je me sens un peu dépaysée, même si je dis que je retourne chez moi […], même si […] voyager est comme voyager à travers le temps, on retourne à une époque antérieure, n'est-ce pas ? C'est comme si, en retournant en Italie, je retrouvais aussi ce passé. », 22.02.2016 (28:40.3).

[964] Agata31 : « pour s'adapter aux habitudes des Québécois, parce que ceux-ci en finissant de travailler se rencontrent à l'extérieur dans les cafés », 31.05.2016 (00:22:38.3).

[965] Voir chapitre 4, section 4.2.3.

> provato prima, nei confronti dei nativi, di chi invece essendo qui e che magari ha meno capacità di me però può fare certi lavori, può fare certe cose[966].

Sonia évoque également une transformation négative de son caractère. Elle se plaint, notamment, des ruptures d'amitiés causées par la distance qui s'installe entre celle qui part et ceux qui restent ou par la vie très intense qui laisse peu de place aux relations amicales. C'est pour se protéger d'éventuelles désillusions que cette femme se méfie désormais de tous les gens qu'elle rencontre. En effet, la majorité des interviewées témoignent du rythme frénétique de Montréal et du fait que les études ou le travail les forcent souvent à se priver de loisirs et de moments conviviaux. Francesca, par exemple, accepte à contrecœur cette vision montréalaise de la socialisation basée sur l'optimisation du travail et des relations humaines :

> I ritmi di lavoro sono qui molto molto importanti, cerco di ottimizzare e quindi osservo e vedo gli altri che ottimizzano nel lavoro, ma ottimizzano anche nelle relazioni umane, nel senso che si dicono : « passare un'ora adesso con questa persona, prendere un caffè mi serve o non mi serve ? è utile o non è utile ? nel senso ho il tempo non ho il tempo ? » [...] Non riesco a fare questo, nel senso che perdo ancora tra virgolette molto tempo con persone che mi sembrano interessanti e simpatiche[967].

Il ne s'agirait pas, selon elle, d'une instrumentalisation des horaires, mais plutôt d'un manque réel de temps, parce qu'en travaillant très fort à Montréal cela implique qu'on opère une sélection entre les amis les plus importants et ceux qui le sont moins. Elle avoue, après réflexion, qu'elle-même est en train d'adopter cette attitude et, en ce sens, donne un exemple qui me concerne de près :

> In questo sto cambiando nel senso che mi sto ponendo anch'io questa domanda [ho tempo ? non ho tempo ?], il che va benissimo tante volte perché mi dico « ecco, mi prendo le due ore con lei oppure no ? Sì, perché è un tema interessante, l'aiuto nella sua tesi e può essere utile per altre pure e quindi perché no ? » e forse prima non avrei pensato in questo modo, vede, avrei detto sì senza neppure chiedermi la ragione[968].

---

[966] Agata31 : « Tout d'abord, lorsque l'on déménage on doit se réinventer, et moi je n'ai pas eu la capacité de me réinventer […], de faire quelque chose de nouveau. Donc cela m'a un peu déprimée […] a changé, a réduit un peu la vision que j'avais de moi […]. Il y a beaucoup d'obstacles et cela m'a rendue un peu plus sombre, et alors est né ce sentiment de rancune que je n'avais jamais connu auparavant envers les natifs […] qui, au contraire, même en ayant moins de capacités que moi, peuvent accomplir certains travaux, faire certaines choses, puisqu'ils sont nés ici. », entr. cit., *Ibid.*

[967] Francesca23 : « Les rythmes de travail ici sont très importants, j'essaie d'optimiser. Et donc j'observe et je vois les autres qui optimisent leur travail et aussi les relations humaines, dans le sens qu'ils se disent : "passer une heure avec cette personne maintenant, prendre un café, serait-ce utile ou pas ? […] ai-je le temps ou je ne l'ai pas ?" Je ne peux pas faire cela, dans le sens que je perds encore beaucoup de temps, entre guillemets, avec des personnes qui me semblent intéressantes et sympathiques. », 22.03.2016 (01:18:08.9).

[968] Francesca23 : « En cela je suis en train de changer, au sens où je me pose moi aussi cette question [ai-je le temps ? ou n'ai-je pas le temps ?] Et cela me va souvent très bien, parce que je me dis : "voilà, je me prends deux heures avec elle ou non ? Oui, parce que le thème est intéressant, je l'aide dans sa thèse et cela peut être utile aux autres aussi, donc pourquoi pas ?" Auparavant je n'aurais peut-être pas pensé de cette manière, voyez-vous, j'aurais accepté sans même me poser la question. », *Ibid*.

7.2. Émigrer et se définir : autoperception du parcours migratoire

Quelle perception les témoins interrogées ont-elles de leur parcours migratoire et quels mots choisissent-elles pour s'identifier en tant que femmes migrantes[969] ? Avant de faire entendre leurs voix, quelques précisions lexicales et conceptuelles s'avèrent nécessaires.

En effet, les paroles ne sont jamais innocentes, comme l'observe Carla Pasquinelli[970]. Elles sont, en outre, fragiles et variables, surtout lorsque le phénomène à définir est complexe, comme c'est le cas de l'expérience migratoire. De cette indétermination découlent, d'une part, la multiplication des expressions lexicales pour désigner cette expérience et, d'autre part, une série de stéréotypes à travers lesquels il est difficile de se retrouver. Le lieu commun le plus répandu est celui qui, sans tenir compte des inévitables différences contextuelles et historiques, associe migration et pauvreté avec un faible niveau de scolarisation et un manque de compétences professionnelles. Ainsi, selon l'historienne Alessandra Gissi, les historiens ont rarement identifié en tant que migrants les hommes et les femmes philosophes, mathématiciens, médecins, érudits (pour la plupart d'origine juive) qui ont quitté l'Europe dans le contexte des deux guerres mondiales, car l'idée même qu'on puisse parler de migration dans le cas d'un exode intellectuel semblait inconcevable[971].

Pour identifier les protagonistes de la migration récente, la littérature utilise désormais des termes comme migrants, expatriés, nomades, cosmopolites, néo-immigrés ou encore *glocalmigrants* (ou *glomigrants)*. La question de la définition se fait encore plus complexe lorsque l'on évoque non plus les personnes, mais la migration en tant que telle : fuite de cerveaux, diaspora internationale, migration globale, néo-migration, expatriation, nomadisme, nouvelles mobilités, etc. Parmi tous ces termes, lequel conviendrait le mieux à identifier le phénomène que j'étudie[972] ? J'ai personnellement opté pour la suggestion de Pasquinelli de remplacer le terme « immigrés » ou « immigrants » par celui de « migrants » lorsque l'on parle des Italiens partis récemment du pays, en raison de leur double appartenance à la

[969] Cette question a été déjà partiellement abordée au chapitre 6 à propos du sentiment d'appartenance identitaire de mes interviewées.
[970] Carla Pasquinelli, « Da immigrate a migranti », dans A. Miranda et A. Signorelli (a cura di), *Pensare e ripensare le migrazioni*, Palermo, Sellerio editore, 2011, p. 216.
[971] Alessandra Gissi, « Migranti, esiliate o rifugiate ? Le italiane nell'intellectual wave », dans S. Luconi, M. Varricchio (a cura di), *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi*, Centro Altreitalie 2015, p. 99-101.
[972] Cette question revient dans plusieurs publications récentes, dont *Pensare e ripensare le migrazioni* et *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi.* Voir aussi la préface de C. Caltabiano et G. Gianturco à *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Roma, Carocci, 2005 ainsi que l'introduction de M. Tirabassi et A. del Pra' à *La meglio Italia. Le mobilità italiane nel xxi secolo,* Centro Altreitalie, Accademia University Press, 2014.

société où ils se sont installés autant qu'à la terre d'origine. Si, selon cette anthropologue italienne, les immigrants des XIX^e^ et XX^e^ siècles coupaient définitivement les ponts avec la mère patrie[973], les migrants d'aujourd'hui possèdent tous les moyens technologiques, les compétences informatiques, l'intérêt et la détermination pour entretenir un lien continu entre l'Italie et leur pays d'adoption[974]. Cette liberté de mouvement et ce va-et-vient continuel justifieraient le choix d'un mot comme migrant, qui implique une action en train de se réaliser dans le temps et l'absence d'un point d'arrivée définitif.

Pour leur part, la majorité de mes interviewées évitent de se définir comme immigrées, car certaines d'entre elles ont déménagé sans avoir conscience de quitter définitivement l'Italie et, pour d'autres, cette définition ne s'appliquerait qu'aux exodes italiens des vagues précédentes. La perception que ces femmes ont de leur parcours migratoire les éloigne fondamentalement du chemin choisi par leurs précurseurs. Lorsqu'elles se comparent aux Italiens installés à Montréal au siècle passé ou aux Italo-Québécois de deuxième ou troisième génération, la différence serait, selon elles, abyssale. Est-ce que, pour ces femmes, être intégrées dans la catégorie des migrants ou des immigrants minimise, banalise et dévalorise leur expérience**,** ou craignent-elles que cette étiquette ralentisse leur processus d'intégration et pénalise leur carrière[975] ?

Viva, Gabriella, Lella, Mary, Silvestra, Gabriella – toutes parties de l'Italie avant les années 2000 – quittent ce pays en planifiant d'y revenir tôt ou tard. Pour certaines, ce n'est qu'après de longues années de séjour à l'étranger que l'idée d'avoir fait un choix définitif s'insinue dans leur esprit. Pour d'autres, le fait de vivre à l'étranger pour y demeurer n'est pas une décision délibérée, mais résulte plutôt d'une alchimie d'opportunités inattendues, de circonstances apparemment aléatoires ou de rencontres fortuites qui transforment des départs temporaires en choix de vie définitifs.

En 1998, lorsqu'elle part de la Sicile, son île natale, pour faire ses études doctorales à l'Université de Montréal, Viva ne se rend pas compte « de se confronter à une idée d'arrangement ou de voyage irréversible », car elle ne faisait que poursuivre ce qu'elle était « en train de faire en Italie ». Son statut d'étudiante fait en sorte qu'elle ne perçoit pas d'être sur le point de décider de son avenir ou, du moins, d'une partie importante de sa vie en choisissant, en réalité, le lieu futur de son travail et de son installation familiale (avec la naissance de son enfant). Elle raconte que la première période de sa migration a été tout à fait « passagère » et ne lui imposa pas de « couper radicalement » les liens avec son pays

[973] Nous savons qu'au tournant du XXe siècle près du tiers des immigrants italiens aux États-Unis retournaient au pays après quelques années. Un phénomène semblable est observé au Canada. Après plusieurs allers-retours, cependant, beaucoup de migrants italiens s'établissaient définitivement en Amérique du Nord.
[974] C. Pasquinelli, *Op. cit.* p. 220.
[975] A. Gissi, *Op. cit.* p. 103.

d'origine. Même au cours des années suivantes, le lien avec l'Italie s'est maintenu grâce à son emploi comme chargée de cours à l'Université de Bologne. Pendant les années qui correspondent à la deuxième partie de son doctorat, bien qu'elle ait cessé d'enseigner à Bologne et malgré l'enthousiasme que la vie à Montréal lui inspire, Viva avoue n'avoir jamais pensé que cette ville adoptive « était un chez-moi irréversible et définitif, mais je n'ai jamais pensé non plus que ce n'était pas définitif ». Ce n'est qu'après quatre ans, et une période de fatigue et de soucis, que Viva accepte « l'idée qu'il s'agissait un peu en fait d'un état d'immigration[976] ».

De même, en quittant l'Italie en 1986 pour faire un stage au Costa Rica, Mary pense fuir un emploi régulier, mais étouffant, en s'ouvrant à des cultures, des mentalités et des manières de vivre et de travailler différentes de celles qu'elle connaissait jusqu'alors, puis de rentrer en Italie enrichie par cette expérience. Il n'était absolument pas question pour elle de ne pas revenir au pays natal. Dans le passage suivant, l'adverbe « sinceramente » (franchement) revient quatre fois dans son témoignage. S'agit-il d'un déni emphatique de la réalité ou n'est-ce pas plutôt le signe qu'elle désire souligner la sincérité de ses intentions ?

> Sinceramente in nessun momento ho pensato di voler lasciare l'Italia, sinceramente […]. Sono ritornata tantissime volte in Italia ma, sinceramente, quando ho messo i piedi in Costa Rica, non ho mai o pensato che non sarei mai più ritornata a vivere stabilmente in Italia […]. Sinceramente mi ci son voluti degli anni, per non dire dei decenni, per sentirmi un'emigrante perché io non l'ho mai deciso di emigrare, è solamente successo nella mia vita che ho vissuto da altre parti, per cui non ho mai preso la decisione di dire « voglio lasciare l'Italia perché non mi piace, perché non so, non trovo lavoro[977]. »

Il faut quinze années à Mary pour qu'elle ait le sentiment d'avoir émigré, car ce n'est qu'en 2001, quand elle s'installe définitivement à Montréal avec toute sa famille et que prend fin son expérience de la coopération en Amérique latine, que cette femme se reconnaît à contrecœur comme une émigrante :

> Ho dovuto fare uno sforzo per accettare il mio stato di emigrante, perché non mi piaceva utilizzare questa parola, e questo è successo proprio qui in Canada che prima ho lavorato in tanti paesi […]. Mi ero sviluppata delle radici portatili, nel senso che adesso sono qui in questo luogo, è qui che metto radici, che mi faccio i miei amici, che ho il mio lavoro, ma lo so che partirò e poi vado da un'altra parte[978].

---

[976] L'histoire de Viva et des différentes étapes de son intégration à Montréal est racontée au chapitre 5 à la fin de la section 5.3.2.

[977] Mary28 : « Franchement il n'y a pas eu un moment où j'ai pensé vouloir quitter l'Italie, franchement […]. Je suis retournée beaucoup de fois en Italie mais, franchement, lorsque j'ai mis pied au Costa Rica, je n'ai pas pensé que je ne serais jamais retournée vivre de manière stable en Italie […]. Franchement il m'a fallu des années, pour ne pas dire de décennies, pour que je me sente comme une émigrante parce que je n'ai jamais choisi d'émigrer, tout simplement c'est arrivé dans ma vie de vivre dans d'autre parties [du monde], par conséquent je n'ai jamais pris la décision de dire "je veux laisser l'Italie parce que je ne l'aime pas, parce que je ne trouve pas un emploi". », 17.05.2016 (00:37:51.6).

[978] Mary28 : « J'ai dû faire un effort pour accepter mon statut d'émigrante, parce que je n'aimais pas utiliser ce mot, et c'est arrivé exactement ici au Canada. Auparavant j'ai travaillé dans beaucoup de pays […], j'avais développé des racines portables, dans le sens que [je me disais] : "maintenant je suis ici, dans ce lieu, c'est ici que je pose mes racines, que je noue mes amitiés, que j'ai mon travail, mais je sais que je partirai et que j'irai ailleurs". » entr. cit. (00:39:05.8).

Pour sa part, Silvestra raconte être « immigrata senza accorgermene » lorsqu'elle part aux États-Unis en 1982 pour faire son doctorat[979]. Son idée était de terminer ses études, puis de rentrer à Florence, sa ville natale. Pendant son séjour dans le Minnesota, elle n'a jamais pensé venir au Canada. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard qu'elle y songe, car son mari n'aimait pas la situation politique américaine et sa fille avait exprimé le désir d'apprendre le français[980]. Toutefois, bien qu'elle se sentait assez bien dans son nouveau pays d'adoption, ce sentiment de précarité l'a accompagnée encore longtemps, puisque ce n'est que deux ans après son arrivée à Montréal et onze annéess après son départ d'Italie qu'elle a arrêté de se dire « non voglio morire qui[981] ». À son tour, Lella fait « questa scelta, non scelta », c'est-à-dire « le choix, non choix » de rester à Montréal, deux ans et demi après son arrivée au Canada en 1998, lorsque l'Université de Montréal et l'Université McGill reconnaissent son diplôme de maîtrise en médecine et sa spécialisation en lui offrant un poste de professeure adjointe, alors qu'en Italie elle risquait fort de faire le *portaborse* (« porte-serviette ») jusqu'à 40 ans et plus[982].

En ce qui concerne le choix d'immigrer, le témoignage de Gabriella se révèle particulièrement intéressant. Elle insiste en effet sur le rôle que le hasard joue dans la détermination d'un destin qui lentement, étape après étape, se construit dans le temps. En faisant un bilan de son expérience migratoire, elle relate :

> In generale ho avuto un'esperienza veramente molto positiva, non ho vissuto quest'immigrazione come una difficoltà o come un peso. È stato tutto molto naturale ed è venuto tutto in modo progressivo. Le occasioni si sono presentate, le persone sono arrivate nella mia vita così e non ho avuto grandi momenti di crisi né all'inizio né a metà, né adesso nel senso che è stato tutto molto progressivo, piano piano si è costruita questa nuova esperienza[983].

Au début, elle a vécu cette expérience comme une aventure, la découverte d'un monde nouveau où d'ailleurs elle n'a jamais eu le sentiment d'être étrangère, voire : « mi sono sempre sentita a casa[984] ». En outre, elle avait déjà voyagé et séjourné pour des périodes assez longues aux États-Unis ; elle maîtrisait trois langues, dont le français qu'elle avait appris enfant. Puis, en tant qu'étudiante, sa vie avait été facilitée:

---

[979] Silvestra17 : « immigrée sans s'en apercevoir », 22.02.2016 (41.10.3).
[980] En fait, Silvestra arrive à Montréal en 1991 puisque l'Université lui avait octroyé un poste comme professeure adjointe de littérature comparée. Voir son histoire détaillée aux chapitres 5 et 6, sections 5.1.1, 5.2.3, 6.1.2.
[981] Silvestra17 : « je ne veux pas mourir ici », *Ibid*.
[982] Lella27, 28.04.2016 (00:14:07.6).
[983] Gabriella3 : « En général j'ai eu une expérience vraiment très positive, je n'ai pas vécu cette immigration comme une difficulté ou comme un poids. Ça a été tout très naturel et tout est arrivé de façon progressive. Les occasions se sont présentées, les personnes sont arrivées dans ma vie, ainsi je n'ai pas eu de moments importants de crise ni au début ni à la moitié [de mon parcours], ni maintenant dans le sens que tout a été très progressif, lentement lentement cette expérience s'est construite. », 9.12.15 (p. 22).
[984] Gabriella3 : « je me suis toujours sentie chez moi », *Ibid.*

> Arrivare come studenti è tutta un'altra cosa immagino. Io non ho avuto lo stress di dover cercare un lavoro, sì un pochino, ma non ho avuto l'esperienza classica dell'immigrazione, lascio tutto in Italia e vengo qui e devo rifare tutto, e devo rifarmi una vita […]. Io non lasciavo niente […], non era una decisione definitiva quindi io sarei potuta ripartire in qualunque momento, avevo sempre la mia famiglia, i miei amici, il mio mondo in Italia[985].

Gabriella en conclut : « Io ero studentessa all'estero. Non ero immigrata[986]. » Au fur et à mesure que le temps passe et que son doctorat s'achève, elle commence à se poser la délicate question du choix à faire : rester au Canada ou rentrer en Italie ? Profitant d'une nouvelle loi qui lui permet de faire sa demande de résidence au Québec tout en y demeurant, Gabriella devient résidente permanente et, une fois son doctorat terminé, prend la décision définitive de rester à Montréal. C'était en 2006-2007. À ce moment-là, Gabriella est employée à l'université, elle a un conjoint et elle est bien intégrée dans la société montréalaise. En Italie, en revanche, c'est la crise économique et sociale, ses amis qui ont la même formation qu'elle n'ont pas de travail, etc. En 2011, Gabriella devient citoyenne canadienne, soit onze ans après être arrivée au Canada. Voici le bilan positif que cette femme fait de son expérience :

> Sono molto tranquilla, mi dico ormai è la mia realtà, è la realtà di miliardi di persone, al mondo c'è il fatto di non nascere crescere morire nello stesso paese, ormai è una realtà per la maggior parte delle persone […]. Tutti i miei studenti praticamente hanno storie di miscugli, anzi la mia è piuttosto semplice […]. Sento questa ricchezza, questa fortuna di aver potuto conoscere e anche abbastanza in profondità due mondi, di parlare più lingue, di conoscere persone di origini diverse, per me la maggior parte del tempo è una bella realtà[987].

En conclusion, pour les femmes de mon groupe témoin qui ont quitté l'Italie avant l'an 2000 sans avoir pris réellement conscience de déménager définitivement, ce n'est pas la nécessité (la recherche d'un travail, par exemple) qui les a forcées à partir, mais elles ont généralement accueilli de bon gré les opportunités qui se sont présentées à elles tout au long de leur parcours migratoire. C'est aussi grâce à leurs diplômes, à leurs compétences linguistiques autant qu'intellectuelles, leur flexibilité, une grande capacité d'adaptation et certainement aussi une très grande curiosité envers la vie, qu'elles ont rencontré sur leur chemin ce qu'elles appellent « le hasard » et lui ont fait confiance. On peut cependant mettre en doute le rôle qu'a joué ce hasard dans l'expérience de vie de ces femmes. En réalité, de manière plus ou moins consciente, elles ont tout fait pour imprimer à leur vie une trajectoire différente de celle que leurs

---

[985] Gabriella3 : « J'imagine qu'arriver en tant qu'étudiant est une chose tout à fait différente. Je n'ai jamais éprouvé le stress de devoir chercher un travail, seulement un petit peu, mais je n'ai pas eu l'expérience migratoire classique, soit de laisser tout en Italie, je viens ici et je dois tout refaire, même [ma] vie […]. Je ne laissais rien […], ce n'était pas une décision définitive, donc j'aurais pu repartir à n'importe quel moment, j'avais encore une famille, mes amis, mon monde en Italie. » *Ibid.*

[986] « J'étais étudiante à l'étranger, je n'étais pas [une] immigrée. »

[987] Gabriella3 : « Je suis très tranquille, je me dis que désormais c'est ma réalité, c'est aussi la réalité de milliards de gens dans le monde. Le fait de naître, grandir et mourir dans des lieux différents est une réalité pour la majorité des personnes […]. Tous mes étudiants pratiquement ont eu des histoires de métissage, la mienne est plutôt simple […]. Je sens cette richesse, cette chance d'avoir pu connaître, et assez en profondeur, deux mondes, de parler plusieurs langues, de connaître des gens d'origines différentes. Pour moi, la plupart du temps, c'est une belle réalité. », *Ibid.*

familles, leurs origines bourgeoises et une certaine mentalité conservatrice leur réservaient. En outre, comme l'avance la philosophe Agnes Heller dans son magnifique essai autobiographique, *Il valore del caso,* les coïncidences, même les plus douloureuses, peuvent se transformer en opportunités : « Il caso, che sia una benedizione o l'inferno, è sempre un valore, un'opportunità, la possibilità di conoscere meglio il nostro carattere e di cambiare le nostre vite[988]. »

Le « hasard » joue un rôle somme toute secondaire, en particulier dans la vie des interviewées parties de l'Italie plus tard, soit après l'an 2000. En effet, celles-ci semblent avoir davantage conscience du fait que leur départ sera probablement définitif et qu'il sera difficile de retourner en Italie sauf pour de courtes périodes et de manière temporaire. Le témoignage d'Ylenia, mentionné dans les pages précédentes de ce travail[989], est tristement emblématique de ce sentiment. Elle souligne le fait que les perspectives de travail en Italie sont presque nulles et qu'une spécialisation obtenue dans une université américaine signifie la plupart du temps une exclusion irrévocable du marché du travail européen. Francesca, pour sa part, confirme cette nouvelle réalité à laquelle font face ses jeunes étudiantes italiennes et qui sont, selon elle, bien conscientes que leur vie se déroulera à l'extérieur de leur pays d'origine[990].

Enfin, concernant les termes que mes interviewées choisissent pour s'identifier en tant que femmes de migration récente, elles préfèrent, en général, éviter la question, refusent de s'inscrire dans une catégorie, quelle qu'elle soit, ou alors elles contournent les notions de « migration », « migrante » ou « immigrée » pour les remplacer par d'autres. Francesca, par exemple, témoigne de son départ en 1991 pour faire son doctorat à Vienne et raconte que la perception qu'elle en avait ne faisait l'objet d'aucune classification, surtout pas d'un cheminement migratoire, puisque son déménagement représentait pour elle un simple déplacement, comme toutes ses expériences précédentes à l'étranger. Cette femme, contrairement aux autres interviewées parties à la même période, avait les idées assez claires sur son avenir. Elle songeait à faire ses études à Vienne, en Autriche, à déménager ensuite en France et ne jamais rentrer en Italie. Elle affirme d'un ton assez péremptoire : « Io avevo in mente di restare all'estero sì[991] ». Lorsque je lui demande si de nos jours, après 25 ans à vivre hors de l'Italie, elle se définissait comme une immigrée, sa réponse est sans réplique : « No, io non riesco a definirmi come tale[992] ». J'insiste alors :

---

[988] « Le hasard, qu'il soit une bénédiction ou l'enfer, constitue toujours une valeur, une opportunité, la possibilité de mieux connaître notre caractère et de changer nos vies. » Agnes Heller, *Il valore del caso*, Roma, Castelvecchi, 2019, p. 147.
[989] Voir chapitre 4, section 4.3.2.
[990] *Ibid.*
[991] « Oui, je pensais bien rester à l'étranger. »
[992] « Non, je ne peux pas me définir ainsi. »

- Come si definirebbe quindi ?
- Non mi definisco per nulla.

[Après un moment d'hésitation :]

- Devo definirmi necessariamente ?
- No, no.

[Je la rassure et la question s'arrête là[993].]

Mes interviewées s'attribuent rarement le statut de migrantes. Cecilia, Agata et Chiara, toutes trois dans la trentaine, font partie des exceptions. La première, en mentionnant le nom de l'écrivain et dramaturge italo-québécois Marco Micone, sur lequel elle fait sa thèse de doctorat, me cite les paroles de ce dernier à son endroit : « ricordati, Cecilia, che si ritorna da una guerra, ma non si ritorna dalla migrazione », signifiant par-là que son séjour à Montréal entrepris en 2011 représente probablement quelque chose de définitif[994]. Dans son propre témoignage, Cecilia se définit comme une immigrée, en excluant catégoriquement appartenir au monde des expatriés puisque

> L'expat è colui che riceve denaro […], è una persona che per motivi di lavoro è mandata fuori, l'immigrato è più questione di scelta personale, altrimenti c'è il rifugiato politico. Siccome questa è stata una mia scelta, quindi dovrei essere immigrata. E non è una parola […] brutta, secondo me, è semplicemente uno status di una persona che vive in un posto che non è il suo paese di nascita[995].

Toutefois, à ses yeux, il lui semble évident que de nombreuses différences la distinguent des migrants des siècles précédents, étant donné que son statut d'étudiante la force, malgré les bourses d'études disponibles, à s'appuyer sur la contribution financière de ses parents. La migration serait donc, pour elle et pour les gens dans sa situation, une étape nécessaire dans un projet à long terme, un investissement pour le futur.

De même, Agata, arrivée à Montréal en 2013, considère faire partie de la multitude de migrants partis d'un pays pauvre et sans perspectives d'avenir, comme l'était l'Italie après la Deuxième Guerre mondiale et comme elle est encore aujourd'hui. La seule différence serait, selon elle, le niveau élevé de scolarisation et de spécialisation qui caractérise les nouveaux migrants, tandis que pour le reste : « Ce ne siamo tutti andati perché la situazione in Italia era penosa, questa è la cosa che ci accomuna[996] ». Elle précise :

---

[993] « - Donc, comment vous vous définiriez ? - Je ne me définis pas du tout. - Est-ce que je dois nécessairement me définir ? Non non ! », Francesca23, 22.03. 2016 (00:27:27.2).

[994] « Rappelle-toi Cecilia qu'on revient d'une guerre, mais on ne revient pas de la migration. »

[995] Cecilia7 : « L'expat est celui qui reçoit de l'argent […], c'est une personne qui est envoyée à l'extérieur du pays en raison de son travail, [tandis qu']un immigré est celui qui choisit de partir, sinon c'est un réfugié politique. Puisque la décision [de partir] a été mon propre choix, je devrais donc me considérer une immigrée. Puis, ce n'est pas une […] une injure, à mon avis, c'est tout simplement le statut d'une personne qui vit dans un lieu qui n'est pas sa terre natale. », 19.01.2016 (00:05:06.3).

[996] « Nous tous, immigrés d'antan et migrants d'aujourd'hui, sommes partis parce que la situation italienne était devenue misérable, c'est le dénominateur commun entre nous. », Agata31, 31.05.2016 (01:07:38.3).

> Alla fine noi ce ne siamo andati dall'Italia perché o non abbiamo lavoro o lavoriamo ma non veniamo retribuiti o comunque non abbiamo prospettive economiche per il futuro […]. La differenza qual è, che mentre un immigrato di 50 anni fa si accontentava per così dire di qualsiasi lavoro gli venisse proposto […] io stessa […] ho delle esigenze in più […]. Ma se devo pensare a me come immigrato, dovrei essere più umile e accettare qualsiasi forma di lavoro […]. 50 anni fa andava bene qualsiasi cosa, adesso no[997].

Pour sa part, Chiara décrit le processus qu'elle a vécu depuis son départ de l'Italie comme « una storia d'amore dove si passa della passione alla consapevolezza, alla delusione, forse al tradimento e poi di nuovo alla consapevoleza[998]. » Jusqu'au moment où elle se rend compte qu'elle vit en réalité une situation de migration. Cette femme arrive à Montréal en 2010 et rencontre, à peine deux semaines plus tard, celui qui deviendra son conjoint. À propos de cette rencontre fortuite, elle avoue : « la mia vita ha preso una piega diversa, è cambiata a partire da quella serata lì[999] ». Pour la première fois de sa vie, comme elle le constate en prenant du recul, elle accepte que quelqu'un fasse définitivement partie de sa vie et décide, par conséquent, de rester à Montréal, de ne plus s'enfuir, même s'il s'agit, du moins pour l'instant, de renoncer à sa vie professionnelle : « Ho scelto di restare in questa città […]. Dal concetto di fuga, sono poi passata al concetto di scelta consapevole, di vivere, di essere un'immigrata, ecco[1000]. » Avant cette rencontre déterminante, mon interviewée n'avait jamais pensé « al fatto di avere lasciato molti amici, la famiglia e al fatto di essermi stabilita in un posto dove mi sentivo di passaggio[1001] ». Ce n'est qu'après cet événement fortuit que Chiara comprend que sa précarité a pris fin. Elle déclare alors : « Non ero [più] […] una persona di passaggio, e poi nemmeno la mia permanenza in questa terra sarebbe stata di passaggio, e questa cosa ha determinato una specie di angoscia, di crisi[1002] ». En 2016, lorsque je l'interviewe, elle me raconte avoir enfin trouvé la paix : « Sto bene dove sono, punto. Ho una nuova famiglia. Sono comunque aperta a tante altre cose nella vita con la mia nuova famiglia[1003]. » Un an et

---

[997] Agata31 : « Enfin, nous sommes partis de l'Italie parce que nous n'avons pas d'emploi ou quand nous travaillons nous ne sommes pas rémunérés ou, en tout cas, nous n'avons pas de perspectives économiques pour le futur […]. La différence consiste dans le fait que, moi-même, j'ai plus d'exigences qu'un immigré d'il y a 50 ans qui se contente pour ainsi dire de n'importe quel boulot qu'on lui propose […]. Mais si je dois penser à moi comme immigrée, je devrais être plus modeste et accepter n'importe quelle forme de travail […]. Il y a 50 ans chaque chose était bonne à prendre, maintenant non. », *Ibid.* (01:09:24).

[998] Chiara6 : « une histoire d'amour où on passe de la passion à la conscience, à la désillusion, peut-être à la trahison et puis de nouveau à la conscience », 16.01.2016 (p. 4).

[999] « Ma vie a pris une tournure différente, a changé de direction à partir de cette soirée. »

[1000] Chiara6 : « J'ai choisi de rester dans cette ville [Montréal] […]. Du concept de fuite, je suis passée à celui de choix conscient, de vivre, d'être une immigrée, voilà. », 21.01.2016 (p. 4)

[1001] Chiara6 : « au fait d'avoir laissé beaucoup d'amis, la famille et de m'être installée dans un pays où je me sentais de passage », entr. cit., *Ibid.*

[1002] Chiara6, "Je n'étais pas (plus) [...] une personne de passage, et alors mon séjour dans ce pays ne serait pas non plus un passage, et cette chose a déterminé une sorte d'angoisse, de crise..." *entr. cit*., *Ibidem.*

[1003] Chiara6, « Je vais bien où je suis, point. J'ai une nouvelle famille. En tout cas, je reste ouverte à beaucoup d'autres choses dans la vie avec ma nouvelle famille », *Ibid.*

demi après notre entretien, Chiara part pour Stockholm avec son conjoint et, aux dernières nouvelles, elle y est encore et occupe un poste qui correspond à ses compétences et à ses désirs.

Le bilan que mes interviewées font de leur parcours migratoire est, de manière générale et à quelques exceptions près, positif. Et les mots que Clara choisit pour répondre à ma question sur la perception globale de son expérience résument assez bien ce sentiment : « Si, si, si. À continuer, selon moi, il faudrait s'en aller, c'est le moment de s'en aller[1004]. »

[1004] Clara20, 12.03.2016 (00:30:19.0).

7.3. Émigrer et comparer : la migration récente au féminin face aux migrations plus anciennes

Le canevas envoyé à mes interviewées avant notre rencontre les invitait à réfléchir à leur expérience migratoire au regard de ce qu'elles savent des migrations italiennes antérieures dont j'ai rappelé les caractéristiques au chapitre 1 de ma thèse[1005]. Ici, mon propos sera structuré en deux parties. Dans un premier temps, je traiterai directement des témoignages de mes interviewées qui ont eu l'opportunité, par leur travail ou leur engagement bénévole, de côtoyer les Italien.ne.s arrivé.e.s à Montréal après la Deuxième Guerre mondiale ainsi que leurs descendant.e.s : Isabelle, Sonia et Yole en ont eu l'occasion en tant que traductrices de l'italien au français ou de l'italien à l'anglais (et vice versa) ; Lara et Luisa, lorsqu'elles se sont impliquées dans la création d'UNIQUE[1006] ; Andrea en travaillant au Centre des femmes italiennes et Denise en tant que metteuse en scène où elle est souvent intervenue au sein de la communauté italienne de Montréal. J'évoquerai aussi la participation de Mariposa à l'épanouissement de la communauté de sa région natale (l'Ombrie) et les remarques de Francesca, Chiara, Ylenia et Mary sur le même sujet. Je ne négligerai pas non plus la contribution de certains conjoints – notamment Silvio et Joe, les maris de Denise et Isabelle – qui, à leur insu, ont offert à ces femmes l'opportunité d'entrer en contact avec des Italiens déjà établis à Montréal. Enfin, la conclusion de cette section visera à mettre en lumière la perception que mes interviewées ont de leur migration en tant que femmes et les caractéristiques qui, selon elles, les distingueraient de l'expérience récente des Italiens partis de l'Italie dans des conditions semblables.

Les principaux aspects qui, selon mes interviewées, différencient leur propre expérience de la migration par rapport à celle de leurs prédécesseurs sont l'origine géographique et sociale des personnes concernées, leur degré de scolarisation, leur maîtrise de plusieurs langues (notamment le français et l'anglais, outre l'italien), leurs compétences professionnelles et technologiques. Elles soulignent également les différences dues aux contextes historiques, par exemple les moyens de transport et de communication dont elles disposent. Puisque ces différences ont été largement traitées par la littérature récente citée dans la première partie de cette thèse et qu'elles ont déjà été évoquées aux chapitres 4, 5 et 6, je me limiterai ici à ne citer que les extraits les plus intéressants et originaux en vue d'un

[1005] Voir le premier chapitre, sections 1.2.1 et 1.2.2.
[1006] Voir le chapitre 5, section 5.2.1.

approfondissement de la question[1007]. Les mots de Chiara traduisent assez bien la perception que mes interviewées ont des Italiens issus des vagues migratoires précédentes :

> Ho visto tanta rassegnazione negli occhi degli immigrati perché ne ho conosciuti tanti qui. Ne ho conosciuti in Italia, ne ho conosciuti in Svizzera, in Francia […] e quasi tutti avevano l'animo pesante e gli occhi opachi. C'era troppa tristezza in quegli occhi e io non mi posso riconoscere. Cioè, io non voglio essere così[1008].

Ce sentiment se résume à une attitude de totale extranéité et signale une détermination farouche de ne pas s'identifier aux immigrants italiens déjà établis au Canada. Il n'y aurait aucune similitude possible ni même envisageable entre ces deux groupes, excepté, peut-être, une certaine nostalgie envers l'Italie, la famille, les amis et la vie qu'on a laissés derrière soi. La nostalgie, selon Ylenia, serait le point commun entre ces expériences migratoires pourtant aux antipodes de la leur ; la seule pensée de l'océan qui sépare les continents européen et américain déclenche une peur irrésistible :

> Prima si dava un taglio netto […] nonostante restasse ovviamente il legame affettivo e nostalgico con la propria terra di provenienza […]. Partire significava veramente tagliare […], mentre ora in realtà sì significa intraprendere comunque una scelta importante e difficile, perché poi c'è la lontananza, soprattutto il pensiero di un oceano di mezzo che fa paura a pensarci, comunque si riesce a intrattenere, si riescono bene a mantenere i legami con la propria origine[1009].

Dans ce témoignage, une expression se démarque : « taglio netto » (coupure nette). Elle revient plusieurs fois au cours de mes entretiens et signifie l'irréversibilité d'un choix qui, à d'autres époques, était souvent définitif, alors qu'aujourd'hui la décision de partir n'impliquerait pas une rupture radicale des liens avec le pays natal. Ça correspond en effet, comme le souligne Isabelle, à une façon différente de concevoir la migration : « J'en ai vu plusieurs maintenant qui ont fait plusieurs allers-retours, c'est-à-dire le concept d'immigration, la mobilité est telle que [aujourd'hui] ce [n']est plus émigrer pour ensuite placer ses racines, c'est essayer un peu [de] voir, toujours avec l'ouverture de pouvoir revenir en arrière ou aller ailleurs[1010]. »

Pour sa part, Andra exprime l'idée de coupure par l'expression « la perdita » (la perte ou le deuil), un concept qui unirait, comme la nostalgie, les migrants d'autrefois à ceux d'aujourd'hui, mais dans un contexte tout à fait différent :

[1007] Voir plus précisément le chapitre 4, sections 4.2.1, 4.2.2 et 4.3.3. Aussi le chapitre 5, section 5.1.1 et le chapitre 6, section 6.1.3.

[1008] Chiara6 : « J'ai vu beaucoup de résignation dans les yeux des immigrés parce que j'en ai connus plusieurs ici. J'en ai connus en Italie, j'en ai connus en Suisse, en France […] et presque tous avaient l'âme lourde et les yeux vides. Il y avait trop de tristesse dans ces yeux, et je ne pouvais pas m'y reconnaître, je ne veux pas être comme eux. », 16.01.2016 (p. 9).

[1009] Ylenia14 : « Auparavant, c'était clair […] bien que le lien affectif et nostalgique avec sa propre terre de provenance demeurait […]. Partir signifiait vraiment couper […], tandis que maintenant c'est entreprendre un choix important et difficile, parce qu'il y a la distance, surtout l'idée d'un océan au milieu qui fait peur, mais on arrive à entretenir, on arrive à maintenir les liens avec sa propre origine. », 3.02.2016 (01:45:00.0).

[1010] Isabelle29, 18.05.2016 (01:00:38.6).

> L'emigrazione degli anni 50 era veramente un grosso taglio, partivi, fine della storia, non ti vedevi più, quindi la perdita [era] enorme e poi […] non c'era neanche nessuna struttura d'accoglienza, cioè il francese lo hanno imparato subito dopo in manifattura o con gli operai […]. [Al contrario, i migranti di oggi] vivono la stessa perdita, vivono la perdita dello stato sociale, perché [per esempio] da ingegneri vanno a guidare il taxi […], vivono la perdita della famiglia, però il collegamento con il paese d'origine si fa molto più facilmente, sono continuamente al telefono, sono in contatto, prendono l'aereo[1011].

Une autre distinction souvent faite dans les entrevues entre les migrants italiens récents et ceux qui les ont précédés au milieu du XX^e^ siècle, ainsi que leurs descendants, concerne la perception que ces derniers ont de l'Italie : une idée très lointaine de la réalité, puisque pour les immigrés l'éloignement du pays date parfois de plusieurs décennies et que pour leurs descendants, la connaissance de l'Italie se limite à de courtes visites à la famille éloignée, aux images publicitaires offertes par les médias ou aux récits de leurs aînés. Dans les deux cas, il s'agit d'une vision tout à fait idéalisée de leur pays d'origine. Francesca déclare ainsi :

> È una percezione totalmente positiva dell'Italia. L'Italia è un paese meraviglioso […], si mangia bene, la gente è simpatica, tutto vero, della politica sanno meno […]. È una relazione all'Italia […] rarefatta nel senso idealizzata […]. Per noi l'Italia è un paese importante […], è il mio paese, lo resta, bellissimo, meraviglioso, si mangia bene, la gente resta simpatica, resta accogliente, la politica, l'economia e la gestione delle cose vedo come va…[1012]

À son tour, en tant que traductrice à qui s'adressent ces immigrés italiens de l'après-guerre au sujet qui d'un héritage reçu d'Italie, qui de papiers concernant son travail, Yole avoue aimer ces gens et leurs récits malgré l'idée anachronique qu'ils se font de l'Italie et le gouffre qui la sépare d'eux —et que pourtant ils ne semblent pas percevoir. Leur origine italienne commune les rendrait également impatients de se remémorer leur pays natal. Ces immigrés auraient ainsi l'illusion de trouver en Yole une complice, voire une psychologue plutôt qu'une traductrice : « [Loro] tengono al fatto di essere italiani, si sentono molto più italiani […]. Vengono, chiacchierano dell'Italia, della loro idea di Italia, per cui spesso mi dico

---

[1011] Andrea25 : « L'émigration des années 50 a été une grosse coupure, on partait, fin de l'histoire, on ne se voyait plus, donc c'était une perte immense et puis […] il n'y avait aucune structure d'accueil, on apprenait le français sur le tas en usine ou avec les ouvriers […]. [Au contraire, les migrants d'aujourd'hui] vivent la même perte, la perte du statut social, parce que [par exemple] d'ingénieurs qu'ils étaient, ils vont conduire un taxi […], ils vivent la perte de la famille. Toutefois on garde bien plus facilement le lien avec le pays d'origine, ils sont continuellement au téléphone, ils restent en contact, ils prennent l'avion. », 15.04.2016 (00:39:10.1).

[1012] Francesca23 : « C'est une perception totalement positive de l'Italie. L'Italie est un pays merveilleux […], on mange bien, les gens sont sympathiques, c'est bien vrai, mais de la politique ils savent moins […]. C'est une relation avec l'Italie […] raréfiée, dans le sens d'idéalisée […]. Pour nous, l'Italie est un pays important […], c'est mon pays et il reste très beau, merveilleux, on mange bien, les gens sont sympathiques, accueillants, mais la politique, l'économie et la gestion des choses, je vois comment ça tourne… », 22.03.2016 (p. 18).

che più che traduttrice sono psicologa[1013] ». Toutefois, les différences qui les séparent d'elle sont nombreuses et plus profondes :

> Noi, ci sono i giornali, c'è Skype, c'è la mamma, il telefono, ritorni in Italia regolarmente. C'è gente che non è tornata in Italia per anni, anni e anni, quindi ha una visione dell'Italia completamente [lontana dal vero] […]. Sanno che ritornare sarebbe difficile, dopo quarant'anni, magari cinquant'anni che hanno passato qui […]. Oggi c'è molta più mobilità, c'è quello che studia in Italia, viene qui a fare il dottorato, c'è quello che poi rimane, poi c'è quello che se ne va da un'altra parte, è diverso, è un mondo completamente diverso […], c'è un abisso insomma[1014].

Cette idée d'une distance irréversible revient en des mots très semblables dans le témoignage d'Andrea qui, en tant qu'organisatrice communautaire, a travaillé au Centre des femmes italiennes de Montréal, de 1995 à 1996, et, aujourd'hui encore, travaille avec des immigrées de différentes origines et d'âges différents. Elle estime que cette migration d'autrefois « è completamente diversa dall'emigrazione di oggi, c'è Skype, si può tornare in Italia, prendere l'aereo. Puis elle ajoute: « Io ho conosciuto persone che dopo 40 anni sono andate in Italia per la prima volta a rivedere la famiglia, persone che prendevano la nave, quindi sono cose che vedevi un po' nei libri[1015] ». Andrea témoigne d'une grande admiration envers ces gens et les énormes efforts qu'ils ont dû fournir pour atteindre un autre continent, un monde inconnu, s'intégrer à une nouvelle société et parfois réussir. Elle regrette d'ailleurs l'oubli auquel sont vouées ces histoires de vie. Lorsque cette génération de migrants disparaîtra, conclut-elle, « se ne andrà un grande pezzo di storia » (s'en ira un grand morceau de l'histoire). Ce vide dans la mémoire collective constituera donc une perte inéluctable. Ces expériences représentent, en effet, un patrimoine historique qui appartient à tous les Italiens, quelle que soit l'époque où ils ont migré. Or les Italo-Québécois semblent peu s'en préoccuper, constate-t-elle, un manque d'intérêt qu'elle s'explique du fait que se remémorer le passé peut se révéler un processus douloureux : « andare a cercare […] significa rischio, significa mettersi in discussione, quindi questa comunità tradizionale [italiana], chiusa, dove la vita delle

---

[1013] Yole30 : « [Ils] tiennent au fait d'être Italiens, ils se sentent beaucoup plus Italiens […]. Ils viennent, bavardent de l'Italie, de leur idée de l'Italie, par conséquent je me dis souvent que je suis [pour eux] une psychologue plus qu'une traductrice. », 30.05.2016 (01:21:42.1).

[1014] Yole30 : « Nous, nous avons les journaux, il y a Skype, il y a maman, le téléphone, on retourne régulièrement en Italie. Il y a des gens qui ne sont pas retournés en Italie depuis des années, donc ils ont une vision de l'Italie complètement [éloignée du vrai] […]. Ils savent que le retour serait difficile, après quarante ans, même cinquante ans qu'ils ont passés ici […]. Aujourd'hui il y a beaucoup plus de mobilité, il y a quelqu'un qui étudie en Italie, puis vient ici, il vient faire un doctorat, il y en a qui reste, un autre qui s'en va, c'est différent, c'est un monde complétement différent […], en somme il y a un abysse. », *Ibid.,* (p. 29)

[1015] Andrea25 : « [La migration d'autrefois] est complétement différente de l'émigration d'aujourd'hui, il y a Skype, on peut retourner en Italie, prendre l'avion. J'ai connu des gens qui sont retournés en Italie pour la première fois visiter leur famille après 40 ans, des personnes qui voyageaient en bateau, donc ce sont des choses qu'on voyait dans les livres. », 15.04.2016 (00:32:57.1).

donne e degli uomini è ancora in questi ruoli marcati, chiusi[1016]. »

Le témoignage d'Isabelle, traductrice et épouse de Joe, un acteur comique bien connu au sein de la communauté italienne de Montréal, va dans le même sens que celui d'Andrea. Elle se révèle même plus catégorique que sa compatriote et estime qu'il existe une distance insurmontable entre elle et les Italiens des migrations antérieures avec lesquels elle n'éprouve aucune affinité, ni sur le plan culturel ni sur celui de la sensibilité :

> Mancano spesso i riferimenti culturali contemporanei […]. Puoi parlare del paese, puoi parlare di una serie di cose, però il cinema attuale per esempio [è] difficile […]. Non sono sensibili per esempio a quello che a noi fa ridere […] non è solo [che] non conoscono, non capiscono […]. È più facile per me legare con un quebecchese che non è mai stato in Italia […] che però si interessa alla cultura contemporanea, alla letteratura […] [al] cinema che è un modo molto molto interessante di far passare alcuni messaggi […]. Ci sono dei quebecchesi che hanno visto dei film, che ne so *La grande bellezza*, che hanno capito il film […] e ci sono italiani che non hanno capito niente […]. Per me un algerino che è interessato all'Italia, che ride alle stesse cose cui rido io, per me è un legame che è più forte dell'italiano, cioè dell'origine italiana[1017].

Ce qu'on appelle la communauté italienne de Montréal n'est pas un ensemble homogène. Elle comprend des individus de différentes origines régionales, aussi de cultures et de dialectes variés. Toutefois, d'après mes interviewées, cette diversité ne compromet pas l'existence d'une communauté bien réelle. Mariposa est entrée en contact avec celle-ci par le biais de son travail comme enseignante d'italien au Picai et par le bénévolat qu'elle et son mari effectuent durant la *Settimana italiana* (Semaine italienne). Depuis 26 ans, cette dernière se déroule au mois d'août et toutes les associations régionales italiennes y participent, y tenant chacune son stand caractéristique. Originaire de Pérouse, Mariposa et deux autres femmes ombriennes (elles aussi immigrées à Montréal) ont formé un comité, entièrement féminin, qui se propose de promouvoir le patrimoine culturel, la production agricole, les beautés du paysage et les structures touristiques de leur région, l'Ombrie. Voici le portrait légèrement moqueur que Mariposa dresse de la communauté italienne montréalaise :

[1016] Andrea25 : « Partir à la recherche […] signifie risquer, se remettre en question, donc cette communauté traditionnelle [italienne] est fermée, et la vie des femmes et des hommes reste encore enfermée dans ces rôles délimités et fixés de manière rigide. », *Ibid.* (p. 26).

[1017] Isabelle : « Les références culturelles sont souvent absentes […]. On peut parler du pays, on peut parler d'une série de choses, mais le cinéma actuel, par exemple, c'est difficile […]. Ils ne sont pas sensibles à ce qui nous fait rire […], ce n'est pas seulement qu'ils ne connaissent pas, c'est qu'ils ne comprennent pas […]. C'est plus facile pour moi de me lier à un Québécois qui n'a jamais été en Italie […] mais qui s'intéresse à la culture contemporaine, à la littérature […], au cinéma qui est une façon très intéressante de transmettre des messages […]. Il y a des Québécois qui ont regardé des films, comme *La grande bellezza*, qui ont bien compris le film […] et il y a des Italiens qui n'ont rien compris […]. Pour moi, un Algérien qui s'intéresse à l'Italie, qui rit pour les mêmes raisons qui me font rire, c'est un lien qui est plus fort qu'avec l'Italien d'origine. », 18.05.2016 (p. 29-30).

> [A Montreal] gli italiani sono un po' dappertutto, abitano in varie zone, non sono più concentrati a Saint Léonard […]. Ci sono più comunità secondo me qui, come piccoli villaggi, perché […] cambiando quartiere, [è] come […] andare per esempio da Todi a un altro paesino. È la stessa cosa qui, come dinamiche, quindi si conoscono […]. Ne ho sentite di tutti i colori, ho sentito giudizi positivi e negativi sui personaggi della comunità italiana […] come in ogni paese[1018].

En général, au sujet de cette petite communauté, mes interviewées sont partagées entre un sentiment d'admiration et de gratitude envers ses membres et un jugement négatif, doublé de la ferme détermination de garder leurs distances vis-à-vis d'eux. Grâce à son implication au sein de UNIQUE[1019], Luisa maintient cependant un contact assez étroit avec la communauté italienne et avoue qu'au cours de sa maladie, celle-ci l'a aidée, soutenue, soignée comme une vraie famille :

> Ho avuto qualche problema di salute, mia mamma è in Italia […]. Sono venuti a casa mia, mi hanno fatto da mangiare, son venuti a portarmi la spesa, sono stati molto molto gentili, anzi devo dire che sono stati veramente una famiglia[1020].

De même, l'aide qu'elle a reçue de la communauté italienne de Montréal au tout début de son intégration à la société québécoise a permis à Carlotta de ne pas devoir toujours recourir au soutien de ses parents. Un système d'entraide organisé sur la base de l'origine commune, nationale ou locale (dans son cas, la ville de Turin), voire du lien familial (même très lointain), l'a aidée à dénicher ses premiers emplois montréalais. Elle me raconte :

> Avevamo conosciuto il manager di un ristorante che c'è alla *Petite Italie* e cosa vengo a scoprire, cioè lui vede il mio curriculum, vede anche che ho esperienze coi vini e *wine tasting*, e mi dice « ma dai, sei di Torino », e lui alla fine è il cugino del ragazzo di una mia amica e quindi siamo rimasti molto sbalorditi da questa cosa. Proprio il mondo è piccolo, lui è calabrese e mi ha mandata in un altro ristorante italiano, bottega, pizzeria, e quindi lì devo dire che mi hanno aiutato molto[1021].

De son côté, durant sa carrière de réalisatrice et actrice de théâtre, Denise, accompagnée de son mari Silvio, ont longtemps côtoyé les institutions italiennes les plus importantes de Montréal, à savoir le centre culturel Leonardo da Vinci, la Casa d'Italia, l'Istituto italiano di cultura, où ils ont joué plusieurs

---

[1018] Mariposa8 : « [À Montréal] les Italiens sont partout, ils habitent dans différents quartiers, ils ne sont plus concentrés à Saint Léonard […]. Il y a plusieurs communautés d'après moi qui, comme de petits villages, parce que […] en changeant de quartier c'est comme […] aller par exemple de Todi à un autre village [ombrien]. C'est la même chose ici, au niveau des dynamiques, tout le monde se connaît […]. J'en ai entendu de toutes les couleurs, j'ai entendu des jugements positifs et négatifs sur les personnes de la communauté italienne […], c'est comme dans chaque village. », 21.01.2016 (p. 17).

[1019] Voir chapitre 5, section 5.2.1.

[1020] Luisa11 : « J'ai eu des problèmes de santé, ma mère est en Italie […]. Ils sont venus chez moi, ont cuisiné pour moi, ont fait la livraison pour moi, ils ont été très gentils, je dois même avouer qu'ils ont été une vraie famille. », 25.01.2016 (p. 19).

[1021] Carlotta12 : « Nous avions rencontré le manager d'un restaurant qui est dans la *Petite Italie* et ce que je découvre, c'est qu'il regarde mon curriculum vitae, il vérifie que j'ai des compétences en vins et il me dit: "tu es de Turin" et enfin il est le cousin du fiancé d'une amie à moi, donc nous étions étonnés de cette coïncidence. Le monde est vraiment petit, il est calabrais et m'a envoyée dans un autre restaurant italien, boutique, pizzeria, donc à ces occasions-là [la communauté italienne] m'a beaucoup aidée. », 27.01.2016 (p. 10).

pièces du répertoire italien comme *Morte accidentale di un anarchico* de Dario Fo, *La Mandragola* de Machiavel et *La Locandiera* de Goldoni. L'attitude de cette interviewée envers la communauté italienne est plutôt complexe. Elle est partagée entre un sentiment d'amour haine. D'un côté, elle lui est reconnaissante d'avoir constitué si longtemps son public privilégié : « mi ha dato del pane, mi ha dato da vivere, dalla televisione alla radio al teatro, gli italiani mi hanno aiutata[1022] » ; de l'autre, elle la méprise : « perché comunque io non mi ci identifico con questa comunità, ma per niente, proprio perché è un'altra cultura, gli italiani di qui non sono gli italiani di Italia[1023] ». Denise ne peut pas éviter de constater que les Italiens de Montréal ne correspondent pas du tout aux Italiens d'Italie, car, malgré leur ascension sociale et économique, elle regrette qu'ils ne se soient pas élevés sur le plan intellectuel :

> Molte persone di questa comunità sono riusciti a elevarsi economicamente da quando sono arrivati, tanto di cappello perché si sono fatti un mazzo così, ma proprio grosso, che io non me lo son fatto, io sono un'immigrazione privilegiata […]. Però dico : « adesso hai i mezzi, perché economicamente sei autonomo, sei una certa classe sociale, poi hai la libertà di scelta per poter fare quello che non potevi fare quando sei arrivato qui, per esempio […] studiarti meglio la tua lingua madre […] o andare di più a teatro, al cinema, leggere libri […] ». Non trovi molti libri a casa di questi italiani[1024].

Pour leur part, Chiara et Mary évitent à tout prix de se mêler à la communauté italienne montréalaise qui, selon elles, constitue un berceau de la nostalgie, un ghetto à fuir. Pietro, le conjoint de Chiara, est né au Québec, mais il est d'origine italienne du côté paternel et il a gardé, selon le témoignage de mon interviewée, certains aspects caractéristiques de la culture méridionale, comme le caractère passionnel dans la discussion et, surtout, les valeurs de la famille que son père, ses grands-parents, ses oncles et ses tantes, tous immigrés au Québec, lui ont transmises. Grâce à cette parenté, Chiara pourrait facilement fréquenter la communauté. Toutefois, avoue-t-elle, « ho sempre evitato accuratamene la comunità italiana di Montréal [...], trovo più facile [...] nella mia vita d'integrarmi di più con le persone del posto, oppure di conoscere altri immigrati di altri paesi [...], non sono mai riuscita ad andare alla Casa come si chiama[1025] ». C'est la nostalgie qu'elle associe à ces Italiens immigrés d'une autre époque, la

---

[1022] Denise24 : « [la communauté italienne] m'a donné le pain, m'a donné à vivre, la télévision, la radio, le théâtre, ces Italiens m'ont aidée », deuxième session 2.05.2016 (00:46:22.8).

[1023] Denise24 : « parce qu'en tout cas, je ne m'identifie pas avec cette communauté, pas du tout, parce que c'est une autre culture, les Italiens d'ici ne sont pas comme les Italiens d'Italie », deuxième session 2.05.2016 (00:46:22.8).

[1024] Denise24 : « Plusieurs personnes de cette communauté ont réussi à s'élever économiquement depuis qu'ils sont arrivés, chapeau bas parce qu'ils ont travaillé dur, vraiment dur, tandis que moi je ne me suis pas fatiguée ainsi, ma migration a été celle d'une privilégiée […]. Mais je dis : "maintenant tu as les moyens, parce que tu es économiquement autonome, tu appartiens à une certaine couche sociale, puis tu as la liberté de choisir et de pouvoir faire ce que tu ne pouvais pas faire lorsque tu es arrivé ici, par exemple […] mieux étudier ta langue maternelle […] ou aller au théâtre, au cinéma, lire des livres". On ne trouve pas de livres chez ces Italiens. », deuxième session 2.05.2016 (00:46:22.8).

[1025] Chiara6 : « J'ai toujours évité soigneusement la communauté italienne de Montréal [...]. C'est plus facile pour moi [...], dans ma vie, de m'intégrer avec les personnes locales ou de connaître d'autres migrants d'autres pays [...]. Je n'ai jamais réussi à aller à la *Casa,* comme on l'appelle… », 16.01.2016 (p. 9).

tristesse qu'elle lit dans leurs yeux ou encore un portrait de l'italianité dans lequel elle ne se reconnaît pas, qui éloignent définitivement Chiara de cette communauté :

> Mi pare che se mi circondassi d'italiani, se andassi in modo regolare agli appuntamenti dell'italianità à *Montréal*, temo che poi vivrei in questa culla nostalgica in cui non voglio stare, non c'ho voglia. Ho molto più voglia di andare alla *Cinémathèque québécoise,* ad esempio, a scoprire delle cose che conosco poco. L'italianità che c'è qui [...] non corrisponde a quella che mi ricordo io e che ho vissuto io a casa, è uno choc culturale. Quello è il vero choc culturale per me[1026].

Contrairement aux autres interviewées, Mary n'a aucune raison —ni conjoint, ni famille, ni occupation professionnelle— pour fréquenter la communauté italienne. Par conséquent, il lui incomberait de chercher les occasions de participer à certaines initiatives organisées par cette communauté. Lorsqu'elle travaillait dans la coopération internationale dans différents pays d'Amérique centrale et latine, elle croisait des communautés italiennes qui s'y sont formées et qui constituent des points de repère pour les Italiens qui travaillent là. Cependant, comme elle le dit de façon très claire, elle-même a toujours évité ces contacts qui seraient l'expression d'un isolement et d'une marginalisation :

> È un po' il rifiuto del ghetto, nel senso che [...] non mi è mai piaciuto nella vita essere ghettizzata per cui non sono mai stata di quelle che arriva in un paese, qualunque paese, e va, cerca gli italiani [...] per cui forse un po' questa paura del ghetto mi fa evitare, più che evitare non cercare, non vado all'Istituto italiano per vedere i film italiani, me li trovo, me li affitto, li guardo su Internet[1027].

Avant de conclure cette section, j'aimerais revenir sur le témoignage de Denise, la seule femme (avec Andrea) qui, parmi mes interviewées, a eu l'opportunité de se confronter avec la composante féminine de la première et de la deuxième génération de la communauté italienne de Montréal grâce à son travail au sein du Centre des femmes italiennes. Notre discussion a tourné principalement autour d'une pièce de théâtre, *La bella figura,* créée au début des années 2000 par Denise en tant que metteuse en scène, avec la collaboration d'Andrea et d'Assunta Sauro, qui était alors directrice de ce Centre. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner au chapitre 6[1028], ce spectacle avait été réalisé à partir d'une série de « focus groups » durant lesquels Andrea avait interviewé « un sacco di donne di tutte le generazioni, nuova, vecchia, prima, seconda, di origini italiane » à côté de « poliziotti, servizi sociali,

---

[1026] Chiara6 : « Il me semble que si je m'entourais d'Italiens, si j'allais régulièrement aux rendez-vous de l'italianité à Montréal, je vivrais dans ce berceau nostalgique où je ne veux pas rester, je n'en ai pas envie. J'ai bien plus envie d'aller à la Cinémathèque québécoise, par exemple, et de découvrir des choses que je connais peu. L'italianité qui est ici [...] ne correspond pas à celle dont je me souviens et que j'ai vécu chez moi, c'est un choc culturel, c'est le vrai choc culturel pour moi. », *Ibid.*

[1027] Mary28 : « C'est le refus du ghetto, au sens où [...] je n'ai jamais aimé être enfermée dans un ghetto, par conséquent je n'ai jamais été une femme qui arrive dans un pays, n'importe lequel, et va à la recherche de ses Italiens [...]. Par conséquent, cette peur du ghetto me fait peut-être éviter, ne pas chercher, je ne regarde pas les films italiens à l'Institut italien, je les cherche, loue et regarde sur Internet. », 16.05.2016 (00:18:22.7).

[1028] Voir chapitre 6, section 6.1.1.

preti » parce que, d'après la scénariste, le point de vue masculin était nécessaire[1029]. Deux actrices italiennes interprétaient les rôles féminins, tandis que Silvio, le mari de Denise, jouait les autres rôles, soit « il ruolo della televisione, del vicino di casa, c'era anche un prete all'inizio, me l'hanno fatto togliere[1030] ». Le sujet de cette pièce, et des entretiens, était la violence conjugale au sein de la communauté italienne. Le titre fait allusion, comme me l'explique Denise, à la belle image de la famille que les Italiennes de première génération devaient sauvegarder à tout prix : « cioè salvare le apparenze, magari dentro è tutto marcio, *something's rotten* come direbbe Amleto, però l'immagine la devi salvare, però dentro succedono delle cose, ma delle cose, poi senza volerlo, perché noi studiavamo il problema della violenza coniugale, è venuto fuori il problema dell'incesto e [...] dell'alcolismo[1031] ».

Au-delà de la violence, d'autres problèmes ont émergé au fur et à mesure qu'Andrea réalisait ses entrevues, comme l'inceste, l'alcoolisme, l'homosexualité et, plus rarement, la pédophilie. Cependant, une énorme différence persistait entre les Italiennes qui avaient débarqué au terminal maritime Quai 21 d'Halifax dans l'après-guerre et leurs filles. Les femmes de première génération

> son state veramente vittime di questa problematica e poche sono riuscite a uscirsene fuori, perché problema linguistico, problema di conoscenza dei servizi d'aiuto possibili, non si sono veramente integrate, le donne della prima generazione avevano ancora questo senso di sacrificio per la famiglia e salvar la faccia, ma soprattutto la famiglia deve essere salvata a costo di prendersi botte dal mattino alla sera, ma per i figli subiscono, quindi la prima generazione è veramente quella che l'ha pagata più cara[1032].

En interviewant les femmes de la deuxième génération, la question de l'inceste est ressortie assez clairement. Il s'agissait de jeunes trentenaires

> lanciatissime a livello della carriera e poi venivano fuori problemi terribili, degli odi profondi nei confronti più della madre che del padre, perché la madre era complice di silenzio, di questa omertà famigliare, quindi il rancore era nei confronti della madre che non le aveva protette, perché la madre prima generazione doveva difendere l'immagine, la bella figura, quindi [...] delle cose così bieche, schifose, che potevano succedere all'interno della famiglia, non si potevano denunciare perché se no avrebbe distrutto l'immagine della famiglia[1033].

[1029] « beaucoup de femmes de toutes les générations, nouvelles, anciennes, premières, secondes, d'origine italienne » ; « les flics, les travailleurs sociaux, les prêtres ».

[1030] « le rôle de la télévision, du voisin, il y avait même un prêtre au début, ils me l'ont fait enlever... »

[1031] Denise24 : « soit sauvegarder les apparences, peut-être qu'à l'intérieur tout est pourri, *something's rotten* comme dirait Hamlet, mais il faut sauver l'image, cependant à l'intérieur arrivent des choses, mais des choses, puis sans le vouloir, car nous étudions le problème de la violence conjugale, le problème de l'inceste et [...] de l'alcoolisme est apparu », 2.05.2016 (00:53:36.2).

[1032] Denise24 : « ont vraiment été les victimes de ce problème et peu d'entre elles ont réussi à s'en sortir, parce qu'[il y avait] le problème de la langue, de la connaissances des services d'aide, elles ne se sont pas vraiment intégrées, les femmes de la première génération ont ce sentiment de se sacrifier pour la famille et de sauver les apparences, mais c'est surtout la famille qui doit être sauvée quitte à être battues du matin au soir, mais pour les enfants, elles supportent, donc la première génération est celle qui en a vraiment le plus subi. », *Ibid.*

[1033] Denise24 : « sur la voie du succès au niveau de leur carrière et puis évoquaient des problèmes terribles, des haines profondes envers la mère plus qu'envers le père, parce que la mère était complice du silence, de cette omertà familiale, donc la rancune était contre la mère qui ne les avait pas protégées parce que la mère de première génération devait défendre les

Au début, *La bella figura* a été présentée en italien à la Casa d'Italia face à un public entièrement italien[1034] qui, à chaque représentation, réagissait vivement : « C'erano donne che piangevano, c'erano uomini che se ne sono andati durante lo spettacolo [...]. Era la prima volta che si parlava di una cosa così[1035] ». Ce témoignage m'a profondément touchée. Je m'arrête cependant ici, en évitant tout commentaire, car il s'agit d'un sujet délicat, voire scabreux, dont je ne connais que la version des faits exposée par cette interviewée[1036]. Je me limiterai donc à souligner, une fois de plus, l'importance immense – et défendue à tout prix – que représente la famille dans la mentalité italienne. D'après plusieurs de mes interviewées, cette dimension représente un trait fondamental caractéristique de l'italianité[1037]. Toutefois, le témoignage de Denise nous amène à constater une différence fondamentale entre les générations, plus précisément entre les femmes immigrées après la guerre – pour qui l'exigence de sauver les apparences et l'institution familière est prioritaire –, et la deuxième génération composée de filles nées et éduquées en terre d'adoption qui n'hésitent pas à dénoncer les contradictions de celle-ci.

La deuxième question concerne la perception que mes interviewées ont de leur migration en tant que femmes. En quoi pensent-elles que leur parcours diffère du chemin emprunté par leurs conjoints, collègues, amis, eux aussi Italiens, partis à la même époque, également scolarisés et exerçant des professions similaires ? Est-ce que ceux-ci auraient été confrontés aux mêmes obstacles ou, au contraire, leur appartenance de genre a-t-il facilité leur vie ? Bien que cette question fût centrale dans mon travail de terrain et que je l'ai posée systématiquement, les réponses de mes interviewées m'ont rarement fourni des réponses qui allaient dans le sens que j'entrevoyais, à savoir qu'une migration au féminin serait différente d'une migration au masculin et que l'appartenance de genre conditionnerait d'une manière ou d'une autre les parcours migratoires. La majorité des récits de mon groupe témoin ont été, à ce sujet, assez neutres. Ces femmes se sont montrées plutôt sceptiques, voire même indifférentes, face à cette hypothèse. Ylenia, par exemple, me répond : « Io penso [che] non ci siano grandi differenze nel senso

---

apparences, la belle image, donc [...] des choses aussi pourries, laides, qui pouvaient arriver au sein de la famille, on ne pouvait pas les dénoncer sinon cela aurait détruit l'image de la famille. », *Ibid.*

[1034] Par la suite, la ville de Montréal a monté cette pièce comme moyen de sensibilisation au sein de trois autres communautés montréalaises : arabe, latine et grecque. Par conséquent, le spectacle a été doublé en français et est devenu patrimoine commun de ces trois centres communautaires (CLCS).

[1035] Denise24 : « Il y avait des femmes qui pleuraient, il y avait des hommes qui sont partis pendant le spectacle [...]. C'était la première fois qu'on abordait une telle question. », *Ibid.* (01:03:25.3).

[1036] Il me semble en effet que ce sujet de la violence conjugale, de l'inceste et d'autres violences vécues au sein de la communauté italienne montréalaise n'a pas été exploré par la littérature scientifique, du moins jusqu'à ce jour. Il y a, cependant, un essai très intéressant basé sur 217 cas judiciaires d'inceste au Québec, parmi lesquels un concernant une femme migrante italienne. Voir M.-A. Cliche, « Un secret bien gardé : l'inceste dans la société traditionnelle québécoise, 1858-1938 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50 (2), 1996, p. 220 https://doi.org/10.7202/305508ar (consulté le 12.05.2021, à 14 :30).

[1037] Voir le chapitre 6, section 6.2.2.

che faccio il paragone fra me e Edoardo, il mio amico ingegnere […] entrambi siamo mossi da un desiderio di avventura, di scoperta del nuovo, di altri contesti, di […] voler conoscere nuove persone, anche non italiane, preferibilmente non italiani[1038]. » Francesca confirme également l'idée selon laquelle il n'y aurait aucune différence entre les deux expériences vécues par un homme ou par une femme : « Non penso che il fatto di essere stata una donna mi abbia avvantaggiata o non avvantaggiata in un percorso diciamo all'estero […]. Ho fatto con fatica a volte certe cose, ma penso che un uomo avrebbe messo la stessa fatica che ho messo io per avere un posto[1039]. » Selon ces témoignages, les moments difficiles de la migration – à savoir, notamment, les efforts à fournir pour se tailler une place dans le monde académique – seraient partagés par tous les migrants, qu'il s'agisse de femmes ou d'hommes.

C'est plutôt dans le milieu d'origine que Ylenia remarque une différence, du moins dans sa propre région, la Campanie, et chez elle en particulier, à Caserte, où les gens restent bouche bée lorsqu'une fille part seule à l'étranger mais considèrent tout à fait normal qu'un jeune homme prenne une telle décision. Rappelons d'ailleurs le fait que, même au Québec de nos jours, une femme qui arrive à Montréal sans la compagnie d'un conjoint ou d'un mari suscite le même étonnement. Lella[1040] et Agata[1041], arrivées respectivement en 1998 et en 2013, témoignent en ce sens, tout comme Sonia qui souligne que « c'è molto stupore quando dici che sei arrivata qui da sola o sei da sola[1042] ». Certaines de mes interviewées perçoivent, quant à elles, une différence évidente entre la migration au féminin et l'expérience masculine et n'hésitent pas à identifier la maternité comme l'élément-clé qui les distingue l'une de l'autre. En soi, leurs parcours respectifs confirment cette idée : Clara explique avoir accouché de Sybille, son premier enfant, au moment où son époux partait pour l'Université de Cornell[1043] ; de son côté, Silvestra est arrivée à Montréal avec Zoey, sa fille de trois ans et demi, alors que le père travaillait encore aux États-Unis[1044] ; Mary est restée à Montréal, avec ses deux fillettes dont l'une était malade, pendant que son mari travaillait à l'étranger[1045]. Témoignant du fardeau que peut représenter la présence d'un enfant et l'absence du

[1038] Ylenia14 : « Je pense [qu']il n'y a pas de différences importantes, en ce sens que je fais la comparaison entre moi et Edoardo, mon ami ingénieur […], tous les deux nous sommes motivés par le désir d'aventure, de découverte du nouveau, d'autres contextes, de […] connaître de nouvelles personnes, pas même italiennes, préférablement pas Italiens. », 3.02.2016 (00:07:56.3).
[1039] Francesca23 : « Je ne pense pas que le fait d'avoir été une femme m'ait procuré des avantages ou des désavantages durant mon parcours à l'étranger […]. Parfois je suis fatiguée mais je pense qu'un homme aurait été aussi fatigué que moi pour obtenir un poste. », 22.03.2016 (01:23:04.2).
[1040] Voir le chapitre 5, section 5.2.3.
[1041] *Ibid.*
[1042] Sonia21 : « Il y a beaucoup d'étonnement lorsque je raconte que je suis arrivée seule ou que je suis seule. », 14.03.2016 (01:17:28.0).
[1043] Voir chapitre 5, section 5.1.1.
[1044] Voir chapitre 6, section 6.1.2.
[1045] Chapitre 4, section 4.1.1.

conjoint dans le parcours migratoire, Clara relate l'histoire de certaines amies, étrangères et mères monoparentales, pour me démontrer qu'il y aurait une différence marquée entre les situations des migrants et celles des migrantes :

> C'est très dur. Quand je vois mes amies, surtout étrangères, tu te retrouves avec une fille, il faut la faire grandir et l'hiver à Montréal n'est pas toujours agréable, désolée. L'argent, la santé, la fatigue, la fatigue physique, il faut savoir prévoir et prévoir aussi une logistique la plus simple possible et s'entourer de gens de bien, sur lesquels tu peux faire confiance […]. Il y a des moments [où elles] sont toutes seules […], ont leur enfant et l'enfant à huit heures doit aller à l'école, il faut savoir se lever, le laver, le nourrir et sortir[1046].

Toutefois, bien que la présence d'un conjoint puisse parfois soulager la fatigue, elle ne serait jamais suffisante pour compenser les nombreux renoncements qu'impose la maternité et qu'une femme subit, bon gré mal gré, durant son parcours migratoire, surtout lorsque les enfants sont encore petits. Yole témoigne en ce sens, tout en précisant qu'il ne s'agit pas pour autant d'une punition :

> Il fatto di avere avuto dei figli […] finché sono piccoli piccoli […] non permettono grandi movimenti, hai una responsabilità […] non puoi più fare scelte […] tra virgolette rischiose che magari avresti fatto prima, non chiudi casa in tre mesi e te ne vai in un altro continente, ci pensi un po', valuti, per cui sì, sicuramente la mia vita è diversa da come avrebbe potuta essere senza figli, ma anche senza marito, però non la vedrei come penalizzata[1047].

Gaia raconte son propre parcours de mère qui, une fois arrivée à Montréal et après avoir trouvé un appartement pour sa famille et une garderie pour sa fille, se lance à la recherche d'un emploi à mi-temps tandis que son conjoint n'a qu'à assumer le poste de professeur qui lui était réservé à l'université : « Lui [il compagno] è arrivato qui con gia tutto stabilito e io ero quella che l'accompagnava. Forse uno dei motivi per cui sono stata penalizzata a livello di offerte, di curriculi inviati e non molto considerati, è stato perché io […] scrivevo che ero una madre e che cercavo un lavoro part time perché volevo stare con mia figlia[1048]. » Elle offre aussi un autre exemple de la difficulté que représente une grossesse durant un parcours migratoire, même en 2016, dans un contexte universitaire : « Il mio capo [une femme italienne] mi dice chiaramente che le ragazze incinte lei non se le prende come tesiste per la laurea perché sa comunque che non possono dare il massimo[1049]. »

[1046] Clara20, deuxième session 9.05.206 (00:25:39.9).

[1047] Yole30 : « Le fait d'avoir eu des enfants […] tant qu'ils sont petits […] ne permet pas de grands mouvements, on a la responsabilité […]. Tu ne peux pas faire des choix […] dangereux que tu aurais peut-être faits avant. On ne ferme pas la maison en trois mois et on ne part pas pour un autre continent, on y pense un peu, on évalue [si cela vaut la peine]. Par conséquent, ma vie est certes différente de comment elle aurait été sans enfants, mais aussi sans mon mari, mais je ne l'interpréterais pas comme étant pénalisée. » 30.05.2016 (p. 17).

[1048] Gaia 13 : « Mon conjoint est arrivé ici, tout étant déjà en place, et moi je l'accompagnais. Peut-être qu'un des motifs que j'ai été pénalisée au niveau des offres [de travail], des curriculum vitæ envoyés et très peu considérés, a été parce que […] j'écrivais que j'étais une mère et que je cherchais un emploi à temps partiel parce que je voulais rester avec ma fille. », 1.02.2016 (00:14:45.2)

[1049] Gaia13, « Ma patronne [une femme italienne] me dit clairement qu'elle ne prend pas de filles enceintes comme étudiantes

En raison de son expérience d'Italienne immigrée, de son travail comme organisatrice communautaire avec des migrantes et de son implication dans le mouvement féministe montréalais, Andrea résume la situation des migrants et des migrantes en ces termes :

> Quando arrivi, nell'esperienza mia […] e delle donne che incontro io nel quotidiano, il grosso del lavoro, della logistica quotidiana, sono le donne che lo fanno, cercare casa, cercare l'asilo, cercare il dottore […]. Gli uomini, quando arrivano loro, il loro compito è cercarsi di epanuirsi [francesismo: realizzarsi] professionalmente, la donna anche, ma c'è tutto il resto e quindi è un bel mazzo per le donne e poi appunto la donna rimane con la responsabilità del paese d'origine [dei genitori rimasti in Italia] […]. E poi nel lavoro le donne si adattano, quindi accettano di scendere il livello professionale, gli uomini si prendono una bella depressione, rimangono in casa […]. L'immigrazione è molto più dura per le donne, perché come sempre tutto riposa sulle loro spalle[1050].

Cette réflexion d'Andrea rassemble en un seul jet les témoignages de Gaia, Yole et Clara au sujet du chemin migratoire féminin et les traits qui le distingueraient du même parcours au masculin. Toutefois, les paroles de Sonia révèlent une tristesse ou une délusion plus profonde qu'elle croit spécifique à la femme lorsqu'elle choisit de faire ce voyage vers l'inconnu :

> Gli uomini hanno il vantaggio di pensare meno secondo me, si fanno meno problemi e quindi vivono più serenamente, allora riescono a cogliere il meglio delle varie esperienze […]. Non sempre è stato così per me, quindi tutto questo gran viaggiare, muoversi da un paese all'altro per me […] è stato un po' difficile, perché ogni volta pensavo di poter trovare il mio piccolo Eldorado, la mia piccola oasi felice, poi non era mai così[1051].

à la maîtrise parce qu'elle sait qu'elles ne peuvent pas donner le meilleur d'elles-mêmes. », 15.04.2016 (1:59:56.1).

[1050] Andrea25 : « Lorsqu'on arrive, selon mon expérience […] et celle des femmes que je rencontre au quotidien, le gros du travail, de la logistique quotidienne, ce sont les femmes qui le font : chercher un appartement, chercher la garderie, chercher le médecin […]. Lorsque les hommes arrivent, leur devoir consiste à essayer de s'épanouir au niveau professionnel, la femme aussi, mais il y a tout le reste, et donc ça représente une grosse fatigue pour les femmes. Puis la femme reste avec la responsabilité du pays d'origine [des parents restés en Italie] […]. Puis, dans le travail, les femmes s'adaptent, donc elles acceptent même de descendre de niveau professionnel, alors que [quand] les hommes dépriment, ils restent à la maison […]. La migration est beaucoup plus dure pour les femmes, parce que tout repose sur leurs épaules. », 15.04.2016 (1:59:56.1).

[1051] Sonia21 : « Les hommes ont l'avantage de moins s'en faire, selon moi, ils assument moins les problèmes et donc ils vivent plus sereinement, ils retiennent le meilleur des expériences […]. Ça n'a pas été pareil pour moi, donc tout ce voyage, bouger d'un pays à l'autre, pour moi […] ça a été un peu difficile, parce que, chaque fois, je pensais trouver mon petit Eldorado, ma petite oasis, mais ça ne s'est jamais passé ainsi. », entr. cit. (01:19:28.0).

7.4. Émigrer et projeter : rester, partir, retourner

Cette dernière section de chapitre est consacrée aux projets d'avenir de mes interviewées. Il s'agit rarement de projets précis, planifiés dans tous les détails. Le plus souvent, au contraire, il s'agit de l'expression d'un désir vague où la certitude se réduit à un seul et unique constat : elles ne retourneront jamais en Italie. Ou alors sous certaines conditions, comme la retraite, peut-être selon un rythme d'alternance entre six mois de vacances passés en Italie et le reste du temps au Canada (ou ailleurs dans le monde) comme le formule Denise :

> Se io devo andare altrove per fare qualcosa che mi piace veramente e che è più di quello che posso fare qua, se no no, resto qua. Quindi in Italia non ci sono assolutamente possibilità, perché la conosco l'Italia, me ne sono andata conoscendola e ho continuato a conoscerla. Quindi avrei detto sì, eventualmente in Italia se dovesse aprirsi una possibilià ma non si aprirà, quindi io in Italia ci tornerò sei mesi all'anno per andare a svernare se ci arrivo a quell'età, capito[1052] ?

Ce projet concerne plutôt les femmes les plus âgées, de cinquante ans et plus, pour qui la fin de l'engagement professionnel se profile à l'horizon ou se présente, au moins, comme une perspective qui se réalisera tôt ou tard. Depuis plus de vingt ans, Isabelle, par exemple, est profondément enracinée à Montréal, elle y travaille, sa famille et ses amis y vivent. Elle n'exclut toutefois pas un éventuel retour en Italie pour elle-même et pour son conjoint, à l'occasion de leur retraite, ou pour ses enfants à qui elle aimerait laisser cette porte ouverte :

> Je veux qu'il y ait un contact solide, plus qu'un contact, un lien profond et solide des enfants avec l'Italie, parce que je ne veux pas exclure la possibilité qu'eux reviennent aussi en Italie, pour leurs études ou pour le travail, je veux que [ce] soit une possibilité parmi les autres. Donc pour moi c'est très important, je [ne] renonce pas même à l'idée de revenir là-bas, peut-être à un moment donné à la retraite[1053].

Encore une fois, le souvenir de la famille restée en Italie, toujours en bonne santé mais vieillissante, pèse d'un poids déterminant. Isabelle ne peut pas demander à ses parents de déménager au Québec, dans un pays où l'hiver, le froid et les trottoirs glacés leur interdiraient une qualité de vie acceptable pour eux. Cette raison, outre l'amour pour l'Italie et une nostalgie toujours vivante, invite mon interviewée à envisager son propre retour dans la terre natale, d'autant plus qu'elle espère « en tout cas qu'on [ne] passera pas la fin de nos jours » au Canada[1054].

[1052] Denise24 : « Si je dois déménager pour faire quelque chose que j'aime vraiment et que c'est plus intéressant que ce que je peux faire ici, [je déménage], sinon je reste ici. […] en Italie, il n'y a aucune opportunité, parce que je la connais l'Italie, je suis partie parce que je la connaissais et je n'ai pas cessé de la connaître. Donc j'aurais dit oui, si une opportunité s'offrait éventuellement, mais ce ne sera pas le cas, [et] donc je retournerai en Italie six mois par année pour hiberner, si j'arrive à cet âge, compris ? », 2ème session, 2.05.2016 (01:21:21:5).
[1053] Isabelle29, 18.05.2016 (p. 23).
[1054] Isabelle19, *Ibid.*

Les projets de Mary condensent les plans des deux interviewées précédentes, Denise et Isabelle, puisque l'Italie, d'une part, y est considérée comme un pays de vacances, tandis que le Québec, plus précisément Montréal d'autre part, reste le lieu où vivent, étudient et travaillent ses deux filles, désormais adultes et autonomes. Cependant, au cours de l'histoire de cette femme, il y a un troisième lieu où elle et toute sa famille ont passé plusieurs années et auquel elle est indissolublement liée : l'Amérique centrale. En bref, les plans de Mary sont assez bien définis à court terme : elle poursuivra son nouvel emploi en tant que responsable de projets pour l'Amérique latine pendant les quatre ou cinq prochaines années, en s'accordant de temps en temps des voyages avec son conjoint pour que le couple se réapproprie son intimité. D'ailleurs, résume-t-elle, « una delle cose che ci [aux deux époux] è sempre riuscita molto bene insieme sono i viaggi[1055] ». Cependant, quand elle pose son regard plus loin dans le futur, l'incertitude qui a souvent marqué sa vie revient la talonner : « Si vedrà, i piani a lungo termine non li faccio mai[1056] ». Malgré cette affirmation, l'idée de rentrer en Italie n'est pas définitivement écartée vu que dans son pays, Mary possède une maison de campagne ancestrale qu'elle partage avec ses deux sœurs, laquelle représente pour les trois familles, italiennes et canadiennes, un lieu privilégié pour passer les vacances : « L'Italia è un luogo di vacanze, non credo che sarei capace di tornare a vivere in Italia[1057] ». Enfin, si certaines conditions sont réunies, Mary pourra réaliser son ambitieux projet de vivre en alternance entre l'Italie, le Québec et le Salvador, ce qui illustre parfaitement son appartenance multiple : « Se nel futuro avrò i mezzi economici sufficienti per dire "Ah ! Passo qualche mese in Italia, passo qualche mese qui e passo qualche mese in Salvador" […] mi piacerebbe […]. Ho sviluppato questa trilogia e l'America centrale è ancora un posto dove [vorrei ritornare][1058]. »

Lorsque ces femmes sont invitées à envisager leur avenir, la différence d'âge ne joue pas toujours un rôle déterminant. En effet, bien que n'ayant jamais renié l'Italie en tant que terre d'appartenance, en raison de son histoire, de sa culture et de sa mémoire, le projet d'y retourner n'est pas envisagé dans les plans futurs – même dans les rêves les plus hasardeux – de plusieurs de mes interviewées, les plus jeunes comme les plus âgées. Certaines d'entre elles ont appris, d'une certaine manière, à faire cohabiter, dans leur vie, les deux exigences, soit le choix sans appel de s'enraciner hors de l'Italie, dans un contexte qui leur convient davantage, et leur attachement profond à leur histoire individuelle italienne, natale et familiale. MariellaP résume ainsi cet équilibre :

[1055] Mary28 : « une des choses que nous avons toujours vécues très bien ensemble sont les voyages », 16.05.2016 (00:34:48.8).
[1056] Mary28 : « On verra, je ne fais jamais de plans à long terme », *Ibid.*
[1057] Mary28 : « L'Italie est une destination de vacances, je ne pense pas que je serais capable d'y retourner pour y vivre. »
[1058] Mary28 : « Si dans l'avenir je pouvais me permettre de dire "Ah ! Je passe quelque mois en Italie, je reste quelque mois ici et je passe quelque mois au Salvador" […] j'aimerais bien […]. J'ai développé cette trilogie et l'Amérique centrale est un lieu où [j'aimerais encore retourner]. », *Ibid.* (00 :36:33.7).

> Non ho avuto un momento in cui ho detto : mamma mia cosa ho fatto, voglio ritornare, mai, mai […]. Senza più bisogno di distruggere tutto perché ormai ero io, ero libera, potevo fare quello che volevo, e c'era un contesto etico sociale che mi assomigliava […]. Allora ti sei dimenticata l'Italia ? Ma neanche per sogno, neanche per sogno, ho capito forse questo […] che per me dovevo integrare intelligentemente la struttura nomadica […] non dovendo rinunciare a una parte o l'altra, ok ? E questo è stato un elemento chiave nella mia scelta di vita qui[1059].

Emanuela, pour sa part, n'a aucune intention de rentrer en Italie, car sa vie professionnelle comme directrice du département d'économie de l'Université de Montréal est tout à fait satisfaisante autant que sa vie privée et amoureuse, vu que son copain de Boston la rejoindra à Montréal dans quatre ou cinq ans.

Ce sentiment de plénitude existentielle est aussi partagé par Francesca dont l'expérience complexe, voire par moments douloureuse, nous permet de comprendre comment et pourquoi aucun nouveau déménagement n'est envisagé par mes interviewées. Lorsque j'ai rencontré cette femme, c'était en mars et il neigeait. À la question concernant ses projets futurs, Francesca me dit qu'elle est contente de vivre à Montréal et que, dans sa vie, nul autre changement n'est prévu. Elle me raconte alors son histoire personnelle, même dans ses aspects les plus intimes, enchevêtrée avec sa vie professionnelle en tant que professeure universitaire. Lorsqu'elle part de Vienne pour emménager à Montréal, Francesca a 47 ans. Son conjoint, un Italien dont le parcours professionnel se partage entre la France et l'Autriche, décède quelques années auparavant. Alors, « ho fatto un bilancio della mia vita e di quel che avevo fatto e di quello che credevo voler fare, di quello che pensavo fosse una relazione con un'altra persona, in coppia e famiglia, figli e non figli e mi son detta : posso rimanere qui, nelle condizioni che ho e che non cambieranno di molto[1060]. » En 2011, Francesca déménage à Paris où elle reste deux ans et demi pour enseigner à la Sorbonne nouvelle. En revenant à Vienne se pose le choix cornélien entre rester ou partir : « Se resto a Vienna resterò per sempre oppure mi do ancora una chance e cambio, cambio vita, cambio paese, cambio lavoro nel senso cambio università, cambio ambiente, cambio[1061]. » Ayant pris sa décision en faveur du changement, Francesca postule pour un nouvel emploi, d'abord en France. Les opportunités d'emploi y sont, cependant, sensiblement plus rares depuis le début des années 2000 et, en outre, les qualifications de cette femme s'avèrent trop élevées pour participer aux concours français comme maître

[1059] MariellaP19 : « Je n'ai pas eu de moment où je me suis dit : mamma mia qu'est-ce que j'ai fait, je veux revenir, jamais, jamais [...]. Sans avoir besoin de tout détruire parce que maintenant j'étais moi, j'étais libre, je pouvais faire ce que je voulais, et il y avait un contexte socio-éthique qui me ressemblait [...]. Alors as-tu oublié l'Italie ? Mais pas du tout, pas du tout, j'ai compris peut-être ceci [...] que pour moi je devais intégrer intelligemment la structure nomade [...] sans devoir renoncer à une partie ou à l'autre, ok ? Et cela a été un élément clé dans mon choix de vie ici. », 3.03.2016 (00:51:00.9).

[1060] Francesca23 : « J'ai fait le bilan de ma vie, de ce que j'avais fait et de ce que je pensais vouloir faire, de ce que je pensais être une relation avec une autre personne, en couple et en famille, avec ou sans enfants... et j'ai dit : je peux rester ici, dans les conditions que j'ai et qui ne changeront pas beaucoup. », 22.03.2016

[1061] Francesca23 : « Je peux rester et donc si je reste à Vienne j'y resterai à jamais ou je me donne encore une chance et je change, je change de vie, je change de pays, je change de travail en ce sens que je change d'université, je change de milieu, je change. », *Ibid.*

de conférences. Elle se tourne alors vers Montréal, où elle avait enseigné pendant trois mois en 2007, ville qu'elle avait appréciée en tant que milieu de vie accueillant et multiculturel. De toutes les universités montréalaises auxquelles Francesca s'adresse, c'est l'Université de Montréal qui lui offre un poste de professeure correspondant exactement à ses compétences en littérature autrichienne et philosophie allemande. Après un an d'installation au Canada, Francesca rencontre son conjoint actuel et « la vita ha ripreso [il suo corso][1062] ». Malgré l'hiver, la neige et le froid auxquels elle avait été confrontée à Vienne et en dépit de ses origines méditerranéennes et son amour pour la mer, Francesca ne pense pas à changer de vie. Elle compte bien rester, se poser définitivement à Montréal.

MariellaP, Emanuela et Francesca appartiennent au groupe de mes interviewées dont l'âge avoisine les 50 ou 60 ans, voire plus. Leur attitude est partagée aussi par certaines femmes plus jeunes, comme Simona, Marta, Lara et Eleonora, toutes dans la trentaine. Leurs projets futurs ne comprennent aucun déménagement en vue, hormis pour leur vie professionnelle. La première, par exemple, a suivi toutes les procédures nécessaires pour obtenir l'équivalence des diplômes et la résidence permanente au Québec afin d'accéder aux programmes universitaires menant au brevet d'enseignement. Elle aimerait bien faire carrière dans ce secteur, par exemple, comme professeure d'art ou d'italien au CÉGEP. Pour sa part, Marta planifie d'exploiter les généreux financements du gouvernement québécois, grâce à son titre de professeure agrégée au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal, en recrutant des étudiants comme auxiliaires de recherche pour l'aider à réaliser son nouveau projet de recherche. À son tour, Lara entreprend un Diplôme des études supérieures spécialisées (DESC) à l'Université de Montréal en janvier 2016. Elle n'exclut pas de faire ensuite un doctorat pour se spécialiser et travailler au département des communications de la Fondation Grand Montréal où elle est maintenant employée. Les désirs de Lara ne s'arrêtent pas là puisqu'elle envisage aussi de s'impliquer dans le quartier qui était au cœur de sa recherche pour son mémoire de maîtrise, à savoir Saint-Léonard. Pour elle, ce serait « le top du top » !

Eleonora est maintenant engagée dans un stage postdoctoral entre Montréal et Vancouver portant sur les espaces centraux et interstitiels de ces deux villes canadiennes. Son rêve est d'occuper, tôt ou tard, un poste de professeure universitaire à Montréal, plus précisément à Concordia, une université qu'elle aime et fréquente régulièrement dans le cadre d'un projet de recherche mené avec d'autres chercheurs. Enfin Clara, la plus audacieuse et entreprenante de mes interviewées, âgée de 46 ans et bien intégrée dans la société montréalaise à tous les niveaux, exclut un retour en Italie, sauf en cas d'événements

[1062] Francesca23 : « la vie a repris [son cours]. », *Ibid.*

dramatiques, et rêve plutôt de s'aventurer en Asie pour poursuivre son véritable amour, soit la recherche scientifique :

> Je [ne] pense pas pour les États-Unis, mais j'aimerais beaucoup aller en Asie et voir pendant quelques années la recherche, vivre l'effervescence de la recherche en Chine ou en Corée du Sud. Oui, ça j'aimerais beaucoup, mais on [ne] sait pas, ça dépendra un peu aussi du travail, des enfants, mais en Italie je [ne] vois pas. Donc on s'est dit qu'en Italie si vraiment quelqu'un tombe malade gravement, alors il faudra y penser, mais sinon non[1063].

En conclusion, je dirais que les études, la profession, la recherche sont pour la plupart de mes interviewées au cœur de leurs plans, rêves et désirs pour le futur et représentent l'axe central de leur vie, une sorte de dénominateur commun qui rassemble tous les groupes d'âge et toutes les histoires. Mais, à côté de ces motivations, il y en a d'autres, beaucoup plus traditionnelles, comme l'avouent Carlotta, Luisa et Mariposa dans leurs témoignages. Ces jeunes femmes aimeraient s'acheter une petite maison (la fameuse *casetta in Canadà*) à Montréal ou dans une autre province canadienne, fonder une famille et peut-être mettre au monde des enfants. Par exemple, Carlotta a 28 ans lorsque je l'interroge. Elle travaille dans une entreprise montréalaise de manière stable, de son gré et avec un salaire deux fois plus élevé que ce qu'elle pourrait gagner en Italie. Elle est contente de son sort et planifie de rester vivre à Montréal où ses parents lui achèteront un appartement et viendront de temps en temps lui rendre visite. À son tour, Luisa (33 ans) aimerait obtenir son brevet, continuer sa carrière dans l'enseignement, que ce soit à l'école primaire ou en secondaire, et acheter une maison dans une autre province canadienne comme l'Alberta, dont elle a reçu une offre financière très séduisante. Lorsque je lui demande si elle se voit rentrer en Italie, elle me répond sans hésiter : « No, no, assolutamente. Dopo tre anni che ho aspettato come la grazia dal cielo la residenza permanente no, no no, magari rientro una settimana per il matrimonio di mia cugina[1064]. » Ce commentaire se voulait légèrement sarcastique… Mariposa, pour sa part, âgée de 36 ans, mariée à un italien originaire de Pérouse comme elle, planifie de fonder une famille[1065] à Montréal. Elle n'abandonne pourtant pas l'idée de rentrer en Europe, mais pas en Italie où rien ne laisse présager une amélioration de la situation. Cette femme, une des exceptions de mon groupe témoin, ne s'intéresse pas à la carrière académique et préférerait s'engager dans l'archivistique ou la photothèque d'œuvres d'art, un emploi qui lui permettrait de consacrer plus de temps à la famille.

Pour une partie de ces jeunes femmes âgées de 30 ou 40 ans, Montréal représente une étape dans leur parcours de vie alors que l'Europe constitue un objectif convoité pour plusieurs raisons, dont le

---

[1063] Clara20, première session 12.03.2016 (p. 24).
[1064] Luisa11 : « Non, non, pas du tout. Après trois ans d'attente comme une aubaine pour la résidence permanente, non, non, non, je reviendrai peut-être une semaine pour le mariage de mon cousin. », 25.01.2016 (p. 26).
[1065] Mariposa8 : « avere una famiglia », 21.01.2016 (00:37:11.2).

rapprochement avec la famille d'origine. Mariposa, par exemple, est fille unique et, en déménageant à Montréal, elle a laissé ses parents seuls en Italie. La distance avec le Canada est immense, me dit-elle, et « sento tutto il peso[1066] » de ce choix. Elle préférerait vivre dans une ville européenne comme le frère de son mari qui est professeur à Esther, près de Birmingham, en Angleterre. De plus, en Europe, elle retrouverait « dei luoghi di aggregazione come poteva essere la piazza, le scale a Perugia, semplicemente andare lì e trovare gli amici con cui parlare, senza doversi dare un appuntamento, prendere un'agenda, allora al ristorante o per forza nei luoghi chiusi, questo sì mi manca[1067] ». La nostalgie ne concernerait donc pas seulement les relations familiales et amicales, mais aussi une conception particulière de la ville comme milieu de vie. Une certaine structure urbanistique, l'organisation de l'espace et la manière de le vivre seraient aussi à l'origine de ce désir de rentrer en Europe.

Flavia, sur la trentaine elle aussi, n'apprécie pas Montréal en raison de son climat puisqu'il y fait un froid « bestial » auquel elle ne peut se résigner. De plus, le Canada est, selon elle, un pays anonyme (ni les États-Unis ni l'Europe), doté d'une nature immense mais stérile sur le plan culturel et artistique. Elle raconte : « Montréal mi era stata presentata come una città dalle mille possibilità artistiche e culturali. Ancora adesso aspetto di capire dove siano tutte queste possibilità artistiche e culturali[1068] ». Bien qu'elle soit très reconnaissante envers cette ville et son université qui l'ont accueillie et valorisée, dans sa vie privée elle ne s'est pas encore réalisée. Elle se sent aussi « déchirée » que le vicomte de la célèbre trilogie « Nos ancêtres » d'Italo Calvino auquel elle se compare allusivement :

> Forse perché vivo questa condizione, una sorta di cavaliere dimezzato a livello matrimoniale, cioè qui ho il mio lavoro, in Italia ho i miei veri affetti, le mie vere amicizie, le persone con cui mi piace confrontarmi, sono a metà e sto cercando di risolvere questa condizione dimezzata in qualche modo, per questo faccio queste terapie, meditazione, sto cercando di capire come si può ricongiungere, allineare una individualità in qualche modo *déchirée,* strappata[1069].

Flavia se perçoit comme étant « de passage » à Montréal. Elle espère déménager tôt ou tard en Europe, si possible dans une région francophone. Cette femme finira par réaliser son rêve car en mai, trois mois

[1066] Mariposa8 : « Je sens tout le poids [de ce choix] », *Ibid.* (00:38:52.0).
[1067] Mariposa8 : « des lieux de rencontre comme à Pérouse la place et les escaliers, où on pouvait tout simplement aller pour retrouver les amis avec lesquels s'entretenir, sans devoir se donner rendez-vous, prendre l'agenda, se rencontrer au restaurant ou si nécessaire dans des lieux fermés, cela me manque », *Ibid*.
[1068] Flavia15 : « On m'avait présenté Montréal comme une ville remplie de mille opportunités artistiques et culturelles. Encore maintenant, j'attends de comprendre où sont toutes ces possibilités artistiques et culturelles ! », 20.02.2016 (p. 4).
[1069] Flavia15 : « Peut-être parce que je vis cette condition, une sorte de chevalier tranché en deux au niveau matrimonial, à savoir qu'ici j'ai mon travail, en Italie sont mes véritables liens d'affection, mes vrais amis, les personnes avec qui j'aime discuter, je suis divisée à moitié et je suis en train d'essayer de résoudre cette condition tranchée de quelque façon, pour cela je fais des thérapies, de la méditation, je suis en train de chercher à comprendre comment on peut rassembler, réaligner une individualité déchirée. », *Ibid.* (01:13:09.5).

seulement après notre entrevue, elle part pour Marseille. Le 26 novembre de la même année, lorsque je lui envoie la transcription de son entretien, elle me répond :

> Carissima,
> sono partita da Montréal a maggio e dopo l'estate non sono più rientrata perché ho vinto una borsa di un anno in una residenza per ricercatori a Marsiglia. Ho chiesto un anno di congedo alla mia università e rientrerò a Montréal ad agosto 2017, ma per ora mi godo il soggiorno marsigliese, il sole, il mare, le bellezze e le bontà della Francia che preferisco decisamente a quelle canadesi!![1070]

Flavia est décédée en février 2020. Le monde de l'ethnomusique se souvient de cette femme extraordinaire, intelligente, passionnée, déterminée. Moi-même, je ne peux pas oublier cet agréable après-midi lors de notre première rencontre et entrevue.

Je conclus cette section par deux histoires qui, pour des raisons différentes, se distinguent de toutes les autres. Il s'agit des projets de Viva et de Lella, âgées respectivement de 44 ans et de 50 ans. J'ai interviewé Viva deux fois à distance d'un an et demi, avant et après son accouchement et, comme j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner[1071], son attitude envers le Québec autant que ses projets d'avenir se sont révélés profondément différents. Au mois de décembre 2015, alors enceinte de Maia, Viva me disait :

> Alors, actuellement, je me projette ici pendant un moment. Avant d'être enceinte, peut-être, je me projetais beaucoup plus prête à faire un autre saut, j'en ai déjà fait un dans ma vie en venant ici […] et je pensais davantage à un autre pays européen, mais maintenant, ma condition personnelle fait en sorte que je trouve que c'est, pendant quelques années, ici ma place et puis après on verra, mais je ne me projette pas dans le besoin de retourner en Italie, ni dans l'assurance réconfortante de rester ici à tout jamais […]. Je me vois ici pendant quelques années, disons que d'ici à ce que Virgule [Maia] ira à l'école, il y a encore sept ans de temps[1072].

Lorsque j'ai revu cette femme en mai 2017, Maia était née et avait fêté son premier anniversaire. Les plans de Viva avaient radicalement changé puisque l'exigence de partir, de déménager, avait pris le dessus :

> Una volta che Maia è venuta al mondo ovviamente, no non ovviamente, scopro di ritrovarmi, non tanto con un mal di *pays*, perché Italia non Italia diventa quasi secondario, però con il dubbio enorme se la cultura locale, sostanzialmente nord americana e in più anche parecchio provinciale di Montreal e del Québec, sia il luogo dove far crescere Maia e non invece l'Europa dei sogni […]. In questo momento credo di ritrovarmi nella condizione abbastanza corrente delle persone che dicono « ah, sì, sto qua, però appena posso me ne vado », questo è il pensiero attuale[1073].

[1070] Flavia Gervasi : « Très chère, je suis partie de Montréal en mai et après l'été je ne suis plus retournée parce que j'ai reçu une bourse d'un an dans une résidence pour chercheurs à Marseille. J'ai demandé un an de congé à mon université et je retournerai à Montréal en août 2017, mais pour le moment, je profite du séjour marseillais, du soleil, de la mer, de la beauté et de la bonté de la France que je préfère à celles canadiennes », courriel du 26 novembre 2016 [dixit].

[1071] Voir chapitre 5, section 5.1.2.

[1072] Viva5, première session 22.12.2015 (1:44:03.5).

[1073] Viva5 : « Une fois que Maia est venue au monde bien entendu, non pas bien entendu, je découvre de me retrouver, non pas avec le mal du pays, parce que Italie non Italie cela devient même secondaire, mais avec un doute énorme quant à savoir si la culture locale, en substance nord-américaine et de plus très provinciale comme celle de Montréal et du Québec, est le lieu où faire grandir Maia et non pas, plutôt, l'Europe telle qu'on l'imagine […]. En ce moment je pense me retrouver dans la situation assez fréquente des gens qui disent : "ah, oui, je reste ici, mais dès que je peux je m'en vais", c'est comme cela que je pense en ce moment. », deuxième session 31.05.2017 (00:06:49.0) [dixit].

Enfin, de toutes mes interviewées, Lella est la seule à s'exprimer sans tergiverser, en affirmant même de manière catégorique son désir et sa détermination de rentrer en Italie. Nulle condition de nature économique, nulle compensation d'aucune sorte, ne constitue la condition requise par cette femme pour motiver ou modifier sa décision. Ce qui compte pour elle, c'est l'opportunité de rendre à son pays d'origine ce que ce dernier lui a donné en mettant à sa disposition les compétences et les expériences accumulées tout au long de son parcours intellectuel, professionnel et migratoire. En Italie, elle pourrait diriger un centre de recherche ou un département de psychiatrie, ou encore jouer un rôle politique dans la société. Elle affirme :

> Adesso mi trovo in questa parabola ascendente […] in cui ho ricevuto e fatto talmente tanto che mi sto chiedendo se potessi fare qualcosa di bello anche in Italia, questo c'è, questo interrogativo molto forte, anzi c'è sempre stato forse, ma adesso sì, passato il capo dei cinquanta. […] Il rapporto con il paese c'è uno psicanalista che diceva : « beh, il rapporto con la madre » e allora c'è […] questo, sì questo rapporto di ri… di ridare, ridare, un po'[1074].

Elle conclut son témoignage par cette belle image suggestive de l'Italie :

> [L'Italia] è una matrigna madre […]. Sono partita con tutta questa rabbia, poi è stata trasformata in un processo di crescita creativo, con tutti gli ostacoli, le sofferenze che le ho detto, però c'è questa trasformazione d'immagine dell'Italia, e poi a un certo punto uno passa questo periodo dell'adolescenza, arriva all'età più matura, per cui non c'è più l'interesse di crescere come persona perché questa parabola diciamo è stata fatta, c'è più quest'apertura al mondo[1075].

[1074] Lella27 : « Maintenant je me retrouve dans cette phase ascendante […] où j'ai reçu et fait tellement de choses que je suis en train de me demander si je peux faire quelque chose de beau, même en Italie, parce qu'il y a cette interrogation très forte, qui peut-être a toujours été là, mais maintenant que j'ai dépassé le cap de la cinquantaine […]. Il y a un psychanalyste qui disait de la relation avec le pays d'origine que c'était comme la relation avec la mère, et alors il y a […] cette idée de redonner, de redonner un peu. », 28.04.2016 (0:28:15.7).

[1075] Lella27 : « [L'Italie] est une marâtre […]. Je suis partie avec toute cette rage, puis celle-ci s'est transformée en un processus de croissance créatrice, avec toutes les barrières, les souffrances que je vous ai racontées, mais il y a cette transformation de l'image de l'Italie, et puis à un certain moment cette période de l'adolescence finit et arrive l'âge mûr, par conséquent il n'y a plus cet intérêt de grandir comme personne parce que cela a été fait, il y a plutôt cette ouverture au monde. », *Ibid.*

CONCLUSION GÉNÉRALE OU DE LA DIVERSITÉ

Une des premières questions que cette recherche visait à développer était de savoir si et de quelle façon l'histoire migratoire des 32 Italiennes récemment arrivées à Montréal correspondait à l'ensemble des mouvements migratoires contemporains italiens. En effet, bien que ces femmes représentent un groupe témoin plus qu'un échantillon statistique, leur profil ressemble à celui d'une proportion assez significative des Italien.ne.s qui ont quitté l'Italie au cours de la période examinée[1076]. En général il s'agit d'une migration sélective et privilégiée. D'ailleurs le choix d'examiner les histoires publiques et privées de femmes ayant toutes comme préalable principal une formation universitaire a déterminé de manière presque inéluctable la typologie de la migration que j'allais étudier. La période choisie, de 1990 à 2016, a joué dans le même sens, compte tenu du fait que le facteur économique n'était pas aussi déterminant durant les années quatre-vingt-dix qu'il ne le devient au fur et à mesure qu'on entre dans les années 2000 et, plus précisément, après la crise financière de 2008, lorsque les départs d'Italie augmentent considérablement[1077]. De toute façon, comme le relève la littérature scientifique, les raisons d'émigrer sont, de nos jours, bien plus complexes que par le passé et, souvent, il est presque impossible de distinguer le besoin matériel du désir d'expérimenter de nouvelles opportunités existentielles[1078].

En ce qui concerne le profil socio-économique et culturel de mon groupe témoin et de son degré de représentativité, la plupart de femmes qui le composent sont originaires du nord, en particulier, du nord-ouest, et du centre de la péninsule italienne[1079], et ont des origines urbaines et bourgeoises. Leur scolarité s'est presque entièrement faite dans leur pays natal, au moins jusqu'au baccalauréat, mais le

---

[1076] Cristiano Caltabiano (2005) p. 15-37 ; Maddalena Tirabassi et Alvise dal Pra' (2014), p. 3-28 ; Paola Corti, « La nuova mobilità degli italiani e le migrazioni internazionali », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli (2011), p. 120-134 ; Rapport 2019 de l'Association pour le développement de l'industrie du Sud, « Svimez: la nuova migrazione riguarda molti laureati, e più in generale giovani con elevati livelli di istruzione », migrantesonline.it; Delfina, Licata*, Italiani nel mondo 2019,* Fondazione migrantes 2019, etc.

[1077] Les enquêtes les plus récentes montrent que, depuis les années 2000, plus précisément après la crise financière de 2008, le facteur économique est désormais aussi déterminant et il mérite d'être pris en considération pour mieux comprendre dans leur ensemble les dynamiques de cette mobilité contemporaine : Paola Corti et Matteo Sanfilippo (2009), p. XXXIII, XL ; Paola Corti (2011), p. 124-127 ; Maddalena Tirabassi et Alvise dal Pra' (2014), p. 3-28. Toutefois, la période que j'ai examinée semble encore peu touchée par ce phénomène.

[1078] *Ibid.*, p. 21.

[1079] Cette donnée semble bien correspondre aux résultats de l'enquête menée par Maddalena Tirabassi et Alvise dal Pra' de 2012 à 2013 sur un échantillon de 1500 Italiens émigrés dans les années 2000 et aux données de l'AIRE de la même époque. Toutefois, selon la même institution (AIRE), les cinq premières régions italiennes d'où étaient originaires les Italien.ne.s établi.e.s au Canada en 2008 étaient toutes situées dans le sud du pays : Alessandro Nicosia et Lorenzo Prencipe, « Italiani all'estero per paesi di insediamento »*,* dans *Museo nazionale emigrazione italiana*, Rome, Gangemi, 2009, p. 88. Est-ce que cinq années auraient été suffisantes pour modifier radicalement ce portrait des nouveaux migrants italiens ? La contradiction entre ces données est un indicateur très clair de la difficulté de quantifier le phénomène migratoire actuel.

perfectionnement de leur parcours d'étude et intellectuel (doctorat et post-doctorat) a été complété dans le réseau académique international, en Europe ou en Amérique du Nord, y compris à Montréal. Les échanges Erasmus, qui ont souvent marqué leurs études, ont représenté pour ces femmes une occasion spéciale de poursuivre leur chemin professionnel et personnel à l'étranger, parfois dans le lieu même où elles ont effectué leur échange (Montréal), parfois vers des destinations plus lointaines avant de s'établir dans la métropole québécoise. La presque totalité des plus jeunes des interviewées sont des doctorantes inscrites dans une des universités montréalaises où la majorité des femmes les plus âgées occupent des postes de chargées de cours, de professeures ou de directrices de département. Celles qui ne sont pas impliquées dans le milieu universitaire sont des traductrices agrégées, des professionnelles, des artistes et, en général, leur profession correspond à leurs compétences et projets. Toutefois, certaines, en particulier les femmes qui ont suivi leur conjoint dans son parcours migratoire, se sont, faute de pouvoir exercer leur profession initiale, lancées dans une nouvelle carrière.

Les départs de ces Italiennes de leur pays d'origine ont été déterminés par un ensemble de raisons qui touchent la sphère publique autant que la sphère privée puisque les facteurs individuels sont toujours mêlés aux choix professionnels et de scolarité. Pendant les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, la plupart de ces femmes sont parties d'Italie pour y revenir dès qu'elles avaient réalisé leur projet de perfectionner leurs études. En revanche, les jeunes femmes qui ont quitté durant la décennie suivante reconnaissent de manière assez lucide qu'il s'agit d'un voyage sans retour. Le manque de programmes d'études doctorales ou de masters spécialisés, les coupures budgétaires, l'inaccessibilité à la carrière universitaire en raison du népotisme qui règle souvent le recrutement du corps enseignant en Italie, la montée du chômage et la fermeture culturelle et sociale constituent les raisons principales qui ont encouragé ces femmes à quitter leur pays natal. Cependant, la perte d'un proche, une séparation sentimentale, la fascination de l'inconnu ou un nouvel amour, ont contribué à déterminer ces départs au moins autant que les projets d'étude et de travail.

C'est à un jeune âge que mes interviewées sont parties et ont choisi, à un certain moment de leur parcours ou comme première destination, la ville de Montréal. L'accès à de nouvelles opportunités d'étude et de travail cohérentes avec leurs compétences, une meilleure qualité de vie et, plus généralement, un climat d'ouverture et de tolérance envers la diversité sont les raisons le plus souvent évoquées ayant déterminé le choix de la métropole québécoise comme lieu pour vivre, étudier et travailler. De manière générale, toutes les vicissitudes rapportées évoquent les efforts que mes interviewées ont déployés depuis leur installation à Montréal afin de bien s'y insérer. Rechercher un appartement, remplir les mille formalités administratives demandées pour immigrer, créer, à partir de

rien, un réseau de connaissances et d'amis, s'adapter à une façon différente d'étudier et de travailler sont les principaux défis auxquels ces femmes ont été confrontées, toujours dans une langue différente de leur langue maternelle. Toutefois, après six mois, un an tout au plus, la majorité d'entre elles se considère assez bien intégrées dans la société d'accueil.

Les entrevues ont clairement révélé une autre caractéristique qui marque l'expérience migratoire de mes interviewées pour lesquelles le parcours d'étude et professionnel est le fil rouge qui les a conduites et guidées tout au long de leur vie, dans un rapport presque constant de réciprocité avec leurs choix privés et publics. L'évaluation de la société d'accueil, le contact avec les instances féministes, la façon de gérer le pouvoir, les projets futurs autant que les stratégies et dynamiques de couple sont, de manière plus ou moins directe et plus ou moins nuancée, conditionnés par leur statut d'étudiantes, de professionnelles, d'intellectuelles ou de professeures universitaires. Pendant leurs entretiens, par exemple, afin d'interpréter certains aspects de la société québécoise, ces femmes font appel à leur formation et à leurs outils professionnels. C'est aussi leur domaine d'étude qui suscite parfois, du moins sur le plan théorique, le sentiment d'appartenance au féminisme des interviewées plus jeunes, étrangères à ce mouvement en raison de leur âge. Leur rôle professionnel, à côté d'autres variables, les a aussi invitées à réfléchir et à élaborer une manière proprement féminine d'exercer le pouvoir ou un moyen de contourner les stéréotypes normalement attribués aux hommes. Dans la sphère privée, la profession a demandé parfois des sacrifices énormes, comme la renonciation de partager sa vie avec un.e conjoint.e, le report de la maternité à la fin des études (avec le risque de ne jamais pouvoir concevoir un enfant) ou le désistement tout court, et de manière radicale, vis-à-vis de la maternité. Les études, la recherche, la carrière sont aussi, pour la plupart de mes interviewées, au cœur de leurs plans, de leurs rêves et de leurs désirs pour le futur et, en général, représentent l'axe central de leur vie, une sorte de dénominateur commun qui rassemble tous les âges et toutes les histoires. Les itinéraires complexes, les vicissitudes imprévues, déterminées souvent par des rencontres fortuites, professionnelles autant que sentimentales, sur le marché de l'emploi universitaire et dans les réseaux d'études, sont les dernières caractéristiques de cette migration récente au féminin.

Une autre question qui imprégnait profondément ma problématique était celle du rôle de l'appartenance de genre dans le parcours migratoire de mes interviewées, si et de quelle manière cette migration féminine se distinguait de l'expérience vécue, dans les mêmes conditions, par les hommes. Faute de pouvoir interviewer un groupe témoin masculin ayant les mêmes caractéristiques que celui de mes interviewées, je peux tout de même déceler, dans mon recueil de témoignages, certains aspects qui démontreraient le fait que cette migration révèle des traits différents lorsque ses protagonistes sont des

femmes. De manière générale, les mesures sociales adoptées par le Québec amènent mes interviewées à se sentir protégées par la société d'adoption qui serait plus ouverte, égalitaire, respectueuse de leurs droits et qui faciliterait la conciliation des obligations familiales et celles de la carrière, tandis que persisterait, dans leur pays natal, une mentalité machiste. En Italie, par exemple, le choix de partir n'a pas toujours été accompagné par l'enthousiasme et la bienveillance des parents. La résistance des pères face au projet de leurs filles d'étudier, de travailler, de vivre ailleurs que dans leur ville natale et le rôle d'assistance que ces femmes continuent à jouer en s'occupant de la famille restée au pays d'origine sont le témoignage que certains héritages d'une culture patriarcale et conservatrice restent vifs. Toutefois, même au Québec, des limites persisteraient, comme certains stéréotypes liés à la figure féminine et des attitudes sexistes, bien que cachées et maquillées, au sein du monde académique. La moitié de mes interviewées ont immigré seules. Or, ce statut a fait parfois l'objet de préjugés dans la société de départ comme dans le pays d'arrivée. Le stéréotype selon lequel une femme dans la trentaine devrait être mariée et déjà mère a accompagné ces femmes d'Italie jusqu'au Québec, même dans le milieu universitaire et malgré leurs titres, leurs compétences et la profession qu'elles exercent.

La culpabilité envers les parents restés en Italie caractériserait, elle aussi, cette migration au féminin. La plupart de mes interviewées ont été confrontées à ce sentiment au moment du départ du pays natal autant que durant leur vie hors d'Italie. Cependant, cette culpabilité s'atténue au fil du temps grâce au fait que, en tant que migrantes et grâce à la technologie, elles ont appris l'art d'être présentes malgré leur absence et qu'elles ont vécu ce « deuil » en lui trouvant une raison d'être, comme par exemple la conscience d'avoir fait un choix qui a permis de réaliser des attentes subjectives, de rendre les proches fiers d'elles et, en même temps, d'apporter une contribution intellectuelle à la société d'accueil (encore une fois, la profession y joue un rôle fondamental). Au-delà des préjugés, du sexisme ou du machisme, le fait d'être une femme peut aussi engendrer toute une série de difficultés qui concernent souvent les normes, parfois non codifiées mais bien enracinées dans le tissu social, qui règlent le milieu professionnel. Dans le monde académique, par exemple, le traitement de ces Italiennes a été souvent pénalisé par leur statut de femmes et de migrantes au début de leur carrière : des tâches supplémentaires, un rythme de travail pénible, l'inégalité salariale et, par la suite, le retard (par rapport à leurs collègues hommes) à gravir les échelons et à atteindre le sommet de la carrière – le plafond de verre – sont parmi les iniquités que mes interviewées ont vécues dans le milieu professionnel.

En migration, la sphère privée, la conjugalité par exemple, comme la maternité, sont aussi touchées par l'inégalité des sexes. C'est un fait partagé que le rôle de la femme n'a pas beaucoup évolué dans la société contemporaine, celle de départ comme celle d'arrivée, et que la culture et les mentalités restent

souvent attachées aux modèles traditionnels. Un peu moins de deux tiers de mes interviewées sont en couple alors que les autres vivent seules. La majorité des femmes du premier groupe sont mariées et la plupart de celles-ci ont deux enfants. Parmi ces dernières, trois sont mères monoparentales en ce sens où, quelques mois ou quelques années après la naissance de leur enfant, leur relation conjugale a pris fin. À ce moment-là, le défi a été encore plus difficile à relever puisqu'elles n'avaient à Montréal aucun parent sur qui s'appuyer en cas de besoin, leur famille d'origine demeurant en Italie. Dans d'autres cas, le conjoint est absent pour des raisons professionnelles (conférences, colloques hors du Québec, etc.) ou, plus simplement, parce qu'il est occupé à bien s'insérer dans son nouveau milieu du travail. Il revient alors à ces femmes de faire face aux problèmes logistiques que pose la migration, plus particulièrement, dans sa phase initiale : chercher un appartement, le meubler, explorer le quartier pour trouver une garderie ou une école, y inscrire les enfants, trouver un médecin, un pédiatre, etc. Ces tâches ont demandé des efforts souvent considérables de la part de mes interviewées et elles ont dû parfois remettre à plus tard leur quête d'un travail, voire faire le grand écart pour concilier leurs obligations professionnelles et familiales. Enfin, ces femmes ont en commun la tristesse d'être conscientes, plus que ne le sont leurs compagnons selon elles, du fait que l'Eldorado, ce pays parfait, idéal, utopique à chercher hors du pays natal, n'existe pas. En somme, il semble que la reconfiguration des rapports de genre et de la traditionnelle division *genrée* des rôles ne se soit pas avérée[1080] ni, à quelques exceptions près, au sein de la famille où les privilèges de l'homme sont difficilement remis en question, ni dans le milieu professionnel où les hiérarchies liées à l'appartenance de genre restent bien ancrées, et ce, même dans le contexte d'une migration d'élite.

La troisième question sur laquelle porte mon travail consistait à comprendre les effets de la migration sur les vies personnelles et professionnelles de mes interviewées. Bien que l'expérience migratoire ait été pour elles plus compliquée et difficile en raison des préjugés, de la mentalité machiste persistante et d'une condition de la femme encore inique, en Amérique du Nord comme sur le continent européen, elle peut aussi revêtir des aspects positifs. Par exemple, le dépaysement engendré par la migration a pu générer l'innovation et la découverte en exposant ces femmes au changement, en les encourageant à adopter des attitudes nouvelles et en sollicitant leur créativité[1081]. Certes, pour profiter de ces bienfaits, il faut prendre soin d'éviter la fermeture et le besoin de se protéger propres à ceux qui

[1080] Mirjana Morokvasic, « Donne, migrazioni, empowerment », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli (2011), p. 197-215.
[1081] Julia Kristeva, *Je me voyage. Mémoires,* Paris, Fayard, 2016, p. 180.

quittent le connu pour l'inconnu. Apprendre à faire la différence serait alors fondamental. Dans mon groupe témoin, deux tiers des partenaires de mes interviewées sont italiens ou italo-québécois, tandis qu'un tiers d'entre eux sont originaires d'un pays autre que l'Italie. Souvent elles ont rencontré cette personne dans leur parcours migratoire et, plus particulièrement, durant leurs études. Dans ces couples, la différence d'origine peut être source d'obstacles autant que de bénéfices, comme il arrive chaque fois que la différence entre en jeu. La question linguistique est souvent mentionnée en tant que difficulté à surmonter qui demande le recours à différentes stratégies. Parfois, c'est l'acceptation résignée qu'une part de son intimité et de son expérience passée restera inconnue de son partenaire parce qu'il est impossible de la transmettre, du moins avec la même intensité et les mêmes émotions. D'autres fois, c'est l'apprentissage de la langue du partenaire ou le passage d'une langue à l'autre selon les situations ou encore l'invention d'un langage métissé qui caractérisent la communication au sein de ces familles mixtes. Cette modalité devient ainsi une stratégie adoptée durant la migration et dans les différents pans de la vie, en inventant des habitudes et des cérémonies inédites, des dynamiques matrimoniales nouvelles et des systèmes éducatifs pour les enfants tout à fait originaux. Le « métissage sentimental », par exemple, apporterait l'ouverture à un horizon complètement différent, du point de vue géographique, social et culturel, et à une dimension internationale qui produit un changement radical dans la vie de ces femmes. Certaines manifestations de la culture anglo-saxonne canadienne, comme le manque de romantisme et de gestes galants (avoué par quelques interviewées), au lieu de créer une distance, inviteraient, à titre de compensation, à une division plus équilibrée des tâches domestiques ou à un renversement des paramètres culturels, cognitifs et sentimentaux. L'adoption d'une manière inédite de construire une relation sentimentale sans les périlleux jeux de pouvoir typiques des mariages italiens, ou l'élaboration de nouvelles règles permettant aux deux conjoints le droit de choisir quoi faire et où aller de façon égalitaire, font partie des exceptions que je viens de citer.

Enfin, lorsque ces femmes ont un conjoint d'origine différente, qu'il soit Québécois, Européen (né hors de l'Italie) ou Nord-Américain, la question de la diversité se pose aussi en matière de maternité. C'est avec les paramètres et les valeurs de systèmes éducatifs différents que mes interviewées italiennes doivent composer en tentant de trouver le meilleur modèle pour elles, leurs enfants et leur partenaire. Peu importe la méfiance que les familles d'origine et les amis restés en Italie peuvent manifester face à des méthodes éducatives étrangères, différentes, voire inconcevables. En général, il semble que ce métissage « éducatif » porte de bons fruits et que les enfants profitent positivement de ce mixage. Il faut aussi préciser que la maternité constitue, normalement, une expérience épineuse lorsqu'elle est vécue dans un contexte culturel différent du pays d'origine. Toutefois, c'est bien la société d'adoption qui a encouragé

à l'occasion mes interviewées à se marier et à mettre au monde des enfants. Leurs témoignages sont généralement enthousiastes quant à cette expérience vécue à l'étranger, qu'il s'agisse de l'Allemagne, de la France ou du Québec, où, pendant la grossesse, l'accouchement et les mois suivants, la femme et son bébé sont assistés, protégés, soignés, jamais abandonnés et toujours soutenus financièrement par l'État.

Un autre bénéfice apporté par la migration est la richesse des études et de la profession choisie dans les deux pays, de départ et d'arrivée, puisque son influence positive jouerait dans les deux sens. Les témoignages de mes interviewées attestent cette réciprocité : l'apport culturel et méthodologique de ces femmes qui ont complété leur cycle d'étude en Italie, au moins jusqu'au baccalauréat ou à la maîtrise, et la contribution à différents niveaux de l'expérience professionnelle vécue au Québec, que ce soit dans une université ou dans un bureau d'architecture, les ont enrichies tout en enrichissant la société d'accueil. Mes interviewées ont peaufiné leur formation italienne initiale en adoptant certaines attitudes typiques du système nord-américain tandis que la société québécoise a assimilé des modes de faire et de penser originaux, par exemple sur le plan de la didactique au sein de l'enseignement, académique ou scolaire. En Italie, selon ces femmes, la formation intellectuelle serait vaste et variée, la méthode d'étude flexible et adaptable à différentes disciplines ; la contextualisation et la dimension historique ne manqueraient jamais dans la didactique. Par contre, la méritocratie, les perspectives professionnelles, l'ouverture à la diversité, la capacité de penser rapidement et d'organiser rationnellement les cours seraient les atouts d'une façon typiquement nord-américaine d'étudier et d'enseigner. Italie et Québec se sont rencontrés, se sont croisés et ont échangé leur richesse culturelle en générant nouveauté et valeur. Le contact avec la société d'adoption ou, plus généralement, avec la diversité représentée par le Québec, les États-Unis, voire un pays européen – que ce soit l'époux des prairies albertaines, l'université montréalaise ou l'assistance maternelle allemande – impose la comparaison, la réflexion, le questionnement et sollicite des choix qui donnent lieu parfois à des transformations[1082].

Le changement marque aussi le sentiment religieux. Certaines entrevues et quelques articles de la littérature scientifique sur ce sujet[1083] m'encouragent à soutenir la thèse selon laquelle la migration, en tant qu'expérience dépaysante et inspirant le changement, peut d'une certaine manière amener les gens à se rapprocher de la dimension spirituelle dans le pays d'accueil, en syntonie ou en opposition avec ce dernier. Les communautés religieuses peuvent représenter un refuge et des espaces sociaux qui facilitent

[1082] Carla Pasquinelli, « Da immigrate a migranti: il caso dell'infibulazione », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli (2011), p. 216-230.
[1083] Sur les effets de la migration dans le domaine religieux, voir Enzo Pace, « Le religioni in movimento : diversità, conflitto, integrazione », dans XXIX Rapporto immigrazione 2020, Caritas e migrantes, p. 188-192 et Maurizio Ambrosini *et al,* (dir.), *Il Dio dei migranti. Pluralismo, conflitto, integrazione,* Bologne, Il Mulino, 2019.

le processus d'intégration des migrants qui, surtout au début de leur parcours migratoire, se sentent et sont perçus comme étrangers voire étranges. Pour leur part, les religions se répandent dans le monde par le biais de la migration et, à leur tour, changent en s'adaptant au nouveau milieu de vie. De même, les religions des sociétés d'accueil ont tendance à se modifier, par exemple, en adoucissant leur rigidité et en s'ouvrant à la diversité. C'est au Québec que certaines de mes interviewées se sont réconciliées avec la foi chrétienne ou ont adhéré à des philosophies qu'elles avaient auparavant rejetées.

Le parcours de migration peut aussi stimuler la mémoire, les souvenirs, la conscience même. La moitié de mes interviewées ont, parmi les membres de leur famille, au moins une personne établie hors de l'Italie. Par conséquent, si les déplacements de ces femmes peuvent difficilement être réduits à un seul et même point de départ géographique (ville, village, région), ils sont manifestement influencés par les liens familiaux. Il semble que ces femmes aient eu conscience de cet héritage, surtout à partir de leur expérience migratoire personnelle. En d'autres termes, il existerait une sorte de « chaîne mémorielle » qui leur aurait permis d'effectuer un trajet de remémoration, en inscrivant leur propre parcours migratoire dans une histoire familiale, collective, voire nationale de migration.

L'expérience migratoire a amené ces femmes à découvrir en elles-mêmes un esprit d'initiative insoupçonné, à faire confiance à leurs propres capacités, à démanteler barrières et préjugés. Leur vie de migrantes a modifié la perception qu'elles avaient de leur identité. Une partie d'entre elles, plus précisément les interviewées plus âgées, partagent un fort sentiment d'appartenance à l'Italie. Cependant, le dépaysement vécu de leur pays natal à leur terre d'adoption les atteint malgré tout et leurs aveux catégoriques d'appartenir à une identité ethnique et collective italienne cachent, en réalité, une attitude beaucoup plus complexe. En effet, il arrive que la question identitaire revienne à plusieurs reprises durant leurs témoignages et que la personne témoin assume, d'une fois à l'autre, différentes appartenances. Le besoin de relativiser l'identité italienne amène ces femmes à spécifier, corriger ou modifier leur première définition identitaire.

Les femmes les plus jeunes sont beaucoup moins précises dans la délimitation de leur identité, manifestant par les multiples définitions d'elles-mêmes (nomades, cosmopolites, expatriées, etc.) toute l'incertitude que cette question pose de nos jours. L'éloignement de l'Italie les a invitées, d'une part, à estimer leur pays natal à sa juste valeur, à redécouvrir l'élégance de sa langue, la richesse de sa culture, la beauté de son patrimoine artistique, sans perdre pour autant le regard critique et la perception des limites et des contradictions de ce pays. D'autre part, cette expérience a inculqué à ces femmes le sentiment d'être différentes qui les accompagnent chaque fois qu'elles retournent dans la péninsule italienne : les parents et les amis les plus proches ont du mal à les reconnaître en constatant leur

transformation et elles-mêmes sont mal à l'aise dans leur pays natal. C'est probablement, comme l'avoue une femme interviewée, le côté le plus triste de la migration qui, d'une part, ouvre les horizons mais de l'autre exclut et crée une distance, là où il y avait jadis une proximité. Une conscience nouvelle émerge parfois : l'identification à l'Europe aussi bien que le sentiment d'une double appartenance, à l'Italie autant qu'au Canada. Parfois, c'est la perception de la précarité qui prend le dessus, surtout parmi les jeunes femmes soumises à l'instabilité des emplois disponibles. Pour d'autres, ce sont les multiples appartenances qui, en fin de compte, annulent toute forme d'appartenance. Ces différentes manifestations identitaires représentent les multiples visages d'un transnationalisme kaléidoscopique qui affecte la vie de mes interviewées, du fait qu'elles sont ici et ailleurs. Or, dans cet ailleurs, cohabitent l'Italie, les autres pays où ces femmes ont précédemment vécu et le Canada, lieu de vie actuel, lui aussi probablement destiné à changer un jour ou l'autre. Comme l'affirme Sebastiano Ceschi,

> Impegnati in un continuo lavoro di traduzione/trasferimento di linguaggi, culture, norme, legami sociali e simbolici, i migranti transnazionali producono identità e relazioni comunitarie non più a partire da una perdita o da una replica del passato, ma operando un bricolage tra ciò che è nuovo e ciò che è famigliare attraverso un meccanismo di appropriazione selettiva[1084].

Âge, période de migration et mémoire sont les autres questions qui ont marqué mon travail. Les deux premières ont constitué les variables fondamentales qui ont mis l'accent sur la divergence plutôt que la convergence des expériences, comme je l'avais avancé en spécifiant mon approche méthodologique dans le deuxième chapitre. L'âge influence, cela va sans dire, les projets futurs, l'attitude envers la famille restée en Italie et, de manière générale, le sentiment d'appartenance au pays natal et le discours identitaire. L'avenir est un voyage sans retour pour les plus jeunes tandis que les femmes plus âgées ne désespèrent pas de pouvoir retourner dans leur ville natale pour la retraite, par exemple, ou en partageant leur temps entre les deux pays, d'origine et d'accueil : six mois en Italie, l'hiver, et six mois au Canada, l'été. Le retour en Europe est un désir exprimé assez souvent par les femmes de moins de 35 ans, mais, en fin de compte, elles sont disposées à aller n'importe où, à la condition que le poste offert corresponde à leurs compétences et soit suffisamment rémunéré. La période de la migration a influencé également les résultats de ma recherche en distinguant les femmes qui sont parties d'Italie dans les années 1990 et celles qui ont quitté le pays au cours de la décennie suivante. Les raisons du départ sont

[1084] « Engagés dans un travail continu de traduction/transfert de langages, cultures, normes, liens sociaux et symboliques, les migrants transnationaux produisent des identités et des relations communautaires non plus à partir d'une perte ou d'une réplique du passé, mais en opérant un bricolage entre ce qui est nouveau et ce qui est familier par le biais d'un mécanisme d'appropriation sélective. » Sebastiano Ceschi, « Guardare i soggetti, dislocare gli sguardi. I processi migratori contemporanei e la lente della transnazionalità », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli (2011), p. 135-153.

différentes, mais le facteur économique est de plus en plus déterminant depuis les années 2000. L'attitude envers la société d'adoption change également puisque les femmes arrivées depuis longtemps sont bien plus critiques envers le Québec, ses enjeux politiques, ses referendums, ses normes linguistiques et ses lois. La conscience du caractère définitif de leur départ est également différente selon leur âge : les femmes parties à une époque plus récente perçoivent plus facilement leur voyage comme étant définitif. Au début de mon travail, je m'étais posé la question de savoir si les plus jeunes de mes interviewées appartiennent à la catégorie de la nouvelle génération des migrants identifié en 2005 par le sociologue italien Cristiano Caltabiano. Celle-ci se distinguerait des mouvements migratoires des XIX^{e} et XX^{e} siècles en raison, principalement, de trois facteurs : la disponibilité pérenne de partir, la double présence dans le pays natal ainsi que dans la société d'adoption, et la réinvention de l'italianité[1085]. Les femmes les plus âgées de mon groupe témoin représenteraient, au contraire, une sorte de culture de transition, dans laquelle se ressentent encore les incertitudes et les tourments de la migration. Les entrevues que j'ai réalisées m'amène à exclure cette césure nette et à nuancer cette analyse. Bien que certaines caractéristiques de mes interviewées peuvent m'encourager à y adhérer, les femmes les plus jeunes, comme les plus âgées, se ressemblent et se rapprochent souvent en partageant, par exemple, la même difficulté définitoire, une même nostalgie de l'Italie, des amis et de la famille, la culpabilité envers cette dernière, le sentiment de dépaysement lors du retour au pays natal, la répulsion envers le monde politique italien, l'appréciation de la société multiculturelle montréalaise, la complexité du parcours bureaucratique, etc. C'est seulement par le croisement de ces deux variables, l'âge et la période de la migration (la décennie 1990 ou les années 2000), que les différences ressortent clairement. Un exemple, parmi d'autres, est le fait que si toutes mes interviewées quittent l'Italie à un jeune âge, leur jeunesse ne se situe toutefois pas dans un lieu et un moment neutre, mais au sein de rapports de pouvoir et de genre différents. Celles qui sont parties durant les années 1980 et 1990 ont eu l'occasion de constater la remise en question des mouvements féministes et contestataires des décennies précédentes tandis que les femmes parties plus récemment se sont formées en pleine époque berlusconienne. Les contextes changent autant que les mentalités, sensibilités et consciences.

Enfin, la comparaison entre les migrations des XIX^{e} et XX^{e} siècles et la migration plus récente des femmes est le dernier thème abordé par ma recherche. C'est une question qui peut paraître banale à bien des égards puisque plusieurs facteurs nous invitent à déceler de multiples différences surtout lorsque

[1085] Cristiano Caltabiano, « Introduzione », dans C. Caltabiano et G. Gianturco (dir.), *Giovani oltre confine*, Roma, Carocci 2005, p. 27.

notre enquête concerne un groupe témoin (comme le mien) qui a toutes les caractéristiques d'une migration sélective et privilégiée : l'origine géographique et sociale des personnes concernées, leur degré de scolarisation, leur maîtrise des langues, leurs compétences professionnelles et technologiques. De même, l'évolution des moyens de communication et de transport ainsi que le contexte historique semblent les positionner aux antipodes des migrations précédentes. Cette conviction est intégralement partagée par mes interviewées. Les raisons du départ et le choix de la société d'adoption, la perception du pays natal, l'Italie, accusent à leur tour cette distance apparemment insurmontable entre mes interviewées et les Italiennes de la migration précédente avec lesquelles les premières ne partageraient aucune affinité, tant sur le plan culturel que sur celui de la sensibilité. Seuls, comme l'avouent la majorité de mes témoins, la nostalgie, le dépaysement et la solitude uniraient ces deux univers opposés. Toutefois, la littérature scientifique nous invite à éviter toute approche dichotomique opposant l'immigrée des vagues précédentes, gardienne de la tradition, passive et disposée à l'éthique du sacrifice, à l'immigrée moderne, économiquement active, déterminée et maître d'elle-même[1086]. Cette approche risque d'engendrer généralisations et lieux communs, d'aplatir un phénomène, celui de la migration, qui au passé ainsi qu'au présent serait bien plus nuancé. Les expériences migratoires des XIX^{e} et XX^{e} siècles, par exemple, concernaient aussi des femmes cultivées et qualifiées comme l'attestent quelques travaux récents[1087], et la migration actuelle comprend également des migrants peu scolarisés et sans spécialisations[1088]. Il y aurait, selon moi, un exemple assez significatif de cette proximité dans la diversité : la maladie. Celle-ci atteignait les émigrées italiennes des XIX^{e} et XX^{e} siècles sous différentes formes comme la tuberculose pulmonaire, les infections hépatiques, l'aliénation mentale, les maladies vénériennes[1089]. Ces pathologies n'ont jamais touché les femmes composant mon groupe témoin. Toutefois, certaines d'entre elles ont avoué, au passage, avoir souffert d'anorexie, de boulimie, de dépression, de *burn out* et, en général, presque toutes sont passées par des périodes de désarroi. Le

[1086] Sur le risque d'une approche binaire et dichotomique, voir Adelina Miranda, *Migrare al femminile,* New York, McGraw-Hill*,* 2008, p. 54-57 ; Paola Corti, « La nuova mobilità degli italiani e le migrazioni internazionali », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli (2011), p. 120-134 ; A. Miranda, « Déconstruire les paradigmes migratoires à travers les études sur les émigrations et les immigrations des femmes en Italie », *Revues Européenne des migrations internationales*, vol. 34, n° 1, 2018, p. 173-194.

[1087] Paola Corti (dir.), *Le migrazioni qualificate femminili italiane tra passato e presente,* Studi Emigrazione, LVII, n^{o} 219, juillet-septembre 2010 ; Alessandra Gissi, « Migranti, esilate o rifugiate ? Le italiane nell'intellectual wave (Italia-Stati Uniti, 1938-1943) », dans Stefano Luconi et Mario Varicchio (dir.), *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi,* Centro Altreitalie, 2015, p. 97-113.

[1088] Paola Corti, « La nuova mobilità degli italiani e le migrazioni internazionali », dans Adelina Miranda et Amalia Signorelli (2011), p. 120-134

[1089] Augusta Molinari, « La malattia come violenza di genere nelle migrazioni transoceaniche », *Altreitalie*, Centro Altreitalie, 60, janvier-juin 2020, p. 34-50 ; Maddalena Tirabassi, « La violenza sulle donne nelle migrazioni italiane : where do we go from here ? », dans Maddalena Tirabassi (dir.), *Migrazioni italiane e violenza sulle donne, Altreitalie*, 60, gennaio-giugno 2020, p. 8-32.

sentiment de solitude et d'isolement les a accompagnées pendant des mois, parfois même une année entière. C'est par une sorte de pudeur que certaines ont fait allusion à ces périodes difficiles et obscures de leur expérience migratoire, comme si le malaise psychologique représentait, encore de nos jours, une honte à taire ou sur laquelle il ne faut pas épiloguer. Est-ce que la maladie féminine aurait, aujourd'hui comme hier, un caractère d'invisibilité[1090] ? Les migrantes contemporaines auraient-elles, comme leurs ancêtres, la même difficulté à extérioriser leurs souffrances physiques et mentales ? J'énonce ici l'hypothèse, qui reste à vérifier, selon laquelle certaines maladies psychosomatiques représentent un trait commun au parcours migratoire des femmes migrantes, à différents degrés et en fonction des pathologies, facteur auquel il faudrait recourir pour interpréter leurs souffrances et leurs non-dits.

Un constat similaire concerne les stéréotypes d'hier et d'aujourd'hui. En effet, si les Italiennes migrantes ont été longtemps imaginées comme femmes/mères, méridionales, d'origine paysanne, sans instruction ni qualification, de nos jours leur représentation serait bien différente. Cependant, certains préjugés, clichés et idées reçues qui circulent dans une culture traditionnelle, étroitement liée au pouvoir masculin, accompagnent encore aujourd'hui ces femmes en contexte de migration. Comme l'écrivent Alvise dal Pra' et Maddalena Tirabassi: « I pregiudizi nei confronti delle migranti persistono persino nel presente : un presente, dove pure prevale una qualificazione del lavoro delle donne che sul piano numerico talora supera addirittura quella maschile[1091] ». Poursuivons notre réflexion concernant les femmes, la migration et la maladie. Au début du XX^{e} siècle, en diagnostiquant les épouses italiennes restées à la maison après le départ de leurs maris pour l'Amérique, les médecins expliquaient l'aliénation mentale des premières par l'éloignement des seconds. Augusta Molinari conclut qu'il s'agissait d'une manière d'aborder la maladie en partant de la conviction qu'il y existerait une infériorité de genre, puisqu'une femme sans la présence d'un homme serait incapable de se débrouiller dans la vie publique et privée[1092]. Est-ce que les récits de certaines de mes interviewées sont l'expression de la même opinion lorsque ces femmes racontent leur arrivée dans le monde intellectuel de McGill[1093] ou leur traversée des frontières d'une métropole moderne comme Montréal[1094] ? Ne s'agirait-il pas plutôt de lieux communs, fruits d'une vision patriarcale de la femme qui persiste dans le temps malgré tout ? Si on fait confiance

[1090] Augusta Molinari*, op. cit.,* p. 35, 37.
[1091] « Les préjugés à l'encontre des migrantes persistent même dans le présent : un présent dans lequel la qualification du travail des femmes prévaut, dépassant même parfois celle des hommes. » Alvise dal Pra' et Maddalena Tirabassi, « Le donne qualificate nelle odierne mobilità italiane », dans Paola Corti (dir.), *Le migrazioni qualificate femminili italiane tra passato e presente,* Studi Emigrazione, LVII, n^{o} 219, juillet-septembre 2010, p. 391-416.
[1092] Augusta Molinari, *Op. cit.,* p. 44.
[1093] Témoignage de Lella, chapitre 5, section 5.2.3.
[1094] Témoignage d'Agata, *Ibid.*

au témoignage de la professeure universitaire et écrivaine d'origine italienne, Mary Jo Bona, cette idée que le destin d'une femme ne peut se concevoir sans le mariage représente encore un poncif dont la transgression reste inconcevable, même pour des intellectuelles qualifiées, compétentes et connaissant le succès. En 1994, dans son essai *The Voices We Carry,* elle écrivait : « Noi [scrittrici italo-americane] viviamo la stretta cultura italo-americana che [citando Tina De Rosa] "à prescindere dalla nostra educazione, si aspetta che ci sposiamo e facciamo figli" non che scriviamo[1095] ».

En conclusion, la maladie vécue par ces nouvelles migrantes ainsi que leur réticence à aborder ce thème perçu comme épineux, seraient parmi les nouvelles perspectives à explorer dans toute leur complexité. Il en va de même des stéréotypes auxquels ces femmes sont confrontées dans leurs parcours migratoires au sein du monde évolué de la mondialisation où les préjugés et les différences de sexe sont censés avoir définitivement disparu. D'autres pistes seraient à suivre, notamment une approche « genrée » qui compare l'expérience migratoire de ces femmes et celle de leurs conjoints, fiancés, amis italiens qui les ont accompagnées ou que celles-ci ont rencontrés durant leurs nombreux déplacements. Les histoires de la deuxième génération seraient aussi à raconter, tandis que pour la composante masculine, les fils de mes interviewées pourraient devenir le cœur d'une recherche future[1096].

Dans un autre ordre d'idées, le travail de la mémoire dans une histoire de vie pourrait constituer un sujet de recherche à part entière. Comme le soutient Isabelle Bertaux, « [l]es femmes ont une mémoire familiale […] non parce que ce sont des femmes, mais parce que ce sont des mères de famille[1097] ». L'analyse de mes entrevues semble confirmer le conditionnement que les rapports sociaux exercent sur la mémoire individuelle, tout en démantelant l'idée selon laquelle les souvenirs des femmes ont essentiellement un caractère intime et familial. En effet, la mémoire de mes interviewées s'est plutôt révélée de nature professionnelle, en se forgeant en première instance sur leur statut social. Souvent, c'est autour des diplômes, des emplois occupés, des publications et de l'avancement dans la carrière que se construit le récit de leur vie privée. Il y aurait, aussi, la question de la mémoire collective, historique et générationnelle, et de sa relation tortueuse avec la mémoire personnelle. À quelle mémoire collective les immigrées se réfèrent-elles ? S'agit-il d'une mémoire familiale, régionale ou nationale ? D'une mémoire

---

[1095] « Nous [écrivaines italo-américaines] vivons l'étroite culture italo-américaine qui [en citant Tina De Rosa] "quelle que soit notre formation, s'attend à ce que nous nous mariions et mettions au monde des enfants", non à ce que nous écrivions » citée par Maddalena Tirabassi dans « La violenza sulle donne nelle migrazioni italiane : where do we go from here ? », *Altreitalie*, Centro Altreitalie, 60, janvier-juin 2020, p. 25.

[1096] C'est le sujet de la toute récente publication de Maddalena Tirabassi et Alvise dal Pra', « Second generation Italics. Le seconde generazioni delle nuove mobilità », réalisée en collaboration avec Makran-mammedicervellinfuga, Altreitalie 63, juillet-décembre 2021.

[1097] I. Bertaux-Wiame,1985, p. 53.

urbaine ou paysanne ? Concerne-t-elle le pays d'origine ou la terre d'accueil ? Ou serait-il question d'un mélange des deux ? En raison de mon âge, je suis difficilement en mesure d'entreprendre cette nouvelle recherche, mais je souhaite ardemment que quelqu'un d'autre prenne la relève et évite ainsi que le présent travail tombe dans l'oubli ou soit simplement rangé sur quelque étagère d'une bibliothèque comme celle de *Il fu' Mattia Pascal* de mémoire pirandellienne[1098]. Heureusement, en Amérique du Nord, les bibliothèques sont parmi les lieux les plus fréquentés, donc ce triste sort ne devrait pas me concerner…

C'est avec le bilan de cette expérience personnelle autant qu'intellectuelle de chercheuse, moi-même italienne et immigrée, que se conclut ma thèse. Concernant les erreurs que j'ai faites lors de la réalisation de mes entrevues, je n'ai pas de solutions définitives, efficaces ou originales à proposer, sinon une suggestion, d'ailleurs très modeste, à savoir de faire une seule entrevue par jour, donc de ne pas accumuler les rencontres, afin que la concentration ne soit pas mise trop à l'épreuve. Une histoire de vie demande de l'énergie fraîche, émotive autant que physique, pour celle qui la raconte et pour celle qui écoute. Ce ne sont pas juste des faits qui passent du témoin à l'intervieweuse, les sentiments et les émotions les plus variées accompagnent chaque instant de cette proximité, qu'on le veuille ou non. Règle générale, le bilan de cette expérience ne peut être que positif. Les 32 histoire de vie qui sont au cœur de ma recherche ont exigé de moi un questionnement constant sur moi-même, sur ma décision de quitter mon emploi et ma ville natale pour m'établir à Montréal, de demander la résidence permanente au Québec et, ensuite, la citoyenneté canadienne, puis de m'aventurer, à un âge bien mûr, dans un projet de doctorat. Ce dernier a aussi représenté un parcours humain et intellectuel extraordinaire : j'ai appris à organiser une recherche, à gérer des entretiens qui s'étiraient sur plusieurs heures, à consulter des milliers de pages en peu de temps, à présenter mes résultats partiels devant un public nombreux. Chemin faisant, j'ai peaufiné mes outils d'analyse, recueilli des témoignages fascinants, glané des informations nouvelles, découvert des coins du savoir inédits, connu plus à fond et apprécié immensément ce pays qui m'a généreusement adoptée. Malgré les difficultés et les obstacles que je partage avec mes interviewées, aucun regret ne m'habite ; je referais ce parcours du début à la fin et, comme Clara, je pense qu'« il faudrait s'en aller[1099] » au moins une fois dans la vie.

[1098] Titre du roman de Luigi Pirandello publié pour la première fois en 1904.
[1099] Clara20, 12.03.2016 (00:30:19.0).

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de l'Italie

Balestrini, Nanni et Primo Moroni. *L'orda d'oro 1968-1977. La grande ondata rivoluzionaria e creativa politica e esistenziale*, Milano, Feltrinelli, 2007 [1988].

Castronovo, Valerio. *Mille Duemila. Un mondo al plurale,* Firenze, La Nuova Italia, 2012.

Crainz, Guido. *Il paese reale. Dall'assassinio di Moro all'Italia di oggi*, Roma, Donzelli editore, 2012.

Crainz, Guido. *Autobiografia di una repubblica. Le radici dell'Italia attuale,* Roma, Donzelli editore, 2009.

Ginzborg, Paul. *Storia d'Italia dal dopoguerra a oggi. Società e politica 1943-1988*, 2 vol., Torino, Einaudi, 1989.

Ginzborg, Paul. *L'Italia del tempo presente. Famiglia, società civile, Stato 1980-1996*, Torino, Einaudi, 1998.

Ginzborg, Paul, Enrica Asquer (dir.). *Berlusconismo. Analisi di un sistema di potere*, Bari, Laterza, 2011.

Histoire du Canada et du Québec

Belabdi, Mustapha. « Politique gouvernementale d'immigration au Québec », *Communication*, vol. 23/1, 2004, p. 93-117.

Bienvenue, Louise. *Quand la jeunesse entre en scène*, Montréal, Boréal, 2002.

Dickinson, John et Brian Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*, Montréal, Septentrion, 2003, p. 303-412.

Ferretti, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999.

Fournier, François et Michel Coutu. « Le Québec et le monde 1975-2000 : mutations et enjeux » dans *Après 25 ans. La charte québécoise des droit et libertés,* Étude n. 1, Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse.

Gauvreau, Michael. *Les origines catholiques de la Révolution tranquille*. Montréal, Fides, 2008, p. 3-490.

Guindon, Hubert. *Tradition, modernité et aspiration nationale de la société québécoise*, Textes réunis et présentés par Roberta Hamilton et John L. McMullan, traduction de Suzanne Saint-Jacques Mineau, Montréal, Saint-Martin, 1990, p. 1-153.

Haentjens, Marc. « Les accommodements culturels », *Liaison*, n° 138, 2007, p. 26–28.

Linteau, Paul-André. *Histoire du Canada,* Paris, Presses universitaires de France, 1994.

Linteau, Paul-André. *Brève histoire de Montréal,* Montréal, Boréal, 2007.

Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain*, vol. 2, Boréal 1989, p. 203-805.

Macià, Marta M. compte-rendu de l'ouvrage de Gérard Bouchard, *L'Interculturalisme. Un point de vue québécois* (Montréal, Boréal, 2012), *Ethnologies*, vol. 35 nº 1, 2013, p. 185-192.

Mann, Susan. *Visions nationales: une histoire du Québec*, Saint-Laurent, Éditions du Trécarré, 1986.

Marshall, Dominique. *Aux origines sociales de l'État providence: Familles québécoises, obligation scolaire et allocations familiales 1940-1955*, Montréal, PUM, 1998.

Meunier, E.-Martin et Jean-Philippe Warren. *Sortir de la « Grande Noirceur ». L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, Sillery, Septentrion, 2002.

Mills, Sean. *Contester l'Empire. Pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal*, 1963-1972. Montréal, Hurtubise HMH, 2011.

Monnot, Laurence. *La politique de sélection des immigrants du Québec. Un modèle enviable en péril,* Montréal, Hurtubise, 2012.

Rouillard, Jacques. « La Révolution tranquille, rupture ou tournant? », *Revue d'études canadiennes,* vol. 32, nº 4 (hiver 1998), p. 23-51.

Sarra-Bournet, Michel (dir.). avec la collaboration de Jocelyn Saint-Pierre. *Les Nationalismes au Québec du XIXe au XXIe siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.

Warren, Jean-Philippe. *Une douce anarchie. Les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008.

<u>Histoire des femmes et de la famille au Québec</u>

Auger Geneviève et Raymonde Lamothe. *De la poêle à frire à la ligne de feu. La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre 1939-1945*, Montréal, Boréal Express, 1981.

Baillargeon, Denyse. *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012.

Baillargeon, Denyse. « L'histoire des montréalaises : un chantier en construction » dans Jaumain Serge et Paul-Andrée Linteau (dir.), *Vivre en ville, Bruxelles et Montréal (XIX-XXème siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2006, p. 113-136.

Baillargeon, Denyse. « We admire Modern Parents. The École des Parents du Québec and the Postwar Québec Family, 1940-1949 » dans Michael Gauvreau et Nancy Christie, *Cultures of Citizenship in Post-War Canada, 1940-1955*, Montréal et Kingston, McGill-Queens, 2003, p. 239-276.

Baillargeon, Denyse. *Ménagères au temps de la crise,* Montréal, Éditions du remue-ménage, 1993.

Barry, Francine. *Le travail de la femme au Québec. L'évolution de 1940 à 1970*, Québec, PUQ, 1977.

Beaman, Ori. G. et Lisa Smith. « Dans leur propre intérêt » : La Charte des valeurs québécoises, ou du danger de la religion pour les femmes » *Recherches sociographiques*, vol. 57*,* nos 2-3, 2016, p. 475–504.

Bergeron, Marie-Andrée. *Les mots de désordre. Édition commentée des éditoriaux de la Vie en rose, 1981-1987*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2012.

Bilge, Sirma. « "… Alors que nous, Québécois, nos femmes sont égales et nous les aimons ainsi" : La patrouille des frontières au nom de l'égalité de genre dans une « nation » en quête de souveraineté », *Sociologie et société,* vol. 42, no 1, 2010, p. 197-226.

Blais, Mélissa, Laurence Fortin-Pellerin, Ève-Marie Lampron et Geneviève Pagé. « Pour éviter de se noyer dans la (troisième) vague : réflexions sur l'histoire et l'actualité du féminisme radical », *Recherches féministes*, vol. 20, no 2, 2007, p.141-162.

Brun, Josette et Estelle Lebel. « Parole aux téléspectatrices, place au féminisme. La 1500e émission de Femme d'aujourd'hui et les francophones du Québec et du Canada en 1973 », *Le Temps des médias*, 12, 2009, p. 78-89.

Chamberland, Line. *Mémoires lesbiennes*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1996.

Dandurand, Renée. *Le mariage en question. Essai socio-historique*, Québec, IQRC, 1988.

Demczuk Irène et Frank W. Remiggi. « Introduction : Un demi-siècle de changement » dans Irène Demczuk et Frank W. Remiggi (dir.). *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gai de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 13-23.

Demczuk Irène et Frank W. Remiggi. « Conclusion : À l'anche du prochain millénaire » dans Irène *Histoires des communautés lesbienne et gai de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 399-405.

Descarrie, Francine. *L'école rose… et les cols* rose, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1983.

Des Rivières, Marie-José. « La Vie en rose (1980-1987) : un magazine féministe haut en couleur », *Recherches féministes*, vol. 8, no 2, 1995, p.127-136.

Desrosiers, Hélène et Céline Le Bourdais. « Progression des unions libres et avenir des familles biparentales », *Recherches féministes*, vol. 9, no 2, 1996, p.65-83.

Dufour, Pascale. « Des femmes en marche : vers un féminisme transnational ? » dans Francis Dupuis-Déry (dir.) *Québec en mouvements. Idées et pratiques militantes contemporaines*, Montréal, Lux Éditeur, 2008, p. 57-70.

Dumont, Micheline. *Le féminisme québécois raconté à Camille*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2008.

Gagnon, Mona-Josée. *Les femmes vues par le Québec des hommes : 30 ans d'histoire des idéologies*, Montréal, Éditions du Jour, 1974.

Gervais, Diane. « Morale catholique et détresse conjugale. La réponse du service de régulation des naissances : Seréna, 1955-1970 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 55, nº 2, automne 2001, p. 185-215.

Giraud, Isabelle. « La transnationalisation des solidarités : l'exemple de la marche mondiale des femmes », *Lien social et politiques*, nº 45, 2001, p. 145-160.

Green, Nancy L. et François Weil. *Citoyenneté et émigration. Les politiques du départ,* Paris, Éditions de l'école des hautes Études en Sciences sociales, 2006.

Knowles, Valerie. *Les artisans de notre patrimoine*. *La citoyenneté et l'immigration au Canada de 1900 à 1977,* Ministère Citoyenneté et Immigration, 2000.

Lacasse, Danielle. *La prostitution féminine à Montréal. 1945-1970*, Montréal, Éditions du Boréal, 1994.

Lamoureux Diane. « La question lesbienne dans le féminisme montréalais : un chassé-croisé » dans Irène Demczuk et Frank W. Remiggi (dir.) *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gai de Montréal*, Montréal, VLB éditeur, 1998, p. 167-185.

Lamoureux, Diane. *Fragments et collage. Essai sur le féminisme québécois des années 1970*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1986.

Lamoureux, Diane. *L'amère patrie. Féminisme et nationalisme dans le Québec contemporain*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2001.

Lamoureux, Jocelyne**,** Michèle Gélinas et Katy Tari. *Femmes en mouvement : Trajectoires de l'Association féminine d'éducation et d'action sociale, AFÉAS, 1966-1991*, Montréal, Boréal, 1993.

Lanthier, Stéphanie. *L'impossible réciprocité des rapports politiques et idéologiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec : 1962-1972*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Sherbrooke, 1998.

Le Bourdais, Céline et Hélène Desrosiers. « Les femmes et l'emploi. Une analyse de la discontinuité des trajectoires féminines », *Recherches féministes,* vol. 3, nº 1, 1990, p. 119-134.

Maillé, Chantal. *Les Québécoises et la conquête du pouvoir politique*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1990.

Maillé, Chantal. *Cherchez la femme. Trente ans de débats constitutionnels au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2002.

Noiseux, Yanick. « Travail atypique au Québec : les femmes au cœur de la dynamique de centrifugation de l'emploi, 1976-2007 », *Labour/Le travail*, vol. 67, printemps 2011, p.95–120.

Pâquet, Martin. *Tracer les marges de la Cité. Étranger, Immigrant et État au Québec 1627-1981.* Montréal, Boréal, 2005.

Perreault, Isabelle. « Morale catholique et genre féminin : la sexualité dissertée dans les manuels de sexualité maritale au Québec, 1930-1960 », *Revue d'Histoire d'Amérique française,* vol. 57, n° 4, 2004, p. 567-591.

Piché, Lucie. « La jeunesse ouvrière catholique féminine. Un lieu de formation sociale et d'action communautaire », *Revue d'Histoire d'Amérique française*, vol. 52, nº 4, p. 481-507.

Piché, Lucie. « Entre l'accès à l'égalité et la préservation des modèles : ambivalence du discours et des revendications du Comité Féminin de la CTCC-CSN, 1952-1966 », *Labour/Le Travail*, vol. 29, printemps 1992, p. 187-220.

Smart, Patricia. *Les femmes du Refus Global*, Montréal, Boréal, 1998.

<u>Migrations italiennes au Canada et dans le monde</u>

Altreitalie. Rivista internazionale di studi sulle migrazioni italiane nel mondo, n.· 60, gennaio-giugno 2020, n. 50, gennaio-giugno 2015 et n. 43, luglio-dicembre 2011, Centro Altreitalie, Globus et Locus.

Audenino, Patrizia et Maddalena Tirabassi. *Migrazioni italiane. Storia e storie dall'ancien règime a oggi,* Milan, Bruno Mondadori, 2008.

Bevilacqua, Piero, Andreina De Clement et Emilio Franzina (dir.). *Storia dell'emigrazione italiana. Arrivi,* Rome, Donzelli Editore, 2001.

Bevilacqua, Piero, Andreina De Clementi, et Emilio Franzina (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze,* Rome, Donzelli Editore, 2001.

Brandi, Carolina. « Emigrazione di élite: neolaureati e ricercatori italiani all'estero », *Rapporto italiani nel mondo,* 2008, p. 156-162.

Cagiano de Azevedo, Raimondo (dir.). *Le società in transizione: italiani ed italo – canadesi negli anni Ottanta,* Atti del Convegno: Montréal 9-11 giugno 1988*,* Milan, Franco Angeli, 1991.

Caltabiano, Cristiano et Giovanna Gianturco (dir.). *Giovani oltre confine. I discendenti e gli epigoni dell'emigrazione italiana nel mondo*, Rome, Carocci, 2005.

Caltabiano, Cristiano et Roberto Volpini. « Le nuove generazioni in emigrazione », *Rapporto italiani nel mondo,* 2006, p. 142-153.

Cancian, Sonia et Bruno Ramirez. « Post-migration "Italo-Canada": new perspectives on its past, present, and future », *Studi Emigrazione*, 166, avril-juin 2007, pp. 259-272 et 337-354.

Carlevaris, Anna. « Italian artists in Quebec », *Studi Emigrazione*, 166, aprile-giugno 2007, p. 295-312.

Castelli, Giuseppe. « Étude sur le rôle de l'Église dans l'intégration des immigrés d'origine italienne dans la société montréalaise », thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 1980.

Colucci, Michele. « L'emigrazione italiana negli anni Duemila », *Rapporto italiani nel mondo*, 2012, p. 53-58.

Corti, Paola et Matteo Sanfilippo (dir.). *Storia d'Italia, Annali XXIV, Migrazioni,* Turin, Einaudi, 2009.

Corti, Paola et Matteo Sanfilippo. *L'Italia e le migrazioni,* Rome et Bari, Laterza, 2012.

Cucchiarato, Claudia. *Vivo altrove. Giovani e senza radici: gli emigranti italiani di oggi*, Milan, Bruno Mondadori, 2010.

Di Sciullo, Luca et Delfina Licata. « I giovani italiani e l'emigrazione », *Rapporto italiani nel mondo,* 2008, p. 133-149.

Donat, J.Taddeo et Taras, Raymond. *Le débat linguistique au Québec : La communauté italienne et la langue d'enseignement*, Montréal, Les presse de l'Université de Montréal, 1987.

Douki, Caroline. « L'État libéral italien face à l'émigration de masse (1860-1914) » dans Nancy L. Green et François Weil (dir.) *Citoyenneté et émigration. Les politiques du départ,* Edition de l'école des Hautes études en sciences sociales, 2006.

Gabaccia, Donna R. *Emigranti - Le diaspore degli italiani dal Medioevo ad oggi*, Turin, Einaudi, 2003.

Gabaccia, Donna R. « Amore per il paese, intimità nazione e italiani nel mondo », *Archivio storico dell'emigrazione italiana*, nº 1, 2005, p. 153-158.

Harney, Robert. *Dalla frontiera alle little Italies: Gli italiani in Canada (1800-1945)*, Bonacci, 1984.

Jansen, Clifford. « Italians in Canada in the 1990's », *Altreitalie*, 15, janvier-juin 1997.

Licata, Delfina. « Dalla calda Italia al freddo Canada: una lunga storia di emigrazione », *Rapporto italiani nel mondo,* 2009, p. 353-363.

Licata, Delfina. « Gli italiani del mondo nel 2010: dati, storie, memoria e novità. Il risveglio dell'emigrazione italiana », *Rapporto italiani nel mondo*, 2010, p. 13-25.

Licata, Delfina. « Caratteristiche socio-demografiche degli italiani nel mondo », *Rapporto italiani nel mondo,* 2007, p. 69-84.

Linteau, Paul-André. « Les italo-Québécois : acteurs et enjeux des débats politiques et linguistiques au Québec », *Studi Emigrazione/Etudes Migrations*, 86, juin 1987, pp. 187-205.

Nanni, Maria Paola. « Caratteristiche degli italiani nel mondo », *Rapporto italiani nel mondo,* 2006, p-47-59.

Painchaud, Claude et Richard Poulin. *Les Italiens au Québec,* Hull, Québec : Critiques, 1988.

Paris, Robert. « L'Italia fuori d'Italia »*, Storia d'Italia,* vol. 4, part. 1, Torino, Einaudi, 1972, p. 506-818.

Peressini, Mauro. *Migration, famille et communauté. Les Italiens du Frioul à Montréal*, Montréal, Études italiennes, 2, Université de Montréal, 1990.

Peressini, Mauro. « Stratégies migratoires et pratiques communautaires : Les Italiens du Frioul », *Recherches sociographiques,* 25, 1984, nº 3, p. 367-392.

Pittau, Franco. « I flussi migratori degli italiani con l'estero », *Rapporto italiani nel mondo*, 2006, p. 13-46.

Poggi, Irene. « La comunità italiana a Montréal e la questione linguistica »*, Altreitalie*, 38-39, janvier-décembre 2009, p. 158-186.

Ramirez, Bruno. « L'immigration italienne : rapports familiaux chez les Italiens du Québec », *Critère*, 33, 1982, p. 127-40.

Ramirez, Bruno. *Les premiers Italiens de Montréal : l'origine de la petite Italie du Québec,* Montréal, Boréal express, 1984.

Ramirez, Bruno. « Les Italiens au Canada », *Canadian Historical Society*, Ottawa, 1990.

Ramirez, Bruno. « Storia dell'immigrazione storia nazionale: Canada »*, Altreitalie*, 3, aprile 1990, p. 64-73.

Ramirez, Bruno, « Quartiers italiens et Petites Italies dans les métropoles canadienne », dans Marie-Claude Blanc-Chaléard, Patricia Audenino et Antonio Bechelloni (dir.) *Les Petites Italies dans le monde,* Presses universitaires de Rennes 2007, p. 73-87.

Rapporto italiani nel mondo, 8 vol., Fondazione Migrantes, 2006-2011, 2014, 2016, 2019 et 2020.

Taschereau, Sylvie. « L'histoire de l'immigration au Québec : une invitation à fuir les ghettos », *Revue d'histoire de l'Amérique française,* vol. 41, nº 4, printemps 1988, p. 575-589.

Tirabbasi, Maddalena et Alvise del Pra'. *La meglio italia. Le mobilità italiane nel XXI secolo,* Accademia University Press, Centro Altreitalie, 2014.

Tirabassi, Maddalena et Paola Corti. *Racconti dal mondo. Narrazioni, memorie e saggi delle migrazioni,* Centro Altreitalie, Edizioni Fondazione Agnelli, 2007.

Troilo, Matteo. « Lavoro ed imprenditoria degli italiani tra vecchie e nuove generazioni », *Diacronie. Studi di storia contemporanea,* 2011, p. 1-19.

Zucchi, John E. « La presenza italiana in Canada, 1840-1990 *», Altreitalie, rivista internazionale di studi sulle migrazioni italiane nel mondo,* 8, luglio-dicembre 1992.

Zucchi, John E. *Une histoire des enclaves ethniques au Canada*, Société historique du Canada, série Les groupes ethniques du Canada, Brochure n° 31, Ottawa, 2007.

Femmes migrantes

« Les femmes migrantes : bibliographie internationale (1965-1982) », *Studi Emigrazione*, 68, décembre 1982, p. 450-504.

Albera, Dionigi, Patrizia Audenino et Paola Corti. « I percorsi dell'identità maschile nell'emigrazione. Dinamiche collettive e ciclo di vita individuale », *Rivista di storia contemporanea*, nº 1, 1991, p. 69-87.

Alotta, Stefania. « Introduzione », Dossier: Donne, emigrazione ed emancipazione, *Studi Emigrazione*, 161, mars 2006, p. 3-5.

Alotta, Stefania. « Emigrazione femminile e ricerca sociologica », *Studi Emigrazione*, 68, décembre 1982, p. 59-75.

Barbieri, Mirta Ana. « La costruzione dell'identità femminile a partire dalla narrativa biografica », *La critica sociologica*, n° 150, 2004, p. 24-36.

Bianchi, Bruna. « Lavoro ed emigrazione femminile », dans Piero Bevilacqua, Andreina, De Clementi, et Emilio Franzina (dir.) *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze*, Rome, Donzelli, 2002, p. 257-274.

Brandi, M. Carolina. « Skilled migrations : è possibile una riflessione di genere ? », *Rapporto italiani nel mondo*, 2012, p. 89-98.

Caroli, Betty Boyd et al. *The Italian Immigrant Women in North America*, The Multicultural History Society of Ontario, Toronto, 1978.

Catarino, Christine et Mirjana Morokvasic. « Femmes, genre, migration et mobilités », *Revue européenne des migrations internationales,* vol. 21, nº 1, 2005, p. 7-27.

Corti, Paola. « Donne che vanno, donne che restano. Emigrazione e comportamenti femminili » dans Paola Corti (dir.) *Società rurale e ruoli femminili in Italia tra Ottocento e Novecento*, Istituto Alcide Cervi Annali, 12, Bologne, Il Mulino, 1990, p. 213-36.

Corti, Paola. « Société sans hommes et intégration des femmes à l'étranger : mouvement migratoire et rôles féminins. Le cas de l'Italie », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 9, n° 2, 1993, p. 113-128.

Corti, Paola. *L'emigrazione*, Rome, Editori Riuniti, 1999.

Corti, Paola. « Gli studi sulle donne e le migrazioni in Italia » dans *Quaderno di storia contemporanea*, 52, Alessandria, Edizioni Falsopiano, 2012, p. 81-95.

Corti, Paola. « Le migrazioni qualificate femminili tra passato e presente » dans Paola Corti (dir.) *Le migrazioni qualificate femminili italiane tra passato e presente,* Studi Emigrazione, vol. LVII, nº 219, juillet-septembre 2010, p. 339-350.

De Clementi, Andreina. « L'emigrazione femminile fino alla seconda guerra mondiale », *Rapporto italiani nel mondo*, 2008, p. 114-123.

Devreux, Anne-Marie. « Famille » dans Helena Hirata (dir.) *Dictionnaire critique du féminisme*, Presse Universitaire de France, 2005, p. 72-77.

Farris, Sara R. « Le donne nei processi di integrazione. I risultati della ricerca in Italia », *Studi Emigrazione*, 45, 170, 2008, p. 393 - 410.

Ferrante, Maria. « Riflessioni sull'emigrazione italiana al femminile », *Rapporto italiani nel mondo*, 2011, p. 89-99.

Gabaccia, Donna. *Women, gender and transnational lives: Italian workers of the world*, Toronto, University of Toronto, 2002.

Gabaccia, Donna. « Le immigrate italiane in una prospettiva comparata », *Altreitalie*, 9, janvier-juin 1993, p. 154-162.

Garroni, Susanna et Elisabetta Vezzosi. « Italiane migranti » dans Paola Corti et Matteo Sanfilippo (dir.) *Storia d'Italia*. Annali XXIV. Migrazioni, Turin, Einaudi, 2009, p. 449-466.

Green, Nancy. « L'émigration et le modèle américain » dans Michelle Perrot et George Duby (dir.) *Histoire des femmes en Occident*, vol IV, XIX siècle, Paris, Plon, 2002, p. 271-279.

Guerry, Linda. « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche », *Genre & Histoire*, 5, automne 2009, p. 1-17.

Iacovetta, Franca. « Scrivere le donne nella storia dell'immigrazione: il caso italo-canadese », *Altreitalie*, 9, janvier-juin 1993, pp. 3-23 et 42-47.

Juteau, Danielle. « Ethnicité et nation » dans Helena Hirata (dir.) *Dictionnaire critique du féminisme*, Presse Universitaire de France, 2005, p. 66-71.

Licata, Delfina. « Quando a emigrare è la donna », *Rapporto italiani nel mondo*, 2008, p. 124-130.

Licata, Delfina. « L'emigrazione femminile : spunti storici e situazione attuale », *Rapporto italiani nel mondo*, 2012, p. 99-104.

McLaughlin, Virginia Yans. « Commento all'intervento di Donna Gabaccia », *Altreitalie*, 9, janvier-juin 1993, p. 176-179.

Miranda, Adelina. *Migrare al femminile*, New York, McGraw-Hill, 2008.

Pautasso, Luigi. « La donna italiana durante il periodo fascista in Toronto » dans *The Italian Immigrant Women in North America, Proceeding of the Tenth Annual Conference of the American Italian Historical Association held in Toronto*, Ontario (Canada), October 28 and 29, 1977 in conjonction with the Canadian Italian Historical Association, Toronto, The multicultural History Society of Ontario, 1978, p. 168-186.

Perrot Michelle. « Sortir » dans Michelle Perrot et George Duby (dir.) *Histoire des femmes en Occident*, vol IV, XIX siècle, Paris, Plon, 2002, p. 539-574.

Prandstraller, Francesca. *Per amore per lavoro. Storie di donne espatriate,* Guerini associati, 2006.

Quiminale, Catherine. « Migrations » dans Hirata, Helena, *Dictionnaire critique du féminisme*, Presse Universitaire de France, 2005, p. 111-116.

Ramella, Franco. « Reti sociali, famiglie e strategie migratorie: Quando le donne raggiungono gli uomini all'estero » dans *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze*, Rome, Donzelli Editore, 2001, p. 143-160.

Romeo, Caterina. « L'immaginario e le rappresentazioni nella letteratura italo-americana. Una questione d'identità. La tradizione femminile » dans *Storia dell'emigrazione italiana. Arrivi*, Rome, Donzelli Editore, 2001, p. 631-640.

Sanfilippo, Matteo. « Tipologie dell'emigrazione di massa: Analisi regionale e prospettiva di genere » dans *Storia dell'emigrazione italiana. Partenze*, Rome, Donzelli Editore, 2001, p. 77-94.

Sauro, Assunta et Patrizia Vinci. « Il coraggio di sognare », 2004: 25° anniversario della fondazione del Centro donne italiane a Montreal, Montréal, 2004.

Taboada-Leonetti, Isabelle. « Le rôle des femmes migrantes dans le maintien ou la déstructuration des cultures nationales du groupe migrant », *Studi Emigrazione*, nº 70, 1983, p. 214-220.

Taschereau, Sylvie. *Pays et patries. Mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal. 1906-1930*, Montréal, 1987.

Terrail, Jean-Pierre. « Transmissions intergénérationnelles », dans Helena Hirita (dir.) *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presse Universitaire de France, 2005, p. 239-243.

Thompson, Alistair. « Le storie di vita nello studio dell'emigrazione femminile », *Quaderni Storici,* 120, 3, décembre 2005, Bologne, Il Mulino, 2005, p. 685-707.

Tirabassi, Maddalena. *Il faro di Beacon Street: social workers e immigrate negli Stati Uniti, 1910-1939*, Milan, Franco Angeli, 1990.

Tirabassi, Maddalena. « Italiane ed emigrate », *Altreitalie*, 9, janvier-juin 1993, p. 3-9.

Tirabassi, Maddalena. « Le emigrate italiane: dalla ricerca locale a quella globale », *Giornale di Storia Contemporanea*, IV, 1, 2001, p. 86-94.

Tirabassi, Maddalena. « L'Italia piccola delle emigrate », *Passato e presente*, 83, mai-juillet 2011, p. 153-170.

Tirabassi, Maddalena. *I motori della memoria. Le piemontesi in Argentina*, Rosenberg & Sellier, 2010.

Tirabassi, Maddalena. « Trent'anni di studi sulle migrazioni di genere in Italia: un bilancio storiografico » dans Luconi, Stefano et Varricchio, Mario, *Lontane da casa. Donne italiane e diaspora globale dall'inizio del Novecento a oggi,* centro Altreitalie, 2015, p. 19-39.

Tirabassi, Maddalena. « Le donne qualificate nelle odierne mobilità italiane » in 29-416 Paola Corti (dir.), *Le migrazioni qualificate femminili italiane tra passato e presente,* Studi Emigrazione, vol. LVII, nº 219, juillet-septembre 2010, p. 391-416.

Venturi, Carlotta. « Le donne italiane all'estero: i pregiudizi di ieri e di oggi », *Rapporto italiani nel mondo 2019*, Fondazione Migrantes, 2019, p. 187-194.

Histoire orale et histoires de vie

AA.VV. « Archives orales : une autre histoire *?* », *Annales E.S.C.*, 35e année, nº 1, janvier-février 1980.

AA.VV. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, dossier thématique, vol. 69, n° 1-2, été-automne 2015.

Anderson, Kathryn et D. C. Jack. « Learning to Listen: Interview Techniques and Analyses » dans Sherna Berger Gluck et Daphne Patai (dir.) *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 11-25.

Anderson, Kathryn et Dana C. Jack. « Learning to listen: interview techniques and analyses », dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 129-142.

Armitage, Susan H. et Sherna Berger Gluck. « Reflexions on women's oral history: an exchange » dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 73-82.

Attili, Giovanni. « Storie di vita: limiti e possibilità », dans *Rappresentare la città dei migranti,* Jaca Book, Saggi di Architettura, Milan, 2008, p. 91-138.

Backouche, Isabelle. « Histoire et oubli », *Genèses,* 2005/4, n° 61, p. 2-4.

Baillargeon, Denyse. « Histoire orale et histoire des femmes : itinéraires et points de rencontre », *Recherches féministes*, vol. 6, no. 1, 1993, p. 53-68.

Bermani, Cesare (dir.). *Introduzione alla storia orale. Storia, conservazione delle fonti e problemi di metodo,* Vol. I et II, Rome, Odradek, 2000 et 2001.

Bertaux-Wiame, Isabelle. « Mémoire et récits de vie », *Pénélope,* Mémoires de femmes*,* nº 12, printemps 1985, p. 47-54.

Borland Katherine. « That's Not What I Said: Interpretive Conflict in Oral Narrative Research » dans Berger Gluck, Sherna et Daphne Patai, dir. *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 63-75.

Bozzoli, Belinda. « Interviewing the women of Phokeng » dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 155-165.

Burton, Suzan. « Issues in cross-cultural interviewing: Japanese women in England » dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 166-176.

Catani, Maurizio et Suzanne Maze. *Tante Suzanne*, Paris, Librairie des Méridiens 1982.

Chanfrault-Duchet, Marie-Françoise. « Narrative Structures, Social Models, and Symbolic Representation in the Life Story » dans Sherna Berger Gluck et Daphne Patai, dir. *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 77-92.

Comeau, Yvan. « L'analyse des données qualitatives », *Cahiers du CRISES – Collection Études théoriques,* nº ET9204, 1994.

De Giorgio, Michela. « Mémoire d'Italiennes », *Pénélope*, Mémoires de femmes, n° 12, printemps 1985, p. 149-151.

Devreux, Anne-Marie, « La mémoire n'a pas de sexe », *Pénélope*, Mémoires de femmes, nº 12, printemps 1985, p. 55-68.

Ferrarotti, Franco. *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Tétraèdre, (1983) 2013.

Finnegan, Ruth. « Family myths, memories and interviewing » dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 177-183.

Gensburger, Sarah. « Essai de sociologie de la mémoire : le cas du souvenir des camps annexes de Drancy dans Paris », *Genèses,* 2005/4, nº 61, p. 47-69.

Gluck, Sherna Berger et Daphne Patai. « Introduction » dans Sherna Berger Gluck et Daphne Patai (dir.) *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 1-5.

High, Steven. « Sharing Authority in the Writing of Canadian History: The Case of Oral History" dans Chris Dummitt et Michael Dawson (dir.) *Contesting Clio's Craft: New Directions and Debates in Canadian History,* London, Institute for the Study of the Americas, 2009, p. 21-47.

Iuso**,** Anna. « L'exilé et le témoin. Sur une enquête autobiographique et son oubli », *Genèses,* 2005/4, nº 61, p. 5-27.

Lanzardo, Liliana (dir.). *Storie orali e storie di vita,* Milan, Franco Angeli, 1989.

Leydesdorff, Selma et al. *Gender and Memory*, New Brunswick, N.J., Transaction Publishers, 2e éd., 2005.

Minister, Kristina. « A Feminist Frame for the Oral History Interview » dans Sherna Berger Gluck et Daphne Patai, dir. *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 27-41.

Passerini, Luisa **(**dir.). *Storia orale. Vita quotidiana e cultura materiale delle classi subalterne*, Turin, Rosemberg e Sellier, 1978.

Patai, Daphne. « U.S. Academics and Third World Women: Is Ethical Research Possible? » dans Berger Gluck, Sherna et Daphne Patai, dir., *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 121-136.

Perks, Robert. « Introduction », dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, London, Routledge, 2006.

Pollak, Michael. « Encadrement et silence : le travail de la mémoire », *Pénélope, Mémoires de femmes,* n° 12, printemps 1985, p. 35-39.

Poirier, Jean, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut. *Les récits de vie. Théorie et pratiques*, Paris, Presses universitaires de France 1983.

Portelli, Alessandro. *Storie orali. Racconto, immaginazione, dialogo*, Rome, Donzelli, 2007.

Portelli, Alessandro. « What makes oral history different » dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 32-42.

Rosoux, Valérie. « La gestion du passé au Rwanda: ambivalence et poids du silence », *Genèses,* 2005/4 nº 61, p. 28-46.

Sangster, Joan. « Telling our Stories: Feminist Debates and the Use of Oral History », *Women's History Review*, vol. 3, no 1, 1994, p. 5-28.

Shopes, Linda. « Oral history and the study of communities: problems, paradoxes, and possibilities » dans Perks, Robert, *The Oral History Reader*, Londres, Routledge, 2006, p. 261-270.

Stacey, Judith. « Can There Be a Feminist Ethnography? » dans Sherna Berger Gluck et Daphne Patai, (dir.) *Women's Words. The Feminist Practice of Oral History*, New York, Routledge, 1991, p. 111-119.

Thébaud, Françoise et Geneviève Dermenjian (dir.). *Quand les femmes témoignent. Histoire orale. Histoire des femmes. Mémoire des femmes,* Éditions PUBLISUD, 2009.

Thomson, Alistair. « Four Paradigm Transformations in Oral History », *Oral History Review*, vol. 34 nº1, hiver-printemps 2007, p. 49-70.

Thompson, Paul. *The Voice of the Past. Oral History*, Oxford, Oxford University Press, 3e edition, 2000.

Thompson, Paul. « The voice of the past: oral history » dans Robert Perks, *The Oral History Reader*, London, Routledge, 2006, p. 25-31.

Varikas, Eleni. « L'approche biographique dans l'histoire des femmes », *Les cahiers du Grif*, n° 37-38, printemps 1988, p. 41-56.

Yelle, Céline. Lucie Mercier, Jeanne-Marie Gingras et Salim Beghdadi (dir.) *Les histoires de vie. Un carrefour de pratiques,* Presses de l'Université du Québec 2011.

Yow, Valerie. « Do I like them too much? : effects of the oral history interview on the interviewer and vice-versa » dans Robert Perks. *The Oral History Reader*, London, Routledge, 2006, p. 54-72.

Le genre : aspects théoriques

Baudelot Christian. « Conclusion » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau, dir. *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 377-382.

Bock, Gisela. « Women's History and Gender History: Aspects of an International Debates », *Gender & History*, 1, 1 (Printemps 1989), p. 7-30. Version italienne : Gisela Bock, *Storia, storia delle donne e storia di genere*, Estro, Florence, 1988.

Brian, Isabelle, Didier Lett, Violaine Sebillotte Cuchet et Geneviève Verdo. « Le genre comme démarche », *Hypothèse*, 2004/1, p. 277-295.

Butler, Judith P. *Troubles dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, Paris, 2006 (v.o. anglais 1990), p. 276. Traduction italienne : Judith P. Butler. *Scambi di genere. Identità, sesso e desiderio*, Milan, Sansoni, 2004.

Butler, Judith, Éric Fassin et Joan W. Scott. « Pour ne pas en finir avec le « genre », *Sociétés & Représentations,* vol. 24, n°2, 2007, p. 285-306.

Delphy, Christine. « Penser le genre : quels problèmes? » dans Marie-Claude Hurting, Michèle Kail et Hélène Rouch, dir. *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Extrait, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1991, p. 89-101.

Di Cori, Paola (dir.). *Altre storie. La critica femminista alla storia,* avec les contributions de Nathalie Zemon Davis, Leonore Davidoff, Joan W. Scott, Gayati Chakravorthy Spivak, Sally Alexander, Cécile Dauphin *et aliae* et Eleni Varikas, CLUEB, Bologne, 1996.

Downs, Laura Lee. « Histoire du genre en Grande-Bretagne, 1968-2000 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 54, n° 4B, 2004-2005, p. 59-70.

Eribon Didier. « Le genre dans les études gays et lesbiennes » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau, dir. *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 247-259.

Fassin Éric. « Le genre aux États-Unis » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau, dir. *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière 2004, p. 22-43.

Fassin, Éric. « L'empire du genre. L'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel », *L'Homme*, vol. 3-4, nº 187-188, 2008, p. 375-392.

Heinen, Jacqueline. « Genre et politiques familiales » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau (dir.) *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 283-299.

Hirata, Helena. *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presse Universitaire de France, 2005, pp.66-97 et 205-213.

hooks, bell. *Feminist theory from margin to center,* Boston, South End Press, 1984. Traduction italienne: bell hooks, *Elogio del margine, razza, sesso, e mercato culturale,* Milano, Feltrinelli 1998.

Maitre, J. « Genre, pouvoir et catholicisme » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau (dir.) *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 188-208.

Marques-Pereira, Bérengère. « L'inclusion des femmes en politique et la théorie politique anglo-saxonne » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau (dir.) *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 100-127.

Maruani, Margaret. « Travail et genre : les tribulations de la variable sexe » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau (dir.) *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 143-171.

Mossuz-Lavau, Janine. « Introduction », dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau, dir. *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 11-16.

Offen, Karen. « Le *gender* est-il une invention américaine ? », *Clio*, 24, 2006, p. 291-304.

Riot-Sarcey, Michèle. « L'historiographie française et le concept de "genre" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 47, n° 4, oct.-déc. 2002, p. 805-814.

Rogerat Chantal. « Les mobilisations sociales à l'épreuve du genre » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau (dir.) *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière, 2004, p. 215-230.

Scott, Joan W. « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile? », *Diogène,* n° 225, janvier-mars 2009, p. 5-14.

Scott, Joan W. *De l'utilité du genre,* Paris, Fayard, 2012.

Showalter, Elaine. *Toward a Feminist Poetics. Women's Writing and Writing About Women*, London, Croom Helm, 1979.

Thébaud Françoise. « Genre et histoire » dans Christine Bard, Christian Baudelot et Janine Mossuz-Lavau (dir.) *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière 2004, p. 44-63.

Thébaud, Françoise. *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007.

Tilly, Louise A. « Genre, histoire des femmes et histoire sociale », *Genèse*, n° 2, décembre 1990, pp. 148-167. Traduction italienne: Bennet Judith M., Tilly Louise A., « Gender, storia delle donne e storia sociale », *Passato e Presente*, n. 20-21, 1989, p. 13-38.

Identité et ethnicité

Bauman, Zigmunt, interviewé par Dario Di Vico, Segnavie 2011 n. 1, Zygmunt Bauman - Identità liquide, https://www.youtube.com/watch?v=W2WmOltxYos (consulté le 12 juillet 2011).

Braidotti, Rosi. « Conversazione sul nomadismo », entrevue de Rosi Braidotti par Sara Saleri, European Alternatives, http://politicalcritique.org/world/2018/nomadism-braidotti (consulté le 24 juillet 2018).

Caccia, Fulvio. *Sous le signe du Phénix. Entretiens avec 15 créateurs italo-québécois,* Guernica, 1985.

Cimmino, Nicola. « L'identità degli immigrati di seconda generazione a Montréal », mémoire de maîtrise, Université Ca' Foscari de Venise, Bando *Altreitalie*, 2006.

Crudo, Antonella. *Identità fluttuanti. Italiani di Montréal e politiche del pluralismo culturale in Québec e Canada*, Luigi Pellegrini Editore, Cosenza 2005.

Dupuis, Gilles. « De l'interculturel au transculturel : les écritures migrantes au Québec », *Revue japonaise des études québécoises*, nº 6, 2014, p. 16-29.

Fratta, Carla et Élizabeth Nardout-Lafarge (dir.). *Italies imaginaires du Québec,* Nouvelles Études Québécoises, 2003.

Juliani, Richard N. « Identità ed etnicità: il caso italiano », *Altreitalie*, 11, gennaio-giugno 1994 .

Juteau, Danielle. « Ethnicité, nation et sexe-genre », *Les Cahiers du Gres*, volume 1 (1), 2000, p. 53–57.

Hobsbawm, Eric et Terence Ranger (dir.). *L'invention de la tradition,* Paris, Edition Amsterdam, 2012.

Labelle, Micheline. « Immigration, culture et question nationale », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 14, 1990, p. 143-151.

Labelle, Micheline et Martine Paquin. *Ethnicité racisme et intégration de jeunes. Les discours de leaders d'origine italienne de la région de Montréal,* 1993, Département de sociologie de l'Université du Québec de Montréal.

Labelle, Micheline. « Multiculturalisme, interculturalisme, antiracisme : le traitement de l'altérité », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 31, n°2, 2015, p. 31-53.

Malouf, Amin. *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset, 1998.

Peressini, Mauro. « Les territoires mouvants de l'identité : migrations des parents et ethnicité des enfants chez les Italiens de Montréal », *Culture*, 8, 1988, nº 1, p. 3-20.

Perressini, Mauro. « Les deux visages de l'identité », *Le courrier de l'Unesco*, juin 1993, p. 14-18.

Remotti, Francesco. *Contro l'identità,* Economica Laterza, 1996.

Remotti, Francesco. « L'ossessione identitaria », *Rivista Italiana di Gruppoanalisi,* vol. XXV, nº 1, 2011, p. 9-29.

Simon, Sherry. *Hybridité culturelle*, Montréal, L'île de la tortue, 1999.

Langue et migration

Alexievitch, Svetlana. *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement,* Arles, Actes Sud, 2013.

Andrade, Miguel Simao. « La Commission des écoles catholiques de Montréal et l'intégration des immigrants et des minorités ethniques à l'école française de1947 à 1977 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60 nº 4, 2007, p. 455–486.

Andrade, Miguel Simao. « La Commission des écoles catholiques de Montréal et la prise en compte du pluralisme ethnique et religieux (1977–1998)», *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 20, nº 1, Spring/printemps 2008, p.89-117.

Ceracchi, Marika. « Lingua madre e lingua straniera: le implicazioni psicoaffettive dell'apprendimento », *Studi di Glottodidattica*, 2007, 1, p. 19-34.

Heller, Agnes. *La valeur du hasard. Ma vie*, Paris, Payot, 2020.

Hoffman, Eva. *Une vie entre les mots,* Paris, Les belles lettres, 1992.

Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes,* Paris, Fayard, 1988.

Kristof, Agota. *L'analfabeta,* Bellinzone, Casagrande, 2005.

Lahiri, Jumpha. *In altre parole*, Milan, Guanda., 2015.

Lappin, Elena. *In che lingua sogno?* Einaudi eBook, 2017.

Lévi-Strauss, Claude. « Langage et parenté » dans Claude Levi-Strauss. *Antropologie structurale,* Paris, Plon,1958, p. 37-110.

Linteau, Paul-André. « Les Italo-Québécois : acteurs et enjeux des débats politiques et linguistiques au Québec », *Studi Emigrazione/Études Migrations*, 86, juin 1987, p. 163-172.

Martel, Marcel et Martin Pâquet. « Introduction » dans Marcel Martel et Martin Pâquet, *Langue et Politique au Canada et au Québec. Une synthèse historique,* Boréal 2010. p. 11-21.

Martel, Marcel et Martin Pâquet. « Conclusions » dans Martel, Marcel et Martin Pâquet. *Langue et Politique au Canada et au Québec. Une synthèse historique,* Boréal 2010, p. 199-2109.

Poggi, Irene. « La comunità italiana a Montréal e la questione linguistica », *Altreitalie*, janvier-décembre 2009, p. 158-186.

Pozzi, Sonia. « Trasmissione della lingua, integrazione e identità nelle famiglie immigrate », dans Maria Vittoria Calvi, Irina Bajini et Milin Bonomi, dir. *Lingue migranti e nuovi paesaggi*, Milan, Edizioni Universitari di Lettere Economia Diritto, 2014, p. 37-50.

ANNEXES

1. Le trousseau pour les interviewées

1.1.Courriel de recrutement

Université de Montréal – FAS - Département d'Histoire – PhD
Directrice de thèse : Professeure titulaire, Mme Denyse Baillargeon

Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment immigrées à Montréal.

Par Chiara Vigliano

Mme XXX,

Par le présent courriel, je vous invite à participer au projet de recherche que je suis en train de réaliser dans le cadre de mon doctorat. Ce projet s'intéresse à l'expérience migratoire des Italiennes qui sont arrivées au Québec au cours des 30 dernières années environ. Il cherche à mieux comprendre comment la vie privée (ou familiale) et la vie publique (ou professionnelle) de ces femmes ont été influencées par la rencontre avec la société d'adoption et dans quelle mesure vie privée et vie publique sont demeurées liées à la culture d'origine.

Pour réaliser mon projet, je compte recueillir le point de vue d'une trentaine d'Italiennes ayant une formation universitaire au moyen d'entrevues en profondeur. Chaque entrevue durera environ entre une et deux heures et sera enregistrée sur un support audio afin de faciliter ensuite la transcription. Le lieu et le moment où se dérouleront les entrevues seront à déterminer selon vos disponibilités.

Le guide d'entrevue que je joins à ce courriel vous donnera un bon aperçu des grands thèmes que j'aimerais aborder avec les femmes qui accepteront d'être interviewées. Dans l'espoir que vous accepterez de participer à mon projet, je joins également à ce message le formulaire de consentement qui précise les objectifs de ma recherche et les paramètres de votre participation. Si vous acceptez d'être interviewées, je vous demanderai de le signer et de me le remettre au moment de notre rencontre. Il va de soi que je peux aussi répondre à toutes vos questions ou demandes de précisions concernant les entrevues ou ces deux documents par courriel ou au téléphone.

Dans l'attente de votre réponse, que j'espère positive, je vous remercie pour votre coopération et vous transmets mes salutations les meilleures.

Chiara Vigliano
Université de Montréal - Département d'Histoire - Pavillon Lionel-Groulx
3150, rue Jean-Brillant - Montréal (Québec) H3T 1N8

Approbation éthique du Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences :
Certificat CERAS-2015-16-008-D

1.2.Formulaire d'information et de consentement I

Ce formulaire a été envoyé aux premières cinq interviewées : Simona1, Monte2, gabriella3, Lara4, Viva5 au mois de décembre 2015, puis il a été remplacé par le formulaire de consentement 2 qui offre plus d'options concernant la conservation de l'entrevue, la reproduction de celle-ci et la révélation de l'identité.

« Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment immigrées à Montréal »

Chercheuse étudiante :	Chiara Vigliano, étudiante au doctorat, Département d'histoire, Université de Montréal
Directeur de recherche :	Denyse Baillargeon, professeure titulaire, Département d'histoire, Université de Montréal

Vous êtes invité à participer à un projet de recherche. Avant d'accepter, veuillez prendre le temps de lire ce document présentant les conditions de participation au projet. N'hésitez pas à poser toutes les questions que vous jugerez utiles à la personne qui vous présente ce document.

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTES

---

1. Objectifs de la recherche

> Continuité et/ou rupture est le sujet que le présent projet de recherche se propose de développer. Plus précisément, nous nous demandons de quelle manière les vies publiques et les choix personnels des femmes italiennes récemment immigrées à Montréal ont été influencés par la rencontre avec la société d'adoption et à quel point ils restent liés à la culture d'origine.

Pour ce faire, nous comptons recueillir le point de vue d'une trentaine d'Italiennes de l'âge de 25/30 à 60/65 ans, immigrées au Québec et à Montréal depuis 1990. Ces femmes seront toutes impliquées dans la vie intellectuelle, professionnelle et artistique du Québec et de Montréal.

2. Participation à la recherche

Votre participation consiste à accorder une entrevue à la chercheuse, Chiara Vigliano, qui vous demandera de raconter votre histoire de migrante selon le guide d'entretien qui vous a été soumis. Cette entrevue sera enregistrée, avec votre autorisation, sur support audio afin d'en faciliter ensuite la transcription et devrait durer 1 heure/ 1 heure et demie environ. Le lieu et le moment de l'entrevue seront déterminés avec vous, selon vos disponibilités.

3. Risques et inconvénients

Il n'y a pas de risque particulier à participer à ce projet. Il est possible cependant que certaines questions puissent raviver des souvenirs liés à une expérience désagréable. Vous pourrez à tout moment refuser de répondre à une question ou même mettre fin à l'entrevue.

4. Avantages et bénéfices

Il n'y a pas d'avantage particulier à participer à ce projet. Vous contribuerez cependant à une meilleure compréhension d'un phénomène remarquable, à savoir le récent flux migratoire italien, particulièrement celui des femmes depuis les années 1990 au Québec et à Montréal.

5. Confidentialité

Les renseignements personnels que vous nous donnerez demeureront confidentiels. Aucune information permettant de vous identifier d'une façon ou d'une autre ne sera publiée. De plus, chaque participante à la recherche se verra attribuer un code et seule la chercheuse pourra connaître son identité. Les données seront conservées dans un lieu sûr. Les enregistrements seront transcrits et seront détruits, ainsi que toute information personnelle, 7 ans après la fin du projet. Seules les données ne permettant pas de vous identifier seront conservées après cette période.

6. Compensation

Les participantes ne recevront aucune compensation en échange de leur participation au projet.

7. Droit de retrait

Votre participation à ce projet est entièrement volontaire et vous pouvez à tout moment vous retirer de la recherche sur simple avis verbal et sans devoir justifier votre décision, sans conséquence pour vous. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, veuillez communiquer avec la chercheuse au numéro de téléphone indiqué ci-dessous.
À votre demande, tous les renseignements qui vous concernent pourront aussi être détruits. Cependant, après le déclenchement du processus de publication, il sera impossible de détruire les analyses et les résultats portant sur vos données.

B) CONSENTEMENT

Déclaration du participant

- Je comprends que je peux prendre mon temps pour réfléchir avant de donner mon accord ou non à participer à la recherche.
- Je peux poser des questions à la chercheuse et exiger des réponses satisfaisantes.
- Je comprends qu'en participant à ce projet de recherche, je ne renonce à aucun de mes droits ni ne dégage la chercheuse de ses responsabilités.
- J'ai pris connaissance du présent formulaire d'information et de consentement et j'accepte de participer au projet de recherche.

Signature de la participante : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Engagement de la chercheuse

J'ai expliqué à la participante les conditions de participation au projet de recherche. J'ai répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et je me suis assurée de la compréhension de la participante. Je m'engage à respecter ce qui a été convenu au présent formulaire d'information et de consentement.

Signature de la chercheuse : _____ Date : _____
(ou de son représentant)

Nom : Vigliano Prénom : Chiara Maria

Pour toute question relative à l'étude, ou pour vous retirer de la recherche, veuillez communiquer avec Chiara Vigliano.

Pour toute préoccupation sur vos droits ou sur les responsabilités de la chercheuse concernant votre participation à ce projet, vous pouvez contacter le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences.

Toute plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal.

Guide de l'entrevue
Certificat d'approbation éthique (CÉRAS de l'UdeM)

1.3.Formulaire d'information et de consentement II

« Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment immigrées à Montréal »

Chercheuse étudiante :	Chiara Vigliano, étudiante au doctorat, Département d'histoire, Université de Montréal
Directeur de recherche :	Denyse Baillargeon, professeure titulaire, Département d'histoire, Université de Montréal

Vous êtes invité à participer à un projet de recherche. Avant d'accepter, veuillez prendre le temps de lire ce document présentant les conditions de participation au projet. N'hésitez pas à poser toutes les questions que vous jugerez utiles à la personne qui vous présente ce document.

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTES

---

1. **Objectifs de la recherche**

Continuité et/ou rupture est le sujet que le présent projet de recherche se propose de développer. Plus précisément, nous nous demandons de quelle manière les vies publiques et les choix personnels des femmes italiennes récemment immigrées à Montréal ont été influencés par la rencontre avec la société d'adoption et à quel point ils restent liés à la culture d'origine.

Pour ce faire, nous comptons recueillir le point de vue d'une trentaine d'Italiennes de l'âge de 25/30 à 60/65 ans, immigrées au Québec et à Montréal depuis 1990. Ces femmes seront toutes impliquées dans la vie intellectuelle, professionnelle et artistique du Québec et de Montréal.

2. **Participation à la recherche**

Votre participation consiste à accorder une entrevue à la chercheuse, Chiara Vigliano, qui vous demandera de raconter votre histoire de migrante selon le guide d'entretien qui vous a été soumis. Cette entrevue sera enregistrée, avec votre autorisation, sur support audio afin d'en faciliter ensuite la transcription et devrait durer 1 heure /1 heure et demie environ. Le lieu et le moment de l'entrevue seront déterminés avec vous, selon vos disponibilités.

3. **Risques et inconvénients**

Il n'y a pas de risque particulier à participer à ce projet. Il est possible cependant que certaines questions puissent raviver des souvenirs liés à une expérience désagréable. Vous pourrez à tout moment refuser de répondre à une question ou même mettre fin à l'entrevue.

4. **Avantages et bénéfices**

Il n'y a pas d'avantage particulier à participer à ce projet. Vous contribuerez cependant à une meilleure compréhension d'un phénomène remarquable, à savoir le récent flux migratoire italien, particulièrement celle des femmes depuis les années 1990 au Québec et à Montréal.

5. **En ce qui concerne la conservation de mon entrevue, je choisis :**

(Veuillez lire les phrases ci-dessous et cocher les cases qui vous conviennent)

- o Je consens à ce que l'enregistrement audio de mon entrevue soit conservé à long terme au Centre d'histoire orale et de récits numérisés de l'Université de Concordia.
- o Je consens à ce que la transcription écrite de mon entrevue soit conservée à long terme au Centre d'histoire orale et de récits numérisés de l'Université de Concordia.

6. **En ce qui concerne la révélation de mon identité et la reproduction de mon entrevue, je choisis :**

(Veuillez choisir une seule option : option 1 (avec une seule sous-option : 1-A ou 1-B) ou option 2).

- o **Option 1 : Accès libre au public**
  Mon identité pourra être révélée dans toute publication et/ou présentation résultant de cette entrevue. (Choisissez maintenant une seule sous-option : 1-A ou 1-B)

- **Sous-option 1-A**
  Je consens à la diffusion et à la reproduction de cette entrevue (sons) par toute méthode ou média que ce soit par la directrice de ce projet de recherche.

- **Sous-option 1-B**
  Les chercheurs/euses et le public pourront avoir accès à mon entrevue sur place (Centre d'histoire orale et de récits numérisés de l'Université de Concordia) pour s'y référer et la citer dans d'éventuelles publications, mais le son ne pourra pas être reproduit ou diffusé.

- **Option 2 : Anonymat**
  Mon identité ne sera connue que de l'intervieweuse, de la directrice du projet et de personnes chargées de la transcription. Personne d'autre ne pourra connaître mon identité à moins que je ne l'autorise moi-même. Une fois l'entrevue transcrite, je recevrai une copie de la transcription et pourrai la modifier à ma guise avant de l'approuver.
  L'enregistrement sera détruit, mais l'auteure du projet pourra en conserver une copie jusqu'à la fin du projet et moi pour toujours.
  La transcription révisée deviendra accessible au public et pourra être diffusée et reproduit par toute méthode ou média que ce soit.

7. **Compensation**

Les participantes ne recevront aucune compensation en échange de leur participation au projet.

8. Droit de retrait

Votre participation à ce projet est entièrement volontaire et vous pouvez à tout moment vous retirer de la recherche sur simple avis verbal et sans devoir justifier votre décision, sans conséquence pour vous. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, veuillez communiquer avec la chercheuse au numéro de téléphone indiqué ci-dessous.
À votre demande, tous les renseignements qui vous concernent pourront aussi être détruits. Cependant, après le déclenchement du processus de publication, il sera impossible de détruire les analyses et les résultats portant sur vos données.

B) CONSENTEMENT

Déclaration du participant

- Je comprends que je peux prendre mon temps pour réfléchir avant de donner mon accord ou non à participer à la recherche.
- Je peux poser des questions à la chercheuse et exiger des réponses satisfaisantes.
- Je comprends qu'en participant à ce projet de recherche, je ne renonce à aucun de mes droits ni ne dégage la chercheuse de ses responsabilités.
- J'ai pris connaissance du présent formulaire d'information et de consentement et j'accepte de participer au projet de recherche.

Signature du participant Date

Nom : VIGLIANO Prénom : CHIARA

Engagement de la chercheuse

J'ai expliqué à la participante les conditions de participation au projet de recherche. J'ai répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et je me suis assurée de la compréhension de la participante. Je m'engage à respecter ce qui a été convenu au présent formulaire d'information et de consentement.

Signature de la chercheuse : Chiara Vigliano Date : 16 avril 2019
(ou de son représentant)

Nom : Vigliano Prénom : Chiara Maria

Pour toute question relative à l'étude, ou pour vous retirer de la recherche, veuillez communiquer avec Chiara Vigliano.

Pour toute préoccupation sur vos droits ou sur les responsabilités de la chercheuse concernant votre participation à ce projet, vous pouvez contacter le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences.

Toute plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal.

1.4.Guide de l'entrevue

Département d'histoire – 2015/2016

Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment immigrées à Montréal

Par Chiara Vigliano – PhD

Canevas pour l'entrevue en profondeur : Racontez-moi votre histoire…
Les points suivants représentent juste des suggestions.

Pièce d'identité : Quel âge avez-vous ? Où êtes-vous née ? Comment décririez-vous votre famille d'origine au niveau de la classe sociale, de la mentalité, de la culture ? Et votre famille actuelle ? Êtes-vous mariée ? Avez-vous un/e conjoint, des enfants ? Quel a été votre parcours de scolarité ? Et votre cheminement migratoire ? Quand êtes-vous arrivée à Montréal ? Quel est votre statut actuel ? Quelles langues parlez-vous ? Quelle est votre condition professionnelle ?

Pourquoi êtes-vous partie de l'Italie ? Quelles raisons ont déterminé le choix du Québec et de Montréal ? Connaissez-vous des gens qui vivaient au Québec avant votre arrivée ? Est-ce qu'un/plusieurs réseaux ont influencé votre choix ?

Quelles réflexions, quels sentiments, vous ont-ils accompagnée au début de votre expérience migratoire ? Et maintenant, qu'est-ce que vous pensez et sentez à cet égard ?

Est-ce que la migration a touché et conditionné votre vie privée ?
Est-ce que votre vie publique et professionnelle a changé suite à votre arrivée au Québec? Comment, pourquoi et jusqu'à quel point ?

Être femme en Italie et se retrouver femme au Québec, y aurait-il une différence ? Retenez-vous que les droits des femmes sont respectés ou ignorés de la même manière dans les deux pays ?

Vous percevez-vous différente des Italiennes immigrées ici autrefois ?
Entretenez-vous des liens avec la communauté italienne (Centro Leonardo da Vinci, Casa d'Italia, Comites, etc.) ?

Comment vous définissez-vous ? Italienne ? Québécoise ? Italo-Québécoise ? Italo-Canadienne ?
Est-ce que vous vous sentez vraiment intégrée dans la société québécoise ?

Est-ce que vous songez à déménager dans un prochain futur ?
Utilisez-vous les médias digitaux et analogiques ? Avec quelle fréquence et dans quels domaines ? Professionnels ? Personnels ?

Jusqu'à quel point - c'est-à-dire dans quelle mesure - avec quelle intensité et à quelle fréquence l'Italie est encore présente dans vos souvenirs ? Comment cela se manifeste-t-il ?

2. *« Interview with »* et « Précis de transcription »[1100]

Centre for Oral History and Digital Storytelling
Centre d'histoire orale et de récits numérisés
Concordia University • Université Concordia

2.1.Interview with

Una gatta da pelare

Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment immigrées à Montréal

par Chiara Vigliano

Interview status:

☐ open to public (sous-option 1-A)
☐ open to public (sous-option 1B)
☐ anonymous (option 2)

Name of interviewee:

Name of interviewer:

Name of videographer:

Number of sessions:

Length of interview:

Place of interview:

Date of interview Session 1:

Language of interview:

Software used to read DVD:

Editorial Note: et Interviewee's Biographical Details:

[1100] Ces deux documents m'ont été octroyés par le Centre d'histoire orale et des récits numérisés de l'Université de Concordia. Le premier: *Interview with* a été rédigé pour chacune des interviewées et représente une sorte de « fichage » de mon groupe témoin, tandis que le deuxième a constitué un valide outil pour transcrire les entretiens.

2.2.Précis de transcription

Les règles générales qui ont servi de guide pour la transcription d'entrevues.

Notes générales

- Hésitations et phrases interrompues

On l'indique avec « ... » En français et en anglais, on ne transcrit pas les « euh », « hum », « ah », « et ».

- Abréviations

Sauf si l'abréviation est mentionnée par l'interviewé(e) (p. ex. la SAQ), ne pas transcrire l'abréviation. P. ex. « Madame Ruel » et non pas « Mme. Ruel »

- Acronymes

Mettre entre crochets pour la première occurrence (p. ex. « J'ai travaillé pour le CN [Canadien National] pendant 25 ans...»)

- Chiffres

Les chiffres un à neuf sont écrits en lettres. Les nombres en chiffre (10, 11, 12...).

- Mots de langue étrangère

Mis en *italique.* Les anglicismes ne sont pas marqués par l'italique. Mis entre guillemets « cacanne»

- Mots créés (ou pas au dictionnaire)

Mis entre guillemets. « cacanne »

- Mots inaudibles. Mots quasi inaudibles

mis entre crochets [inaudible]

Mis entre crochets [inaudible : blessures?]

- Nom de commerce, personnalité, etc. dont l'orthographie est inconnue

Mis entre crochets. [Miamresto?]

- Élision en début de mots

Indiquer une élision (en fin de mot) par une apostrophe sans exagérer. Ne pas mettre d'apostrophe au début ou au milieu du mot pour marquer une élision sauf quelques exceptions possibles : «AVEC» et non « 'EC» ou «AKE», «EXCUSE» et non «'SCUSE», «C'ÉTAIT» et non «C'TAIT», «SU' LA» et non «SU' A».

- **Erreurs de conjugaison (et autres)**

Les erreurs ne sont pas corrigées si elles ne compromettent pas la compréhension du texte. On écrit, par exemple, « ils sontaient » (et non pas ils étaient) si c'est ce qui est dit.

3. Grille d'analyse des entrevues : le modèle

1. Le profil socioculturel

1.1 Ville natale et provenance géographique
1.2 Composition et classe sociale de la famille d'origine
1.3 Composition et classe sociale de la famille actuelle
1.4 Parcours scolaire en Italie et en contexte de migration
1.5 Parcours professionnel en Italie et en contexte de migration
1.6 La valeur du hasard
1.7 Le contexte (les années du départ de l'Italie et de l'arrivée à Montréal)

2. Les raisons du départ et d'arrivée

2.1 Antécédents migratoires de la famille (arrière-grands-parents, grands-parents, parents)
2.2 Les raisons du départ de l'Italie
2.3 Parcours migratoire (de l'interviewée)
2.4 Parcours migratoire de son conjoint, de la famille et des amis
2.5 Les raisons du choix du Canada, Québec, Montréal
2.6 Les premières impressions

3. Les défis de la migration : La vie privée

3.1 Quête d'un logement et d'un quartier
3.2 Solitude
3.3 Construction d'un réseau d'amitiés
3.4 Les relations avec les Québécois.e.s
3.5 Une deuxième langue pour vivre et communiquer

4. Les défis de la migration : La vie publique

4.1 Étudier à Montréal
4.2 Le milieu universitaire et scolaire entre Italie et Canada, Québec/Montréal
4.3 Travailler à Montréal
4.4 Le milieu professionnel entre Italie et Canada, Québec/Montréal
4.5 Parcours bureaucratique (permis de résidence, citoyenneté, assurance maladie, etc.)

5. Perception de la société d'arrivée

5.1 La société et le multiculturalisme au Canada
5.2 Face au souverainisme et à la culture, la mentalité, l'attitude des Québécois.es
5.3 Comparaison entre l'Italie, Montréal et/ou un autre pays de migration
5.4 Discrimination et xénophobie (ou harcèlement) en tant qu'immigrée italienne
5.5 Sentiment d'intégration

6. Femmes et féminisme

6.1 Condition et représentations de la femme en Italie et au Québec/Montréal (dans la vie privée autant que professionnelle)
6.2 Le féminisme dans les deux pays
6.3 Conjugalité et couples à l'étranger
6.4 Maternité
6.5 *Singlehood /* Célibat
6.6 *Glass ceiling/* Plafond de verre et autres « châtiments » : sacrifices, discriminations, obstacles et limites (ou avantages) en tant que femme migrante.

7. Identité

7.1 Le sentiment d'appartenance (à l'Italie … au Canada …, etc.)
7.2 La « thèse du tiraillement » continuité, rupture (ou double appartenance, ambiguïté)
7.3 L'italianité et la représentation de l'Italie
7.4 Être Canadienne, Québécoise, Montréalaise
7.5 La communauté italienne (comparaison avec les vagues migratoires passées)
7.6 La mémoire collective entre Italie et Canada (connaissances et références aux grands et petits faits historiques de deux pays, fêtes, célébrations, etc.)

8. Foi, idéologie, culture

8.1 Les choix religieux en Italie et à Montréal
8.2 Les choix politiques en Italie et à Montréal
8.3 L'information, les médias et la nouvelle technologie
8.4 Les relations avec l'Italie, la famille, les amis : l'entretienne, la fréquence de ces relations et l'importance.
8.5 Loisirs et choix culturels en Italie et à Montréal, temps libre

9. Le changement suite à la migration

9.1 Des habitudes différentes dans le quotidien (ex. l'organisation du temps, les activités, etc.)
9.2 La *svolta* au niveau professionnel
9.3 Changement des modelés relationnels avec les gens
9.4 Changement des modèles de conjugalité
9.5 Changement de l'éducation des enfants
9.6 Une nouvelle attitude envers soi-même, la vie et la société

10. Projets (et regrets) futurs : rester, partir, retourner

11. Perception et bilan que les interviewées font de l'expérience migratoire

12. Perception de **la migration de la part de leurs proches et de qui est resté**

13. La mémoire (pendant l'entrevue)

14. Langage est style (pendant l'entrevue)

15. *Una gatta da pelare :* les commentaires (de l'interviewée) au sujet de l'entrevue et, en général, de la recherche

4. Entrevue, thèmes et histoire de vie de trois interviewées

4.1. L'entrevue et l'histoire de vie de Leonilde, alias Chiara Vigliano

L'entrevue : *il cantuccio*
par Lydia Gaudreau, le 27 avril 2016, dans l'appartement de cette dernière

Leonilde est un pseudonyme faisant référence à la grand-mère maternelle de l'interviewée. Celle-ci demeurait dans un village, *Villabella*, de la campagne piémontaise, et mourut lorsque l'interviewée était une enfant de deux/trois ans. Le nom de *Leonilde* faisant allusion, en allemand ancien, au lion, *lew,* et à la bataille, *hild,* évoque une femme courageuse, qui sait se battre dans la vie comme une lionne. C'est donc ce côté évocateur qui avait motivé l'interviewée à choisir ce pseudonyme, vu que son entrevue devait, initialement, être anonyme. Avec le recul, Leonilde a finalement décidé de se révéler. En conclusion, Leonilde c'est moi, la chercheuse et, la plupart des fois, l'intervieweuse, la seule et unique responsable de cette recherche.

Cette entrevue se différencie des autres vu que l'interviewée est la chercheuse elle-même qui, pour sa part, a interviewé toutes les autres femmes impliquées dans la recherche *Una gatta da pelare. Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment arrivées à Montréal*. En l'occurrence, le rôle d'intervieweuse a été joué par Lydia Gaudreau, en 2016, candidate à la maitrise en Études urbaines près de l'INRS, dont la mémoire se base sur une dizaine d'entrevues d'Italien.ne.s récemment immigré.e.s à Montréal. Ce bouleversement de rôle, au niveau historiographique, se situe dans le cadre d'une culture de partage afin de mettre l'expérience de migrante et les souvenirs de la chercheuse « au service d'une histoire collective où la subjectivité est au cœur de l'enquête »[1101]. De plus, je pense que cet entretien m'a permis d'exprimer librement mes idées sur maintes questions et d'éviter, voire de limiter, la tentation constante de m'immiscer et d'interférer dans les entrevues de mes interviewées. D'une certaine façon, cette expérience a été, entre autres, une sorte de garantie quant à la scientificité de la recherche.

Concernant la différence entre les deux manières de mener l'entrevue et celles de la transcrire, respectivement par Chiara Vigliano et par Lydia Gaudrau, ce sont deux aspects qui demandent une réflexion. Au sujet du premier point, Lydia, en général, évite de se mêler et pose très rarement des questions, préférant l'option de laisser l'interviewée conduire l'entretien à sa guise en choisissant les thèmes à explorer et ceux à ignorer. En effet, cette entrevue est bien plus courte que toutes les autres réalisées par l'auteure de la recherche et, si on observe attentivement sa grille d'analyse, on se rend compte que certains points restent tout à fait négligés. Ceux-ci concernent les arguments intimes, inhérents la sphère privée, comme la conjugalité, l'expérience du couple à l'étranger et tout ce qui intéresse le changement suite à la migration. La plupart du temps, Leonilde se limite à raconter les faits tandis qu'elle survole sur les émotions et les sentiments. On sait qu'elle a vécu deux expériences différentes à Montréal, la première fois en tant que professeure invitée, voire lectrice, la deuxième comme étudiante confrontée, à un âge bien mur, à un doctorat, son statut passant de migrante privilégiée, italienne à parte entière, à immigrée par définition. Mais, quels sont ses sentiments face à ce changement ? On peut les déduire de certaines allusions voilées, pas plus. Ces non-dits sont-ils le résultat d'un choix précis, sont-ils faits exprès ou seraient-ils plutôt des oublis involontaires ? En revanche, Leonilde/Chiara, dans son rôle d'intervieweuse, n'aurait jamais permis à l'interviewée de se taire, de ne pas aborder certains sujets, de ne pas dévoiler les émotions liées aux événements rapportés. Au contraire, elle se serait mêlée, même de

[1101] Y.Cohen, RHAF, vol. 69, N° 1-2, Automne 2015, p. 58. De plus, cette inversion a permis « l'apprentissage avec plutôt que l'apprentissage sur » (S. High, RHAF, vol. 69, N° 1-2, Automne 2015, p. 144).

manière excessive (il faut l'avouer), dans l'histoire de son témoin, omettant d'approfondir certains thèmes seulement par distraction ou épuisement. Quelle serait donc la manière la plus appropriée de mener une entrevue ? Il s'agit de choix concernant la méthodologie sur laquelle je me suis attardé dans mon deuxième chapitre. Ici, donc, je me limite à confirmer l'utilité et la richesse incontournable des entrevues semi-directives, qui permettent à la chercheuse de recueillir toutes les informations, les réflexions, les sentiments indispensables pour raconter une histoire de vie. Enfin, au sujet de la transcription, il faut reconnaitre que celle effectuée par Lydia est bien plus professionnelle que la mienne. Cette dernière est le résultat d'une formation autodidacte tandis que celle de Lydia, grâce à son jeune âge et à sa grande familiarité face à la technologie de cette dernière, est le fruit de compétences informatiques acquises pendant les études, toutes récentes et toutes proches. Par conséquent, l'utilisation d'une même application comme *Transcription* peut, dans les deux cas, produire des effets bien différents.

Les thèmes

- Plusieurs observations au sujet du climat politique italien en 1968, la période de Craxi (le *rampantismo*[1102] des années '80), les vingt ans de Berlusconi, le nouveau millenium : p. 2, 3, 7
- L'autoperception et, en général, la perception de la migration : p. 6, 7
- Les premières impressions à l'arrivée à Montréal : p. 4, 5
- Première expérience en tant qu'immigrée privilégiée : p. 7
- Parenthèse en Slovénie : p. 8, 9
- Retour à Montréal, 2ème expérience en tant qu'immigrée (changement de statut : de professeure à étudiante) : p. 10
- Harcèlement en tant que femme immigrée italienne (« la petite italienne ») : p. 11, 13, 15
- L'idée d'un doctorat : Italie-Québec p. 10
- La migration en tant que femme : p. 14
- Similarité et différence culturelle entre Italie et Québec : p. 16
- L'identité « urbaine », la double appartenance : Turin et Montréal, p. 18
- Le poids lourd de l'histoire, des siècles, des briques et des ruines : p. 19

L'histoire de vie

> *« Écrire une autobiographie était une énorme tache à entreprendre […] Parce que rappeler les souvenirs constitue un exploit, et ceux qui reviennent peuvent être encore chargés de gêne et de douleur, ou simplement résister aux mots […] Le moi peut facilement devenir un compagnon de voyage indésirable »*[1103].

Leonilde nait à Turin le 12 aout 1951 d'une famille de la moyenne bourgeoisie. Son père est architecte, voire urbaniste, et professeur universitaire à la Faculté d'architecture de Turin et sa mère est une femme au foyer.

À l'âge de l'adolescence, Leonilde fréquente le lycée classique et, en 1968, participe au mouvement estudiantin. Après avoir obtenu le diplôme de *maturità,* elle s'inscrit à la Faculté de Philosophie de l'Université des Études de Turin. En même temps, elle travaille, dans un premier temps, dans le bureau urbanistique de son père puis comme comédienne et photographe dans une coopérative théâtrale, alors qu'elle continue à s'impliquer dans les luttes gauchistes et féministes des années 1970.

[1102] Pour *rampantismo* on entend l'attitude sans scrupules de qui, spécialement jeune au début de sa carrière, tente de gagner à tout prix une promotion sociale et un succès économique que souvent il ne mérite pas (https://educalingo.com/fr/dic-it/rampantismo, 5.03.2020, 15 :45).

[1103] N. O'Faolain, *L'histoire de Chicago May,* Sabine Wespieser éditeur 2006, p. 362 (bibliographie sélective).

En 1973, à l'âge de 22 ans, Leonilde se marie et, à partir de ce moment-là, sa vie se déroule en pleine autonomie de sa famille d'origine. Les multiples intérêts de cette femme, outre une grave maladie qui la frappe durant ses études universitaires, sont à l'origine du retard dans l'obtention de son diplôme de maitrise. Son mémoire portant sur la pauvreté et les institutions d'internement (et d'exclusion) à Turin entre les siècles XVI^{e} et XVII^{e} siècles se situe dans le sillon des études foucaldiennes et, après avoir reçu un prix d'excellence, est publiée dans une revue d'histoire italienne[1104].

Au début des années quatre-vingts, Leonilde réussit deux concours pour enseigner les matières littéraires à l'école secondaire et, par la suite, histoire et littérature italienne dans les dernières années d'un lycée linguistique de Turin. Entre temps, elle se spécialise en Enseignement de l'italien langue seconde et du langage cinématographique et donne des cours de formation aux adultes dont, plus précisément, les enseignants du même niveau qu'elle.

Suite à la réussite d'un troisième concours près du Ministère italien des Affaires étrangères, Leonilde (en tant que lectrice) est professeure au Département de Littératures et de Langues modernes de l'Université de Montréal de 2005 à 2007 et, de 2007 à 2009, aux Départements d'*Italianistica* et de Traduction de l'Université de Ljubljana (Slovénie). À partir de la session d'automne 2012, elle est doctorante au Département d'Histoire de l'Université de Montréal, sous la direction de Mme Denyse Baillargeon. Sa recherche de doctorat "Vies publiques et vies privées des Italiennes récemment arrivées à Montréal" porte sur l'histoire orale, l'histoire des femmes et l'histoire de la migration italienne. En 2018, Mme Denyse Baillargeon prend sa retraite et aucun.e professeur.e du Département d'histoire de l'Université de Montréal n'estd disponible pour prendre la relève de la direction de sa thèse. À présent, Mme Vigliano est dirigée par M. Gilles Dupuis, professeur de Littérature française à l'Université de Montréal, et par Mme Sylvie Taschereau, professeure d'histoire de l'Université de Trois-Rivières. Elle est en rédaction. Elle vient de réaliser les 33 entrevues sur lesquelles se base son projet et, au moment de l'entrevue, elle est en train de les transcrire et de les analyser.

[1104] Chiara Vigliano "Miseria e carità a Torino tra XVI e XVII secolo" dans Studi Piemontesi, XI 1983, voI. XII.

4.2. L'entrevue et l'histoire de vie de Viva5

Café « La boite gourmande », 22.12.2005 ; chez elle, sur Mile End : 31.05.2017

L'entrevue : *Sous les couvertures*

Le langage et le style de l'entrevue de Viva peuvent être définis comme « picaresques », dans le sens qu'elle s'exprime de façon burlesque en bouleversant souvent le ton de ses récits du sérieux au satyrique, aboutissant parfois à de l'impertinence. Les caractéristiques de l'écriture d'un texte picaresque, par exemple d'un roman ou d'une nouvelle, sont :

1. Autobiographisme du narrateur
2. Adoption d'un point de vue subjectif
3. Lecture des événements à travers une loupe déformante
4. Satire
5. Promiscuité des tons : burlesque, semi-sérieux, exposant à la risée des événements sérieux et *vice-versa* avec un effet satyrique.

En effet, si on s'approche de cet entretien de manière similaire que d'un texte littéraire, l'entrevue de Viva reflète ces mêmes caractéristiques. Voici deux exemples :

« *… tout est à chaque fois un peu une découverte bah il y a un moment où ça commence à emmerder (elle rit). Je peux en effet dire que ça, ça… ça été le moment où j'ai dû me faire à l'idée qu'il s'agissait un peu en fait d'un état d'immigration, parce que (elle rit) somme toute je voyais que ça me provoquait de la fatigue d'adaptation, dans une conversation même tout à fait familiale, même eh… sous les couvertures dans le lit… »*

« *Évidemment, les histoires sentimentales sont toujours entremêlées à ça parce qu'entretemps, le copain en question, je l'aimais bien, on vivait bien ensemble, c'était quand même plus naturel pour moi de me voir continuer de vivre avec lui dans le chez-nous habituel que de faire la césure un peu plus radicale en allant habiter en Suisse, définitivement, toujours en considérant que le définitif n'est pas définitif, mais jusqu'à ce qu'il (elle rit) ne change pas, il est définitif. Eh… »*

Les thèmes

1. Raconte picaresque : attitude transgressive et dérisoire (langage en général)
2. Les métaphores : les étoiles et le téflon en tant que m'« enfoutisme » (langage, p. 15-16)
3. « Je ne me sens pas correspondre à une attente sociale moyenne » : seule, deux chiens, un enfant dans le ventre et pas de papa (p. 2)
4. Choc Montréal – Bologne : diversité vs homologation (p. 4, 23)
5. Comparaison milieu universitaire Montréal – Bologne **(**p. 5)
6. Verglas 1998 (p. 3)
7. Le sentiment de l'intégration **(**p. 7-8)
8. Le chez-moi entre Italie et Montréal (p. 6, 8, 21)
9. Privé et public, amour (**6.3,** p. 9) et profession (p. 9)
10. Nationalisme (p. 18-19, 23)
11. Mémoire collective entre Québec, Canada, Italie (p. 17-18, 20-21)
12. Le genre, les droits, la migration (p. 26-27)
13. La communauté italienne (p. 27-28)
14. La langue et le détournement : sous les couvertures (p. 32, 36)
15. La maternité et l'accouchement (p. 38-40)
16. L'entrevue (p. 32)
17. La mémoire (p. 39)
18. La *svolta* (p. 32, 36)

L'histoire de vie

« … je vis seule avec deux chiens et un enfant dans le ventre et pas de papa, enfin oui il y a un papa, mais … soit comme famille d'origine que comme famille actuelle je ne me sens pas correspondre à une attente sociale moyenne » (0:01:26:2).

Viva nait à Syracuse en 1974 d'une famille « éduquée et bizarre, parents divorcés, mère très indépendante » et c'est avec cette dernière qu'elle et sa sœur grandissent. Par la suite, Viva s'éloigne de sa ville natale pour s'inscrire à l'Université de Boulogne, DAMS pour une maitrise en Histoire du cinéma.

En 1998, elle débarque à Montréal, où elle suit sa dernière année de maitrise par le biais d'une bourse d'étude. L'accueil que lui réserve la ville tient de l'extraordinaire, vu que 1998 est l'année du verglas. Voici ce qu'elle me raconte en riant : « C'était super marrant parce que tu marchais à pied partout, il y avait pas de moyens de transport, tu te mettais à patiner sur la glace […] l'université était fermée, donc c'était les vacances… ».

Après 9 mois, Viva rentre à Bologne où elle termine ses études et, en 1999, entame son doctorat en Littérature comparée option Cinéma à l'Université de Montréal. Pendant les trois premières années, elle est en même temps doctorante et professeure à contrat à Bologne, se partageant ainsi entre l'Italie et le Canada.

En 2003, elle s'établit à part entière à Montréal, sur Mile End, rue Parthenais d'abord, avenue de l'Esplanade par la suite, où elle demeure avec ses chiens et son copain, au moins pour un certain temps. C'est son « chez-moi » et c'est aussi « une très belle histoire d'amour ».

Pendant le doctorat, Viva doit travailler pour subvenir à ses besoins, vu qu'en tant qu'étudiante étrangère, elle n'a pas droit aux bourses d'études gouvernementales. Elle donne des cours à l'Université de Montréal, à McGill et à l'Institut de culture italienne de Montréal.

Ses études terminées en 2006, l'année suivante, Viva part pour la Suisse et enseigne à l'Université de Lausanne pendant une année. En 2008, elle revient à Montréal grâce à une bourse de recherche postdoctorale près de l'Université de McGill. C'est en 2009 qu'elle obtient un poste comme professeure de Théorie de cinéma à l'UQAM et, à partir de 2011, y devient professeure permanente.

En 2014, elle obtient la citoyenneté canadienne et le 20 mai 2016 accouche de Maia. À ce jour, Viva demeure toujours sur l'Esplanade avec sa fille qui a maintenant quatre ans. Les deux chiens, la douce Daisy et le gros et noir Charlie, ne sont plus avec elle puisqu'ils sont décédés en raison de leur âge plus que vénérable.

4.3. L'entrevue et l'histoire de vie de Agata31

Cubicule 5235 – 31.05.2016
"Qua non sono nessuno se non la moglie del dottore" [1105]

Les thèmes

1. Les tours joués par le hasard, par le destin, par la vie : la clairvoyance du professeur et la rencontre de Chiara et Agata
2. Les parcours migratoires d'elle, de sa sœur, de son mari et de sa belle-sœur
3. Épisodes de xénophobie en tant qu'immigrée italienne
4. Le Plateau et les autres quartiers… la solitude
5. La comparaison entre milieux universitaires différents : Italie et Québec
6. Le parcours bureaucratique de l'intégration
7. Couples à l'étranger
8. Sacrifice en tant que femme migrante
9. La représentation de l'Italie de la part d'Agata est très négative
10. Tradition (le mariage) et modernité (le chemin existentiel)
11. Le changement : amertume, volonté de revanche, attitude négative vers soi et vers l'extérieur, sens de l'échec
12. L'entrevue et le langage : il faudrait s'interroger sur son attitude envers son mari : obéissante ? rancunière ?

L'histoire de vie

Agata naît dans un village près de Venise en 1979. Lorsque je la rencontre, le 31 mai 2016, elle a 37 ans et se considère comme une femme âgée puisque – à son avis – la jeunesse s'inscrit dans la tranche des vingt ans. La migration la concerne de près, même avant son départ de l'Italie : sa sœur abandonne le pays bien avant elle et vit et travaille désormais en tant que professeur à Yale ; sa belle-sœur demeure en Californie et son mari a derrière lui un parcours migratoire compliqué.

Sa famille d'origine appartient à la petite bourgeoisie : la mère est institutrice à l'école maternelle, le père ayant fermé son activité d'entrepreneur vient d'ouvrir un bar dans sa propriété. C'est un milieu familial ouvert qui a, tout le temps, encouragé les deux filles à vivre en liberté, évitant d'entraver leurs choix existentiels, voire les sustentant à tout prix. C'est le cas d'Agata lorsqu'elle s'inscrit à la faculté vétérinaire de Parma au lieu de choisir une université proche de ses parents sans que ces derniers ne s'y opposent. Par la suite, son directeur de thèse propose à elle et à une de ses collègues, Chiara, une collaboration avec l'Université de Montréal : Agata refuse, Chiara accepte. Les deux jeunes filles se retrouveront, par pur hasard, à Montréal 8 ans après. Chiara fréquente alors une *résidence* à la faculté de vétérinaire de l'Université de Montréal, Agata est, quant à elle, en quête de son futur au Canada ou aux États Unis, au Mississippi. Mais, à ce moment-là, en 2005, le rêve d'Agata était d'aller vivre au chaud, proche de la mer, avec celui qui sera, par la suite, son mari. Agata commente ainsi: "*…il mio professore aveva già visto il mio destino dieci anni fa*" (00:04:51.2)[1106].

En 2005, Agata termine sa maitrise et, contrairement à Chiara qui a choisi Pharmacologie, elle préfère se spécialiser en Anesthésie. Après avoir fini ses études, Agata, au lieu d'ouvrir son propre cabinet**,** se met à voyager, traversant l'Italie du

[1105] "Je ne suis que la femme du docteur" (45:02.9).
[1106] "Mon professeur avait déjà vu mon destin il y a dix ans".

Nord au Sud, pour se faire une expérience et acquérir de nouvelles compétences dans les meilleures cliniques vétérinaires italiennes. Mais, en tant que stagiaire, elle ne perçoit aucun salaire, supportant ainsi toutes les dépenses que nécessitent ses nombreux déplacements.

La première année, elle travaille à Parme puis déménage à Rome où elle reste deux années. Par la suite, elle exerce sa profession à Fano, puis déménage à Londres et, enfin, suit un Master de deux ans à Milan. Elle achève ce dernier en 2012. En conclusion, après sept ans de pérégrinations, Agata débarque à Montréal, en septembre 2013. L'attend son fiancé qui, lui, est arrivé huit mois avant, mais le parcours migratoire de celui-ci est toute une autre histoire.

Paul (prénom fictif), ayant obtenu sa maitrise en Médecine et achevé la spécialisation en Pédiatrie en Italie, a déménagé aux États-Unis, plus précisément en Californie, où habite sa sœur. Là, il a obtenu la reconnaissance académique de ses diplômes italiens, en fréquentant deux formations complémentaires, d'abord en anesthésie pédiatrique et, après, en cardioanesthésie pédiatrique. Grâce à toutes ces qualifications particulièrement pointues, Paul a obtenu un poste à l'Hôpital pour enfants de Montréal où il débarque au mois de janvier 2013. Mais son visa de travail est très strict, vu qu'il est limité au Québec et à l'Hôpital pour enfants de McGill. Pour exercer ailleurs au Canada, il devrait soutenir un examen d'habilitation.

L'histoire du couple Agata-Paul n'est pas moins complexe que leurs parcours migratoires, c'est une sorte de jeu du chat et de la souris à travers le monde. Lorsque j'ai interviewé Agata, elle était en train de préparer ses bagages pour Starkville, au Mississippi, où elle planifiait de rester trois ans. Voici les mots utilisés par Agata décrivant sa vie de couple avec Paul : *"[…] lui è medico... ci siamo trovati che lui era a Milano e io ero a Roma, e viceversa, lui è arrivato a Roma e io sono andata a lavorare a Milano, poi mentre io ero a Londra, lui era in California e da lì poi è arrivato a Montreal e io da da Londra sono tornata in Italia e sono andata a Milano, […] poi da Montreal l'hanno mandato a Boston, a Bost... per un anno, da Boston è ritornato qui a Montreal per avere il posto fisso. Nel momento in cui gli hanno dato il contratto di lavoro a tempo indeterminato, io ho mollato l'Italia e sono arrivata qui."* (00:15:27.4)[1107]

Arrivées à Montréal, les vicissitudes des deux fiancés ne sont pas terminées. C'est surtout Agata qui doit aborder les difficultés les plus dures au niveau migratoire et professionnel. Elle débarque à Montréal seule avec un visa touristique de six mois, après lesquels elle reçoit un permis de travail de six mois supplémentaires, le *Working Holiday Visa.* Par la suite, elle et Paul introduisent une demande de Résidence permanente au Québec en tant que couple de fait. Cependant, étant arrivés à des moments différents, le Québec ne les reconnait pas comme partenaires. Par conséquent, ils doivent s'adresser à un maitre et démontrer leur relation amoureuse par des preuves concrètes, comme des photographies et des lettres de parents et d'amis. Après deux ans et demi et 10.000 $, ils reçoivent enfin leur permis de Résidence permanente.

Entre temps, ils se marient : en Italie, à l'église, par le rite religieux, entourés de leurs familles et de leurs amis, selon les souhaits d'Agata.

Concernant le parcours professionnel, mon interviewée n'a pas plus de chance : le Québec ne reconnait ni sa maitrise de vétérinaire ni son master en anesthésie. Comme Chiara, qui a dû aborder le même problème à peu près au même moment, à savoir l'impossibilité d'exercer la profession de vétérinaire, malgré le diplôme et le doctorat, Agata ne perd pas courage et décide d'emprunter un nouveau chemin en tant que physiatre, mais cette tentative est aussi destinée à échouer. En effet,

[1107] "il est médecin... nous nous sommes trouvés quand il était à Milan et que j'étais à Rome, et vice versa, il est arrivé à Rome et je suis allé travailler à Milan, puis pendant que j'étais à Londres, il était en Californie et de là il est arrivé à Montréal et de Londres je suis retourné en Italie et je suis allé à Milan, [...] puis de Montréal ils l'ont envoyé à Boston, pendant un an, et de Boston, il est revenu ici à Montréal pour obtenir un emploi permanent. Quand ils lui ont donné un contrat permanent, j'ai quitté l'Italie et je suis venue ici."

puisqu'elle s'est diplômée en 2005, donc trop loin dans le temps, elle devrait fréquenter toute une série de cours scientifiques avant de s'inscrire à la Faculté de Physiatrie. Agata abandonne cette idée qui lui aurait pris trop de temps et se tourne ailleurs et, malgré l'opposition de son mari, planifie une activité totalement différente, à savoir l'ouverture d'un bar, profitant ainsi de son habilité en cuisine autant que de son expérience dans le café de son père. Finalement, même ce projet se révèle difficile à réaliser, puisque Agata doit faire face à la mauvaise réputation de la restauration au Québec et au Canada qui serait gérée par la mafia italienne. Mais, son aventure au *Restaurant day*, qui aurait dû représenter une sorte d'initiation de sa nouvelle vie professionnelle a donné le coup de grâce au rêve d'Agata. Il s'agissait d'une journée de carnaval culinaire. Agata avait organisé un resto éphémère dans son appartement, sur le Plateau : deux menus, végétarien et végane, 100 invités en cinq tours. Ce fut apparemment un vrai succès, si on ne considère pas les 50 $ d'amende à payer le lendemain et l'interdiction du condo de répéter l'expérience. « Non mi piace la tua attitudine italiana »[1108], c'est ainsi qu'une voisine québécoise avait apostrophée Agata afin d'entraver de toutes manières son initiative. Racisme ? Xénophobie ? Après de dernier échec, Agata est retournée à son ancien amour, l'anesthésie vétérinaire. C'est pour acquérir un diplôme reconnu dans toute l'Amérique du Nord - donc aussi au Québec - qu'elle va se séparer temporairement de son mari et, 15 jours après l'entrevue, partir pour l'État du Mississippi, à Starkville, où elle fréquentera une *Residency* de trois ans. À son retour, elle pourra enfin exercer la profession d'anesthésiste vétérinaire, mais pas encore celle de vétérinaire, pour laquelle elle devra réussir l'examen d'habilitation.

Agata commente ainsi son prochain séjour aux États-Unis :

"*Allora, non lo dico con rammarico, però è un dato di fatto, cioè adesso ho 37 anni, non è che posso avere figli a 50, forse a 40 riuscirò a averne […]è un argomento che abbiamo* (elle et son mari) *trattato recentemente quando io ho scelto di prendere questo percorso e andare negli Stati Uniti […] ovviamente per i prossimi tre anni […]non si parlerà di avere figli e quindi mi sono trovata a prendere...in quanto donna […]una decisione abbastanza importante […] la risposta di mio marito è stata quella che mi ha spinto a far domanda, perché lui mi ha detto: "noi la decisione l'abbiamo presa […] dieci anni fa quando abbiamo iniziato questa carriera" e da un lato ha ragione*" (02:00:20.0) [1109]

Pendant trois ans, selon ses propres paroles, Agata n'a été « personne, sinon la femme du docteur ». Son chemin s'est révélé long et tortueux et lui a demandé beaucoup de courage et de patience, une grande capacité de résilience et, en général, des choix ardus : lâcher son travail en Italie, abandonner la maternité, se séparer de son mari durant trois ans.

[1108] "Je n'aime pas votre attitude italienne"

[1109] "Bon, je ne dis pas ça avec regret, mais c'est un fait, je veux dire que j'ai 37 ans maintenant, ce n'est pas que je peux avoir des enfants à 50 ans, peut-être qu'à 40 ans je pourrai avoir des enfants [...] c'est un sujet que nous (elle et son mari) avons abordé récemment quand j'ai décidé d'emmener ça aux États-Unis [...] évidemment pour les trois prochaines années [...] il ne sera pas question d'avoir des enfants et donc je me suis retrouvé à prendre. ...en tant que femme [...] une décision assez importante [...] c'est la réponse de mon mari qui m'a poussée à poser la question, parce qu'il m'a dit : "nous avons pris la décision [...] il y a dix ans quand nous avons commencé cette carrière" et d'un côté il a raison"

5. Liste des femmes interviewées et des formulaires de consentements

Liste des 33 Italiennes interviewées (2015, 2016, 2017)					
	Noms/surnoms	**Date de l'entrevue**	**Date de naissance et âge à la date de l'entrevue**	**Lieu de naissance**	**Date d'installation à Montréal**
1	Simona Giustini	1.12.2015 3.12.2015 17.03.2016	1984 (32 ans)	Rome (Lazio)	Juillet 2013
2	Monte	7.12.2015	1962 (54 ans)	Malo (VI)	Janvier 2001
3	Gabriella Lodi	9.12.2015	1974 (42 ans)	TO (mais après la naissance Aoste)	Aout 2000
4	Lara Pazzi	18.12.2015 23.12.2015	1983 (33 ans)	Chiavari (GE)	Septembre 2009
5	Viva Paci	22.12.2015 31.05.2017	1973 (41/2 ans)	Siracusa (SR)	1998 (hiver verglas)
6	Chiara Zullian	16.01.2016	1979 (37 ans)	Feltre (BL)	Novembre 2010
7	Cecilia Foglia	19.01.2016	1984 (32 ans)	Macerata (MC)	Septembre 2011
8	Mariposa	21.01.2016	1980 (36 ans)	Perugia (PG)	Juin 2012
9	Emanuela Cardia	22.01.2015	1955 (61 ans)	Venezia (VE)	1986
10	Mariella Scibillia	23.01.2016	1960 (56 ans)	Catania (CT)	Juin 2005
11	Luisa Rabach	25.01.2016	1983 (33 ans)	Busalla (GE)	2014
12	Carlotta Marsella	27.01.2016	1987 (28 ans)	Torino (TO)	Février 2014
13	Gaia Tomasello	1.02.2016	1981 (35 ans)	Catania (CT)	Aout 2014
14	Ylenia Olibet	3.02.2016	1992 (24 ans)	Milano (MI), mais après la naissance Caserta (CE)	Janvier 2016
15	Flavia Gervasi	20.02.2016	1979 (37 ans) – 11.02.2020	Francavilla Fontana (BR)	2007
16	Eleonora Diamanti	22.02.2016	1983 (33 ans)	Village sur les monts Sibillini (Marches)	2010
17	Silvestra Mariniello	22.02.2016	1952 (64 ans)	Siena (SI)	1991

18	Marta Boni	2.03.2016	1984 (32 ans)	Milano (MI)	2013
19	Mariella Pandolfi	3.03.2016	1944 (72 ans)	Torre del Greco (NA)	1992/1993
20	Clara Santato	12.03.2016 9.05.2016	1970 (46 ans)	Rovigo (RO)	Octobre 2005
21	Sonia	14.03.2016	1972 (44 ans)	Firenze (FI)	Décembre 2010
22	B22	15.03.2016 (Skype)	1982 (34 ans)	. Roma	Février 2009
23	Francesca	22.03.2016	1966 (50 ans)	. Imperia (IM)	2013
24	Denise Agiman	14.04.2016 2.05.2016	1962 (54 ans)	Milano (MI)	1985
25	Andrea	15.04.2016	1966 (50 ans)	Cagliari (CA)	1995
26	Maria	20.04.2016	1975 (40 ans)	Milano (MI)	Été 2005
27	Lella	28.04.2016	1966 (50 ans)	Osimo (AN)	1999
28	Mary	16.05.2016	1957 (59 ans)	Città di Castello (PR)	2001
29	Isabella Martiliani	18.05.2016	1967 (49 ans)	Roma	1994
30	Yole	30.05.2016	1974 (42 ans)	Province de Como	2005.
31	Agata	31.05.2016	1979 (37 ans)	Nord-est (près de Venise)	Septembre 2013.
32	Leonilde	27.04.2016 (par Lydia Gaudreau)	1951 (65 ans)	Turin (TO)	Aout 2012
33	Claudia Landini	5.05.2016 (Skype)	1963 (52)	Milano (MI)	Expatclic

Liste des 32 Formulaires de consentement							
	Noms/surnoms	**Enregistrement**	**Transcription**	**Public A**	**Public B**	**Anonymat**	**Notes**
1	Simona Giustini	X	X		X		
2	Monte	X	X			X	
3	Gabriella Lodi	X	X		X		
4	Lara Pazzi	X	X		X		
5	Viva Paci	X	X		X		
6	Chiara Zullian	X	X		X		
7	Cecilia Foglia	X	X	X			
8	Mariposa		X			X	
9	Emanuela Cardia		X		X		
10	Mariella Scibillia	X	X		X		
11	Luisa Rabach	X	X	X			
12	Carlotta Marsella	X	X		X		
13	Gaia Tomasello	X	X	X			
14	Ylenia Olibet	X	X		X		
15	Flavia Gervasi	X	X	X			
16	Eleonora Diamanti	X	X		X		
17	Silvestra Mariniello		X		X		
18	Marta Boni	X	X		X		
19	Mariella Pandolfi	X	X		X		
20	Clara Santato	X	X	X			
21	Sonia	X	X		X		

22	B22		X			X	pas de formulaire
23	Francesca		X			X	
24	Denise Agiman	X	X	X			
25	Andrea		X			X	
26	Maria	X	X			X	
27	Lella	X	X		X		mais anonymat
28	Mary	X	X			X	
29	Isabella Martiliani	X	X	X			
30	Yole		X			X	
31	Agata		X			X	
32	Leonilde		X			X	
33	Claudia Landini	X	X	X			Expatclic

6. « Voyez-vous, quinze ans, ce ne sont pas une bagatelle » : le pourquoi de ce travail

*(*Arendt, H., « Seule demeure : la langue maternelle », dans *La tradition cachée. Le Juif comme paria,* C. Bourgeois Éd. 1987, p. 244)

> *Moi-même, et presque tous les biographes modernes, j'ai écrit pour me découvrir et pour me révéler au lecteur complice.*
> (N. O'Faolain, *L'histoire de Chicago May*, Sabine Wespieser éditeur 2006, p. 22)

C'est depuis le 10 janvier 2005 que je suis à Montréal ou, pour être plus précise, que je fais des aller-retours Turin-Montréal, Montréal-Turin. Enfin… quinze ans ne sont pas une bagatelle, Mme Arendt avait tout à fait raison ! Voici l'histoire de ces quinze ans et la raison pour laquelle, en 2012, je me suis embarquée dans un doctorat au Département d'histoire de l'Université de Montréal choisissant, comme sujet de ma recherche, la migration récente des Italiennes diplômées, universitaires et professionnelles.

Je suis arrivée à Montréal grâce au fait que, en 2000, j'avais passé et réussi un concours du Ministère italien des Affaires étrangères pour enseigner, en tant que lectrice d'italien, dans une université étrangère de n'importe quel pays, pourvu que celle-ci fût francophone. En 2004, j'ai enfin reçu l'invitation de partir. On m'avait proposé six destinations, dont l'Université de Montréal qui était la seule francophone à part entière. Mes parents étant, entre-temps, décédés, en tant que fille unique, j'étais enfin en mesure de partir ; j'ai donc accepté de bon cœur l'offre et, avec mon mari, on a débarqué à Montréal une nuit, même pas trop froide, de l'hiver canadien 2005. L'expérience à l'Université de Montréal a été une de plus belles, intenses et stimulantes de ma vie. En manque d'un professeur titulaire d'italien, on m'avait donné une charge d'enseignement qui s'adaptait parfaitement à mes compétences, soit des cours de littérature italienne et de culture, société et histoire de l'Italie. Autrement dit, j'enseignais à l'université les mêmes matières dont j'étais professeure pour les trois dernières années d'un lycée de Turin. De plus, je pouvais prendre des initiatives et mettre en place des activités nouvelles comme, par exemple, la création et la coordination du cours interdisciplinaire : « Italie-Québec : parcours interculturels » avec l'appui et le soutien indispensable du prof. Bruno Ramirez, de la responsable des Études italiennes, Elena Benelli, et de Angela Steinmetz de la Direction de l'enseignement des langues de l'Université de Montréal. Le cours explorait de façon interdisciplinaire l'histoire de l'immigration italienne au Québec et les parcours identitaires qu'elle avait engendrés dans l'univers social et culturel montréalais. Il était organisé autour de deux volets dont le premier concernait les différentes vagues migratoires au Québec et l'insertion de la communauté italienne à Montréal avant et après les deux Guerres mondiales et ses réactions face aux mouvements identitaires québécois. Le deuxième volet était

consacré aux œuvres de créations réalisées par des artistes italiens ou italo-québécois dans les domaines du cinéma, des arts plastiques, de la littérature et du théâtre. Le cours se terminait par une table ronde portant sur l'histoire des femmes et sur la création artistique d'immigrées.es récents.es ou de la deuxième génération, avec la participation d'artistes italo-québécois.es. Cette expérience a été le sujet d'une communication que j'ai présentée au Colloque annuel de la Société canadienne pour les Études italiennes à Vancouver en 2008, dans laquelle j'avais souligné l'absence, dans ce cours, de séances dédiées à l'histoire des femmes - absence qui avait d'ailleurs été regrettée par les étudiants participant à la table ronde conclusive. En 2012, ayant reçu, par mon employeur italien, le Ministère de l'instruction, de l'université et de la recherche (MIUR), un congé de quatre ans pour faire un doctorat au Canada, j'avais présenté ma demande d'admission au Département d'Histoire de l'Université de Montréal. Le sujet de ma thèse visait l'immigration italo-canadienne sous l'optique du genre, vu que les études étaient encore peu nombreuses sur le sujet, particulièrement concernant l'immigration récente des Italiennes ayant une formation universitaire. Afin de compenser cette lacune historiographique, j'avais planifié d'avoir recours à des entrevues, profitant ainsi de la connaissance personnelle que j'avais de quelques professeures universitaires d'origine italienne travaillant dans une des quatre universités montréalaises. Mme Denyse Baillargeon, professeure titulaire dans le Département d'Histoire de l'Université de Montréal et spécialiste de l'histoire des femmes et de l'histoire orale, avait finalement accepté de me diriger. En 2009, j'avais même reçu mon permis de résidence permanente au Québec. Je me suis donc inscrite à la session d'automne 2012 et, en 2015, j'ai passé mon examen de synthèse. Cependant, le parcours de mes études doctorales s'est révélé au bout du compte bien plus chaotique et compliqué que je ne le pensais mais ceci est une autre histoire.

7. Photographies

7.1.Il luogo del cuore

Cubicule 5235 - Bibliothèque de Lettres et de sciences humaines Samuel Bronfman, Université de Montréal (2016-2017)

7.2.Les racines dans l'air de Mary

"J'ai développé […] des racines portables, au sens que maintenant je suis ici, c'est ici que je mets mes racines, que je fais mes amis, que j'ai mon job, mais je sais que je partirai, que j'irai ailleurs ».

7.3.Silvestra : « Une maison où nous sommes tous Italiens »

« Je demeure dans une maison où sommes tous italiens : j'habite dans le *basement* […] le propriétaire de mon appartement est P.T., au deuxième étage demeurent B. et C., donc nous avons ce rapport de voisinage étroit, d'amitié […] il y a une solidarité grande et, si quelqu'un a besoin, les autres sont là, nous soupons ensemble, en somme nous partageons le jardin, par conséquent c'est une situation tout à fait idéale »

Appartement de Silvestra : pendant les réunions bouddhistes,
l'espace vide au-dessus de l'étagère accueillit le gohonzon.

Ce projet a été approuvé par le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences de l'Université de Montréal. Certificat CERAS-2015-16-008-D